LAVATER.

LA PHYSIOGNOMONIE,

OU

L'ART DE CONNAITRE LES HOMMES

D'APRÈS LES TRAITS DE LEUR PHYSIONOMIE, LEURS RAPPORTS AVEC LES DIVERS ANIMAUX, ETC.

NOUVELLE TRADUCTION

PAR

H. BACHARACH,

Professeur d'allemand aux Écoles royales des Ponts-et-Chaussées et des Mines, et au Collége royal de Bourbon.

Précédée d'une Notice

PAR F. FERTIAULT.

Paris

LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,

PLACE DU PALAIS-ROYAL, 241.

1841.

32435/C

N. IV. n
18

George de Rohrbach
The gift of his affect^te
Aunt
Isaide Chabot.

LAVATER.

LA PHYSIOGNOMONIE,

OU

L'ART DE CONNAITRE LES HOMMES.

November = 1856

Cet ouvrage se trouve chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, et notamment à

PARIS.	MARTINON, rue du Coq, 4. VEXIAU, rue de Bondy, 48.
LYON.	CORMON et BLANC.
MARSEILLE.	CHAIX.
BORDEAUX.	GASSIOT.
METZ.	WARION.
LUNÉVILLE.	GEORGES.
STRASBOURG.	DÉRIVAUX.
LILLE	DURIEUX.
VALENCIENNES.	GIARD.
CHARLEVILLE	MICHOTTE-NININ.
REIMS.	LUTTON.
SAINT-PÉTERSBOURG	HAUER et Ce.
LONDRES.	DULAU et Ce.
GENÈVE	A. CHERBULIEZ et Ce.
AMSTERDAM.	Ve. LEGRAS et Ce.
BRUXELLES.	TIRCHER.
LIÈGE.	DESOER.
VENISE.	DU PRÉ.
TURIN.	BOCCA.

PARIS. — COSSON, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

65343

LAVATER.

LA PHYSIOGNOMONIE,

OU

L'ART DE CONNAITRE LES HOMMES

D'APRÈS LES TRAITS DE LEUR PHYSIONOMIE, LEURS RAPPORTS AVEC LES DIVERS ANIMAUX, LEURS PENCHANS, etc., etc.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR H. BACHARACH.

Professeur d'allemand aux Écoles royales des Ponts-et-Chaussées et des Mines, et au Collége royal de Bourbon;

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

PAR F. FERTIAULT.

PARIS,

LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,
Place du Palais-Royal, 241.

1841.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

NOTICE

SUR LAVATER.

Une biographie de Lavater, si on avait à l'écrire longuement et en laissant causer sa plume, pourrait devenir le cours le plus agréable et le plus complet de douce morale, de religion tolérante, d'affectueux dévouement et d'activité laborieuse. Les aimables qualités dont fut doué cet homme à l'âme tendre, au cœur ardent, viendraient en foule prêter chacune leur charme au récit de l'écrivain; et celui-ci, pour peu que son cœur et son âme ressentissent quelques-uns des élans qui animaient le poétique pasteur suisse, s'inspirerait et laisserait des pages où le lecteur le plus indifférent ne saurait s'empêcher de revenir. L'espace qui nous est limité ne nous permettra sans doute pas d'esquisser toutes les scènes, de rapporter toutes les anecdotes que nous avons recueillies; nous ne pourrons certainement pas sur toutes jeter ces vues observatrices qui font voir l'homme à travers les choses : mais si nous sommes obligés d'omettre quelques faits, nous compenserons cette omission par le choix encore assez grand de ceux qui seront conservés.

Jean-Gaspard LAVATER naquit à Zurich, le 15 novembre 1741.

La plupart de ses biographes s'accordent à dire que son enfance n'eut rien de bien remarquable. Cependant l'on peut regarder comme dignes d'attention les goûts qu'il manifestait alors; et l'enfant qui s'amusait d'images, de tours de gobelets et de miracles de foire, était bien celui qui plus tard rechercherait les expériences surprenantes des Mesmer et des Cagliostro. C'était déjà du merveilleux à sa manière.

Mais après la frivolité apparente de ces premières années, l'état ecclésiastique, qui lui souriait et auquel il se destinait, fit naître en lui des pensées plus graves; il s'occupa sérieusement des études qui lui devenaient nécessaires, et travailla surtout sa théologie. En même temps qu'il en terminait les derniers cours, son esprit était remué par les productions de deux hommes également poètes au fond, et tous deux puissants dans la forme : Klopstock et Jean-Jacques. La *Messiade* excitait un enthousiasme poétique, qui, joint aux idées de patriotisme et de liberté qu'inspiraient les écrits du citoyen de Genève, devait agir fortement sur l'imagination bouillante et l'âme impres-

sionnable du jeune Lavater. Il ne tarda pas à donner la preuve des sentiments généreux développés sous cette double influence.

La population de Zurich avait à se plaindre d'un bailli qui exerçait contre elle de graves vexations. Lavater et plusieurs de ses amis se réunissent, forment une ligue hostile, et lancent un pamphlet qui proteste énergiquement contre les torts du magistrat. L'effet de cette attaque fut même si grand qu'il effraya le père et la mère du jeune publiciste, et que, pour calmer un peu cette effervescence qu'ils craignaient de voir aller toujours croissant, ils concertèrent pour lui un voyage, et l'embarquèrent pour Berlin. La pusillanimité de son père, homme estimable du reste, et l'exigeante sévérité de sa mère, qui était cependant spirituelle, furent certainement les principaux moteurs de cette décision. Quoi qu'il en soit, cet acte de fermeté et de courage, auquel il sut allier une conduite prudente, lui donna un haut degré d'estime dans l'esprit de ses compatriotes. Lavater reçut là, on peut le dire, un baptême de nationalité.

Il fut accompagné à Berlin par deux de ses amis, Hess, aux conversations intimes et philosophiques, et Fuessli, qui, depuis, devint à Londres un peintre célèbre. Le professeur Sulzer, et Spulding, pasteur et théologien modéré, les accueillirent avec empressement. Ce dernier leur offrit même sa maison, et c'est chez lui que Hess et Lavater passèrent trois ou quatre mois, ne sortant pas, ne voyant personne, dans une espèce de retraite et de recueillement, philosophant, et suffisant l'un à l'autre. Lavater rappelait parfois avec plaisir ces jours si doucement et si bien employés, et disait qu'ils avaient *beaucoup servi à développer ses dispositions :* c'était modeste ; nous dirons à finir de cultiver son génie.

Il fit ce voyage à l'âge de 22 ans (1763). Trois ans après, il était de retour à Zurich. En ce moment eut lieu une chose dont on doit s'étonner grandement de la part de Lavater, et qu'on ne peut attribuer qu'à son enthousiasme pour ses dogmes. Meister venait de manifester par une publication ses opinions religieuses. Elles étaient contraires à celles de Lavater, qui les crut dangereuses, et se déchaîna tellement contre elles que l'exil de Meister s'en suivit. Et c'est ce même Meister qui plus tard admira Lavater, fut son biographe le plus impartial, et rendit à sa mémoire les plus sincères hommages! N'était-ce pas dignement apprécier le caractère de cet homme si constamment bon, et dont la bonté ne s'est fourvoyée que cette seule fois?

C'est à cette même époque qu'il faut reporter ses débuts littéraires. Les deux premiers ouvrages qu'il publia sont les *Chansons suisses*, *Schweizerlieder*, (1767), et les *Vues sur l'éternité* (1768). Ce dernier, qui est plutôt le plan d'un poème qu'un poème achevé, contient nombre de passages conçus avec élévation et poétiquement rendus. Mais le succès le plus grand et le plus mé-

rité fut pour ses chansons. Douce simplicité, verve et force entraînantes, couleur locale, harmonie soutenue, toutes ces qualités se retrouvent dans ses compositions. Elles sont populaires, et les pâtres de la Suisse, en menant leurs troupeaux, les chantent, comme les guerriers du nord, en combattant, chantaient les hymnes d'Ossian.

Le nombre de ses autres ouvrages poétiques est inconcevable : il fit une *Nouvelle Messiade*, inspirée par celle de Klopstock, *Joseph d'Arimathie*, espèce d'épopée, et le *Cœur humain*, en six chants; il mit en vers pour les enfants, les traits les plus saillants de la *Bible*, les *Actes des Apôtres*, et publia des *Cantiques sacrés*, dont la réputation égale celle de ses chansons suisses. Ajoutons à cela, toujours pour la poésie, des *Odes sacrées*, des *Prières et Maximes*, des *Drames* et des *Épopées religieuses;* et maintenant pour la prose, des *Sermons*, un *Livre ascétique*, un traité sur la *Divine origine de la religion chrétienne*, puis d'autres *Sermons sur le livre de Jonas*, *l'existence du diable*, *le Suicide*, des *Méditations sur les évangélistes*, et enfin la collection des sermons prêchés à Brémen et Copenhague.

On peut justement s'étonner d'une fécondité pareille; peu de poètes ont fait autant de vers que Lavater. Mais la rapidité qu'il mettait à ses compositions leur fut souvent nuisible. La facilité est un don heureux tant qu'on n'en abuse pas; cet abus établi, le don devient vice. Lavater mesurait ses vers exactement; mais les doigts qui scandent n'ont pas d'oreilles, et il faisait éprouver de rudes échecs aux lois de la mélodie. Lavater était trop né poète pour s'appliquer à devenir bon versificateur.

On pourrait induire de cette abondance de productions (un Dictionnaire allemand contient les titres de 129 ouvrages de Lavater) que leur auteur avait une ambition de renommée extraordinaire; mais Stapfer nous apprend qu'il n'y attachait pas grand prix comme écrivain. Son but était non pas d'écrire, mais d'être utile en écrivant. C'est l'amour qu'il avait pour les hommes qui lui dictait ses ouvrages. Tous respirent la plus douce philanthropie. — Et, au rebours de certains, dont le caractère est aussi repoussant qu'il y a d'attrait dans leurs écrits, son commerce était des plus agréables. L'aveu que nous allons citer le prouvera mieux que tout ce que nous pourrions dire. Il est du fameux Lichtenberg, ennemi du système physiognomonique, et dont nous retrouverons le nom dans cette notice : « Je ne considérais Lavater, dit-il, que comme un charlatan ridicule; mais quand je l'ai vu, il m'a désarmé malgré moi, et je lui ai trouvé un charme irrésistible. »

En 1769, Lavater se maria et fut nommé diacre de la maison des orphelins : un peu plus tard on le choisit pour pasteur de Saint-Pierre, et le consistoire suprême de Zurich le reçut au nombre de ses membres.

Dans l'énumération de ses ouvrages, nous avons omis tout à l'heure d'en mentionner deux : *Ponce-Pilate* et *Bibliothèque manuelle*, l'oubli était grave, car les plusieurs volumes qui les composent ont fourni matière à tant d'interprétations ou d'attaques ridicules, qu'ils ont dû faire époque dans la vie de leur auteur. Ces ouvrages sont comme les mémoires de sa conscience. C'est là dedans qu'il a développé de la manière la plus complète ses opinions théologiques et morales, opinions dont les uns rirent, et que les autres trouvèrent entachées de paradoxe ou trop minutieuses. On y trouve sa doctrine sur toutes les croyances dans lesquelles se jetait son âme ardente et exaltée ; il y traite des miracles, qu'il est allé parfois jusqu'à espérer pour lui ; du pouvoir de la prière, à laquelle il se livrait avec ferveur : de l'Eucharistie, du Christ, enfin de tout ce qui, dans sa religion, pouvait l'élever et le sortir de la sphère des choses seulement raisonnables, toujours insuffisantes à l'intensité de ses désirs. — Aussi ses ennemis ne manquèrent-ils pas de prendre des armes pour l'attaquer. Il leur en fournissait lui-même.

Il était né dans la religion réformée ; on l'accusa d'infidélité à sa communion pour la communion romaine. Son culte, il est vrai, sévère et dénué de toutes les splendeurs que le catholicisme romain déploie dans ses fêtes, devait avoir pour lui moins d'attraits que ce dernier ; au fond peut-être un penchant naturel, des élans involontaires auraient pu l'en rapprocher ; mais il est vrai de dire que, s'il aima ce culte, il demeura néanmoins constamment fidèle au sien.

Empêché qu'il était de trouver au-dehors les réalisations brillantes de ses rêves, cet empêchement contribua sans doute à donner plus de force à ses impressions intérieures ; une nature comme la sienne, contrainte dans ses penchants, enchaînée dans ses bonds, devait, en se repliant sur le monde imaginaire, y jouir de compensations larges et vigoureuses : tout ce qui tient aux idées les plus mystiques et les plus miraculeuses devenait son domaine.... Il ne s'arrêtait parfois qu'à une exaltation fébrile et au délire.

Un jour il était sur sa porte, calme et méditatif; un pauvre passe et lui demande l'aumône. Il fouille dans ses poches, il n'avait point d'argent; il entre, en demande à sa femme, qui, après un instant de recherches, s'avoue dans le même dénûment. Mettons-nous en prières, lui dit-il alors, et il s'agenouilla, et pria quelques minutes ; il cherche de nouveau ensuite, et aperçoit dans le secrétaire une somme d'argent qui lui était d'abord échappée : Dieu nous a exaucés ! s'écrie-t-il tout transporté ; et le pauvre s'en alla plus content qu'il n'avait coutume.

De ce même amour du surnaturel et du merveilleux, vint aussi son penchant pour les thaumaturges de tous genres. Gassner, Mesmer eurent avec lui de fréquentes relations, et il fit les démarches les plus persévérantes pour se lier

avec Cagliostro ; il se désespérait du mystère dont s'entourait cet homme. Celui-ci prit à tâche de lui répondre de manière à lui inspirer encore plus de curiosité. Lavater lui demanda où il avait puisé ses connaissances ; la réponse de l'intriguant de génie fut un dilemme hautain et arrogant. Lavater persiste et récidive sa demande : *in verbis, in herbis, in lapidibus*, lui répond Cagliostro ; et Lavater, découragé, finit par laisser là un original qui voulait être impénétrable. On prétend qu'il y avait d'autres vues que la curiosité dans ces tentatives, et que le pasteur n'aurait pas été étranger aux démarches du physiognomoniste.

Ce mot nous amène à parler de l'ouvrage auquel Lavater doit la plus grande partie de sa popularité, nous voulons dire ses *Essais physiognomoniques*. Si quelques-uns de ses écrits furent célèbres dans son pays, celui-ci le fut dans toute l'Europe. Lavater, avec toutes ses autres œuvres seulement, serait peut-être à peine connu hors de la Suisse et de l'Allemagne, tandis que, n'eût-il fait que ses *Essais*, il n'en serait pas moins Lavater. La première édition allemande, en 4 volumes in-4°, parut dans l'espace de trois ans à partir de 1775. — La traduction française fut publiée d'abord incomplète en 3 volumes, de 1781 à 1787, et terminée par un tome 4me, édité à La Haye, quelque temps après la mort de l'auteur.

A vingt-cinq ans, Lavater ne s'était pas encore occupé de son célèbre système. Sa première enfance s'était écoulée, comme nous l'avons dit, dans des plaisirs futiles ; plus tard de longs jours furent remplis par le souvenir vivace de deux événements qui lui communiquèrent les impressions les plus vives. Il perdit un frère pour lequel il avait la plus tendre amitié, et ressentit, à plusieurs années de là, la secousse d'un tremblement de terre : dans ces deux circonstances il avait été frappé d'une émotion si forte, qu'il n'oublia jamais dans la suite les coups essuyés alors par son exquise sensibilité. Il nous apprend lui-même qu'il était mauvais écolier, et qu'il en négligeait souvent les devoirs pour dessiner, surtout faire des portraits. Ici, nous l'espérons, on ne criera pas contre ces vocations qu'on veut à toutes forces découvrir dans certains goûts d'enfants ; si jamais vocation a *tenu parole*, c'est bien celle-ci. — On conserve un portrait de lui qu'il fit à cette époque.

Il nous a laissé un récit détaillé de la marche progressive qu'il suivit pour arriver au développement de son système, ou plutôt, disons mieux, la marche que son système suivit en lui ; il sera curieux de le suivre aussi, quoique de loin et à la hâte. Cet historique ne saurait manquer à une notice sur Lavater.

A plusieurs reprises, Lavater avait été frappé de la sympathie ou de la répulsion involontaire qu'il éprouvait pour certaines personnes à la seule inspection de leur visage : il ne s'en rendit pas compte d'abord ; mais cette chose se

renouvelant à chaque figure qu'il voyait, il conclut qu'à cela il devait y avoir une cause. L'idée lui vint qu'il pourrait bien exister certains rapports entre les caractères et les traits ; il forma quelques jugements, et ayant plusieurs fois rencontré vrai, il hasarda auprès de ses amis ses premiers aveux. Il paraît qu'il n'eût pas lieu d'être entièrement satisfait de la manière dont ils les reçurent, puisqu'il devint ensuite plus circonspect, et se livra plus sérieusement à ce travail. Il ne suffit plus à un homme de génie d'être sûr que ses idées sont bonnes, il faut encore qu'il les présente de manière à les faire trouver telles aux autres. Pendant qu'il se livrait secrètement à ses études, un de ses amis le fit appeler à son lit de mort, et Lavater, qui voulait conserver ses traits, se mit à le dessiner ; une ressemblance frappante entre le nez de son ami et celui d'un professeur Lambert qu'il avait eu autrefois le fit réfléchir. Il chercha à se rappeler quelque chose du caractère de cet homme, et y trouva un côté ressemblant à celui du moribond ; à partir de ce moment, son système fut trouvé et arrêté. Il venait d'acquérir la certitude que ses prévisions ne l'avaient pas trompé.

A Brug, un jour où le peuple se pressait dans les rues pour la solennité d'une fête publique, Lavater était à la fenêtre de Zimmermann, qui causait avec lui : tout à coup, au milieu de la foule, il remarque un homme, il se penche, l'examine, et fait part à son ami de l'opinion défavorable que la vue de cet homme lui fait naître. Zimmermann, qui le connaissait, est surpris de la justesse de l'observation. A quoi avez-vous vu cela? demande-t-il à Lavater. — A la manière dont il penche le cou, lui répond celui-ci. Dès lors, Zimmermann l'encouragea dans les recherches sérieuses qu'il faisait sur la physiognomonie, et il publia le premier résultat écrit de Lavater à la suite d'une de ses dissertations. Ce premier travail ne contenait guère que de légers aperçus, des idées premières ; c'était la science pressentie plutôt qu'indiquée : il avait effleuré l'épiderme de son système. Mais le succès qu'il obtint fut assez grand pour redoubler son ardeur, et lui faire entreprendre cette longue série de faits et d'observations, cette foule de notes savantes, de remarques judicieuses, qui, dans leur ensemble, ne composent peut-être pas encore le tout bien complet de cette science admirable, mais peuvent être regardés comme l'arsenal le plus curieux et le plus riche des matériaux nécessaires à la composition d'un tel ouvrage. Cette occupation devint, pour ainsi dire, son idée fixe ; il lui consacra tous ses loisirs. Heureux si, — en cela semblable à bien d'autres hommes, — il ne lui eût sacrifié sa fortune presque entière !

On a refusé à Lavater la découverte de son savant système. Certainement, avant lui, des remarques physiognomoniques avaient été faites. Si nous voulions citer tous les noms de ceux qui s'en sont occupés, nous aurions une longue liste

à remplir. A commencer par les Gres, nous nommerions Zopire, qui découvrit dans Socrate les deux vices dont celui-ci avoua qu'il avait en lui les germes depuis étouffés; Hippocrate, Aristote, etc.; parmi les Romains, nous trouverions Antoine, Marc-Aurèle; les écrivains des temps moins reculés, et de toutes les contrées, nous feraient voir d'un côté Montaigne, avec son style naïf et pittoresque, Bacon, etc.; d'un autre côté Porta, Lachambre, Pernetti, Claramnontius; et enfin les plus modernes, Camper, Winckelmann, Poerens, Buffon, plus pathognomoniste que physiognomoniste, Lebrun, etc., tous connus et consultés plus ou moins par Lavater, mais tous tellement superficiels, incomplets, et même fautifs dans leurs remarques, qu'il n'a pu en tirer grand profit; que la part la plus difficile et la plus laborieuse lui restait à faire, et qu'on peut à bon droit regarder comme son bien propre les trouvailles qu'il a faites sur ce terrain. Qui ira contester que Pascal ait découvert la géométrie? cependant on l'avait démontrée bien long-temps avant lui.

Un beau travail à faire, serait l'histoire de la physiognomonie depuis les temps les plus éloignés jusqu'à nos contemporains; des études sur chacun des hommes dont nous venons de faire connaître les noms; la marche, la portée de leurs observations, et surtout l'influence de ces mêmes observations sur les mœurs et sur l'art. Arrivé à notre époque, on s'étendrait sur le petit nombre de savants qui, disciples de Lavater ou de sa doctrine, ont continué le développement et la démonstration de son système; on chercherait les systèmes qui en ont découlé; on ferait voir la transformation subie par les idées pour le passage d'un système à un autre. Quel intérêt n'offrirait pas, par exemple, et pour citer le plus célèbre, celui de la phrénologie! qui ne suivrait avec empressement les fils, les rameaux sans nombre qui le lient au premier, l'en font naître? et qui n'aimerait voir dans cet enfantement, de quelle manière marcha la science pour arriver de la physiognomonie spiritualiste au matérialisme des phrénologues! Cette dernière phase surtout serait une étude des plus attrayantes; elle serait le trait d'union qui lie Lavater à Gall.

Un moyen qui seconda beaucoup Lavater dans ses travaux physiognomoniques, fut la perfection avec laquelle il dessinait le portrait. Nous avons réussi à feuilleter une partie de la collection de ses desseins originaux, ceux au trait principalement, et nous croyons pouvoir affirmer qu'ils l'emporteraient souvent en netteté et en beauté d'exécution sur les plus belles gravures modernes de ce genre; aussi témoigne-t-il, dans un endroit de son livre, toute l'importance qu'il attache à cette branche du dessin.

Tout art qui est encore dans l'enfance a ses erreurs. Lavater au commencement de ses études, se trompa souvent. Un jour Zimmermann, qui aimait assez à le prendre à l'improviste, lui envoie le portrait d'un scélérat stupide, que

le tribunal venait de condamner, et qu'on allait rouer prochainement. Lavater était depuis quelque temps enthousiasmé du célèbre Herder, et il attendait son portrait qu'on lui avait promis. En recevant celui du scélérat, il s'imagine voir les traits du philosophe allemand qu'il désire. Son imagination se monte, et il ne manque pas d'attribuer à son ignoble condamné les dons les plus rares de l'intelligence et les qualités les plus éminentes. Toutes les fois que pour un jugement Lavater laissait son imagination aller la première, on pouvait craindre une erreur. Ses yeux, fascinés par elle, voyaient devant eux non plus ce qu'ils y avaient, mais ce qu'ils croyaient y avoir. Il était, dans ces moments, ce que serait un peintre qui, ayant à faire le portrait d'une personne qui pose devant lui, ne la verrait pas, et, préoccupé d'une autre, jetterait le portrait de cette autre sur la toile ; cela n'empêcherait pas que le peintre, sorti de sa préoccupation, ne pût faire un très grand nombre de portraits d'une ressemblance parfaite. Et il était rare de voir Lavater détourné de la sorte de l'objet de ses investigations.

Mais pour une fois ou deux que sa folle du logis se permit de faire, seule, la physiognomoniste, quelle multitude de traits n'avons-nous pas à citer où il fit preuve du tact le plus subtil, de la pénétration la plus profonde, de la divination la plus miraculeuse ! Les anecdotes se pressent tellement sous notre plume, que nous allons prendre au hasard : toutes, populaires ou peu connues, prouveront ce que nous venons d'avancer.

Mirabeau, le fougueux et corrompu Mirabeau, se présente un jour devant Lavater : Monsieur le savant, lui dit-il d'un ton de persifflage, je viens de Paris exprès pour vous voir; il faut que vous me disiez ce que je suis, sinon je publie partout que votre système est menteur. Lavater un peu surpris, le regarde : Mais, monsieur... — L'orateur l'interrompt en le provoquant de nouveau : Eh bien! monsieur, lui dit enfin Lavater, aigri d'une telle brusquerie, vous êtes un homme qui avez tous les vices, et qui n'avez rien fait pour les réprimer. Mirabeau ne répondit rien, pirouetta sur son talon, et sortit un peu déconcerté.

On sait de quelle sagacité il fit preuve dans une entrevue qu'il eut avec un écrivain original, venu dans le même but que Mirabeau. Ils étaient en présence depuis quelques minutes ; après plusieurs mots spirituels échangés de part et d'autre, l'étranger demande à Lavater de lui dire ce qu'il est. — Vous écrivez, lui répond l'habile observateur ; oui sûrement, vous êtes homme de lettres. — C'est vrai ; mais dans quel genre? — Je ne sais, un peu philosophe, brillant, vif, vous avez du trait dans l'esprit, du mordant... me tromperais-je en vous nommant... Mercier, l'auteur du tableau de Paris que je viens de lire? Mercier sourit, car, en effet, c'était Mercier lui-même.

Lavater était extrêmement contrarié quand on exigeait de lui un aveu qui devait être défavorable ou pénible. Le comte de... venait d'épouser une jeune fille, d'une haute naissance, et dont la beauté et l'esprit faisaient tout son bonheur. Il fait le voyage de Zurich exprès pour en consulter le célèbre pasteur, et après sa demande formulée, il attend dans une sorte d'enchantement la réponse qui doit lui promettre de si beaux jours pour l'avenir. Lavater, à l'aspect de la jeune femme, avait froncé involontairement le sourcil; il en avait reçu une impression odieuse; sous un prétexte qu'il trouve, il refuse de répondre. Le comte étonné, insiste, Lavater se défend encore; enfin, pressé de plus en plus, il consent à parler, mais au comte seul. Celui-ci fait sortir sa femme. Alors Lavater lui dit qu'il ait à la surveiller; qu'il reconnaît en elle les indices de la plus grande débauche. Le comte sort incrédule et irrité. A quelque temps de là, il fait un voyage avec sa jeune épouse, dont il avait déjà à se plaindre; toutes ses tentatives pour la remettre dans la bonne voie échouent. Plus tard il est obligé de l'abandonner...., elle s'était livrée sans réserve au jeu, à l'ivrognerie, et après avoir passé par tous les degrés de dépravation possible, elle se traînait dans le bourbier de la plus ignoble prostitution.

Il découvrit de même la passion du meurtre dans le jeune abbé Frickt; cet abbé, d'une figure avenante, animée, à la conversation pleine de sel, venait de quitter Lavater après plusieurs moments d'entretien. N'est-ce pas que c'est un jeune homme agréable? lui demanda l'ami qui le lui avait présenté. — Oui, mais un agréable assassin, répond sombrement Lavater; ce jeune homme est un meurtrier. Quelque temps après l'abbé avoua que, reçu dans une maison qui l'accueillit comme eût fait sa famille, il avait éprouvé l'envie irrésistible d'en tuer plusieurs personnes, et qu'un vif sentiment de reconnaissance l'en avait seul détourné.

Un autre jeune homme, sur lequel Lavater n'avait jeté qu'un simple coup-d'œil, et qu'il avait engagé à modérer les élans d'une impétuosité trop bouillante qu'il découvrait en lui, voyageait plus tard en chaise de poste. Il querelle son postillon, qui n'allait pas assez vite; celui-ci n'en tient aucun compte. Le voyageur s'emporte, l'autre n'en va pas plus fort; plusieurs invitations de plus en plus menaçantes se succèdent; rien... Il tire un pistolet de sa poche, et lui brûle la cervelle. Le jeune homme fut pendu.

Mais le trait qui, selon nous, prouve au plus haut degré la pénétration du physiognomoniste, est le suivant, le dernier que nous allons citer. Une dame de Zurich avait sa jeune fille, chez laquelle elle remarquait depuis quelque temps des dispositions maladives. Quoique ces atteintes du mal lui parussent encore très légères, elle voulut néanmoins dissiper son inquiétude. Elle va trouver le pasteur. Monsieur Lavater, lui dit-elle, je vous amène ma fille; elle est mal

portante, et cela m'afflige; ayez la bonté de me dire ce que vous en pensez. Lavater, ému douloureusement, cherchait encore une réponse évasive; mais il ne put résister long-temps aux instantes supplications de cette pauvre femme. Je vais, lui dit-il, vous donner un billet, mais que vous me promettrez de ne lire que dans six mois. La dame se résigne, et finit par promettre. Au bout du cinquième mois elle pleurait sa fille. Le dernier mois écoulé, elle ouvre la lettre de Lavater et lit : « Je vous plains, madame, et je pleure avec vous; quand vous lirez ces lignes, vous serez la plus malheureuse des mères! »

Malgré la confiance que ces divers exemples devaient donner dans un système professé par un homme éclairé et consciencieux, Lavater n'en eut pas moins des antagonistes nombreux, et conséquemment de nombreuses objections à repousser. Lichtenberg, dont nous avons déjà parlé, en publia une série, dont quelques-unes sont ingénieuses, mais la plupart sans force et sans portée. Lavater lui répondit longuement. Un de ses amis ayant voulu prendre aussi sa défense, y mit apparemment plus d'aigreur que lui, et Lichtenberg, qui jusqu'alors avait été mordant, mais digne, s'oublia, et fit la parodie connue sous le titre trivial de *Physionomies des queues*. Une autre plaisanterie de ce genre, mais moins connue, parut presque en même temps; elle avait nom les *Breloques*, et venait d'une plume anonyme.

L'égarement d'imagination auquel Lavater s'est laissé aller quelquefois, et que nous avons déjà fait connaître, a pu maintenir certaines préventions contre lui et leur donner de la consistance. Mais ce n'est pas, répéterons-nous, une raison de nier la justesse de ses observations faites de sang-froid, avec sa liberté de penser. Swammerdam, naturaliste distingué, qui a laissé d'excellentes études sur les insectes, avait l'esprit faible et puéril, et s'amusa bien à devenir un des élèves les plus assidus de la Bourignon. Est-ce que pour cela on estime moins ses travaux? est-ce qu'on révoque en doute les analyses qu'il a laissées? Pourquoi donc en serait-il autrement de Lavater, à qui l'on ne peut reprocher que quelques instants de distraction?

Si l'on ne savait quelle superstitieuse minutie Lavater avait apportée dans la distribution de son temps, on aurait peine à comprendre comment il a pu suffire à tant de travaux : l'on sait le nombre immense d'ouvrages qu'il a publiés. Si maintenant on y ajoute tous ceux qu'il laissa en manuscrit; si d'un autre côté on fait la part d'une correspondance étendue et régulièrement suivie; si l'on veut compter pour quelque chose les devoirs de son ministère, remplis toujours avec une scrupuleuse exactitude; et si, à travers tout cela, à travers ces ouvrages, ces lettres et ces pieux devoirs, on veut jeter les heures consacrées nécessairement aux fréquentes visites que son aménité et ses talents lui attiraient : si l'on résume, disons-nous, et qu'on examine cet ensemble, on aura

beau jeu, certes, et le champ libre pour laisser échapper l'exclamation d'un juste étonnement.

Lavater disait qu'après Dieu il ne connaissait rien d'aussi respectable que le temps ; que c'était le bien le plus précieux, et qu'en perdre la moindre partie était une grande inconduite. C'était dire comme Corneille :

Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire.

Tous les matins il se levait à cinq heures, et quoique son appétit l'invitât à déjeuner de suite, il s'imposait une tâche auparavant, et le méritait, disait-il, par quelque travail, afin de sauver cette portion de la journée, si des visites ou des circonstances imprévues venaient à le détourner. Sa conversation était toujours attachante et pleine d'intérêt ; le français ne lui était pas familier ; il s'exprimait difficilement dans cette langue ; mais on dit qu'enthousiasmé par un sujet, et embarrassé pour les mots, il en empruntait à l'allemand, et que rien alors n'était plus piquant ni plus original que la plupart de ces emprunts tudesques, espèces d'épithètes, de mots composés, frappants d'à-propos, pittoresques, pleins d'énergie, dont il assaisonnait chacune de ses phrases. Quand il parlait d'une chose dont il était convaincu, il était difficile de rester incrédule ; la persuasion découlait de ses lèvres, et on était forcé d'être de son avis, souvent même avant qu'il eût fini de parler ; mais sa conversation avait beau s'échauffer, il ne s'emportait jamais ; une bonté divine semblait s'exhaler de tout son être, et ses moments d'exaltation et d'enthousiasme étaient toujours tempérés à propos par la douceur. S'apercevait-il que le développement de ses idées les plus chères allait plus loin que ne le lui permettait le goût ou l'intelligence de ses auditeurs, vite il s'arrêtait. Le grand désir de plaire dont il était animé, lui faisait saisir cette ligne de démarcation entre lui et les assistants, avec une promptitude rare et un tact juste et fin. Personne ne fut plus que lui désireux de se plier aux exigences de la société, ni personne plus que lui ne fut apte à s'en faire rechercher. Son commerce si agréable, sa parole tendre, son âme aimante, lui avaient donné surtout sur les femmes un ascendant dont il se servait pour faire pratiquer la vertu aux unes, y maintenir et y rappeler les autres. Sa tolérance venait en aide à ses doux moyens, et plus d'une fois son but fut rempli. Toutes les fautes le trouvaient indulgent, et dans la bonté de son cœur, il s'était fait un idiome par les mots duquel il désignait d'une manière moins sévère les erreurs de ses coupables : c'est ainsi que les femmes galantes étaient pour lui ses *chères pécheresses*, et il n'est pas jusqu'aux condamnés qu'il avait mission d'accompagner à leur dernière heure, qu'il n'appelât ses *chers convertis*.

Avec un caractère pareil, un homme devait-il avoir des ennemis? Lavater

le croyait si peu que dans une de ses lettres il dit qu'il peut bien se trouver des personnes qui ne pensent pas comme lui, mais *qu'il tient pour impossible qu'on puisse le haïr*. Admirable erreur d'un homme angéliquement bon! erreur qui prouve combien il était digne de cet universel amour!

C'est sans se dépouiller un seul instant de ces qualités si précieuses, que Lavater fut, trente ans environ, ministre du saint évangile à Zurich. Ses dernières années se lient aux révolutions helvétique et française. Devant ces graves événements, une âme comme la sienne dut ressentir de douloureuses atteintes, et l'ardent patriotisme, dont il avait fait preuve dans sa jeunesse, et qui l'animait encore au même degré, ne put sommeiller long-temps en face de si impérieuses circonstances. Il tenta un moyen à peu près semblable; mais le succès ne l'attendait pas. — Jeune, il chassa un bailli avec un pamphlet, cette fois une lettre à un directeur le fait déporter! — Voici comment.

La France venait de recouvrer une grande partie de ses franchises; les priviléges étaient abolis, lorsque la Suisse, sa sœur en liberté, ressent une commotion électrique et veut marcher, elle aussi, dans la voie du même progrès. La secousse se fait sentir d'abord dans les campagnes, qui réclament de même l'abolition des priviléges de la ville et surtout de celui du commerce. Un refus formel accueille leur demande. Les Hélvétiens protestent, et, comme dans tous les soulèvements possibles, s'imaginant qu'on arrête l'effervescence par la rigueur, on sévit contre les révoltés. Mais les mutins ne sont pas nommés ainsi sans justifier ce nom; ils résistent à la résistance. Effort désespéré et inutile! la force l'emporte, et il s'agit déjà de sentences et de peines de mort. Lavater ne perd pas de temps, il va voir les juges, les éclaire, leur fait des exhortations tantôt suppliantes, tantôt courageuses, et lutte si bien enfin, avec son zèle exalté et prudent tout à la fois, que les sentences capitales s'arrêtent, et que les incriminés en sont quittes pour des réprimandes ou des peines légères. Jusque-là il y avait succès pour Lavater. Mais 1798 arrive: la crise opérée par la force étrangère a lieu, et Lavater, toujours ardent et progressif, se range avec ceux qui attendent les conséquences des réformes nouvelles. Il n'y avait rien de trop ambitieux dans une telle attente; des biens désirés long-temps en vain pouvaient enfin arriver, à cette époque où des bouleversements continuels amenaient des successions de choses si rapides, qu'il n'eût pas été étrange de voir quelque temps le bien remplacer le mal. Cependant, il n'en fut pas ainsi; des vexations répétées, des spoliations rapaces aigrissent de nouveau les esprits. Lavater, n'écoutant que son amour pour les siens, comprend qu'il n'a qu'un but à remplir, celui de frapper le mal à sa racine: un homme était le principal auteur de ces dépouillements iniques; Lavater s'adresse directement à cet homme. C'était Rewbel, le directeur puissant et tyrannique de la Suisse. Le pasteur irrité lui fait par-

venir une épître dans laquelle il réclame, avec les remontrances les plus fermes, les protestations les plus énergiques, contre l'abus qu'il fait des institutions de son pays; il lui demande de quel droit il exerce une oppression si lourde sur un peuple dont les forces, il est vrai, ne sont pas grandes, mais qui jusque-là a été libre, et que la France compte au nombre de ses plus anciens alliés? Rewbel laisse un certain temps cette lettre sans réponse, puis plus tard en écrit une à Lavater, mais une où le dédain, l'ironie et le persifflage font assaut avec l'impolitesse la plus grossière. Irrité, Lavater la fait imprimer à la suite de son épître... Mais pendant ce temps, le gouvernement suisse s'était inquiété d'un pareil adversaire, — les gouverneurs aiment peu les répressions, — et, à la suite d'une nouvelle démarche aussi courageuse, et faite presque immédiatement après cette première, Lavater reçoit un ordre... il est déporté à Bâle! — Heureusement, le temps de sa déportation dura peu, ce système ayant été ouvertement blâmé et désapprouvé par les modérés du gouvernement; et pendant le peu de temps que le digne pasteur resta à Bâle, on ne fut même pas pour lui sans ménagements ni sans égards. De retour à Zurich, Lavater écrivit en deux volumes l'*Histoire de sa déportation*.

Nous voici arrivés au triste événement qui causa la mort de cet homme célèbre; événement d'autant plus triste que le misérable qui en fut cause... était un soldat de France!

C'était en 1799, Zurich venait d'être attaqué et repris par les Français. Lavater avait quitté un instant sa maison. En rentrant chez lui, il voit assis sur un banc de pierre et blessé au bras un volontaire qui perdait beaucoup de sang. A cette vue, Lavater est ému de la plus tendre compassion; il ne s'informe ni des opinions ni du pays de ce soldat: Vous êtes blessé, lui dit-il en l'approchant, permettez que je vous soulage; et il l'aide à ôter son habit dont la manche le gênait. Il court chercher de l'eau fraîche, baigne le bras malade, fait de la charpie avec son mouchoir, et commence à bander la plaie. Au même instant débouche d'une rue en face un groupe de forcenés. Cette lie de populace, sans respect pour cet homme vénérable, pour son saint caractère, ni pour le bienfait qu'il exerce, se met à crier : « C'est ce gueux de Lavater! ce gueux d'aristocrate! » et tous fondent sur lui avec une rage infernale. A ces cris le soldat français oublie qu'il souffre; il se lève, l'œil furieux, arrache les bandelettes des mains de Lavater, arme son fusil, et, se retirant de quelques pas, ajuste et blesse dangereusement son bienfaiteur. Tout sanglant, le pasteur court se barricader dans sa maison. La balle l'avait frappé au bas-ventre.

Cette blessure le fit souffrir quinze mois, quinze longs mois, pendant lesquels il ne démentit pas un seul instant sa douceur et son activité ordinaires.

Tous les moments que lui laissaient ses douleurs, il les employait à sa correspondance ou à ses travaux, il rassurait lui-même ses amis sur l'inquiétude qu'il leur causait. Quelques mois avant sa mort, sentant bien qu'il ne pouvait plus les voir long-temps, il voulut faire un adieu à ses enfants spirituels. Le passage suivant d'une lettre écrite de Zurich à cette époque (du 21 vendémiaire, an XI) fait connaître les détails de cette cérémonie religieuse et intime. « Dimanche dernier, écrit un de ses amis, j'ai été témoin d'une scène » pieuse et touchante : notre bon Lavater, depuis un an, n'a pu passer un jour, » une heure, un instant, sans douleur ; et les derniers mois ses souffrances » ont redoublé, car la malheureuse blessure qu'il reçut à l'attaque de Zurich est » toujours ouverte. Au milieu de ce long supplice, il a conservé toute sa pré- » sence d'esprit, toute son activité, toute la sérénité habituelle de son carac- » tère. C'est dans cet état qu'il a eu la force et le courage de se faire conduire » à l'église, où, d'une voix plus touchante que forte, il a prononcé un dis- » cours. Si vous l'aviez entendu, vous auriez cru voir saint Jean lui-même, tel » que l'aurait peint Raphaël, prêchant encore au bord de sa tombe. Cette cha- » rité sainte dont son âme était profondément embrasée, ces longs regards » pleins de feu, de confiance et d'amour, perçant la pâleur de mort répandue » sur ses traits, semblaient pénétrer déjà les cieux ouverts pour le recevoir. » Ce n'était plus un mortel succombant sous le poids de ses longues douleurs, » c'était un ange descendu des demeures célestes, et prêt à d'y remonter : aussi » jamais bénédiction pontificale n'a-t-elle fait verser tant de larmes pieuses, » que la bénédiction donnée par cette main desséchée, étendue sur la foule » qui l'écoutait avec autant d'admiration que de recueillement. Voici le com- » mencement de son discours :

Mes frères, je ne pourrai vous dire que peu de mots ; c'est d'une voix » mourante que je vais occuper votre attention : mes maux augmentent de jour » en jour ; la mort pèse sur ma poitrine brisée, ces paroles, je le sens, seront » les dernières que je vous adresserai. Écoutez-les comme si elles sortaient de » mon tombeau, etc., etc. »

On l'emporta fatigué, épuisé, et il ne quitta presque plus son lit.

Deux ou trois mois se passèrent ainsi, au milieu de souffrances toujours croissantes, et malgré cela, d'idées laborieuses toujours poursuivies. Un matin il appelle la plus jeune de ses filles, la fait asseoir à son chevet, et la prie d'écrire ce qu'il va lui dire. Ses élans au ciel semblaient se fortifier par ses douleurs mêmes, et il lui dicte ces mots : « O Dieu ! que tout » redoublement d'angoisse nous unisse plus intimement avec toi ! que la fin de » chaque jour nous trouve plus heureux, et de notre existence et de la tienne ! » Le lendemain 2 janvier 1801, Zurich perdit son évangélique pasteur !

Évangélique, disons-nous, et dans toute l'acception de ce mot. Sa vie entière fut douce et charitable, et sa mort fut aussi pauvre que sa vie avait été bonne. Il laissa pour tout héritage, à sa femme, à ses deux filles et à toute sa famille, son portefeuille rempli de dessins, recueil riche, il est vrai, quant à la science, mais d'une insuffisance, hélas! bien cruelle pour le bien-être de ceux qu'il avait aimés!

On sait que la grande partie de ses dessins sont chargés de notes, et que la plupart de ces notes sont des vers et principalement des distiques.

Meiners a fait pour lui cette épitaphe, qui a le rare mérite d'être courte et significative : « Passant, celui de qui vient cette poussière, fut trop haï et » trop aimé! »

Le fils de Gessner, gendre de Lavater, écrivit sa vie en 3 volumes.

Nous voudrions bien, avant de clore cette notice, jeter ici quelques lignes, que nous prierons de prendre plutôt pour des notes que pour autre chose; lignes qui compléteront isolément quelques faits, ou en indiqueront même d'autres qui n'auraient pu trouver place dans ces pages, sans en troubler l'ordre et la marche arrêtés :

— Lavater, étant écolier, avait le caractère extrêmement timide; mais quand une injustice l'irritait par trop, l'audace perçait et prenait le dessus. Un jour que son maître querellait sans raison un de ses camarades, il lui fit des remontrances, se fâcha, devint furieux, et alla jusqu'à se dresser contre lui dans l'attitude la plus menaçante. Un de ses amis, qui rappelait ce trait, disait que rien n'était plus précieux que Lavater dans ce moment.

— Peu après qu'il fut nommé diacre de la maison des orphelins, son cher Hess mourut. Une amitié aussi intime ne se remplace pas facilement. Cependant il eut le bonheur de rencontrer Feminguer, avec qui il se lia étroitement et qui lui tint lieu parfois de Hess. Mais Feminguer vint aussi à mourir, laissant de nouveau Lavater seul, et avec deux souvenirs tristes au lieu d'un. L'âme expansive souffre dans la solitude. Lavater se lia encore avec Zimmermann; mais le caractère de ce dernier ami ne lui permit pas de descendre avec lui aussi avant qu'avec les autres dans la douce intimité. Il eut du reste à s'en plaindre; Zimmermann était faux et trop caustique pour lui.

— En 1770, une disette vint désoler la Suisse. Lavater, lui, le philosophe pauvre, donna dans cette circonstance les preuves les plus nombreuses de la

plus officieuse philanthropie ; il retranchait de ses repas pour donner aux nécessiteux : il visitait, il exhortait, il encourageait, et avec cela aidait, secourait..., véritable bon pasteur! et justifiant pleinement dans ce sens la similitude que, sous un autre point de vue, madame de Staël lui prêtait avec le tendre Fénélon.

— Lavater se laissait volontiers aller aux émotions sentimentales. On a trouvé dans sa bibliothèque plusieurs romans, sur les marges desquels il avait noté de sa main les passages les plus empreints d'amour platonique et idéal, — etc., etc., etc....

Nous ne multiplierons pas davantage ces citations, et pour établir une compensation large à leur aridité et suivre un précepte de la nature qui aime les contrastes, nous allons terminer par quelques lignes de Lavater, dans lesquelles il nous a tracé son portrait lui-même.

« Il est (c'est de lui qu'il parle) mobile et irritable à l'excès..... Doué de » l'imagination la plus délicate, il compose un ensemble très singulier, et qui se » contredit dans un grand nombre de ses parties.

» Un enfant pourra le conduire, et dix mille hommes ne pourront l'ébranler ; » on obtiendra de lui tout ce que l'on voudra, ou l'on n'obtiendra rien, et, par » cette raison, il est à la fois l'objet de la haine la plus active et des plus tendres » affections... Avec un caractère comme le sien, il doit passer tantôt pour un » esprit faible, tantôt pour un esprit opiniâtre ; et cependant il n'a ni faiblesse » ni opiniâtreté.

» ... Tout blesse, tout irrite sa sensibilité extrême...

» ... Ce qu'il doit apprendre, il le sait d'abord, ou il ne le saura jamais... » Les objets auxquels il a fortement donné son attention, ne lui échappent » plus... Il a quelques talents pour la poésie... La crédulité est son plus grand » défaut, et il ne s'en corrigera jamais....., rien dans ses connaissances n'est » acquis ; tout lui est en quelque sorte donné...

» Sa bonne humeur le quitte rarement un demi-jour... Il aime, et n'a ja- » mais été amoureux... Aucun de ses amis ne s'est détaché de lui..., etc... »

Les points sur lesquels on pourrait peut-être le taxer de manquer de modestie, sont de droit excusés par la nécessité où se trouvait le physiognomoniste de dire sur son compte tout ce qu'il y avait à dire.

F. FERTIAULT.

PRÉFACE.

L'ouvrage que je présente au public n'est qu'une suite de fragments : il en sera de même de cette préface ; je ne la donne que comme un fragment. Il m'eût été impossible d'y rassembler tout ce que j'avais à dire.

Je ne sais ce qui est plus téméraire, de nier qu'il y ait une expression dans les traits du visage, ou de vouloir prouver cette vérité à ceux qui la nient. Et cependant j'ai écrit sur la science des physionomies ; mais ce n'est point pour ceux qui la rejettent : non, c'est au sage, c'est à l'ami de la vérité que je consacre mes essais.

Préparé à tout ce qu'on peut attendre du préjugé et des passions, je soutiendrai leurs attaques avec calme et fermeté, convaincu que j'aime et cherche la vérité, et que, j'ose ajouter, je l'ai souvent trouvée. Pour en convenir avec moi, et pour me lire, il faut aussi aimer et rechercher la vérité.

Sujet à l'erreur, j'ai pu me tromper sans doute, m'égarer et marcher d'un pas chancelant dans une route peu frayée jusqu'ici ; mais du moins il ne m'arrivera jamais de persister dans mes opinions, si l'on me démontre par des expériences, par des faits, que ces opinions sont fausses. Quant aux objections qui ne seront pas appuyées sur ces fondements, je n'en tiendrai aucun compte ; elles ne peuvent en imposer qu'aux ignorants et aux esprits serviles.

Qu'on les juge, comme on voudra, ces essais physiognomoniques, personne ne les jugera avec plus de sévérité que moi-même, et personne ne peut sentir mieux que moi combien il me manque pour être le restaurateur de cette science humaine et divine.

Mais qu'on se garde bien de confondre le physionomiste et la science des physionomies ! On pourrait attaquer ce que je vais en dire, sans qu'elle cessât pour cela d'être une science vraie en elle-même, fondée dans la nature. Celui qui, après avoir lu mon ouvrage, contesterait encore cette dernière proposition, douterait ou affecterait de douter de tout ce qu'il n'aurait pas inventé lui-même.

Lecteur à qui j'offre mes essais, ne les lisez donc pas à la hâte et sans attention. Placez-vous en idée auprès de moi ; figurez-vous que je vous communique mes observations, que je vous fait part des sensations que j'éprouve : tantôt observant de sang-froid, tantôt parlant avec chaleur d'une vérité de sentiment, sans soumettre d'avance mes observations, mes sentiments ou mes expressions à la censure d'un froid journaliste. Lisez et jugez-moi comme vous le feriez si nous lisions cet ouvrage à côté l'un de l'autre. Lisez-le deux fois, si vous voulez en bien juger ; et, si vous vous proposez de le réfuter publiquement, lisez-le au moins une fois. Je ne vous dis pas de le lire sans prévention pour ou contre moi, pour ou contre la science dont je m'occupe : ce serait trop exiger peut-être ; mais lisez avec toute l'attention, toute la réflexion dont vous êtes capable. Et si, avec de pareilles dispositions, vous n'apprenez point dans cet écrit :

A mieux connaître et vous-même, et vos semblables, et notre commun créateur ;

Si vous n'êtes point excité à bénir Dieu de votre existence et de celle de tels et tels hommes, placés autour de vous ;

Si vous ne découvrez pas une nouvelle source de plaisirs doux et purs, convenables à la nature humaine;

Si vous ne sentez naître en vous plus de respect pour la dignité de cette nature, une douleur plus salutaire de sa dégradation, plus d'amour pour certains hommes en particulier, une vénération plus tendre, une joie plus vive à l'idée de l'auteur et des modèles de toute perfection;

Si, dis-je, vous ne retirez aucun de ces avantages, hélas! c'est donc en vain que j'ai écrit, et je me suis laissé séduire par la plus ridicule chimère : publiez alors que je vous ai trompé, jetez mon livre au feu, ou renvoyez-le-moi; je vous rendrai l'argent qu'il a coûté.

Je ne promets point, car il y aurait de l'extravagance dans cette promesse, je ne promets pas de donner en entier l'immense alphabet qui servirait à déchiffrer la langue originale de la nature, écrite sur le visage de l'homme et dans tout son extérieur; mais je me flatte d'avoir au moins tracé quelques-uns des caractères de cet alphabet divin, et d'une manière assez lisible pour qu'un œil sain puisse les reconnaître partout où il les retrouvera.

Je déclare ici formellement que je ne veux même point écrire un traité complet sur la science des physionomies; je me borne à de simples essais, et les fragments que je donne ne sauraient composer un ensemble.

Vérité, variété et richesse dans les observations, clarté, précision, énergie, voilà ce qu'il faudrait réunir dans un ouvrage comme celui-ci. Je ne puis me flatter d'y avoir toujours réussi, mais voici au moins ce que j'ose promettre :

D'employer tous mes efforts, pour que l'intérêt du livre aille toujours en croissant;

De ne donner pour certaines que des observations que j'aurai laissées mûrir, et dont je serai sûr moi-même; de ne présenter les hypothèses que comme hypothèses; les visages d'individus que comme visages d'individus; de n'avancer aucune proposition, sans être persuadé qu'elle pourra soutenir l'examen le plus sévère; en sorte que l'observateur impartial et sage, retrouvant dans la nature les vérités que je lui annonce, s'écriera quelquefois : Les voici! je les ai vues, je les ai reconnues!

Oh! combien je désire parvenir à ce but! mais qui ne sent combien il est difficile d'y atteindre!

Il me reste encore un souhait à former, et puissé-je le voir rempli! c'est qu'on s'attache moins à juger mon ouvrage que la science même; que celle-ci devienne moins un sujet d'entretien qu'un sujet de méditation; qu'on la soumette à un examen attentif, au lieu de hasarder sur elle des jugements précipités.

Respectables inconnus de diverses nations, devant qui j'ose paraître sous un costume étranger, je rougis en pensant aux imperfections de mon ouvrage. Mais, si vous pesez les difficultés de l'entreprise, si vous considérez que l'étude des physionomies ne pouvait être pour moi qu'une étude accessoire, vous serez trop équitables pour ne pas excuser les défauts de cet écrit, et peut-être y trouverez-vous des choses qui ne sont pas indignes de votre attention, quoique vous puissiez attendre infiniment davantage d'un écrivain plus habile et plus maître de son temps.

JEAN-GASPARD LAVATER.

PHYSIOGNOMONIE.

I. — Introduction.

« Et Dieu dit :

« Faisons l'homme à notre image;
Formons un être semblable à nous. »

Ici la création s'arrête et demeure dans l'attente. L'air et l'eau, et la terre et la poussière, tout a reçu la perfection et la vie, tout s'agite et se meut. Mais où est la fin sensible du tout, l'unité? Chaque existence est une île solitaire, une créature jouissant en elle-même et à l'écart dans un point de l'espace! Où est-il l'être qui jouira pour ainsi dire de tous les êtres? le regard qui les embrassera tous? le cœur qui les sentira tous? Il semble que la nature entière s'afflige de jouir sans but, et de n'être point elle-même une source de jouissances. O désert! ô vide immense de ce monde si rempli! Le pouls de la création cesse de battre!

Se pourrait-il? Donner naissance à un être pareil, l'élever jusque-là, en faire le couronnement, l'unité sensible la plus haute de tout ce que l'œil peut saisir! Oh! s'il existait, il serait sans doute comme une image, comme un représentant de la Divinité sous sa forme visible; il serait un demi-dieu, un vice-roi, un souverain de l'univers; il serait Dieu en effigie!... Quelle créature! Le Tout-Puissant délibère. — Les forces de cette nouvelle production sommeillent encore. — Mais qu'il s'accomplisse le projet naissant du Créateur; qu'elle vienne au jour cette œuvre dernière, image propre du céleste ouvrier, et elle sera infiniment plus belle et plus vivante que les prairies, les bois, les coteaux et l'Élysée, infiniment plus belle et plus vivante que les oiseaux et les poissons, les vers et les animaux de tout genre et de toute espèce! En elle descendront en quelque sorte la pensée, la force créatrice et la souveraineté de l'Être invisible! Quel regard, quelle action, quelle vie, que de beauté! La nature entière, que sera-t-elle comparée à l'âme humaine? Quelle autre créature pourra délibérer comme elle? comme elle agir, créer, régner en image visible de la Divinité?

La délibération est achevée.

Dieu fit l'homme à son image;
Il le fit à sa ressemblance;
Il le fit mâle et femelle.

L'homme pouvait-il être plus honoré, plus divinisé, pour ainsi dire, que par cette pensée, par cette délibération précise de Dieu, par le sceau divin dont il fut marqué?

Dieu fit l'homme à son image;
Il le fit à sa ressemblance.

Paroles simples, nobles, et qui révèlent la nature de l'homme!

Regardez, voilà son corps! Quelle taille droite, belle, majestueuse! Et ce n'est que l'enveloppe et le portrait de l'âme, que le voile et l'instrument de la Divinité qu'elle représente! Comme du haut de ce visage humain elle vous parle mille langages divers! Ne dirait-on pas un miroir magique où vient se manifester par mille signes, mille gestes, mille mouvements, la Divinité présente, mais cachée? Oui, dans le regard de l'homme, il y a quelque chose d'ineffable et de céleste! Ainsi, le soleil que l'œil ne saurait contempler dessine son image dans une gouttelette d'eau fangeuse! Ainsi la Divinité se reflète dans un impur et grossier limon!

O Dieu! avec quelle force et quelle bonté tu as daigné te révéler dans l'homme!... Le corps humain! — où trouver un vêtement plus magnifique, une beauté plus accomplie? Unité dans la variété! variété dans l'unité! Comme il se pose bien, dans son unité haute et parfaite! Quelle élégance de forme! quelle justesse de proportions! Quelle symétrie dans la disposition de toutes les parties et de tous les membres! Et puis, quelle admirable variété!

Toujours un et toujours divers : comme il ondule agréablement ses contours par des couches molles et gracieuses !...

Contemplez ce visage céleste et plein d'âme, la pensée de ce front, le regard de cet œil, le souffle de cette bouche, les traits de ces joues! Quelle expression dans l'ensemble ! quel accord ! Comme tout parle et se fond ! Alliance merveilleuse, son unique, rayon de soleil qui contient toutes les couleurs ..., tableau où l'on admire l'ordonnance la plus harmonieuse du plus vaste sujet !

> Dieu fit l'homme à son image;
> Il le fit à sa ressemblance;
> Il le fit mâle et femelle.

Il est debout, dans toute sa divinité ! Symbole de Dieu et de la nature ! unissant en lui seul toute la force créatrice à toute la vie de la création ! Étudiez-le; dessinez ses formes comme on dessine le soleil réfléchi dans la goutte d'eau... Tous vos dieux, tous vos héros, toutes vos déesses, quels que soient leur âge, leurs attributs, leur attitude, leur sens, qu'est-ce que tout cela,— *disjecti membra poetæ?* Et le plus ravissant idéal d'ange, composé de toutes les beautés éparses dans le monde, tel que Platon et Winkelmann peuvent le rêver, — tel qu'Apelle et Raphaël peuvent le créer d'une main tremblante! — Vénus Anadyomène ou bien Apollon n'atteindront jamais l'inimitable réalité. Non ! tous ces produits de l'art ne sont rien que de beaux effets d'ombre, qui se revêtent quelquefois de formes précises et pittoresques, vers le coucher du soleil. Laissons les poëtes et les artistes butiner comme l'abeille dans toute la nature visible, et y recueillir les principes de la richesse, de la force, de la douceur, de l'abondance... qu'importe ? L'homme, reflet de la Divinité, unité de la création, chef-d'œuvre de vie et d'impression, selon la haute conception de la sagesse divine, est et sera toujours l'idéal de l'art!... O humanité ! Image sainte et profanée du Très-Haut ! Miroir terni et demi-brisé de la création ! Temple dans lequel et sur lequel Dieu a daigné se manifester dès l'origine, et plus tard, quand les temps furent accomplis, après les prophètes et les miracles, par le Fils, splendeur de la majesté du Père ! l'unique et le premier-né, par qui et en qui des mondes ont été créés ! second Adam ! — O humanité ! de quelle gloire tu devais jouir ! et dans quel abîme tu es tombée (1) ! »

Si la grande vérité renfermée dans ce passage restait toujours présente à mon esprit, toujours vivante au fond de mon âme, quel livre j'écrirais ! Et si je venais à l'oublier, serais-je digne d'être lu par vous, à qui seul cependant je destine mon travail, par vous qui croyez à la dignité de la nature humaine, à sa ressemblance avec la Divinité ?

II. — De la nature humaine.

Fondements de la physiognomonie. — L'homme est de tous les produits de la terre le plus parfait, le plus vivant.

Chaque grain de sable contient l'infini ; chaque feuille est un monde, chaque insecte un abîme de mystères. Et qui pourrait compter les degrés intermédiaires de l'insecte à l'homme ? Dans l'homme se réunissent toutes les forces de la nature. Il est le résumé de la création, le fils et le maître de la terre à la fois, la somme et le centre de toutes les existences, de toutes les forces, de toutes les puissances vitales du globe qu'il habite.

Dans la série des êtres organiques connus par les sens, il n'en est aucun chez qui se réunissent en un tout plus merveilleux les trois grands types de la vie, si différents l'un de l'autre; je veux dire la vie animale, la vie intellectuelle et la vie morale.

Chacune des trois se compose des forces les plus variées qui, d'une manière vraiment incompréhensible, viennent se confondre en un seul et même point.

Connaître, — désirer, — agir, ou bien observer et penser ; — sentir et se passionner, — se mouvoir et résister, voilà ce qui fait de l'homme un être intellectuel, moral et physique.

L'homme avec ces facultés, avec cette triple vie, est en lui-même le spectacle le plus digne d'être vu, comme aussi le spectateur le plus digne de voir. Sous quelque face qu'on veuille le considérer, y a-t-il rien au monde qui mérite plus de fixer l'attention ? Chaque espèce de vie se manifeste en lui d'une manière indépendante. Mais jamais on ne pourra le saisir

(1) Herder, le plus ancien document de l'humanité.

dans sa totalité complète qu'en l'observant par son côté observable, par son corps, par sa surface. Toute spirituelle, tout incorporelle que puisse paraître sa nature intime, quelle que soit la distance qui la sépare des sens, il n'en est pas moins vrai que ce qui rend l'homme visible au dehors, c'est son harmonie, son indissoluble alliance avec le corps qu'il habite, où il vit, où il se meut comme dans son élément. Cet élément matériel est donc le point où doit se concentrer l'observation, et tout ce que nous pouvons connaître de l'homme, nous le connaissons par l'intermédiaire des sens.

Cette triple vie, qu'il est absolument impossible de méconnaître dans l'homme, ne devient un objet d'étude et de recherches que par cette seule raison qu'elle se révèle dans le corps, et que les facultés humaines sont de nature à être vues, senties, matériellement constatées. Il n'y a point d'objet dans l'univers dont les propriétés et les forces nous soient autrement connues que par leurs manifestations extérieures et accessibles aux sens. Sur ces manifestations repose la caractéristique des êtres. — Elles forment la base de tout le savoir humain. L'homme ne pourrait que s'égarer dans une complète ignorance de tout ce qui l'entoure et de lui-même, si chaque force, chaque vie ne se déployait dans une extériorité sensible, si chaque chose ne portait en elle une empreinte indiquant sa nature intime et son développement, un caractère spécial qui la fait connaître pour ce qu'elle est, en la distinguant de ce qui n'est pas elle.

Tous les êtres que la vue peut saisir se montrent à nous sous une certaine forme, avec une certaine surface; nous les voyons terminés par des limites qui sont le résultat de leur organisation. Qu'on me pardonne de rappeler ici ces vérités immuables et qu'on entend répéter tous les jours; mais elles sont précisément la base de la physiognomonie ou de la connaissance immédiate de l'homme. Ce qui est vrai des êtres hors de nous, et particulièrement des corps organiques, est infiniment plus vrai si nous l'appliquons à la nature de l'homme. C'est surtout par son organisation qu'il se distingue des autres habitants de notre planète; et sa physionomie, c'est-à-dire la surface et le contour de son organisation, l'élève de beaucoup au-dessus de tous les autres êtres visibles.

Nous ne connaissons pas de forme plus noble, plus élevée, plus majestueuse, autour de laquelle se meuvent comme autour d'un centre des facultés aussi nombreuses, une vie aussi variée, tant de forces et tant d'actes divers! D'un pas hardi, l'homme s'avance sur la surface de la terre. Il porte la tête haute et dirigée vers le ciel. Son regard se perd dans l'infini. Ses mouvements, ses actes s'exécutent avec une aisance, avec une rapidité inconcevables. Son toucher plus parfait le met plus immédiatement et par des points plus variés en rapport avec les choses. Qui saurait nombrer ses actes? qui saurait les décrire? Dans un même instant, il peut y avoir en lui infiniment plus d'activité, comme aussi infiniment plus de passion que dans toute autre créature. A l'audace il joint la souplesse, à la force l'habileté, à l'activité le repos. Nul ne sait comme lui plier et résister; on ne retrouve point ailleurs cette diversité ni cet harmonieux équilibre dans les forces. Les facultés de l'homme sont uniques, tout comme sa forme.

Et combien plus belle encore, combien plus admirable et plus attrayante ne doit-elle pas nous paraître, cette forme, lorsque active et passive elle nous révèle ses plus nobles principes! On ne la voit se rapprocher de la forme des brutes que dans les parties où résident les forces animales. Mais combien elle s'élève au-dessus de ce type inférieur partout où agissent des forces d'une plus haute origine, celles de l'esprit et de l'activité!

La forme, les proportions symétriques de l'homme, sa stature élevée et cependant si susceptible d'attitudes et de mouvements divers, tout annonce à l'observateur impartial une force supérieure et la plus étonnante mobilité; tout lui démontre au premier coup d'œil l'excellence de la nature humaine, de cette nature physiologiquement unique. La tête et surtout le visage, la conformation des parties solides comparativement à leurs analogues dans les animaux, dévoilent, aux yeux des hommes profonds et capables de sentir la vérité, la prééminence, le caractère sublime des forces intellectuelles. L'œil, le regard, les joues, la bouche, la surface du front, soit qu'on les considère dans un état de repos absolu, ou dans le jeu varié de leurs innombrables mouvements, en

un mot, tout ce qu'on appelle physionomie, est l'expression la plus animée, la plus parlante du sentiment, des désirs, des passions, de la volonté, enfin de tout ce qui élève la vie morale si fort au-dessous de la vie animale.

Quoique la vie physiologique, la vie intellectuelle et la vie morale de l'homme, avec toutes les forces et tous les éléments qui en dépendent, s'unissent intimement et de la manière la plus admirable dans la simplicité d'une même substance; quoique ces trois espèces de vie n'occupent point, comme trois familles isolées, chacune une place distincte, un étage séparé dans le corps de l'homme, mais au contraire coexistent dans chaque point de l'organisme, et constituent par leur combinaison un tout parfait, il est néanmoins certain que chacune de ces forces vitales a un foyer qui lui est propre, où elle agit et se développe de préférence.

Il est de toute évidence que la force physique, bien que répandue par tout le corps, et notamment dans les parties animales, se montre cependant de la manière la plus frappante dans le bras, depuis l'articulation de l'épaule jusqu'à l'extrémité des doigts.

Il n'est pas moins clair que la vie intellectuelle, les forces de l'entendement et de l'esprit se développent surtout dans les contours et dans la disposition des parties solides de la tête, particulièrement du front, quoique le regard sagace d'un observateur attentif puisse en saisir la trace dans chaque point du corps humain, en vertu de l'harmonie et de l'homogénéité dont il doit souvent être question dans le cours de cet ouvrage. A-t-on besoin de prouver que la force pensante n'a son siége ni dans le pied, ni dans la main, ni dans l'épine du dos, mais dans la tête et dans (la partie intérieure du front) le cerveau.

Quant à la vie morale de l'homme, elle se déploie particulièrement dans les traits du visage et dans leur jeu mobile. La somme de ses forces morales et de ses désirs, son irritabilité, les sympathies et les antipathies dont il est susceptible, la puissance qu'il a d'attirer à lui les objets extérieurs ou de les repousser, tout cela se peint sur son visage lorsqu'il est tranquille. Et le trouble des passions en mouvement s'y manifeste par des contractions musculaires si étroitement et si nécessairement liées aux battements du cœur, que le calme du visage suppose toujours un calme pareil dans la région du cœur et de la poitrine.

Nous avons dit que ces trois vies de l'homme sont intimement unies dans tous les points du corps. Il n'est cependant pas impossible de leur assigner une cèrtaine localisation, et ce sujet offrirait même aux études physiognomoniques une matière assez ample, si nous vivions dans un temps moins corrompu.

La vie animale, par exemple, la dernière de toutes et la plus voisine de la terre, s'étendrait dans toute la région du ventre jusqu'aux organes de la génération, qui en seraient le foyer. La vie moyenne ou morale aurait son siége dans la poitrine, son centre et son foyer dans le cœur. La vie intellectuelle, celle qui tient le premier rang dans la triarchie, règnerait dans toute la tête, et trouverait son foyer dans l'œil. Considérons maintenant le visage comme le représentant et le résumé de ces trois divisions : alors le front jusqu'aux sourcils réfléchira l'entendement; le nez et les joues réfléchiront la vie morale et sensitive, la bouche et le menton la vie animale, tandis que l'œil sera le centre et la somme du tout. Je pourrais dire aussi que la bouche fermée dans l'état complet de repos est le centre qui réunit et qui confond tous les rayons de physiognomonie. Toutefois, je ne saurais trop répéter que ces trois vies, à cause de leur union entre elles dans toutes les parties du corps, ont partout aussi leur expression.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici est tellement connu, tellement évident, tellement général, que nous éprouverions quelque honte à nous arrêter aussi longtemps sur cette place publique de la vérité, si, d'une part, ce n'était pas le fondement de tout ce que nous avons à dire, et si, de l'autre, ces mêmes vérités n'avaient point été (le siècle qui vient le croira-t-il?) tant et tant de fois méconnues dans le nôtre et révoquées en doute avec une inconcevable affectation.

La physiognomonie entière, dans le sens le plus restreint et le plus étendu, repose sans contredit sur ces principes généraux et inébranlables. Mais ils ont beau être lumineux comme le jour, ils n'en sont pas plus respectés. On affecte de mettre en question la vérité la plus frappante, la plus palpable, la plus démontrée, la vérité sans laquelle toute autre connaissance, toute autre vérité serait perdue pour nous.

On ne doute pas de la physionomie de ce qui est dans la nature ; et la physionomie de la nature humaine, ce que la création a de plus beau, de plus admirable, de plus vivant, il faudrait en douter !

Nous avons déjà prévenu nos lecteurs de ne point attendre de nous un traité complet de physiognomonie ; peut-être seulement à la fin de l'ouvrage, ou bien plus tard et séparément, donnerons-nous une esquisse de tout le système. Pour produire quelque chose d'un peu complet, il faudrait examiner séparément : 1° la partie physiologique, ou la caractéristique extérieure des forces physiques et animales de l'homme; 2° la partie intellectuelle, ou l'expression des forces de son entendement ; 3° la partie morale, ou les signes qui révèlent les forces de son être sensible, passionné et irritable.

Chacune de ces trois classes se subdiviserait ensuite d'elle même en deux sections principales, c'est-à-dire en physiognomonie immédiate indiquant le caractère à l'état de repos, et en pathognomonie examinant le caractère dans l'état de mouvement.

Avant de donner plus de détails sur chacune de ces classes principales, il ne sera pas inutile de les faire précéder par quelques mots d'introduction. Mais nous répétons encore une fois que nous n'entendons aucunement présenter ici un tout systématique. C'est une tâche que nous ne voulons ni ne pouvons entreprendre.

III. — Physiognomonie. Pathognomonie.

La physionomie humaine est pour moi, dans l'acception la plus large du mot, l'extérieur, la surface de l'homme en repos ou en mouvement, soit qu'on l'observe lui-même, soit qu'on n'ait devant les yeux que son image.

La physiognomonie est la science, la connaissance du rapport qui lie l'extérieur à l'intérieur, la surface visible à ce qu'elle couvre d'invisible.

Dans une acception étroite, on entend par physionomie l'air, les traits du visage, et par physiognomonie la connaissance des traits du visage et de leur signification.

Autant l'homme présente à l'observation de côtés différents, autant il y a d'espèces possibles de physiognomonie. On peut distinguer une physiognomonie animale, une physiognomonie morale et une intellectuelle.

Celui qui, à la première impression que l'extérieur d'un homme fait sur lui, juge bien de son caractère ou d'une partie de son caractère, celui-là est naturellement physiognomoniste ; on l'est scientifiquement lorsqu'on sait exposer d'une manière précise et ranger dans un ordre les traits et signes observés ; enfin le physiognomoniste philosophe est celui qui, à l'inspection de tel ou tel trait, de telle ou telle expression, est en état d'en déduire les causes, et de donner les raisons internes de ces manifestations extérieures.

On a raison de distinguer la physiognomonie de la pathognomonie.

La première, en tant qu'opposée à la pathognomonie, se propose de connaître les signes sensibles de nos forces et de nos dispositions naturelles ; la seconde s'attache aux signes de nos passions.

L'une révèle le caractère en repos, l'autre le caractère en mouvement.

Le caractère en repos se traduit dans la forme des parties fixes et dans l'inaction des parties capables de se mouvoir ; le caractère passionné, dans le mouvement des parties mobiles.

La physiognomonie évalue le capital des forces humaines, la pathognomonie nous en donne les intérêts. L'une enseigne ce qu'est l'homme en général, l'autre ce qu'il est dans le moment présent ; celle-là ce qu'il peut, celle-ci ce qu'il veut être. La première est la racine de la seconde, sa tige, le sol où elle se développe.

Croire à une pathognomonie sans physiognomonie, c'est croire aux fruits sans la racine, aux moissons sans le sol qui les porte.

Tout le monde sait lire dans l'alphabet pathognomonique ; bien peu déchiffrent les caractères physiognomoniques.

La pathognomonie a une lutte à soutenir avec l'art de dissimuler ; il n'en est pas de même de la physiognomonie.

Pour les amis de la vérité, les deux sciences sont inséparables ; mais comme la physiognomonie est dix fois plus délaissée que la pathognomonie, c'est à la première de ces sciences que je veux surtout m'attacher.

IV. — De la vérité de la physiognomonie.

Tous les visages d'hommes, toutes les formes, toutes les créatures ont des caractères propres qui en différencient non-seulement les classes, les genres et les espèces, mais encore l'individualité.

Chaque individu diffère de chaque individu de son espèce. Un principe bien connu, mais aussi le plus important et le plus décisif qu'on puisse invoquer à l'appui de nos idées, c'est que d'une rose à une rose, d'un œuf à un œuf, d'un serpent à un serpent, d'un lion à un lion, d'un aigle à un aigle, d'un homme à un homme, il n'y a point de ressemblance parfaite.

Et maintenant, si l'on s'en tient à ce qui concerne l'homme, le premier, le plus profond, le plus sûr et le plus inébranlable fondement de la physiognomonie sera que, dans toute analogie, dans toute parité des innombrables physionomies humaines, il est impossible que deux figures prises au hasard, puis rapprochées l'une de l'autre et comparées soigneusement, ne présentent pas des différences appréciables.

Une autre vérité non moins incontestable, c'est qu'il n'est pas plus facile de rencontrer deux caractères que deux visages exactement pareils.

Il ne faut pas en savoir davantage pour admettre, comme une vérité qui n'a besoin d'aucune preuve, que cette diversité extérieure de visages et de formes doit impliquer certains rapports, et présenter une analogie naturelle avec la diversité des esprits et des cœurs. Et cette diversité de caractère généralement reconnue ne serait ni la cause ni l'effet de cette diversité universelle des visages, des formes humaines, dont on convient également? L'esprit en dedans n'agirait pas sur le corps en dehors, et le corps à son tour n'agirait point sur l'esprit?

La colère enfle bien les muscles, et l'enflure des muscles et une âme colérique ne pourraient être considérées comme l'effet produit par sa cause?

Un regard étincelant, rapide comme le mouvement de l'éclair, se trouverait mille fois avec une perspicacité profonde et un esprit vif et brillant, et il n'y aurait aucun rapport entre l'un et l'autre? Cette rencontre serait toute fortuite? et le changement dans l'activité, le mouvement, la position des yeux, qui s'opère au moment même où l'intelligence pénètre dans son objet, où l'activité de l'esprit s'anime, ce changement sensible ne serait que le jeu du hasard et non pas un effet immédiat et réciproque, le résultat d'une influence naturelle?

Le hasard seul aurait réuni un œil ouvert, serein, qui vous accueille avec prévenance, et un cœur franc, content, toujours prêt à s'épancher?

En toutes choses, la nature procèderait selon les règles de l'ordre et de la sagesse, partout les effets répondraient à leurs causes, les causes à leurs effets, partout ce rapport de cause à effet serait ce qu'il y a de plus visible, de plus certain : et cette même nature, dans son produit le plus beau et le plus noble, n'aurait écouté aucune règle, aucune loi, mais son seul caprice? Là précisément, dans le visage de l'homme, ce miroir de la Divinité, l'œuvre la plus magnifique de toutes celles qu'elle a portées à notre connaissance, là il n'y aurait ni effet, ni cause; là n'existerait aucun rapport entre l'extérieur et l'intérieur, le visible et l'invisible, enfin entre la cause et l'effet?

Et voilà au fond ce que soutiennent tous ceux qui contestent la vérité de la physiognomonie.

Ils font de la vérité une menteuse implacable, de l'ordre éternel une sorte de magicien qui, toujours à son gré, nous montre d'autres objets que ceux qui devaient paraître.

Le bon sens se révolte en effet contre celui qui veut soutenir que Leibnitz et Newton ont eu peut-être la physionomie d'un de ces imbéciles de naissance qui ne sauraient marcher d'un pas ferme, ni fixer un regard observateur, ni comprendre, ni même énoncer raisonnablement la moindre proposition abstraite; que l'un de ces hommes illustres a conçu sa Théodicée dans un cerveau pareil à celui du Lapon, et que l'autre a pesé les planètes et divisé les rayons du soleil dans une tête comme celle de l'Esquimau, qui ne saurait compter au delà de six et trouve innombrable tout ce qui dépasse ce nombre?

Le bon sens se révolte contre celui qui peut soutenir que l'homme robuste pourrait bien avoir la physionomie de l'infirme, que celui qui jouit d'une santé parfaite ressemble peut-être à celui qui va mourir de consomption, celui dont le caractère est ardent et emporté à l'homme doux et de sang-froid. Il se révolte contre celui qui peut avancer que la joie et la tristesse, la volupté et la douleur, l'amour et la haine ont les mêmes signes caractéristiques dans l'extérieur de l'homme, c'est-à-dire qu'ils n'en ont aucun. Et voilà en vérité ce que prétendent ceux qui relèguent la physiognomonie dans le pays des chimères. Ils renversent tout cet ordre et cet enchaînement admirable des choses qui nous forcent de célébrer la sagesse éternelle. On ne saurait le répéter trop souvent : voir dans la création l'empire d'un hasard arbitraire, c'est la philosophie des insensés, c'est la peste pour la saine physique, pour la saine philosophie, pour la saine religion ; la chasser de ce monde, c'est l'œuvre du vrai physicien, du vrai philosophe et du vrai théologien.

Ce qui est incontestable, c'est que les hommes jugent de toutes les choses, sans exception, d'après leur physionomie, leur extérieur, leur surface donnée : et de là ils concluent généralement, tous les jours et à tous les moments, aux qualités intérieures. Quel est le commerçant qui juge autrement que d'après leur physionomie les marchandises qu'il achète sans connaître le vendeur ? S'il les a achetées sur la bonne foi de son correspondant, et qu'il trouve après qu'elles répondent ou bien qu'elles ne répondent pas à son attente, les a-t-il jugées autrement que d'après leur physionomie ? Que soumet-il à son examen, si ce n'est leur couleur, leur finesse, leur surface, leur extérieur, leur physionomie enfin ? Ne fait-il pas de même pour l'argent ? Pourquoi accepte-t-il un louis d'or et rejette-t-il l'autre ? pourquoi pèse-t-il le troisième sur la main ? n'est-ce pas à cause de sa couleur vive ou pâle, à cause de son empreinte, de son extérieur, de sa physionomie ? Lorsqu'un inconnu vient dans son magasin pour lui vendre ou pour lui acheter quelque chose, ne le regarde-t-il pas ? et l'impression que lui fait la figure de l'homme n'entre-t-elle pour rien dans le jugement qu'il porte sur lui sitôt qu'il est parti ? « Il a l'air d'un honnête homme ; » ou bien : « Il y a quelque chose de répugnant dans sa figure, ou quelque chose d'intéressant, » si l'on veut. Il ne juge pas exclusivement, pas entièrement, mais cependant en partie, d'après l'extérieur de cet homme. Et de l'extérieur il conclut à l'intérieur.

Le cultivateur qui traverse ses champs, ses vignobles, sur quoi règle-t-il ses espérances, si ce n'est sur la couleur, la grandeur, la position, l'extérieur, en un mot sur la physionomie de la tige en fleur, des tuyaux, des épis, de la vigne, des ceps ? Au premier, au second regard qu'il y jettera, ne dira-t-il pas : « Cet épi est malade, ce bois est sain, celui-ci réussira, celui-là ne prospèrera pas ? » Quelquefois il ajoute : « Quelque beau que paraisse ce cep de vigne, il portera peu de grappes. » Pourquoi fait-il cette observation ? C'est qu'il a remarqué le défaut d'énergie dans le cep, comme le physiognomoniste le remarque dans l'homme dont la figure est belle, mais dénuée d'expression. Et comment l'a-t-il découvert ? Encore par un signe extérieur.

Le médecin ne juge-t-il pas souvent mieux par la simple physionomie du malade que par toutes les informations qu'on lui donne ? Zimmermann, parmi plusieurs de nos contemporains, et, dans le nombre de ceux qui ont existé avant nous, Kaempf, dont le fils a écrit sur les tempéraments, nous prouvent jusqu'à quel degré de perfection on a porté cet examen physiognomonique des malades.

Le peintre ?... mais non, je n'en parlerai pas ; la chose parle d'elle-même et en dit assez pour confondre l'entêtement aussi puéril qu'orgueilleux de plusieurs de ces prétendus incrédules en physionomie.

Le voyageur, le philanthrope, le misanthrope, l'amoureux, tous agissent d'après leur sentiment, leur jugement physiognomonique, qu'il soit vrai ou faux, clair ou confus. Ce jugement, ce sentiment excite la compassion ou la joie maligne, l'amour ou la haine, la méfiance ou la confiance, la réserve ou l'abandon.

Le ciel, ne le jugeons-nous pas tous les jours d'après sa physionomie ? Nous sert-on un mets, un verre de vin ou de bière, une tasse de café ou de thé, sans que la physionomie, le dehors de ces objets nous fasse

juger aussitôt de leur bonne ou mauvaise qualité intrinsèque ?

La nature entière n'est-elle pas physionomie ? surface et contenu ? corps et âme ? effet extérieur et force intérieure ? principe invisible, fin visible ?

Quelle est la connaissance humaine qui ne soit basée sur les signes extérieurs, les caractères, le rapport du visible avec l'invisible, du perceptible avec l'imperceptible ?

La physiognomonie, dans l'acception la plus large ou la plus étroite, est l'âme de tous les jugements de l'homme, de tous ses efforts, de toutes ses actions, de ses attentes, ses craintes et ses espérances, de toutes les sensations agréables et désagréables produites en lui par des objets extérieurs.

Depuis le berceau jusqu'au tombeau, dans tous les états, à tous les âges, chez toutes les nations, depuis Adam jusqu'à l'homme qui mourra le dernier, depuis le ver que nous écrasons jusqu'au sage que nous vénérons, la physionomie est le guide de notre conduite.

Chaque insecte connaît son ami et son ennemi, chaque enfant aime ou craint, sans savoir pourquoi, par les effets des physionomies. Il ne vit pas un homme sur notre globe qui ne soit dirigé journellement par elles ; pas un homme auquel on ne puisse dessiner un visage qu'il serait forcé de trouver très-agréable ou très-odieux ; pas un homme qui, plus ou moins, ne mesure, ne compare, et ne juge physionomiquement tout autre homme qui se présente chez lui pour la première fois, quand même de toute sa vie il n'aurait entendu prononcer le mot de physionomie ; pas un homme, dis-je, qui ne juge toutes les choses qui passent par ses mains, physionomiquement, c'est-à-dire en concluant de la valeur extérieure à la valeur intérieure.

L'art de dissimuler lui-même, dont on a si fréquemment fait une objection à la physiognomonie, n'est basé que sur la physiognomonie. Pourquoi l'hypocrite cherche-t-il tant à imiter l'honnête homme ? C'est que tous les yeux reconnaissent les caractères de la probité : voilà ce qu'il pense, quelque peu qu'il se rende compte de sa propre pensée. Quel est le juge, intelligent ou non, qu'il l'avoue ou qu'il s'en défende, dont le jugement n'ait jamais été dirigé dans ce sens par l'apparence de la personne ? Pourra-t-il, osera-t-il, devra-t-il être entièrement indifférent sur l'extérieur des accusés ? Franciscus Vallesius dit : « *Sed legibus etiam civilibus, in quibus iniquum sit censere esse aliquid futile aut varium, cautum est, ut si duo homines inciderent in criminis suspicionem, is primus torqueatur, qui sit aspectu deformior.* » Quel monarque choisirait un ministre sans jeter un regard sur son extérieur, sans le juger, du moins en partie et en lui-même, d'après sa physionomie ? L'officier n'enrôle aucun soldat sans en considérer l'extérieur, indépendamment de la taille. Quel maître, quelle maîtresse de maison prend à son service un domestique ou une servante sans tenir compte de leur extérieur, de leur physionomie ? Je ne demande pas si leur jugement sera bien ou mal fondé, ni s'ils en ont seulement la conscience.

Je suis las de ces citations courtes et rapides, il est vrai, de milliers d'exemples qui se trouvent sous nos mains et qui tous confirment d'une manière irrécusable l'aveu tacite et commun de tous les hommes qu'ils se laissent tout à fait guider par la physionomie ; et j'éprouve vraiment de la répugnance en me voyant forcé, pour convaincre certains savants de ces vérités indubitables, de raconter des choses que tout enfant sait ou pourrait savoir.

Quiconque a des yeux pour voir, voie ; mais si quelqu'un est ébloui de la lumière trop rapprochée de ses yeux, s'il en devient furieux, qu'il se brûle les doigts en frappant de la main afin d'éteindre le flambeau. Je n'aime pas à tenir ce langage. Mais je puis, je dois m'exprimer avec assurance, parce que je suis certain de ce que je dis maintenant et de ce que je dirai plus tard, parce que je me sens la force de convaincre tous les amis de la vérité par des arguments sans réplique, enfin parce qu'il importe de rabattre un peu l'arrogance étourdie de ces littérateurs, rois de la mode ; de leur faire sentir qu'ils doivent mettre plus de réserve dans leurs jugements si absolus.

Il est donc décidé, non parce que je le dis, mais parce que c'est une vérité frappante, et qui resterait telle quand personne ne la dirait, il est décidé, dis-je, que tous les hommes, qu'ils le sachent ou non, sont guidés journellement par la physionomie ; il est décidé que chaque homme, qu'il le sache ou non,

comprend quelque chose à la physiognomonie, et qu'il n'y a point un être vivant sur la terre qui ne conclue, du moins à sa manière, de l'extérieur à l'intérieur, et qui ne juge ce qui de sa nature est inaccessible aux sens d'après ce dont les sens se trouvent être frappés.

Cet aveu, tacite au moins, mais universel, que l'extérieur, le visible, la surface d'un objet en indique l'intérieur, la qualité; que tous les caractères extérieurs sont l'expression des qualités intérieures, me paraît pour la physionomie humaine d'une importance extrême et d'une clarté décisive.

Je suis forcé de le répéter : si chaque poire, chaque pomme a une physionomie particulière, le maître de la terre n'en aurait-il pas? L'objet le plus simple, le plus inanimé, a ses caractères extérieurs, caractères par lesquels il se distingue de tous les objets, même de son espèce; et l'être le plus beau, le plus noble, le plus composé, le plus animé de tous les êtres, serait privé de ces signes caractéristiques!

Quoi qu'on dise donc et redise continuellement, depuis les académies les plus célèbres jusqu'au vulgaire le plus ignorant, contre la vérité du langage de la physionomie humaine et la confiance qu'elle mérite de sa nature; malgré le sourire dédaigneux de certains philosophes qui accordent tout au plus un regard d'orgueilleuse pitié à celui qui laisse apercevoir une croyance à l'expression entière et manifeste du corps humain, toujours accordera-t-on que l'homme est l'objet le plus attrayant, le plus digne de notre réflexion, celui qui nous intéresse plus qu'aucun autre; toujours sera-t-il difficile, impossible peut-être de trouver une occupation plus séduisante que celle de découvrir à l'homme les beautés et les perfections de la nature humaine.

V. — Des préjugés contre la physiognomonie.

Avant de démontrer que la physiognomonie est une science vraie, ayant ses bases dans la nature; avant de parler de sa grande utilité, je trouve nécessaire d'indiquer quelques-unes des raisons pour lesquelles on est si fort prévenu contre la physiognomonie, surtout contre ses branches les plus importantes, celles que nous avons appelées morales et intellectuelles, et d'examiner les causes des attaques haineuses et des plaisanteries acerbes dont elle a toujours été l'objet.

Je puis me dispenser sans doute de prouver le dernier fait; car de cent personnes qui se prononcent sur la physiognomonie, il y en a toujours plus de quatre-vingt-dix qui publiquement se déclarent les adversaires de cette science et la tournent en ridicule, tandis qu'intérieurement elles y croient au moins jusqu'à un certain degré. D'autres le font sincèrement et de bon cœur... Il ne serait pas facile, pas possible peut-être de rechercher les différentes raisons de cette conduite. Mais quand même on les aurait découvertes, qui serait assez téméraire pour tirer tous ces secrets des profondeurs du cœur humain et les exposer à la clarté du jour?

Mais il est possible cependant, et je trouve même essentiel, de faire connaître à mes lecteurs quelques-unes des principales causes pour lesquelles la haine moqueuse et hostile contre la physiognomonie est devenue si générale, si violente, si irréconciliable :

1° On a écrit les choses les plus absurdes sur la physiognomonie. On a transformé cette science si belle en un charlatanisme sot et insipide. On l'a confondue avec la métopomancie et avec la chiromancie. On ne saurait se figurer rien de plus absurde, de plus irrationnel, de plus révoltant pour le sens commun que ce qui a été dit sur la physiognomonie depuis les temps d'Aristote jusqu'à nos jours. Et cependant avait-on quelque bon écrit à y opposer? Où sont les hommes d'esprit, de goût, de génie, qui aient consacré à l'examen de cette cause l'impartialité, la force du raisonnement, l'amour de la vérité dont, vraie ou fausse, elle semble être digne, par cela seul que quarante ou cinquante écrivains de toutes les nations se sont élevés pour la défendre ou pour l'attaquer? Mais non, les hommes dont l'autorité eût été décisive n'ont jamais trouvé que des accents faibles, imperceptibles, en faveur de la dignité et de la vérité de notre science.

En effet, qui aurait assez de caractère, de fermeté, d'indépendance pour respecter comme sacré ce qui est devenu ridicule par la profanation des siècles? N'est-ce pas le cours ordinaire de toutes les choses humaines? Ce qu'on idolâtra outre mesure, on le dégrade outre mesure; ce qu'on éleva sans raison, on le ra-

baisse sans raison. Par la manière vraiment rebutante dont on a traité et maltraité cette science, elle est devenue rebutante elle-même. Quelle est la vérité, la doctrine religieuse qui ait eu un sort différent ? La meilleure cause du monde peut devenir, pour quelque temps au moins, la plus mauvaise, grâce à de mauvais défenseurs et à de mauvais arguments. Combien déjà ont abandonné leur foi pour la vérité, parce qu'elle a été défendue au moyen des arguments les plus pitoyables ou présentée sous un faux jour !

2° D'autres combattent la physiognomonie par bonté de cœur et par une sorte de philanthropie. Ils croient, et non pas sans fondement, que la plupart des hommes en abuseraient au détriment de leurs semblables. Ils prévoient les jugements absurdes et offensants de l'ignorance et de la méchanceté. La calomnie, qui n'aura pas de faits à citer, s'efforcera de rendre les intentions suspectes et dénigrera à cet effet les traits du visage. Les belles âmes ! En leur seule considération, la physiognomonie mériterait d'être une vraie science, puisqu'à sa lueur elles brilleraient d'un nouvel éclat ! Et cependant elles se trouvent forcées de la combattre, non pas pour elles-mêmes, mais pour l'amour de ceux qu'elles supposent meilleurs que ne l'annoncent leurs visages.

3° L'ignorance, la faiblesse de l'esprit ne seraient-elles pas souvent la cause des attaques contre la physiognomonie ? En effet, qu'il est petit le nombre de ceux qui ont observé, qui savent observer ! Et parmi ceux qui possèdent ce talent, combien y en a-t-il qui sauraient fixer, concentrer leurs observations ? Existe-t-il bien deux hommes sur cent qui ne se laissent point entraîner par le flot des préjugés régnants, qui aient la force ou seulement l'ambition d'entrer dans une nouvelle route ? O paresse qui embrasses, qui domines tout de ton pouvoir enchanteur, c'est toi qui émousses l'esprit humain, c'est toi qui es la cause toute-puissante de ces haines irréconciliables, de ces éternelles hostilités contre les sciences les plus belles et les plus utiles !

4° Souvent aussi on s'oppose à notre science par modestie et humilité. On aura reçu sur les traits de son visage des éloges flatteurs auxquels on ne saurait souscrire. Par suite d'expériences secrètes et humiliantes, on a lieu de se croire plus mauvais au fond du cœur qu'on ne le paraît d'après la physionomie. La physiognomonie est donc nécessairement une science trompeuse et frivole.

5° Mais la plupart des ennemis de cette science, — expérience triste et cependant, Dieu le sait, pleine de vérité ! — la plupart de ses ennemis ne lui font la guerre que parce qu'ils en craignent la lumière. Je déclare ici solennellement, et d'ailleurs on a pu le voir par tout ce qui précède, que les adversaires de la physiognomonie ne sont pas tous des hommes corrompus. J'ai entendu au contraire des hommes pleins de raison et de bonté se prononcer contre elle. Mais j'ose soutenir que presque tous les méchants la combattent. Et s'il y en a un dans le nombre qui veut bien la prendre sous sa protection, on peut supposer qu'il a pour cela des raisons particulières et faciles à concevoir. Mais pourquoi, me demandera-t-on, la plupart des méchants se déclarent-ils publiquement contre la physiognomonie ? — Pourquoi ? Parce qu'ils y croient secrètement ; parce qu'ils n'ont pas la physionomie qu'ils auraient s'ils étaient des gens de bien, s'ils avaient la conscience tranquille et heureuse.

Il est de leur plus grand intérêt de rejeter cette science comme une chimère et d'en faire un objet de plaisanterie. Plus un témoin dépose à notre charge, plus son témoignage nous paraîtra grave et difficile à combattre, plus il nous pèse et nous accable, plus nous nous efforcerons de lui trouver un côté ridicule par où les traits de notre esprit puissent l'atteindre.

C'est cet acharnement même des hommes vicieux contre la physiognomonie, que je regarde comme l'indice le plus certain de la foi qu'ils y ajoutent en secret. Ils reconnaissent dans les autres la vérité de cette doctrine et craignent d'autant plus de devenir à leur tour des preuves vivantes en sa faveur. Je tire cette conséquence de la certitude que j'ai : que les mêmes gens qui publiquement s'en moquent le plus, sont poussés en grande partie par une invincible curiosité à lire et à recueillir des jugements physiognomoniques. J'en appelle à tous ceux de mes lecteurs qui sont prévenus contre la physiognomonie ou qui affectent au moins de l'être ; qu'ils nous avouent franchement s'ils ne désireraient pas au fond du cœur que quelqu'un dont ils ne sont pas personnellement connus, qui ne sait pas même leur nom et qui ne possède d'eux que leur

portrait, leur fît le commentaire de leur physionomie?

Je suis presque tenté de demander à ceux qui déclarent tout ceci un rêve bizarre, indigne d'aucune attention, s'ils ne liront pas mes essais. Oh! je le sais, et je le prévois sans être un prophète pour cela: ennemis acharnés de la physiognomonie, vous me lirez, vous m'étudierez, vous m'applaudirez souvent, souvent vous vous réjouirez de rencontrer des réflexions que vous avez faites intérieurement vous-mêmes sans les exprimer en paroles, et cependant vous me réfuterez publiquement. Parfois, dans le silence de votre cabinet, vous m'accorderez un sourire fraternel de loyale approbation, et ensuite vous raillerez ces mêmes vérités que vous venez de reconnaître et de sentir; désormais vous observerez davantage, vos convictions se fortifieront, et cependant vous continuerez toujours à jeter le ridicule sur vos propres découvertes. En effet, poursuivre extérieurement de huées moqueuses ce qu'on croit, ce qu'on est forcé de croire intérieurement, cela aussi appartient au bon ton qui distingue notre siècle philosophique.

VI. — Témoignages et autorités en faveur de la physiognomonie.

Il est hors de doute que même dans les choses qui sont du ressort de l'intelligence, les témoignages et les autorités ont plus de poids sur la plupart des hommes que les meilleurs arguments. Afin donc d'éveiller un peu la surprise des moins instruits de mes lecteurs, et de fournir en même temps aux plus éclairés d'entre eux quelques arguments populaires pour persuader les autres, je citerai plusieurs témoignages plus ou moins importants d'hommes sages et savants. Je m'empresse d'ajouter que je regarderais comme un honneur de paraître ridicule en leur compagnie. C'est un petit nombre de témoignages incomplets, mais j'ose espérer que beaucoup de mes lecteurs les trouveront aussi imposants qu'inattendus :

1. Salomon. « L'apostat est un homme qui n'est bon à rien; ses actions démentent sa bouche. Il fait signe des yeux, il frappe du pied, il parle avec les doigts. » (*Proverbes*, VI, 12, 13.)

« Celui qui pense à de noirs desseins avec un œil vif, exécute le mal en se mordant les lèvres. » (XVI, 30.)

« La sagesse reluit sur le visage de l'homme prudent, l'insensé a toujours des yeux égarés. » (XVII, 24.)

« L'orgueil du cœur rend les yeux altiers; la lampe des méchants n'est que péché. » (XXI, 4.)

« Le méchant fait paraître sur son visage une assurance effrontée; mais celui qui a le cœur droit corrige sa voie. » (XXI, 29.)

« Il y a une race dont les yeux sont altiers et les paupières élevées. » (XXX, 13.)

2. Ecclésiastique. « Le cœur de l'homme change le visage et le rend bon ou mauvais; vous trouverez difficilement et avec travail un bon visage qui soit la marque d'un bon cœur. » (XIII, 31, 32.)

« On connaît une personne à la vue, et on discerne à l'air du visage l'homme de bon sens. Le vêtement du corps, le ris des dents et la démarche de l'homme font connaître ce qu'il est. » (XIX, 26, 27.) (1)

3. Sulzer. « C'est une vérité bien certaine, quoique peu appréciée, que de tous les objets qui charment notre œil, l'homme est à tous les égards le plus intéressant. Il est la merveille la plus grande, la plus incompréhensible de la nature, qui sut tellement modeler une masse de matière brute, qu'on y aperçoit vie, activité, pensée, sentiment et caractère moral. Si, à l'aspect d'un homme, nous ne nous arrêtons pas, pleins d'admiration et d'étonnement, c'est que la constante habitude, en nous familiarisant avec les choses les plus merveilleuses, nous empêche de voir ce qu'elles ont de remarquable et d'extraordinaire. Ainsi donc la figure humaine et même le visage de l'homme ne sauraient exciter l'attention de cette foule qui n'observe ni ne réfléchit. Mais pour celui qui sait se garantir de cette influence préjudicielle de l'habitude, qui sait regarder avec attention, considérer avec réflexion les objets, même ceux qu'il rencontre à tout instant, pour celui-là, dis-je, chaque physionomie est et sera toujours remarquable. Bien qu'aux yeux de la plupart des hommes, la physiognomonie ou la science de reconnaître le caractère d'un homme par sa face et toute sa figure paraisse être sans fondement, il est cependant très-certain que

(1) Traduction de Lemaistre de Sacy.

toute personne dont l'esprit est attentif et le cœur quelque peu sensible possède cette science jusqu'à un certain degré, puisqu'elle découvre avec certitude, par la face et la figure de l'homme, quelque chose de ce qui se passe dans son âme au moment où elle l'observe. Combien de fois ne disons-nous pas avec la plus grande assurance qu'un homme est triste, gai, pensif, inquiet, craintif, etc., et tout cela sur le simple témoignage de sa physionomie! et nous serions fort étonnés si quelqu'un s'avisait de nous contredire. Rien n'est donc plus certain que ceci : nous reconnaissons par la figure entière de l'homme, et surtout par les traits de son visage, quelque chose de ce qui se passe dans son âme. Nous voyons l'âme dans le corps. Et nous pouvons dire par conséquent que le corps est l'image de l'âme, ou bien l'âme elle-même devenue visible. » (*Théorie générale des beaux-arts*, IIe vol., chap. du portrait.)

4. Wolf. « Nous savons que rien ne se passe dans l'âme sans qu'un changement dans le corps ait lieu en même temps, et surtout qu'il ne s'élève ni désir ni volonté dans l'une sans un mouvement conforme et simultané dans l'autre. Or tous les changements de l'âme proviennent de son essence, comme tous les changements du corps partent de son essence, c'est-à-dire de la manière dont il est composé : donc cette composition du corps, et par conséquent sa forme extérieure, de même que la forme des membres, doivent nécessairement s'accorder avec l'essence de l'âme. D'où l'on peut déduire que la différence de l'âme doit se manifester par la différence du corps. Cela veut dire que le corps renferme dans sa figure totale, comme dans la figure de ses différentes parties, ce qui nous fera connaître les qualités naturelles de l'âme. C'est à dessein que je dis *naturelles*, car ici il ne s'agit nullement de ce que l'éducation, la société, l'instruction ajoutent à la nature. L'art des hommes qui consiste à reconnaître l'âme par la forme extérieure des membres et du corps entier, cet art, qu'on appelle la physiognomonie, aura donc un fondement réel. Je n'examine point ici si cette liaison du corps et de l'âme a toujours été bien interprétée. En disant forme extérieure du corps et de ses membres, j'ai voulu désigner tout ce qui peut être clairement aperçu, c'est-à-dire la figure, les proportions des parties et leur situation relative.

« Cependant, comme l'éducation, la société, une instruction solide et des exercices habilement conduits peuvent modifier la nature de l'homme, ce qui nous est prouvé par l'expérience de tous les jours, il s'ensuit que l'apparence et la structure intérieure des membres ne sauraient nous faire connaître que les dispositions naturelles de l'homme, et non pas celles qu'il a acquises en résistant à sa propre nature par la raison et par des habitudes qui ont pris racine. Il est vrai que tout changement dans l'âme est accompagné d'un changement correspondant dans le corps. Mais de même qu'on trouve que les penchants naturels renaissent toujours en dépit de la raison et de l'habitude, que les bons penchants se réveillent même contre les mauvaises habitudes, on devra conclure que le changement qui s'est opéré dans le corps n'a pu détruire entièrement la conformation des membres assortis aux dispositions naturelles. Ce point est délicat, et je crains fort que la physiognomonie n'exige plus d'intelligence que le monde n'en possédait dans le temps où l'on osa la réduire en règles.

« Comme les linéaments du visage en déterminent l'expression plus que toute autre chose, et que cette expression indique les dispositions naturelles, quand elle est sans contrainte, on voit que les linéaments, considérés dans leur vraie position, servent également à nous faire connaître la nature de l'homme. » (*Pensées rationnelles sur la conduite des hommes*, § 213, 14, 16, 19.)

5. Gellert. « L'air du visage fait une partie essentielle de la décence. Ce qui, dans la physionomie d'un homme, prévient le plus en sa faveur ou le rend le plus désagréable, c'est le reflet des qualités naturelles de son esprit, de son cœur, dans ses yeux et son visage. Un cœur serein, modeste, tranquille, noble, doux, magnanime; un cœur affable, sincère, sans remords, maître des sens et des passions, se peint aisément dans les traits du visage et dans les mouvements du corps. Un pareil cœur donne presque toujours un air modeste, gracieux, intéressant, enchanteur, un maintien calme, noble, imposant, majestueux; il donne aussi la douceur, l'affabilité des traits, la candeur et la sincérité de l'œil, la gravité du front

tempérée par la sérénité, l'amabilité du regard jointe à la pudeur. Oh ! oui, le plus beau coloris du visage, la meilleure mine, ce sont les bonnes qualités du cœur et de l'esprit. « La mine est trompeuse, dira-t-on, on peut la contrefaire. » Oui, mais il est rare qu'on ne se trahisse pas par la contrainte à laquelle on est soumis. Et la véracité de l'expression du visage est aussi facile à distinguer de sa fausseté qu'une idée vraie de celle qui n'est qu'éblouissante. Le fard ne devient jamais la peau même, quelque finement qu'il y soit appliqué. Cette autre objection qu'on pourrait me faire, à savoir « que souvent un bon visage se trouve avec un mauvais cœur, » ne saurait me déconcerter plus que la première. J'en conclus plutôt que les personnes qui donnent lieu à cette observation ont eu beaucoup de dispositions naturelles pour ces mêmes bonnes qualités dont leurs physionomies portent l'empreinte. Il peut être vrai enfin que souvent un air sombre nous cache un cœur doux et content, qu'un œil fier et menaçant ne nous laisse point deviner un caractère plein d'amabilité. Cette dissonance peut être l'effet d'une mauvaise habitude toute physique, ou de l'influence fâcheuse de ceux avec lesquels on a vécu ; peut-être aussi provient-elle réellement d'un vice soit inné et de tempérament, soit contracté dans la première enfance et qu'on est parvenu enfin à réformer.

« Il nous est prouvé par l'expérience de tous les jours que les penchants mauvais et vicieux, au moins ceux d'un certain genre, se transmettent du cœur au visage. Or que sera le plus beau visage, quand il aura reçu l'empreinte odieuse de la débauche, de la colère, de la fausseté, de l'envie, de l'avarice, de l'orgueil et du mécontentement? Qu'est-ce que toutes les belles manières quand sur les traits du visage on entrevoit un cœur ignoble ou vide? Le meilleur moyen que nous ayons d'embellir nos traits sera donc d'embellir nos cœurs et de n'y laisser dominer aucune mauvaise passion. Le meilleur moyen de se garantir d'un air niais et frivole sera donc de s'appliquer à penser avec justesse et avec finesse. Le moyen le plus sûr de répandre un noble charme sur sa physionomie sera de remplir son cœur de religion et de vertus qui y impriment la dignité et le contentement intérieur. Le grand Young dit quelque part qu'il ne saurait s'imaginer rien d'aussi divin que l'aspect d'une belle femme qui prie à genoux et ne se croit point aperçue, sur le front de laquelle se réunissent l'humilité et l'innocence d'une âme pieuse et sincère. En effet, l'amabilité, l'obligeance, que nous estimons tant dans les manières d'un homme, ne nous accompagneraient-elles pas partout et spontanément, si nous étions toujours aussi obligeants et aussi aimables que nous nous efforçons de le paraître? La tâche serait moins difficile en vérité. Qu'on choisisse deux ministres égaux en qualités naturelles et qui possèdent les mêmes avantages extérieurs. L'un d'eux sera un chrétien formé aux vertus de sa religion, l'autre un homme du monde accompli. Lequel des deux nous charmera le plus par ses manières? Celui dont le cœur bat d'un amour noble, empressé pour ses semblables, ou bien celui qui doit toutes ses grâces aux inspirations de l'amour-propre ?

« La voix aussi est souvent l'expression involontaire de notre caractère ; elle en adoptera donc les qualités et les vices. Il y a un certain ton qui décèle le vide de l'intelligence. On pourrait s'en défaire si on apprenait à penser. — La vie de la voix, c'est le cœur avec ses bonnes inclinations et ses bons sentiments. » (*Leçons de morale*, pages 303-307.)

De tous les écrivains à ma connaissance qui ont traité de la physiognomonie ou qui en ont parlé seulement dans leurs ouvrages, aucun n'est pour moi aussi profond et vrai, aussi grand et pur, j'oserai dire aussi sacré que Herder. Les passages que je vais transcrire de sa *Plastique* (ouvrage d'un fort petit volume, mais dont aucune nation ne saurait nous fournir l'égal) (1) ne sont pas seulement des témoignages en faveur de la physiognomonie, qui absorbent en quelque sorte tous ceux que nous venons de citer, — mais ils forment, pour ainsi dire, une physiognomonie *in nuce*, ils en sont la substance et le résumé.

6. Herder. « Ce qui est logé dans la tête, sous le crâne de l'homme, quelle main saurait s'en emparer ? Quel doigt de chair et de sang saurait toucher d'en dehors cet abîme de facultés qui fermentent ou bien qui reposent intérieurement ? Aussi Dieu a-t-il couvert cette hauteur sacrée, cet Olympe, ce Liban de notre corps, séjour et atelier des opérations les plus se-

(1) *Plastique*. Quelques observations sur la forme et la figure, tirées du songe de Pygmalion, X. τί κάλλος; ἐρωτήμα τυφλοῦ. Riga, chez Hartknoch. 1778.

crètes, d'une sainte forêt (1), semblable à celles qui couvrent tous les mystères de sa création. On est saisi d'horreur à l'idée de ce globe ombragé qui renferme toute une création, dont un seul éclair, échappé du chaos, pourra embellir, éclairer un monde, ou bien l'écraser et le détruire.

« Par cet étroit passage qu'on appelle oreille, par cette porte qui a reçu le nom d'œil, deux mondes miraculeux de son et de lumière pénètrent dans le ciel de nos pensées et de nos facultés.

« Qu'elle est significative la forêt de cet Olympe, sa chevelure, sa croissance naturelle, la manière dont les cheveux descendent ou montent, ou s'entrelacent!

« La tête est placée sur le cou; c'est l'Olympe sur une hauteur qui annonce la fermeté et la liberté, ou bien la douceur timide et la flexibilité. Le cou, en effet, n'exprime pas ce que l'homme renferme dans la tête; mais par la manière dont il la porte, il exprime la manière dont l'homme porte la vie. Tantôt élevé, d'une attitude noble et dégagée, tantôt baissé humblement, avec la résignation de la victime, c'est une colonne, emblème de la force d'Hercule, ou bien une masse difforme, courbée, enfoncée dans les épaules; mais partout quelle indicible expression!

« J'arrive au visage de l'homme, tableau de Dieu et de l'âme...

« Sur le front habitent la lumière et la joie; mais aussi le noir chagrin, l'angoisse, la stupidité, l'ignorance et la méchanceté. C'est la table d'airain où les sentiments de l'homme se gravent en caractères de feu; je dis les sentiments de l'homme, sa manière de sentir et de penser, ce qui n'est plus sensation, ce qui n'est pas volonté encore. Qui pourrait regarder un front avec indifférence? C'est le mur derrière lequel retentissent les chants de toutes les Grâces, ou tous les bruits cyclopéens; la nature l'a formé pour éclairer le visage ou pour l'obscurcir... A l'endroit où le front s'abaisse, la sensation paraît se transformer en volonté. C'est là où l'âme concentre ses forces pour résister. Ce sont les *cornua addita pauperi* dont il pousse et frappe en s'avançant dans une aveugle satisfaction, ou bien au moyen desquelles, semblable à cet Indien idolâtre, il retire du fond de l'abîme la loi ensevelie dans la fange.

« Au-dessous du front est placé son beau limitateur, le sourcil, arc-en-ciel de la paix dans sa douceur, arc tendu de la discorde dans sa colère et son indignation; dans l'un et l'autre cas, dénonciateur du sentiment et de la pensée.

« Je ne connais point de signe plus agréable, plus attrayant, qu'un angle fin, bien prononcé, et qui descend doucement du front à l'œil.

« Le nez donne le maintien à tout le visage; c'est la ligne-mère, la montagne qui sépare deux vallons opposés. La racine du nez, son dos, sa pointe, son cartilage, les narines; que de signes expressifs de l'esprit et du caractère!

« Les yeux, à n'en juger que par l'attouchement, à n'en examiner que la forme extérieure, sont les fenêtres de l'âme, les fontaines d'où jaillissent la vie et la lumière. Le tact aveugle découvrira à lui seul que la forme plus ou moins finie, la coupe, la grandeur de l'œil, ne sont pas sans importance. Il est fort essentiel d'observer si l'os inférieur de l'œil s'avance fortement, brusquement, ou bien s'il se perd peu à peu; si les tempes sont caverneuses ou mollement arrondies. En général, la région qui nous présente les rapports mutuels entre le sourcil, l'œil et le nez, est celle où l'âme se manifeste sur le visage; c'est la région de la volonté et de l'activité.

« Le sens de l'ouïe, si noble, si profond, si occulte, a été placé sur le côté et presque caché par la nature. L'homme ne devait pas entendre du visage pour les autres, mais de l'oreille pour lui-même. Aussi cet organe, quelque belle qu'en soit la forme, est-il tout à fait dénué d'ornements. La délicatesse, le fini, la profondeur, voilà ses parures.

« Je descends à la partie inférieure que la nature enveloppe d'un nuage dans les mâles. Il me semble qu'elle ne le fit point sans motif: elle dut voiler chez l'homme les traits de sensualité qui se rassemblent dans cette partie de son visage. Tout le monde sait combien la lèvre supérieure caractérise le goût, les penchants, les appétits, l'amour d'un homme; jusqu'à quel point l'orgueil et la colère la courbent, la finesse l'aiguise, la bonté l'arrondit, la débauche l'énerve et la flétrit. L'amour et le désir, le baiser et le soupir y sont

(1) Les cheveux.

suspendus sous un trait inexprimable. La lèvre inférieure ne sert qu'à la fermer et à la soutenir; semblable au coussin d'écarlate sur lequel repose la couronne, signe distinctif du pouvoir.

« Rien de mieux articulé que la lèvre supérieure à l'endroit où elle ferme la bouche, rien de plus caractéristique que la manière dont elle la ferme.

« L'arrangement des dents, le contour des joues, sont encore des signes fort expressifs. — Une bouche pure et délicate est peut-être la plus belle recommandation dans la vie journalière; la beauté du portail n'annonce-t-elle pas l'hôte qui va sortir, la parole du cœur et de l'âme? La bouche, c'est le calice de la vérité, la coupe de l'amour, de la plus tendre amitié.

« La lèvre inférieure commence à former le menton; l'os de la mâchoire qui descend des deux côtés le termine. J'oserais dire que cette partie caractérise la racine de la sensualité de l'homme, qu'elle nous indique si elle est forte ou molle, ronde ou spongieuse; qu'elle nous montre enfin sur quel pied il se tient dans le sol terrestre. Arrondissant l'éllipse entière de la face humaine, le menton sera la véritable clef de voûte de l'edifice, si sa chute est douce et insensible comme chez les Grecs, s'il n'est ni pointu, ni caverneux. La difformité chez lui serait hideuse à voir. »

Je ne transcris pas ici tout ce que j'avais l'intention d'extraire. Bien des choses trouveront leur place dans la suite de mon ouvrage.

En voilà assez; peut-être, même, ai-je trop anticipé.—Je ne souscrirai certainement pas à tous les témoignages cités; j'aurai l'occasion de reprendre soit l'un, soit l'autre; de les confirmer, de les expliquer, et parfois, j'espère, de les rectifier. Bien qu'aucun de ces témoignages ne descende assez, selon moi, au fond du sujet, ils contiennent cependant tant de choses utiles, tant de lumières, qu'ils pourront au moins provisoirement atténuer quelque peu l'accusation de charlatanisme dirigée encore aujourd'hui contre la physiognomonie, et confondre les misérables ignorants qui comptent l'écraser en lui donnant le nom méprisant de science des Bohémiens.

VII. — De l'universalité du sentiment physiognomonique.

Nous entendons par sentiment physiognomonique cette sensation produite par certaines physionomies, et accompagnée d'une idée présomptive sur les qualités de l'âme, sur l'intérieur et l'esprit d'un homme, en réalité ou en effigie.

Ce sentiment est très-général. Il n'existe pas un homme (ni certes aucun animal) auquel la nature n'ait donné le sentiment physiognomonique aussi bien qu'elle lui a donné des yeux pour voir. Les sensations diffèrent entre elles comme les individus qui les font naître.

Toute figure humaine produit une impression et excite une sensation particulières.

Or, quelque différentes que soient entre elles les impressions produites par le même objet sur différents spectateurs, quelque contradictoires que soient les jugements portés sur une même figure humaine, il y a cependant certains traits extérieurs, certaines formes, il existe des physionomies, des expressions, des linéaments d'une certaine espèce, sur lesquels tous les hommes qui n'auront pas évidemment perdu leur raison prononceront le même jugement, qu'ils mettront au moins dans la même catégorie. Ainsi il y a certains portraits dont ils diront unanimement: « Oh! c'est parlant! » ou bien: « Cela est peu ressemblant. » Mais pour mettre tout ceci hors de doute, citons seulement quelques-unes des mille preuves de l'universalité du sentiment physiognomonique.

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit plus haut sur la coutume qu'ont les hommes de juger promptement et d'après leur physionomie les individus qui se présentent devant eux. Je n'ajouterai que ceci: qu'on fasse attention pour quelques jours seulement à ce qu'on entend dire ou à ce qu'on lit; et on entendra, on lira partout des jugements physiognomoniques, même de la part des adversaires de la physiognomonie: « On le voit par ses yeux; — on n'a qu'à regarder cet homme; — il a la figure d'un honnête homme; — sa physionomie nous met à l'aise; — cet homme a de vilains yeux; — il a l'air maladif;—la probité parle par son visage; — je lui donnerais quelque chose sur sa bonne

figure; — si cet homme me trompe, je serai partout trompé; — cet homme a une figure ouverte; — je ne me fie pas trop à ce sourire; — il ne saurait regarder personne en face. » Même les jugements antiphysionomiques confirment comme exception la généralité du sentiment physiognomonique : « — Sa physionomie est en opposition avec son caractère; — jamais cet homme ne m'aurait semblé capable d'une pareille chose; — il vaut mieux, il vaut moins que sa figure, etc. »

Observez depuis l'homme du monde le plus accompli jusqu'à celui de la classe la plus vile, écoutez les jugements sur les hommes, et vous vous étonnerez de tout ce qui s'y glisse de physiognomonique.

J'ai eu si souvent occasion, depuis quelque temps, de faire cette remarque, même dans ceux qui ignoraient entièrement mon dessein d'écrire un ouvrage sur la physiognomonie, dans ceux qui jamais de leur vie n'avaient entendu prononcer ce mot, que je ne crains point de soumettre à une épreuve de tous les moments l'assertion suivante : tous les hommes écoutent plus ou moins et à leur insu le sentiment physiognomonique.

Une autre preuve non moins frappante, quoique peu aperçue, de la généralité du sentiment physiognomonique, c'est-à-dire de la perception obscure des caractères d'après les physionomies, c'est la quantité de mots physionomiques contenus dans toutes les langues, la quantité de dénominations morales qui au fond ne sont que physionomiques. Cette preuve mériterait d'être particulièrement développée; elle serait alors de la plus grande importance pour la connaissance des langues, et les philologues en trouveraient les résultats aussi nouveaux qu'intéressants.

A cette grande quantité de mots, il faut joindre les proverbes physionomiques. Mais je ne suis pas assez savant pour de pareilles recherches; d'ailleurs je n'aurais pas le loisir convenable pour mettre ce point en lumière par mille exemples tirés de toutes les langues. On pourrait y ajouter nombre de ces traits, de ces caractères, de ces descriptions physionomiques dont les plus grands poëtes nous offrent tant d'exemples, et qui ont su charmer tous les lecteurs de goût, de sentiment, tous les lecteurs connaissant le cœur humain et amis de l'humanité.

Ce sentiment physiognomonique, si généralement répandu, s'exerce non-seulement sur les hommes présents à nos yeux, mais encore sur des portraits, des dessins, des silhouettes, des traits. Il existe à peine un homme qui, cent ou mille lignes lui étant dessinées, ne saurait soit en deviner de lui-même l'expression et le sens, soit au moins les reconnaître à la première explication.

Additions.

Partout où il me paraîtra nécessaire, j'ajouterai quelques additions aux paragraphes afin d'y répandre plus de jour et de clarté :

1. *Albrecht Dürer.* Portrait hardiment dessiné, auquel personne ne refusera l'expression d'un courage mâle, d'une perspicacité profonde, d'une fermeté de caractère bien déterminée, comme d'une grande force productrice. Chacun y reconnaîtra au moins toutes ces marques aussitôt qu'elles lui auront été annoncées.

2. *Moncrif.* Personne, surtout aucun observateur, ne relèguera ce visage dans la classe des physionomies imbéciles. On ne méconnaîtra certainement pas l'homme du monde raffiné, l'homme de goût, tel qu'il est caractérisé par cet œil, cette bouche, et par le nez surtout.

3. *Johnson.* L'œil le moins exercé reconnaîtra facilement dans ces deux portraits de Johnson l'homme au regard pénétrant qui sait tout discuter, tout absorber en lui, qui est difficile à tromper et bien plus porté aux soupçons qu'à la franchise.

4. *Contour d'après Sturz.* Un contour qui ne présente point les traits du visage d'une manière très-prononcée, ne saurait guère être expressif. Quelque dépourvu que soit celui-ci de toutes ces nuances, qui souvent sont d'une signification si étonnante, cependant — le mot est à sa place si jamais il le fut — cependant, dis-je, tout homme qui connaît le monde reconnaîtra dans ce contour, par l'effet de son tact physiognomonique, une tête capable, une facile conception, un sentiment délicat du beau matériel.

5. *Spalding.* Tout le monde découvrira, à l'aspect de cette figure, un homme au-dessus du vulgaire, observateur fin et délicat, homme de goût enfin... Serait-il facile de lui

en imposer? Non, répondrez-vous. Aime-t-il les idées obscures et confuses? Certainement non. — Agira-t-il avec dignité, avec prudence? Sans doute, pourvu qu'il agisse selon sa physionomie. C'est ainsi que vous jugerez le visage de face comme de profil. Le spectateur le plus ignorant attribuera ce front, cet œil, cette mine à un penseur, et à un penseur d'une élégance parfaite.

8. *Shakspeare.* La copie d'une copie. Contour vide, sans expression si vous voulez. Quel contour n'est pas très-défectueux? Sur dix mille, lequel sera entièrement vrai? Lequel atteindra l'original, s'il appartient à un grand homme? Et cependant qui ne verra pas dans ce contour, à ne juger que par le sentiment physiognomonique en général, cette tête ouverte, claire, qui saisit son objet aussi facilement, aussi promptement qu'elle sait le refondre et le transformer?

9. *Sterne.* Aucun de mes lecteurs, pas même le moins exercé, ne refusera à ce visage un esprit satirique qui sait frapper à fond, une humeur originale pleine de feu et de force. Celui qui ne découvre rien dans ces traits de l'esprit d'Yorik, doit avoir un sentiment physiognomonique fort peu aiguisé.

10. *S. Clarke.* Bonté, noblesse, science ordonnée et lumineuse, réflexion calme, sans passion, force d'esprit propre à saisir et à retenir un objet quelconque, voilà les traits les plus marquants de cette figure, ceux qui sautent aux yeux, pour ainsi dire. Celui qui peut haïr un pareil visage doit nécessairement agir dans un sens tout opposé à son sentiment intérieur, inné, physiognomonique.

11. *R. Clarke.* Le profil est bien en rapport avec le reste; mais il est particulièrement expressif. Pour qui ce front et ce nez ne seront-ils pas les garants du bon sens et de la réflexion? A qui cette bouche, comme ce menton, ne manifesteront-ils pas d'une manière indubitable la bonté du cœur, la noblesse de l'âme, la bonne foi et l'extrême bienveillance?

Descendons maintenant du côté opposé. Jusqu'ici nous avons considéré l'expression de la nature créatrice, — envisageons également la nature destructrice. Ici encore nous rencontrerons au premier regard une expression claire et saisissable pour l'œil humain.

12. Qui est-ce qui ne reconnaîtra pas dans ce visage une raison dégénérée, une stupidité presque semblable à celle de la brute? — Cet œil, ces plis du front qui s'avance, cette bouche gonflée, cette position de tête, tout enfin n'annonce-t-il pas clairement la faiblesse et l'imbécillité?

13. La partie supérieure du visage présente des indices peu certains, peu décisifs au jugement physiognomonique; mais la partie inférieure, du moins, n'est pas équivoque. Pas un observateur sur mille ne verra dans cette bouche ouverte, ce menton, ces joues sillonnées, la moindre trace de réflexion, de discrétion véritable.

14, 15. *Deux sots en profil.* Les petits yeux de ces deux têtes, les plis de la seconde, la bouche ouverte de l'une et de l'autre, et particulièrement toute la partie inférieure de la première, n'indiqueront, certes, à qui que ce soit un jugement sagace, un esprit sage ou réfléchi.

16, 17. *Deux sots.* Quoique la partie supérieure de ces profils ne présente point à l'observateur inexercé les marques bien déterminées de la sottise, cependant le sentiment physiognomonique, aussi naturel à chacun que l'ouïe et la vue, ne permettra pas qu'on s'en fasse une très-haute idée. Tout homme serait étonné de voir éclore de ces têtes des jugements profonds, ou bien une œuvre de haute intelligence. La seconde est plus caractéristique encore que la première; de sorte que je serais vraiment tenté de demander à l'homme le plus obstiné à nier le sentiment physiognomonique, s'il voudrait prononcer en personne ou signer de sa propre main la sentence suivante : « Celui-là est sage qui s'attend à trouver de la sagesse dans cette tête. »

18, 19, 20, 21. *Attila.* Que ces profils soient fidèles ou non, qu'ils soient des portraits naturels ou bien des caricatures, il reste toujours certain que le moindre sentiment physiognomonique y reconnaîtra des barbares ou des hommes d'un caractère brutal. Cette brutalité sera surtout manifeste dans ce qu'ils ont de cornu, et, abstraction faite des cornes, le nez et la bouche ne la laisseront point échapper aux yeux de quiconque prétend voir comme un être humain.

22. *Judas, d'après Holbein.* Quel homme pourrait se persuader qu'un apôtre du Seigneur ait eu une telle physionomie? que le Christ ait pu appeler à lui un pareil visage? Qui n'approuvera pas qu'on dise : une telle figure est celle d'un homme vil et avare? qui voudra s'y fier?

Nous en sommes aux caractères de la passion. Ceux-là, presque chaque enfant les comprend, et la moindre connaissance de ce langage suffit pour écarter toute contestation. Plus les passions sont violentes, plus les marques caractéristiques en sont sensibles. Les passions silencieuses ferment et contractent les organes des sens et les muscles; les violentes, au contraire, ouvrent les premiers, raidissent fortement et gonflent les seconds. La crainte et l'horreur ne sont pas méconnaissables dans les quatre visages : 23 à 26... Les degrés inégaux de la terreur à l'effroi sont indiqués par les quatre suivants : 27 à 30.

Depuis 31 à 38, et depuis les suivants jusqu'à 46, tout le monde verra des degrés inégaux d'une tristesse calme, silencieuse, inquiète, pleine de regrets et de mélancolie.

Personne ne supposera, dans les 47, 48, 49 et 50, la joyeuse tranquillité, le contentement de l'âme, la force d'esprit réunie à la sagesse, ou bien la magnanimité.

La crainte et la terreur sont visiblement empreintes dans les figures 51 et 52; et dans 53 et 54, la terreur unie à la violence d'un caractère brutal.

On pourrait augmenter sans fin le nombre de ces exemples. Qu'il nous suffise d'en avoir donné plusieurs de différentes classes et très-caractéristiques. Nous aurons occasion, presque à toutes les pages de cet ouvrage, d'exercer et d'aiguiser le sentiment physiognomonique de nos lecteurs.

VIII.—La physiognomonie considérée comme science.

« Mais jamais la physiognomonie, y eût-il effectivement quelque vérité dans ses doctrines, jamais la physiognomonie ne deviendra une science? » Voilà ce que diront mille de mes lecteurs et mille de ceux qui ne me liront pas; voilà ce qu'ils soutiendront toujours, je suppose, s'inquiétant peu de la réponse sans réplique qu'on pourra faire à cette objection.

Cette réponse, la voici : « La physiognomonie peut devenir une science aussi bien que toutes les sciences qui ne sont pas purement mathématiques. »

Aussi bien que la physique, car elle est de la physique! Aussi bien que la médecine, car elle fait partie de la médecine! Aussi bien que la théologie, car elle est de la théologie! Aussi bien que les belles-lettres, car elle appartient aux belles-lettres! Aussi bien que toutes ces sciences que nous venons de citer, la physiognomonie se laisse réduire, jusqu'à un certain degré, à des règles précises; elle a des caractères positifs qu'on peut enseigner et apprendre, manifester aux autres, transmettre et recevoir. Comme toutes ces sciences, elle devra beaucoup abandonner au génie, au sentiment; et, dans beaucoup de points, elle n'offrira pas de règles précises, de caractères déterminés ou déterminables.

Quiconque aurait une fois pris la peine si facile de ne pas perdre de vue ce que toutes les sciences non mathématiques et non purement mathématiques ont de commun entre elles, ne ferait plus jamais la moindre objection contre la nature scientifique de la physiognomonie. De deux choses l'une : ou il refusera ce titre de science à toutes les sciences, ou bien il l'accordera à la physiognomonie aussi bien qu'à toute autre.

Dès qu'une vérité, une connaissance quelconque offre certains signes démonstratifs, elle est scientifique, et elle le sera au même degré qu'elle se laissera communiquer par des paroles, des images, des règles, des définitions.

Il s'agit donc seulement d'examiner si la diversité frappante et incontestable des physionomies et des formes humaines n'existe pas seulement comme un fait obscur et confus, mais si l'on peut en fixer les signes, les caractères, les expressions; s'il est possible de saisir et de faire comprendre aux autres certains indices de force et de faiblesse, de santé et de maladie, de stupidité et d'intelligence, de magnanimité et de bassesse, de vertu et de vice, etc. Voilà, je le répète, le seul point à examiner dans la présente ques-

tion. Il serait même fort peu logique ou fort peu loyal de passer outre pour se livrer à des déclamations contre la physiognomonie.

Que dirais-tu, mon cher lecteur, de celui qui bannirait du territoire des sciences la physique, la médecine, la théologie, les belles-lettres, par la raison seule que chacune de ces sciences renferme un grand nombre de champs incultes et couverts de ténèbres qui rendent la marche de l'esprit chancelante et incertaine?

N'est-il pas vrai, mon ami, que, jusqu'à un certain point, le physicien peut poursuivre les phénomènes découverts par lui, les analyser, les revêtir de paroles et les transporter dans le domaine commun? Ne peut-il pas dire : « C'est de telle ou telle manière que j'ai établi mes recherches, c'est ceci ou cela que j'ai observé, voilà les différentes observations que j'ai rassemblées, et voici mes conclusions : c'est là le chemin qui m'a conduit, vous n'aurez qu'à le suivre? »

Mais le pourra-t-il dire toujours? Un esprit observateur, fin et pénétrant, ne s'avancera-t-il pas vers des découvertes qu'il lui serait impossible de mettre à la portée de tout le monde? Son regard n'ira-t-il pas plus loin qu'il ne saurait l'indiquer à celui qui marche après lui, ou l'expliquer mot à mot à celui qui rampe sur ses traces?

La physique serait-elle moins une science pour cette raison? Jusqu'à quel point Leibnitz n'avait-il pas pressenti la vérité avant que, dans les sphères traversées au vol par son génie, Wolf eût tracé ces larges routes que tout vieux logicien peut aborder et suivre tranquillement? Pour quelle science en est-il autrement? Y a-t-il jamais science dans le principe? Le regard, le vol du génie ne devancent-ils pas toujours les siècles? Et que d'années ne s'écoule-t-il pas jusqu'à ce que les Wolf arrivent pour trouver, pour aborder, pour frayer le chemin qui conduit à chaque vérité imaginée, pressentie, prévue, présaisie, et qui en ramène! — Parmi les hommes scientifiques et philosophes de notre âge, Bonnet occupe le premier rang. Aucun autre ne réunit aussi heureusement le génie de Leibnitz et la froide réflexion de Wolf. Aucun n'observe comme lui, aucun ne sait mieux distinguer le vrai du vraisemblable, l'observation faite de la conclusion qui en a été tirée; aucun enfin ne vous mène par la main comme lui, et avec autant de douceur et de grâce. — Mais saura-t-il aussi communiquer ce sentiment de la vérité qui devance le raisonnement, qui est à la fois le résultat et la source de mille observations subtiles, indéterminables, rapides, et cependant profondes? Et s'il y avait quelqu'un qui sût le deviner, qui sût saisir ces vérités et les sentir comme lui, serait-il en son pouvoir aussi de les produire en dehors, de les analyser en signes, en accents, en images et en règles?

La médecine, la théologie, toutes les sciences, tous les arts se trouvent dans le même cas.

La peinture, par exemple, mère et fille de la physiognomonie, n'est-elle pas une science? et cependant combien ne lui manque-t-il pas encore comme telle?

« Ceci est de la symétrie, cela de la disproportion; dans ce tableau se manifestent la nature, la vérité, la vie; les forces humaines y respirent; celui-là nous offusque par sa contrainte, son faux jour, sa grossièreté, sa laideur. » — Tout cela se dit, se prouve, même par des arguments que chaque écolier saura saisir, retenir et réciter. — Mais avec tous vos cours de peinture, donnerez-vous du génie au peintre? Aussi peu que tous vos traités, que tous vos professeurs de belles-lettres inspireront le génie poétique. A quelle haute immensité le peintre et le poëte, ces enfants de Dieu, ne s'élancent-ils point au-dessus de ce qui se laisse exprimer en règles écrites? Et soutiendrait-on qu'il n'y a dans ces arts rien de scientifique, de caractéristique, parce que les idées, les sentiments sublimes du génie, parce que ses regards, ses impulsions et ses forces ne se prêtent point au moule commun de la règle?

Or, c'est ainsi qu'il en est pour la physiognomonie. Ses vérités peuvent être précisées jusqu'à un certain degré; jusqu'à un certain degré, il sera possible de les déterminer par des signes et des mots, de les enseigner aux autres, de dire, par exemple : « C'est là le signe caractéristique de l'intelligence; ce trait-ci appartient à la douceur, celui-là à la colère violente. Voici le regard du mépris, voilà celui de l'innocence. Tel ou tel signe enfin annonce telle ou telle qualité. » Il sera possible encore d'ajouter : « Ainsi faut-il que vous observiez. — Voici le chemin qu'il vous faudra

suivre pour que vous trouviez ce que moi j'ai trouvé, et de cette manière vous arriverez à la certitude. »

Mais ici, de même que dans tout ce qui s'appelle science, un observateur exercé, fin et délicat, ne verra-t-il pas plus qu'on ne lui découvre? son regard ne sera-t-il pas plus lumineux, plus profond, son essor plus rapide, sa portée plus lointaine? Ne fera-t-il pas souvent des observations qui ne se laissent point revêtir de paroles ni réduire en règles? Et ce qui n'offre point de signes expressifs ni exprimables, ce qui ne peut être soumis à des règles, en sera-t-il moins science pour cela?

Pourquoi la physiognomonie n'aurait-elle pas cela de commun avec toutes les sciences? Ou bien, pour le répéter une fois encore, — quelle est la science dans laquelle tout soit déterminable, et qui n'abandonne rien au goût, au sentiment, au génie? — Malheur à la science, s'il en existait une semblable!

Albrecht Durer mesura tout et vit tout dans l'homme; Raphaël mesura l'homme et le sentit plus que Durer; l'un dessina la vérité scientifiquement; l'autre, la nature mesurée, mais idéalisée, et souvent néanmoins avec la même vérité que le premier. Le physiognomoniste, simplement scientifique, mesure comme Durer; le génie physiognomonique mesure et sent comme Raphaël. Plus cependant le talent d'observer s'aiguisera; plus la langue s'enrichira; plus l'art du dessin fera de progrès; plus l'homme étudiera l'homme, cet objet le plus immédiat et le plus digne de son attention, plus la physiognomonie deviendra scientifique, c'est-à-dire précise et déterminable, plus elle pourra être apprise et enseignée. — Elle deviendra la science des sciences et ne sera plus science alors — mais sentiment, et pour ainsi dire intuition rapide de l'homme! En faire une science pour en pouvoir parler et écrire, pour faire ou pour suivre des cours physiognomoniques, serait vraiment une folie. Elle ne serait peut-être plus alors ce qu'elle doit être: la fille et la mère de l'humanité!

Combien de sciences et de règles doivent leur existence aux génies! combien de génies sont redevables de la leur aux sciences et aux règles! Donc qu'aurai-je à dire, qu'aurai-je à faire? Faire une science de la physiognomonie, ou simplement appeler les yeux pour qu'ils voient, les cœurs pour qu'ils sentent. — Et çà et là dire à l'oreille d'un spectateur oisif, afin qu'il ne me prenne pas pour un sot: « Voici quelque chose que vous aussi pouvez voir! Comprenez maintenant, s'il vous plaît, que d'autres voient plus que vous ne voyez. »

Je n'ajouterai à ce paragraphe que ces paroles seules, et je ne saurai les prononcer qu'avec timidité, après le grand homme qui peut-être les a dites dans une intention tout autre que la mienne. Outre ses nombreuses connaissances, rares et profondes, il possédait à un degré éminent le talent de lire dans les âmes, de sorte qu'il savait juger à la vue extérieure si un incurable croyait ou non à la possibilité de son rétablissement. Voici ces paroles :

« Nous ne connaissons encore que par fragments; nos commentaires, nos interprétations ne sont que des lambeaux! Nous jetterons ces rudiments, quand une fois la perfection sera arrivée. Ce que j'écris n'est que le bégaiement d'un enfant; quand je serai homme, je n'y verrai que des fantaisies et des efforts puérils! Car maintenant nous ne voyons qu'à travers un verre sombre la magnificence de l'homme, mais bientôt nous la verrons face à face; nous ne la voyons que par fragments aujourd'hui, mais alors nous la verrons dans sa totalité; alors je la connaîtrai comme je suis connu de celui par qui, de qui et en qui toute chose existe! Gloire soit à lui dans l'éternité! Amen! »

IX. — De l'utilité de la physiognomonie.

« La connaissance de l'homme, plus claire, plus précise, plus juste et plus étendue, c'est-à-dire plus parfaite, est-elle utile en elle-même? Et par conséquent la connaissance des qualités intérieures, par la conformation et les traits extérieurs, sera-t-elle utile ou non? » Voilà une question dont la solution mérite une des premières places dans ces paragraphes.

Cette question d'abord est comprise dans cette autre question plus large : « Si les connaissances en général, et ainsi donc leur agrandissement, leur amélioration, sont utiles à l'homme? » Il me semble que tout homme sans prévention pressent déjà bien vivement quelle doit être la réponse.

Il faudrait en effet méconnaître entièrement la nature de l'homme et des choses, ou le rapport si manifeste qui existe entre le bonheur

de l'homme et ses forces et désirs ; il faudrait être bien aveuglé par des jugements superficiels pour ne pas comprendre : « Que l'usage proportionnel de chaque faculté, la satisfaction proportionnelle de chaque désir, sont bons, utiles, indispensables pour le bien-être de l'homme. »

Autant il est certain que l'homme a des forces corporelles et le désir naturel d'agir, de produire, de se servir de ces forces, autant il doit être bon et utile qu'il s'en serve effectivement. Autant il est incontestable qu'il possède la faculté, la force d'aimer, autant il doit être bon et utile qu'il aime. De même, autant il est certain que l'homme a la faculté de connaître et le désir de savoir, autant il doit être bon, utile et nécessaire qu'il fasse usage de cette faculté en un juste degré et qu'il satisfasse ce désir de la même façon. Combien n'y a-t-il pas de contrainte et d'artifice dans toutes ces preuves qui servent à démontrer que les sciences et les connaissances sont plus nuisibles à l'homme qu'elles ne lui sont utiles, et que l'état de complète ignorance leur est préférable ?

Je puis donc, je dois supposer ici qu'en premier lieu la physiognomonie pourra prétendre à cette utilité qu'on doit raisonnablement accorder à toutes les sciences et connaissances humaines en général.

Mais parmi ces connaissances, celle de l'homme lui-même n'a-t-elle pas toujours été considérée avec justice comme la plus importante et la plus utile ? En effet, qu'est-ce qui regarde l'homme de plus près que l'homme ? Quelle connaissance saurait avoir plus d'influence sur son bien-être que la connaissance de lui-même ? La physiognomonie pourra donc s'approprier un mérite à part parmi les connaissances humaines.

Plus encore : de tout ce qu'il nous est permis de savoir sur l'homme, de tout ce qu'on peut raisonner sur lui, sur son esprit, son cœur, ses forces et ses facultés, les connaissances tirées de ces signes caractéristiques dont les sens sont frappés, c'est-à-dire les connaissances empiriques, sont les plus sûres et par conséquent les plus utiles. Quel philosophe ne préfèrera pas la partie empirique de la psychologie à toutes les autres parties de cette science ?

C'est donc, avant d'aller plus loin, comme connaissance en général, comme connaissance de l'homme, et comme connaissance empirique de l'homme, que la physiognomonie aura un triple mérite d'utilité.

Maintenant, si l'on veut se convaincre d'une manière plus particulière de l'utilité de la physiognomonie, qu'on suppose pour un instant toutes les connaissances qui s'y rapportent, et jusqu'au tact physiognomonique, bannis de ce monde : quelle confusion, quelle indécision, quelle incertitude, quelle absurdité enfin n'en résulterait-il pas dans mille et mille de nos actions ! Cette confiance que nous déduisons d'une somme de vraisemblances distinctes ou confuses, clairement aperçues ou obscurément senties, combien elle en souffrirait, combien elle y perdrait ! De cette infinité de grandes entreprises, d'œuvres glorieuses de l'homme, combien ne verraient jamais le jour !

La société de nos semblables est la première chose que nous rencontrions dans la vie. L'homme est appelé à vivre avec l'homme. La connaissance de l'homme est l'âme de ce commerce, ce qui le rend vif, agréable, utile ; la connaissance de l'homme est, jusqu'à un certain point, indispensable à chacun. Or, puisque dans des milliers de cas nous ne pouvons pas juger les hommes d'après leurs actions, quel moyen plus facile, plus propre, plus sûr d'acquérir cette connaissance, que la science des physionomies, dans le sens le plus large du mot ?

Que le physiognomoniste augmente la somme de ses observations, qu'il varie et multiplie ses expériences, qu'il saisisse jusqu'aux nuances les plus fines et vous en indique les caractères, qu'il invente des mots nouveaux pour des observations nouvelles, qu'il développe des propositions générales ; en un mot, qu'il agrandisse, perfectionne et raffine la science, la langue et le sentiment physiognomoniques : — et avec ces progrès et ces accroissements on verra croître et s'agrandir l'usage et l'utilité de la physiognomonie.

En se transportant dans la sphère de l'homme politique, dans celle du pasteur, du prédicateur, du gouverneur, du médecin, du négociant, de l'ami, du père de famille, de l'époux, on concevra aussitôt l'usage varié et important que dans chacune de ces sphères on peut tirer des connaissances physiognomoniques. Chaque état nous fournirait peut-être de quoi

composer une physiognomonie particulière.

Aussi faut-il, en examinant l'utilité de la physiognomonie, ne pas uniquement envisager ce qui, en elle, peut réclamer la qualification de scientifique, dans l'acception la plus rigoureuse du terme, ne pas y voir seulement ce qu'on est parvenu à produire dans ce sens; mais considérer surtout cet effet immédiat et incontestable de toutes les publications en physiognomonie, qui est d'exciter, d'aiguiser l'esprit d'observation et le sentiment physiognomonique.

Or, s'il est vrai que ce sentiment se trouve uni à celui du beau et du difforme, au sentiment de la perfection et de l'imperfection, jusqu'à quel degré d'importance, d'utilité, s'élèvent alors la science et l'étude de la physiognomonie! Tout auteur bien intentionné ne voudra-t-il pas exciter, exercer ces deux sentiments à la fois? Ma poitrine s'élargit à ce pressentiment qu'on aimera toujours davantage ce qui est noble et beau, qu'on abhorrera de plus en plus ce qui est laid et ignoble; que tant d'attraits pour le bien devront nécessairement produire leur effet sur celui qui s'exercera à voir d'un œil physiognomonique; que l'homme toujours en présence du spectacle de la vertu et du vice, sentant immédiatement la beauté de l'une, la laideur de l'autre, se trouvera excité et encouragé sans cesse, d'une manière variée, puissante et douce à la fois, au perfectionnement de sa nature!

La physiognomonie est une des sources d'où jaillissent les sentiments les plus sublimes et les plus délicats; c'est un œil nouveau qui remarque les expressions multipliées par lesquelles la sagesse et la bonté divine se manifestent dans la création, qui reconnaît dans des beautés toujours nouvelles les témoignages de la faveur céleste, l'adorable auteur de la nature humaine, celui qui y déposa une richesse si immense de vérité et d'harmonie.

Là où le spectateur badaud, inattentif, ne se doute pas qu'il existe la moindre chose, l'œil exercé du connaisseur en physiognomonie découvre des sources inépuisables du plaisir le plus intellectuel, le plus moral, le plus délicat. Lui seul comprend la langue la plus belle, la plus éloquente, la plus juste, la plus naïve, la plus expressive de toutes; la langue naturelle de l'esprit et du cœur, la langue naturelle de la sagesse et de la vertu. Il la comprend dans les physionomies de ceux qui eux-mêmes ignorent qu'ils la parlent. Il reconnaît la vertu à travers les voiles qui la couvrent. Le physiognomoniste philanthrope pénètre avec un ravissement secret l'intérieur de l'homme, et y découvre en germe les dispositions sublimes qui peut-être ne se développeront que dans le monde à venir. Il sépare le fond immuable du caractère de ce qui n'est qu'habituel, l'habituel de ce qui n'est qu'accidentel. Seul il le jugera avec justesse, car seul il l'aura jugé d'après le fond même.

La physiognomonie entraîne les cœurs vers les cœurs; elle seule fonde les amitiés les plus durables, les plus sacrées. Pas de base plus solide, de lien plus indissoluble pour l'amitié que la courbure d'un front, la chute d'un nez, le contour d'une bouche, le regard d'un œil!

La physiognomonie est l'âme de toute prudence. En élevant au delà de toute expression le plaisir de la société, elle rappelle au cœur le moment où il convient de parler ou de se taire, d'avertir ou d'encourager, de consoler ou de punir.

L'utilité de la physiognomonie pourrait fournir à elle seule la matière d'un gros volume tout entier, et même d'une quantité de volumes, si l'on voulait l'appliquer aux diverses classes de la société. Cette utilité est surtout évidente, quoique moins méritoire, dans la peinture, qui n'est rien si elle n'est pas absolument physiognomonique; mais le plus grand, le plus important mérite de cette science consiste à former, à guider et à corriger le cœur humain. — J'aurai souvent l'occasion, dans la suite de l'ouvrage, de rendre ce mérite de plus en plus sensible.

J'ajouterai seulement, pour terminer ce chapitre, hélas! trop imparfait, ce qu'il m'a fallu dire autre part : « Le peu de connaissances physiognomoniques que je me suis acquises, et l'extension de mon sentiment physiognomonique, m'ont été tous les jours non-seulement très-utiles, mais, j'ose le dire, presque indispensables, et sans cela j'aurais trouvé sur ma route mille obstacles que j'ai le bonheur maintenant de surmonter. »

X. — Des torts qu'on reproche a la physiognomonie.

J'entends une âme honnête qui me crie : « O toi, partout ailleurs l'ami de la religion et de la vertu, que fais-tu ? Quel malheur vas-tu causer par ta physiognomonie ? Tu veux enseigner à l'homme l'art fatal de censurer son frère sur chaque trait équivoque. N'est-elle pas assez grande déjà cette fureur de critiquer, de blâmer son voisin, d'épier chacune de ses fautes ? Veux-tu encore apprendre aux hommes à espionner les secrets du cœur, les défauts les plus cachés de leur semblable, la moindre mauvaise pensée qui puisse se glisser dans son âme ?

« Tu nous parles de l'utilité de ta physiognomonie, tu prétends apprendre aux hommes à reconnaître et à sentir la beauté qui existe dans l'expression de la vertu et la difformité du vice ; et tu soutiens que par ce moyen tu les exciteras à aimer l'une et à détester l'autre ? Mais à quoi tendront tes efforts examinés de plus près, si ce n'est à enseigner l'art de devenir bon dans le seul but de paraître tel ? Tu veux donc que cet être, déjà si vain, si avide de louanges, qui s'efforce toujours de paraître seulement ce qu'il devrait être, tu veux qu'il devienne plus vain encore ; qu'il brigue le respect, l'amour, les éloges, non - seulement par chaque action, par chaque parole, mais encore par sa figure, par chaque trait de son visage ? Ne devrais-tu pas t'efforcer d'affaiblir plutôt ce ressort, hélas ! trop puissant des actions humaines, d'en retremper un autre plus recommandable dans le cœur de l'homme, de le faire rentrer en lui-même, de lui apprendre à corriger son âme, à être bon en silence, à être innocent, — au lieu de raisonner avec lui sur les signes extérieurs du bien et du mal ? »

Je suis gravement accusé, et, je l'avoue, avec une grande apparence de vérité. Mais qu'il m'est facile de me défendre ! et avec quel plaisir je l'entreprendrai vis-à-vis de celui qui produira cette accusation par une véritable sollicitude de philanthropie, et non pas pour faire étalage de sentiment !

L'accusation est double : « J'encourage la manie de censurer le prochain, ainsi que la vanité ; c'est-à-dire j'enseigne à juger, à critiquer davantage, et — je rends vain et bon pour l'apparence seule. »

Je répondrai à chacun de ces deux points, et je m'empresse d'assurer d'avance que je me suis dit déjà bien souvent, et que j'ai plus d'une fois senti dans toute sa force, tout ce que ces reproches peuvent avoir de fondé.

Le premier concerne l'abus possible et probable de notre science.

Il est vrai qu'on ne saurait abuser d'une chose qui est bonne en elle-même, avant que cette chose n'existe. Et dès qu'elle existera, elle commencera à produire du mal, parce qu'en toute innocence elle donnera lieu à des abus. — Il faudrait donc que ce bien n'existât point ?

Mais toute cette plainte remplie de tristesse sur l'abus possible, très - probable, inévitable si l'on veut, de cette chose, n'a, après tout, qu'un poids déterminé : mais qui veut être juste, ne se laissera point prévenir par des déclamations touchant les inconvénients de la chose en question. Il en pèsera également les avantages, et, si la balance penche visiblement de leur côté, il se rassurera et cherchera autant que possible à détourner ou à amoindrir les dangers.

Je déplorerai sans doute toute suite funeste que mon livre pourra entraîner ; mais je suis rassuré par la considération du bien infiniment plus grand qu'il pourra opérer. — Je les prévois très-bien et sans me les dissimuler, tous ces effets nuisibles qui résulteront infailliblement, du moins très-probablement, de cet ouvrage, surtout dans les premiers mois, les premières années peut-être, et auprès de ceux qui se contentent du *levis gustus* des connaissances divines et humaines.

Je me représente ces futurs résultats de mon œuvre, de la manière la plus vive, afin de nourrir en moi cette impulsion puissante qui m'anime constamment à faire tous mes efforts pour la rendre la moins nuisible, la plus utile possible. Mais cette représentation continuelle de tous les mauvais effets qu'elle peut, qu'elle doit même avoir, aussi bien que chaque chose bonne, divine même, est loin cependant de pouvoir me décourager ; puisqu'au contraire, à chaque nouveau pas dans mon travail, je m'affermis dans la conviction que je produis quelque bien, et qu'une lecture un peu attentive de cet ouvrage rendra plutôt meilleur

que pire tout homme dont le cœur n'est pas entièrement corrompu.

Voilà ce que j'avais à répondre d'une manière générale ; je passe maintenant à chaque reproche en particulier :

1° Je n'enseigne pas la magie noire, un secret que j'aurais pu garder pour moi seul, qui fait mille fois plus de mal que de bien, et par cette raison se trouve et se découvre si difficilement.

Je n'enseigne ou plutôt je ne communique que les sensations, les observations et les conclusions renfermées dans une connaissance, dans une science qui est la plus généralement répandue, qui est à la portée de chacun, qui est enfin le lot et le partage de tout le monde.

Qu'on n'oublie pas un instant que les caractères extérieurs n'existent que pour faire connaître l'intérieur! Qu'on n'oublie point que l'homme ne saurait plus rien, ne pourrait, ne devrait rien savoir, s'il lui était défendu de connaître l'intérieur par l'extérieur! Qu'on n'oublie pas que chaque homme, quel qu'il soit, est venu au monde avec un certain degré de sentiment physiognomonique, aussi bien qu'il a deux yeux, à moins d'être mal conformé! Qu'on n'oublie pas que partout et toujours, dans toute espèce de commerce et de société, dans toute réunion quelconque, les hommes jugent physiognomoniquement, soit d'après des sentiments confus, soit d'après des perceptions claires et distinctes. Qu'on se rappelle enfin, tout en supposant que la physiognomonie ne devînt jamais une science systématique, que chacun au moins, selon son commerce plus ou moins long et fréquent avec des hommes de toute espèce, aime à se prévaloir du talent qu'il possède de deviner les individus au premier coup d'œil, et qu'on l'a fait longtemps avant que j'eusse songé à publier mes essais.

Serait-ce donc un si grand mal, je le demande, que d'apprendre aux hommes à juger non plus obscurément, mais avec un peu de lumière? de substituer à un sentiment grossier, erroné et confus, un sentiment plus délicat, plus juste et plus éclairé? Au lieu de les abandonner à eux-mêmes, de les laisser s'avancer dans leur stupide aveuglement, de les exposer à se prononcer sur les physionomies d'une manière aussi absurde qu'irréfléchie, ne vaut-il pas mieux perfectionner leur jugement, leur dicter des règles de prudence et de prévoyance, en appeler à l'exemple des physiognomonistes les plus expérimentés, afin de leur inspirer quelque méfiance d'eux-mêmes; élever, pour les rendre circonspects, la voix de l'humanité qui les conjure de songer aux malheurs qui pourraient résulter de leur imprudence? Serait-ce un si grand mal d'arriver à un but pareil, je le demande de nouveau et à chacun de mes lecteurs?

Je le déclare ici d'une voix haute et solennelle : « Quant à ceux qui ne veulent point écouter mes raisons, mes avertissements; ne pas s'arrêter aux exemples nombreux que j'ai donnés de la facilité de se tromper; ne point se rendre à l'appel sérieux et puissant de l'humanité; mais qui, dans un funeste égarement, ne cherchent qu'à assassiner la réputation de leurs frères, qu'ils le sachent, eux seuls sont responsables de leurs actions. Mon âme n'y a pas la moindre part; elle attendra avec confiance le jour où le mal paraîtra à la lumière, où la justice éternelle punira les coupables, en réservant la peine la plus sévère à celui qui aura témérairement jugé son prochain. »

J'ose soutenir enfin que ceux qui n'ont jamais voulu épier leurs semblables et les censurer avec malignité, ne le feront pas davantage quand ils auront lu mes essais.

2° Le second reproche qu'on fait à la physiognomonie est celui de rendre les hommes vains, en les excitant à n'être bons qu'afin d'avoir une belle physionomie. Défenseur chaleureux de la véritable vertu, peu s'en faut que tu ne me séduises par ton argument. Mais, quoique j'en souffre, je suis forcé de te combattre : « Ton idéal est pris dans un monde de candeur et d'innocence et ne convient pas au nôtre. »

Les hommes que tu veux rendre meilleurs ne sont pas des enfants bons sans le savoir. Ce sont des hommes auxquels l'expérience doit apprendre à distinguer le bien et le mal; des hommes qui, pour arriver à la perfection, doivent nécessairement connaître leurs mauvaises et à plus forte raison leurs bonnes qualités. Souffre donc qu'au noble penchant de la vertu s'associe le désir d'être approuvé par la vertu, que ce désir serve d'appui à la faiblesse de l'homme; permets-lui toujours de voir et de sentir que Dieu donne au vice la marque de la laideur, à la vertu l'empreinte

d'une inimitable beauté; de se réjouir quand il voit ses traits s'embellir à mesure que son cœur s'ennoblit; dis-lui cependant « que la vertu qui a sa source dans la vanité n'est point vertu, mais vanité; que cette vanité porte toujours avec elle sa marque ignoble; que la vraie beauté de la vertu ne saurait jamais être acquise que par la vertu elle-même, et qu'elle suppose toujours un cœur exempt de vanité. »

Regardez ce jeune homme qui s'est écarté du droit chemin. Chaque fois que son miroir ou le regard douloureux d'un ami physiognomoniste, c'est-à-dire au cœur plein de délicatesse, lui reproche sa dégradation; chaque fois qu'une œuvre idéale des maîtres de l'art lui représente la dignité de la nature humaine, une larme involontaire s'échappe de son œil. — Laissez-le faire! Une noble résolution s'allume dans son âme et n'y sera jamais éteinte; c'est celle d'être désormais un plus digne ornement de la belle création de Dieu.

XI. — De la facilité de la physiognomonie.

La connaissance la plus simple, la plus commune, nous paraît difficile aussi longtemps qu'elle n'a été qu'exposée en paroles et enseignée, soit par des livres, soit de vive voix, c'est-à-dire avant que l'expérience et une pratique journalière ne nous aient familiarisés avec elle. Toute chose, au premier abord, présente des difficultés sans nombre, bien qu'on la voie tous les jours exécutée et avec une facilité que nous dirions incroyable, s'il nous était permis de la contester. En effet, que d'objections ne ferions-nous pas contre la possibilité de la navigation sur le vaste Océan, contre celle de la fabrication d'une montre de poche, d'une montre de bague, de mille chefs-d'œuvre de l'art et de la patience, si nous n'en étions pas continuellement les témoins! Quelles difficultés innombrables n'élève-t-on pas contre la médecine! Cependant il est possible de réfuter, de détruire sinon toutes les objections, du moins une grande partie de celles qu'on a faites ou qu'on pourrait faire au sujet de cette science.

Il ne faudrait point prononcer si promptement, si témérairement sur la possibilité, la facilité ou la difficulté de ce qu'on n'a jamais essayé soi-même. — La chose la plus facile du monde peut être difficile pour celui qui n'en a jamais fait l'essai; comme la chose la plus difficile peut devenir facile par un exercice fréquent. « Lieu commun, mille fois rebattu! » dira-t-on; nous fondons pourtant sur lui tout ce que nous avons à dire pour prouver l'étude facile de la physiognomonie, pour faire connaître la vanité intolérante de celui qui aime mieux attaquer la possibilité de cette connaissance que d'en mettre un instant la réalité à l'épreuve.

On n'a peut-être pas encore essayé de faire cela, on n'en peut rien dire par conséquent. Moi qui l'ai essayé, je puis au moins en dire quelque chose, moi qui de vingt qualités nécessaires, à mon avis, au physiognomoniste, puis à peine m'en attribuer une seule. La vue extrêmement courte, pas de temps, aucune patience, aucune solidité dans le dessin, très-peu de connaissance du monde; un état qui, bien qu'il me donne mille occasions de connaître les hommes, me rend impossible d'en faire une étude sérieuse et suivie; des notions très-faibles de l'anatomie; défaut de cette connaissance des ressources de la langue et de la propriété des termes que rien ne peut donner, si ce n'est la lecture étendue et bien digérée des meilleurs écrivains épiques et dramatiques surtout, de toutes les nations et de tous les siècles, — que de désavantages! Cependant il se passe à peine un jour qui ne confirme toutes mes observations et ne me permette d'en augmenter le nombre.

Pour peu qu'on ait la faculté d'observer et de comparer, dès qu'une fois on est entré dans la route que la nature elle-même a tracée, on saura, avec moins de connaissances encore que moi, faire tous les jours quelques pas, du moins, au milieu de cette foule de difficultés qui, à la vérité, ne cesseront d'entraver notre marche.

Les hommes ne sont-ils pas continuellement devant nos yeux? Dans la moindre ville de province, il y a un conflit perpétuel de personnes aux caractères les plus différents, les plus opposés. Nous connaissons un grand nombre d'entre elles; nous savons parfaitement si elles sont bonnes ou dures, si elles sont légères, soupçonneuses, sensées, bornées, médiocres, faibles. Toutes ces personnes auront les visages aussi différents que les caractères, et ces différences de physionomie se laisseront indi-

quer, déterminer, décrire et dessiner, tout aussi bien qu'il nous est possible de tracer et d'établir les différences que nous connaissons à leurs caractères.

Les hommes sont journellement à notre portée. Leurs intérêts s'entrelacent et se heurtent journellement avec les nôtres. Ils ont beau se déguiser, la passion ne les démasque que trop souvent, et nous en montre la vraie face par un trait subit de lumière, ne fût-ce que d'un côté seulement.

La nature, enfin, aurait-elle donc rendu son langage si difficile, si incompréhensible pour les yeux et les oreilles de l'homme? lui aurait-elle donné les yeux et les oreilles, et le sentiment et les nerfs, et un sens interne, — et défendu pourtant d'étudier et de comprendre l'expression parlante des surfaces? elle qui a créé les sons pour l'oreille, l'oreille pour les sons, qui apprend sitôt aux hommes à parler et à comprendre la langue, qui fit la lumière pour l'œil et l'œil pour la lumière; elle aurait produit mille conformations, mille expressions diverses de dispositions, de forces, de penchants et de passions invisibles; elle aurait donné à l'homme un sens, une impulsion, un sentiment qui s'y rapportent évidemment, et lui aurait défendu pourtant ici d'apaiser cette soif qu'il a d'acquérir de nouvelles connaissances, et qu'elle sait exciter en lui d'une manière aussi variée et aussi puissante? Elle dévoila cependant au regard pénétrant de l'homme des secrets bien plus profonds, mais moins utiles et beaucoup plus indifférents pour la société; elle lui apprit à suivre le cours des comètes et à mesurer leurs orbites; elle mit dans ses mains le télescope qui lui permet de découvrir les satellites des planètes; elle mit dans sa tête l'intelligence nécessaire pour en calculer les éclipses plusieurs siècles d'avance. La nature, cette mère si tendre, défendrait à ses enfants, à ses élèves, étudiant, explorant la vérité, à ces âmes pleines d'humanité, qui ne veulent que se réjouir de la magnificence du Tout-Puissant en admirant son chef-d'œuvre, — elle leur défendrait, dis-je, ou leur rendrait si difficile de lire sur le visage de l'homme toujours proche, toujours ouvert; sur le visage de l'homme, — cette œuvre la plus belle de toutes les œuvres, ce miroir de la Divinité, ce reflet du ciel et de la terre, — de l'homme, cet être le plus important, le plus intéressant pour nous, sous tous les rapports, et qui, à tant d'égards, doit être appelé notre frère?

Le pourras-tu croire, mon frère? En accuseras-tu la meilleure, la plus tendre des mères? Tout ce dont tu pourrais te passer te serait facile; il ne te resterait de difficile que ce qui a pour toi le plus d'importance, ce qui te touche de plus près! Ton bon sens pourra-t-il jamais admettre une semblable supposition?

Réveille-toi donc pour contempler l'humanité qui s'offre à tes regards en tout lieu et sous mille faces diverses! tu pourras apprendre infiniment de choses! Défais-toi donc de ta paresse. Viens, vois : le plus difficile deviendra facile pour toi, pourvu qu'il t'intéresse et que tu aies du courage.

Sens le besoin de connaître les hommes, et persuade-toi que ce besoin peut être satisfait en grande partie; cette double conviction saura aplanir pour toi les difficultés les plus formidables.

Le grand secret de se rendre tout facile consiste dans l'analyse. Prends une chose après l'autre, en commençant par la plus facile, et quand tu seras au terme, tu auras fait des miracles! Le plus haut degré qu'il soit possible d'atteindre, nous ne saurions y monter que pas à pas, en passant du premier au second, du second au troisième, et ainsi de suite, mais surtout en prenant garde de n'en omettre, de n'en sauter aucun. Quelle science, même hérissée de difficultés, comme toutes l'ont été du reste, résisterait à une application suivie, à une méditation profonde, au regard pénétrant de l'homme cherchant à l'éclaircir et à l'aplanir?

Quand je parlerai de la méthode avec laquelle il faut étudier la physiognomonie, ceux de mes lecteurs qui savent réfléchir jugeront s'il est si difficile, si impossible de prendre pied et d'avancer dans le territoire de notre science, ainsi que tant de gens, par mille raisons diverses, le prétendent.

XII. — Difficultés de la physiognomonie.

Ce chapitre devrait être le plus long de tout mon ouvrage; cependant il en sera un des plus courts. Il ne suffirait pas de tout un volume, et même d'un des plus gros, pour

exposer et développer toutes les difficultés qui environnent la physiognomonie.

Les objections multipliées qu'on élève contre elle, et qui certes n'épuisent pas le nombre de celles qu'on pourrait élever, ces objections, malgré le peu de fondement de la plupart d'entre elles (car combien aussi n'en est-il pas de bien fondées!), prouvent toutefois le sentiment général des difficultés que semble présenter cet art d'étudier et de connaître la nature.

Je ne crois pas que les adversaires de la physiognomonie puissent tous ensemble accumuler autant de difficultés qu'un physiognomoniste philosophe en éprouvera dès les premiers pas. La grande quantité et la diversité de ces difficultés m'ont souvent pénétré d'un découragement profond, et m'ont presque fait renoncer à toute recherche ultérieure. Mais les données certaines, solides et sûres que j'avais recueillies et que nulle expérience ne venait renverser, m'ont toujours ranimé d'une nouvelle énergie. Ainsi fortifié, j'ai pu me frayer un passage à travers une partie de ces difficultés, et laisser tranquillement de côté celles qui ne m'offraient pas d'issue, jusqu'à ce que je visse poindre la lumière, et qu'il me fût permis de découvrir le point de ralliement de tant de contradictions apparentes.

C'est, généralement parlant, une chose singulière que les difficultés. Il existe un don particulier, celui de voir, de créer ou d'imaginer dans les objets les plus faciles, les plus simples, des difficultés sans nombre et sans bornes. Je pourrais dépeindre par ordre de rang une foule de personnes dont la physionomie annonce ce don à un degré supérieur; elles ont un caractère tout particulier, tout déterminé; — gens d'esprit du reste, les coryphées de la société par le sel de leur conversation; je dis sel et non substance. J'admire leurs talents, mais je ne voudrais pas de leur amitié, si jamais faire se pouvait qu'ils me demandassent la mienne. — On me pardonnera cette petite digression; je reviens aux difficultés de la physiognomonie. Malgré leur nombre immense, je pourrai être bref, parce que je ne me propose pas d'examiner déjà ici les objections qu'on élève contre la physiognomonie; les plus importantes d'entre elles trouveront successivement leur place dans cet ouvrage, et j'aurai soin alors d'y répondre. Je puis être bref, parce qu'il y aura à peine un chapitre qui n'offre à l'auteur et au lecteur l'occasion de reconnaître des difficultés; je serai bref, parce que le chapitre du physiognomoniste, auquel nous arriverons bientôt, réveillera plusieurs idées qui se rattachent à cette question; je serai bref enfin, parce que la plupart des difficultés tiennent en grande partie à ce seul point :

A l'extrême finesse, et au nombre infini de traits et de caractères, ou à l'impossibilité de saisir, d'exprimer, d'analyser certaines sensations, certaines observations.

Une chose bien certaine, c'est que les nuances les plus délicates, celles qui sont à peine sensibles aux yeux de mille observateurs inexercés, indiquent souvent la plus grande diversité dans le caractère.

On aura occasion de faire cette remarque presque à toutes les pages de ce livre. Une petite courbure, une légère saillie, une ligne plus longue ou plus courte, ne fût-ce que de la largeur d'un fil, d'un cheveu; le moindre dérangement ou la moindre déviation : quelle notable différence tout cela ne peut-il pas apporter dans les traits d'une physionomie, dans l'expression d'un caractère! Pour s'en convaincre à l'instant même, il suffit de dessiner d'après l'ombre la même figure cinq ou six fois, et aussi exactement que possible, de réduire ensuite avec soin ces silhouettes à de petites proportions, et de les comparer entre elles.

Cette inévitable diversité de la même figure, malgré toute l'exactitude de l'imitation, que d'obstacles, que d'impossibilités n'apporte-t-elle point à la précision; et combien, par les raisons déjà indiquées, cette précision n'est-elle pas nécessaire à la physiognomonie!

Combien de fois ne peut-il pas se faire que le siége du caractère soit si caché, si enfoui, si enveloppé, qu'on ne puisse l'observer que dans de certaines poses, peut-être fort rares, de la figure, et que cette apparition accidentelle disparaisse, avant de vous avoir fait l'impression nécessaire, et lors même qu'elle l'aurait faite, les traits de cette apparition peuvent être difficiles à saisir et nullement susceptibles d'être exprimés par le pinceau, bien moins encore par le burin et par des mots!

Cela peut même avoir lieu pour les indices les plus permanents, et en quelque sorte les plus marquants et les plus sûrs. Il en est un

nombre infini qu'on ne peut ni décrire, ni imiter, et combien n'en est-il pas que l'imagination même ne peut pas saisir! Vous les sentez plus que vous ne les voyez. Qui voudrait décrire, dessiner ce rayon qui communique une lumière, une chaleur si douce et si salutaire? Qui le voit seulement? Qui, par exemple, peut dessiner, décrire le regard de l'amour; le doux tremblement de cet œil plein de bienveillance et de bonté; l'aurore ou le déclin du désir et de l'espérance; les traits délicats de la tendresse silencieuse, désintéressée; cet ardeur puissante, ce précieux instinct de l'esprit qui, sous les traits de la modestie et de l'humilité, se porte vers tout ce qui peut produire le bien, diminuer la somme du mal, augmenter les jouissances du présent et de l'avenir; le regard dans lequel viennent se réunir tous les mouvements, toutes les facultés secrètes d'un défenseur ou d'un adversaire de la vérité, d'un philosophe actif ou d'un ennemi rusé de la patrie; le regard vaste et profond du génie, ce regard qui tantôt perçant les nues, tantôt retombant à terre, répand au loin et rapidement autour de lui la lumière, l'éblouissement, l'effroi, et marque son passage par la profonde obscurité qu'il laisse derrière lui? Qui saurait décrire ou dessiner tout cela? — reproduire le feu avec du charbon, la lumière avec un crayon, la vie avec de l'argile et de l'huile?

Il en est de la physiognomonie comme de tous les objets qui flattent le goût, depuis le plus grossier jusqu'au plus spirituel, depuis le goût pour les aliments jusqu'à celui pour la vérité la plus divine. On peut éprouver, mais non exprimer. L'essence de tout être organique est par elle-même une force invisible, c'est-à-dire *esprit*. Sans ce principe vivifiant et inaccessible à toute investigation, tout est mort, sans signification, sans force, sans action. Et l'esprit, le monde ne le voit pas, ne le connaît pas. Oh! que ces paroles sont vraies! qu'on les arrange comme on voudra, qu'elles soient exprimées avec chaleur ou froideur, qu'elles fassent le texte d'un paragraphe ou d'une longue amplification : *l'esprit vivifie, le corps n'est bon à rien!*

Si donc, — chose que personne ne s'avisera de nier, — si donc le corps n'a de prix que par l'esprit qui l'habite, si c'est l'esprit seul que le physiognomoniste cherche, qu'il veut connaître, explorer, éprouver, manifester, décrire, combien ne doit-il pas rencontrer de difficultés à rendre par des images et des mots, qui au fond ne sont autre chose que corps et esprit grossiers, ce qu'il y a de plus fin et de plus spirituel, surtout pour des gens qui souvent ne voient ni n'entendent!

Ce que je dis là n'est peut-être bien intelligible, bien clair que pour un petit nombre de lecteurs; mais ceux qui le comprendront parfaitement y trouveront sujet à d'amples méditations.

De nombreux accidents plus ou moins grands, tant physiques que moraux; mille circonstances cachées, des altérations, des passions, le vêtement seul, l'attitude, le jeu du jour et de l'ombre, et quantité d'autres inconvénients, combien de fois ne peuvent-ils pas vous faire voir inexactement une physionomie, ou, pour mieux dire, ne peuvent-ils pas vous faire porter un jugement faux sur la nature véritable et le caractère de cette physionomie! vous faire glisser sur ce qui constitue son essence, et vous faire prendre pour base fondamentale de votre jugement un trait uniquement éventuel!

L'homme le plus sage, quand il s'ennuie, dit *Zimmermann*, a précisément l'air d'un sot, et *Zimmermann* peut avoir raison, s'il ne porte son attention que sur la position, dans ce cas, des parties mobiles et musculeuses du visage.

Et, pour ne citer qu'un exemple fort vulgaire sur cent autres, combien les petites véroles ne peuvent-elles pas altérer une figure, peut-être pour toute la vie; déranger, embrouiller et rendre méconnaissables les traits les plus fins, les plus distinctifs!

Je ne parlerai pas des difficultés dont l'artificieuse dissimulation entoure l'observateur le plus exercé. Nous en dirons peut-être un mot dans un chapitre à part.

Mais il est un point que nous ne devons pas omettre.

Le meilleur physiognomoniste, le plus fort, le plus philosophe, est toujours un homme; cela ne veut pas dire ce qu'on entend généralement par là, qu'il se trompe et ne peut que se tromper; mais cela veut dire qu'il est un homme partial, tandis qu'on désirerait qu'il fût impartial comme Dieu lui-même!

Il est rare qu'il puisse rester personnellement en dehors de ce qu'il voit et des jugements qu'il porte, qu'il ne se laisse pas guider par les rapports que les choses ont avec lui-même, avec ses goûts ou ses antipathies. Les souvenirs confus de telle ou telle sensation, agréable ou désagréable, que telle ou telle physionomie, par telles ou telles circonstances accessoires ou éventuelles, réveille dans son cœur; l'impression qu'un objet de son amour ou de sa haine a laissée dans son imagination, peuvent et doivent souvent influencer ses observations et ses jugements. Combien de difficultés ne doivent pas surgir de cette nécessité pour le physiognomoniste, tant que la physiognomonie aura pour maîtres des hommes et non des anges!

Nous accorderons donc ici aux sceptiques de notre science tout ce qu'ils voudront, mais nous espérons néanmoins que la suite de cet ouvrage résoudra maintes difficultés qui d'abord ont dû paraître insolubles au lecteur et peut-être à l'auteur lui-même.

Au reste, je ne puis terminer ce chapitre sans décharger mon cœur d'une inquiétude qui lui pèse et dont on a déjà pu s'apercevoir :

« C'est que mille têtes faibles, peu philosophes, et qui n'ont jamais observé, ne se croient peut-être appelées, que dis-je? autorisées par cet écrit à s'ériger en physiognomonistes.

« O! écoutez, vous tous qui savez entendre! La lecture de mon livre, fût-il dix fois mieux raisonné, dix fois plus complet, vous rendra aussi peu physiognomonistes que vous pourriez espérer devenir de grands peintres pour avoir copié les dessins de *Preisler*, ou lu la théorie de la peinture par *Hagedorn;* aussi peu que vous serez de grands médecins pour avoir suivi les leçons de *Boerhaave*, ou de grands hommes d'état pour avoir étudié *Grotius* et *Puffendorff*, et appris par cœur *Montesquieu.* »

XIII. — Rareté de l'esprit d'observation en physiognomonie.

Autant est général en physiognomonie ce sentiment vague et confus dont nous avons parlé au chapitre VII, autant y est rare l'esprit d'observation. Autant il y a d'hommes qui sentent physiognomoniquement, aussi peu il y en a qui pensent physiognomoniquement.

Rien ne paraît plus facile que d'observer, et rien cependant n'est plus rare qu'un observateur. Observer, c'est s'arrêter aux diverses faces d'un objet, l'examiner d'abord partiellement, puis le comparer avec d'autres objets réels ou possibles; retracer ensuite et retenir, d'une manière claire et précise, ce qui le distingue, le détermine, ce qui le rend ce qu'il est, en un mot se représenter l'individualité totale et partielle de cet objet et se pénétrer de tous ses caractères, de telle façon qu'on ne puisse le confondre avec aucun autre objet, quelle qu'en soit la ressemblance.

On n'aura qu'à écouter, par exemple, les jugements d'un grand nombre de personnes sur un seul et même portrait, et l'on pourra aussitôt se convaincre de la rareté générale de cet esprit consciencieux d'observation. Mais rien ne m'a tant persuadé, et contre toute mon attente, de cette rareté extrême, même chez des hommes de génie, des observateurs réellement célèbres et dignes de leur célébrité, chez des physiognomonistes bien plus distingués que je ne pourrais jamais me flatter de le devenir; rien, dis-je, ne m'a plus persuadé de la rareté du véritable esprit d'observation, même chez de grands hommes, — que leur méprise à l'égard de silhouettes, de portraits entièrement différents, et néanmoins regardés par eux comme étant les mêmes. La méprise est facile et m'est arrivée, je suppose, plus d'une fois à moi aussi. Seulement elle prouve combien le vrai esprit d'observation est rare, puisque souvent il abandonne ceux mêmes qui le cultivent et l'exercent à dessein.

Je frissonne parfois, en songeant à ces gauches comparaisons qu'on établit entre des portraits et silhouettes et des personnes vivantes; en songeant comment il est possible qu'on voie dans toute caricature un véritable portrait, et peut-être même un idéal. Je vois, dans ces jugements, une parfaite ressemblance avec ceux que portent des hommes vulgaires sur le caractère d'autrui. On adopte comme vérité pure, vérité entière, toute calomnie, si peu qu'elle contienne de vérité, comme on proclame la ressemblance de tant de misérables portraits qui ont à peine une ressemblance éloignée avec leurs modèles vivants.

De là ce nombre infini de jugements physiognomoniques vraiment pitoyables; de là

aussi d'innombrables objections contre la physiognomonie, en apparence fort bien fondées, et ne reposant cependant sur aucune base solide.

On nomme ressemblant ce qui ne ressemble pas, parce qu'on ne s'est pas habitué à observer d'une manière rigoureuse.

Je ne puis trop vous prémunir contre ces comparaisons gauches et ces jugements précipités; je ne puis trop vous prier d'attendre que vous soyez assuré de ne pouvoir plus prendre deux figures dissemblantes pour ressemblantes, et deux ressemblantes pour les mêmes figures.

Aussi saisirai-je dans cet ouvrage toutes les occasions qui pourront se présenter, pour faire remarquer à mes lecteurs les différences les plus petites, des différences à peine sensibles, dans certaines physionomies et certains traits de physionomie qui, à la première vue, paraissent se ressembler.

Additions.

1, 2. Que ces deux têtes, si ressemblantes pour l'œil inexercé, offrent peu de ressemblance à l'observateur! Une figure aussi noble que celle d'*Anson* ne saurait jamais être dessinée sans aucune grandeur, sans aucune ressemblance. Quiconque aura vu la figure de cet illustre voyageur, en nature ou en image, dira aussitôt à la vue de ces caricatures : « *Anson!* » Qu'il en est peu qui diront : « Ce n'est pas lui; » qu'il en est peu qui apercevront clairement et sauront indiquer positivement la différence bien significative de ces deux visages! L'observateur verra quelque chose où un autre ne voit rien, et là où celui-ci garde le silence, il se dira : « Le front du n° 2 est beaucoup plus pensant que celui du n° 1. — 1 ne forme pas de projets aussi médités que 2. — Le sourcil de 1 est plus contracté et plus solide que le 2. — Il en est de même de l'œil de 1, mais 2 est plus ouvert, plus serein. — Le nez de 2 est plus contracté et conséquemment plus prudent que 1. — La bouche de 1 est de travers et a de la petitesse; de même le menton de 2 est plus mâle et plus noble que celui de 1. »

3, 4, 5, 6. Ces quatre fragments de caricatures et profils anciens grecs sembleront presque la même chose à beaucoup d'observateurs inattentifs qui, au reste, peuvent bien ne pas manquer de sentiment physiognomonique; cependant ils diffèrent essentiellement.

Le nez excepté, le n° 3 n'a absolument rien de commun avec 4, 5, 6. La clôture mâle et la fermeté de la bouche, le regard sérieux, la courbure, la saillie du front et sa transition au nez, ne permettent point à l'observateur physiognomonique de placer cette figure au même rang que les autres. Que l'on considère ensuite cette transition du front au nez, puis le nez lui-même et l'œil, dans 4, 5, 6; qu'on les compare, et le physiognomoniste bien instruit en déduira les caractères presque les plus opposés.

Il trouvera seulement dans le nez du n° 5 plus d'intelligence et de goût que dans les autres. Toute la partie inférieure des figures, — abstraction faite du caractère général de sensualité, — imprime à chaque figure un autre caractère. 6 est le plus efféminé et le plus sensuel de tous, bien que la bouche, mal dessinée, lui ôte beaucoup de sa grâce.

7, 8. Deux dessins du même profil. La différence est très-sensible pour l'observateur. Le front, le nez et les sourcils, qui dans le n° 7 ne sont qu'un peu plus contractés, plus prononcés, plus aigus, lui découvriront plus de pénétration, de réflexion. 8 lui semblera, vu par la partie inférieure, avoir plus de jovialité. Mais il reconnaîtra dans tous deux un esprit original, un sens élevé.

9, 10. Voici encore deux silhouettes de la même figure, qui ont le mérite d'être plus ressemblantes que ne le sont en général plusieurs silhouettes de la même personne. Tout le monde conviendra de cette ressemblance; et cependant, quelle diversité n'offrent-elles pas aux yeux de l'observateur pénétrant. La bouche du 9, par sa clôture légère, sans contrainte, offre le caractère d'une âme de femme calme, ferme, sérieuse; tandis que dans le 10, l'ouverture négligée de la lèvre inférieure indiquera, sinon précisément l'opposé, cependant une grande différence. Qu'il est peu d'observateurs qui, sans en être prévenus, croiront reconnaître décidément une rare perspicacité dans l'élévation à peine sensible de l'arcade orbitaire du front du n° 10!

11, 12. Tout égales, toutes ressemblantes que paraissent ces deux silhouettes de la même personne, elles ne le sont pas pour le physio-

gnomoniste. Dans le front, l'arcade orbitaire, la transition au nez du n° 12, il y a un peu plus d'intelligence que dans les mêmes parties du 11, bien que la différence de ces parties soit à peine de la largeur d'un cheveu. Combien peu de gens trouveront dans les courbures et la pointe presque insensibles du nez du n° 12, plus de sens pour le beau matériel, comme au contraire plus d'intelligence dans le n° 11! C'est cependant ce que le physiognomoniste voit dans les deux figures, de même qu'il reconnaît dans la bouche du n° 12 plus de force et de concentration. La saillie de la lèvre inférieure jusqu'à l'extrémité de la figure inférieure dans le 11, est d'un cheveu plus noble et plus pure que dans le 12.

13, 14, 15, 16, 17, 18. Ces six profils ont également beaucoup de ressemblance entre eux pour un œil novice, et cependant ils diffèrent immensément l'un de l'autre, beaucoup plus qu'on ne le croirait au premier abord. L'observateur inattentif accordera à quelques-uns de la pénétration ; le véritable observateur n'en reconnaîtra dans aucun.

13 a de la bonté; d'après le front et le nez, de l'intelligence; du reste, de la faiblesse.

14. Caricature d'une figure presque noble. Par conséquent tout juge non exercé y trouvera beaucoup de choses. Il faut infiniment peu pour perdre infiniment. Si le front était un peu plus contracté vers le haut, dessiné avec plus de fraîcheur, l'observateur rigoureux ne trouverait plus dans ce contour cette faiblesse, cette fadeur qu'il y voit d'une manière si évidente, et que cependant on pourrait faire difficilement comprendre à tout autre.

15. Chacun remarquera, dans cette figure, de la bonté nuancée de faiblesse. Mais il n'y a que l'homme exercé pour reconnaître intuitivement qu'il faut chercher le siége de cette faiblesse dans la courbure du front et dans le contour du menton.

16. Le nez annonce du goût et du savoir; l'œil, de la pénétration. Le physiognomoniste seul remarquera de l'imbécillité et de l'étourderie dans le front et la bouche.

18. Tous les yeux reconnaîtront dans cette figure une fade légèreté; l'œil exercé remarquera particulièrement dans la bouche la place de cette fadeur.

19, 20, 21, 22, 23, 24. Ces six têtes ont de commun le caractère principal de faiblesse; mais combien cette faiblesse ne souffre-t-elle pas de modifications qui ne peuvent être déterminées que par le physiognomoniste! Et combien on est loin d'avoir tout dit, quand on désigne ces têtes si diverses par la dénomination générale de faibles!

19 a le nez noble et le front presque commun. Si l'œil avait moins de saillie à l'extrémité, il serait beaucoup plus sage.

20 a beaucoup plus de bonté et de noblesse; plus d'intelligence par le bas, plus de faiblesse par le haut.

21. Imbécile et vide, avec un souffle de dédain.

22 A la seule exception du nez, vide et plus obstiné que tous les cinq autres.

23. La partie inférieure ne serait pas commune; mais la saillie du front, avec une telle figure, lui donne beaucoup de faiblesse.

24. Ce nez d'un homme de goût ne convient nullement à cette figure extrêmement faible.

25, 26, 27, 28. Encore quatre profils que l'on donne pour des profils grecs. Il suffira de quelques observations pour montrer ici au lecteur qui examine, combien les différences les plus significatives sont souvent subtiles, et combien il est presque inévitable, pour des yeux peu exercés, de confondre les unes avec les autres des choses inégales.

Les supérieurs se ressemblent, et les inférieurs ont assez de ressemblance. Tout sentiment physiognomonique reconnaîtra ces quatre profils pour ceux de quatre sœurs. Chacun trouvera les deux supérieurs plus nobles que les deux inférieurs. Mais le front du 26 paraîtra, à l'œil exercé, d'un cheveu plus fin que le 25; le front du 27 beaucoup plus faible que le 26, et le front du 28 plus faible encore que le 27.—Le physiognomoniste ne doutera point que le 28 n'ait un peu plus d'amour que le 27, et que le 27 ne soit plus grossier, plus sensuel que le 28.

A l'égard de certaines figures, nous pourrions renverser la proposition que nous avons développée jusqu'à présent. Dans cent figures qui paraissent être les plus différentes à l'œil inexercé, l'observateur remarquera égalité et ressemblance.

XIV. — Le Physiognomoniste.

Tout homme a des dispositions pour toute chose. Cependant on peut avancer avec certitude qu'il y a fort peu de choses pour lesquelles il ait des dispositions particulières.

Tous les hommes ont des dispositions pour le dessin, puisque tous peuvent apprendre à écrire bien ou mal; mais sur dix mille, il n'en est pas un qui devienne un bon dessinateur. Il en est de même quant à l'éloquence et à la poésie. Il en est de même quant à la physiognomonie. Tous les hommes qui ont des yeux et des oreilles ont des dispositions pour la physiognomonie. Mais sur dix mille, il n'en est pas un qui devienne bon physiognomoniste.

Il ne sera donc pas inutile de tracer le tableau du vrai physiognomoniste, afin de détourner de l'étude de la physiognomonie tous ceux qui n'ont pas de talents, de dispositions particulières pour cette science. Un faux physiognomoniste, à la tête mal organisée, au mauvais cœur, est peut-être la créature la plus abjecte et la plus malfaisante qui se traîne ici-bas.

Personne ne sera bon physiognomoniste s'il n'est pas bien fait. Les plus beaux peintres devinrent les plus grands peintres : *Rubens, Van Dyck, Raphaël,* trois degrés de beauté dans l'homme! trois degrés de génie dans le peintre! les physiognomonistes les mieux faits, les meilleurs. De même que les hommes les plus vertueux jugent le mieux de la vertu, et les plus justes de la justice, de même les meilleures figures prononcent les plus justes arrêts sur le bon, le beau, le noble des figures humaines, et, par conséquent, sur ce qu'elles ont d'ignoble et de défectueux. La rareté d'hommes bien faits est certainement une des raisons pour lesquelles la physiognomonie a une si mauvaise réputation, et se trouve exposée à tant de doutes.

Ne se hasarde donc pas dans le sanctuaire de la physiognomonie, quiconque a l'âme mal bâtie, le front embrouillé, l'œil de travers, la bouche contrefaite. « L'œil est la lumière du corps; s'il est clair et simple, tout ton corps le sera; s'il est mauvais et obscur, tout ton corps sera sombre. Observe donc si la lumière qui est en toi n'est pas de l'obscurité, car si la lumière qui est en toi est ténèbres, que les ténèbres alors seront grandes! »

Celui qui aspire à devenir physiognomoniste ne saurait trop peser, trop méditer ces paroles.

Œil simple, qui vois toutes choses comme elles sont, et qui n'y vois rien de plus, rien de moins, rien de travers, mais qui les vois toutes comme elles sont et comme elles se présentent à ton regard, tu es l'image la plus parfaite de la raison et de la sagesse! Tu es la seule, la véritable sagesse, et la véritable raison! Sans toi et ta clarté lumineuse, tout dans le physiognomoniste et autour de lui sera ténèbres.

Celui qui, à l'approche d'un homme, au premier regard qu'il jette sur lui, ne sent pas un mouvement secret, soit d'attachement ou d'éloignement, d'attraction ou de résistance, celui-là ne sera jamais physiognomoniste.

Celui qui cherche l'art plus que la vérité, qui estime mieux la peinture maniérée que la sûreté du trait dans le dessin; celui qui, au premier aspect des ruines de l'antiquité idéale, n'est pas prêt à verser des larmes sur la décadence de l'humanité et de l'art, son imitateur; celui qui ne voit dans les précieux antiques que des bijoux, qui ne découvre pas, au premier regard, dans ce *Cicéron* la tête facile, dans ce *César* le courage entreprenant, dans ce *Solon* la profonde prudence, dans ce *Brutus* l'indomptable fermeté, dans ce *Platon* la sagesse divine; et pour les médailles modernes, — la plus haute sagacité humaine dans celle de *Montesquieu,* le regard calme, plein de réflexion, et le goût pur dans celle de *Haller;* celui qui, au premier regard, ne reconnaît point dans ce *Locke* le penseur profond, et dans ce *Voltaire* l'ingénieux satirique; celui-là ne sera de sa vie un physiognomoniste supportable.

Celui qui ne s'arrête point, plein d'une silencieuse adoration, à l'aspect de l'ami de l'humanité, surpris au moment où il croit exercer sa bienfaisance sans témoin; celui qui n'est point attendri par la voix de l'innocence et le regard sans expérience de la sainte virginité; point touché par le spectacle d'un enfant, sujet de tant d'espérances, endormi dans les bras de sa mère, penchée sur lui pour l'entendre respirer; point ému par le serrement de main d'un ami fidèle, et son regard humide de pleurs; celui qui peut sauter à pieds joints

par-dessus tout cela, qui peut s'arracher à un semblable aspect ou même en faire un objet de raillerie, celui-là égorgera son père plutôt qu'il ne deviendra physiognomoniste.

Mais qu'exigeons-nous enfin d'un physiognomoniste? Quels doivent être ses dispositions, ses moyens, ses qualités et ses talents?

Avant tout, comme nous en avons déjà en partie fait la remarque, le physiognomoniste doit avoir le corps beau, bien bâti et bien organisé, les sens subtils, susceptibles de recevoir les moindres impressions du dehors, habiles à les communiquer fidèlement à la mémoire, ou, comme je dirais plus volontiers, à l'imagination, et à les imprimer aux fibres du cerveau. Son œil, surtout, doit être fin, lucide, pénétrant, prompt et sûr.

Observer, ou bien considérer avec discernement, est l'âme de la physiognomonie. Tout est là. Il faut que le physiognomoniste ait l'esprit d'observation le plus aiguisé, le plus prompt, le plus sûr, le plus étendu. Observer, c'est faire attention. Faire attention, c'est diriger en particulier l'âme sur un objet qu'elle prend au milieu d'une foule d'objets qui l'entourent et qu'elle pourrait considérer; être attentif, c'est considérer une chose en laissant de côté toute autre chose; c'est analyser ses caractères et ses particularités, c'est-à-dire la distinguer de tout le reste. Observer, faire attention, distinguer, découvrir des ressemblances et des dissemblances, des proportions et des disproportions, c'est l'œuvre de l'intelligence.

Sans une intelligence forte, élevée, supérieure, le physiognomoniste ne pourra donc ni observer exactement, ni classer et comparer ses observations, ni surtout en déduire les conséquences nécessaires. La physiognomonie est le meilleur exercice de l'intelligence, c'est la logique des diversités corporelles.

Le physiognomoniste réunit à l'intelligence la plus profonde et la plus lucide, une imagination vive, forte, étendue, un esprit fin et prompt.

L'imagination lui est nécessaire pour qu'il puisse s'imprimer tous les traits d'une manière nette et facile, pour qu'il puisse les renouveler facilement et à son gré, et classer les images dans sa tête comme si elles étaient présentes à ses yeux, comme s'il pouvait les transposer çà et là de ses mains.

L'esprit lui est également indispensable pour trouver facilement la ressemblance des indices découverts avec d'autres objets. Il voit, par exemple, telle ou telle tête, tel ou tel front qui ont quelque chose de caractéristique. Ce trait caractéristique s'imprime aussitôt dans son imagination, et son esprit lui produit des similitudes qui pourront prêter à ces images plus de précision et de fermeté, plus de caractère et d'expression. Il doit avoir la facilité de remarquer des approximations pour tout trait caractéristique dont son observation s'est emparée, et de désigner, à l'aide de son esprit, les nuances de ces approximations. S'il ne possède, à un degré éminent, de l'esprit, et encore de l'esprit le plus facile, il lui sera impossible d'exprimer ses observations d'une manière qu'on puisse appeler supportable. L'esprit seul crée et forme la langue physiognomonique, aujourd'hui encore si pauvre. Sans une abondance inépuisable de mots et de formes, personne ne pourra devenir un grand physiognomoniste. La langue la plus riche est pauvre, eu égard au besoin de la physiognomonie. Le physiognomoniste doit être entièrement maître de la langue; il faut qu'il en crée une nouvelle, à la fois précise et agréable, naturelle et intelligible.

Tous les règnes de la nature, toutes les nations de la terre, toutes les œuvres du génie, tous les monuments de l'art et du goût, tous les dictionnaires enfin doivent être à sa disposition et lui prêter ce dont il a besoin.

S'il veut être sûr dans ses jugements, positif, précis dans ses définitions, le dessin lui est indispensable. Le dessin est la première langue de la physiognomonie; c'en est la plus naturelle, la plus sûre; c'est le meilleur auxiliaire de l'imagination; le seul moyen d'assurer, de désigner, de rendre communicables des indices, des caractères et des nuances sans nombre qu'on ne saurait exprimer en paroles, ni décrire de nulle autre manière. Le physiognomoniste qui ne sait pas dessiner, et dessiner promptement avec exactitude, avec précision, comme aussi d'une manière caractéristique, ne sera pas à même de faire quantité d'observations, bien moins encore de les retenir et de les communiquer.

L'anatomie dans toute son étendue, et de même la physiologie, ou la doctrine de la

perfection du corps humain en état de santé, lui sont indispensables, non-seulement pour remarquer de suite toute irrégularité dans les parties solides et musculeuses, mais encore pour savoir nommer de suite toutes ces parties et ne pas faiblir dans son langage physiognomonique. Il lui faut de plus la connaissance exacte des tempéraments; non-seulement celle des couleurs du corps, produites à l'extérieur par les divers mélanges du sang, mais encore celle de ses parties intégrantes et de leurs diverses proportions; il doit surtout savoir les signes les plus éloignés de la nature de tout le système nerveux, dont la connaissance est bien plus importante pour l'étude des tempéraments que celle du sang.

Mais quelle connaissance profonde et pratique ne doit-il pas avoir du cœur humain et du monde? Combien il doit être habitué à s'étudier, à s'observer, à se surprendre lui-même! — Cette connaissance, la plus difficile, la plus importante de toutes, le physiognomoniste devrait la posséder au plus haut degré de perfection possible. Il ne pourra connaître les autres qu'en proportion de la connaissance qu'il a de lui-même.

Cette connaissance de lui-même, cette étude du cœur humain et surtout de son propre cœur, de la généalogie et de la fraternité des penchants et des passions, des symptômes et de leurs métamorphoses, ne lui est pas seulement indispensable en général, mais encore pour une raison particulière et qui mérite surtout d'être appréciée.

« Les nuances particulières (je me sers ici des paroles d'un critique de mes premiers petits essais), les nuances particulières que l'observateur remarque principalement dans l'objet de son examen, se rapportent souvent à son âme propre, et ne sont visibles pour lui, individuellement, que par la manière dont ses propres facultés intellectuelles sont combinées, par la manière individuelle dont il envisage tous les objets du monde physique et du monde moral; d'où il arrive que ces nuances lui apparaissent aussi sous un point de vue individuel. C'est pourquoi une foule de semblables observations n'existent que pour l'observateur lui-même, et, malgré le sentiment bien vif qu'il en a, il lui serait difficile de les faire comprendre aux autres. Ces observations subtiles influent néanmoins sur son jugement. Il faut donc que le physiognomoniste, qui se connaît lui-même (et il serait juste de se connaître avant de vouloir connaître les autres), compare le résultat de ses observations avec sa propre manière de penser, et sépare ce qui est généralement accordé de ce qui n'est admis que par sa manière de voir individuelle. » — Je ne m'arrêterai point maintenant à cette observation importante. J'en ai déjà fait une pareille plus haut, dans le chapitre *sur les difficultés de l'étude de la physiognomonie.*

Je me bornerai, pour le moment, à répéter que la connaissance exacte et profonde de soi-même est une des premières qualités du physiognomoniste.

O lecteur! si tu ne rougis pas souvent de toi-même, fusses-tu le meilleur des hommes, car le meilleur est encore homme; — si tu n'es pas souvent forcé de baisser les yeux devant toi et devant les autres; si tu ne peux pas t'avouer et avouer à ton ami que tu te sens dans le cœur le germe de tous les vices; si, dans la solitude où Dieu seul te voyait, où ton cœur seul te parlait, tu n'as pas été mille fois saisi de confusion à tes propres yeux; si tu n'as pas assez de force pour épier le cours de tes passions, pour remonter jusqu'à leur première source, pour scruter la première impulsion de tes bonnes et de tes mauvaises actions, et pour te l'avouer, l'avouer à Dieu et à un ami; si tu n'as pas d'ami à qui tu oses l'avouer, à qui tu puisses te montrer à nu, qui puisse se montrer à toi de la même façon, pour qui tu sois le représentant du genre humain et de la Divinité, qui soit pour toi ce représentant dans qui tu te mires, et qui se mire dans toi; — en un mot, si tu n'es pas un homme bon et généreux, tu ne seras pas un digne observateur, ni un vrai connaisseur des hommes, enfin un physiognomoniste. Si ton art d'observer ne doit pas être pour toi-même une source de peines, et une cause de mal pour tes semblables, que ton cœur alors doit être bon, doux, innocent, aimable! Comment veux-tu voir l'amour sans la lumière de l'amour? Si l'amour ne donne à tes yeux plus de force et de pénétration, pour qu'ils découvrent sur-le-champ les traits de la vertu, les expressions des nobles sentiments, combien de milliers de fois passeras-tu à côté, combien de milliers de fois te resteront-ils cachés dans

une figure que tel ou tel accident, tel ou tel coup extérieur aura déformée? Si de basses passions sont campées autour de ton âme, combien ne t'apporteront-elles pas de faux rapports et d'informations inexactes? Loin de toi l'inimitié, l'orgueil, l'envie, l'intérêt personnel; — ou bien ton œil sera mauvais et tout ton corps sera dans les ténèbres. Tu liras des vices sur le front où la vertu est écrite; tu supposeras aux autres les défauts dont t'accuse ton propre cœur. Quiconque aura un trait de ressemblance avec ton ennemi, aura nécessairement tous les défauts et tous les vices que ton amour propre offensé impose à cet ennemi; tu ne verras point les beaux traits, tu renforceras ceux qui sont laids, et partout tu apercevras caricature et irrégularité.

Je me hâte de conclure...

Il est inutile de démontrer que le physiognomoniste doit connaître le monde, avoir commerce avec les gens les plus divers, se trouver dans les plus diverses relations; qu'il ne peut se passer de faire journellement de nouvelles connaissances dans toutes les classes de la société, de voyager dans des pays lointains, de vivre intimement avec des artistes, des connaisseurs de l'homme, avec des personnes très-sages et très-sottes, surtout avec des enfants; qu'il doit être versé dans la littérature, avoir du goût pour la peinture et pour toutes les créations des beaux-arts; que mille autres choses enfin lui sont indispensables. Je me résume. — Le physiognomoniste joint à un corps bien fait, bien organisé, à un génie subtil d'observation, à une vive imagination, à beaucoup d'esprit, et à une grande variété de talents et de connaissances, un cœur énergique, doux, serein, innocent, libre de passions haineuses et se connaissant bien lui-même. Nul ne comprendra certainement le regard de la générosité et les traits qui annoncent des qualités sublimes, s'il n'a, lui-même, des pensées généreuses, nobles et sublimes, et s'il est incapable de grandes actions.

XV. — Des jugements du physiognomoniste qui souvent ne sont erronés qu'en apparence.

Une des plus fortes objections contre la certitude de la physiognomonie, c'est que les meilleurs physiognomonistes se trompent fort souvent dans leurs jugements.

Cette objection mérite quelques observations:

Admettons que le physiognomoniste se trompe souvent, c'est-à-dire que ses lumières individuelles, imparfaites qu'elles sont, mais non pas les physionomies elles-mêmes, le trompent souvent. — Vouloir conclure ensuite des fréquentes erreurs et des jugements inexacts du physiognomoniste contre la vérité de la physiognomonie en général, c'est prétendre « qu'il n'y a pas de raison, parce que tout être raisonnable agit souvent sans raison. »

Conclure de quelques jugements erronés, contre les lumières du physiognomoniste, c'est dire: « Cet homme a fait quelques fautes de mémoire, donc il n'a pas de mémoire, ou bien, certainement, il n'a qu'une mémoire très-faible. » Cela n'est pas déjà si certain. Avant de prononcer, il faut savoir combien de fois sa mémoire a été fidèle, et quelle est la proportion des dix cas où il a manqué au nombre de ceux où il a trouvé juste, sans quoi vous pourriez lui faire un tort sensible. Il peut arriver à l'avare de donner dix fois; l'appellerez-vous pour cela un homme généreux? Demandez d'abord combien de fois il aurait pu et dû donner, et n'a rien donné. Le vertueux peut s'oublier dix fois; demandez, avant de le condamner, dans combien de cas il a agi avec probité. Celui qui joue souvent perdra sans doute plus fréquemment que celui qui ne joue jamais. Celui qui est habitué à marcher sur la glace, tombera cependant quelquefois et servira de risée au spectateur qui le suit tranquillement du rivage. Celui qui fait du bien à beaucoup de pauvres, en fera facilement aussi à des individus qu'on dit absolument indignes d'aucun secours. Il ne court, certes, pas risque de donner à des indignes, celui qui ne donne à personne; mais est-ce à lui à parler de raison et de prudence! Qui ne juge jamais, ne jugera jamais mal, à la vérité! Le physiognomoniste juge bien plus souvent que ceux qui tournent la physiognomonie en ridicule; et, pour cette raison, il se trompe plus souvent que celui qui ne prononce jamais de jugement physiognomonique.

Et quel jugement favorable d'un physiognomoniste au bon cœur ne peut-on pas arguer de fausseté? Il n'est pas un homme, quelque

sage et prudent, quelque intègre, généreux et sublime qu'il soit, qui ne porte en lui le germe de tous les défauts, de tous les vices, de toutes les imperfections possibles, ou, en d'autres termes, dont les nobles penchants, les heureuses dispositions, les capacités ne se démentent, ne bronchent parfois, ou ne puissent être appliqués d'une manière blâmable.

Vous voyez un homme doux, qui dix fois se tait quand il a été provoqué dix fois, qui, peut-être, ne se fâche jamais pour une cause personnelle, qui ne se fâche jamais pour avoir été offensé. Le physiognomoniste descend dans son cœur, ce cœur noble et ferme, et il vous dit au premier regard : « Quelle aimable, quelle inaltérable douceur ! » Vous vous taisez à cette exclamation, ou bien vous en riez, ou bien vous vous détournez et dites : « Pauvre physiognomoniste ! Si vous saviez dans quelle colère j'ai vu cet homme ! » — Quand ? — « Une fois que l'on méconnut un de ses amis. » — Oui ! il ne s'est pas possédé quand il s'est agi de défendre un ami ! — « Preuve suffisante que la physiognomonie est un rêve, et le physiognomoniste un rêveur. » Maintenant, qui a raison ? qui a porté un jugement faux ? L'homme le plus sensé peut dire une sottise ; le physiognomoniste ne s'y arrête point, il le sait, et cependant il dit avec respect : « Quelle prudence extraordinaire dans cet homme ! » Vous riez, parce que vous avez entendu ce sage proférer une sottise. Qui juge mal ? — Le physiognomoniste ne base pas son jugement sur des faits isolés, et souvent pas même sur plusieurs faits réunis ; en sa qualité de physiognomoniste, il ne juge pas même les faits, les actes ; il observe les dispositions, le caractère, les facultés fondamentales, la force principale avec qui il se peut fort souvent que des éventualités, prises isolément, soient en pleine contradiction.

Encore une remarque : L'homme qui passe pour très-sot ou très-vicieux peut avoir des dispositions d'intelligence, des dispositions, peut-être, pour toutes les vertus. S'il arrive au physiognomoniste, dont le cœur honnête n'aspire qu'à découvrir des perfections, de s'apercevoir de ces dispositions et de les proclamer, s'il s'avise seulement de ne pas se prononcer positivement et sans nulle restriction contre cet homme, il devient encore un objet de risée.

Ne peut-il pas se faire souvent que des germes de vertus héroïques, de vives étincelles de génie soient profondément cachés sous la cendre ? Qu'y a-t-il à faire ? Courir vers cette cendre, y souffler avec l'agitation d'un profond pressentiment, en s'écriant : il y a du feu ici ! Au premier, au second, au troisième, au quatrième souffle peut-être, le physiognomoniste et le spectateur ne recueilleront que des cendres dans les yeux ; alors celui-ci se retire, il rit, raconte et fait rire, tandis que l'autre reste, attend et se réchauffe à la flamme qu'il a évoquée. Mille fois les meilleures dispositions sont pitoyablement ensevelies ; l'avenir nous en dévoilera la raison, et nous enseignera que ce sommeil de mort n'aura pas été inutile. L'œil vulgaire, inexercé, ne voit que ruine et dévastation. L'éducation, les circonstances, le besoin, ont étouffé toute tendance vers la perfection. Le physiognomoniste regarde, s'arrête ; il voit et entend des contradictions. Mille voix humaines s'écrient : « Voyez, quel homme ! » — Mais une voix divine répond : « Oui, voyez ! » Et il adore là où un autre blasphème, là où un autre ne peut jamais comprendre et ne voudrait pas comprendre, même s'il le pouvait, que dans cette forme dont on détourne le visage, existent cependant la beauté, la force, la sagesse, la bonté du Créateur !

Il y a plus. Le physiognomoniste, l'observateur de l'homme, qui est homme, qui est chrétien, c'est-à-dire un homme sage et bon, agira cent fois contre son propre sentiment physiognomonique ; je m'exprime mal, il paraîtra cent fois ne pas agir conformément à son jugement intérieur ; il n'agira pas comme il aura jugé. Autre raison pour laquelle le physiognomoniste paraît souvent errer, pour laquelle on méconnaît si souvent le véritable observateur, l'observation et la vérité. Celui-ci reconnaît bien le méchant dans la figure du pauvre qui se présente à sa porte, mais il ne le renvoie pas ; il lui parle amicalement, jette un regard profond dans son âme et voit... grand Dieu ! Que voit-il ? — Des abîmes de vices : du désordre, de l'égarement sans mesure. Mais ne voit-il que cela ; rien de bon ? Soit, rien de bon ; il voit pourtant de l'argile, qui n'osera ni ne pourra jamais dire au potier : « Pourquoi m'as-tu façonnée de la sorte ? » Il voit ; ayant vu, il adore, se détourne et cache

une larme qui dit infiniment, non pas aux hommes, mais à Dieu. — Il donne ensuite fraternellement à ce pauvre, non-seulement en faveur de sa malheureuse femme, non-seulement en faveur de ses enfants innocents et sans ressource, non pour lui-même, mais pour l'amour de cet être divin qui a fait tout, jusqu'au scélérat même; en l'honneur de son nom, il lui donne pour obéir à la voix de son cœur, pour rallumer peut-être encore une étincelle qu'il a remarquée. — Le misérable abuse, ou n'abuse peut-être pas de cette générosité, n'importe! mais tous ceux à qui il en parlera diront : « Le brave homme, qui vient encore de se laisser duper! »

L'homme n'est pas le juge des hommes. Quelle évidente vérité pour le physiognomoniste qui est homme! L'homme le plus puissant, le Seigneur lui-même, n'est pas venu sur la terre pour juger, mais pour sauver. Ce n'est pas qu'il ne vît point les vices des vicieux; ce n'est pas qu'il se les dissimulât à lui et aux autres, lorsque les observer et les mettre à découvert, c'était professer l'amour des hommes; mais il ne jugeait pas, il ne punissait pas, il pardonnait : « Allez, et ne péchez plus! » Il accueille même un Judas, l'embrasse et le retient auprès de lui, tout en ayant reconnu en lui, longtemps d'avance, celui qui le trahirait un jour!

Les hommes bons s'arrêtent à ce qu'il y a de meilleur. « Je ne veux pas de ton œil, Christ, si tu ne me donnes pas ton cœur. » Sagesse sans bonté est folie. Je veux juger avec justice et agir avec bonté.

Un autre cas encore : Un homme décrié, une femme de mauvaise vie, qui pour avoir eu tort dix fois, quand ils prétendaient avoir raison, sont condamnés une onzième fois lorsqu'ils sont réellement dans leur droit, s'adressent au physiognomoniste. Il procède à toutes les investigations requises et les trouve, cette fois, innocents. La prudence lui crie à haute voix qu'il se fera huer, s'il fait voir que, dans le cas dont il s'agit, il suppose de l'innocence. Mais son cœur lui dit aussi tout haut : « Parle, rends témoignage à l'innocence actuelle de ces êtres dépravés. » Un mot lui échappe, et mille langues sifflantes lui répondent : « Un physiognomoniste n'aurait jamais dû se laisser surprendre un pareil jugement. » Eh bien! je vous le demande, qui juge mal ici?

Ce sont là quelques légères recommandations aux hommes de bon sens, afin qu'ils prononcent sur le physiognomoniste avec autant de mesure et de discrétion, qu'ils peuvent en désirer dans ses jugements sur d'autres et sur eux-mêmes.

XVI. — Un mot sur les objections contre la physiognomonie en général.

Les objections que l'on peut élever contre la véracité des traits de la figure humaine, sont sans nombre. Il me paraît facile de répondre à une grande partie de ces objections; mais il paraît difficile, et, pour le moment encore, impossible d'en réfuter une autre partie non moins considérable.

Avant de les énumérer, je poserai pour base quelques observations générales, lesquelles, étant bien examinées et bien pesées, écarteront d'innombrables difficultés.

Il me semble que dans toutes les investigations, il importe d'abord de savoir ce qui peut être dit en faveur de ce qu'on soutient. Une seule preuve irrécusable, en faveur de l'existence et de la certitude d'une chose, l'emporte dans la balance sur dix mille objections. Un seul témoin affirmatif, qui mérite toute confiance par ses lumières et sa probité, a plus de poids pour moi que d'innombrables témoins négatifs. Les objections contre une certaine vérité sont toutes, à proprement parler, des témoins négatifs. « Nous n'avons pas encore vu, nous n'avons pas encore éprouvé cela : » que dix mille personnes répètent cette phrase, cela prouve-t-il contre un seul homme de bonne foi et éclairé qui peut dire : « Mais moi je l'ai remarqué, et vous pouvez aussi le remarquer si vous voulez. » Il n'y a point d'objection à faire contre l'existence évidente d'une chose. Rien ne peut détruire quelque chose de positif, un fait. On ne saurait pas lui opposer de fait positif, et toutes les objections sont purement négatives.

Qu'on applique ce raisonnement à la physiognomonie. Des preuves positives, en faveur de la signification vraie et sensible de la figure humaine et des traits de la figure, rendront insignifiantes mille objections contraires, auxquelles on ne saurait peut-être pas répondre. Qu'on cherche donc d'abord à bien connaître

ce qu'il y a de positif en physiognomonie. Qu'on s'arrête d'abord uniquement à ce qu'il y a de vérité mystérieuse, et on sera bientôt en état de répondre à toutes les objections, ou bien de les mettre de côté, comme ne méritant pas de réponse.

C'est d'après la manière dont l'homme remarque et saisit le positif d'une chose, qu'on peut, il me semble, mesurer sa vigueur et sa fermeté. La tête faible et superficielle passe ordinairement sur le positif pour s'attacher, avec une incurable obstination, au seul négatif.

Considère d'abord ce que tu es, ce que tu as, ce que tu peux, ce que tu sais, avant de rechercher ce que tu n'es pas, ce que tu n'as pas, ce que tu ne peux ni ne sais pas. Voilà la règle que tout homme qui aspire à la sagesse, à la vertu, au bonheur, doit non-seulement se prescrire, mais, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'il doit transformer en son âme. Le vrai sage voit toujours, en premier lieu, ce qui est; le faux sage, le pédant, ce qui n'est pas. Le vrai philosophe regarde d'abord les preuves positives en faveur d'une chose; je dis d'abord (je prie mes lecteurs de ne pas se faire une idée fausse de ce que j'avance), et la tête faible aperçoit, avant tout, des contre-preuves négatives. Ce fut là, par exemple, en tout temps, la méthode des infidèles, des antagonistes du christianisme. Quand même le christianisme serait faux, cette méthode de le prouver ne serait cependant ni juste, ni logique. Il faudrait en exposer le défaut de justesse et de logique, avant de s'engager avec ceux qui l'emploient dans le champ de la discussion.

Pour revenir à la physiognomonie, il s'agirait donc de demander : « Y a-t-il des preuves positives tellement évidentes en faveur de cette science, qu'il nous sera permis de négliger les objections les plus apparentes ? » J'en suis aussi persuadé que de mon existence, et, à la fin de cet ouvrage, je ferai partager cette conviction à tout lecteur impartial, ayant seulement assez de lumières et de probité pour ne pas nier que nous avons des yeux pour voir, y eut-il des millions d'yeux privés de la vue.

Il est probable qu'il y aura des savants d'une certaine classe qui pourront me chicaner là-dessus. On pourrait, par exemple, me citer les papillons femelles et les grandes fourmis-mouches de *Réaumur*, afin de me prouver combien on est sujet à errer dans l'exposition des causes finales des choses physiques. On pourrait dire : les ailes semblent évidemment être données pour voler, et cependant ces insectes ne volent jamais; donc les ailes ne sont pas données pour voler. De même, parce que quelques albinos qui ont des yeux ne voient pas, les yeux n'ont pas été absolument donnés pour voir, etc. Mais je ne répondrai pas à de pareilles objections, car je ne réponds jamais à des chicanes. J'en appelle au sens commun de tous. Je vois dix ou vingt personnes qui ont des yeux et qui voient, quand de jour ils ouvrent les yeux, et ne voient plus, quand ils les ferment. Pourvu que je n'aie pas choisi ces dix ou vingt personnes, mais que je les aie prises, sans distinction, parmi la masse inuombrable des hommes, il y a la plus grande probabilité que tous les hommes, semblablement formés, qui vivent aujourd'hui comme ceux qui ont vécu et ceux qui vivront après nous, avec ce que nous appelons des yeux, sont, ont été et seront susceptibles de voir. Cette méthode de conclure est, du moins, celle de tous les siècles, de toutes les générations; si elle est juste en général, il faut qu'elle le soit à l'égard de la physionomie; dans le cas contraire, elle ne le serait nulle part.

Il me semble donc que la tâche du défenseur de la physiognomonie se réduit à exposer que dans dix, vingt ou trente individus, pris parmi la foule, il y a, selon l'aveu de tous les hommes, expression physiognomonique ou rapport manifeste entre la force et le sens intérieurs, et la forme et la configuration extérieures, comme il est hors de doute que vingt personnes, prises au hasard, voient par leurs yeux.

Moyennant cette démonstration, il prouvera aussi bien la généralité de la vérité physiognomonique, que la généralité de la vue par les yeux, s'il a démontré que vingt ou trente hommes voient au moyen de leurs yeux. De ce petit nombre, j'étends mes conclusions à dix mille millions que j'ai vus et que je n'ai pas vus.

Mais, dira-t-on, en vous accordant qu'on pourrait prouver cela à l'égard de certains traits, s'ensuit-il qu'on pourra le faire à l'égard de tous? Je le crois : ami de la vérité, corrige-moi si je me trompe!

Si je m'aperçois que l'homme voit par les yeux et entend par les oreilles; si je sais, avec certitude, que les yeux lui ont été donnés pour voir et les oreilles pour entendre; s'il ne m'est plus permis de douter que les yeux et les oreilles aient leur destination bien marquée, je ne tire pas, ce me semble, de fausse conséquence, en pensant que les autres sens et membres du corps humain qui forment un tout, un seul tout si bien fondé, ont aussi leur destination, leur fonction particulière, et cela, quand même je ne serais pas encore parvenu à reconnaître cette destination dans plusieurs sens, membres et intestins. C'est là, mon collègue dans l'exploration de la vérité, c'est là l'état de la question, quant à la signification des traits de la figure humaine, du dessin de son corps et de tous ses membres.

Si l'on peut me démontrer que dans trois traits il y a, sans contredit, une signification déterminée, aussi déterminée que l'œil est l'expression de la vue, je ne jugerai pas superficiellement, en jugeant d'après le raisonnement indiqué et dont la justesse est généralement reconnue, que les traits mêmes, dont je ne connais pas encore la signification, sont également significatifs.

Or, je crois pouvoir démontrer à tout homme de simple bon sens : que dans tout individu, sans exception, il y a du moins, en certaines circonstances, telle ou telle chose, et même plus d'une, qui a sa signification déterminée; je puis le démontrer aussi bien que je pourrais faire comprendre à l'esprit le plus simple, que quelques membres, du moins, dans le corps humain ont leur destination certaine et prononcée.

Vingt, trente personnes prises dans la masse auront quelque chose de commun entre elles quand elles riront ou pleureront, c'est-à-dire dans les manifestations de leur joie ou de leur tristesse : certains traits, en elles, se ressembleront plus qu'à l'ordinaire, lorsque ces personnes ne se trouvent pas dans une pareille disposition d'humeur.

Or, si l'on m'accorde qu'une grande joie et une grande tristesse ont leur expression à elles, et qu'on peut généralement reconnaître ; en déduisant de là que l'expression de ces deux sentiments est aussi différente que la joie diffère de l'affliction, il faudra aussi m'accorder que l'état de repos, le moyen terme entre la joie et l'affliction, doit avoir aussi son expression particulière, ou, en d'autres termes, que les muscles, à l'entour des yeux et des lèvres, doivent se trouver nécessairement dans une position qui n'appartient qu'à cet état.

Si l'on m'accorde cela à l'égard de la joie, de l'affliction, du repos, pourquoi ne le ferait-on pas également à l'égard des autres dispositions de l'âme : de l'orgueil, de la modestie, de la patience, de la générosité, etc. ?

La pierre que je lance avec violence obéit à des lois en volant en l'air, et, d'après ces mêmes lois, elle retombe par terre; ne resterait-elle pas, par ces mêmes lois, à terre, si personne ne la dérangeait ? C'est d'après des lois que la joie, l'affliction, le repos s'exprime; pourquoi la colère, la douceur, la modestie, etc., ne s'exprimeraient-elles pas aussi d'après des lois, d'après ces mêmes lois ?

De deux choses l'une : tout dans la nature a son auteur, ou il n'y a d'auteur à rien; tout est soumis à des lois, ou rien ne l'est; tout est cause ou effet, ou rien ne l'est. Cela ne devrait-il pas être un des premiers axiomes de la philosophie ? Combien, dans ce cas, la physiognomonie a-t-elle déjà cause gagnée contre toutes les objections, même contre celles à qui on ne sait encore rien répondre, aussitôt qu'on nous accorde que certains traits, chez tous les hommes, ne sont pas moins caractéristiques que les yeux le sont pour la vue ?

Mais, dira-t-on, quelle différence dans les expressions de la joie, de l'affliction, de la réflexion et de l'irréflexion; et comment arriver là à des règles ?

Quelle différeuce n'existe-t-il pas dans les yeux de l'homme et dans ceux de toutes les créatures vivantes ! Quelle différence entre l'œil de l'aigle et celui de la taupe, entre l'œil de l'éléphant et celui de la mouche ! Nous présumons et croyons cependant de tous, qu'ils voient, pourvu qu'ils ne portent pas de signes de dépérissement ou de maladie.

Cette même diversité se trouve dans les oreilles, dans les pieds, et nous croyons néanmoins qu'ils ont tous été donnés pour entendre et pour marcher.

Si donc cette diversité ne nous empêche pas de considérer les yeux, les oreilles, les pieds comme les expressions, les organes de la vue, de l'ouïe, de la marche, pourquoi ne raisonnerons-nous pas de même à l'égard de tous

les traits et linéaments du corps humain ? Les expressions des mêmes dispositions morales ne peuvent pas être plus diverses que les yeux, les oreilles et les pieds de tous les êtres qui voient, entendent et marchent; cependant l'on pourra reconnaître et déterminer ce que ces dispositions ont de commun entre elles, aussi bien que l'on reconnaît et détermine ce que les yeux, les oreilles, les pieds, si différents dans tous les êtres capables de voir, d'entendre et de marcher, ont de commun entre eux. Tout cela, bien considéré, à combien d'objections faudra-t-il encore répondre, combien en restera-t-il ?

XVII. — Réponse a quelques objections contre la physiognomonie.

Première objection. « On voit, dit-on, des gens qui, depuis leurs premières années, sans avoir jamais souffert de maladie, sans avoir mené une vie de débauche, ont eu continuellement, jusque dans la vieillesse la plus avancée, une véritable figure hippocratique, et qui, cependant, ont constamment joui d'une santé robuste et inaltérable. »

Réponse. Ces cas sont rares; il y a mille individus chez lesquels le teint et la forme de la figure s'accordent avec leur état de santé, contre un seul où il paraît y avoir contradiction à cet égard. Je présume cependant que ces cas, extrêmement rares, proviennent des impressions de la mère durant sa grossesse. Ces cas peuvent être considérés comme des exceptions, dont on pourrait toutefois découvrir les causes éventuelles.

Ce fait conclut, à ce qu'il me paraît, aussi peu contre la physiognomonie, que l'existence de géants, de nains et d'avortons disproportionnés, nous permettrait de conclure contre les règles des proportions symétriques du corps humain.

Deuxième objection. « Je connais, m'écrit un de mes amis, un homme des plus robustes, qui, à l'exception des mains, a l'air très-faible, et passe pour tel dans l'opinion de tous ceux qui ne sont pas au fait de cette circonstance. »

Réponse. Je voudrais voir cet homme. Je doute beaucoup que sa force ne soit exprimée que dans les mains. Mais, supposé que cela fût, elle le serait cependant dans les mains, et, n'y eût-il point d'autre expression palpable de force physique, ce serait encore une exception, un exemple sans pareil. Mais, comme je viens de le dire, je doute de ce fait. Je n'ai pas encore vu d'homme robuste dont la force corporelle ne se trahît pas par un point quelconque.

Troisième objection. « On voit des figures de héros et d'hommes téméraires qui ont toujours été les premiers à prendre la fuite. »

Réponse. Moins on est, plus on veut paraître. Comment ces figures audacieuses sont-elles faites ? Comme celle de l'Hercule de Farnèse ? J'en doute. Qu'on me les dessine, qu'on me les présente ! Le physiognomoniste dira peut-être au second coup d'œil, sinon au premier : « *Quanta species !* » D'ailleurs la maladie, les circonstances, l'hypocondrie peuvent rendre craintif l'homme le plus courageux; mais cette confusion même n'échappera pas au physiognomoniste.

Quatrième objection. « On voit des hommes qui ont l'air très-fier, quoique dans leurs actions ils n'aient jamais laissé apercevoir la moindre marque de fierté. »

Réponse. On peut être fier et affecter la modestie.

L'éducation et le commerce du monde peuvent donner l'air de fierté, tandis que le cœur est modeste. Mais ce cœur modeste percera à travers l'air de fierté, comme le rayon du soleil à travers de minces nuages; et ces hommes fiers seraient encore plus humbles s'ils ne paraissaient pas aussi fiers.

Cinquième objection. « On voit des mécaniciens qui, tout en faisant preuve de la plus grande habileté dans les ouvrages les plus délicats, ont le corps et les mains de véritables rustres; de même on voit les plus belles mains de femme, qui cependant sont entièrement incapables de faire les subtiles opérations mécaniques. »

Réponse. Je prierai de placer ces mains fines à côté de celles qui sont grossières et de les comparer. La plupart des naturalistes donnent à l'éléphant un air lourd et stupide, et s'étonnent de cette grossièreté apparente, ou plutôt supposée, à côté de l'habileté si variée de l'animal. Qu'on place l'éléphant à côté du tendre agneau, qui, sans autre preuve, annonce plus d'habileté par la construction et la souplesse de son corps. Mais qu'on remarque bien qu'il ne s'agit

pas tant de la masse que de la nature, de la mobilité, de l'irritabilité intérieure des nerfs, de la contraction et de la flexibilité du corps. Et puis, la délicatesse n'est pas l'opposé de la force, la force n'est pas l'opposé de la finesse. *Apelles* dessine mieux avec un charbon que tel peintre en miniature avec le pinceau le plus fin. Le mécanicien peut avoir des instruments grossiers et une âme délicate; l'âme délicate travaille mieux avec les doigts grossiers, que l'âme grossière avec les doigts délicats.

D'ailleurs, si rien dans le visage de l'artiste dont vous parlez, rien dans son extérieur, n'annonce ce qu'il est, je vous donne cause gagnée. Mais avant de vous prononcer sur ce point, il faut que vous connaissiez tous les signes divers du génie mécanicien. Avez-vous bien remarqué, observé, apprécié la lucidité, l'assurance, la justesse, la profondeur de ses yeux, la promptitude, la précision, la fermeté de son regard, l'acuité de ses os optiques, la courbure, la saillie de son front, la souplesse de ses membres délicats ou massifs? On a dit bien vite : « Il n'en a pas l'air »; mais il s'agit de bien examiner et de bien connaître cet homme.

Sixième objection. « On voit des hommes d'une grande pénétration, dont la figure est insignifiante. »

Réponse. Le fait demande à être prouvé d'une manière plus déterminée. Pour mon compte, après cent jugements erronés, j'ai toujours reconnu seulement que je n'avais pas bien observé. Je cherchais les caractères d'une qualité, d'abord trop exclusivement dans un seul endroit; je ne les cherchais que là et ne les y trouvais pas; je savais d'ailleurs avec certitude qu'il y avait, par exemple, une force extraordinaire, et pendant longtemps je n'en pouvais découvrir le siége. La raison en est que je la cherchais dans un seul endroit, ou bien dans la figure en général. Cela m'est surtout arrivé avec des hommes qui se distinguaient dans une spécialité, et qui, du reste, avaient les têtes les plus communes; avec des hommes dont toute la vigueur d'âme aboutissait à un certain champ, à un objet en particulier, ou bien avec des hommes d'une force indéterminée; je m'exprime mal : des hommes dont la force ne s'était jamais bien essayée ni développée sur un objet spécial. J'ai vu, il y a beaucoup d'années, un grand mathématicien, l'admiration de l'Europe, lequel, au premier abord, et même longtemps après, semblait avoir la physionomie la plus commune. J'en dessinai la figure avec une grande exactitude et d'une manière parfaitement ressemblante : je fus donc forcé de le mieux observer. Je trouvai alors un trait particulier qui donnait à son regard un caractère, une expression particulière, expression que je ne découvris de nouveau qu'après plusieurs années dans un autre homme, entièrement différent du premier, mais d'une tête aussi excellente, et dont la figure plate venait de même déranger toute ma science physiognomonique. Depuis ce temps, je n'ai jamais rencontré ce regard dans aucun homme qui, malgré toute la simplicité apparente, n'eût quelque chose d'extraordinaire.

Cela peut vous montrer combien ce jugement : « Cet homme a l'air simple, quoiqu'il possède de grandes facultés intellectuelles, » peut être vrai ou faux.

On m'écrit sur *d'Alembert*, en réfutation de la physiognomonie, qu'il avait la physionomie la plus commune. Je ne puis rien dire, n'ayant pas vu d'Alembert; mais ce qu'il y a de certain, c'est que son profil par *Cochin*, qui passe cependant pour être fort au-dessous de l'original, abstraction faite d'autres indices plus difficiles à énoncer, offre un front, et en partie un nez comme je n'en ai jamais vu dans une tête médiocre, et bien moins encore dans une tête tout à fait nulle.

Septième objection. « Mais il y a des gens d'une sottise extrême et de la figure la plus animée? »

Réponse. Qui n'en voit pas tous les jours? Toute ma réponse, que je répéterai mille fois, et que du reste je puis donner avec le droit le plus incontestable, se réduit à ceci : « Les dispositions naturelles peuvent être excellentes, mais elles peuvent s'être corrompues par l'abus ou le défaut d'application. Il y a faculté, mais faculté mal employée. Le feu sacrifié à la débauche ne peut plus être consacré à l'exploration et à la propagation de la vérité; ou bien, c'est un feu sans lumière, ou un feu qui brûle sans but.

Je puis assurer sur mon honneur que de tous les hommes d'un esprit et d'un génie distingués que je connais (et je puis me flatter de connaître personnellement en Allemagne et en Suisse un grand nombre des meilleures têtes), que de tous ces hommes, dis-je, il n'y en a pas un

seul qui ne se distingue par les traits de sa physionomie, et surtout par la structure de sa tête, en proportion de ses facultés intellectuelles, sensibles ou créatrices.

Je ne citerai enfin du nombre des hommes illustres que les noms suivants : *Charles XII, Louis XIV, Polignac, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Newton, Clarke, Maupertuis, Pope, Locke, Swift, Lessing, Bodmer, Sulzer, Haller.* Je crois que ces caractères de grandeur se distinguent même dans la moindre silhouette bien faite ; j'en pourrais citer un nombre immense, dont aucun ne serait méconnaissable pour l'œil d'un observateur exercé.

XVIII. — Sur la dissimulation, la fausseté et la sincérité.

Une des objections les plus communes et les plus importantes contre la certitude de la physiognomonie, c'est l'art de dissimuler, devenu si général, et porté par les hommes au plus haut degré de raffinement. Nous gagnerons beaucoup en faveur de notre cause, si nous pouvons détruire cette objection par des arguments solides.

« Les hommes, dit-on, se donnent toute la peine imaginable pour paraître plus sages, meilleurs, et plus honnêtes qu'ils ne sont. Ils étudient l'air, le ton, le geste de la plus franche intégrité. Aussi réussissent-ils dans leur art ; ils savent faire illusion et tromper ; ils savent dissiper les moindres doutes, éloigner les plus légers soupçons à l'égard de leur probité. Les connaisseurs de l'homme les plus intelligents, les plus pénétrants, ceux même qui s'occupent à observer les physionomies, ont été souvent trompés par leurs airs d'emprunt, et ils le sont encore tous les jours. Comment donc la physiognomonie pourra-t-elle jamais devenir une science certaine ?

Voilà l'objection ; je crois l'avoir rapportée dans toute sa force. Voici ma réponse.

Avant toute chose, je conviendrai sans nulle restriction que l'on peut porter très-haut l'art de la dissimulation, et par là induire singulièrement en erreur des hommes d'ailleurs fort pénétrants. Mais, malgré cette concession que je fais de très-bon cœur, je suis bien loin cependant de donner à cette objection contre la certitude de la physiognomonie l'importance qu'on lui croit ordinairement, ou bien celle qu'on voudrait lui donner aux yeux de tout le monde. Et cela, pour deux raisons surtout :

En premier lieu, parce qu'il y a dans l'extérieur de l'homme un grand nombre de choses où il n'y a aucune possibilité de porter la moindre dissimulation, et de ces choses précisément qui sont les indices bien certains du caractère intérieur.

En second lieu, parce que la dissimulation elle-même a ses indices certains ; indices très-sensibles, quoiqu'ils ne puissent être déterminés ni par des signes, ni par des mots.

Je dis d'abord, il y a dans l'extérieur de l'homme un grand nombre de choses où l'on ne saurait porter la moindre dissimulation, et de ces choses précisément qui sont les indices du caractère intérieur.

Quel homme, avec tout l'art de la plus savante dissimulation, parviendra jamais, par exemple, à changer à son gré son système osseux, à se donner un front fortement voûté, en place d'un front aplati ; brisé, en place d'un rond ?

Qui pourra rien changer à la couleur, à la pose de ses sourcils, se donner des sourcils forts, arqués, s'il les a minces, ou bien s'il n'en a pas du tout ?

Qui pourra affecter un nez formé avec finesse, s'il a le nez écrasé, obtus ? Qui pourra se donner de grosses lèvres s'il a les lèvres petites, petites s'il les a grosses ?

Qui pourra transformer un menton pointu en un menton rond, et un rond en un pointu ?

Qui changera la couleur de ses yeux ou les rendra à sa convenance plus lucides ou plus sombres ? Quelle force de dissimulation transformera un œil bleu en un brun, un œil verdâtre en un noir, un œil plat en un œil voûté ?

La même remarque s'applique aux oreilles, à leur forme, à leur position, à leur distance du nez, à leur hauteur, leur profondeur ; elle s'applique à tout le crâne, à une grande partie du contour, à la couleur, à la peau, aux muscles, aux pulsations. Or, toutes ces choses, comme nous le montrerons en temps et lieu propres, ou comme nous pourrions du moins le montrer facilement, et comme tout observateur médiocre même peut le remarquer journellement, sont des indices décisifs du tempérament et du caractère d'un homme.

Eh bien ! dans ces parties et dans beaucoup

d'autres parties extérieures de l'homme, la dissimulation saurait-elle exercer la moindre fraude?

L'homme passionné aura beau se donner toute la peine imaginable pour paraître phlegmatique, le mélancolique pour avoir l'air d'un homme sanguin; ils ne pourront pas changer de suite leur sang, leur teint, ni leurs nerfs et muscles, ni les signes et indices de leurs tempéraments.

Qu'un homme irascible affecte le ton le plus doux, les manières les plus calmes, ses yeux conserveront néanmoins la même couleur, la même rousseur; ses cheveux ne perdront rien de leur nature et se hérisseront toujours; ses dents ne changeront pas de position.

Qu'une mauvaise tête fasse toutes les contorsions imaginables pour paraître sage, les lèvres exceptées, et encore fort peu, il ne pourra rien changer au profil de sa figure ni le rendre semblable à celui d'un homme sage. Il peut plisser et déplisser la peau de son front, mais la partie osseuse en reste immuable. L'homme véritablement grand, l'homme de génie ne perdra jamais ni ne pourra jamais cacher tous les indices distinctifs de sa supériorité; il le pourra aussi peu que le sot peut cacher tous les indices de sa sottise. Si ce dernier le pouvait, ce tour d'adresse lui ferait perdre sa qualité de sot. Ainsi, on nous dira qu'il y a néanmoins dans l'homme assez d'entériorités susceptibles, et à un haut degré, de dissimulation; nous en conviendrons, mais nous ne pouvons pas convenir que cette dissimulation ne puisse en aucune manière être reconnue.

Je crois au contraire, en second lieu, qu'il n'est point de dissimulation qui n'ait ses indices certains, sensibles, quand même on ne saurait les déterminer par des signes et des mots.

Ce n'est pas la faute de la personne à examiner, mais celle de l'examinateur, si l'on regarde ces indices comme indéterminables.

Je conviens qu'il faut un œil fin et bien exercé pour remarquer ces indices, et un génie physiognomonique fort subtil pour les déterminer: j'accorde même volontiers que l'on ne peut pas toujours les exprimer par des mots, des lignes ou des caractères; mais, par eux-mêmes, ils sont susceptibles de détermination. Le travail, la contrainte, la distraction ou le désir de distraire, d'éluder ces compagnons de la dissimulation, n'auraient-ils pas par eux-mêmes des indices du moins sensibles?

Un homme dissimulé veut-il marquer ses sentiments? Il se passe dans son intérieur un combat contre le vrai, qu'il veut cacher, et le faux, qu'il voudrait présenter. Ce combat jette la confusion dans le mouvement des ressorts. Le cœur, dont la fonction est d'exciter les esprits, les pousse où ils doivent naturellement aller. La volonté s'y oppose, elle les bride, les tient prisonniers; elle s'efforce d'en détourner le cours et les effets pour donner le change. Mais il s'en échappe beaucoup, et les fuyards vont porter des nouvelles certaines de ce qui se passe dans le secret du conseil. Ainsi, plus on veut cacher le vrai, plus le trouble augmente et mieux on se découvre. C'est ainsi que je pense avec Dom *Pernetty*.

Au moment où j'écris ces lignes, il se présente un triste exemple qui appartient à mon sujet; je ne sais s'il est pour ou contre moi. Deux personnes d'environ vingt-quatre ans sont déjà venues à plusieurs reprises chez moi, et attestent avec la plus grande assurance deux choses absolument contradictoires. L'une d'elles dit: « Tu es le père de mon enfant! » L'autre répond: « Je ne t'ai jamais connue. » Toutes deux doivent savoir nécessairement que l'une de ces assertions est fausse; l'une des deux personnes doit dire sciemment la vérité, l'autre mentir sciemment. J'ai donc devant moi la plus méchante calomnie et la plus malheureuse innocence; il faut donc que l'une des deux possède à un degré étonnant l'art de la dissimulation. Ainsi, le mensonge le plus malfaisant peut affecter l'air de l'innocence le plus méconnu? Oui, il le peut, et c'est une chose horrible, non qu'il le puisse, car c'est la prérogative de la nature libre de l'homme dont la perfection et l'honneur ne constituent pas seulement sa perfectibilité sans bornes, mais aussi sa corruptibilité sans bornes, et cette dernière seule donne sa valeur à la vraie et libre réforme et à la perfection morale de l'homme; c'est une chose horrible, non que le mensonge malfaisant puisse affecter l'air de l'innocence souffrante et méconnue, mais qu'il affecte cet air.

Mais enfin, il le peut. Et qu'en dit la physiognomonie? Ce qu'elle en dit? écoutez:

Je vois deux personnes devant moi, dont l'une n'a besoin de faire aucun effort dans le

but de paraître différente de ce qu'elle est, et dont l'autre est obligée de faire les plus grands efforts pour y arriver, et de cacher ces efforts le mieux possible. Le coupable a peut-être plus d'assurance encore que l'innocent; mais, certes, la voix de l'innocence a plus d'énergie, d'éloquence; son regard a certainement plus de feu que celui du mensonge. J'ai vu ce regard, ce regard inexprimable qui disait si bien: « Et tu oses le nier? » J'ai vu aussi ce regard qui semblait se lever comme s'il fût voilé d'un nuage; j'ai entendu la voix qui, bien que rude, audacieuse, était cependant faible, sombre, couverte comme le regard; je l'ai entendue répondre: « Oui, je l'ose. » L'attitude, le mouvement des mains, surtout la démarche, car je les fis conduire çà et là au moment où je leur dis ce qu'il y avait de plus convenable sur la solennité du serment qu'on leur demanderait. Dans ce moment, le mouvement des lèvres, le regard baissé, l'attitude abattue d'un côté, et de l'autre ce regard ouvert, étonné, ferme, pénétrant, chaleureux, calme, et ce cri: « Seigneur Jésus, — tu veux prêter serment! »

Délateur, crois-moi; je vis, j'entendis, je sentis l'innocence et le crime; la méchanceté qui étouffait un maudit, — je ne sais quoi.

L'auteur de la pétition pour la veuve *Gamm* a dit vrai:

« Cette chaleur, si l'on pouvait ainsi parler, est le pouls de l'innocence. L'innocence a des accents inimitables; et malheur au juge qui ne sait point les entendre! » « Quoi, des sourcis, » dit un autre Français, *Montaigne*, je crois; « quoi, des sourcis? quoi, des épaules? il n'est mouvement qui ne parle, et un langage intelligible, sans discipline, et un langage public. »

Je ne puis quitter ce point important sans y ajouter encore quelques observations. Et d'abord une remarque générale.

La probité, la sincérité, est la chose la plus simple, et cependant la chose la plus inexplicable du monde, un mot du sens le plus large et le plus étroit.

Je voudrais faire un dieu d'un homme entièrement honnête, et un diable d'un homme entièrement déshonnête. Mais l'homme n'est ni un dieu ni un diable, il est un homme; aucun homme n'est entièrement honnête ou entièrement déshonnête.

S'il est donc question de sincérité et de dissimulation, nous devons mettre de côté l'acception la plus sévère de l'un ou de l'autre terme. Nous nommons sincère celui qui n'a point à se reprocher d'intention fausse, intéressée, et qu'il cherche à cacher; nous nommons faux celui qui s'efforce sciemment de paraître meilleur qu'il ne l'est, afin de se procurer des avantages au préjudice d'autrui. Cela posé, j'ajouterai sur la dissimulation et la sincérité à l'égard de la physionomie les observations suivantes: s'il y a un homme qui a été dupé par la dissimulation, c'est moi; si quelqu'un avait raison d'objecter à la certitude de la physiognomonie l'art de la dissimulation, ce serait bien moi. Et cependant, plus je me suis laissé tromper par les airs affectés de probité, plus je soutiens avec assurance la certitude de la physiognomonie, car il est tout naturel enfin que les pertes conduisent l'esprit le plus faible à l'attention, et de l'attention à la prudence.

Je fus réduit à la nécessité de déployer toutes mes facultés pour découvrir des signes plus déterminés de probité et de fausseté, ou, en d'autres mots, de saisir plus étroitement et d'analyser en quelque sorte, autant que cela était possible, ce sentiment vague que je sentais s'émouvoir en moi au premier abord d'une personne, sentiment vrai, fondamental, et non acquis, auquel par bonté de cœur et par saine raison je ne voulais ajouter aucune foi. Ce fut toujours à mes dépens que je cherchai à effacer de mon cœur cette première impression.

Le trompeur n'est jamais moins en état de nous tromper que dans le premier moment où nous le voyons, lorsqu'il est encore en quelque sorte livré à lui-même, et qu'il n'a pas encore acquis certaine chaleur, certaiue activité. Rien de plus difficile, à mon avis, et rien de plus facile à découvrir que l'hypocrisie; rien de plus difficile aussi longtemps que l'hypocrite se sait observé; rien de plus facile dès qu'il oublie qu'on l'observe. La probité, au contraire, est bien plus facile à remarquer et à sentir, parce qu'elle est toujours dans un état naturel et qu'elle n'a jamais à se contraindre ni à se farder.

Cependant il faut bien faire attention que la peur et la timidité peuvent donner au visage le plus honnête le vernis de la fausseté. C'est peut-être pure timidité, ce n'est pas toujours fausseté quand celui qui te raconte, qui te confie une chose, n'ose pas te regarder. En général, les yeux baissés de celui qui nous parle font toujours une impression funeste;

nous pouvons à peine nous défendre d'un soupçon secret de fausseté. Car qui est plus exposé à la fausseté que l'homme craintif? Avec quelle facilité il se prête à tout homme qu'il fréquente! Combien il est toujours près de dire : « *ais, aio,* » et « *negas, nego!* » La fausseté, l'infidélité de saint Pierre, était-ce autre chose que la peur? La grande minorité des hommes possède assez de grandeur, c'est-à-dire assez de vigueur et de sentiment personnel, pour former et exécuter des projets qui trompent les autres et les attirent dans le piége sous le masque de la fidélité et de l'amitié. Mais un nombre infini parmi les hommes, et non des âmes rudes, grossières, mais des hommes nobles, excellents, pleins de sensibilité, de délicatesse, de la plus belle organisation enfin, flottent continuellement dans l'habitude de manquer à l'honnêteté. Ils se trouvent toujours sur le seuil, ou, pour mieux dire, près du gouffre de l'improbité; et, pour cette raison, il peut fort bien leur arriver de ne pas oser regarder de face les personnes auxquelles ils adressent la parole. Ils abordent si souvent une flatterie où leur cœur les accuse de mensonge, ils se laissent aller si facilement au plaisir de tourner en risée un honnête homme, peut-être un ami même. — Tourner en risée un ami! Non, l'homme capable d'un tel abus n'est plus une âme noble, excellente, sensible, délicate. Il y a aussi peu d'accord entre l'amitié et la raillerie, qu'entre le Christ et Bélial. Mais tourner en risée quelque autre objet vénérable, sacré, divin! — ah! cet abus-là est bien possible à une âme noble, mais faible et timide. Elle peut, faute d'énergie pour résister ou pour contredire, promettre à toi et à moi ce qu'elle ne peut tenir qu'à l'un de nous; affirmer à tous deux ce qu'elle devrait affirmer à l'un et nier à l'autre. Oh! peur et timidité, vous avez fait plus de menteurs et d'hypocrites que l'intérêt et la méchanceté!

Mais je retourne à mon sujet: — La peur et le défaut de sincérité, la mollesse et la fausseté se ressemblent souvent assez dans leur expression. Celui qui a vieilli dans la fausseté, celui dont la peur accouplée avec l'orgueil est devenue un art industrieux, ne pourra plus étendre autour de lui le sentiment ouvert de la sincérité. Il pourra tromper; mais comment? — On dira : « Il est impossible de parler, de s'exprimer de la sorte, et d'avoir une mauvaise pensée; » mais on ne dira pas : « Mon cœur a senti un cœur! » On ne dira pas : « Ah! que je me trouvais bien auprès de cet homme, comme mon cœur se trouvait soulagé! Combien la bonté, la fidélité que je lisais dans son visage étaient encore au-dessus de ce dont m'assuraient ses paroles. » On ne parlera pas ainsi, et si on le fait, ce ne sera pas par réflexion, ce ne sera pas avec le sentiment intime d'une profonde conviction. Regard des yeux, sourire de la bouche, vous trahiriez tout quand même on voudrait ne pas vous remarquer, quand même on fermerait les yeux devant vous, quand même on endurcirait son cœur contre vous, quand même on voudrait vous oublier, vous ignorer entièrement!

Et toi, premier sentiment de l'improbité, bien que rejeté, bien que refoulé dans le cœur, une fois trompé, tu finiras par te frayer un chemin à travers tous les mauvais raisonnements.

Mais où est-elle donc cette probité pure, sereine, cette probité désintéressée, fraternelle, qui se manifeste sans effort et se communique sans réserve? Où est ce regard de simplicité, de naïveté enfantine, ce regard tout ouvert, toujours naturel, aussi éloigné de vous importuner que de vous fuir, ce regard enfin qui ne bronche jamais? Heureux celui qui aura déterré un pareil regard! Qu'il vende tout ce qu'il possède pour acheter le champ avec le trésor qu'il renferme.

XIX. — De la liberté de l'homme et de ses limites.

Voici ce que je pense sur ce point si important et d'une si vaste influence :

L'homme est libre comme un oiseau dans sa cage. Il a sa sphère d'activité et de mobilité qu'il ne saurait dépasser. De même que chacun a le corps formé d'après un plan particulier, de même chacun a sa carrière déterminée, invariable. C'est un des péchés les plus impardonnables d'*Helvétius* contre la vérité et l'expérience, que d'avoir donné l'éducation comme l'unique source de la culture et de la barbarie. Aucune tête philosophique de ce siècle n'a peut-être voulu faire adopter au monde une chose plus révoltante. Qui peut

nier que certaines têtes, certaines organisations sont, de leur nature, capables ou incapables de certaines sensations, de certains talents et de certaines occupations?

Vouloir forcer un homme de penser et de sentir comme moi, c'est vouloir lui imposer mon front et mon nez, c'est vouloir ordonner à l'aigle la lenteur de l'escargot, à l'escargot la rapidité de l'aigle. C'est là la philosophie de nos génies de l'école de Lucien.

Tout homme ne peut que ce qu'il peut et n'est que ce qu'il est. Il ne peut s'élever qu'à un certain point et pas plus haut, dût-on le torturer avec toute l'inflexible cruauté d'un bourreau irrité. Tout homme doit être mesuré d'après lui-même. De quoi est-il capable en tant qu'il est lui et dans les circonstances où il se trouve? Mais ne demandez pas : que ferais-je, moi, dans sa situation?

O hommes, frères, enfants d'un seul père! quand commencerez-vous à vous juger avec équité les uns les autres? quand cesserez-vous d'exiger, de vouloir arracher de l'homme sensible les abstractions du froid penseur, et de celui-ci des sentiments chaleureux? Quand cesserez-vous de demander des poires au pommier, des figues à la vigne? l'homme est homme et ne peut être ange, quand même il le voudrait. Chacun est un soi à part et saurait aussi peu devenir un autre soi qu'il ne saurait devenir un ange. Je suis libre dans mon domaine, je puis agir comme je veux dans ma sphère. Si je n'ai reçu qu'*une* livre, je ne peux pas agir comme celui qui en a reçu *deux ;* mais cette livre unique, je puis en faire un usage bon ou mauvais. J'ai obtenu une certaine mesure de force que je puis employer, augmenter par l'emploi, diminuer faute d'emploi, perdre par abus; mais jamais je ne pourrai opérer avec cette mesure de force déterminée, ce que je pourrais opérer avec le double que j'emploierais de même. L'assiduité peut se rapprocher beaucoup, ou plutôt peut sembler se rapprocher du talent qui n'est pas assidu, et le talent du génie qui n'a pas l'occasion de se développer, et qui ne s'exerce pas. Mais jamais l'assiduité ne transformera le manque de talent en talent, le manque de génie en génie. Chaque homme doit rester ce qu'il est; il ne peut s'étendre, se perfectionner, se développer que jusqu'à un certain degré. Chacun est prince et souverain, mais dans sa principauté seulement, grande ou petite. Chacun peut la cultiver de manière à lui faire produire autant qu'une autre d'une double étendue, mais inférieure pour la culture. Personne ne peut l'élargir, à moins que le seigneur ne lui fasse le don du territoire voisin en friche. C'est cette croyance à la liberté de l'homme et aux limites de cette liberté qui doit rendre courageux et humble, actif et modeste. « Jusqu'ici et pas plus loin, mais jusqu'ici! » Voilà ce que Dieu, la vérité et la physiognomonie crient à chaque homme qui a des oreilles pour les entendre : « Sois ce que tu es, et deviens ce que tu peux devenir. »

La physiognomonie et le caractère d'un homme peuvent subir un changement étonnant; mais ce changement n'aura cependant lieu que de telle et telle manière déterminée. Chacun a une grande sphère d'activité. Le plus petit a une grande et bonne espèce de terre où il peut semer de toute sorte, suivant la nature du sol. Mais il ne peut semer que la semence qu'il a reçue, ni cultiver que le terrain où il se trouve placé. Dans la grande maison de Dieu, il y a en l'honneur du maître des vases en or, en argent, en bois, tous bons, tous utiles, tous susceptibles d'infusions célestes, tous instruments de la Divinité, toutes pensées et révélations divines, paroles de Dieu imbues de sa force et de sa sagesse; mais ce qui est bois reste bois, ce qui est d'argent sera toujours argent, et l'or demeurera or. Le vase en or peut vieillir sans emploi, mais il reste or; celui en bois peut devenir plus utile que celui en or, mais il reste bois. Il n'est point d'éducation, point d'effort, point de travail d'imagination qui, sans une vocation intérieure, sans le profond sentiment de notre force, puissent nous donner une nature différente de la nôtre. Permets à tout homme d'être ce qu'il est, et toi-même sois ce que tu es, rien autre, et tu seras assez pour Dieu, pour les hommes et pour toi-même. Tu es violon, et tu voudrais t'efforcer de rendre des sons de flûte? tambour, tu voudrais résonner comme la trompette? mais ce violon, accordé en telle ou telle manière, joué de telle ou telle manière, quelle variété de sons peut-il produire! pas un seul son de flûte pourtant! Aussi peu que le tambour pourra retentir en trompette malgré toute la diversité de manières dont les hommes savent battre le tambour.

Je n'écrirai pas bien avec une mauvaise plume; avec une bonne plume j'écrirai bien et mal. Je ne parlerai pas avec sagesse si je suis sot; mais je puis dire des sottises, étant sage. Je ne puis pas donner quand je n'ai pas; mais quand j'ai, je puis donner ou garder, faire usage ou non. Si je possède mille francs, je puis acheter non pas tout ce que je veux, mais je puis choisir parmi une foule de choses dont la valeur ne dépasse pas cette somme. Je suis donc libre et non libre. De mon organisation intérieure et extérieure dépend la somme de mes forces, le degré de mon activité et de ma sensibilité. Et l'emploi que je puis faire de la quantité déterminée de mes forces dépend des circonstances extérieures, des excitations, des occasions, des hommes, des livres, des destins. Ce n'est pas par sa volonté ou par ses efforts qu'on est ce que l'on est, mais par la grâce de Dieu. Le vase n'a pas non plus le droit de dire au potier : « Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? » Mais le Seigneur, dans sa justice, ne moissonne pas non plus où il n'a pas semé, et ne récolte pas où il n'a rien planté. Mais il demande avec raison cinq talents de gagné à celui qui en a reçu cinq, deux de gagnés à celui qui en a reçu deux, et un à qui en a reçu un.

Additions.

Ce serait l'effet d'un grand préjugé, et en même temps la plus ridicule prétention, que de vouloir déterminer la limite extrême de ce que les têtes suivantes peuvent être ou ne pas être. Mais des observations réitérées nous permettent d'en dire un mot et d'abandonner le reste à des examens ultérieurs :

1. Ame grande, libre dans ses actions, de beaucoup de mémoire; à en juger par la forme et le dessin de l'œil, elle saisira rapidement les objets et les retiendra facilement.

2. N'adoptera pas une opinion aussi facilement que le n° 1 ; il n'est susceptible d'une véritable tendresse que dans les instants de ferveur. Mais à la vue, cette figure exclut toute pensée de fausseté et de perfidie.

3. Figure qui jamais ne s'occupera de calcul, d'abstractions, de classifications; toute faite pour les plaisirs des sens, accessible à toutes les nuances, à tous les faux pas de l'amour. Capable de tomber de la plus haute spiritualité au matériel le plus bas, le plus grossier; mais se tenant probablement au milieu entre les deux extrémités.

4. Figure à laquelle la fidélité est facile, l'ordre cher, mais qui aura de la peine à renoncer à une opinion une fois formée.

5. Demeurera apparemment dans une sphère moyenne d'activité. La prudence peut dégénérer en timidité; jamais pareille tête ne s'élèvera à l'héroïsme.

6. Figure de beaucoup de talents : elle saisit rapidement les objets sans se hasarder dans leurs profondeurs; susceptible d'idées sensuelles et morales, elle s'en nourrit, s'en réjouit, mais elle n'est guère capable d'activité ponctuelle et de grande exactitude.

7. Figure pleine de force et de prompte activité, qui s'égarera toujours dans le domaine de la philosophie et de la poésie, mais qui, malgré la froideur de la bouche, réfléchira rarement avec calme.

8. Un profil de talents économiques entièrement étranger à tout sentiment poétique, et qui poursuivra toujours d'un pas ferme et tranquille ses projets, sans jamais s'inquiéter de rien hors de sa sphère.

9. Figure pittoresque, pleine de feu, qui travaillera vite, avec esprit, avec mollesse, mais ne descendra jamais aux petits détails qui déterminent et achèvent une œuvre.

10. L'homme dont nous voyons ici le profil ne se distinguera jamais dans aucune science, aucun art; il joindra l'assiduité à l'amour de l'ordre, la fidélité à la bonté de son cœur, et dans une sphère moyenne il sera un homme fort utile et intelligent.

11. Vraie figure de héros, d'une prompte activité, mais également éloignée d'une vivacité irréfléchie et d'une paisible lenteur. Née pour dominer, elle peut devenir rude, mais difficilement petite.

12. Avec cette figure on ne deviendra jamais ni héros, ni mathématicien, ni homme d'état, mais peut-être poëte ou orateur sacré.

13. Ce profil agira toujours avec droiture, avec bonne foi, et à découvert, pourvu qu'il reste fidèle à sa conformation. En objets de goût, il peut s'élever à un degré éminent, mais jamais dans les choses qui demandent de la force corporelle et de l'héroïsme physique.

14. Figure grande. Elle s'étendra avec force dans le domaine où elle aura une fois pénétré. De l'ambition dans toutes les parties de la

figure, depuis le front jusqu'au poil de la barbe; dans la bouche, attention froide et réfléchie de l'homme fort. — Elle sera difficilement opprimée, mais elle pourra fort bien opprimer les autres.

XX. — De l'harmonie entre la beauté morale et la beauté physique.

On demande s'il existe un accord, une harmonie sensible entre la beauté morale et la beauté physique, entre la difformité morale et la difformité physique? De même s'il y a un désaccord, une désharmonie sensible et proportionnelle entre la beauté morale et la difformité physique, entre la difformité morale et la beauté physique?

Des millions de voix dans la nature répondent affirmativement à cette question; comment pourrais-je la décider négativement?

Il faudra des preuves, néanmoins : puisse le lecteur les écouter, les examiner avec la même patience avec laquelle je les lui exposerai! J'espère du reste, et j'oserais même promettre qu'un temps viendra où les enfants se riront de celui qui aura ajouté des preuves à des vérités aussi évidentes, un temps où l'on se rira, où l'on aura la générosité de s'affliger peut-être du siècle qui aura eu besoin de ces preuves.

Écoute la voix de la vérité quiconque en a le désir; pour ma part je ne puis que prononcer d'une voix timide quelques-unes des paroles que sa bouche m'a fait entendre.

La vérité reste vérité, soit qu'on l'accoste, soit qu'on la repousse. Mon arrêt ne rend point vrai ce qui l'est déjà, mais j'affirme une pareille chose, précisément parce qu'elle est vraie.

En supposant que nous sommes l'œuvre d'une sagesse suprême, n'est-il pas évident, dès l'abord, que l'existence d'une harmonie entre la beauté physique et la beauté morale serait plus convenable que le défaut d'une telle harmonie? N'est-il pas probable que l'auteur de toute perfection morale ait voulu marquer qu'il se complaît en elle, en unissant par des liens naturels la beauté physique à la beauté morale? En supposant un instant le contraire, qui croirait encore à une sagesse, à une bonté infinies? qui pourrait soutenir cette pensée : « que ce n'est point l'effet du hasard et d'un concours de circonstances fortuites, mais que c'est bien l'ordre naturel, l'état universel des choses, que la plus haute perfection morale soit accompagnée de la plus haute imperfection physique; que l'homme le plus vertueux soit en même temps l'homme le plus laid; que le bienfaiteur le plus noble, le plus généreux, le plus sublime du genre humain, en soit en même temps la créature la plus rebutante par son extérieur; que Dieu refuse toute beauté à la vertu, de peur de la recommander aux hommes, et que la nature entière soit disposée de manière à imprimer, pour ainsi dire, le sceau de la disgrâce à ce qui est le plus cher à la Divinité et le plus aimable en lui-même? O mes frères, vous qui aimez la vertu, qui adorez avec moi la sagesse et la bonté suprêmes, pourriez-vous supporter cette pensée, je dirais presque ce blasphème?

Supposez maintenant le même désaccord entre les facultés intellectuelles de l'homme et sa conformation physique; que l'intelligence dans l'échelle ascendante de son développement ait pour mesure des membres de plus en plus grossiers. Non, quoi que vous ayez à me répondre, jamais vous n'admettrez une pareille supposition. Et cependant, cette désharmonie serait bien moins odieuse que la première; car le sublime auteur de la nature humaine a bien plus à cœur le développement et la perfection de la partie morale que le développement et la perfection de la partie intellectuelle.

De plus, qui trouverait convenable et conforme à la suprême sagesse d'avoir donné la forme et l'apparence de la force à un corps faible et délicat, ou bien l'apparence de la faiblesse et de la délicatesse à un corps fort et robuste? (Je ne parle ici ni des accidents ni des exceptions, mais bien de la disposition générale qui subsiste dans la nature.) Eh bien! ce capricieux contraste et cet insigne déguisement seraient encore de la sagesse et de la dignité, en comparaison de cette disposition qui aurait pour but une désharmonie visible et générale entre la beauté morale et la beauté physique. Cependant, admettons un instant une semblable hypothèse. Mais au moins ces sortes de conjectures métaphysiques, quelque lumineuses qu'elles puissent paraître, quelle qu'en puisse être l'autorité auprès de certai-

nes gens, ne seront pas regardées comme tout à fait concluantes. Il s'agit de constater la réalité du fait dans la nature elle-même, et tout par conséquent dépendra de l'observation et de l'expérience. Je suppose d'abord ce que nul homme au monde ne saurait contester, pour peu qu'il ait observé son propre visage ou ceux des autres. Je suppose que chaque manière d'être de l'âme, qu'il s'agisse de la pensée ou du sentiment, s'exprime sur le visage d'une façon particulière. Ainsi, des situations différentes de l'âme n'auront pas les mêmes expressions sur la figure, et les situations semblables n'auront pas des expressions différentes.

Je suppose ce qu'aucun moraliste ne voudra contester, que certaines situations de l'âme, certaines sensations, certaines manières de sentir et certaines inclinations sont gracieuses, belles, grandes et nobles, et qu'elles imposent, pour ainsi dire, à tous les cœurs sensibles des sentiments de bienveillance, d'estime, d'amour et de joie; je suppose que d'autres, tout l'opposé de celles-ci, produisent sur le cœur les effets contraires, et sont désagréables, effrayantes, odieuses.

Je suppose enfin ce que tout œil sain, quoique inexercé, voit clairement : qu'il existe de même des beautés et des laideurs dans les traits du visage (je ne parle pour le moment que de la figure humaine); qu'elles existent, dis-je, malgré les bizarres objections qu'on a inventées de toute part contre la beauté innée du corps en général, objection qui n'attaquait pas moins que les principes invariables et éternels de la beauté physique. Plaçons l'homme le plus beau à côté du plus laid, et personne ne dira du premier qu'il est d'une laideur effrayante, ni de l'autre qu'il est d'une ravissante beauté. Que ce même homme si beau fasse toutes sortes de grimaces, et l'on entendra s'écrier d'une voix unanime tous ceux qui le verront, fussent-ils rassemblés de tous les points du globe : «Que ce visage est laid, désagréable, hideux! que celui-ci est agréable, naturel, beau et gracieux! »

Résumons :

Ce qui se passe dans l'âme a son expression sur le visage.

Il y a des beautés morales et des laideurs morales, des sentiments de bienveillance et de malveillance.

Il y a des beautés physiques et des laideurs physiques dans les traits du visage humain.

Il s'agit maintenant encore de la quatrième proposition.

Les expressions des beautés morales sont-elles aussi physiquement belles? les expressions des laideurs morales sont-elles aussi physiquement laides? ou bien, au contraire, l'expression de la beauté morale est-elle laideur, l'expression de la laideur morale est-elle beauté? ou bien les expressions du moral ne sont-elles ni belles ni laides, ou sont-elles sans raison suffisante, tantôt l'un, tantôt l'autre?

Examinons : Qu'on prenne, par exemple, seulement l'expression immédiate des divers états passionnés de l'âme; qu'on dessine à un enfant, à un paysan, ou bien à un connaisseur, enfin à qui que ce soit, le visage d'un homme bon et celui d'un homme vil, le visage d'un homme sincère et celui d'un homme faux. Qu'on leur dessine les mêmes visages dans un moment de bonté prévenante et dans un moment de dédaigneuse jalousie; qu'on leur demande ensuite : « Lesquels de ces visages croyez-vous les plus beaux, lesquels les plus laids? »

L'enfant, le paysan, le connaisseur, tous trouveront la plus grande beauté dans les mêmes visages, et dans les mêmes la plus grande laideur.

Je demande encore : de quelles passions, de quelles situations de l'âme ces visages beaux et laids sont-ils l'expression? Et il se trouve que précisément les expressions les plus laides désignent les situations de l'âme les plus laides.

Il en est de même pour les mille et mille combinaisons et mélanges des dispositions de l'âme moralement laides et de leurs expressions.

Jusqu'ici la chose, ce me semble, offre peu de difficulté.

Tout trait, reproduit plusieurs fois, toute position fréquente, tout changement réitéré fait, à la fin, une impression permanente sur les parties molles du visage. Plus le trait est fort et plus il se reproduit souvent; plus l'impression en est forte, profonde, ineffaçable même sur les parties osseuses et dès la première jeunesse, comme nous le prouverons plus tard.

Un trait agréable, mille fois répété, s'im-

prime dans la figure et lui donne un trait de beauté permanent.

Un trait de laideur, mille fois répété, s'imprime dans la figure et lui donne un trait permanent de laideur.

Beaucoup de ces traits agréables sur la physionomie d'un homme donnent, réunis (toutes les autres circonstances étant égales), une belle figure, comme beaucoup de ces traits laids une figure laide.

Des dispositions moralement belles ont, en conséquence de ce que nous avons dit plus haut, des expressions belles.

Les mêmes dispositions réitérées laissent par conséquent sur la figure des impressions de beauté permanentes.

Des dispositions moralement laides ont des expressions laides; si elles reviennent souvent et reparaissent toujours, elles laissent des impressions permanentes de laideur.

Et cela, en proportion de la force et de la fréquence avec lesquelles les mêmes dispositions de l'âme se sont reproduites.

De plus, il n'y a pas de disposition de l'âme qui ait exclusivement son expression dans un seul membre ou dans une partie unique du visage. Lors même que telle disposition de l'âme s'exprimera plus souvent dans l'une que dans l'autre partie du visage, en produisant dans l'une des changements très-prononcés, et dans l'autre des modifications peu sensibles, nous remarquerons cependant, à l'aide d'une observation exacte, qu'à tout mouvement de l'âme, toute partie molle du visage subit ce changement. Or, ce qui est vrai d'une certaine expression d'un membre ou d'une partie du visage, l'est également de tous; tous s'enlaidissent avec les mauvaises dispositions de l'âme, tous s'embellissent avec les belles dispositions; de manière que tout le visage est, toutes les fois, une expression générale en parfaite harmonie avec les dispositions dominantes de l'âme.

Ainsi, proportion gardée, les situations réitérées de l'âme produisent, dans toutes les parties du visage, des expressions permanentes, belles ou laides.

Les dispositions de l'âme, souvent répétées, donnent des capacités; les habitudes proviennent des penchants subsistants et donnent des passions.

Je résume ces diverses propositions; elles se réduiront toutes ensemble à une seule :

La beauté et la laideur du visage sont en rapport juste et exact avec la beauté et la laideur de la nature morale de l'homme.

« Plus il y a de perfection morale,
Plus il y a de beauté. »

« Plus il y a de corruption morale,
Plus il y a de laideur. »

Mais voici des objections par torrents; je les entends gronder. D'un élan formidable, elles se précipitent et tombent sur la pauvre petite cabane que je me suis construite et où je me trouvais si bien. Soyez moins dédaigneux, mes braves gens, un peu de patience! Ce n'est pas une misérable cabane de chaume, bâtie sur un petit banc de sable; elle a la solidité d'un palais massif élevé sur un roc! Et ces redoutables torrents se dissiperont en écume, et ils déposeront leur rage au pied du rocher. Ou qu'ils continuent de gronder, le roc est immobile comme le palais! Qu'on me pardonne ce ton d'assurance; l'assurance n'est pas de la fierté.

Je veux bien me laisser humilier si j'ai tort. On s'écrie « que mille expériences journalières contredisent ce que j'avance, et qu'il y a un nombre infini de gens vertueux fort laids et de très-beaux hommes vicieux! » Des gens vicieux beaux! Des gens vicieux avec un beau teint, une belle chair ou de beaux traits! — Mais je ne veux pas anticiper. Qu'on écoute ma réponse.

1° En premier lieu, cette objection n'attaque pas trop ma proposition. Je dis seulement : La vertu *embellit*; le vice *enlaidit*. Je ne dis pas : « C'est la vertu *seule* qui opère *toute* la beauté du visage humain; c'est le vice *seul* qui enlaidit. » Qui voudrait soutenir une pareille assertion? Qui voudrait nier qu'il est encore d'autres causes plus directes, plus immédiates de l'embellissement ou de l'enlaidissement de la figure humaine? Il est clair comme le jour, et personne n'oserait ni ne voudrait le nier, que les qualités intellectuelles, que surtout la configuration primitive au sein de la mère, et qu'ensuite l'éducation indépendante de l'enfant, les circonstances, les maladies, les accidents, la vocation, le climat, etc., sont et peuvent être autant de causes secrètes de la beauté ou de la difformité de l'homme. Mon assertion est entière-

ment analogue à cette proposition irrécusable : « La vertu favorise et augmente la prospérité extérieure de l'homme ; le vice la mine et la détruit. » Sera-ce donc une objection à cette proposition que de dire : « Mais il y a des milliers d'hommes vertueux qui sont dans le malheur et de vicieux qui vivent dans la prospérité ? » Mais que veux-je dire par la première proposition générale, si ce n'est : que le bonheur et l'adversité de l'homme n'ont pas, à la vérité, pour seules causes essentielles la vertu et le vice, mais néanmoins que la moralité de l'homme est, à côté des nombreuses causes de bonheur, des mille moyens d'être heureux, une cause des plus essentielles, un moyen des plus efficaces. Il en est absolument de même de notre question : « La vertu embellit, le vice enlaidit, » mais ce ne sont point les seuls principes de la beauté et de la laideur.

2° En second lieu, l'expérience qu'on nous oppose, considérée de plus près, ne prouve pas absolument contre nous, et il faudra bien en retrancher quelque chose. Ne disons-nous pas souvent, et sans nous mentir à nous-mêmes : « C'est une belle femme, je le veux bien, mais elle ne me plaît guère. » Ou bien même : « Mais je ne puis la souffrir. » Au contraire, combien de fois ne nous arrive-t-il pas de dire, avec la même conviction : « Cet homme est laid ; mais, malgré son extrême laideur, il m'a fait, dès le premier abord, une impression agréable ; j'ai senti aussitôt que je me trouverais très-bien dans sa société, etc. » Eh bien, en examinant de plus près, nous trouvons que la beauté de cette femme que nous ne pouvions souffrir, et la laideur de cet homme que nous sommes forcés d'aimer, réveillent l'antipathie et la sympathie de notre cœur, précisément par les qualités laides ou aimables qui sont exprimées sur leurs visages.

Et comme ces beaux traits, au milieu d'un visage laid, ces mauvais traits, au milieu d'un beau visage, sont tellement prononcés, tellement saillants, qu'ils agissent plus fortement sur nous que tout le reste, ne s'ensuit-il pas que ces lignes caractéristiques de la beauté sont plus finies, plus élevées, plus parlantes que les autres lignes et traits ?

Ne dites pas que cette sympathie et cette antipathie ne doivent leur existence qu'au commerce avec ces personnes, commerce qui met en évidence leurs qualités morales, bonnes et mauvaises. Elles naissent aussitôt, au premier moment, et tous les jours cela arrive. Ne dites pas non plus « que la source en est dans le jugement que nous portons sur les caractères des personnes, jugement fondé sur l'expérience qui nous a souvent fait rencontrer des personnes laides avec quelques traits agréables, et que nous avons reconnues bonnes et aimables ; qui nous a fait rencontrer de même des personnes belles avec des traits de laideur, et dont nous avons dû mépriser les caractères. » Sans doute un pareil jugement a fort souvent lieu ; mais il ne renverse d'aucune manière la vérité de notre assertion. L'un peut parfaitement subsister à côté de l'autre. Les enfants surtout nous prouvent combien cette objection a peu de portée ; les enfants qui, avant toute expérience de ce genre, fixent leurs yeux avec ravissement sur un visage qui n'est rien moins que joli, que matériellement beau, mais qui porte l'expression d'une belle âme ; tandis que dans le cas inverse ils se mettent souvent à jeter les hauts cris.

En troisième lieu, il faut bien nous entendre sur les mots :

Si l'on va articuler notre proposition tout crûment : « Le vertueux est beau, le vicieux physiquement laid, » il se présentera presque autant d'objections qu'il y a d'idées différentes de la vertu et du vice, de ce qui est moralement bon ou mauvais. Le monde élégant, qui appelle vertueux tout homme dont il n'ose pas précisément dire qu'il est vicieux ; et le faible religieux, qui nomme vicieux tous ceux qui ne sont pas vertueux d'après son idéal ; l'officier, qui voit la vertu dans le cœur de l'homme d'honneur et du bon soldat ; le peuple, qui ne reconnaît le vice que dans les péchés contraires aux sixième, septième, huitième et neuvième commandements de Dieu ; le paysan, qui reste vertueux tant qu'il ne tombe pas sous la juridiction du bailli ; le moraliste enfin, à l'esprit étroit, qui veut absolument que la vertu soit acquise par la résistance et une pénible abnégation, qui n'y voit que du stoïcisme : — tous ces gens, chacun d'après ses idées, s'élèveront et protesteront contre cette proposition, énoncée d'une manière aussi vague, aussi indéterminée, aussi paradoxale. Mais on a déjà dû remarquer depuis le commencement que je prends ici les mots de vertu et de vice dans leur acception la plus large, dans leur sens le

plus étendu, et que je ne parle, à vrai dire, que très-généralement de la beauté et de la laideur morale! Je comprends, sous la première, tout ce qu'il y a de noble, de bon, de bienveillant, toute tendance au bien dans l'âme; sous l'autre, tout ce qu'il peut y avoir dans le cœur d'ignoble, de malveillant, de rebutant, de petit.

Il peut donc se faire qu'un homme ait d'excellentes dispositions, et beaucoup de bonnes qualités longtemps cultivées, mais que plus tard il ait lâché la bride à une passion au point d'être, selon l'usage du mot, traité de vicieux par tout le monde. Me dira-t-on, dans un pareil cas : « Regarde donc ton bel homme plein de vices! Où est donc ton harmonie de la vertu et de la beauté? »

Mais n'avons-nous pas supposé que cet homme a des dispositions distinguées et beaucoup de bonnes qualités; et qu'il a, pendant quelque temps, cultivé et affermi son caractère naturellement bon?

Ainsi, il avait du bon et il en a encore, du bon digne d'être imité et ambitionné. Plus ce bon lui fut naturel, plus il est enraciné dans ses premières dispositions, plus il a imprimé et gravé profondément sur son visage des traits de véritable beauté. La racine et la tige peuvent encore être visibles, bien qu'on ait greffé sur elles des branches sauvages, comme dans un champ on remarque encore la bonne terre, bien qu'on ait semé des herbes parasites parmi le froment : de même, chose bien claire, une figure peut conserver sa beauté malgré la corruption de la personne. Notre proposition en devient d'autant plus vraie.

Et puis il ne faut qu'un œil peu exercé pour trouver et se voir forcé de convenir que la figure dont nous parlons était, avant l'empire de cette passion, plus belle encore, ou que du moins elle est maintenant plus laide qu'autrefois. Hélas! de combien n'est-elle pas plus laide, plus désagréable, plus grossière, lors même qu'elle ne le serait pas au point que désigne l'ode de *Gellert :*

Que la jeunesse de ce jeune homme était florissante!
Mais il oublia le sentier de la vertu,
Et ses forces se sont anéanties.
La dépravation flétrit sa figure
Et proclame horriblement l'histoire
Des passions qui ravagèrent son corps!

J'ai vu de bons et de beaux jeunes gens, qui en peu d'années se sont fort enlaidis par la débauche et l'intempérance. On les nommait encore généralement de beaux hommes; ils l'étaient en effet; mais, grand Dieu! combien au-dessous de leur beauté primitive.

D'un autre côté, un homme ayant des dispositions particulières pour des passions ignobles, encouragées encore par une mauvaise éducation et dont il fut dominé pendant plusieurs années; cet homme, qui paraît passablement laid, peut facilement, à partir d'une certaine époque, avoir pris à tâche de se perfectionner, de faire la guerre à ses basses passions, et avoir remporté parfois sur elles des victoires assez importantes. Il peut, du moins, en éviter beaucoup d'expressions grossières, et les affaiblir par les plus nobles intentions. Voilà ce qu'on appelle, dans le véritable sens, un homme vertueux, et il est un juge moral dont l'arrêt a pour nous le plus grand prix, qui voit en effet en lui une plus grande vertu que dans toute autre créature naturellement bonne. C'est cet homme, cependant, qu'on voudrait citer comme exemple d'un laid vertueux. Ses laideurs sont néanmoins l'expression fidèle de tout l'immondice moral qui se trouvait en lui, qui a longtemps opéré, et dont la lourde quantité relève précisément d'autant plus le mérite de sa vertu; et, en effet, pour le répéter encore une fois, avant que les efforts de vertu ne commençassent, de combien sa laideur n'était-elle pas plus forte! Ce serait ici le lieu de parler de *Socrate*, que tous les physiognomonistes et anti-physiognomonistes ont mille fois cité en exemple; nous lui consacrerons un article à part.

Encore quelques considérations :

Il y a une quantité innombrable de pensées, de manières, de grossièretés, de caprices, de désirs immodérés et bas, d'indécences, de sottises, de sentiments boiteux, variés, petits, vils, désagréables, qui, pris à part et même réunis en masse, sont loin de pouvoir être qualifiés de vices, mais qui cependant, réunis en grand nombre, peuvent cruellement rabaisser, vicier un homme, et même le rendre dégoûtant.

S'il reste de bonne foi dans ses affaires, s'il n'a pas de vice capital, et si, en outre, il a encore une espèce de dévotion bourgeoise, on le nomme un brave homme, un fort brave

homme, contre lequel il n'y a rien à dire. Ces sortes de braves gens-là se rencontrent certes en foule, et pourtant ils sont laids ! J'espère, maintenant, m'être suffisamment expliqué à cet égard.

En quatrième lieu enfin, il faudra que nous reculions seulement le point d'où nous observons l'harmonie de la beauté morale et de la beauté physique. De cette manière, mille objections, d'un côté, tomberont d'elles-mêmes; et de l'autre, l'objet de nos recherches n'en deviendra que plus important.

Nous ne considérons pas seulement les effets les plus immédiats de la moralité et de l'immoralité sur la beauté de la figure humaine; mais nous en considérons également les effets indirects quant à l'embellissement ou à la dégradation physique du genre humain. Je vais au milieu de la foule, j'en vois la populace; je traverse des villages, des villes, petites ou grandes; dans chaque lieu j'observe les gens les plus mauvais, la haute et la basse populace, et je remarque partout une cruelle dévastation, une déplorable quantité de visages laids et de figures renversées.

Je rencontre des caricatures de toute sorte, et je ne puis m'arracher à l'observation que le caractère du bas peuple, pris ensemble, est ordinairement la caricature la plus grossière du caractère national.

Mais cette laideur se présente en masse, en masse si effrayante, que mon âme en est profondément accablée, blessée, et que malgré moi je repousse bien loin, quand elle poursuit mon imagination, l'image d'un homme d'une beauté médiocre, certes encore beaucoup au-dessous du parfait idéal de la figure humaine. Car c'est vraiment une obsession, une persécution, que d'avoir constamment sous les yeux l'image d'un bonheur qu'on pourrait posséder et dont on est, hélas ! si éloigné.

Combien de fois ne me suis-je pas demandé : Pourquoi la plus belle race parmi les créatures terrestres, cette race douée de si magnifiques dispositions, pourquoi est-elle tombée précisément le plus bas dans les différentes formes de la laideur et de l'abjection ?

Et plus je réfléchis à cette question, plus je trouve que toujours l'homme, la race elle-même et en particulier chaque individu en son lieu, en est la cause; plus je trouve que cela aussi est renfermé dans la sphère de la perfectibilité humaine; plus je suis persuadé que c'est encore là de la vertu et du vice dans toutes leurs nuances et avec toutes leurs conséquences plus ou moins directes. Et cela des deux manières suivantes :

D'abord, l'affaiblissement moral entraîne décadence, dégradation, grossièreté et corruption en toutes choses; mais la vigueur, l'énergie, l'activité, la force de résistance morale préviennent de pareils effets, font germer toutes sortes de dispositions au bien, et forment, par conséquent, toutes sortes de beautés exprimant ces dispositions.

La dégénération suit son cours à pas lents. Si elle n'a pas à combattre de tendance forte et persévérante vers la perfection, elle se modifie suivant la variété des causes déterminantes jusques en mille et mille variétés.

Aussi, dans le cas contraire, quand, par exemple, le sentiment de la philanthropie, de la bonté, domine surtout dans le cœur de l'homme, abstraction faite de son expression indirecte, expression toute d'aménité, quelle forme à la fois fine et solide ne lui donne-t-il pas ! Quelle beauté pleine de charme ! — Celui qu'il anime est empressé, poli, doux; il n'est pas embarrassé, endormi, lourd, courbé; il n'est pas capricieux, il possède enfin mille autres qualités positives et négatives qui embellissent la figure humaine; nous supposons ici que cette vertu première de toutes les vertus, cettte âme des vertus, a été réveillée, nourrie, ménagée et fortifiée de bonne heure dans le cœur de l'homme, et qu'on a travaillé et frayé la route à la grande variété d'effets heureux qu'elle peut produire.

Ajoutons cependant cette observation, si propre à éclaircir le sujet que nous traitons et à détourner la plupart des objections : à savoir que la vertu et le vice, la moralité et l'immoralité des pères, dans leur acception la plus large, influent beaucoup sur la beauté ou la laideur des enfants. Dans beaucoup de cas connus, on peut répondre d'une manière satisfaisante à cette question : « Cet enfant qui, dès son bas âge, a reçu une éducation si soignée, et qui en effet est devenu si docile, si vertueux, cet enfant, infiniment meilleur que son père qu'il a perdu prématurément, pourquoi a-t-il cependant dans la physionomie tant de choses rebutantes ? » Il faut changer les termes et dire : « Pourquoi a-t-il conservé

cette laideur ? » Et moi j'ajouterai : « Pourquoi en a-t-il hérité ? Pourquoi l'a-t-il reçue au sein de sa mère ? »

Je connais peu d'erreurs plus grossières, plus palpables, quoiqu'elles soient encore aujourd'hui appuyées et nourries par des esprits supérieurs, que celle de faire dépendre tout, dans l'homme, de l'éducation, de l'instruction, des exemples, et non de la conformation primitive, et de croire, par conséquent, cette dernière la même dans tous les individus.

Dans son enthousiasme pour la réforme, et ainsi donc pour l'éducation du genre humain, *Helvétius* a poussé, comme on sait, ce principe contraire à toute expérience, à un tel point qu'en le lisant, je n'osais presque plus me fier à mes yeux.

Nous aurons encore çà et là, dans la suite de ce traité, occasion d'entrer dans de plus amples détails au sujet des différentes propositions relatives à la question débattue.

Nous nous bornerons pour le moment à ce qui suit :

Aussi peu qu'un homme fait ressemble complétement à un autre, aussi peu l'on trouvera un enfant qui, dans la première heure de son existence, ressemble complétement à un autre enfant nouveau-né.

Enlevez à une mère, douée de quelque sensibilité, son enfant qu'elle n'aura regardé avec un peu d'attention que deux minutes après sa naissance, et placez-le entre cent enfants nouveau-nés de la même ville ou de la même contrée (où les ressemblances sont le plus fréquentes), elle saura certainement le reconnaître bientôt parmi le nombre.

Il est d'ailleurs bien avéré que les enfants nouveau-nés, de même que ceux d'un âge plus avancé, ressemblent d'une manière frappante au père ou à la mère, parfois même à tous deux, autant par la configuration en général que par des traits isolés.

Il est également avéré, par l'expérience de tous les jours, qu'on remarque dans le caractère des enfants, des plus jeunes surtout, une ressemblance frappante avec le caractère du père, de la mère, ou des deux conjointement.

Dans combien de fils ne retrouvons-nous pas le caractère vivant du père, son tempérament et la plupart de ses qualités morales ! dans combien de filles le caractère de la mère, ou bien le caractère de la mère dans le fils, et celui du père dans la fille.

Et ce qui prouve bien que cela ne provient pas de l'éducation et des circonstances, c'est que des frères et des sœurs qui ont reçu la même éducation, qui l'ont reçue dans les mêmes circonstances, ont différents caractères. Et le plus grand maître dans l'art de l'éducation, celui qui accorde le moins aux dispositions, à la nature primitive de l'enfant, nous démontre précisément par ses règles d'éducation, par les ressources ingénieuses qu'il emploie, par son attention à aborder, de telle ou telle manière, tel ou tel caractère précoce, à donner au mauvais la meilleure direction, et à bien appliquer et cultiver celui qui est bon, nous démontre, dis-je, qu'il y a diversité dans les dispositions morales, qu'elles diffèrent même dans chaque enfant.

Et, bien que l'éducation puisse diriger cette propension primitive du sang et du tempérament, ces premières dispositions morales; bien que l'on puisse encore faire quelque bon usage des dispositions les plus mauvaises, cependant, de l'aveu de tous les hommes, la disposition primitive du caractère, quoique toujours bonne dans un certain sens, est bonne dans l'un, mauvaise dans l'autre ; dans l'un, plus susceptible de réforme, plus flexible; dans l'autre, sous les mêmes influences, plus dure, plus inflexible, plus rebelle. Il n'est pas du tout question ici de la culpabilité ou de l'innocence morale de l'enfant. Nul homme raisonnable ne prétendra qu'un enfant est moralement responsable des actions qui ont leur source dans les dispositions naturellement mauvaises de son caractère.

Or, nous voilà où nous voulions arriver : Les traits et les configurations se transmettent par succession.

Les dispositions morales se transmettent par succession.

Après les propositions que nous avons démontrées jusqu'ici, qui pourrait encore douter qu'il y ait harmonie entre les traits et les configurations héréditaires et les dispositions morales reçues par la même voie ?

Si la chose est évidente, si les laideurs de l'âme et par conséquent aussi celles du corps, les laideurs du corps et par conséquent celles de l'âme, peuvent se transmettre par succession, nous comprenons, de la manière la plus

claire, pourquoi tant d'hommes, beaux en naissant, et qui se détériorent en grandissant, sont cependant loin d'avoir l'air aussi laid que beaucoup d'autres; pourquoi tant d'hommes laids qui se corrigent et deviennent vertueux, sont cependant loins d'être aussi beaux, aussi engageants par leurs physionomies que beaucoup d'autres moins bons qu'eux.

Mais considérez ici l'harmonie solidement établie entre la beauté morale et la beauté physique. Comme tout ceci la confirmera!

Prenez des hommes de la beauté la plus brillante; supposez qu'eux et leurs enfants se détériorent moralement, s'abandonnent à des passions indomptables, et par conséquent se vautrent tous les jours de plus en plus dans la fange de l'immoralité. Oh! comme ces hommes, du moins leurs physionomies, se dégraderont de génération en génération! Quelles figures grossières, enflées, comprimées, charnues, pouffées, déformées, rongées! Quelle variété infinie de caricatures plus ou moins grossières et communes, de figures plus laides de génération en génération en naîtront insensiblement! Que de milliers d'enfants, images parfaites de parents déjà complétement pervertis, et que l'éducation rendra plus pervertis encore que leurs parents! Des enfants en qui on aura développé moins de bien et nourri plus de mal et de meilleure heure! Grand Dieu! à quelle profondeur l'homme tombe du haut de cette beauté primitive dont ta bonté paternelle le para si richement! A quelle profondeur il tombe dans l'égout de la laideur, se transformant même parfois en figure de démon, à l'horrible aspect de laquelle l'ami de l'humanité se sent pénétré de douleur et n'ose relever son regard. Vice, passion, indomptable frénésie, sensualité, immodération, cupidité, paresse, astuce, vices et passions enfin, que d'horreurs vous offrez à mes yeux! Comme vous défigurez mes frères!

Ajoutons encore ce point qui s'y rattache essentiellement : que ce n'est pas la figure seule, que ce ne sont pas exclusivement ses parties molles ou solides, mais que c'est tout le système osseux avec son incarnation, tout, absolument tout, la taille et le teint du visage, la voix, la démarche et l'odeur : tout ce qui, dans l'homme, se trouve en rapport avec sa physionomie, qui peut devenir dégoûtant, qui peut se détériorer et s'embellir. Offrons-en le tableau à notre imagination, ou bien, hélas! allons voir la réalité; allons voir un hospice, une maison de correction, assemblage et réceptacle de gens désœuvrés, débauchés, ivrognes, et comparons-les avec toute autre congrégation mieux pensante, quelque imparfaite qu'elle soit, et malgré tout ce qu'on y remarque encore de faiblesse humaine, avec une assemblée de frères moraves ou memnonites, ou tout simplement avec une corporation d'ouvriers industrieux, quelle conviction profonde et vitale n'en acquerrons-nous pas sur l'opinion que nous avons émise! Plus encore que conviction vitale! Cette comparaison réveillera en nous des sentiments relatifs à nous-mêmes et aux autres, sentiments qui, tout cruels qu'ils peuvent être, n'en sont pas moins salutaires. Et c'est là tout mon but!

Mais l'homme n'est pas seulement fait pour qu'il puisse tomber; il peut revenir aussi sur ses pas et même remonter plus haut que le point d'où il est tombé. Arrachez aux hommes les plus laids les enfants qui sont effectivement déjà les modèles vivants de leurs parents, arrachez-les-leur, et élevez-les dans une institution publique bien organisée et bien tenue; le moindre pas que les plus mauvais auront fait en faveur de leur embellissement sautera aux yeux avec une évidence frappante. Placez-les, quand ils auront acquis l'âge, dans des circonstances qui ne leur rendront du moins pas trop difficile la pratique de la vertu, et où les tentations du vice ne les exciteront pas d'une manière extraordinaire; mariez-les entre eux; supposez que la tendance au bien se conserve dans tous, au moins jusqu'à un certain degré; supposez qu'on donne quelques soins à leur éducation, quand même ce ne seront pas des soins fort recherchés; que leurs enfants à leur tour se marient entre eux, etc., etc. Dans la cinquième et sixième génération, vous aurez des hommes de plus en plus beaux (pourvu qu'il n'y ait pas d'accidents particuliers qui s'y opposent); et cette beauté progressive se remarquera non-seulement dans les traits de la figure, dans la conformation osseuse de la tête, mais dans leur personne entière, dans tout leur extérieur! Car, chose bien certaine, à côté des autres vertus et de la tranquillité de l'âme naissent l'ordre et l'activité, la modération, la propreté et certains soins dans l'édu-

cation pour toutes ces choses; enfin beauté réelle de l'incarnation, du teint, tenue gracieuse du corps, liberté, sérénité. Les laideurs, au contraire, qui proviennent de maladies graves ou légères, et d'autres causes de ce genre, doivent nécessairement diminuer, par la raison que toutes ces vertus apportent et favorisent la santé et le libre développement des membres. En un mot, il n'est point de beauté matérielle dans aucune partie du corps humain qui soit à l'abri de l'impression, bonne ou mauvaise, de la vertu ou du vice, pris dans le sens le plus large.

A quel ami de l'humanité ces considérations ne doivent-elles pas remplir le cœur d'une vive émotion! Dieu a donné à la beauté de la figure et du corps de l'homme un tel pouvoir sur son cœur! Que n'éprouves-tu pas, philanthrope sensible, quand tu te trouves devant les créations idéales de l'antiquité, devant les belles têtes d'anges et d'hommes de *Raphaël*, du *Guide*, de *West*, *Meng*, *Fuesslen!* Dis, quel désir, quelle impatience d'embellir et d'ennoblir notre nature dégradée viennent te saisir et porter le trouble dans ton âme!

O vous, inventeurs, protecteurs et amateurs des beaux-arts, depuis le génie créateur jusqu'au riche qui a le mérite d'acheter vos œuvres, écoutez cette leçon importante : Vous voulez tout embellir? C'est bien, nous vous en savons gré; mais ce qu'il y a de plus beau, l'homme, vous voulez l'enlaidir. Non, vous ne le voulez pas? Mais alors n'empêchez pas qu'il ne devienne bon, ne soyez pas indifférents à ce qu'il le soit ou qu'il le devienne! Employez les forces divines qui résident dans vos arts à rendre l'homme bon, et il ne manquera pas de devenir beau!

L'harmonie du bon et du beau, du mauvais et du laid, ouvre à vos arts un vaste champ, un champ immense, magnifique. Ne songez pas à embellir l'homme sans l'améliorer. Aussitôt que vous voulez former le goût aux dépens du cœur, il deviendra plus mauvais. Et puis vous aurez beau faire, il deviendra certainement aussi plus laid; le fils et le petit-fils, si cela continue de la sorte, seront plus laids encore. Combien alors vous aurez combattu vous-mêmes vos propres projets!

Jouerez-vous toujours avec l'homme, messieurs les maîtres des beaux-arts? Que veut dire cela? Cela veut dire que vous voulez construire une superbe maison, et vous en remettre, pour la construction, au ciseleur et au doreur!

Vous espérez lui former le goût par des pièces qui excitent la volupté. Que veut dire ceci? Ceci veut dire que voulant enseigner à votre fils la sagesse de Dieu dans l'économie du corps humain, vous allez lui anatomiser les parties secrètes d'un cadavre.

Mais nous reparlerons de cela.

Je termine par un mot de haute consolation pour moi et pour nous tous, qui avons bien encore sujet de nous plaindre de maintes parties de notre physionomie et de notre configuration, que peut-être il n'est plus possible de détruire ici-bas, et qui cependant aspirons au perfectionnement de notre être moral :

« On sème sans honneur et récolte avec magnificence. »

NOTES.

Mille traits de beauté morale et mille traits de vice sont trop fins pour le crayon et le burin et échappent à l'œil de l'artiste; mais quand ils sont sensibles, évidents, même dans le dessin et sur le papier, il faut nécessairement alors qu'ils soient fortement marqués, indubitables, convaincants.

1. Un tel visage, du moins une telle bouche ne sortit pas des mains de la nature. Le vice, l'avarice crapuleuse et sans borne, l'insensibilité abrutie peuvent seuls décomposer ainsi les traits de la Divinité. Un énorme degré de vice repousse toute beauté, toute ressemblance idéale. Un sage, un homme bon et vertueux pourrait avoir cet air? marcher, se mouvoir de la sorte? Quel homme, je ne veux pas dire, quel connaisseur des hommes, oserait imaginer ou soutenir, même de loin, une supposition semblable?

2. Encore un degré plus bas. Une figure que le vice, des voluptés qui révoltent la nature, des voluptés purement brutales, ont presque ravalée au-dessous de la bestialité, en éteignant la dernière étincelle de sentiment, d'humanité et de nature. Il est vrai que c'est la plus grossière caricature; mais si ce n'est pas précisément de cette manière que la volupté ravage la figure humaine, ne le fait-elle pas d'une autre manière, et peut-être plus terrible encore? Celui qui voit le détail

des physionomies humaines dans les hôpitaux et les maisons de correction, n'ose souvent pas en croire ses propres yeux, et frémit intérieurement à la vue des stigmates dont le vice marque ses esclaves.

3. Ici les traits de l'ivresse, confondus avec ceux de l'extrême stupidité; peut-on les regarder sans dégoût? Et ces hommes seraient-ils bien devenus des créatures aussi affreuses, aussi rebutantes, s'ils n'avaient pas effacé à force de vices le cachet de la nature humaine? Peut-on s'imaginer un être plus infâme, plus dégradé que celui auquel appartient le profil aumilieu?

4. Le *nec plus ultra* de la stupidité brutale, dans le profil de l'homme, particulièrement dans la partie inférieure; et dans celui de la femme, le front et le nez (non compris les oreilles); ne serait-elle pas révoltante, cette pensée, qu'une pareille figure logeât un esprit sage, vertueux, élevé?

Nous détournons les yeux en frémissant d'effroi sur la décadence de la nature, et nous nous félicitons de ne pas connaître un seul individu sur mille qui soit aussi horrible!

5. Qui sympathisera avec une de ces figures? Qui pourra y faire ressortir des vertus énergiques, des affections pures, une noble bienveillance, une force d'esprit supérieure?

1. Froid, immobile, glacé, presque sans une étincelle de sensibilité et de délicatesse.

2. Grossier sang-froid réuni à une raillerie insipide.

3. Dédain d'une fille commune.

4. Volupté sensuelle, sans véritable amour.

5. Langueur physique d'un libertin roué et de bonne trempe.

6. Quelle noblesse, quelle piété, quelle patience, quelle dignité, quelle expérience de l'âge dans la figure et l'attitude!

7. Quelle insensibilité, quelle rudesse, quelle abjection! La bouche est encore trop bonne pour cette attitude, ce regard.

8. L'esprit de petite spéculation, le défaut de sagesse, la brutalité verbeuse ont plissé cette figure.

9. C'est l'image de la cruauté la plus sanguinaire, incapable d'aucune émotion, d'aucune impression d'humanité.

10. Ce masque n'annonce certainement pas la vertu, ni la noble simplicité, ni la bonté, ni la confiance ou la sincérité. Une avarice sans bornes, la méchanceté la plus endurcie, une friponnerie sans égale ont détruit dans l'œil et dans la bouche tout agrément, tout trait supportable. Cette figure n'avait sans doute pas beaucoup meilleur air avant sa décadence; mais le vice seul a pu réduire les traits à l'état désordonné où nous les voyons.

11. Figure de satyre retournée et renversée de la sorte par la volupté, par une insensibilité insoucieuse, par l'extrême brutalité et le défaut absolu de toute intelligence.

12. C'est ainsi que le dédain, même sans être arrivé au dernier degré, courbe la bouche; voilà comme il se grave en traits ineffaçables dans la physionomie, comme il défigure un visage qui, sans cette empreinte vicieuse, aurait peut-être de l'agrément.

13, 14, 15, 16. Remontons quelques degrés et ranimons-nous par l'expression de passions plus nobles! Qui ne regardera avec un profond sentiment de bienveillance les quatre têtes que voici? et pourquoi? parce que sur ces quatre têtes la beauté morale s'élève jusqu'à la passion même. Il n'y a que des âmes nobles et élevées qui puissent ainsi languir, pleurer, aimer et trembler.

17. Figure qui n'est pas précisément belle; mais l'harmonie de l'ensemble, la noble sagesse, la bonté, le calme, l'absence de passions lui donnent du charme. Comparez cette figure avec les Nos 1, 2, 3, 4, etc., et dites-moi, chers lecteurs et juges, censeurs et autres, quel que soit votre nom, dites-moi si vous doutez encore que le vice détruise, enlaidisse, et que la vertu élève, charme, qu'elle donne des grâces, de l'amabilité et de la beauté, si ce n'est à la forme entière, du moins aux traits de la figure? (car quelle vertu, en tant que vertu, est sans charme? et quel vice, en tant que vice, est sans laideur?) Vous en convenez, mes amis; et puisqu'il en est ainsi, nous n'ajouterons plus rien.

XXI. — Socrate.

Le fameux jugement du physiognomoniste *Zopyre* sur *Socrate :* « Qu'il était sot, brutal, voluptueux et adonné à l'ivresse, » a été cent fois employé de nos jours comme un crime contre la physiognomonie, et les défenseurs de la science n'ont pas moins souvent tiré parti

de la réponse de Socrate à ses disciples qui sifflaient le physiognomoniste :

« J'étais porté de ma nature à tous les vices, mais l'exercice et la vertu ont corrigé ces faiblesses et supprimé ces penchants. »

Disons, nous aussi, un mot à ce sujet. Toute insignifiante que soit cette anecdote par elle-même, ayant nécessairement de commun avec toutes les anecdotes de n'être vraie qu'à moitié, elle peut cependant nous fournir un vaste texte physiognomonique.

Admettons-la telle qu'on la raconte ; que s'ensuit-il ? Pas la moindre des choses contre la physiognomonie en général, tout au plus quelque chose contre celle de Zopyre.

Supposez que Zopyre se fût trompé, qu'il n'eût pas vu partout les traits d'excellence de Socrate, ou qu'il eût trop observé la rudesse, le massif de sa figure : que serait-ce ? en quoi cela combattrait-il la physiognomonie ?

Le physiognomoniste qui, en l'honneur de la physiognomonie, soutiendrait « qu'il ne se trompe jamais, » ressemblerait au médecin qui, en l'honneur de la médecine, soutiendrait « qu'il ne lui meurt jamais de malade. »

Celui qui, en raison d'un ou de cent faux jugements portés par le physiognomoniste, rejette la physiognomonie, d'ailleurs bien évidente, ressemble à celui qui rejette la médecine parce qu'il y a des médecins inhabiles, ou parce que les médecins les plus habiles voient mourir de leurs malades.

Mais allons plus directement au fait.

Il est certain que toute l'antiquité a reconnu la laideur de la physionomie de Socrate.

Il est certain que tous les portraits de Socrate, quelque différents qu'ils soient, se ressemblent en quelque sorte par la laideur. Si nous ajoutons à cette considération ce que disait de lui, touchant sa ressemblance avec *Silène* (1), *Alcibiade*, qui certainement connaissait aussi bien Socrate qu'il savait reconnaître le beau et le mauvais, la laideur de Socrate en général ne peut plus être révoquée en doute.

Et cependant, d'après tout ce que nous savons de lui, Socrate était le plus sage, le meilleur des hommes, un homme sans égal.

(1) Il est difficile, dit *Winkelmann*, que la nature humaine soit dégradée plus qu'elle ne l'est dans la figure de *Silène*.

Nous accorderons d'abord ces deux points; nous nous garderons bien de jamais arriver à la preuve de nos opinions en rejetant ou en révoquant en doute des choses certaines, ou du moins d'une grande probabilité.

Le meilleur et le plus sage des hommes a donc la physionomie d'un homme sot et éminemment sensuel, ou, pour mieux dire, une physionomie grossière, rude, laide et rebutante? Comment sortir de cette contradiction ?

1. La difformité de Socrate, que mentionnent presque tous ceux qui parlent de lui, est une chose si remarquable, si étrange, si frappante, qu'elle a semblé à tous une contradiction, une anomalie dans la nature. Est-ce là, bien considéré, une preuve pour ou contre la physiognomonie ? On attendait absolument le contraire, c'est-à-dire un accord parfait entre l'extérieur et l'intérieur ! On s'étonnait de ce désappointement ! La conscience de cette désharmonie, cette attente générale, cet étonnement général, que l'on en juge par soi-même, d'où provenaient-ils ?

2. Si cette désharmonie fut effectivement telle qu'on le dit, elle pourrait être considérée comme une exception à la règle, et comme telle, elle prouverait aussi peu contre la physiognomonie qu'un monstre né avec douze doigts renverserait cette vérité que les hommes ont chaque main garnie de cinq doigts. Nous pourrons donc ici reconnaître l'existence de rares exceptions, méprises de la nature, fautes d'impression, si je puis m'exprimer ainsi, qui ne détruisent l'expression généralement lisible et manifeste des figures humaines pas plus que dix ou vingt fautes typographiques ne rendent un gros volume illisible et inexplicable.

3. Mais il y a bien d'autres réponses à faire encore, et voici, peut-être, ce que je puis dire de mieux à cet égard. Les hommes d'un caractère surabondant, énergique, plein de facultés actives, sont en général, eu égard à la masse entière et à la forme de leur corps, désagréables, rudes, tortueux, et par conséquent bien éloignés de ce que les Grecs, l'artiste et tout homme de goût comprennent sous le nom de beauté. Or, aussi longtemps qu'on n'étudiera et ne comprendra pas ces traits puissants, ces formes énergiques, l'œil qui ne cherche que la beauté s'en trouvera

offensé. La figure de Socrate est évidemment de cette espèce.

4. On ne peut assez apprécier, dans l'étude de la physiognomonie, et l'écrivain physiognomoniste ne saurait assez souvent répéter que, pour bien juger de la figure d'un homme, il faut surtout distinguer les dispositions naturelles et le développement des talents, les facultés et l'application de ces facultés, les parties solides et les parties mobiles, les traits permanents et les traits fugitifs; et il paraît qu'on n'a pas fait cette distinction délicate en prononçant sur la figure de Socrate. Zopyre et Alcibiade, Aristote et presque tous les physiognomonistes que je connais, les adversaires, que dis-je ? d'innombrables défenseurs de la physiognomonie, ont commis cette faute.

La forme du visage de Socrate peut avoir été très-laide pour des yeux non physiognomoniques, et ses traits cependant pouvaient être d'une beauté divine, et ainsi en sens contraire.

Un homme peut devenir mauvais avec les meilleures dispositions, et un homme avec les dispositions les plus mauvaises, comme on l'a dit souvent du reste, peut atteindre la perfection. Les plus beaux talents peuvent rester sans développement, comme un exercice assidu peut porter les talents les plus médiocres à une étonnante perfection. Quand les dispositions sont d'une grande supériorité, il faut déjà un observateur très-fin pour reconnaître, dans leur repos, que la culture en fut négligée; de même, si les dispositions sont défavorables, l'œil très-exercé en pourra seul découvrir l'amélioration dans les traits de la figure. Car remarquons bien que les dispositions, les facultés fondamentales de l'humanité, sont plus manifestes dans la forme, dans les traits solides et permanents; tandis que l'application et le développement de ces facultés résulte plutôt des parties molles, mobiles, fluides. Celui qui a l'habitude de ne prêter son attention qu'à la mine variable et au mouvement des traits fluides, et qui n'a pas fait une étude particulière de la forme solide et des traits stables et tranquilles du visage, celui-là, comme Zopyre, n'observera dans la figure de Socrate ni le parfait et le particulier des dispositions, ni l'amélioration de ce qu'il peut y avoir de mauvais, et portera conséquemment un jugement erroné. Il m'importe beaucoup de bien expliquer cette pensée. Nous supposons que les grandes dispositions de Socrate se trouvaient exprimées dans la forme grossière et désagréable du visage, et qu'on n'avait pas étudié cette forme du visage, ces traits permanents; de sorte que l'œil subtil du Grec, ne cherchant que le beau, fut aussitôt prévenu contre cette physionomie par le rude, le grossier, le massif des traits qui la composaient. Si nous y ajoutons, ce que tout observateur remarquera, que les améliorations de ce qu'on nomme ordinairement mauvais dans les dispositions ne sont guère frappantes, si ce n'est au moment de l'activité du visage, rien ne nous paraîtra plus facile, sous ces conditions, que de prononcer un jugement erroné, et rien de plus apparent qu'une fausse déduction contre la physiognomonie.

5. J'ai parlé jusqu'ici de dispositions bonnes et mauvaises. Pour éclaircir entièrement le sujet qui nous occupe, il est nécessaire que nous développions avec plus de profondeur cette idée de bonnes et mauvaises dispositions.

L'homme venu au monde avec les dispositions les plus heureuses peut devenir mauvais, comme celui à qui la nature a donné les plus mauvaises dispositions peut devenir bon à sa manière.

Personne n'a, à bien parler, des dispositions mauvaises; personne, non plus, n'en a de moralement bonnes, c'est-à-dire que personne ne vient au monde ni vertueux ni vicieux. Tous les hommes sont d'abord des enfants, et les enfants nouveau-nés ne sont ni des malfaiteurs ni des gens vertueux. Ils sont innocents. Peu d'hommes deviennent, avec le temps, vertueux à un haut degré; peu deviennent vicieux à un degré pareil. Une quantité innombrable d'hommes flottent dans les termes moyens. Ils paraissent manquer de force pour se distinguer, soit par leurs vertus, soit par leurs vices. Mais tous ces êtres, que pour un moment nous avons regardés comme innocents, tous faillissent comme tous meurent. Personne ne peut échapper ni à la faute, ni à la mort. La faute, c'est le penchant pour les plaisirs des sens, qui ont pour suite le trouble du cœur ou l'affaiblissement des forces physiques. En ce sens, afin de le dire en passant, le péché originel, cet objet de risée pour notre siècle philosophique, est la proposition la plus vraie et la plus susceptible de

preuve pour le vrai philosophe, c'est-à-dire pour l'observateur calme de la nature.

L'expérience, loin de combattre cette vérité, la confirme au contraire. Il n'y a d'abord dans les hommes (même dans ceux qui parviendront après à la plus grande vertu ou au plus haut degré de vice) qu'irritation et force matérielle, que désir d'agir, de s'étendre, de vivre, d'élargir l'existence; désir qui, considéré en lui-même, est bon comme ressort de l'humanité, mais qui, dans le principe, ne peut être regardé ni comme moral, ni comme immoral. Si cette irritation, cette force est de nature à conduire communément, dans le contact avec certains objets, ou dans des circonstances inévitables, à des sentiments et à des actes mauvais qui minent la tranquillité et le bonheur des hommes, de nature à ne pouvoir, dans la position actuelle de l'humanité et du monde, être presque employée qu'au mal, c'est alors une disposition moralement mauvaise; mais, dans le sens inverse, ce sera une disposition moralement bonne, si on l'emploie communément, dix fois, cent fois pour une à l'avantage de la société.

Or, il est incontestable, d'après l'expérience générale, que là où il y a grande force et grande irritabilité, il faut qu'il naisse en même temps beaucoup de passions, lesquelles, en grande partie, conduisent à des sentiments et à des actes moralement mauvais. « L'abus de pouvoir, dit Helvétius (et de toute force dont on a la conscience), tient au pouvoir, comme l'effet à la cause. » « Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit. » On voit par là dans quel sens on peut dire qu'un homme a de mauvaises dispositions. Cela peut signifier qu'il a les meilleures dispositions; car, au fond, cela ne veut dire que ceci : dans certaines circonstances, cet homme est à un degré extraordinaire susceptible d'être excité, irrité, comme dans certaines circonstances il peut, au même degré, rester indifférent. Or, il est possible qu'il emploie bien cette masse de force dont on abuse communément; il est possible que ce naturel si indifférent rencontre des circonstances, qui le surexcitent, ou bien il est possible qu'il résiste aux plus fortes irritations, ce qui sera alors effectivement de la vertu, ou du moins l'apparence de la vertu, et par conséquent usurpera le nom de vertu ou de force morale.

6. Appliquons ce que nous venons de dire à un portrait de Socrate.

A en conclure de ce portrait, gravé d'après *Rubens*, et que nous prenons d'abord, Socrate avait certainement de grandes dispositions à devenir un grand homme, pour peu qu'il eût eu cet air! — et je pense qu'il a dû avoir nécessairement meilleur air, car c'est bien sa vingtième copie, et chaque copie a perdu. Zopyre se trompa certainement lorsqu'il voulut faire entendre que ses dispositions naturelles étaient faibles. Il se peut, et la grande masse de son visage le rendait nécessaire peut-être, il se peut que l'esprit lucide y fût parfois enveloppé d'un nuage. Mais Zopyre, ou plutôt un vrai physiognomoniste, habitué à porter ses observations sur les parties solides de la figure humaine, n'aurait jamais dû ni pu dire : Voilà une tête naturellement sotte.

Celui qui prend cette structure frontale pour la demeure de la sottise n'a jamais observé le front de l'homme. Si Zopyre ou tout autre ancien ont pris cette voussure, cette hauteur, ces impressions pour signes de sottise, je ne pourrai rien dire, si ce n'est qu'ils n'ont jamais ni observé, ni comparé la nature des fronts. Quels que soient les effets d'une bonne ou d'une mauvaise éducation, d'une condition heureuse ou malheureuse, quelle qu'en soit l'influence sur le changement en bien ou en mal d'un homme, un front tel que celui-ci se ressemblera toujours dans la forme principale et dans son caractère principal, et il ne devrait jamais tromper le vrai physiognomoniste. Certes, dans cette voûte élevée, spacieuse, habite un génie qui sait se frayer un passage à travers la nuit des préjugés et désarmer des légions d'obstacles.

En outre, la force des os de l'œil, les sourcils, la ligne du nez si large, la profondeur des yeux, l'élévation de la pupille sous la paupière, tout cela séparément ou réuni n'annonce-t-il pas de grandes dispositions naturelles de l'intelligence, et même des facultés intellectuelles déjà développées et mûries? Cependant, qu'est-ce que cette vingtième ou trentième copie, mise à côté de l'original? De cent portraits faits par de bons peintres, lequel a exactement le contour du front? Quelle silhouette même le rend dans toute sa pureté? Combien moins encore doit le rendre la gravure, exécutée d'après on ne sait quelle copie!

« Mais pourtant ce visage n'a absolument rien de cette noble simplicité, de cette franchise si calme, sans vues, sans prétention, qu'on admire tant dans l'original? N'est-on pas frappé de cette fausseté, de cette volupté brutale qui percent dans les yeux? »

J'en conviens, quant au visage qui est devant vous. Mais je dis d'un côté qu'un homme d'une faculté, d'une surabondance telles que l'annonce cette figure, peut déployer une force extraordinaire sur lui-même, et devenir par vigueur ce que mille autres sont seulement par absence d'énergie. D'un autre côté, ce qui échappe à l'art du dessinateur, au travail de la gravure, la figure animée peut le posséder à un degré assez sensible pour n'être pas méconnaissable. Nous avons déjà dit un mot à ce sujet, nous le répéterons ici d'une manière plus précise :

Ce sont les plus belles formes du visage qui cachent surtout les vices les plus terribles. C'est souvent un petit trait, inexprimable au burin, et ne se montrant surtout que dans les mouvements, qui trahit le vice le plus énorme. Il en est de même des formes laides du visage, ou, comme je dirai plus volontiers, des formes surabondantes, fortes, comme celles de notre *Socrate*, où les caractères les plus fins, les plus nobles, les plus animés de la sagesse et de la vertu, ne se manifestent qu'indirectement, à l'œil présent et pénétrant, par des traits faibles, inexprimables et surtout mobiles.

Les portraits reconnaissables de tels visages, reconnaissables précisément par la force et la saillie des traits les plus prononcés, sont par conséquent les pasquinades les plus violentes. Ce portrait de Socrate que nous avons sous les yeux pourrait être appelé reconnaissable pour la masse, et être en même temps la plus méchante pasquinade contre lui. On rend les traits grossiers un peu plus grossiers encore, on omet les traits délicats. Voilà l'ordonnance de toute pasquinade d'orateur ou de peintre, dont se servent en littérature tous les fripons et en peinture tous les charlatans.

C'est de ce point de vue que j'envisage presque tous les portraits de Socrate. Peut-être le portrait de Socrate a-t-il produit au premier regard un pareil effet sur les autres, comme il est bien certain qu'il l'a produit sur moi-même. Les parties saillantes, noueuses, massives, effrayèrent et embrouillèrent tellement l'œil du Grec, si habitué aux belles formes, qu'il ne vit point *l'esprit* de la physionomie de Socrate. Qui peut en douter encore, puisqu'il est certain qu'il ne comprenait pas le *corps* de cette physionomie, c'est-à-dire les contours et les formes des parties solides?

7. « La figure que nous avons sous les yeux, dira le physionomiste raisonnable, est au moins aussi singulière, aussi distinguée que le fut le caractère de Socrate. » Ces paroles seules devraient déjà nous faire penser qu'il y a encore moyen de nous réconcilier avec la physiognomonie, ne fût-ce que pour l'amour de la physionomie qui est devant nous.

Mais nous y avons vu, et nous y voyons, plus que cela. Nous déclarons hardiment que dans cette figure il y a des traits marqués, ineffaçables, d'une grandeur extraordinaire, d'une constance difficile à ébranler; l'ensemble, malgré la défectuosité de quelques traits isolés, porte le caractère de l'incorruptibilité. Nous ajouterons à ce que nous avons déjà dit à l'avantage de cette figure : Dans la partie supérieure du menton, il y a intelligence énergique; dans la partie inférieure, une vigueur et un courage qui touchent de fort près à l'intrépidité. Ce cou ramassé, gros, court, selon le jugement général et uniforme de toutes les nations, jugement qui est l'expression du sens commun, marque de l'obstination.

Si nous n'oublions pas que l'omission des traits plus fins et plus animés, et l'augmentation, quoique minime, de grossièreté dans les traits grossiers, sans enlever la ressemblance à une figure telle que la présente, lui ôte cependant l'âme, nous ne serons pas étonnés de voir réunie dans cette figure tant de grandeur à tant de petitesse, tant de traits qui promettent à tant de traits repoussants.

Si nous avions sous les yeux la nature vivante, nous nous en persuaderions facilement. Les yeux si fixes nous parleraient bien autrement si nous les voyions remplis de vie et de mouvement; s'ils plongeaient au fond de notre âme dans le moment où le grand homme nous enseignerait à révérer les dieux, à croire à l'immortalité, ou bien nous recommanderait la simplicité et la modestie. Est-il un connaisseur de l'homme qui puisse douter de ce fait?

Cette bouche, si malheureuse maintenant, et dont on peut démontrer le dessin inexact et

défectueux, en la comparant à toute autre bouche, cette bouche si malheureuse, placée dans un de ces moments que nous venons d'indiquer, quelle forme infiniment différente elle prendrait! Ne le sentez-vous pas, observateurs et amis de l'homme?

8. Qu'on me permette ici une petite digression, une plainte contre les peintres et les dessinateurs.

Les peintres, sculpteurs et dessinateurs font ordinairement une caricature de ce qui dans la nature semble déjà caricature. Ils sont communément empressés de saisir et d'immortaliser les moments les plus funestes, les moments d'une indolente inactivité dans lesquels tombe si facilement, ou ne peut presque s'empêcher de tomber, celui qui pose devant eux, parce que ces moments sont si faciles à dessiner, et prêtent au spectateur à rire et à s'exclamer. Il en est de la plupart des têtes bizarres comme des pasquinades : elles sont presque toujours reconnaissables, mais presque jamais ressemblantes. Ainsi les pasquinades, comme les mauvais portraits, trouveront toujours des admirateurs. Mais l'artiste ne doit jamais travailler pour ces admirateurs superficiels. La belle vérité, et l'admiration de ceux qui savent admirer, voilà ce qui doit être son but immédiat; ce qui est digne d'admiration n'en manquera point. Ces moments heureux de la figure humaine, ces moments de véritable existence, où l'âme, avec toute sa force individuelle, se manifeste dans le visage comme le soleil qui se lève; ces moments qui colorent tout le visage de la sérénité du ciel, qui les recherche? qui les attend? qui veut les peindre? qui sait les peindre?

9. Nous retournons à Socrate. Il avoua que l'application, la réflexion, l'exercice avaient amélioré son caractère. Cela doit, selon nous, s'être exprimé également dans le visage; mais où, et comment? D'une manière presque insensible dans les parties solides, d'une manière plus sensible dans les parties mobiles, et de la manière la plus sensible dans le mouvement des parties mobiles et dans l'esprit de la physionomie, qu'aucun pinceau, et, à plus forte raison, aucun burin, ne sauraient atteindre. Avec tout cela, il peut être resté en Socrate une grande somme de corruption, et, par conséquent, l'expression s'en peut être maintenue dans le visage. Le plus sage n'a-t-il pas ses moments, ses heures de sottise? le meilleur n'a-t-il pas ses moments de passion et de vice, si ce n'est dans ses actions, au moins dans le mouvement de son cœur? Socrate seul aurait-il fait exception à la règle?

Tous ces points réunis, la figure de Socrate ou l'anecdote physiognomonique qu'on raconte sera-t-elle à l'avantage ou au préjudice de la physiognomonie?

10. Au reste, je veux bien accorder que la sagesse céleste a parfois daigné descendre dans de mauvais vases terrestres, dans des vases abjects aux yeux du monde, afin qu'on n'accorde pas à des hommes mortels l'honneur dû à elle; j'accorderai que sa véritable beauté reste cachée aux regards de la masse, que même elle est blasphémée afin que les vases ne s'enorgueillissent pas de la dignité et des prérogatives que Dieu leur a données.

11. Mais je ne conviendrai jamais que le véritable perfectionnement, qu'une sagesse grave et soutenue, que le courage de la vertu et une constance éprouvée puissent réellement exister et ne point se trahir dans une figure, à moins qu'elle ne grimace à dessein, et à moins que de violents accidents ne l'aient désorganisée.

Mais à quoi bon nous occuper de Socrate, si loin de nous et n'existant plus? Quelle abondante solution nous donnerait un seul moment de son existence! Présentez-nous à sa place un pendant vivant, et voyons alors qui du défenseur ou de l'antagoniste de la physiognomonie aura l'avantage.

Amenez-nous le plus sage et le meilleur des hommes que vous connaissiez, le plus sage et le meilleur avec la physionomie, à votre avis, la plus sotte et la plus méchante : vous aurez d'abord fort longtemps à chercher; mais, quand il sera trouvé, nous le commenterons d'après nos principes, et si alors vous n'êtes pas forcés de dire : «Cet homme n'est pas aussi bon, aussi sage que nous l'avions cru,» ou bien : « Il y a des traits visibles de grande sagesse et de bonté que nous n'avions pas remarqués; » si vous n'êtes pas obligés de proférer cet aveu, je veux avoir perdu ma cause.

Notes.

Toutes ces têtes, copiées sur des antiques, paraissent être des portraits plus ou moins res-

semblants de Socrate. Nouvelle preuve qu'on peut avoir de la foi dans les copies de têtes extraordinaires, sans leur accorder cependant une confiance absolue.

D'une part, on peut dire que ces huit profils successifs ont entre eux une ressemblance parfaite, et il est évident que tous représentent la même personne. On trouve dans tous la même tête chauve, la même coupe des cheveux, l'enfoncement du nez, le creux à sa racine, et puis, dans l'ensemble, une certaine obésité.

D'une autre part, malgré la difficulté de comparer tant de portraits de la même figure, l'œil exercé remarquera une différence évidente dans l'expression de ces huit profils.

Les fronts des n°s 2, 7 et 9, sont beaucoup plus perpendiculaires que ceux des autres. Il est vrai que dans tous ces huit profils il n'y en a pas un seul qui annonce une tête faible, mais ces trois-là ont le moins d'esprit. Le contour du front et du crâne du n° 3 annonce le plus d'intelligence. La bouche de la même figure et celle du 7 ont le plus de fermeté; celle du 6 marque le plus de finesse. Dans le contour de la bouche du 4, il y a une grande expression intellectuelle, mais moins de génie que dans le 3. Le 5 exprime beaucoup moins. Le 8 a un regard attentif et vous répond sans mot dire.

XXII. — Différents exercices physiognomoniques.

Voici encore une suite de figures pour servir d'épreuve au sens physiognomonique. Nous n'étendrons pas notre jugement, afin de ne pas anticiper sur le résultat des observations de nos lecteurs.

1. L'enthousiasme et le froid intérieur sont inséparables; preuve en est cette figure pleine d'énergie, de volonté invincible et de dureté. Le regard est celui d'un homme fort et faiseur de projets; ce qu'il se propose, une telle bouche annonce qu'il doit pouvoir l'exécuter.

2. Le fameux *Knipperdolling*. Friponnerie et astuce dans la bouche; dans le front et dans l'œil, du courage. Que n'auraient pu espérer la vertu et l'humanité de la vigueur et de la fermeté d'une telle figure! Quelles actions durables de prudence et d'héroïsme! Mais non, ce que nous voyons, c'est un esprit immobile, froid et cruel, un œil sans amour, une bouche sans compassion! Celle d'à côté exprime tout l'opposé, l'orgueil opiniâtre : c'est du dédain sans vigueur.

3. *Storzenbecher*. Le plus haut degré de cruauté brutale, inexorable, sans but. L'ensemble ne paraît plus susceptible de chaleur, de compassion, d'intimité.

4, 5. Ces deux figures, qui certes ne sont pas précisément belles, annoncent de la probité, de la bonne foi, de la bonté d'âme, un esprit droit et ouvert. Celui qui refuse de l'estime et de la confiance à de telles figures n'en mérite certainement pas lui-même.

6. L'image imparfaite d'une tête musicienne: le front et les sourcils moins pensant que saisissant vite et profondément; peu d'extension, beaucoup d'intension. L'intensif est surtout exprimé dans le regard de l'œil, dans le frontal orbitaire et le sourcil. Dans la bouche règne ce délicat, ce mol, ce voluptueux, cet amoroso du goût musical.

7. Comme le mauvais dessin de l'œil défigure, renverse l'ensemble! Cette courbure du front est plus mâle que femelle. Abstraction faite de ce point, vous pouvez considérer le nez par lui-même comme le signe bien déterminé d'une fermeté calme et d'une fidélité prudente et bienveillante. L'ensemble a de la bonté et de la noblesse.

8 à 26. Pas tout à fait *Voltaire*. Ce ne sont que des caricatures de lui que nous avons devant nous, — exercices d'un artiste qui voulait seulement jeter sur le papier le caractère principal de l'ensemble, et non déterminer trait par trait. Car Voltaire, l'écrivain des nations de notre siècle, ne pouvait avoir ce front plat, comme dans presque tous ces dix-neuf profils. Le caractère des yeux se ressemble presque dans tous; ils sont pénétrants, pleins de feu, mais sans sublimité et sans grâce. 9, 10, 14 de la septième table annoncent le plus l'esprit d'invention, la force et le génie; 13 et 15 indiquent le penseur; 18, 19 et 20 expriment le moins un esprit subtil. Sur toutes ces lèvres siége de la finesse pleine de sel et de mordante raillerie. Le nez du 25 a le plus de vérité et d'esprit.

27. Le contour de l'œil manque de précision, les sourcils de vigueur; ce front n'est pas l'aiguillon, le fouet de la satire. Mais la

partie inférieure du profil annonce cet esprit fin, rusé, malin, plein de raison et raillant la raison, et qui ne se trouve jamais embarrassé d'une réponse.

28. Dans l'œil et sur la lèvre, de l'hésitation réfléchie et de la sagesse; dans le front, beaucoup de savoir et de mémoire; du génie plus observateur que productif. Ce qu'une telle bouche dira ne peut manquer de porter coup.

29. Ce regard froid et fixe, cette dureté insensible de la bouche est apparemment une manière ou une addition du dessinateur; mais le front en lui-même (moins le passage au nez), et le nez, abstraction faite de la narine, annoncent d'une manière bien déterminée un fin discernement. La partie inférieure est seule en harmonie avec le front et le nez, mais non pas la partie supérieure. Dans la bouche non dessinée, il y a amertume, dédain, disposition valétudinaire.

30. Un homme vigoureux, sans finesse et sans véritable réflexion. Je nommerais volontiers ce caractère, manière d'artiste rude et hardie. Cette figure n'est certainement pas vraie. La nature ne forme pas avec une grossièreté de cette sorte.

31. Un portrait non ressemblant, mais non entièrement méconnaissable, de l'auteur de ces essais. Dans l'ensemble, surtout dans la bouche, tranquillité et bonté inoffensive qui touche à la faiblesse. Dans ce nez, plus d'intelligence et moins de sensibilité qu'il croit en avoir; dans l'œil et dans le sourcil, quelque talent pour l'observation.

32. Une des plus grossières silhouettes de notre plus grand poëte. Ce front et surtout le contour du frontal orbitaire sont l'expression la plus vraie de la lucidité du jugement; l'élévation au-dessus de l'œil, de la finesse et de l'originalité. Cette bouche indique moins de douceur, de précision, de goût que n'en possède l'original. Dans l'ensemble, le cachet du calme, de la pureté du cœur. La partie supérieure paraît, en général, plus le siége de la raison, et la partie inférieure celui de l'imagination. Cela veut dire, en d'autres termes : dans la partie supérieure nous remarquons plus le penseur, le sage que le poëte, et dans la partie inférieure le poëte plus que le penseur et le sage.

33. Génie poétique, vigoureux, habile à peindre, sans finesse douce et insinuante, moins dramatique et épique que pittoresque et hardi. Plus de souplesse dans la bouche que de flexibilité dans le front et le menton; dans l'ensemble, de la foi et de la vigueur. De tels profils supposent des yeux vigoureux, fortement dessinés, pleins de feu, des regards éloquents et frappants. Le physiognomoniste ne cherchera pas, dans la partie inférieure du profil, l'analyse calme d'idées lentement acquises; ni dans la partie supérieure, un esprit timide, faible et lent.

34. Dans le front et dans l'œil, dans le sourcil et le nez, de la fermeté, de la clarté, un esprit droit; il n'y a que le bout du nez qui ne s'accorde pas avec l'ensemble. L'œil est aussi trop allongé vers le fond, et par là plus faible que la partie antérieure. La bouche a encore quelque peu de sel attique; mais, du reste, elle est mauvaise et faible.

35. Une tête qui, certainement, annonce déjà beaucoup par les sourcils seuls. Dans l'ensemble, un homme qui ne craint pas de se mesurer avec qui que ce soit, qui paraît avoir plus de fermeté que de finesse, plus de force que de goût; qui frappera plutôt qu'il ne cherchera à ménager. Il y a dans cette bouche plus de douceur et de bonté qu'on n'en attendrait, à juger par ce nez et par l'ensemble de la figure.

36. Ce profil du même homme nous montre encore plus d'irritabilité que la figure pleine, plus encore l'homme de tête et de résolution. La narine est chagrine et d'une petitesse puérile. Je dirais volontiers du nez qu'il n'entend pas qu'on le plaisante. L'œil n'a absolument rien de la grandeur et de la force du reste. Ces sortes de plis autour de l'œil affaiblissent beaucoup l'impression de l'ensemble.

37. Le portrait d'un peintre en miniature qui travaille avec une extrême netteté et pureté. Cette finesse et délicatesse, qui dégénère presque en petitesse, paraît exprimée dans l'ensemble et surtout dans le nez. La position du front annonce plus d'intelligence que le contour lui-même. La partie inférieure de la bouche marque une faiblesse qui peut facilement devenir bonté ou bien susceptibilité chagrine; dans l'œil on ne peut manquer de reconnaître un esprit d'observation très-subtil.

38. Tête pensante, explorative, sans avoir en réalité de la pénétration. Plus de prudence que d'intelligence (la prudence se rapporte

aux choses, aux actes, aux projets, à l'exécution; l'intelligence au discernement subtil des idées, et à leur détermination caractéristique). Le contour du front, autant qu'on peut le voir, ne permet pas ce discernement, cette détermination calme et subtile. Le nez, par sa largeur, marque également la réflexion et la prudence; et, par ses contours bossus, surabondance et passion violente.

XXIII. — Réunion et rapport de la connaissance de l'homme et de l'amour des hommes.

Ces deux choses peuvent-elles avoir lieu simultanément? La connaissance des hommes ne détruit-elle pas l'amour des hommes? Du moins ne l'affaiblit-elle pas? Les hommes perdent, pour la plupart, à mesure qu'on les connaît mieux; et, s'ils perdent, comment l'amour des hommes peut-il gagner?

Ce que tu dis là, mon ami, est la vérité, mais une vérité partiale. Et quelle source abondante d'erreurs et de méprises n'est pas toute vérité partiale!

Il est sans doute vrai que la plupart des hommes perdent à mesure qu'on les connaît mieux; mais il n'est pas moins vrai que la plupart des hommes gagnent précisément à être mieux connus, autant d'un côté, et souvent plus qu'ils n'ont perdu de l'autre.

Je ne parle pas de ceux qui ne peuvent presque que gagner à mesure qu'ils sont mieux connus.

Je parle de ceux qui perdent beaucoup, si la connaissance des hommes devient plus exacte et plus commune.

Qui est assez sage pour ne point être parfois un sot? Où est l'homme vertueux qui jamais n'a mal agi? Qui n'a jamais eu, du moins, des intentions impures et équivoques? J'admettrai donc qu'avec des exceptions extrêmement rares, tous les hommes perdent à être connus.

Mais je démontrerai, si l'on veut, par des arguments irrécusables, que tous gagnent en retour à être connus; conséquemment, que la connaissance des hommes, en général, n'est point défavorable à l'amour des hommes. — « Mais qu'elle lui est favorable? » — Oui, qu'elle lui est favorable.

La connaissance des hommes ne se borne pas à nous enseigner ce que l'homme n'est pas et ce qu'il ne peut être; elle nous apprend aussi pourquoi il ne l'est pas et ne peut pas l'être; elle nous apprend encore ce qu'il est, et ce qu'il peut être.

L'étonnement, cette riche source d'intolérance, diminue à mesure que la connaissance des hommes augmente.

Si tu sais pourquoi un homme pense et agit d'une certaine façon, c'est-à-dire, si tu peux te mettre à sa place, te supposer dans sa situation, et, mieux encore, dans la structure de son corps, dans sa configuration, ses sens, son tempérament, sa manière de sentir; alors tu comprends tout, alors tout s'explique et devient naturel pour toi. Et l'intolérance, qui ne s'attaque qu'aux hommes pris en masse, ne cesse-t-elle pas au point où commence la connaissance lucide de sa nature individuelle? La compassion ne prendra-t-elle pas la place de la condamnation, et l'indulgence fraternelle celle de la haine?

Mais ce n'est pas seulement de ce côté (je ne fais ici qu'effleurer la question) que le vicieux gagne par la connaissance physiognomonique des autres; il gagne encore d'un autre côté.

La physiognomonie découvre en lui des perfections réelles ou possibles, lesquelles, sans cette science, pourraient demeurer cachées éternellement. Plus on observe l'homme, plus on découvre en lui de force et de bien réel. De même que le peintre à l'œil exercé aperçoit mille petites nuances, mille accidents de couleur, imperceptibles pour les yeux des autres, de même le physiognomoniste remarque une quantité de bonnes qualités, réelles ou possibles, que mille autres yeux d'hommes dédaigneux et calomniateurs de l'humanité — ou bien aussi de juges bienveillants, ne sauraient discerner.

Je parle par expérience. Le bien qu'en physiognomoniste je remarque dans mon prochain m'offre plus qu'une compensation de la quantité de mal que je suis également forcé de remarquer et d'étouffer. Plus j'observe les hommes, plus je remarque dans tous un certain équilibre de forces; plus je trouve que la source du mal dans leur âme est bonne : c'est-à-dire que précisément ce qui les rend mauvais, la force, l'activité, l'irritabilité, l'élasticité, est toujours en soi-même quelque chose

de bon, de positif, d'utile, et dont l'absence eût pu rendre impossible, à la vérité, une quantité infinie de mal, mais en même temps aussi une quantité infinie de bien; dont la présence a fait effectivement beaucoup de mal, mais renferme en retour la possibilité d'une quantité de bien beaucoup plus considérable.

A la moindre faute d'un homme s'élève un cri assourdissant, un cri de condamnation qui enveloppe son caractère tout entier, le terrasse et l'assomme. Le physiognomoniste regarde l'homme que tout le monde condamne et — « loue le vice? » — non! — « ou bien excuse le vicieux? » — non plus! — « Mais quoi enfin? » — Il vous dit à l'oreille ou à voix haute : « Traitez cet homme de cette sorte, et vous verrez avec surprise ce qu'il pourra encore devenir, ce qu'il deviendra à coup sûr. Il n'est pas aussi mauvais qu'il a l'air de l'être. Sa figure vaut mieux que ses actions. Les actions, il est vrai, on peut les lire aussi sur cette figure; mais on y lit plus encore la grande vigueur, la sensibilité, la flexibilité d'un cœur qui n'a jamais été bien dirigé, cette même force enfin qui est l'origine de son vice. Donnez-lui une autre direction seulement, donnez-lui d'autres objets, et il accomplira des merveilles de vertus. » En un mot, le physiognomoniste graciera quand le non-connaisseur des hommes le plus bienveillant est obligé de condamner. Depuis que moi-même je m'occupe de physiognomonie, j'ai appris à mieux connaître tant d'excellentes personnes, j'ai eu tant de fois l'occasion de réjouir mon cœur, de le dilater dans le commerce de certains hommes, que cela m'a réconcilié en quelque sorte avec le reste du genre humain. Ce que je signale ici fidèlement comme fruit d'une expérience véritable, tout physiognomoniste, qui sera un homme, l'éprouvera à son tour.

Plus encore : Ainsi que l'aspect des misères physiques réveille, nourrit, enflamme la miséricorde; ainsi la compassion la plus noble et la plus sage se réveille, s'alimente et s'enflamme dans ceux qui reconnaissent et sentent dans leurs cœurs la décadence de l'humanité. Et à qui cela appartient-il plus qu'au vrai physiognomoniste? Je dis « la plus noble compassion, » parce qu'elle se rapporte directement à l'individu présent, à sa misère secrète, mais profonde, qui n'est pas hors de lui, mais dans lui; je dis « la plus sage compassion, » parce que, reconnaissant et considérant le mal comme étant à l'intérieur, elle ne songe pas à des palliatifs, mais à des remèdes intérieurs et qui opèrent profondément; qu'elle songe à la correction de la racine, à des remèdes enfin qui ne rebondissent pas, pour ainsi dire, de la surface, mais qui agissent avec force sur les points qu'elle en a reconnus susceptibles.

Ah! sans doute, vous, bonnes âmes, vous verserez souvent des larmes de sang en voyant les hommes plus mauvais que vous ne le pensiez; mais vous répandrez, vraiment, mille fois aussi des pleurs de joie en les trouvant meilleurs que ne les publiaient le préjugé et la calomnie, ces monstres envenimés qui dominent partout.

XXIV. — De l'étude de la physiognomonie.

1. La nature forme l'homme d'après une seule forme fondamentale, laquelle, il est vrai, se dérange et se modifie d'une infinité de manières, mais qui cependant, semblable au pantographe, reste toujours en proportion symétrique et parallèle.

Tout homme qui, sans violent accident extérieur, ne se trouve pas dans le parallélisme de l'humanité universelle, est un monstre; plus au contraire il se trouve dans le parallélisme horizontal et perpendiculaire de la configuration humaine, plus il est parfait, humain et divin. Observation que le disciple en physiognomonie n'a qu'à mettre à l'épreuve, avant de l'admettre sur ma parole, mais dont il devra faire un principe général et fondamental, quand il en aura reconnu l'exactitude.

Il a été dit souvent, sans doute, mais on ne peut cependant trop le répéter, à savoir : que les extérieurs les plus mauvais peuvent souvent loger de grands génies. Le génie et la vertu peuvent souvent habiter toutes sortes de formes avortées, aussi bien que les cabanes les plus pauvres. Mais comme il y a de ces cabanes dans lesquelles aucune créature humaine ne saurait se tenir debout, de même il y a des têtes et des formes dans lesquelles aucun génie, aucune âme élevée, ne saurait se relever ni se tenir droit. Que le physiognomoniste cherche donc quelles formes belles et bien proportionnées sont inséparables

de grands génies; quelles formes déviées de la perfection laissent encore assez de liberté et d'espace pour le talent et la vertu, et les concentrent peut-être en les rétrécissant.

2. Lorsqu'un trait principal est marquant, le trait accessoire l'est aussi. Le plus petit doit avoir sa cause suffisante comme le plus grand. Tout a sa cause ou rien ne l'a. Si, sans autre preuve, tu ne comprends pas cela, élève en physiognomonie, suis mon conseil, et jette au loin cette étude !

3. La plus belle figure est capable de se détériorer, comme la figure la plus laide de s'embellir d'une manière inexprimable. Mais toute forme de figure et toute figure ne peuvent se détériorer ou s'embellir que d'une certaine manière et qu'à un certain degré. Le physiognomoniste étudiera le degré de perfection et de décadence qu'il est donné d'atteindre à une forme de figure quelconque. Qu'il se représente souvent la figure la plus mauvaise en présence de l'action la plus noble, et la figure la plus noble en présence de l'action la plus mauvaise.

4. Les caractères positifs dans une figure annoncent quelque chose de positif; mais leur absence n'annonce pas en général l'absence de qualités correspondantes, mais bien l'absence d'une espèce particulière ou de l'application particulière de ces qualités.

5. Le physiognomoniste étudiera surtout aussi les figures qui jamais ne peuvent se soutenir seules, et l'une immédiatement à côté de l'autre; lesquelles, lorsqu'elles veulent subsister l'une à côté de l'autre, sont toujours obligées de se donner rendez-vous dans une troisième figure. Deux visages qui se pèsent en présence immédiate l'un de l'autre sont des phénomènes importants pour le physiognomoniste.

6. Fie-toi, dirai-je à l'élève en physiognomonie, fie-toi toujours surtout à ta première et soudaine impression, plus encore qu'à ce qui te paraîtra observation. Plus ta découverte aura été impression, plus elle sera émanée d'une impression, plus elle aura été éveillée par une impression, moins l'induction que tu voudras faire devra être longue et étendue. Cependant ne néglige pas de juger par l'observation; dessine le trait, la forme, la mine qui t'a frappé, et en même temps ce que tu saurais imaginer de plus opposé; puis demande à une, deux ou trois personnes qui pensent et sentent avec justesse et simplicité, lequel des deux dessins exprime telle ou telle qualité. Si les juges s'accordent aussitôt, fie-toi alors à ton premier sentiment subit comme à une inspiration !

7. Ne perds, lui dirai-je, ne perds aucune remarque, pas même la plus accidentelle, celle en apparence la moins importante ! Recueille toutes tes observations avec soin, quand même d'abord tu ne te douterais point de leur importance. Le temps viendra où tu pourras en tirer parti.

8. Remarque enfin, lui dirai-je, la taille de l'homme; examine ce qui est commun à tous les hommes grands, à ceux de taille médiocre, aux petits et mal faits. Tu trouveras que chaque taille a sa particularité dans l'ensemble et dans les traits isolés de la figure.

9. Remarque encore, ajouterai-je (comme les Italiens dans leurs passe-ports et signalements), la voix de l'homme, la hauteur, la profondeur, la force, la faiblesse de la voix, si elle est couverte ou claire, grossière ou agréable, naturelle ou fausse; examine quels fronts et quels sons de voix se trouvent le plus souvent réunis. Si tu as l'ouïe fine, tu parviendras certainement à juger, d'après la voix, de la classe du tempérament et du caractère.

10. Tout homme a dans sa figure quelque chose de particulier qui le caractérise. J'ai dit déjà çà et là quels sont les traits caractéristiques pour toutes les figures sans exception. Mais il y a fort souvent, outre ces traits généraux, des traits particuliers d'une extrême certitude et d'une signification tranchante, si je puis m'exprimer ainsi. C'est sur ceux-là que le physiognomoniste portera surtout son attention et son examen. Les penseurs n'ont pas tous la forme du visage singulièrement pensante. Chez quelques-uns, le caractère de la pensée, c'est-à-dire le signe qui les fait de suite connaître comme penseurs, ne se trouve que dans certains plis du front. Quelques hommes bons ne portent le caractère de la bonté que dans la *visibilité*, la forme, la pose et la couleur des dents; quelques mécontents ne trahissent ce caractère que par des lignes triangulaires ou des enfoncements aux joues, etc.

11. Distingue et examine soigneusement le

naturel, l'accidentel, le violent. Tout ce qui est naturel (les monstres exceptés) est ininterrompu. La continuité, c'est-à-dire la non-interruption, est le cachet de la nature. Les éventualités violentes sont autant d'interruptions. On parle tant de ces éventualités, comme étant des obstacles insurmontables pour la physiognomonie et qui l'empêcheraient toujours de devenir une science; et pourtant y a-t-il souvent rien de plus facile à reconnaître que ces éventualités? Combien les difformités occasionnées par les petites véroles ne sont-elles pas visibles! Les marques fâcheuses d'une chute, d'une coupure ou d'un autre accident violent, ne sont-elles pas pour la plupart très-frappantes? Je connais, il est vrai, des gens qui, par une chute dans la jeunesse, sont devenus imbéciles, sans que l'on pût remarquer les traces immédiates de la chute; mais cette imbécillité était très-sensible dans la figure, et l'était aussi en partie dans la forme solide de la tête. La chute avait, à ce qu'il semble, empêché le développement de l'occiput. Le physiognomoniste s'informera donc, pour toutes les figures qu'il voudra bien étudier, de l'histoire de leur nature, et de celle de leur éducation.

12. Je ne dis pas que le physiognomoniste *doit* juger décidément d'après un seul signe, je dis seulement que parfois il le *peut*. Il y a parfois des traits isolés absolument décisifs et fort caractéristiques des dispositions et des passions particulières. Il y a des fronts, des nez, des lèvres, des yeux qui, par eux-mêmes, indiquent de la force ou de la faiblesse, du feu ou de la froideur, de la pénétration ou de la stupidité, de l'emportement ou de la douceur, par eux-mêmes et en tant qu'ils supposent nécessairement d'autres parties co existantes. Malgré cela, tout en priant l'ami de la physiognomonie de ne pas négliger le moindre trait, le trait le plus isolé de la figure, je ne manquerai pas d'ajouter d'une voix forte et énergique : Rassemble tout; compare chaque chose avec chaque autre chose; considère l'ensemble de la nature, de la forme, de la couleur, de la chair, des os, des muscles, de la flexibilité et de la raideur, du mouvement, de l'attitude, de la marche, de la voix, du style, des actions, de l'amour, de la haine, des mœurs et de la conduite, de la manière de pleurer ou de rire, des plaisanteries et des railleries, de l'humeur et de la colère. On ne doit négliger aucun trait isolé, mais en rattachant chaque chose détachée à l'ensemble. On doit même faire plus que la rattacher; on doit l'y faire rentrer et apprendre surtout à distinguer le naturel de l'artificiel, ce qui appartient en propre de ce qui est emprunté. Tu trouveras que tout trait, tout acte artificiel emprunté qu'on adopte, suppose toujours une certaine nature susceptible de l'adoption; et que, par conséquent, on peut déterminer insensiblement ce que telle figure peut et ne peut pas adopter. Certaines figures ne peuvent pas prendre de mines douces, d'autres point de mines très-fières ou insultantes. Toutes les figures peuvent être douces, toutes colères, je le sais; mais pour certaines figures, la douceur est aussi naturelle ou bien aussi artificielle que pour d'autres la colère. L'étude des formes premières naturelles, des traits fondamentaux dans leur état de repos, et du caractère intellectuel ineffaçable qui y réside, t'apprendra et t'expliquera ce qui paraît, de toute impossibilité, ne pouvoir se trouver réuni, ni se comporter ensemble. Là où mille yeux verront de la désharmonie, les tiens apercevront une harmonie parfaite. Tant que tu n'auras pas remarqué cette harmonie, tu n'auras pas encore vu l'homme. Peu à peu tu arriveras à pouvoir juger de deux choses d'après une, et de trois d'après deux, et ainsi de suite. Les paroles te feront connaître la bouche, la bouche te fera connaître d'avance les paroles, le style le front, le front le style; non pas ce qu'en général chacun dira, écrira, fera, mais seulement ce qu'on peut ou ne peut pas dire, écrire et faire; comment, avec quel ton et de quelle façon on agira, en général, dans des circonstances données. Tu sauras déterminer la sphère abandonnée à telle ou telle figure, et au dedans de laquelle toute liberté lui est laissée de jouer son rôle bien ou mal.

13. Il y a de certains moments précieux et importants pour procéder à l'observation : le moment de l'apparition soudaine, inattendue, imprévue; le moment de l'abord; le moment de l'aller et venir; le moment qui précède l'explosion soudaine d'une passion, et celui qui suit immédiatement la fermentation, surtout celui où la présence d'une personne respectable interrompt la passion : c'est là où l'on voit la puissance de la dissimulation, et les traces néanmoins subsistantes de la pas-

sion; le moment de la pitié et de l'attendrissement; le moment des larmes et de la colère, du zèle, de l'envie ou de l'amitié; en général le moment du plus grand calme et celui de l'extrême passion; le moment où l'homme travaille entièrement dans son élément, ou en dehors de son élément. Tous deux simultanément, tous deux comparés ensemble, indiquent au physiognomoniste ce que l'homme est et ce qu'il n'est pas, ce qu'il peut être et ce qu'il ne peut pas être.

14. Examine, toi qui veux étudier l'homme, examine la supériorité d'une figure humaine sur l'autre. Quoique le père de tous ait formé toute la race des hommes d'un seul et même sang, l'égalité naturelle des hommes est néanmoins un des préjugés les plus impardonnables d'un enthousiasme très-froid, et qui ne fait qu'affecter la bonté.

Tout corps, avec ou sans esprit, règne sur des millions de corps et en a des millions pour maîtres. Il *faut* qu'il règne, il *faut* qu'il soit sujet; sa nature le pousse, le contraint à l'un et à l'autre. Cherche donc à reconnaître dans chaque être organisé la supériorité et l'infériorité créées avec lui, œuvre de Dieu qu'on ne saurait méconnaître et qu'aucune convention humaine ne saurait séparer de nous-mêmes; cherche à bien déterminer et comparer les lignes limitrophes. Compare toujours le plus fort qui te soit connu avec le plus faible; une douzaine de profils d'hommes puissants, imposants, et une douzaine de profils d'hommes faibles, indulgents, doux et soumis. Quand tu auras trouvé exactement les extrêmes, je te le répète, tu trouveras facilement les rapports moyens. Je puis te prédire assez positivement qu'en cherchant avec soin tu es sûr de trouver le rapport géométriquement déterminable du front qui à la fois commande et obéit, du nez à la fois souverain et esclave.

15. Que l'un des points de départ principaux de ton examen soit toujours : figures ressemblantes, caractères ressemblants; et l'autre : fronts ressemblants, figures ressemblantes, du moins formes de figures ressemblantes. Réunis donc, autant que tu le pourras, des hommes ressemblants, des crânes ressemblants, des formes de visage ressemblantes, des fronts ressemblants, des traits ressemblants, et demande et compare.

16. Si tu trouves un homme qui soit doué du plus rare de tous les dons, celui de s'intéresser aux autres sans affectation, de les écouter avec recueillement et non sans examiner ce qu'il entend, un homme qui ne réponde jamais avant qu'il n'ait entendu les paroles qui lui sont adressées, qui est décidé et décide rarement; étudie profondément sa figure et jusqu'à ses moindres traits. L'intelligence, la bonté et la force d'âme de l'homme se mesurent d'après le degré d'attention dont il est capable. Celui qui ne sait pas écouter, ne sait rien qui puisse mériter le nom de véritable sagesse et de vertu. Celui qui sait écouter sait tout ce que les hommes doivent savoir. Cette figure d'homme attentive te fournira à elle seule un alphabet qui te mettra à même de déchiffrer les meilleures qualités dans un nombre infini de figures humaines.

Si tu trouves un homme qui, en déplaçant un objet quelconque, ou en le portant, ou en l'offrant à quelqu'un, dirige souvent sans gêne et sans inquiétude ses yeux sur cet objet, cet homme mérite que tu l'étudies. Ce sont souvent les moindres choses qui décident du caractère d'un homme. Une bagatelle de cette sorte qui m'a souvent décidé dans mes jugements, c'est la manière dont une théière arrive dans la main, s'y maintient et puis retourne à sa place. Je dirais volontiers : Qui sait faire avec toute l'attention possible la chose la plus petite, sait faire également nombre de choses infiniment plus grandes.

17. Si dans une figure tu trouves les traits suivants, chacun séparément bien et prononcé, et tous ensemble dans leur rapport convenable, sois assuré d'avoir trouvé une figure presque surhumaine :

A. Égalité frappante entre les trois sections ordinaires du visage : le front, le nez, et le menton.

B. Le front terminé horizontalement, en conséquence les sourcils presque horizontalement disposés, serrés et hardis.

C. Des yeux bleus ou brun clair, qui à quelques pas de distance semblent noirs, et dont les paupières supérieures couvrent la pupille, d'environ un cinquième ou un quart.

D. Un nez dont le dos est large, presque parallèle, et cependant un peu exhaussé.

E. Une bouche horizontale dans l'ensemble, dont la lèvre supérieure et la ligne centrale s'a-

baissent au milieu, doucement, et cependant à quelque profondeur, et dont la lèvre inférieure n'est pas plus grande que la lèvre supérieure.

F. Un menton rond et saillant.

G. Des cheveux courts, brun foncé, et crépus par grandes portions.

18. Pour observer parfaitement un visage, il faut le regarder de profil, tout de face, des trois quarts, sept huitièmes, et de haut en bas; faire fermer d'abord les yeux et les tenir fermés, puis les faire ouvrir. La figure entière montre trop d'un seul coup pour le vrai observateur. Il faudra pour cette raison regarder de chaque côté à part.

19. Pour ce qui concerne les dessins d'après nature, les bustes, les tableaux et les gravures, etc., ce que je conseille de la manière la plus positive et la plus pressante à tout physiognomoniste, c'est de ne dessiner jamais que des dessins non ombrés, afin d'acquérir au plus haut degré la facilité, qui lui est absolument nécessaire, de préciser et de relever tout ce qui est confus, ce qui paraît se confondre, s'amalgamer, tout ce qui porte un caractère vague et indéterminé; afin d'apprendre à s'imaginer tout et à se rendre compte de tout, pris isolément. Les peintres qui ne sont pas physiognomonistes et qui ne savent pas dessiner crieront tous, je le sais, contre cette manière; elle est cependant pour le dessinateur, comme pour le physiognomoniste, la seule qui réunisse les avantages de la facilité, de la précision, de la clarté et de mille autres choses. Les célèbres passions de Lebrun prouvent déjà suffisamment l'utilité de cette manière.

20. Les tableaux à l'huile sont du meilleur emploi pour le physiognomoniste, quand ils sont parfaits, bien entendu. Mais ils le sont si rarement, et ceux qui possèdent cette perfection sont d'un si grand prix, qu'il faudrait les trésors d'un roi pour s'en faire une collection. Ce qui vaut le moins, ce sont les dessins au crayon noir. Je ne conseille pas aux dessinateurs physiognomonistes de s'en servir, pas plus que des petits tableaux en miniature. Ils s'habitueraient à une certaine manière libre, soi-disant pittoresque, mais excessivement indéterminée, et par conséquent manquant de vérité et de naturel. Pour dessiner au mieux le caractère physiognomonique d'un visage d'une manière ronde, pittoresque, forte et bien déterminée à la fois, je n'ai rien trouvé jusqu'ici qui approchât du crayon anglais, renforcé par de forts coups de pinceau à l'encre de Chine, pourvu que l'appartement où se fait le dessin soit bien sombre de tous côtés, et que l'ouverture pour le passage du jour soit ronde, et n'ait pas beaucoup plus d'un pied de largeur et d'environ trois à quatre pieds de plus de hauteur que la tête un peu penchée de celui qui doit être dessiné. Après diverses expériences, je n'ai pas trouvé de manière à la fois plus facile, plus pittoresquement belle et plus caractéristique pour tous les genres de figures, que celle-ci. Je crois que, pour certaines figures, le jour tombant perpendiculairement serait également bon; mais il faudrait que ces figures fussent plates et délicatement membrées, car les ombres de celles qui sont fortement membrées couvriraient trop. Dans la position mentionnée ci-dessus, il serait bon aussi de se servir d'une chambre obscure qui diminuât la tête, ainsi éclairée, de trois quarts, non pour dessiner immédiatement dans ces circonstances, ce qui ne se pourrait guère en raison du mouvement, mais pour comparer toujours plus facilement le dessin et la vérité.

21. Quels sont les ouvrages physiognomoniques dont je vous conseillerais la lecture? Je voudrais pouvoir en bonne conscience vous en indiquer un grand nombre! — Voici ce que je conseille au jeune physiognomoniste : Sacrifie une fois une quinzaine de jours à les parcourir tous; prends note, en attendant un examen plus approfondi, de ce qu'il y a de plus déterminé dans les opinions que renferment ces ouvrages. Je crois l'avoir dit déjà : quand on en a lu deux ou trois, on les a lus presque tous. *Porta* parmi les anciens, *Peuschel* et *Pernetty* parmi les modernes, ont presque tout recueilli : le premier, tout ce qu'il y avait de bon, de mauvais, de pitoyable, de contradictoire. On trouve chez lui tout ce qu'*Aristote*, *Pline*, *Suétone*, *Polémon*, *Adamantinus*, *Galenus*, *Trogus Conciliator*, *Albertus*, *Scotus*, *Maletius* et *Avicenna*, et beaucoup d'autres, ont écrit avant lui; une opinion à la suite d'une autre, comme les grains d'un rosaire. Cependant il juge aussi par lui-même, et les figures célèbres qu'il cite rendent ses jugements plus intéressants et plus sensibles que ceux de ses devanciers; il n'est pas un astrologue aussi sot que ces derniers, bien qu'il ne soit pas exempt de pareilles rêveries.

Peuschel, et plus encore *Pernetty*, ont rendu de grands services à la physiognomonie en supprimant de grandes absurdités ; mais ils ont peu de chose qui leur appartienne en propre, et ils sont encore fort éloignés de la détermination précise des traits de la figure, sans laquelle la physiognomonie devient la plus abusive de toutes les sciences imparfaites. La *Physiognomica medicinalis* d'*Helvétius* mérite au moins d'être lue, en faveur de la manière incomparable dont s'y trouvent caractérisés quelques tempéraments principaux. Qu'on retranche son planétisme, et on le trouvera parfait.

Huart est digne d'être lu, bien qu'il soit plein de crudités, d'hypothèses hardies et impossibles à démontrer. Il a extrait ce qu'il a trouvé de meilleur dans *Aristote*, *Galène* et *Hippocrate*, et l'a fait habilement servir de garant à ses propres observations ; mais il est fort pauvre en observations physiognomoniques bien précises. *Philippe Mai* offre peu de choses utiles. *Chambre*, souvent plein de perspicacité, en présente beaucoup plus ; il est surtout fort heureux dans la détermination des passions. Mais il ne songea pas aux profils et dessins physiognomoniques.

Ab Indagine a la figure beaucoup plus sensée que son livre, qui est en grande partie une copie, mais mérite cependant d'être lu. *Marbitius* (*de Varietate faciei humanæ discursus physicus.* Dresde, 1676, in-4°) est un insupportable barbouilleur qui renferme au plus une douzaine de bonnes pensées à lui appartenantes. Ce qu'il a de plus sot, la transposition infinie des parties du visage *ad modum* de la composition des lettres, lui a été, à ce que je présume, emprunté par un écrivain moderne.

Parson, dont la grande Physiologie a été heureusement abrégée par *Buffon* et *Haller*, est bien, malgré toutes ses lacunes, l'auteur le plus classique et le plus digne d'être lu, pour ce qui concerne le mouvement des muscles et la physionomie passionnée. J'en nommerai encore un, *absit blasphemia dicto!* — *Jacob Boëhme!* Riez ou pleurez, peu importe. — Sens de la nature, sentiment de la nature, sens pour le langage de la nature, — personne ne possède peut-être tout cela en un plus haut degré que ce théosophe inintelligible. Jacob Boëhme a laissé dans ses écrits les traces de l'esprit physiognomonique le plus profond ; je ne les recommanderai cependant à personne, pas même au physiognomoniste philosophe, mais je recommanderai aux hommes qui ne foulent pas aux pieds la pierre précieuse enterrée dans la boue son petit livre inappréciable *des Quatre Complexions.*

Guillaume Gratarolus, médecin de Bergame, est à mon avis un des physiognomonistes qui méritent le plus d'être approfondis. Je recommande son livre à tous les physiognomonistes, surtout en raison de son extrême concision et de sa grande abondance de matières. Il est intitulé : *De prædictione morum naturarumque hominum facili, cum ex inspectione vultus aliarumque corporis partium, tum aliis modis.*

Scipio Claramontius est certainement, de tous les écrivains physiognomonistes des derniers siècles, le meilleur, le plus digne d'être lu ; savant sans être compilateur, bien instruit et d'un jugement sagace, discernant subtilement, et cependant fort précis.

Son livre *de Conjectandis cujusque moribus et latitantibus animi affectibus*, mérite, sinon d'être traduit, du moins qu'on en fasse des extraits et qu'on le publie, enrichi de remarques critiques et de nouvelles observations. Il lui manque infiniment, bien qu'il soit plus riche en sa valeur intrinsèque que tous ceux de ses prédécesseurs que je connaisse. Il n'est pas sans beaucoup d'inexactitudes copiées ; mais quiconque connaît ses devanciers et sait les comparer, sera bien forcé d'admirer les idées propres, les méditations individuelles et les découvertes de l'auteur. Dans les endroits même où il ne me satisfait pas, je l'ai toujours trouvé pensant et réfléchissant, et, malgré sa sévérité scolastique, jamais sec ni faisant de l'esprit, mais toujours plein de dignité. La dignité est ce qui manque à tant d'ouvrages physiognomoniques et antiphysiognomoniques de nos jours. Toutes les fois que j'en rencontre qui soient purs d'affectation et de prétentions, je sens mon cœur se dilater de plaisir. Cette dignité se trouve dans Claramontius, qu'on ouvre son livre à telle page qu'on voudra. Il n'est rien moins qu'un simple savant de collége ou de cabinet. La connaissance physiognomonique est réunie à la connaissance générale, morale et politique de l'homme. Il applique ordinairement des règles générales, avec une exactitude extrême, à

des circonstances et à des événements particuliers. Sa prodigieuse érudition se trouve heureusement entremêlée à ses jugements et à ses observations. Il a souvent découvert les signes des passions avec beaucoup de pénétration et une connaissance de l'homme non moins savante que pratique, et les a fait connaître avec une clarté satisfaisante. En un mot, je le recommande avec la meilleure conviction à tous ceux qui veulent étudier l'homme, et surtout à ceux qui veulent écrire sur les caractères et les dispositions morales.

22. Une collection considérable des visages les plus remarquables et les plus expressifs est chose indispensable pour le physiognomoniste.

23. Au reste, je dirai et redirai sans cesse à mon physiognomoniste : Le commerce avec les hommes les plus dignes et les meilleurs, qui pour mille autres est comme un livre cacheté ou un trésor enfoui dans la terre, sera toujours pour toi la chose la plus indispensable de toutes celles que réclament tes études. Si ton œil philanthropique cherche des perfections avec une simplicité exempte d'envie, et avec la volupté d'un ange, tu en trouveras partout où se porteront tes regards. Cherche et tu trouveras ; tu trouveras même sans chercher. Ton Dieu t'apparaîtra sous mille configurations humaines. Cette attente, ce désir de trouver, t'ouvrira les yeux pour voir ce que personne ne voit avant qu'on ne le lui montre, et ce que d'ailleurs chacun voit aussitôt qu'on le lui montre.

24. Et puis, ô toi qui veux avec moi étudier l'homme, permets-moi de te répéter cette prière : Juge peu ! quand même on te poursuit d'instances, afin de se moquer de toi, ou bien pour t'admirer d'un rire imbécile. Renvoie ces inquisiteurs indiscrets avec fermeté et avec calme. Tu agiras follement si tu te livres à la merci de folles exigences. Tu auras beau dire et répéter que tu peux te tromper ; à la première erreur, on rira avec éclat, avec impudence, comme si tu avais déclaré que tu ne te trompais jamais.

XXV. — De la peinture du portrait.

L'art le plus naturel, le plus humain, le plus noble, le plus utile et le plus difficile, tout facile qu'il semble et qu'il devrait être, c'est la peinture du portrait. L'amour a inventé cet art céleste. Sans amour, qui le possède ? qui en est maître, de ceux mêmes qui aiment ?

Comme une grande partie de cet ouvrage et de la science qui en fait le sujet repose sur cet art, il est naturel que j'en dise un mot : un mot, — car quel ouvrage volumineux, neuf et important, ne pourrait-on pas écrire sur cet art ? J'espère, du reste, pour l'honneur de l'humanité et de l'art, qu'un jour encore on l'écrira. Je ne pense pas qu'il devrait avoir pour auteur un peintre, quelque habile qu'il fût dans son art, mais un ami intelligent, physiognomoniste, homme de goût, confident observateur d'un grand peintre de portraits. *Sulzer*, ce sage si éclairé et si plein de goût, dans son dictionnaire, dit beaucoup d'excellentes choses sur ce point au mot de *Portrait*. Mais dans les limites d'un tel dictionnaire, on ne peut guère épuiser un sujet d'une si grande étendue.

Celui qui veut se donner la peine de réfléchir sur l'art de la peinture du portrait trouvera qu'il est assez important pour occuper toutes les facultés méditatives et actives de la nature humaine, qu'on ne peut jamais se flatter de le posséder au point de n'avoir plus rien à apprendre, et que jamais on n'atteindra dans cet art l'idéal de la perfection.

Je veux essayer d'exposer quelques-unes des difficultés évitables et inévitables qui l'entravent. Il importe, ce me semble, à l'artiste et à l'observateur de les connaître.

Peinture de portrait, — qu'est-ce ? — Représentation d'un homme individuel ou d'une partie du corps humain, communication, conservation de son image ; l'art de dire en un moment tout ce qui se laisse dire sur la configuration à part de l'homme, et ce qu'on ne peut jamais dire par des mots.

Si ce que Goëthe dit quelque part est vrai, et, à mon avis, on ne saurait rien dire de plus vrai, à savoir : « Que la présence de l'homme, sa figure, sa physionomie offrent le meilleur texte pour tout ce qu'on peut dire de lui ; » combien, dans ce cas, la peinture de portrait devient importante !

Je joindrai à ce jugement de Goëthe un passage à ce sujet, tiré de l'excellent dictionnaire de Sulzer.

« Comme aucun objet de notre connaissance

ne peut avoir plus d'importance pour nous que notre âme pensante et sensible, nous ne pouvons pas douter que l'homme, considéré d'après sa configuration et sa physionomie, et même en mettant de côté ce qu'il peut y avoir en lui de merveilleux, ne soit le plus important de — tous les objets visibles... »

Si le peintre de portraits reconnaissait, sentait cette vérité; s'il en était pénétré, s'il était pénétré de respect pour le meilleur ouvrage du meilleur maître; s'il y pensait, s'il n'était pas obligé de se faire violence pour y penser, si cela lui était aussi naturel que le sentiment et l'amour de la vie, quel travail important, quel travail sacré serait alors pour lui la peinture du portrait! Il devrait avoir pour la figure d'un homme vivant au moins autant de respect que doit en avoir le traducteur pour le texte de l'Écriture Sainte. Alors, combien on aurait soin de ne pas falsifier l'œuvre, comme le font beaucoup à l'égard de la parole de Dieu!

Quel mépris ne frappe pas, à juste titre, le mauvais traducteur d'un excellent ouvrage, celui dont le génie n'est pas échauffé par le génie de l'auteur! Pourquoi en serait-il autrement du portrait? La figure est la scène où se montre l'âme; c'est là qu'il faut la saisir : qui ne sait pas la peindre là n'est pas un peintre de portrait!

« Tout portrait parfait est un tableau imparfait, parce que nous n'y voyons qu'une âme humaine d'un caractère personnel et particulier. Nous y voyons un être dans lequel la raison, les penchants, les sentiments, les passions, les bonnes et les mauvaises qualités du cœur, sont mêlés d'une manière qui leur est propre et particulière. Nous le voyons même le plus souvent mieux dans le portrait que dans la nature, parce qu'ici rien n'est constant, et que tout passe et alterne rapidement. D'ailleurs, la nature nous fait rarement voir les figures sous un jour aussi favorable que celui où les a placées un peintre habile. »

Si nous pouvions arrêter chaque mouvement momentané de l'homme dans la nature, ou bien si la nature avait des moments stables, il serait incontestablement plus facile d'observer la nature que le portrait. Mais, comme c'est impossible; comme, en outre, une personne se laisse à peine observer assez pour justifier ce mot, il me semble d'une vérité lumineuse que l'on puisera plus de connaissance de l'homme dans un bon portrait que dans la nature, en tant qu'elle n'est visible que pour un moment.

« On peut, par là, déterminer facilement la dignité et le rang dus au portrait parmi les ouvrages du peintre; il se place immédiatement à côté de l'histoire : celle-ci même reçoit du portrait une partie de son mérite; car l'expression, cette partie la plus importante du tableau historique, sera d'autant plus naturelle et puissante, qu'il se trouvera dans les visages plus de physionomie naturelle. Une collection de fort bons portraits est une chose importante pour le peintre d'histoire, en ce qui concerne l'étude de l'expression. »

Où sont les peintres d'histoire qui savent représenter des hommes réels, d'une manière illusoire, s'entend? Comme on voit bien qu'ils copient tous des copies! Souvent, il est vrai, ils prennent leur copie dans leur imagination; mais cette imagination n'est nourrie et remplie, très-souvent, que de portraits représentant la mode de leur temps ou celle des temps passés.

Cela considéré, disons un mot en particulier de quelques obstacles inévitables qui entravent la peinture du portrait. Je sais qu'on s'offensera de la franchise avec laquelle j'exprimerai mes pensées. Mais je n'ai point l'intention d'offenser. Je voudrais instruire, ranimer l'art, c'est-à-dire l'imitation des œuvres de Dieu. Je voudrais contribuer à sa réforme; et comment serait-ce possible, sans dévoiler hardiment ce qu'il y a de fautif et de défectueux?

Autant j'ai vu de peintres en portraits, autant j'ai vu de leurs ouvrages, autant de fois j'ai remarqué le défaut de connaissance philosophique de l'homme, c'est-à-dire l'absence d'une science de l'homme à la fois exacte, claire et générale.

Le peintre d'insectes qui ne possède pas la connaissance exacte des insectes, qui n'en connaît ni la structure, ni le caractère général, ni le caractère spécial et particulier, quelque habile copiste qu'il soit d'ailleurs, peindra toujours mal les insectes. Le peintre de portrait aura beau savoir copier exactement (chose toujours bien plus rare que ne le penseraient même de grands connaisseurs en dessin), il fera de mauvais portraits, s'il n'a pas la connaissance exacte de la structure, des proportions, de l'ensemble, de l'action réci-

proque des parties grossières et des parties fines du corps humain, en tant qu'elles exercent une influence sensible sur la superficie; enfin, s'il n'a pas approfondi avec la plus grande exactitude la structure de chaque membre isolé et de chaque partie du visage. Moi-même, tout obligé que je suis de posséder cette science, il s'en faut bien que je connaisse tous ces traits subtils particuliers à chaque sens, à chaque membre, à chaque partie de la figure; et cependant je remarque tous les jours qu'on peut à peine faire comprendre aux peintres, et même aux peintres éclairés, cette connaissance si indispensable.

Quiconque voudra se donner la peine de considérer tête par tête un nombre d'hommes tres-différents et rassemblés sans aucun choix, trouvera que chaque oreille, chaque bouche, par exemple, à part toute diversité, a cependant de petites flexions, de petits coins, en un mot, des caractères qu'on retrouve dans toutes, et que l'on rencontre plus ou moins forts, plus ou moins prononcés chez tous les hommes sans exception, à moins qu'ils ne soient contrefaits, ne fût-ce que dans les parties indiquées.

A quoi sert alors la connaissance des grandes proportions du corps humain et de la figure humaine (lesquelles, du reste, sont loin encore d'être étudiées assez profondément, et ont certainement besoin d'une révision sévère; cet arrêt, qu'on appellera si l'on veut arbitraire aujourd'hui, un peintre physiognomoniste viendra le justifier un jour); à quoi sert, dis-je, toute connaissance des grandes proportions, si l'on n'a pas celle des traits subtils, qui sont aussi vrais, aussi généraux, aussi déterminés et non moins expressifs que les grands? Mais on l'a si peu, cette connaissance, que j'oserais m'aventurer à demander si tel peintre des plus habiles, et qui a peint mille portraits, possède seulement une théorie générale un peu sûre de la bouche, non pas de sa structure intérieure, mais seulement de la bouche à peindre, c'est-à-dire de la bouche telle qu'un peintre sans connaissance anatomique pourrait et devrait la voir.

Que l'on parcoure trente, quarante volumes d'excellents portraits faits par les plus grands maîtres, et qu'on examine (j'ai examiné et je puis donc parler hardiment), qu'on examine la bouche seulement, comme je viens de dire; si on a étudié auparavant dans des enfants nouveau-nés, dans de jeunes garçons, de jeunes gens, dans des hommes, des vieillards, dans de jeunes filles, des femmes, des matrones, le caractère général de la bouche, que l'on compare alors, et l'on verra que la théorie de ce qu'il y a de général dans la bouche manque à la plupart des peintres, presque à tous, et qu'on pourrait presque regarder comme un effet du hasard qu'un maître ait saisi cette généralité. Cependant combien n'en dépend-il pas! Qu'est-ce que toutes les particularités, que sont tous les signes caractéristiques, sinon des nuances du caractère général? Ce que nous disons ici à l'égard de la bouche s'applique également aux yeux, aux sourcils, au nez et à toutes les parties de la figure. De même qu'il y a un rapport entre les parties du visage, rapport qui existe dans toutes les figures, quelle que soit d'ailleurs leur différence; de même il existe un rapport entre les petits traits isolés de chaque partie du visage. Le dérangement réciproque des parties du visage dans leur entier varie à l'infini, tout en conservant les mêmes proportions générales; de même, les nuances des petits traits dans chaque partie varient à l'infini, tout en conservant la même ressemblance générale. Sans la connaissance exacte des rapports réciproques des parties entières de la figure, comme, par exemple, de la bouche, des yeux, ce sera toujours simple hasard et hasard éminemment rare que ce rapport soit en évidence dans les ouvrages d'un peintre. Sans la connaissance exacte des traits particulièrement constituants de chaque partie du visage, ce sera toujours simple hasard, et hasard éminemment rare, qu'une de ces parties soit bien dessinée.

Cette seule observation peut suffire à l'artiste réfléchi pour l'engager à étudier la nature par principe, et pour lui montrer que, s'il veut devenir quelque chose, il doit sans doute regarder avec respect et vénération les œuvres des grands maîtres, mais ne se laisser détourner par aucune modestie (la seule vertu que la médiocrité souverainement dominante nous prêche sans cesse, et qui par elle-même est certainement fort nécessaire et aimable, mais cependant est bien moins vertu elle-même que vêtement et ornement de la vertu et de la faculté réelle); il doit, dis-je, ne se laisser détourner par aucune modestie de voir de ses propres yeux, et d'observer la nature en son

ensemble et en ses parties, comme si jamais avant lui personne ne l'eût observée, comme si après lui personne ne devait plus y porter son regard. Sans cela, jeune artiste, tu te lèveras et tu te coucheras à l'instar d'un météore, et la gloire de tes œuvres ne se basera que sur l'ignorance de tes contemporains.

La plupart des meilleurs peintres de portraits se contentent tout au plus, comme la plupart des juges en physiognomonie, d'exprimer le caractère des passions dans les parties mobiles et musculeuses de la figure. Ils ne vous comprennent nullement, ils vous répondent par un léger sourire, si vous leur parlez de la position fondamentale de la figure humaine, indépendante de tout mouvement des parties charnues, comme étant le fondement de tout dessin et de tout tableau. Tout ce que vous leur direz ne les empêchera pas de continuer à dessiner avec une inflexibilité qui terrasserait la patience la mieux armée.

Et tant qu'il n'y aura pas de meilleures institutions pour le perfectionnement de la peinture du portrait, tant qu'une société ou une académie physiognomonique ne formera pas des peintres de portrait physiognomonistes, nous ne ferons que ramper dans le domaine de la physiognomonie, quand nous pourrions si facilement voler et fendre les airs.

L'imperfection vraiment incroyable de cet art est un des obstacles qui entravent le plus la physiognomonie.

Il y a presque toujours défaut soit dans l'œil, soit dans la main du peintre, soit dans l'objet à imiter ou à dessiner, soit dans tous les trois ensemble; on ne voit pas ce qui est là; on ne sait pas dessiner ce qu'on voit; l'objet change sans cesse de position, laquelle position, cependant, devrait être si simple; et s'il ne bougeait pas, si le peintre ne manquait ni d'un œil qui observe tout, ni d'une main qui imite tout, il resterait encore cette dernière et insurmontable difficulté, que toute attitude, toute position de l'homme qui est momentanée, cesse d'être naturelle et vraie quand elle doit continuer dans un même moment.

Ce que j'ai dit n'est rien en comparaison de ce qui pourrait être dit à ce sujet. Ce champ, autant que je sache, est encore fort inculte. Combien peu *Sulzer* lui-même s'est-il étendu sur ce sujet! Aussi, qu'en pouvait-il dire dans un dictionnaire, lorsqu'à peine un volume in-4° suffirait pour considérer cette matière sous toutes les faces, pour juger et examiner tous les célèbres peintres de portraits, pour donner toutes les règles et mesures de précaution nécessaires à un jeune artiste, en présence de cette variété infinie et de l'uniformité à peine imaginable des figures humaines?

Celui qui veut peindre parfaitement un portrait doit le peindre de telle sorte, que chacun soit obligé de dire, mais de dire avec vérité : « Voilà ce qui s'appelle peindre! Cela n'est pas seulement reconnaissable, c'est ressemblant, vrai, vivant! La parfaite nature! ce n'est plus un tableau! Dessin de fond, forme, proportion, position, attitude, coloris, ombre et jour, liberté, légèreté, nature! nature! nature dans la pose caractéristique, nature dans l'ensemble, nature dans le teint, dans les traits isolés, dans le plus beau jour! nature dans l'heureux choix de la disposition d'esprit tout individuelle, nature et vérité de près, de loin et de chaque côté qu'on envisage! physionomie reconnaissable pour tout le monde et à tous les temps, pour le connaisseur et pour celui qui ne l'est pas, mais surtout reconnaissable pour le meilleur connaisseur! Rien de forcé! une figure dans le miroir! un homme avec qui on veut parler et qui vous parle, qui nous regarde plus que nous ne pouvons le regarder! Nous courons vers lui, nous l'embrassons, nous sommes enchantés..... »

A cette hauteur aspire, jeune artiste, et le moins que tu atteindras sera fortune et gloire dans le siècle et la postérité. Nous te remercierons les larmes aux yeux; le père, l'époux, l'ami te béniront, et ton œuvre honorera le grand maître, dont imiter les créatures, seulement en superficie, seulement en un point de leur être, est le chef-d'œuvre le plus sublime de l'humanité!

Notes.

1. C'est ainsi, c'est d'une manière aussi prononcée, aussi saillante, qu'une figure doit être dessinée, si on veut que le physiognomoniste y lise. Partout de la précision, de la dureté peut-être, et partout la plus grande harmonie. Ce n'est pas une figure de charlatan, ce ne sont pas les traits forcés d'une fausse grandeur; c'est une figure bonne, fidèle, pacifique,

tendre et affectueuse, une figure sanguino-phlegmatique à un plus haut point que ne l'annonce cette bouche rude et sèche. C'est un homme docile, ami de l'ordre, sans éloquence, très-propre aux occupations quotidiennes, ayant du sens pour ce qui est beau, correct et fini. Il n'est pas artiste, mais cependant fort capable de comprendre et de sentir l'art.

2. La silhouette est ici plus parlante que la figure pleine que l'artiste, sans maintenir le caractère, a réunie par morceaux dans différents moments, ce qui a fort gâté l'effet de l'ensemble. Mais toutes deux, la silhouette et la figure pleine, nous montrent un homme bon, honnête et actif, dont cependant les yeux un peu fades ne porteront guère de regards profonds. Le nez de la silhouette a plus de poésie, et la partie inférieure du visage plus de noblesse, que nous n'en apercevons dans le portrait. La bouche, de profil, marque une bonté particulière et presque enfantine.

3. Un génie observateur, d'une humeur concentrée, dessiné et saisi, surtout quant aux yeux, comme toute figure de ce caractère devrait être dessinée et saisie. Le front est trop plat pour le penseur proprement dit; il reçoit beaucoup, il produit beaucoup. On cherche vainement du feu, de l'activité, de la résolution; mais on reconnaîtra difficilement le satyre épiant les fautes, sans méchanceté pourtant.

4. L'original de ce portrait, dessiné d'une manière très-caractéristique, *Coella*, serait peut-être devenu un des plus grands peintres physiognomonistes. Il devint presque sans guide l'imitateur le plus original de la nature en repos. L'habitude sombre de son caractère, celle même de son atelier, l'un et l'autre inaccessibles à toute gaieté, répandirent sur tous ses tableaux ce ton nocturne. L'œil n'est pas celui de la pénétration, mais il est fait pour saisir son objet avec calme, successivement, pièce par pièce. La bouche est sans nulle prétention, et surabondante de bonté phlegmatique. Le tout est nuancé de susceptibilité pour la douce rêverie religieuse. D'une pareille figure, on ne peut pas attendre de ces grands traits hardis, de ces grands coups d'audace; elle aime le travail paisible, lent et qui ne laisse rien à demi achevé.

5. Un portrait d'après Coella, duquel, sans connaître l'original, on peut avancer avec certitude qu'il doit être très-ressemblant. C'est tout nature. Il y a précision, harmonie, égalité dans toutes les parties isolées. Ce front plat, un peu rentrant, montre, comme tout le reste, un homme rude, borné à un petit coin d'activité domestique. Des sourcils forts n'annoncent pas pour cela la faculté intellectuelle, mais seulement la force matérielle; il leur faut, pour trahir un esprit sagace, qu'ils ne soient pas confus, mais uniformément dirigés et bien ordonnés. Le nez, le menton, le cou et la chevelure ont le même caractère d'ignorance obstinée. Dans la bouche, on remarque facilement une inculte cordialité.

6. N'est pas aussi bien dessiné et gravé que le numéro précédent, mais montre cependant au premier abord un caractère tout différent, opposé, un homme fin, doux, paisible, exempt de toute rudesse et dureté, bon et docile, à demi cultivé, aimant l'ordre et la propreté, et qui est tout œil et tout oreille. Dans la bouche brillent la douceur et l'ordre.

7. Il est peu probable que cette figure soit ressemblante, mais elle n'est certainement pas la copie d'un original vulgaire. Ces contours, tracés même par les plus grands maîtres, ne seront jamais entièrement fidèles à la nature; mais ils ne peuvent pas non plus échapper tout à fait à l'artiste médiocre. Quelque mauvaise donc que soit cette copie, c'est toujours l'image d'un grand homme, d'un homme qui pense, classe, analyse, d'un homme de goût enfin. L'œil, quoiqu'un peu mal dessiné, est plutôt celui d'un visionnaire que celui d'un penseur; bien éloigné de cette sentimentalité féminine, si fort à la mode, il ne sentira, si je puis m'exprimer ainsi, que d'après les lois de la raison. Sa bouche est découpée, fade, trop insignifiante pour ce vigoureux menton et ce nez, pour ce front penseur, pour cet occiput magnifique, si vaste et si riche. Au reste, presque toujours les figures de cette espèce ne devront être dessinées qu'en profil si on veut les examiner exactement, bien qu'elles soient caractéristiques dans toutes les situations.

8. C'est encore la figure d'un penseur, d'un esprit d'analyse, mais bien loin des proportions de la précédente, beaucoup moins hardie, moins simple. Que l'on compare le front, le nez, la bouche et le menton; l'œil seul est plus ardent, plus entreprenant, plus assidu au travail et patient à l'exécution; tout le carac-

tère, sans préjudice de la mine complaisante et officieuse, est plus violent, plus persévérant, plus vif : c'est ce qui s'exprime surtout par le nez, le front et le menton.

9. Une figure fort originale, bien éclairée, bien dessinée; les yeux et les narines semblent seuls avoir été un peu manqués. Le front ne nous fait point présumer de tête poétique, mais un génie inventeur, explorateur, mécanicien, un homme délicat, modeste, jovial, et ne se doutant pas de sa supériorité. Le nez surtout caractérise un esprit riche de facultés, actif, infatigable, heureusement cultivé. Dans la bouche, quelle abondance de délicatesse paisible et de jovialité!

10. Une tête d'après *Van-Dyck*, idéalisée ou non, comme vous voudrez : mais toujours est-on heureux de regarder une telle figure, aux contours si hardis, si déterminés, avec cette incomparable harmonie et ces proportions inimitables. Qui ne reconnaît pas cela dans cette copie si imparfaite? qui n'y reconnaît pas le grand maître? Une vraie figure de héros, pleine de force et d'énergie, pleine de courage et de productivité. L'œil est d'accord avec le nez; l'un et l'autre sont tels qu'un homme de volonté et d'action peut seul les avoir. Dans le traînant de la bouche, il y a quelque chose qui est en désaccord avec les yeux, le nez et le reste de la figure.

11. Encore une figure dessinée dans un excellent esprit, un chef-d'œuvre d'harmonie. Nous apercevons un homme d'un riche et vaste génie, réunissant le goût à l'esprit, un homme dont les yeux sont remplis de sensibilité et annoncent un jugement exact des œuvres de l'art. Un tel front suppose plutôt un jugement sain et juste et une grande facilité d'esprit qu'une intelligence profonde et pénétrante. Mais ce nez plein et fort, avec ses contours anguleux, n'est point celui d'un de ces connaisseurs postiches qui vont se pavanant avec une phraséologie rapetassée de termes techniques.

12. Les figures à grands et vigoureux traits ne peuvent guère être mieux représentées que dans ce jour, dans ce style. Ces sortes de figures n'ont ordinairement pas beaucoup de petites nuances; celle-ci pourtant n'en manque point. Chacun remarque ce qu'il y a de rude, de chagrin, de peu délicat; mais le physiognomoniste doit s'arrêter à ce qui frappe le moins. Un vrai connaisseur ne dira pas que cette figure est entièrement commune. Le front et les sourcils sont déjà au-dessus du médiocre. Si la partie supérieure de la paupière est médiocre, le contour inférieur qui traverse la pupille ne l'est pas, le regard non plus. Le contour même du nez, au bout surtout, n'est pas commun. Malgré la rudesse de la lèvre inférieure, il n'y a rien dans le contour du menton qui annonce défaut d'intelligence : c'est sec, passif, froid, mais ce n'est ni sot ni faible. La partie supérieure de l'occiput est certainement trop étroite par la faute du dessinateur; ce qui fait du tort à la figure, et contraste visiblement avec les sourcils.

XXVI. — De l'homogénéité et de la similitude de toutes les configurations d'hommes isolés.

La nature opère toujours, dans toutes ses organisations, de l'intérieur à l'extérieur, d'un seul et même centre sur toute la circonférence. La même force vitale qui produit les pulsations du cœur remue le doigt; la même force voûte le crâne et l'ongle du petit doigt du pied. L'art ne fait qu'apparier, et en cela il diffère de la nature. Celle-ci forme tout d'une seule pièce et en un tout cohérent : de la tête le dos, des épaules les bras, des bras les mains, des mains les doigts. Tout passe de la racine dans le tronc, du tronc dans les rameaux, des rameaux dans les branches, des branches dans les fleurs et les fruits. L'un tient à l'autre comme à sa racine. L'un a la nature de l'autre, tout est d'une seule et même espèce. Avec tout ce qui la caractérise, une pomme de la branche *a* ne peut être une pomme de la branche *b*, et bien moins encore la pomme d'un autre arbre. Il y a effet déterminé d'une force déterminée. Il en est de même de toute la nature. Toute force déterminée ne produit que des effets déterminés d'une certaine manière. Voilà pourquoi aucun doigt d'un homme ne peut convenir à la main d'un autre. Chaque partie d'un corps organique est l'image du tout et porte le caractère du tout. Ainsi les nerfs, ainsi les os : un seul esprit vit dans tous. De même que chaque partie du corps a son rapport avec le corps auquel elle appartient; de même qu'on peut trouver la longueur et la largeur du corps, les proportions de l'en-

semble par la longueur et la largeur du moindre membre, de la moindre phalange d'un doigt; de même la forme du tout se déduit de la forme de chaque partie prise isolément. Tout est long, quand la tête est longue; tout est rond quand elle est ronde, tout carré quand elle est carrée. Tout a une seule forme, une seule racine, un seul esprit. C'est pourquoi tout corps organique est tellement un tout qu'on n'en peut rien retrancher, qu'on n'y peut rien ajouter sans produire de désharmonie, de désorganisation, de difformité. Tout dans l'homme coule d'un seul tout en un seul tout. Tout en lui est homogène : forme, taille, teint, chevelure, peau, veines, nerfs, os, voix, démarche, manière d'agir, style, passion, amour, haine. On reconnaît toujours dans tout un seul et même esprit. Il n'a qu'une certaine sphère où se meuvent toutes ses facultés, tous ses sentiments. Dans cette sphère, il a pleine liberté d'agir; mais il ne peut pas la dépasser. Toute figure change, si l'on veut, quoique insensiblement, à chaque moment, même dans les parties solides. Mais tous ces changements d'une figure sont toujours conformes à la figure. Chacun a une mesure à part et une manière de changer particulière. Elle ne peut changer que d'une manière déterminée. Jusqu'à la manière affectée, adoptée, irritée, hétérogène, elle a encore son individualité, sa particularité qui ressort encore de la nature de l'ensemble et ne peut se trouver avec ses modifications que dans tel être et non dans un autre.

J'ai presque honte d'avoir encore de pareilles choses à dire dans mon siècle. Que penserez-vous, nos descendants, de ce siècle où il me fallait démontrer, où tant de fois je démontrais en vain à de prétendus sages : que la nature ne rapetasse pas, que la nature travaille et opère d'un sens sur tous, que ses organisations ne sont pas des pièces de rapport, qu'elles ne sont pas un travail mosaïque ? Plus l'œuvre de l'artiste, du poëte, de l'orateur est mosaïque, moins elle est naturelle; moins il y a action de l'intérieur en dehors, moins il y a émanation d'une seule source, moins il y a continuité d'une seule tige avec les branches extrêmes.

Plus il y a de développement d'un seul en un seul tout, plus il y a de vérité, de force, de nature, et plus l'effet est beau, étendu, général, durable. Les plans de la nature sont les plans d'un moment. Une pensée, un même esprit se répand par toutes les branches du développement ultérieur. Ainsi la nature crée les plantes les plus basses et l'homme le plus élevé. Mes travaux physiognomoniques ont été sans but, sans fruit, si je ne suis parvenu à détruire cet absurde préjugé, indigne de notre époque et contraire à toute saine philosophie comme à toute expérience, à savoir que : « la nature ne fait que rajuster des parties de figures différentes. » Au contraire, je me trouve récompensé de mes efforts si l'homogénéité, l'accord, l'uniformité de l'organisation humaine deviennent d'une évidence telle que celui qui les nierait serait comparé à qui nierait le soleil en plein midi.

Le corps humain est une *seule* plante; chaque partie a le caractère du tronc. Laissez-moi le répéter sans cesse, puisqu'on contredit sans cesse la plus évidente des propositions, puisque des hommes de toute espèce la contredisent de parole et de fait, par des écrits et par des œuvres artistiques.

Je trouve, à cet égard, les fautes d'harmonie les plus frappantes dans les têtes des plus grands maîtres. Je ne connais personne dont je pourrais dire : Celui-ci a parfaitement étudié l'harmonie des corps humains; pas même *Le Poussin*, pas même *Raphaël*. Que l'on classifie seulement leurs formes de visages, ainsi que des formes de visages analogues de la nature, c'est-à-dire que l'on dessine, par exemple, les contours de leurs fronts et qu'on en cherche de semblables dans la nature, on trouvera, en comparant les continuations des deux, des fautes d'homogénéité auxquelles on ne se serait pas attendu de la part d'aussi grands maîtres.

En faisant abstraction des longueurs, des prolongements, de l'ensemble, surtout des figures d'hommes, c'est peut-être *Chodowiecki* qui possède le plus le sentiment de l'homogénéité dans la caricature, c'est-à-dire de l'accord des membres et des traits défigurés, burlesques ou autrement caractéristiques. Car, de même qu'il y a une homogénéité et une similitude dans les figures belles, de même il y en a dans les mauvaises. Chaque estropié est estropié à sa manière, manière qui se trouve répandue par toutes les parties de son corps; de même que toutes les mauvaises actions du méchant et toutes les bonnes actions de l'homme

de bien ont le même caractère, ou du moins une teinte de ce caractère. Quoique les poëtes et les peintres considèrent si peu ce fait, il semble pourtant être comme le principe naturel de la poésie et des beaux-arts, et partout où on remarque du rapetassage, l'admiration a son terme. Pourquoi aucun peintre ne s'est-il pas encore avisé de placer un œil bleu à côté d'un œil brun ? Il n'est pas moins absurde et ne blesse pas moins l'œil du physiognomoniste, quoiqu'on le fasse tous les jours, de coller un nez de Vénus à une tête de madone. Un homme du monde m'a assuré que, dans un bal masqué, il lui a suffi, pour n'être pas reconnu de ses amis, de mettre un étui sur son nez : tant la nature répudie tout ce qui lui est étranger !

Pour mettre la question hors de doute, qu'on prenne, par exemple, mille silhouettes, bien exactement dessinées ; qu'on classifie d'abord les fronts (nous montrerons en temps et lieu qu'on peut comprendre sous des signes déterminés, et par conséquent réduire en classes, tous les fronts d'homme réels et possibles, et nous ferons voir en même temps qu'il n'y a pas un nombre infini de classes) : je dis donc que l'on classifie d'abord les fronts à part, puis les nez, puis les mentons, et qu'on réunisse ensuite les signes classiques des nez et des fronts, l'on verra que de certains nez ne se trouveront jamais avec de certains fronts, et qu'avec certains fronts il y aura toujours certains nez. On pourrait étendre cette démonstration à toutes les autres parties de la figure, si les parties mobiles n'avaient pas adopté tant de choses accidentelles, qui ne sont pas l'œuvre de la première force productive et formatrice de la nature, mais l'œuvre de l'art, des lois, de la contrainte. Des épreuves particulières rendraient cela incontestable. Je n'ajouterai ici que les faits suivants à titre d'exemples, afin de tranquilliser quelque peu ceux de mes lecteurs qui se plaisent à juger par examen.

Sur cent fronts circulaires en profil, je n'en ai pas remarqué un seul accompagné d'un nez de milan ; et sur cent fronts carrés, quadrangulaires, j'en ai vu à peine un seul sans incision profonde et prolongée. Je n'ai pas encore vu de front perpendiculaire en présence duquel les parties inférieures du visage, le dessous du menton excepté, fussent particulièrement courbées.

Je n'ai pas encore vu de sourcils fortement arqués, comme ceci, par exemple : ⌒⌒ dans une figure perpendiculaire et fortement osseuse.

Quand les fronts sont proéminents, les lèvres inférieures sont le plus souvent également proéminentes, excepté chez les enfants.

Je n'ai jamais vu de front légèrement voûté, et cependant fortement reculant, quand le nez était court et relevé ou bien saillant, et profondément creux dans le plan du profil.

L'approche apparente du nez vers l'œil implique toujours grand éloignement de la bouche.

Les gencives les plus prolongées, ou un long espace entre le nez et la bouche, supposent toujours de petites lèvres supérieures. Les configurations et les figures longues ont le plus souvent des lèvres charnues et bien marquées. J'ai à cet égard plusieurs observations en réserve, qui attendent de nouvelles confirmations et des déterminations plus directes. Je n'en ferai plus qu'une seule, laquelle montrera avec évidence à des sens physiognomoniques subtils et exercés combien la nature a d'harmonie et de simplicité dans ses créations, et combien elle hait toute espèce de rapetassage.

Que l'on prenne deux, trois ou quatre silhouettes d'un homme de haute intelligence, et qu'on en compose une de manière à ce que cet ajustement ne soit pas sensible. Que l'on prenne le front de l'une et l'adapte au nez de la seconde, que l'on y joigne la bouche de la troisième, et puis qu'on attache à cette bouche le menton de la quatrième, et la somme de ces quatre signes de sagesse sera sottise ; de même que toute sottise n'est peut-être qu'ajustement d'une addition hétérogène. « Mais, dira-t-on, quatre figures sages ne sont pas hétérogènes. » Elles ne le sont peut-être pas, ou bien elles le sont à un faible degré, et cependant leur composition produira l'effet de la sottise.

Ceux donc qui prétendent qu'on ne peut juger de l'ensemble d'un profil d'après une de ses parties, une de ses sections, auraient parfaitement raison si la nature, qui n'est pas arbitraire, travaillait comme l'art arbitraire. Mais c'est ce qu'elle ne fait aucunement. Toutes les fois qu'un homme devient un sot, de raisonnable qu'il était, il s'ensuit cette expression d'hétérogénéité. Le bas du visage s'étend, ou les yeux reçoivent une direction qui

ne suit point le front, ou bien les traits perdent leur équilibre dans un autre sens. Aussi est-ce toujours la désharmonie qui met en évidence la sottise éventuelle dans une figure raisonnable de sa nature. En ne voyant donc que le front, on pourra dire seulement: Voilà ce que cette figure peut ou pouvait être de sa nature, pourvu qu'il n'y ait pas d'accident violent. Mais à la vue de l'ensemble, on pourra déterminer le caractère principal, passé et présent.

Qui veut étudier la physiognomonie, doit étudier la convenance des parties constituantes de la figure; sans cette étude, on n'aura rien étudié.

Celui-là et celui-là seul est un vrai physiognomoniste possédant le véritable esprit de sa science, celui, dis-je, qui a du sens et du sentiment, et une mesure interne pour l'homogénéité et l'harmonie de la nature, qui a des sens, des yeux et du sentiment pour tout rapetassage de l'art et de la contrainte. Loin de la physiognomonie celui qui s'imagine voir la nature en matière d'imprimerie, qui cherche les lettres de son mot dans différentes cases! loin de notre science celui qui peut s'imaginer que les œuvres organiques de la nature soient ajustées comme un habit d'arlequin! Pas même la peau d'une puce n'est composée de la sorte; que dire de l'homme, la plus belle organisation de la terre? Jamais il n'a respiré le souffle de la sagesse, celui qui peut mettre un instant en doute la prolongation, la continuité, la simplicité des produits organiques de la nature. Il n'a pas le sentiment général de la nature, ni conséquemment de l'art, son imitateur! Pardonnez-moi, lecteur, ce langage chaleureux. J'y suis forcé, la question est trop importante et s'étend trop à tout. Celui qui possède ce sentiment pour l'homogénéité de la nature, et, par suite, de la formation humaine, possède la clef de toutes les vérités.

Toute platitude dans les œuvres de l'art, dans les produits de l'esprit, les actions morales et les jugements des hommes; tout cela provient uniquement de l'absence du sentiment, de la conviction dont il s'agit ici. Il s'élève, au contraire, au-dessus de tous les doutes sur la vérité et le caractère divin de la physionomie humaine, celui qui reconnaît et sent parfaitement cette homogénéité de la configuration humaine, celui qui au premier coup d'œil sent l'immense distance que la seule absence de cette homogénéité élève entre toutes les œuvres de l'art et toutes celles de la nature.

Guidés par ce sens, par ce sentiment, ou comme vous voudrez le nommer, vous donnerez à chaque physionomie ce qu'elle peut contenir, et rien autre chose; vous opérerez sur chacune d'après son espèce; vous ajusterez aussi peu quelque chose d'hétérogène à un caractère qu'un nez étranger à une figure; vous développerez comme la nature développe; vous ne donnerez que ce que la nature peut recevoir; vous ne retrancherez que ce que la nature semble retrancher. Vous remarquerez sur-le-champ dans votre élève, dans votre ami, votre épouse, un trait quelconque qui perd son harmonie, et vous chercherez à rétablir l'homogénéité primitive, l'équilibre des traits et des ressorts, en opérant sur l'harmonie encore subsistante, ou bien en accordant les facultés capitales qui ne sont pas encore corrompues; vous reconnaîtrez, en général, que les fautes, les vices, ne sont autre chose que les dérangements de cette harmonie; et vous sentirez intérieurement combien, dans votre configuration, toute déviation de la vérité doit être manifeste à un regard plus pénétrant que celui de l'homme; combien elle doit vous déformer, vous rendre disgracieux aux yeux de votre Créateur et vous faire perdre la ressemblance avec son image. Or, qui prononcera avec plus de justesse et d'équité sur les actions et les œuvres de l'homme? qui les jugera avec plus de ménagements et moins de haine? qui saura les expliquer mieux que le physiognomoniste, dont le cœur est pénétré de la conviction, du sentiment profond de l'homogénéité inhérente à notre configuration?

Notes.

1. Ce profil, d'après un buste de *Cicéron*, me semble presque un modèle d'homogénéité. Tout en lui porte le caractère d'une finesse, d'une pénétration à laquelle rien ne saurait échapper. Profil extraordinaire, quoique sans grandeur. Tout est également coupé, limé, organisé. C'est le modèle d'un homme au coup d'œil fin et pénétrant, à l'esprit moins bon que railleur, et qui facilement se perd en nébuleuses subtilités.

2. Encore une figure fort homogène et trop naturelle pour être un idéal, un sujet d'invention ou une composition. Avec un pareil front, nous nous attendons, non pas à un nez rectiligne, mais à un nez arqué comme celui-ci, ainsi qu'à une telle lèvre supérieure, à une bouche un peu ouverte, éloquente comme celle qui est devant nous. Ce front ne nous promet pas un génie poétique, mais une rigoureuse ponctualité et une persévérance remarquable. Jamais, du reste, on ne pourra compter cette figure au rang des physionomies ordinaires et sans capacité.

3. Le front et le nez ne sont pas homogènes. Le nez annonce un penseur d'une grande subtilité, tandis que la partie inférieure du front, et surtout la distance entre les sourcils et les yeux, n'expriment aucunement un aussi haut degré d'intelligence. La raideur de l'ensemble contraste singulièrement avec l'œil, la bouche, mais surtout avec le nez. Tout, à la seule exception des sourcils, nous annonce un caractère calme, doux, silencieux.

4. Une figure fortement marquée au coin de la vérité. — Tout est déterminé, tout est en harmonie, tout est plein d'activité et plein de talents variés ; seulement entre les sourcils il y a quelque chose d'étrange, de vide, de plat. Aussi les sourcils sont-ils trop faibles, trop peu déterminés pour une figure aussi forte d'ailleurs, et dont la vigueur et l'énergie peuvent facilement dégénérer en entêtement et en obstination.

5. L'harmonie de cette figure, surtout entre la bouche et le nez, frappera certainement d'elle-même tous ceux qui l'auront regardée. Le front est trop bien, trop ouvert pour cette partie inférieure fort bornée du visage. Tout annonce un caractère inoffensif, ni trop tendre, ni trop rude.

6. Le physiognomoniste digne de ce nom devrait être en état de déterminer et de corriger d'après un seul trait vrai tous les traits faux ou demi-vrais d'une figure. Ici, par exemple, le front s'accorde avec la chevelure et le menton ; mais cependant, à l'entour des yeux, je supposerais un plus grand nombre de plis très-petits. La paupière supérieure est, selon moi, plus déterminée et plus proéminente dans la nature ; toutes les parties du visage je voudrais les voir moins mesquines ; je voudrais voir surtout la bouche moins fermée et moins ondoyante ; cependant nous voyons ici un homme qui jouerait plus facilement avec nous que nous avec lui, et en présence duquel un cœur mal tourné pourrait fort bien n'être pas à son aise.

7. Nous avons ici un front élevé, chauve par le haut, un nez court d'apparence et un peu obtus, enfin un menton gros et double. Quelle harmonie encore dans l'ensemble ! C'est presque une loi générale de la nature, que, toutes les fois que les yeux sont fortement dessinés et très-rapprochés des sourcils, ces derniers doivent être forts. Cette figure n'est aussi parlante pour tout sain observateur, que par son harmonie et par ses traits homogènes et fortement dessinés. C'est tout à fait une figure de raison.

8. Un chef-d'œuvre d'homogénéité ; une figure pleine d'onction, d'énergie calme et opérant dans le silence. Elle respire l'esprit d'un monde supérieur. Il est rare que le calme et la vigueur demeurent aussi près l'un de l'autre.

9. La lèvre inférieure n'est évidemment pas en harmonie avec la bouche et l'œil. L'œil est par lui-même beaucoup plus doux que la bouche. D'ailleurs, il est à remarquer que des nez retroussés et dessinés de cette sorte, avec des lignes aussi larges, annoncent un esprit sain, naturel.

10. Si jamais on n'a vu ce que c'est que l'homogénéité, on le voit ici. Que l'on compare le contour et l'occiput au front, ou le front à la bouche, partout on trouvera le même caractère. Tous les traits isolés sont pénétrés du même esprit de rudesse, de sotte obstination, que l'ensemble du visage. Comment un tel front peut-il se trouver avec une lèvre inférieure fine et rentrant doucement ? Comment peut-il être accompagné d'un occiput fortement accusé ?

11. Le contour du front, les yeux, le bout du nez et la ligne centrale de la bouche, qui d'ailleurs est mal dessinée, et est conséquemment en désharmonie avec les autres parties de la figure, nous annoncent un caractère doux et sensible. L'os de l'œil pourrait également être un peu plus en saillie.

12. Un homme de cabinet, formé de haut en bas à cet effet. — Les figures qui descendent de cette sorte en pointe, depuis les yeux jusqu'au menton, ont toujours des nez allongés, jamais elles ne les ont retroussés ; ja-

mais elles n'ont de grands yeux bien ouverts et fortement saillants. Leur constance est plutôt de l'opiniâtreté, et elles agissent toujours plus au moyen de l'intrigue que par elles-mêmes.

XXVII. — Des silhouettes.

La silhouette d'un homme ou d'une figure humaine est l'image la plus faible, la plus vide, mais en même temps, si le jour fut à une distance convenable, si la figure a réfléchi sur une surface pure et s'est trouvée suffisamment en parallèle avec cette surface, l'image la plus vraie et la plus fidèle qu'on puisse donner d'un homme. Je dis la plus faible, parce qu'il n'y a rien en elle de positif, et qu'elle est absolument quelque chose de négatif, n'étant, à vrai dire, que la ligne limitative de la demi-figure. Je dis la plus fidèle, parce qu'elle est l'empreinte la plus immédiate de la nature, empreinte telle que le dessinateur le plus habile ne saurait la copier d'après nature, à main libre.

Que peut-il y avoir de moins image d'un homme vivant qu'une silhouette ? Et cependant que ne dit-elle pas? C'est peu d'or, il est vrai, mais l'or le plus pur.

Une silhouette n'a qu'une ligne ; elle n'a point de mouvement, point de jour, point de couleur, point d'élévation, point d'enfoncement ; elle n'a ni yeux, ni oreilles, ni narines, ni joues, encore n'y a-t-il qu'une fort petite partie de la lèvre ; et cependant quelle expression déterminée! Le lecteur en jugera bientôt ; il s'en convaincra et exercera en même temps son jugement.

Les ombres des corps furent apparemment les premières causes et les premiers maîtres en dessin et en peinture.

Elles expriment, comme nous venons de dire, fort peu, mais ce peu avec beaucoup de vérité. Aucun art n'approche de l'exactitude d'une silhouette très-bien faite.

Qu'on en fasse l'épreuve, et pour la silhouette la plus délicate, qu'on aura d'abord dessinée d'après nature avec la plus grande exactitude et redessinée avec la même exactitude sur un papier huilé transparent ; qu'on la mette sur un profil de la même grandeur du meilleur et du plus habile dessinateur ; quelle que soit la perfection apparente du dessin, on remarquera facilement des différences et des déviations.

J'ai fait souvent cette expérience, et j'ai toujours trouvé que l'art le plus parfait n'atteint pas la nature, n'atteint pas la liberté et la précision de la nature ; qu'il est toujours plus relâché ou plus resserré que la nature.

La nature est sévère et libre. Celui qui en observe plus la sévérité que la liberté, devient dur ; celui qui en étudie plus la liberté que la sévérité, devient mou et sans précision.

Celui-là sera mon homme, qui étudiera et imitera avec la même conscience et la même impartialité l'une et l'autre, la sévérité et la liberté.

Dans cette vue, exerce-toi, artiste ! — copiste de l'humanité ! — exerce-toi d'abord à faire d'exactes silhouettes, puis copie-les à main levée, ensuite compare, corrige-les ! Sans quoi tu trouveras difficilement ce grand *arcanum*, réunion de précision et de liberté.

J'ai plus recueilli de connaissances physiognomoniques des simples silhouettes, que de tous les autres portraits. Elles ont plus aiguisé mon sentiment physiognomonique que l'observation de la nature toujours changeante.

La silhouette réunit en un point l'attention désignée, la concentre sur le contour et les limites, et rend par là l'observation, et par conséquent la comparaison, plus simple, plus facile, plus précise.

La physiognomonie n'a point de preuve plus certaine, plus incontestable de sa véracité *objective*, que la silhouette.

Quand une silhouette, au jugement, au sentiment général des hommes, peut décider pour ou contre un caractère, que ne décidera pas alors toute la figure vivante, tout l'homme aux traits, aux gestes vivants ? Si une ombre est la voix de la vérité, la parole de Dieu, un oracle, que sera-ce d'un modèle animé, libre, rempli de la lumière de Dieu !

« Que peut-on voir par une simple silhouette ? » Cette question, je l'ai entendu faire à cent personnes, et je l'attends encore de la part de cent autres ; mais de tous ceux qui la feront il n'en est pas un seul qui, à la vue d'une silhouette, n'en porte pas un jugement, pour une partie du moins, et souvent avec une grande justesse, souvent avec plus de justesse que moi-même.

Pour rendre bien sensible la prodigieuse si-

gnification d'une silhouette, on n'a qu'à tenir l'une contre l'autre les silhouettes de personnes ayant les caractères les plus opposés, ou, mieux encore, à découper en papier noir et à dessiner d'une autre manière des figures de fantaisie et sans nulle ressemblance; ou bien encore, si l'on a quelque habitude d'observation, on n'aura, par exemple, qu'à plier en double un carré de papier noir, à y découper une figure, puis à le déployer, et à retoucher quelque peu un des bords avec les ciseaux, puis à retoucher encore, et, à chaque changement, à interroger ses yeux ou plutôt son sentiment intérieur, ou enfin à faire tirer de la même figure plusieurs silhouettes et à les comparer ensemble. On verra avec surprise à quel point les plus légères déviations modifieront les impressions qu'on en recevra.

XXVIII. — Combien on peut voir dans les silhouettes.

On ne verra pas par la silhouette la plus exacte tout ce qui appartient au caractère d'un homme; mais on peut souvent voir beaucoup, quoique souvent aussi l'on ne puisse voir que fort peu.

J'ai l'intention d'exposer un certain nombre de silhouettes, afin de faire comprendre, entre autres, ce que l'on peut en conclure avec certitude, ou avec grande vraisemblance.

Celui qui veut tout voir par une silhouette, est aussi peu raisonnable que celui qui veut deviner, en voyant l'urine d'un homme, toutes ses facultés et ses faiblesses, toutes les infirmités qu'il a et toutes celles qu'il peut avoir. Celui, au contraire, qui ne veut rien y voir, ressemble au médecin qui ne veut en aucune façon regarder l'urine.

Mais telle est malheureusement la marche des opinions humaines : on affirme tout, ou bien on nie tout ! On passe d'une extrémité à l'autre. Tout ou rien!

La simple silhouette ne nous dévoile ni tout, ni rien ;— c'est-à-dire à nous, bornés que nous sommes. Mais que donnerait-elle à penser à un être supérieur? cet être supérieur ne déduirait-il pas tout le contour du contour, la figure, l'élasticité, le feu, la vigueur, la mobilité, la vie entière du nez, de la bouche, des yeux, et de là tout le caractère, les passions réelles et les passions présumables? ne verrait-il pas dans la silhouette l'homme tout entier? Voilà une question que je ne trancherai pas. Mais la chose ne me paraît nullement impossible; plus encore, elle me paraît très-raisonnable. Il y a même là quelque chose dont est capable l'homme le plus ordinaire. Nous citerons bientôt des preuves.

Il est vrai qu'à l'égard de beaucoup de silhouettes, parfois même de silhouettes appartenant à des hommes extraordinaires, on ne sait, moi du moins, je ne sais presque rien dire; mais tous les hommes extraordinaires dont la silhouette ne fait pas connaître précisément la nature distinguée,

à ne les considérer cependant que d'après cette silhouette, n'ont ni l'air sot quand ils sont particulièrement sages, ni l'air méchant quand ils sont particulièrement bons. Au pis aller, on ne voit pas ce qu'ils sont. Du reste :

Ou l'extraordinaire de leur caractère est aussi peu frappant dans la nature que dans la silhouette;

Ou il peut subsister, n'étant connu que de quelques amis, et sans se mettre en évidence;

Ou bien l'homme en question, sans avoir de capacité au-dessus du médiocre, peut avoir été exercé par mille circonstances extérieures qui le favorisaient, à agir, à écrire, à parler, à souffrir, de manière à paraître extraordinaire, tandis que pour lui-même en sa personne, il ne l'est pas. Ce cas se présente souvent, et égare la connaissance de l'homme; il est peu favorable à la physiognomonie, ou plutôt il semble ne pas lui être favorable. Je pourrais en citer quantité d'exemples, mais les exemples offensent; et je ne veux pas offenser dans un ouvrage qui a pour but le progrès de la philanthropie.

Ensuite il est encore très-possible que les traits qui, même dans la silhouette, pourraient et devraient indiquer la nature extraordinaire de l'homme, se trouvent si fins et touchent de si près à l'exagéré, au déraisonnable, qu'ils ne soient pas déterminés avec assez de délicatesse ou qu'ils se trouvent marqués avec trop de rudesse.

Il y a des figures qui perdent tout ce qui les distingue, ou qui prennent le caractère le plus étrange, le plus fou, pour peu que la silhouette soit d'un cheveu plus pointue, ou bien d'un cheveu plus plate, plus obtuse. Ainsi les âmes les plus délicates, les plus fines, les plus

pures, perdent communément dans la silhouette, par la moindre négligence du dessin, ce qu'elles perdent à chaque jugement que l'on prononce sur elles, c'est-à-dire cette simplicité sans prétention, cette libre justesse; — les traits qu'on leur prête sont trop relâchés ou trop tendus.

Il est enfin possible que les petites véroles ou d'autres accidents grossissent, défigurent, renversent, gonflent ou contractent le léger contour du visage, au point que la simple silhouette ne puisse en aucune manière déterminer le caractère ou ne le puisse qu'avec difficulté et sans exactitude.

Mais, de l'autre côté, il est incontestable, et les exemples le prouveront à tout ami de la vérité, qu'un grand nombre de visages se caractérisent par la simple silhouette de telle manière qu'on serait plutôt porté à révoquer en doute sa propre existence que la signification de ces silhouettes.

J'oserais affirmer qu'en plaçant deux silhouettes d'un idéal opposé l'une contre l'autre, la première exciterait aussitôt une horreur générale, et que la seconde lmposerait la confiance et l'amour. Il ne faudrait pas même pour cela que l'une fût le *Christ* et l'autre *Bélial*.

Rien de plus à ce sujet. Mais il s'agit de savoir quels caractères se dessinent le plus dans l'ombre; qu'est-ce que la silhouette indique le plus clairement et avec le plus de précision.

Voici un fragment de réponse : Les silhouettes les plus distinguées sont celles de gens fort irascibles ou fort doux, extrêmement opiniâtres ou bien flexibles, d'hommes très-profonds ou très-superficiels, en général de caractères extrêmes.

L'orgueil et l'humilité s'expriment mieux dans la silhouette que la vanité.

La bonté naturelle, la vigueur naturelle de l'âme, la mollesse, la sensualité, mais surtout l'innocence enfantine, s'expriment parfaitement dans la silhouette.

La haute intelligence plus que la grosse sottise, l'intelligence profonde plus que l'intelligence vive et lucide.

La force productrice plutôt que la grande richesse d'idées, surtout dans le contour du front et du frontal orbitaire.

Maintenant, encore quelques remarques sur les silhouettes et la manière de les examiner. D'abord, une petite classification des lignes, qui, d'ordinaire, déterminent et limitent les figures humaines :

Lignes perpendiculaires, ou relâchées, ou fortement tendues, s'avançant doucement ou fortement, et reculant de même ; lignes droites, tendres, courbées, tendues, sections de cercle, de parabole, d'hyperbole, ondoyantes, concaves, convexes, brisées, angulaires, pressées, étendues, composées, homogènes, hétérogènes, contrastantes. Toutes ces lignes, avec quelle pureté elles peuvent être exprimées dans la silhouette, et combien la signification en est variée, précise et sûre!

On peut remarquer, dans chaque silhouette, neuf sections principales horizontales :

1. L'arc du sommet de la tête jusqu'à l'endroit où commence la chevelure;
2. Le contour du front jusqu'aux sourcils;
3. L'espace entre les sourcils et la racine du nez, c'est-à-dire le point où il commence;
4. L'espace entre le nez et la lèvre supérieure;
5. La lèvre supérieure;
6. Les lèvres proprement dites;
7. Le menton supérieur;
8. Le menton inférieur;
9. Le cou.

Puis encore l'occiput et la nuque. Chaque partie isolée de ces sections est par elle-même une lettre, souvent une syllabe, souvent un mot, souvent tout un discours de la nature véridique.

Quand toutes ces sections sont en harmonie, le caractère est si manifeste que paysans et enfants peuvent le reconnaître dans la simple silhouette. Plus il y a contraste, plus il est difficile de déchiffrer la silhouette.

Tout profil qui ne consiste qu'en une seule espèce de lignes, par exemple, seulement de lignes concaves ou convexes, droites ou tendues, tout profil, dis-je, de ce genre, est une caricature ou une monstruosité. Le mélange proportionné et une douce fusion de lignes différentes forment les figures les plus fines et les plus belles.

Pour l'ensemble de la silhouette, il faut faire attention à la longueur et à la largeur de la figure.

Les profils purs et bien proportionnés sont aussi larges que hauts. Une ligne horizontale, tirée de la pointe du nez à l'extrémité de la tête chauve, quand la tête ne penche ni en avant, ni en arrière, a ordinairement la longueur précise de la ligne perpendiculaire tirée

depuis le point le plus élevé du sommet jusqu'au point où se séparent le menton et le cou.

Les déviations sensibles de cette règle paraissent toujours des anomalies fort heureuses ou fort malheureuses.

On mesure et compare le plus facilement la hauteur et la largeur d'une tête chauve par la silhouette.

Une tête plus longue que large, quand les contours en sont durs et anguleux, marque une opiniâtreté extraordinaire; avec des contours mous et étendus en même temps, elle marque un esprit fort assoupi.

Une tête plus large que longue, d'après la manière de mesurer que nous avons adoptée, quand les contours sont durs, raides et angulairement tendus, marque la plus terrible inflexibilité accompagnée presque toujours d'une affreuse méchanceté. Avec des contours tendres et mous, elle marque à un haut degré sensualité, mollesse, paresse et volupté.

En général, pour ne dire qu'une seule chose encore de cent autres qui pourraient être dites à ce sujet (mais qui ne sont pas encore assez préparées et trouveront leur place çà et là, surtout à la suite des exemples), pour ne dire donc qu'une seule chose encore, remarquons: qu'en général la silhouette exprime plutôt la disposition naturelle que le caractère réel. La seconde et la troisième section indiquent le plus souvent, et avec le plus de certitude, l'intelligence et les facultés actives ou passives de l'homme; le nez, le goût, la sensibilité, le sentiment; les lèvres particulièrement, la douceur et la colère, l'amour et la haine; le menton, le degré et le mode de sensualité; le cou, la nuque et l'attitude décident de la lâcheté, de la raideur et de la droiture libre du caractère; le sommet de la tête annonce moins la vigueur que la richesse de l'intelligence; l'occiput, la mobilité, l'irritabilité, l'élasticité du caractère.

Combien, encore une fois, ce que nous avons dit est peu et beaucoup! Peu pour le lecteur qui ne cherche qu'à se dissiper et à s'entretenir; beaucoup pour l'observateur qui veut et sait examiner lui-même, rectifier, mieux déterminer et s'avancer davantage. Mais il est temps de rendre ces diverses explications plus sensibles, plus faciles à comprendre, plus sûres enfin par une suite de plusieurs exemples, au sujet desquels on nous permettra de revenir sur plusieurs points.

Notes.

1. Si vous découpiez le front seul sans tout le reste, et particulièrement sans le haut de la tête et l'occiput, il vous serait tellement difficile de faire la distinction entre ce front et un front intelligent, que vous vous imagineriez peut-être voir devant vous quelque chose de comme il faut. Mais en le regardant tel qu'il est, vous renoncerez immédiatement à attendre de grandes forces intellectuelles, et vous vous contenterez de trouver dans cette tête médiocre et aussi incapable de recherches profondes que de productions importantes, une certaine bonhomie indolente et une innocente patience.

2. Le physiognomoniste le plus faible verra, et le plus indulgent reconnaîtra nécessairement que ce bon et brave homme se trouve à toute probabilité en lutte avec quelque sensualité lourde et phlegmatique. Aussi, serons-nous assez équitables pour ne pas nous attendre de sa part à des recherches lumineuses; cependant je prie instamment de ne pas méconnaître ce que la nature a donné de bon à cette figure, laquelle, il est vrai, a un peu l'air d'une caricature. Qu'on en couvre le haut et le bas, et l'on reconnaîtra que le milieu indique dix fois plus que le reste un naturel qui se prêterait à l'éducation, à la culture, au développement du goût. On serait tenté de parier que, sans le penchant prédominant de l'aise corporelle, ce profil annoncerait tous les germes d'un orateur, d'un poëte même et d'un bel esprit, sans aucun doute.

3. Une bonne figure, mais certainement bornée, et jamais capable de profondes ou hautes applications intellectuelles. Sans être stupide, le front ne peut guère être plus plat, plus improductif, plus borné; le nez seul a quelque chose d'accueillant. Le bas du visage est complétement aussi significatif que le haut, et dit parfaitement la même chose. L'ensemble est plus formé, aussi peu éclairé; il est capable de zèle religieux et un peu nécessiteux.

4. Figure de quelques degrés plus intelligente et vigoureuse que la précédente; elle paraît joindre à autant de bonté d'âme un peu plus de sentiment religieux, une capacité plus prompte pour les affaires. Elle paraît

aussi sentir davantage le besoin de lumière. Il ne faut pas demander à ces sortes de figures une véritable pénétration et une véritable activité d'esprit.

5. Je ne saurais trouver de supériorité, de richesse, de talents, de génie, dans cette figure loyale, propre aux affaires, d'une habileté utile et respectable. Couvrez la lèvre supérieure, évidemment mal coupée, et vous serez entièrement convaincu de ne voir dans le reste ni stupidité, ni défaut de prudence, mais d'y reconnaître une docilité improductive, souple, et une facile habileté, beaucoup de mémoire et de capacité pour les choses ordinaires.

6. Qui pourrait soupçonner, dans le bas de ce profil, le père d'enfants en partie fort intelligents, en partie même extraordinaires, un homme plein de vigueur, d'un bon sens naturel, non capable de culture raffinée, difficile à émouvoir quand une fois il a pris son assiette, du reste, rien moins qu'insensible? Ce profil me semble fort ingrat pour tous les beaux-arts, mais jovial, serein, fidèle et extrêmement sanguin.

7. L'arc du front est presque entièrement féminin; il n'a de viril que la petite inclinaison au-dessus de l'œil. C'est en ceci, pour le dire en passant, que se distinguent tous les fronts mâles et femelles; les contours des fronts de femme sont toujours plus simples. Ceux de l'homme sont ou beaucoup plus droits, plus serrés, ou, comme on peut voir dans la table suivante, plus en arrière, ou encore brisés, lorsqu'ils sont arqués; ils ont des incisions et communément deux sections. La bonté de cœur, la libéralité, la facilité d'existence, la sensibilité pour l'honneur et pour les honneurs, pour les peines et les afflictions personnelles et étrangères, se lisent clairement dans cette silhouette.

8. Veux-tu voir une loyauté mâle, souple, je dirais presque fondue d'un seul jet, un esprit de vérité tellement sain et juste, qu'il remplace la pénétration, habile à tout analyser? veux-tu voir de l'affection délicate, intime, solide, sans fard, jointe à de la résolution, de la virilité, de l'audace? cherches-en les traits dans cette figure.

9. Le nez, évidemment trop pointu, donne à ce profil un aspect petit, craintif, puéril. Ce nez est généralement efféminé; et vous ne trouverez de front pareil chez aucune femme. Celui-ci n'est pas au rang des fronts supérieurs, mais il est au-dessus des ordinaires. L'œil proéminent est celui d'un homme colérique, timide, et la bouche et le menton annoncent un homme extrêmement bon et doux. La nature donne toujours des compensations, et se plaît à mêler miraculeusement la douceur et la chaleur.

10. Le front n'est pas dessiné assez purement; cependant il annonce un homme qui pense sainement, avec justesse et avec une connaissance exacte des affaires. Le nez est au delà du commun et a de la finesse et un sentiment juste et délicat pour tout ce qui est convenant. Le bas indique une résolution mâle et ordinaire.

11. Je ne pense pas que nous ayons là devant nous une tête exprimant beaucoup de grandeur; mais elle n'est certainement pas toute commune. Déjà l'occiput décide pour un penseur riche en idées et qui n'est pas sans solidité. Aucune des parties isolées de la figure n'a rien de distingué, mais elles ont toutes ensemble quelque chose qui ne manque pas de finesse, et la manière dont elles sont composées n'est pas sans agrément. Ce doit être un homme modeste, paisible, avide de s'instruire et capable d'enseigner.

12. Ce profil, quelque reconnaissable qu'on le dise, est certainement coupé trop grossièrement dans certaines parties de la silhouette, et se trouve entièrement mal coupé dans la silhouette à côté. Cependant l'allongement et la fermeté des contours sont presque au même degré générales et homogènes. Par la coupe, que nous avons supposée malheureuse, la partie inférieure du front et de l'occiput a perdu, car la partie supérieure du front et du nez marquent beaucoup moins de sécheresse et un esprit beaucoup plus facile à recevoir des impressions.

13. Un de ces profils d'hommes qui plaisent presque à tout le monde. Si vous couvrez le bas du menton, vous avez un profil qui touche presque à la grandeur. Il n'y manque que plus de nuance dans les contours, surtout dans ceux du nez et du front. On ne saurait méconnaître l'homme sanguino-phlegmatique à l'ensemble, surtout aux sourcils, au nez et à la partie inférieure du menton. La probité, la loyauté, la bonté et la modestie sont également frappantes.

14. La coupe du front n'est pas assez sé-

vère; elle nous laisse cependant reconnaître encore une grande richesse de mémoire et de prudence. Cette prudence pratique, ce calcul réfléchi, se manifestent surtout aussi par le bas du profil. L'imprudence et l'étourderie se mesurent d'après l'extension, la longueur de la lèvre supérieure à partir du nez, c'est-à-dire du *pallium* au-dessus des dents. Toutes les fois que le front est aussi peu rentrant, il n'y a jamais d'intelligence productive ; mais il y a d'autant plus de capacité. Ce sont là de ces figures à donner conseil à l'irréflexion. Elles sont comme des magasins de réflexions, qui toutes sont le fruit de l'expérience.

15. Une figure singulière et d'une singulière harmonie. Quelle extrême et frappante homogénéité dans le front, et le nez surtout! Point d'angle brusque, rien d'absolument plat, rien de trop allongé, rien de tendu. C'est, à ce que je présume, un caractère sec, concentré, réfléchi, tranquille, d'un profond regard, analysant peu, phlegmatique, fort irritable en certaines choses; au reste, profondément honnête.

16. Modestie délicate, patience généreuse, réflexion mûre, activité tranquille, amour de la paix, attention et discernement, serviabilité sans ostentation; voilà les traits du caractère distinctif de l'original, que je connais fort bien. Tous ces traits se retrouvent dans cette figure ; et s'ils ne se présentent pas aussitôt d'eux-mêmes, on ne peut cependant pas manquer de les distinguer aussitôt qu'on les aperçoit. Nulle section de ce profil n'offre de contradiction. Le front et l'occiput annoncent complétement à eux seuls une prudence calme et réfléchie. La bonté d'âme et l'amour de la paix se trahissent partout, mais particulièrement dans le bas du visage. C'est un homme des plus candides, des plus paisibles et de l'humeur la plus égale, la plus heureuse. Je l'ai vu se promenant avec la même satisfaction dans le cimetière de sa commune que dans son jardin, qu'il cultivait lui-même, et qui le nourrissait lui et ses amis.

17. Une figure originale et qui à l'ombre se distinguera aussitôt entre mille par sa susceptibilité, son absence de hardiesse, sa lucidité d'esprit, par son esprit ingénieux et son humeur capricieuse. On ne peut la compter au rang des figures de bonne trempe, hardies, fermes, entreprenantes; il faudra la ranger plutôt avec celles qui sont trop réfléchies et qui portent l'esprit de prévention jusqu'à la timidité. C'est une de ces figures qui souvent disent beaucoup avec leur regard froid et frappant juste.

18. Ce n'est pas un homme d'affaires tout ordinaire, non, c'est un homme d'un talent prononcé, d'une justice exacte, d'un grand amour de l'ordre et de beaucoup de réflexion; un observateur sec, solide, calme, qui épie son homme avec finesse. Je ne connais cet individu ni de près, ni de loin; mais jusqu'au milieu de la bouche, il s'avance un trait prolongé de supériorité, dans cette figure qui n'est guère supérieure.

19. Une bonne tête, à ne la juger même que d'après la silhouette. Que l'on couvre encore la partie inférieure et considère seulement le front et le nez, quel chiffre de perceptibilité, d'amour de l'ordre et de la conviction ! Pris dans son ensemble, le front est trop perpendiculaire pour être d'une grande productivité intellectuelle ; on ne voit guère dans cette silhouette l'esprit acéré, gai, subtil et sans art de l'original. Cependant le contour des lèvres le fait présumer en quelque sorte.

20. Sans connaître cet homme et sans même avoir une grande connaissance de l'homme en général, on ne saurait cependant s'empêcher de respecter ce profil, bien que le front ne soit pas tout à fait assez pur, assez vrai pour se montrer avec sa véritable capacité intellectuelle. L'harmonie de l'ensemble, surtout le nez, la bouche, le menton, indiquent un esprit extraordinaire d'observation, d'examen et d'analyse.

21. Un front magnifique, un prodige de pureté, d'amour de l'ordre, je dirais presque d'amour de la lumière. Ainsi le nez, ainsi tout. De quelle culture intellectuelle un tel profil n'est-il pas capable ! Je ne connais pas l'homme, mais je suis aussi sûr que de mon existence qu'il est capable de l'examen le plus calme, qu'il sent le besoin et l'agréable prix d'idées claires, et qu'il est fait pour être un observateur très-attentif.

22. Il y a maintes choses à apprendre dans cette silhouette. Elle reçoit fort peu et donne souvent beaucoup. Cela ressort surtout du contour fort arrondi des lèvres. Il y est manqué cependant le plus souvent; les nuances les plus délicates ne sont pas remarquées, ou

se trouvent manquées à la coupe. Autrement, c'est la figure d'un homme très-poli, prudent, de beaucoup d'esprit et de talent, d'un homme de goût et de bonne conduite.

23. Voici quel peut être l'air d'un homme qui détermine plus facilement un autre qu'il ne se laisse déterminer lui-même. Une femme ne saurait avoir cette figure. Avec une énergie persévérante, des soins précis, une douce fermeté et du désintéressement, je me flatterais de gagner ce caractère très-irascible et de le diriger à mon gré. On peut se fier à un tel homme quand une fois on s'est emparé de sa confiance. Je ne le connais nullement, mais je réponds que s'il était un fou, il donnerait encore du fil à retordre à un sage.

24. Personne ne saurait trouver dans cette silhouette d'impétuosité colérique, d'entreprises violentes, de jugements hostiles à l'homme, ni de méchantes intrigues. Toutes les parties isolées, de même que l'ensemble, annoncent un homme doux, d'un cœur bon, délicat, de beaucoup de goût, non pas productif, mais susceptible d'instruction et extrêmement modeste.

25. Calme heureux, noble froideur, regard lucide sur le présent ; appréciation exacte et profonde des situations, éloquence naturelle, intégrité joviale, sans éclat, prudence touchant à la ruse innocente, facilité prodigieuse des affaires : voilà ce qui attirait à celui qui possédait cette figure l'affection de tous ceux qui le connaissaient. Son regard, sa main— quelle belle somme de paroles amicales !

26. Un des profils du plus grand talent qui réunit beaucoup de goût à une habileté artistique fort subtile. Il est impossible qu'une silhouette aussi frappante, quoique manquée à la lèvre supérieure, puisse être méconnue par un observateur physiognomoniste. Aucun connaisseur de l'homme ne trouverait étrange que l'on écrivît au-dessous : « Excellent violon, peintre en miniature, dessinateur, géomètre, homme de société aussi agréable qu'instruit. Le front, le nez et toute la forme de la figure indiquent du moins une des têtes les plus susceptibles de culture pour tout ce qui a rapport au beau matériel.

27—30. Quatre profils d'hommes supérieurs, connus comme tels, et qui se distinguent à l'ombre même : *Mendelsohn*, *Spalding*, *Rochow*, *Nicolaï*.

Qu'ils soient vrais ou non, qui pourrait dire qu'un seul de ces quatre profils fût celui d'un sot. Pour douter un instant seulement à l'égard du n° 30, il faudrait n'avoir jamais observé de front. Cet arc, considéré en lui-même, et surtout la partie supérieure, a plus d'intelligence proprement dite que le n° 28. On ne méconnaîtra pas non plus l'intelligence et la perspicacité qui s'expriment dans les contours sévèrement tracés de la partie inférieure.

29 a plus de bon sens, un sentiment plus prompt et plus juste de la vérité, plus de finesse, mais, je le pense, moins de sagacité.

28 a des idées très-lucides ; il aime l'élégance, la pureté, la justesse de la pensée et de la conduite, et n'adopte pas facilement une opinion étrangère. Le dessin du front n'est pas assez caractéristique, mais il y a un goût exquis dans le nez. On trouvera facilement dans le front, dans le nez du 27, une intelligence juste et pénétrante. La bouche est beaucoup plus fine que celle du 28.

31. Une figure fort proportionnée, pas trop sagace, pas trop productive, mais d'une pensée saine et exempte de préjugés. Un cœur toujours ouvert et accessible à la vérité, une activité infatigable, beaucoup de goût, ou, si l'on aime mieux, le sentiment du beau. Malgré la grande irritabilité qui se manifeste dans ces traits, ils annoncent une manière d'agir à la fois noble et prudente. Dans la partie inférieure du visage, surtout dans les lèvres, règne autant de bonté que de vigueur mâle, laquelle peut cependant facilement dégénérer en véhémence.

32. Une des têtes les plus originales que j'aie jamais vues. A vrai dire, un génie, mais incapable de rien examiner ni retenir, toujours en l'air, saisissant rapidement et lâchant les objets avec la même rapidité. A de grands talents oratoires, il joint peu de persuasion. Il y a dans le nez beaucoup d'esprit et autant de sensualité, tout le profil exprime un esprit entreprenant, hardi, mais sans vigueur marquante.

33. Une figure royale ! Qui ne le dira pas au premier coup d'œil ? rien de plébéien. Si, en présence de figures pareilles, il n'est pas permis de dire, sous peine d'être relevé, qu'elles sont marquées du doigt de Dieu ; dans

quel autre objet peut-on s'exprimer de cette manière ? J'y aperçois (et qui ne l'aperçoit pas de même ?) la dignité, la noblesse, le courage, et cette double faculté si difficile à réunir, si éminemment nécessaire aux grands, à savoir la faculté de taire entièrement ce qu'on veut tenir caché et de communiquer entièrement ce qu'on veut communiquer, la prudence enfin sans méfiance petite et inquiète. Nous ne voyons pas l'œil; mais, à n'en juger que par les contours du front et du nez, son regard doit être vif, sûr, pénétrant; il doit être un coup de poignard pour le fripon et une poignée de main cordiale pour l'homme de bien. Ce contour de front est un des plus extraordinaires, des plus éminemment caractéristiques pour les entreprises grandes et hardies. Le dessin de la bouche est un peu trop dur, mais il porte l'empreinte de la bonté, de la bonne foi et du courage; il s'y mêle aussi un peu de sensibilité, qui en doutera ?

34. En supposant que cette silhouette ait été coupée de mémoire et qu'elle n'ait pas été tracée d'après nature, il s'y trouve cependant tant de vérité et d'expression qu'elle doit renverser, ou faire chanceler du moins le château de cartes ou la forteresse massive du plus incrédule, du plus opiniâtre adversaire de la physiognomonie. Placez-la entre mille silhouettes, elle sera toujours aussi unique parmi les mille que l'original l'est au milieu de ses contemporains. J'incline toujours respectueusement le front devant cette image comme devant une apparition descendue des régions supérieures. Comme tout cela présente un seul esprit, une seule harmonie, un seul tout ! Que de vigueur puissante dans ce nez, ou, si l'on préfère, dans cette élévation insensible du nez ! Cette figure est créée pour commander, non pour obéir. Elle pense et agit avec la rapidité de l'éclair. Qui s'avisera de lui demander compte de ses actions ? Sa volonté se tient là comme un roc, et elle exécute par elle-même ce qui épuiserait les forces de milliers d'hommes. Mais elle en a la conscience aussi et le sentiment. Qu'on prenne l'angle indiqué au front, qu'on l'applique à mille autres silhouettes, et qu'on cherche sa pareille. Mais avec tout le respect que nous devons au grand homme, au monarque, nous pourrons nous permettre cependant de dire que la douceur et la modération semblent dans cette figure être plutôt une vertu acquise qu'une disposition naturelle.

35. Présentent aussi quelques silhouettes de femmes sans trop anticiper toutefois sur le chapitre où il sera question de la femme. Voici un vrai profil de femme, qui ne saurait en aucune façon être celui d'une figure d'homme. Ce front simple, non brisé, saillant, et non rentrant; son rapport avec la partie inférieure du profil; la forme concave du contour du nez : tout indique la nature femelle. Ces sortes de figures sont d'ailleurs fécondes, habiles, actives, amies de l'ordre, d'un bon conseil, pénétrantes et résolues.

36. On aperçoit dans cette figure moins de force matérielle et pratique, mais plus de sens et de finesse que dans la précédente; elle est plus sensible au plaisir, plus délicate, plus circonspecte, plus entreprenante, plus cachée, plus tendre, plus facile à opprimer, plus vulnérable, plus noble, plus attentive, plus réfléchie, plus portée à l'analyse. La supériorité de finesse et de noblesse se montre dans l'ensemble, surtout dans le nez et la bouche; ce que cette figure a de plus faible, de plus délicat, est surtout remarquable dans le menton. La supériorité de circonspection siége sur le front.

37. Plus subtile, plus adroite, plus mobile, plus hardie, plus active que la précédente. C'est ce qu'on remarque d'une manière décisive aussitôt qu'on couvre le front. Le contour de celui-ci jusqu'à l'endroit où l'on peut s'imaginer le sourcil n'est pas commun. Mais, à partir de là jusqu'à la racine du nez, il y a un contour d'une forme et d'une prolongation que je ne suis pas en état de concevoir. Un pareil contour me paraît contraire à la nature, à la vérité; il ne saurait pas être aussi long dans la réalité, du moins pas aussi proche de la perpendiculaire.

38. Comme ces essais sont écrits dans le but de favoriser la connaissance et l'amour des hommes, il nous importe, avant tout, de faire remarquer ce qu'il y a de qualités excellentes et positives dans les traits d'une figure qui ne semble pas se recommander ou bien ne pas se dévoiler assez au premier abord. Couvrez cette silhouette de la main, afin de ne voir que le contour du visage depuis le front jusqu'au menton, et le profil vous fera aussitôt une impression plus favorable. La négligence du dessinateur de silhouettes, qui ne

veut pas se donner la peine de bien poser la figure, fait souvent tort à cette dernière. C'est évidemment le cas ici. Ce caractère restera toujours craintif; le menton en arrière l'annonce déjà suffisamment; mais cette peur, cette timidité appartiennent en quelque sorte au caractère virginal de l'âge. En revanche, s'il m'est permis de le dire, la nature toujours bonne, toujours compensatrice, a placé dans la bouche une gracieuse modestie, dans le nez quelque chose de mâle, d'énergique, et qui vous répond du caractère entier.

39. Ici plus de hardiesse, de disposition audacieuse, d'adresse, de résolution, d'action déterminée. La partie la plus vague du profil, et qui manque le plus de caractère, est celle du bas. Mais combien ce manque, cette absence de caractère sont-ils récompensés par la fermeté, l'intelligence, l'égalité d'esprit de tout le reste du profil! Que ces sortes de profils sont bien formés pour la maternité! Qu'ils sont accommodants, d'un bon conseil, amis de l'ordre! Comme ils savent se rendre respectables malgré toute leur facilité, toute leur douceur! O nature admirable, comme tu as imprimé à toutes tes productions le cachet de la vérité! N'est-ce pas une lettre de créance que tu donnes à chacun en garantie des facultés que tu lui confias?

40. Une figure bien certainement mal coupée et inexacte, à coup sûr une caricature autant que cela se peut, mais une caricature qui ne manque pas de génie, si par ce mot nous entendons ce regard original, ce pressentiment rapide de l'invisible dans l'objet visible, cette fusion prompte et facile avec tout ce dont l'homogénéité est frappante, ce don enfin de transformer les objets en une partie de soi-même. Un dessin exact d'une pareille figure serait un don impayable pour le physiognomoniste. C'est tout ce qu'il est permis de dire au sujet de ce profil, dont le dessin est caricature du haut en bas.

41. Ici point de génie, mais la circonspection, la timidité virginale, la docilité, la modestie, la soumission, la naïveté la plus douce d'une jeune fille. Point d'intelligence productive, point d'héroïsme, mais une patience pieuse et tranquille, le désir d'apprendre et non celui d'enseigner, plus de passivité que d'activité, plus de bon sens droit et juste que d'imagination légère ou d'humeur spirituelle.

42. Plus d'esprit, de pénétration ou de sagacité que dans le numéro précédent. Moins de timidité et de retenue, plus de vivacité, d'animation, de résolution, d'analyse; le front et le nez indiquent beaucoup de finesse et de clarté d'esprit; la bouche annonce de la douceur, de la bonté, de l'innocence, du calme. Dans le menton, il y a beaucoup de cette noblesse, de cette délicatesse propres à la femme.

43. Nous ne tiendrons aucun compte du front, qui n'est pas assez précisé. Il nous reste encore assez pour reconnaître dans le nez, la bouche et dans tout le contour, le tact subtil, je dirais presque *flaireur*, d'un esprit planant légèrement au-dessus des choses, mais réfléchi, et qui, n'étant troublé par aucune passion, est susceptible des pensées religieuses les plus épurées.

44. Ici ou jamais nous apercevrons un calme respectable, de la fermeté, de la simplicité, de la grandeur, de la passion, du dédain pour toute petitesse, du sens pour le naturel, le noble, le grand. Cette figure parle plus en se taisant que cent autres qui parleraient. Elle est pénétrante et a la force de cacher son jugement plein de justesse, ou bien de l'exposer en un seul mot et d'une manière inaltérable.

XXIX. — Des animaux.

On se contentera d'un petit nombre de réflexions générales et de quelques observations particulières qui pourront frayer le chemin à l'investigation de la nature. J'espère cependant que ce peu suffira :

A. Pour établir de nouveau la véracité universelle des physionomies;

B. Pour faire comprendre quelques-unes des lois d'après lesquelles la sagesse éternelle forme les êtres animés;

C. Pour rendre la supériorité, la sublimité de la figure humaine plus évidente et plus sensible.

Combien gagnerai-je si je puis parvenir à ce triple but par ce qui suit :

1. La nature se ressemble partout. Elle n'agit jamais arbitrairement, sans lois : la même sagesse, la même force forme tout, figure tout, crée toutes les variétés d'après une seule loi, une seule volonté. Tout est soumis à l'ordre et à la loi, ou rien ne l'est.

2. Y aurait-il un homme qui pût ne pas voir la différence de la force intérieure et de la forme extérieure dans ce qu'on appelle les trois règnes de la nature ? La pierre et le métal ont infiniment moins de vitalité intérieure et manifestent au dehors infiniment moins de vitalité active que la plante, l'arbre, et ceux-ci infiniment moins que l'animal vivant. De plus, chaque pierre, chaque minéral, chaque plante, chaque arbre, chaque espèce d'animal, chaque individu même possède une mesure (quotité) particulière de vie, de faculté mobile, de faculté propre à recevoir et à opérer des impressions de différente sorte, de même qu'un extérieur à lui seul appartenant et le distinguant de tout autre.

3. C'est pourquoi il y a une physiognomonie minérale pour le minéralogiste, une physiognomonie des plantes pour le botaniste, et une physiognomonie animale pour le naturaliste et le chasseur.

4. Quelle différence proportionnelle de force et de forme extérieure entre un roseau et un chêne, entre le buisson et le cèdre, entre la violette et le tournesol, une germandrée et une rose épanouie ! Quels contrastes proportionnés de caractère intérieur et de caractère extérieur, depuis le plus petit insecte jusqu'à l'éléphant !

5. Qui peut parcourir tout le règne de la nature du regard le plus rapide, ou bien s'arrêter près de ses productions partielles, en comparant les premières venues, sans se convaincre de plus en plus de sa véracité qui est toujours la même, de l'harmonie proportionnée entre les facultés intérieures et les formes et caractères extérieurs ?

6. Celui qui n'a pas un sens général pour la vérité universelle de la nature, pour la véracité universelle de son langage, n'a qu'à mettre ce livre de côté. Rien ne saurait l'instruire. *Porta* s'est le plus appuyé après *Aristote* sur la ressemblance des physionomies des hommes et des animaux. C'est lui qui a porté cette idée le plus loin, et, autant que je sache, il fut le premier qui s'appliqua à rendre la question bien sensible en plaçant les unes à côté des autres des têtes d'hommes et des têtes d'animaux. La chose en elle-même est aussi vraie que rien au monde, et si l'on s'arrête à la vérité de la nature sans rapprocher les ressemblances plus près qu'elles ne le sont effectivement, il n'y a aucun danger qu'on n'aille trop loin dans cette question. Mais ici Porta, à ce qu'il me semble, en s'abandonnant à une imagination trop complaisante, s'est trompé bien souvent, et a trouvé des ressemblances là où un œil non ébloui ne saurait en découvrir. Je ne puis du moins rien trouver en comparant son chien de chasse à *Platon*, qui pût donner à l'observateur froid des lumières claires et des conclusions solides. Il est assez singulier aussi qu'il place des têtes d'oiseaux et d'hommes à côté les unes des autres. Il eût mieux fait de considérer l'énorme dissemblance qui les sépare, que de juger digne de son examen des ressemblances si difficiles à déterrer, et d'ailleurs si peu considérables. En outre, il parle fort peu des chevaux, des éléphants et des singes, ou il en parle très-superficiellement, tandis que ce sont ces animaux qui ont certainement le plus de ressemblance avec l'homme.

Notes.

1.—2. Le singe passe pour l'animal le plus rapproché de l'homme, et il y a en effet une classe d'hommes qui, surtout dans les yeux, tiennent beaucoup du singe. Ces deux figures sont au nombre des plus vraies que Porta ait placées les unes à côté des autres. Et si la figure de l'homme et celle du singe se ressemblaient en effet autant que ces deux-là, on pourrait, sans crainte de se tromper, attribuer au caractère de l'homme beaucoup de la nature du singe, et l'accuser, jusqu'à un certain degré, de manquer d'âme, de cœur, de pitié. Mais qu'on se garde bien, en faveur de cette ressemblance, frappante sans doute, mais qui n'est certainement pas fondée dans la nature, de croire généralement semblables les caractères de l'homme et du singe ! L'humanité a toujours ce caractère de supériorité à laquelle l'animal ne peut atteindre en aucune façon. Qu'on compare seulement, par exemple, le contour du crâne jusqu'aux oreilles; quelle différence essentielle n'y aurait-il pas déjà dans la mesure inégale des voûtes ! quelle différence dans les joues et les mentons !

3. — 4. Personne ne révoquera en doute que cette tête d'homme ne montre quelque chose de la brute ; mais il me semble qu'elle

se rapproche à la fois plus du bœuf et du lion que du bœuf seul. Bien que les sillons du front nous présentent un air appartenant au bœuf, le nez tient cependant beaucoup plus du lion, et la ligne centrale de la bouche diffère essentiellement non-seulement du bœuf, mais de toute espèce animale. Les narines de la figure d'homme sont aussi complétement humaines, et n'ont rien de ce qui caractérise la brute et lui est particulier. Je ne dirai pas la même chose à l'égard du menton. Le menton est surtout un ornement, un honneur distinctif de l'humanité. Nous devrions nous féliciter chaque fois avec une joie nouvelle, en voyant combien l'auteur de notre nature nous a empreints de supériorités auxquelles ne saurait atteindre aucun des êtres que nous connaissons.

5. Où trouverons-nous, sur mille millions d'hommes, deux hommes-brutes de cette sorte? et si jamais il en existait, à quel énorme degré il serait encore au-dessus du bœuf, qui n'a, à proprement dire, ni front, ni nez, ni menton, ni occiput! La bouche du premier profil est beaucoup trop humaine pour cet œil exagéré de bœuf. Du reste, il y a, dans la forme et les traits, grossièreté bestiale, force stupide, opiniâtreté indomptable, incapacité pour toute culture, toute affection, tout sentiment.

XXX. — Du crane de l'animal.

La différence entre l'espèce humaine et celle des animaux est déjà fortement marquée dans la structure osseuse. Notre tête est assise sur la moelle épinière; tout notre corps est là comme le pilier de la voûte où doit se réfléchir le ciel. Comme notre crâne se voûte à l'instar du ciel au-dessus de nos têtes! ce réservoir de notre cerveau forme la plus grande partie de notre tête. Nos sentiments montent et descendent pour ainsi dire par nos mandibules pour se réunir sur les lèvres. De même l'œil, cet organe le plus éloquent de nos organes, a besoin, si ce n'est des paroles, cependant du mouvement simultané et amical des joues ou de leurs efforts violents et de toutes les nuances intermédiaires, soit pour exprimer fortement, soit pour trahir timidement ce qui pénètre les profondeurs les plus cachées de l'humanité.

Considérez maintenant que la structure animale nous offre l'opposé précisément de ce que nous venons d'exposer. La tête, chez les animaux, n'est que suspendue à la moelle épinière, et n'a pas plus de circonférence, qu'il n'en faut pour le développement des forces vitales, et pour la direction d'une créature toute sensuelle, n'existant que pour le présent; car, bien que nous ne puissions leur refuser de la mémoire et quelque détermination réfléchie, celle-là réside cependant, pour m'exprimer ainsi, *in primis viis* des sens, et celle-ci naît de l'urgence du moment et de la prépondérance de tel ou tel objet. C'est par la particularité du crâne qui indique le caractère particulier de l'animal, qu'on peut voir le mieux à quel point les os sont les piliers de la configuration et embrassent toutes les qualités de la créature. Les parties mobiles se forment d'après eux, pour mieux dire, avec eux, et n'exercent leur jeu qu'autant que le permettent les parties solides.

Notes.

Le caractère doux et apprivoisé des bêtes de somme et de pâture est marqué par les lignes longues, nues, courbées en descendant et se heurtant faiblement. (*Voy.* 1 le cheval; 3 l'âne; 5 le cerf; 6 le porc.)

Le repos et la jouissance inoffensive paraissent le seul but de la configuration de ces têtes. La ligne rentrante depuis le frontal orbitaire jusqu'aux narines du 1 et du 3 signifie patience.

Dans le 6, l'opiniâtreté qui s'écarte, qui rentre lentement, et puis se redresse subitement. On remarquera dans toutes la lourdeur de la mâchoire postérieure, démesurément large, et on y verra régner le désir de la mastication.

4. Le crâne du bœuf exprime patience, résistance, lourdeur et appétit grossier.

Comme l'éléphant n° 2 se distingue de tous les autres par le plus de crâne, d'occiput et de front! quelle expression vraie et naturelle de prudence, de force et de délicatesse!

La configuration des animaux carnassiers est encore très-significative.

9. Le chien a quelque chose de commun, rien de très-frappant; mais la manière dont le crâne part du frontal orbitaire annonce, ce me semble, un sens déterminé. La gueule est plus faite pour une gloutonnerie calme que

cruelle et avide, quoiqu'elle tienne de l'un et de l'autre. Je crois remarquer, surtout dans le frontal orbitaire et dans son rapport avec le nez, une certaine fidélité et une certaine droiture.

10. La différence entre le loup et le chien, toute petite qu'elle soit, est cependant fort remarquable; l'inclinaison du sommet du crâne, la raideur au-dessus du frontal orbitaire, les lignes qui de là vont en sens droit au mufle, annoncent des mouvements plus vifs que ceux du chien. La mâchoire inférieure porte surtout l'empreinte du manque total d'affection.

8. Dans l'ours il se joint à cela plus de largeur, de fermeté, de consistance.

7. Si le lion était mieux dessiné (mais ce crâne, d'ailleurs si beau, est déjà si vaguement formé dans *Buffon*, d'où nous avons tiré ces dessins), combien alors cette tête postérieure, si obtuse et si prolongée en même temps, serait remarquable! La voussure n'est pas sans noblesse, la descente du mufle est prompte, vigoureuse; la partie antérieure de la tête est compacte, forte, calme, puissante. Si nous avions les originaux vivants, une comparaison toute spéciale avec le tigre serait précieuse. Qu'il y a peu, qu'il y a beaucoup de différence entre les deux!

11. Deux mots du chat: friandise, épiante attention.

12. Le porc-épic a quelque chose du castor dans la partie supérieure du contour; mais il en diffère beaucoup pour les dents.

13, 14. L'hyène diffère sensiblement de tout le reste, surtout par la partie postérieure de la tête. Ce nœud par derrière indique le plus haut degré d'opiniâtreté et d'inflexibilité.

Celui qui observe dans la nature la ligne centrale de la gueule d'une hyène, y reconnaîtra le caractère, le chiffre de l'inaffection la plus inexorable.

De même que de caractère, les animaux diffèrent de forme, d'os, de contours.

Depuis le moindre insecte ailé jusqu'à l'aigle qui vole à la rencontre du soleil, depuis le faible ver qui se replie impuissant sous nos pieds, jusqu'à l'éléphant et au lion majestueux, on ne saurait méconnaître la progression ascendante de l'expression physiognomonique. Il serait plus que ridicule d'attendre du ver la vigueur du serpent à sonnettes, et du papillon la vigueur de l'aigle; ce serait folie que d'exiger de la brebis la force du lion. Si tous deux paraissaient pour la première fois devant nos regards, si nous n'avions jamais rien vu ni de l'un ni de l'autre, si nous ne savions pas les nommer, nous ne nous défendrions cependant pas de l'impression de force et de courage de la part de l'un, ni de celle de faiblesse et de patience de la part de l'autre.

Quels sont, en général, les animaux les plus faibles, les plus éloignés de l'humanité, les plus incapables d'idées et de sentiments humains? Sans aucun doute, ceux qui ressemblent le moins à l'homme. Pour s'en convaincre, qu'on remonte par la pensée l'échelle progressive des animaux depuis l'animalcule infusoire jusqu'au singe, au lion, à l'éléphant; et, pour simplifier et faciliter la comparaison, qu'on ne compare que les formes de la tête; qu'on place, par exemple, l'un à côté de l'autre, l'éléphant et l'écrevisse, puis l'éléphant et l'homme, etc.

Quelle œuvre, pour le dire en passant, ce serait pour un homme qui réunirait en lui *Buffon, Camper* et *Euler!* quelle œuvre ce serait que de calculer et exposer ces formes de tête physiquement et mathématiquement, et de démontrer qu'à tous les animaux et à chaque espèce il est prescrit une ligne déterminée, et qui ne peut être transgressée; de plus, que parmi les innombrables lignes de l'animal, il n'y en a pas une seule qui ne diffère intérieurement et essentiellement de la ligne de l'humanité, unique en son espèce.

XXXI. — Observations particulières sur quelques animaux.

Peu d'animaux ont autant de front au-dessus des yeux que le chien. Mais autant il semble gagner du côté du front, autant il perd par son nez extrêmement bestial, et qui a toute la physionomie de la recherche. L'homme aussi, lorsqu'il est occupé à rechercher quelque chose, porte les narines en l'air; il perd dans la distance entre la bouche et le nez, il perd par la situation basse du menton, qui disparaît presque.

Je ne déciderai pas si les oreilles retombantes du chien portent le caractère de soumis-

sion servile, comme le prétend M. de Buffon, qui parle avec beaucoup plus de raison de la physionomie des animaux que de celle de l'homme.

Le chameau et le dromadaire sont un composé du cheval, de la brebis et de l'âne, dépourvu de la noblesse du premier. Ils paraissent tenir également du singe, du moins pour le nez : ils ne sont pas faits de manière à recevoir la bride et le mors, car ils n'ont pas la faculté chevaline; c'est entre les yeux et le nez que l'on reconnaît la nécessité de la bride. Dans cette région, il n'y a nulle trace de courage et d'audace, rien du souffle menaçant du bœuf ou du cheval dans ces narines de singe. Point de force pour le pillage, point de voracité dans la gueule flasque, ni dans sa partie inférieure, ni dans sa partie supérieure : il n'y a dans les yeux que la patience d'une bête de somme.

Dans l'ours, il y a une expression de férocité et de colère pleine de menaces, et accompagnée de la faculté de déchirer : on y lit éloignement pour les hommes, et satisfaction au milieu d'une nature antique et sauvage.

L'aï ou le paresseux. La créature la plus indolente, la plus impuissante, la plus misérable et de la structure la plus défectueuse. Quelle effrayante faiblesse, quelle indolence dans le contour de la tête, du ventre, des pieds! Point d'appui sous les pieds, point de doigts dont chacun aurait sa mobilité à part, mais deux ou trois griffes d'une longueur démesurée, courbées du haut en bas, et qui ne peuvent se mouvoir que simultanément... Leur lenteur, leur sottise, leur inattention pour ce qui les intéresse sont indescriptibles; et comment leur physionomie, pour exprimer tout cela, pourrait-elle être plus vraie, plus stupide, plus lâche, plus impuissante ?

Mais qui ne voit pas dans le sanglier un caractère plus sauvage : l'absence de toute noblesse, la gloutonnerie, la lourdeur, la raideur du sentiment, la grossièreté de l'appétit; et dans le blaireau, la bassesse, la méfiance, la méchanceté, la gloutonnerie sauvage ?

Le profil du lion est remarquable, surtout dans le contour limitrophe du front et du nez, et par la manière dont cette ligne limitrophe se courbe en arrière, presque à angle droit, depuis le nez jusqu'à la mâchoire inférieure.

Un homme avec le profil du front et du nez d'un lion ne serait certainement pas un homme ordinaire, quoique je n'aie pas encore vu de profil d'homme aussi droit.

Le nez du lion est sans doute bien loin d'égaler en saillie celui de l'homme; il est cependant plus proéminent que dans tout autre quadrupède.

Cet arc du nez, et en partie aussi sa largeur et ses formes parallèles, sont l'expression visible de force majestueuse et de fière prétention; principalement aussi les angles presque droits que forment les contours des paupières avec les côtés du nez.

Quelle colère et quelle soif de sang! quelle ruse perfide dans les yeux, dans le mufle du tigre ! Peut-on mieux se représenter le sourire infernal de Satan à la chute d'un saint, que dans la tête triomphante d'un tigre?

Les chats sont des tigres en petit : adoucis par l'éducation domestique, peu meilleurs de caractère, et seulement plus faibles; aussi impitoyables pour les oiseaux et les souris que les tigres pour les moutons. Leur volupté consiste à maîtriser longtemps et à tuer lentement. En cela ils surpassent même le tigre.

Notes.

Chacune des notes suivantes, chaque espèce d'animal isolée prouve et confirme cette proposition, que toute la nature est vérité et révélation.

La table présente parlerait déjà seule, quand même je n'y ajouterais pas un mot.

Je prie qu'en considérant toutes ces figures d'animaux, on fasse surtout attention à la formation du front et à sa voussure, à la position et à la distance des yeux, mais le plus à la ligne centrale de la bouche.

1. Dans la brebis, quel éloignement de toute configuration humaine, quelle stupidité inactive et toute passive ! La tête, arrondie par le haut, est incapable de rien qu'on puisse appeler vigueur ou sagacité. Dans la ligne de la bouche, il y a aussi peu de férocité et de cruauté que dans la forme et la position des dents.

2. Le tigre, considéré surtout de profil, se rapproche déjà beaucoup plus de la configuration de l'homme; mais qu'on remarque toujours la prodigieuse différence qui existe entre l'un et l'autre ! Qu'on remarque de combien le profil le plus oblique, le plus

courbé d'une figure humaine, est plus près de la perpendiculaire que celui du tigre! Ces yeux de feu aux angles sévères, ce nez large et cependant aplati, cette jonction non interrompue du nez, ou plutôt de l'analogue du nez avec la gueule, mais surtout cette ligne centrale de la gueule, indiquent une bestialité, une férocité effrayantes.

3. Dans le renard, la ligne caractéristique de la bestialité féroce, mordante, se trouve être déjà rapetissée et moins vigoureuse. On remarquera principalement l'angle aigu que forment l'œil et la moustache pointue à son tour.

4. Dans l'âne, lourdeur sans force, maladresse, indocilité. Combien il est plus sot et plus bas que le n° 3!

5. Dans le chevreuil, quelle méfiante timidité, quelle attention au moindre bruit, quelle légèreté, et tout cela sans aucune faculté défensive! Quelle distance immense du tigre! quelle différence entre cette ligne de bouche et celle que nous venons de tracer! Combien la première n'est-elle pas plus sotte et plus faible!

6. Bassesse, éloignement de toute noblesse depuis l'oreille jusqu'à l'extrémité de la moustache; dans sa base, la sensualité la plus grossière, la plus ordurière; dans l'œil, de la fausseté; de la méchanceté dans la gueule.

7, 8. Que de majesté dans la figure du lion! quelle vigueur! Cette cruauté n'a rien de petit, de perfide, d'astucieux, d'épiant; elle a au contraire le sentiment de sa force et de sa supériorité! Dans la région au-dessus de l'œil semblent siéger la réflexion et la prudence. Comme la lionne est moins vigoureuse, comme sa cruauté est plus rusée! On remarquera que le roi des animaux montre sa dignité royale surtout en ce qu'il a le plus de face.

XXXII. — L'ÉLÉPHANT, LE CROCODILE, L'HIPPOPOTAME, LE CHEVAL.

Ce qu'il y a de plus puissant dans le caractère de l'éléphant se manifeste par la quantité et la grandeur; ce qu'il y a de subtil, dans la rotondité et la voussure des os; ce qu'il y a d'efféminé, dans la masse de la chair, de prudente ruse dans la molle flexibilité de la trompe. La force de sa mémoire réside dans la grandeur et l'arc de son front, qui approche plus du contour frontal de l'homme que tout autre front animal. Remarquons cependant à quel point il diffère encore essentiellement par sa position, relativement à l'œil et à la bouche, du front de l'homme, qui forme presque un angle droit avec l'axe de l'œil et la ligne centrale de la bouche.

Qu'on considère ensuite l'œil, comme il se termine en pointe. Comparé à l'œil du poisson, il porte à un haut degré le caractère de la ruse; qu'on considère ensuite la proportion de la gueule et sa largeur de profil, si elle était fermée; qu'on se représente aussi bien que l'on pourra l'angle que formerait la ligne de cette gueule avec celle partant du coin de l'œil. Et maintenant quelle différence! La largeur effrayante et égale du front et du nez, ou plutôt des narines et de la gueule, dans l'hippopotame, quelle expression d'inexorabilité stupidement sauvage! et puis, dans l'irrégularité de la pose et de la configuration des dents, quel caractère véritable de méchanceté diabolique sans dessein formé et destructive pour soi-même!

La preuve de l'importance des dents en physiognomonie nous est donnée par le crocodile, qui comme tout le reste, mais d'une manière plus visible et plus frappante que tout le reste, est dans toutes ses parties, dans tous ses contours, dans tous ses points, purement et évidemment physiognomonique. Voyez combien il est foulé, bas, noueux, opiniâtre, bien au-dessous de cette noblesse du cheval, terrifiant tout à fait et insusceptible de toute impression, de tout retour d'affection, un diable incarné!

Rapportons d'abord, au sujet du cheval, quelques mots de Job : « As-tu donné le courage au cheval, et armé sa nuque de colère? Lui ordonnas-tu de sauter à l'instar de la sauterelle? Son magnifique hennissement est de la terreur; il balaie la terre de ses pieds, se réjouit de sa vigueur et part au-devant des armes. Il se raille de la crainte et ne s'effraie pas; l'épée ne le fait pas reculer. Au-dessus de lui résonnent le carquois, la lance et les armes étincelantes; au-dessous de lui la terre frémit, et c'est à peine s'il la touche. Il devient plus audacieux quand il entend le son de la trompette, et souffle de loin à la vue de la bataille, à la voix du général et au cri de la victoire. »

Je ne suis rien moins qu'un connaisseur en chevaux; mais ce qui me semble étrange, c'est qu'il y ait parmi les chevaux presque une aussi grande différence de physionomies que parmi les hommes. Et c'est pour cette raison surtout que le cheval doit être un sujet remarquable pour le physiognomoniste. C'est un de ces animaux dont la physionomie, du moins de profil, est beaucoup mieux marquée, plus fortement prononcée, et plus caractéristique que celles de beaucoup d'autres.

« Le cheval est, de tous les animaux, celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps. En lui comparant les animaux qui sont immédiatement au-dessus et au-dessous, on trouve que l'âne est mal fait, que le lion a la tête trop grosse, que le bœuf a la jambe trop menue, que le chameau est difforme, et que le rhinocéros et l'éléphant ne sont, pour ainsi dire, que des masses. »

En effet, il existe à peine un animal d'une physionomie aussi généralement reconnue, aussi parlante que celle d'un beau cheval.

« Dans le cheval bien fait, la partie supérieure de l'encolure, d'où sort la crinière, doit s'élever d'abord en ligne droite en sortant du garrot, et former ensuite, en approchant de la tête, une courbure à peu près semblable à celle du cou d'un cygne. La partie inférieure de l'encolure ne doit former aucune courbure; il faut que sa direction soit en ligne droite, depuis le poitrail jusqu'à la ganache, et un peu penchée en devant : si elle était perpendiculaire, l'encolure serait fausse; il faut que la partie supérieure du cou soit mince, et qu'il y ait peu de chair auprès de la crinière, qui doit être médiocrement garnie de crins longs et déliés. Une belle encolure doit être longue et relevée, et cependant proportionnée à la taille du cheval : trop longue et trop menue, le cheval donne des coups de tête; trop courte et trop charnue, il est pesant à la main. La tête sera placée avantageusement, si le front est perpendiculaire à l'horizon; elle doit être sèche et menue, non trop longue. Les oreilles seront peu distantes, petites, droites, immobiles, étroites, déliées, bien plantées au haut de la tête. Il faut que le front soit étroit et un peu convexe; que les salières soient remplies, les paupières minces, les yeux clairs, vifs, pleins de feu, assez gros, avancés à fleur de tête; la prunelle grande; la ganache décharnée et un peu épaisse; le nez un peu arqué; les naseaux bien ouverts et bien fendus; la cloison du nez mince; les lèvres déliées; la bouche médiocrement fendue; le garrot élevé et tranchant; les épaules sèches, plates et peu serrées; le dos égal, uni, insensiblement arqué sur la longueur, et relevé des deux côtés de l'épine, qui doit paraître enfoncée; les flancs pleins et courts; la croupe ronde et bien fournie; la hanche bien garnie; le tronçon de la queue épais et ferme; les cuisses et les bras gros et charnus; le genou rond en devant et large sur les côtés; le nerf bien détaché; le boulet menu; le fanon peu garni, le pâturon gros et d'une médiocre longueur; la couronne peu élevée; la corne noire, unie et luisante; la fourchette menue et maigre, et la sole épaisse et concave. »

On me pardonnera d'avoir emprunté au Dictionnaire encyclopédique cette description d'un beau cheval pour l'insérer dans un Essai physiognomonique, ayant pour but de répandre la connaissance et l'amour des hommes... Vous souriez? Permettez-moi d'abord de sourire avec vous, et puis de vous demander si l'auteur de cette description ne démontre pas par là la réalité de la physiognomonie, que dans un autre endroit du livre on fait descendre au rang des sciences toutes chimériques? Un cheval ainsi formé ne sera-t-il pas d'un caractère meilleur, d'une nature plus noble qu'un simple cheval de chariot?

Non-seulement plus beau... mais je dis d'un caractère plus noble, plus fier, plus courageux, plus ferme, plus fidèle, plus sûr.

Et celui qui a formé ainsi le cheval, lequel, en comparaison de l'homme, n'a point d'intelligence, celui qui a répandu de cette sorte dans tous ses membres la beauté et la noblesse, la vigueur et la vérité, celui-là aurait mis en contradiction l'extérieur et l'intérieur de l'homme, sa propre image?

Celui qui peut trouver de la signification dans la physionomie du cheval, et il n'est pas de sophiste qui, à la vue de plusieurs chevaux, pourrait faire révoquer en doute cette signification; celui, dis-je, qui peut trouver les physionomies des chevaux éminemment significatives, peut-il ne pas croire aux physionomies des hommes?

Mais, sans doute, dit le maître d'école à...

les chevaux peuvent avoir leurs physionomies, je le veux bien, mais non l'homme doué de raison; car les bêtes sont des bêtes, et l'homme est homme.

Plus on observera les chevaux, plus on se convaincra que l'on peut écrire une physiognomonie des chevaux.

En général, à ce que j'ai appris quelque part, les chevaux se divisent en trois classes: cous de cygne, cous de cerf, cous de porc. Chacune de ces classes a sa physionomie particulière, son caractère particulier. De leur mélange renaissent d'autres classes.

Les têtes des cous de cygne sont ordinairement unies, le front est étroit et presque plat; à partir des yeux, le nez se voûte jusqu'à la bouche; les narines sont larges et ouvertes; la bouche est fine; les oreilles petites et pointues en dehors; les yeux gros et ronds; les mâchoires étroites par le bas, plus larges par le haut; tout le corps bien proportionné, et tout le cheval de la plus grande beauté. Les chevaux de cette espèce sont vifs, dociles et fiers; ils sont fort sensibles à la moindre douleur, et la font parfois connaître par une sorte de gémissement. L'éloge les fait hennir de joie; et quand en leur faveur quelqu'un s'arrête en pleine rue, afin de les admirer, ils se mettent à danser et à parader. Je voudrais parier qu'un homme qui aurait un cou de cygne, et (ce qui est plus frappant et plus déterminable) le profil uniment penché en avant, ainsi qu'une blonde chevelure, qu'un tel homme, dis-je, serait également sensible et fier.

Le cou de cerf a beaucoup de ressemblance, dans la structure du corps, avec le cerf lui-même. Les chevaux de cette espèce ont le cou étroit, long et à peine courbé au milieu : ils portent la tête en avant. On les emploie pour la course et la chasse, ce à quoi la structure de leur corps les rend particulièrement propres.

Le cou de porc. Le cou est de la même largeur en haut et en bas, et laisse descendre la tête, qui s'y trouve suspendue : son profil a le nez courbé et rentrant au milieu; les oreilles sont longues, grosses et tombantes; les yeux petits et laids; les narines petites; la gueule grossière; tout le corps massif et couvert de longs poils rudes. Les chevaux de cette classe sont très-indociles, paresseux et méchants. Toutes les fois qu'ils peuvent faire donner leur cavalier contre un mur, une pierre, un arbre, ils le font; lorsqu'on veut les faire courir, ils se cabrent et cherchent à secouer le cavalier ou à le renverser. En dépit de tous les efforts, des coups et des bonnes paroles, ils ne se corrigent souvent pas d'une ligne, mais restent opiniâtres et inflexibles... J'abandonne à chacun le soin d'appliquer cette observation aux figures humaines.

Six têtes de chevaux
(Voyez la planche précédente.)
qui ne sont pas dessinées assez tranquillement, ni avec assez de profil pour servir de beaucoup à l'observateur. Il est cependant facile de voir qu'aucune d'elles n'est entièrement noble ou ignoble. 4 et 5 sont très-médiocres; 4 tient du porc; 6 est la plus rusée, elle est opiniâtre, fausse et sauvage; 7 et 8 sont nobles et timides; 9 est la plus noble de toutes.

Qu'on parcoure et compare toutes les têtes de chevaux imaginables, et l'on trouvera :

Que tous les chevaux vifs, fiers, capricieux, courageux, ont le profil ou l'os du nez penché en avant ou en proéminence. La plupart de ceux qui sont maussades ou indolents l'ont rentrant ou plat. On trouvera dans les yeux, dans la bouche, surtout dans les narines, et bien aussi dans les mâchoires d'autres différences remarquables, mais dont je ne dirai plus rien ici. Il suffit que le lecteur, à chaque observation qu'il fera lui-même dans la nature, se convainque davantage que les qualités inégales dans la même classe d'animaux ont des expressions fort différentes, et que la puissance créatrice qui a été si vérace dans la configuration du cheval doit avoir formé au moins avec autant de sagesse et de véracité la créature la plus belle et la plus parfaite du globe.

Maintenant, encore quelques observations sur le cheval, que je dois à un ami :

« Le cheval blanc est le plus mou de tous (de même, pour le dire en passant, les personnes aux cheveux d'un jaune blanchâtre sont également, sinon molles, du moins d'une configuration et d'une complexion fort délicates); le cheval roux et le noir, le marron et le pie-brun, sont forts et durables; l'alezan et la tête de nègre ont le plus de durée, mais ils seront dans la suite les plus maladifs.

« Tous les blonds, de bonne ou mauvaise configuration, sont faux.

« Les chevaux faux posent les oreilles en arrière.

« Les chevaux sauvages et rebelles baissent tantôt l'une, tantôt l'autre oreille, en dressant toujours la seconde en l'air. »

Ajoutons encore un passage d'un autre ouvrage :

« Quand un cheval a les oreilles larges, longues, bien séparées l'une de l'autre et pendantes, nous avons tous acquis la certitude qu'il est lourd et paresseux. Quand les oreilles vont toujours l'une d'un côté, l'autre de l'autre côté, le cheval est sauvage et malicieux. Les oreilles fines, pointues et dressées en avant, annoncent au contraire un cheval bon et de bonne humeur.

« On ne trouvera jamais qu'un cheval avec un cou de porc, épais par la nuque, devienne un bon et docile cheval de manége, ou bien qu'il soit d'une nature vigoureuse quand on peut élever et rabaisser le tronc de la queue avec la même facilité que la queue du chien, et l'on peut être assuré qu'un cheval qui a de gros yeux bien vifs et un poil fin et luisant, s'il n'y a pas sujet à d'autres observations, est de bonne complexion et intelligent. »

Cela s'applique au bœuf, à la brebis et peut-être à tous les animaux avec autant de vérité qu'au cheval. Un bœuf blanc ne vaut pas de beaucoup, pour le trait et le labeur, un bœuf noir ou roux-brunâtre; il est plus faible au contraire et plus maladif. Une brebis qui a les jambes courtes, le cou fort, le dos large et les yeux vifs, est une bonne brebis d'élève, et ne s'écarte pas du troupeau. Or, si l'on peut juger ainsi de l'intérieur de l'animal par son extérieur, je croirais volontiers que l'on pourrait bien raisonner de même à l'égard de l'homme.

XXXIII. — Des oiseaux.

La nature ne dément pas non plus dans les oiseaux son amour de la vérité. Ces créatures aussi ont leur caractère particulier et distinctif, soit qu'on les compare à d'autres animaux, soit qu'on les compare entre elles.

Les animaux ailés sont, en général, constitués plus légèrement que les quadrupèdes; les cous en sont généralement plus mobiles, les têtes plus petites, les bouches plus pointues, le revêtement du corps plus riche et plus ample.

Pour ne rendre ce fait, le mieux connu du monde, que plus sensible encore, je citerai quelques exemples :

Il est évident que les têtes d'oiseaux ci-contre diffèrent de physionomie et de caractère.

Les diversités de caractère, ou les degrés de force active et passive, sont marqués par les diversités physiognomoniques suivantes :

A. Par la forme du crâne ; plus il est plat, plus le caractère de l'animal est faible, mou, délicat, sensible. Cette platitude embrasse moins et résiste moins.

B. Par la longueur, la largeur, l'inclinaison du bec, dont la courbure annonce également plus de docilité et de capacité.

C. Par les yeux, qui paraissent être dans un rapport exact avec la courbure du bec.

D. Particulièrement par la ligne centrale, je ne pourrai pas dire de la bouche, mais du bec, qui est analogue à la bouche; cette ligne, dis-je, dont la courbure présente également un rapport frappant avec le contour extérieur, le profil de la tête;

E. Et puis surtout par l'angle que cette ligne forme avec l'œil : combien cet angle est obtus dans les nos 1, 2, 4; combien il est droit, sinon aigu, dans le 6, l'aigle ! En cela donc, lui aussi, le roi des oiseaux, se rapproche du roi de la création, plus que tout autre de son espèce, abstraction faite de la différence infinie qui subsiste d'ailleurs entre les deux; et le plus faible de son règne se rapproche le plus, en ce point comme dans d'autres, du genre des poissons.

Qui peut le regarder, ce voltigeur fortement bâti, ce vigoureux souverain de tant d'êtres, sans reconnaître le cachet, la décoration naturelle de sa dignité royale, dans son œil rond et étincelant, dans la structure de sa tête, dans ses ailes puissantes, dans ses griffes d'airain, pour ainsi dire; sans reconnaître, dans toute sa configuration, sa force victorieuse, sa fierté dédaigneuse, sa colère terrible, sa rapacité triomphante? Considérez les yeux de tous les êtres vivants, depuis les siens jusqu'à ceux du mulot; où trouver ce regard foudroyant qui semble braver le soleil? ce rapport des yeux avec la lumière? Oh! que la nature parle avec vérité et à voix haute à celui qui veut l'entendre ! Mais ce n'est pas seule-

ment son œil de feu qui annonce la majesté de son caractère royal, c'est encore le contour supérieur du frontal orbitaire, c'est la peau s'avançant sur le front qui indiquent sa colère et son courage. Mais que ne dit pas tout son être!

Quelle échelle décroissante depuis lui jusqu'au coq anglais, au regard superbe, fier et plein d'une impuissante jalousie, et depuis ce dernier jusqu'au voluptueux et lâche moineau (8)?

Il y aurait encore bien des choses caractéristiques à dire sur les oiseaux; mais nous ne pouvons pas les citer et représenter tous. On n'aura pas oublié que nous n'écrivons que des fragments.

Ajoutons cependant encore quelques mots.

Dans le vautour, par exemple, qui ne verra pas, en le comparant à l'aigle, bien moins de vigueur et de noblesse, dans le cou et le bec, plus longs l'un et l'autre, comme dans toute la configuration, qui est plus allongée?

Qui ne reconnaîtra pas l'oiseau de proie ignoble, sordide, dans la tête du chat-huant?

Que de physionomie dans l'autruche-casoar! Quelle rudesse, quelle rage de femme, sans goût, sans aucun sentiment!

Qui ne découvrira pas, dans le pigeon, la douce, l'humble timidité?

Qui ne trouvera pas, dans le cygne, plus de noblesse que dans l'oie? moins de vigueur que dans l'aigle? moins de délicatesse que dans le pigeon? plus de flexibilité que dans l'autruche? enfin, qui n'apercevra pas dans le canard sauvage une nature plus sauvage que dans le cygne, toutefois sans cette vigueur radicale qui n'appartient qu'à l'aigle?

XXXIV. — Poissons, serpents.

Leur expression est en parfait rapport avec leur force intellectuelle. Qu'ils sont loin de la perpendicularité de l'homme, et qu'ils ont peu de face, mis à côté du lion, par exemple! Quelle absence frappante d'intelligence, de circonspection, de ruse!

Très-peu, presque rien de ce qui serait l'analogue du front! Il est impossible de découvrir les yeux, qu'ils soient fermés tout à fait ou à demi seulement. L'œil lui-même, rond et proéminent, n'a rien de la forme oblongue de l'œil du renard ou de celui de l'éléphant.

Dans ce monstre n° 1, quelle distance infinie de tout ce qui s'appelle grâce, amour, complaisance! Cette gueule arquée, armée de dents pointues, comme elle est vide de sens, indocile, sans passion, insensible, déchirant sans appétit et sans plaisir! Quelle sottise inexprimable dans la gueule n° 2, surtout dans son rapport à l'œil!

Si, dans la nature immense, vous pouvez me montrer quelque chose qui n'ait pas de physionomie, je vous accorderai que l'homme aussi n'en a point.

Quel être a moins et plus de physionomie en même temps que le serpent? Ces têtes de serpent que nous voyons ici devant nous ne pourraient-elles pas nous fournir des traits prononcés de ruse et de perfidie?

Sans doute, aucun trait d'intelligence, de préméditation circonspecte, point de mémoire, point de capacité, mais la ruse et la fausseté la plus stupide, comme elles se manifestent dans cette mine de perdition!

On le reconnaît jusque dans les nuances de ses teintes et dans ces taches qui se suivent et s'alternent d'une manière impénétrable! On dirait un enchanteur qui nous prémunit lui-même contre ses prestiges.

Dans ces quatre têtes de serpent, il n'y en a pas un seul qu'on pourrait aimer, pas un seul qui pourrait acquérir votre confiance; que l'on s'imagine voir des figures d'homme dans ces figures, comme on reculerait d'effroi!

Les hommes très-rusés ont, pour la plupart, il est vrai, les yeux enfoncés. Ces serpents les ont, pour la plupart, proéminents? C'est ce qui indique la méchanceté et la perfidie de leur ruse; trois seuls en ont le regard.

La gueule sans lèvres se fend droite, et formant un simple arc derrière l'œil. Je n'en fais pas l'application; elle s'offre d'elle-même.

Tous les hommes vraiment vigoureux sont des hommes droits et intègres. La ruse remplace la force. (Je ne compte pas ici la force de leurs étreintes solides.) Il leur manque à tous la force d'agir, ce sens droit et sans ruse. Ils sont formés pour piquer le talon et pour être foulés aux pieds.

Le jugement de Dieu est écrit sur leur front plat et sans vigueur; on peut le lire dans leur gueule et leurs yeux.

XXXV. — Insectes, singes.

Avec quelle indicible variété le créateur éternel forme les caractères de toutes les facultés vivantes !

Comme il imprime à chacune de ses créatures son caractère particulier, compréhensible ! Cette vérité est un tout frappant dans les classes infinies du monde animé. Le monde des insectes est un monde à part, le plus éloigné, il est vrai, du monde humain, mais, malgré cela, utile à la science de la physionomie, quoique le temps où on l'utilisera soit fort éloigné encore. Une physiognomonie de tous les insectes : quel nouveau fondement pour la certitude du moins de la physiognomonie de l'homme !

Le degré de leur faculté destructive, de leur sensibilité ou insensibilité, de leur naturel passif et de leur force de résistance, n'est-il pas visiblement marqué dans la forme de tous ? Les insectes qui ont les ailes tenaces et dures ne sont-ils pas, de physionomie et de caractère, plus forts, plus aptes à saisir, à retenir fermement, que les papillons et les espèces papillonnées aux ailes légères ? Le corps le plus délicat n'est-il pas en même temps le corps le plus passif, le plus destructible ? Voyez les insectes privés de cerveau : ne sont-ils pas les créatures les plus éloignées de l'homme, qui est le plus abondamment pourvu de cerveau ?

Ne voit-on pas facilement à chaque espèce, si elle est belliqueuse, armée, patiente, faible, sensible au plaisir, destructrice, prompte à écraser ou à être écrasée ? Quelle différence extérieure n'existe-t-il pas en même temps pour les degrés de la force d'attaque et de défense, pour la vigueur de leur aiguillon et la véhémence de leur voracité ?

La grande libelle volante 1, si adroite à saisir les petites mouches au vol, montre sa légèreté et sa rapidité dans la structure de ses ailes. Que la chenille rampante, au contraire, est paresseuse ! Avec quelle attention inquiète elle pose ses pattes pour gravir la feuille ! Quelle mollesse dans la substance de son corps, qui n'est construit pour aucune résistance ! Que l'oiseau nocturne est paisible, inoffensif et lent ! Quelle mobilité, quelle audace dans l'industrieuse fourmi ! Quelle lourdeur dans le hanneton cuirassé !

On sait que de tous les animaux le singe paraît se rapprocher le plus de la configuration humaine. Je dis *paraît*, parce que je crois qu'avec toute la dissimilitude apparente, il y a plus de l'homme dans la structure osseuse de l'éléphant, et même dans la structure osseuse de la tête de certains chevaux (l'os du nez) que dans la plupart des singes.

La distance est immense entre la nature de l'homme et celle du singe. Je le répète : Réjouis-toi, homme, de ton humanité ! Placé dans un rang auquel nul autre être ne peut atteindre, réjouis-toi de cette place, uniquement la tienne ! Ne cherche point de grandeur à adopter la petitesse de la brute, point d'humilité à rabaisser ta nature ! Le crâne de certains singes, comme nous verrons bientôt dans une table à part, est celui qui ressemble le plus au crâne humain ; la même ressemblance existe dans la manière dont ils se présentent d'abord à nos sens.

L'*orang-outang* et le *pithèque* sont, comme on sait, celles parmi les espèces du singe qui ressemblent le plus à l'homme ; les autres espèces s'écartent déjà plus de la forme du corps humain.

L'*orang-outang* imite toutes les actions de l'homme, mais il n'exerce aucune action humaine.

Ceux qui se plaisent à abaisser l'homme à la brute descendent, dans leurs caricatures, l'homme à l'orang-outang et élèvent dans leurs descriptions idéales l'orang-outang à l'homme.

Mais en observant et les comparant attentivement tous les deux, en ne s'arrêtant même qu'au crâne, bien que cette partie chez le singe offre le plus de ressemblance avec le crâne humain, on reconnaîtra assurément la grande différence entre l'un et l'autre, et la supériorité éternelle de la nature de l'homme sur celle du singe paraîtra plus qu'une simple probabilité !

On dit de l'homme dans l'état de nature.... Mais où est-il ? là où est la religion naturelle, sans révélation ! Et cela ne prouve-t-il pas l'universalité de la dignité humaine, aussi bien que l'absence de toute religion naturelle rend évident le besoin d'instruction divine !... On dit donc de l'homme dans l'état de nature :

« qu'il a la tête couverte de cheveux hérissés ou de laine frisée, la figure chargée de longs poils, le front également caché sous une forêt de cheveux, et privé, en un mot, de toute majesté ; que ses yeux sont couverts, enfoncés, et ronds comme chez les animaux ; que ses lèvres sont grosses et proéminentes ; son nez plat, son regard hébété et même sauvage ; que ses oreilles, ses membres, tout son corps, enfin, sont rudes ; que sa peau dure ressemble à un cuir noir, ou du moins, brun ; qu'il a les ongles longs, gros et courbés, et la peau sous les pieds dure comme la corne, etc., etc. » Qu'il est donc difficile, à la vérité, d'énoncer une différence entre cet homme dans l'état de nature, et l'homme de nos jours !

Pas si difficile, convenez-en ! moi-même je ne puis comparer ; mais celui qui est à même d'établir la comparaison, qu'il tienne seulement crâne à côté de crâne !

Où est, dans le singe, le front de l'homme dont le peigne a reculé les cheveux ? Le peigne, d'abord, ne saurait les reculer.

Où est la hauteur et la largeur, la voûte du front de l'homme, si ce n'est dans l'homme seul ?

Où sont ces sourcils, particulièrement dessinés, dans le mouvement desquels *Lebrun* trouve l'expression de toutes les passions, et qui, à eux seuls, renferment beaucoup plus que Lebrun n'a jamais su y découvrir ?

Où donc est ce nez librement dressé en l'air ? où cette transition du nez à la bouche ?

Où la lèvre humaine pour le dessin, la mobilité, la couleur ?

Où les joues, le menton en saillie, le cou de l'homme ? où, enfin, cet ensemble humain ?

L'enfant nouveau-né de la nation la plus féroce est homme et offre toutes les traces de la nature humaine. Comparez-le avec un orang-outang qui vient d'être jeté bas. Le premier vous paraîtra certainement plus près de l'ange, que le second de l'homme. Le plus rapproché de l'homme de tous les singes ci-contre est celui du N. 15 ; c'est précisément un orang-outaug ou joco, ce petit homme des bois. Eh bien, celui-ci, le plus ressemblant de tous, combien n'est-il pas dissemblable, au contraire ?

Ce qui tient à l'animal, ce qui est au-dessous de l'homme, il faudra le chercher principalement :

A. Dans la brièveté du front, qui est loin d'avoir la belle proportion du front humain en rapport avec la figure, et qui, bien considéré, n'est même pas un front. Un front couché est, à bien dire, une contradiction, c'est comme si l'on disait : « Façade horizontale. »

B. Dans l'absence ou l'invisibilité du blanc de la pupille.

C. Dans le rapprochement des yeux, du moins des cavités des yeux.

D. Dans le nez étroit du haut, large et écrasé au bas, et sans aucune saillie, lequel nez, bien considéré et comparé avec l'analogue du nez chez les autres animaux, est aussi animal, aussi peu humain que possible.

E. Dans la hauteur désagréable des oreilles, qui, dans la tête de l'homme, sont presque toujours en ligne parallèle avec les sourcils et le nez.

F. Dans le passage du nez à la bouche, qui est presque aussi long que le menton, ou l'analogue du menton, tandis que, chez l'homme, il n'a que la moitié de cette longueur ; mais surtout en ce que cet espace disproportionné n'est qu'apparent, et au fond n'est rien qu'une fente éminemment brutale, pour ainsi dire, le prolongement interrompu du nez ou de l'analogue du nez jusqu'à la bouche. Trait de la plus haute signification pour l'œil physiognomonique, puisqu'il annonce tout ce qu'il y a de plus bas, comme on le voit surtout dans le 12 et le 14, dans le profil et le demi-profil, et avec évidence dans le n° 13.

G. Dans la configuration simple et arquée des lèvres.

H. Dans la forme de la tête, laquelle, comprise en trois lignes droites, se rapproche d'un triangle.

Nous ne parlons même pas du poil et du cou.

On dit de cet animal qu'il exprime de la tristesse dans ses gesticulations ; qu'il a la démarche grave et les mouvements comme mesurés ; que son naturel est fort doux et diffère beaucoup de celui de tout autre singe ; qu'il n'est pas aussi impatient que le *magot*, aussi méchant que le *pavian* n° 12, ni aussi débauché que les singes à longue queue.

Aucune espèce de singe n'a de lèvres plus humaines que celle-ci ; mais combien celle-ci est peu humaine ! A vrai dire, les lèvres manquent entièrement.

Les gueules de la plupart des singes ont les caractères suivants :

6 et 7 seuls ont quelque chose d'humain. Tous les autres tiennent complétement de l'animal, surtout le 7 et le 8. Je disais tout à l'heure : « Quelque chose d'humain. » Mais c'était déjà trop dire.

Car en considérant, en comparant bien les lignes centrales de toutes ces gueules de singes, et en les qualifiant d'après leur vrai caractère, on conviendra qu'elles sont toutes essentiellement différentes de toutes lignes centrales d'une bouche humaine.

Une autre observation importante :

Les hommes dont on dit qu'ils tirent sur l'espèce du singe, bien que, plus on les observe et les compare, moins on trouve de ressemblance avec cette espèce (dans le front surtout, parce que les hommes auxquels on attribue cette ressemblance ont précisément pour la plupart les fronts les plus ouverts, les plus libres et diffèrent par là le plus du singe en cette partie principale du visage) ; ces hommes, dis-je, sont communément très-utiles, actifs, habiles à ordonner et à organiser toutes sortes de choses, rusés et presque de la classe d'hommes la plus indispensable.

12-17 présentent la forme la plus propre du crâne de singe le plus ordinaire.

Il est vrai qu'aucun crâne d'animal, pas un seul, ne tient autant à l'homme que le présent. Mais les différences essentielles sont cependant frappantes, et elles sont, à mon avis, fort importantes pour la physiognomonie.

Une des premières différences qui nous frappent, c'est le peu d'espace entre les deux cavités des yeux.

Une seconde différence, c'est la surface couchée du front que l'on remarque particulièrement bien dans le profil, et cependant ce dessin trop flatteur ne le présente pas encore assez couché.

Une troisième, c'est la forme de la narine ; dans l'homme cette dernière ressemble à un cœur renversé ; dans le singe la pointe du cœur est au bas ; la partie la plus large en haut.

Il y a quatrièmement aussi dans le passage du front au nez cette différence que chez l'homme la racine du nez est beaucoup plus élevée que chez le singe.

Cinquième différence. La mâchoire de l'homme est, proportion gardée, beaucoup plus large et mieux fournie de dents que celle du singe, laquelle est d'un côté d'une forme très-pointue, et de l'autre côté, vue de profil, s'avance fortement en pointe.

Sixième différence : Le menton de l'homme est plus en avant. Le menton du singe va tellement en reculant qu'on peut à peine en voir quelque chose, quand assis à une table on regarde un crâne d'homme et un crâne de singe, couchés tous deux l'un à côté de l'autre sur la mâchoire inférieure.

On pourrait, je crois, admettre presque comme axiome physiognomonique : plus il y a de menton, plus il y a de l'homme, pourvu qu'il ne se prolonge pas à l'égal du nez. Bien entendu qu'il ne s'agit pas ici du menton charnu, mais bien du menton osseux.

C'est pourquoi presque aucun animal, regardé par le devant, n'a de menton. C'est pourquoi il y a presque toujours proportionnellement menton rentrant et front rentrant.

Une septième différence enfin, visible surtout dans le profil, c'est la forme et la grosseur de l'occiput.

Combien, chez le singe, ce dernier est plus oblong et plus bas que chez l'homme ! L'angle formé par la partie inférieure de la mâchoire inférieure et la base de l'occiput est presque un angle droit dans le premier. Quelle différence chez l'homme, où la mâchoire inférieure se trouve avec le bouton dans un sens presque horizontal ! Le bouton manque entièrement au crâne du singe.

« Il est donc animal, et malgré sa ressemblance avec l'homme, bien loin d'être le second dans notre espèce. Il n'est pas même le premier dans l'ordre des animaux, puisqu'il n'est pas le plus intelligent. » Et pourquoi pas ? Parce qu'il a si peu de front, parce qu'il diffère essentiellement de l'homme, dans les parties principales du moins.

Encore un mot des animaux :

Celui qui veut reconnaître et bien apprendre, par le témoignage de ses propres sens, la vérité de la physiognomonie et la profonde sagesse que la nature fait présider à la formation des configurations animales et se convaincre qu'elle agit conformément à des lois manifestes, n'a qu'à comparer les profils de tous les animaux et à remarquer :

A. Le rapport de la bouche ou de la gueule avec la tête.

B. Le rapport de la bouche avec l'œil de l'animal.

C. La proportion de la bouche ou de la gueule suivant la longueur de la ligne centrale.

D. La proportion de la bouche ou de la gueule suivant sa forme, sa courbure.

E. L'angle qu'en général cette ligne forme avec l'œil.

Chez l'homme, par exemple, l'œil, vu de profil, est placé au-dessus de la bouche à une hauteur sextuple de la largeur de la ligne de profil de cette bouche.

Chez les hommes les plus sages et les meilleurs, l'angle de la bouche et de l'œil est très-rapproché de l'angle droit. Là où il est tellement obtus qu'il ressemble presque à une ligne droite, il y a évidemment le plus haut degré de brutalité. La même chose a lieu partout où la proportion entre la longueur de la ligne de profil de la bouche, et la longueur de la ligne qu'on se figurerait depuis l'extrémité de la bouche jusqu'à l'œil, diffère le plus de la proportion établie chez l'homme, c'est-à dire, de 1 à 6.

En voilà assez des animaux et du crâne animal. Nous nous hasarderons bientôt d'aborder le chapitre important de l'humanité.

XXXVI. — Du crane.

Le physiognomoniste artistique ou scientifique devrait porter tout son esprit d'observation sur les changements successifs qui arrivent dans la configuration de la tête. Il devrait s'appliquer à bien remarquer, comparer et préciser la première configuration de l'enfant et les diverses déviations proportionnelles. Il devrait arriver au point qu'à l'aspect de la structure de tête d'un enfant de six mois, d'un an, de deux ans, il pût dire aussitôt : « Voici comment, dans tel ou tel cas, ce système osseux se formera et se dessinera. » Il devrait, à l'aspect du crâne d'une personne vivante de dix, douze, vingt-quatre ans, pouvoir dire : « Il y a huit, dix, vingt ans, ce crâne avait telle ou telle forme ; dans huit, dix, vingt ans, abstraction faite des accidents, il aura telle ou telle forme. » Il devrait pouvoir se figurer le jeune homme dans l'enfant, l'homme fait dans le jeune homme, et *vice versâ*, le jeune homme dans l'homme fait, l'enfant dans le jeune homme, le nourrisson dans l'enfant et jusqu'à l'embryon en sa forme individuelle.

C'est ce qu'il devrait pouvoir faire... Et il le pourra, et il le fera ! Alors, physiognomonie, tu te tiendras sur tes propres pieds ! Alors seulement tu seras là, enracinée profondément dans la nature comme un arbre sur lequel les oiseaux du ciel viennent faire leurs nids et sous l'ombre duquel des hommes bons et sages reposent ou adorent. Tu n'es encore qu'un petit grain de moutarde qu'on met sur la main, qu'on considère ou bien qu'on jette au loin.

O vous, adorateurs de la sagesse qui forme et coordonne tout, arrêtons-nous encore un moment au crâne de l'homme !

Il y a précisément une aussi grande diversité dans les simples crânes humains, qu'il y en a dans toute la configuration extérieure des hommes vivants.

Si cette diversité infinie de toute la configuration extérieure de l'homme est un fondement inébranlable de la physiognomonie, la diversité infinie des crânes, considérés en eux-mêmes, ne l'est, ce me semble, pas moins. La suite le démontrera en partie ; elle montrera que c'est au crâne qu'il faut surtout commencer si l'on veut que la physiognomonie soit plus qu'un simple jeu d'amusette, si l'on veut qu'elle devienne une science applicable et d'une utilité générale ; le reste nous apprendra enfin que la simple structure, la forme, le contour et la nature des os nous font connaître, sinon tout, du moins beaucoup et peut-être plus que toute autre marque distinctive dans l'extérieur de l'homme.

Les tables 48 et 49 nous représentent d'abord les crânes de différentes nations.

1. C'est un *Allemand;* il a en général l'empreinte européenne et diffère sensiblement des autres, 2, 3 et 4. La moitié la plus grosse est l'occiput ; la plus mince, la partie antérieure de la tête. Le front est mieux voûté que dans le reste, ni trop escarpé, ni trop rond. L'individu que nous voyons n'est ni un sot, ni un génie ; c'est un homme d'un caractère froid, réfléchi, actif.

2. C'est un crâne *Indien* qui se distingue des têtes européennes, d'abord par la voûte plus

en pointe du crâne cérébral, par la brièveté de l'occiput, et enfin par les os beaucoup plus forts de la mâchoire et de tout le visage. Il est clair que ce crâne est plus construit que le précédent pour des plaisirs grossiers, sensuels, et bien moins pour des jouissances délicates et morales.

3. Un *Africain*, qui se distingue des deux têtes précédentes par son occiput étroit et dont la base large consiste en un seul os très-fort, puis par les os du nez si courts et les cavités des dents en évidence, lesquelles occasionnent les nez plats, gros et épais et les bouches relevées de ce peuple. Ce qui me frappe surtout, c'est la disproportion entre le front et les autres parties du profil. D'ailleurs la forme voûtée du front, considéré en lui-même, est loin de marquer cette sottise que le reste du profil exprime avec évidence.

4. Le crâne d'un *Tartare* ou *Kalmouck* nomade. Le front, par son peu d'élévation, non par sa position, tient du singe. Les cavités de l'œil sont profondes, l'os du nez est très-court et plat, de sorte qu'il ne domine pas plus que les os orbitaires ceux qui se trouvent à côté. Le menton pointu en devient plus saillaut; il cousiste du reste en un os assez faible et dont le contour rentrant produit un effet désagréable dans le profil de la face entière, tandis que les profils des trois premières têtes présentent des courbures saillantes. Le front bas et ces yeux de singe enfoncés sont, à ce qu'on dit, les indices de la poltronnerie et de l'amour du pillage. Accueillez, mes lecteurs, comme une vérité sûre et confirmée par mille expériences, que toutes les concavités principales des profils, c'est-à-dire les concavités de la forme, indiquent la faiblesse des facultés intellectuelles, laquelle, de même que toute faiblesse naturelle, cherche à se dédommager et à se garantir par la force artificielle.

La table 19 renferme encore cinq crânes, dessinés d'après *Vesalius*.

J'ai fait des recherches dans les ouvrages anatomiques, j'ai consulté les médecins les plus instruits, j'ai interrogé *Gesner* et *Haller*, j'ai demandé si aucun anatomiste n'avait étudié la diversité du crâne d'après la diversité du caractère individuel ou s'était appliqué à déterminer les rapports de leurs contours. Et tout ce que j'ai trouvé, tout ce qu'on a pu me dire, s'est réduit à un passage de *Vesalius*, et à un dessin de cinq différents crânes que j'ai fait copier et qui méritent ici une juste place.

7. Ceci est, d'après lui, la seule forme de crâne naturelle, qui représente une sphère oblongue, comprimée des deux côtés et proéminente par devant et par derrière. Moi je ne dirai pas : la seule naturelle, par la raison qu'on pourrait en dessiner plusieurs encore d'hommes les mieux faits et dont les contours seraient plus beaux, mieux proportionnés et beaucoup plus intelligents que celui qui est devant vous. Si par exemple le front penchait un peu plus en arrière vers le haut, et que le crâne fût un peu plus élevé et voûté, par derrière également... il serait déjà plus parfait, bien que tel qu'il est là, il ait un caractère très-intelligent et réfléchi.

Vesalius distingue différentes formes de crâne vicieuses.

Il dit du crâne 8 : « La première forme de crâne non naturelle, c'est-à-dire celle où manque la voûte antérieure. »

Le contour rond et obtus du frontal fait en effet de cette tête une tête plate.

6. « La deuxième forme de crâne non naturelle, où la proéminence antérieure est corrompue. » L'occiput est bien moins naturel. Si le frontal était seulement un peu plus contracté vers la racine du nez, d'un contour plus sévère et moins rond, il ne serait aucunement si peu naturel.

5. « La troisième forme de crâne non naturelle, à laquelle manque la proéminence antérieure et celle postérieure. » C'est à coup sûr le crâne d'un sot formel, d'un sot natif, comme le démontrent aussi les dents, surtout le rapport des dents supérieures avec le menton.

8. « La quatrième forme de figure qui n'est pas naturelle; les deux saillies s'avancent bien du côté antérieur et du côté postérieur, mais l'une est penchée en avant, l'autre en arrière. » Si ce front était entièrement perpendiculaire, de profil, et s'il ne s'enfonçait pas au bas, il ne serait pas sot. Mais ce qui donne la sottise à ce profil, c'est l'angle formé par le front et l'os du nez.

Il existe encore beaucoup de formes de crâne non naturelles, comme par exemple les crânes ronds ou perpendiculaires de profil, ceux comprimés en devant, ceux trop enfoncés ou trop relevés en haut. *Voyez* 9.

Je recommande particulièrement à l'étude du physiognomoniste la figure de *Vesalius*, n° 10. Cet air ferme et vigoureux, ce caractère déterminé, ce regard imposant, ce nez qui, considéré en lui-même, annonce positivement une raison mûre, virile, un esprit sain; que vous en trouverez rarement les pareils! A l'aspect de cette figure, je fus pénétré de nouveau de ce sentiment, que voir un grand homme ou le portrait d'un grand homme est une volupté! Peut-il y avoir une jouissance plus humaine et plus divine que de comprendre une noble figure d'homme ?

Notes.

Examinons encore quelques crânes pour éclaircir ce que nous avons déjà dit, et pour mieux confirmer encore cette vérité qui n'est pas assez reconnue, à savoir que l'étude des crânes est le seul fondement solide de la physiognomonie.

Voici trois simples silhouettes de crânes d'hommes. Qu'on sourie ou qu'on ne sourie pas. Mais c'est un fait; montrez-moi des faits opposés. Toute autre réponse serait indigne du sage, méprisable aux yeux de l'ami de la vérité, et intolérable à la froide raison. Il n'y a ici ni mine, ni trait, ni mouvement, et cependant voyez comme ces trois crânes sont parlants par la seule diversité de leurs contours extérieurs.

Voici la sentence que je prononce à leur égard, sentence de pure expérience, et qui mérite ici une confiance absolue :

11 est le crâne le plus délicat et le plus faible, c'est évidemment celui d'une femme; on y découvre comme de juste le goût des bagatelles finies, soignées, l'amour de la propreté et de l'exactitude. Il annonce du penchant pour ou contre l'avarice scrupuleuse et de la pénétration dans les petites choses.

13 est mâle; les crânes de femmes ont rarement, on pourrait dire n'ont jamais de tels *sinus frontales*. Ce crâne annonce l'esprit le plus ouvert, le plus libre, le plus intelligent; sans appartenir toutefois à un génie de première, ni même de seconde classe.

14. Cette perpendicularité du profil du n° 1, prise en elle-même, comparée du moins avec le 2, est pour moi l'expression certaine de la pauvreté d'esprit et du manque de délicatesse. Mais le menton et l'angle formé par le nez et le front, annoncent de quoi compenser cette privation. Tout observateur reconnaîtra une opiniâtreté sans grande vigueur dans le contour, depuis la racine jusqu'au sommet de la tête.

15. Très-différent du 1. Disposition à un nez long et courbé. Quelle vigueur dans les sinus de ce front rentrant! Quelle longueur et quelle grossièreté dans la partie inférieure de la figure! Que tout cela est peu fin, serré, compacte, uni! quel être nul, vraiment insensible! de la friponnerie, de la malice, unies à la ruse et à la sottise!

Pour développer et mieux préciser les connaissances physiognomoniques, il faut observer les crânes humains dans diverses positions, et particulièrement dans celle-ci.

Remarquez la forme, la grandeur, les proportions de l'ensemble, l'approximation plus ou moins grande de la forme ovale, le rapport général de la hauteur et de la largeur. Ce crâne que nous avons sous les yeux appartient dans cette position aux crânes oblongs, et aux courts, à le considérer de front. L'espace jusqu'à la suture coronale est grand.

Remarquez en second lieu, dans toute sa proéminence, l'arc antérieur dont la signification est si immense et en même temps si facile à déterminer. Cet arc de notre crâne est extraordinaire, dans le dessin du moins : s'il était voûté plus nettement ou arqué avec plus de précision, combien alors il gagnerait en caractère, c'est-à-dire combien il aurait de vigueur et de pénétration!

Remarquez en troisième lieu les trois sutures, leur inflexion en général et leur figuration plus petite en particulier. Je ne sais rien encore dire de spécial à cet égard; mais ce que je sais, c'est que la nature, semblable à un bon écrivain, est exacte et vraie dans les moindres bagatelles.

Remarquez en quatrième lieu la moitié inférieure à l'arc qui se forme par cette position, et surtout la cavité, la platitude, et la forme voûtée au bas à l'endroit où il pose.

Remarquez dans le crâne 16 : *A*. l'arc que forme la rangée des dents, et déduisez, de la forme pointue ou plate de ces dernières, la faiblesse ou la vigueur; *B*. l'acuité ou l'obtusité de la mâchoire supérieure; *C*. la forme et la grandeur du trou; *D*. la force des os

(*ossis occipitis capitula*); *E.* les prolongements pointus; *F.* surtout la rudesse de tout l'os postérieur.

Que les fronts diffèrent, vus du haut en bas, et quelle signification frappante cette différence ne peut-elle pas avoir!

La nature, ce me semble, ne peut pas parler d'une manière plus déterminée par un simple crâne ou par une partie ou section de crâne qu'elle ne le fait ici.

Celui qui ne voit pas ici du moins des signes précurseurs de découvertes nouvelles, peut fort bien être un homme bon, brave, utile, un philanthrope enfin; il ne sera pas physiognomoniste: mais faut-il que tout le monde soit physiognomoniste?

Le premier contour, 18, est celui d'un homme ordinaire, pas précisément sot, mais fort médiocre.

Le second, 19, est celui d'un homme très-intelligent.

Le troisième, 20, est dessiné d'après une médaille en plâtre de *Locke!*

Plus nous multiplions les observations dirigées sur le corps humain, plus nous en examinons les contours et les lignes limitrophes de côtés divers, plus nous découvrons le caractère du génie qui habite en lui, plus nous trouvons des signes certains et déterminants de sa force et de son activité.

Je suis de l'avis qu'un homme considéré de tous les côtés, ne fût-ce que dans la silhouette, qu'un homme, dis-je, examiné de la tête aux pieds, par devant, par derrière, de profil, de demi-profil, de quart de profil, donnerait lieu aux découvertes les plus neuves et les plus importantes sur la signification, partout dominante, du corps humain.

La voie la plus simple que j'aie pu suivre m'a semblé être celle de dessiner des têtes d'hommes dont les caractères me furent connus, sans avoir égard à leur configuration et à leur physionomie, puis des têtes d'hommes d'une différence de caractère sensible. Je choisis à cet effet trois têtes chauves de capacités fort inégales. Aussi la différence réciproque en fut-elle remarquable.

La première, 21, est celle d'un homme plus assidu que d'une exécution facile et prompte; d'un homme d'un caractère paisible, noble, délicat, solide, simple, d'une pensée profonde, d'une raison à peine susceptible de s'égarer, d'un esprit inépuisable en bons mots qui frappent peut-être moins, mais sont d'autant plus profonds; enfin d'une faible mémoire.

La seconde, 22, est celle d'un poëte plein de génie et d'originalité, mais à qui manque l'examen calme de la raison, et peut-être aussi l'intelligence propre à mieux préciser et développer les idées.

La troisième, 23, est celle d'un sot formel, complet. Cet air comprimé, ce manque de cou, cette forme ovale et pointue, tout cela est frappant et remarquable.

J'ai remarqué que les têtes chauves qui, regardées par derrière, sont arquées par le haut et de forme circulaire, sont les meilleures; celles de forme plate très-médiocres, souvent faibles; les pointues, enfin, annoncent des imbéciles.

XXXVII. — Observations a l'occasion d'une dissertation sur la physiognomonie, par M. le professeur *Lichtenberg.*

Cette dissertation est écrite avec beaucoup d'esprit, beaucoup d'art, et avec une éloquence douce, entraînante. Nous la devons à un homme fort savant, fort pénétrant, et sous beaucoup de rapports d'un haut mérite, paraissant posséder une grande connaissance de l'homme et une forte somme d'esprit d'observation. Elle mérite donc toute attention et tout examen. Elle est si intéressante, s'étend si loin, se prête si favorablement aux observations physiognomoniques les plus importantes, et lesquelles d'ailleurs nous nous étions réservées pour un autre moment, que je ne crois pouvoir rien faire de mieux que de la donner ici accompagnée d'un examen à la fois impartial et sévère.

Loin de moi la pensée de vouloir me mesurer avec l'excellent auteur qui a voulu garder l'anonyme; loin de moi de prétendre à son humeur spirituelle, à son esprit éblouissant, et surtout à son érudition et à ses lumières. Je voudrais, mais je n'ose y songer; je voudrais pouvoir l'aborder, lui répliquer avec toute l'élégance que son esprit éminemment cultivé

et son goût distingué semblent exiger : je sens tout ce qu'il y aura d'importun dans la sécheresse qui restera ma part, même dans les points où j'ai la conviction d'avoir la vérité de mon côté. Mais comptez au moins, digne homme, que jamais je ne serai injuste ; que même dans les choses où je serai forcé de m'écarter de vous, et ne saurai me retrouver dans vos idées, je n'oublierai jamais le respect que je dois à vos talents, à vos connaissances et à votre mérite.

Puissions-nous dans notre pensée nous asseoir amicalement l'un à côté de l'autre, prendre votre dissertation en nos mains et nous expliquer fraternellement sur la vérité et la nature, sur ce que nous entendons tous deux par ces mots, avec la franchise et le calme qui conviennent à des hommes, à des sages !

De la Physiognomonie. « La liberté de transit de nos pensées, dit notre auteur, et des mouvements les plus intimes de notre cœur, ne fut jamais sur un pied plus faible qu'elle ne l'est aujourd'hui. »

Il me semble que dès le premier pas on part d'un point de vue inexact, et qui pourrait égarer l'auteur et le lecteur d'un bout à l'autre de toute la dissertation.

Pour moi, du moins, je ne connais pas le moindre empiétement sur la liberté de transit des pensées humaines et des intimes mouvements des cœurs; et mes efforts tendent, comme on sait, évidemment moins à ce but, c'est-à-dire à la connaissance des pensées intimes et momentanées de l'homme, qu'à celle de son caractère principal, de ses capacités, de ses talents, de son habileté, de ses facultés, de sa susceptibilité, de ses dispositions, de ses moyens d'activité, de son génie, de son esprit de religion, de sa sensibilité, de son irritabilité en général. Ainsi, quant à moi, l'âme (comme le dit plus loin notre spirituel auteur) peut être aussi tranquille aujourd'hui sur son trésor le plus secret qu'il y a des milliers d'années. « Elle peut sourire tranquillement en voyant s'accumuler autour d'elle tous les ouvrages babyloniens de ses superbes assaillants, bien persuadée que longtemps avant qu'ils ne soient achevés, les langues des ouvriers seront tombées en confusion, et que maîtres et compagnons se seront séparés. »

Personne ne rirait plus que moi de l'orgueil d'un physiognomoniste qui prétendrait lire toujours dans la figure les pensées secrètes et les mouvements intimes de l'âme, bien qu'il puisse y avoir des cas où ils soient lisibles même pour un physiognomoniste sans beaucoup d'expérience.

Au reste, les mouvements secrets du cœur sont, à ce que je pense, du ressort de la pathognomonie, qui m'occupe bien moins que la physiognomonie, sur laquelle, comme le dit l'auteur avec plus d'esprit que de vérité, « il serait aussi inutile d'écrire que sur l'art d'aimer. »

Une observation très-utile de l'auteur, c'est qu'il faut chercher l'instruction en physiognomonie dans les endroits connus, avec circonspection, et même avec méfiance.

« Du moins il est en général incertain si la physiognomonie, même dans sa plus grande perfection, favorisera l'amour des hommes. » Moi je dis uniment que la chose est certaine, et j'espère que dans quelques minutes le loyal et philanthropique auteur le dira avec moi.

La physiognomonie dans sa plus grande perfection, c'est-à-dire la connaissance parfaite de l'homme, ne favoriserait pas l'amour de l'humanité, ou, en d'autres termes, ne découvrirait pas d'innombrables perfections qui restent cachées à la demi-physiognomonie ou à l'absence de la physiognomonie ?

Mon noble et pénétrant ami de l'homme, au moment où vous avez écrit ces mots, vous aviez oublié ce que vous aviez dit avec tant de vérité et de grâce : « La vertu peut donner même à la laideur la plus marquée des charmes auxquels personne ne saurait résister... » Et pour qui sont-ils plus irrésistibles, pour qui plus lisibles, que pour le physiognomoniste ? Mais « ces charmes irrésistibles, » à ce que je pense, en tant qu'ils sont reconnus, favorisent certainement plutôt l'affection que la haine ? Il me sera permis d'en appeler hardiment à ma propre expérience : plus mes connaissances physiognomoniques s'étendent et se perfectionnent, plus les affections de mon cœur gagnent en étendue et en force.

Et quand même je recevrais parfois des impressions pénibles par ces connaissances, il sera cependant toujours vrai, d'abord, que précisément ces impressions pénibles occasionnées par certaines figures me rendent natu-

rellement d'autant plus chères, plus sacrées, cette noblesse et cette amabilité qui si souvent couvent dans les figures humaines comme le feu sous la cendre. Je m'attache davantage au peu de bien que je remarque, et c'est sur ce point que je cherche de préférence à diriger mon attention, c'est là que je veux gagner du terrain et élever mon bâtiment. Mais lorsque j'aperçois prépondérance de force et de bonté, combien mon estime, mon amour ne doivent-ils pas alors spontanément prendre racine et se développer!... Puis l'observation scrupuleuse de ceux mêmes qui me pèsent et m'irritent pendant quelques moments contre l'humanité me rend aussitôt plus tolérant, parce que je reconnais d'une manière sensible le poids et l'espèce de sensualité qu'ils ont à vaincre.

Toute vérité, toute connaissance relative à ce qui est, à ce qui agit sur nous ou à ce sur quoi nous agissons, est utile, favorise le bonheur des hommes, rend heureux des hommes isolés. Celui qui le nie, ne peut et ne doit jamais faire des recherches. Plus la connaissance est parfaite, plus l'utilité en est grande.

Ce qui est utile, ce qui favorise le bonheur humain, favorise l'amour des hommes.

Les hommes heureux sans amour de l'homme, où sont-ils? où peut-il y en avoir?

Si le bonheur ou l'amour de l'humanité pouvait être détruit ou diminué seulement, par une science parfaite quelconque, la vérité serait en contradiction avec la vérité, Dieu avec Dieu.

L'homme qui soutient sérieusement qu'une science parfaite quelconque est nuisible à la société humaine ou ne favorise pas l'amour de l'humanité (sans lequel on ne peut s'imaginer de bonheur pour le genre humain), n'est certainement pas l'homme avec lequel notre auteur voudrait entrer en discussion philosophique. Or certainement il admettra avec moi à titre de principe : Que plus nous sommes près de la vérité, plus nous sommes près du bonheur.

Plus notre savoir sera semblable au savoir de Dieu et notre jugement au sien, plus notre amour de l'homme ressemblera à l'amour de Dieu pour les hommes.

Celui qui sait de quelle fabrication nous sommes, et qui n'oublie jamais que nous sommes poussière, est le philanthrope le plus tolérant. Et qui fut plus tolérant, plus aimant, plus indulgent, plus prompt à pardonner, que toi qui n'avais besoin du témoignage de personne sur l'homme, parce que tu savais ce qu'il y avait en l'homme!

« Mais il est certain que des physiognomonistes ignorants, mais en crédit et actifs, peuvent devenir dangereux pour la société. »

Aussi est-il certain, digne homme, que mon dessein formel et mes consciencieux efforts tendent à faire rebrousser chemin à ces « dangereux ignorants. »

Il est certain que cette dangereuse ignorance ne saurait être expulsée que par l'esprit d'observation le plus subtil et le plus rigoureux.

Et il est certain que toute science imaginable devient dangereuse par l'ignorance, le défaut d'observation, la manie du bel-esprit, etc. ; et, au contraire, respectable et sans danger par l'observation, l'exactitude, la précision. Nous devons, d'après vos propres principes, être d'accord en ce point, à savoir : Qu'il n'y a qu'une tête sans consistance, un ignorant en philosophie, un ennemi fanatique de toute science et de toute étude, qui puisse « vouloir paralyser toute recherche de règles physiognomoniques fondamentales, » et « s'opposer aux travaux de physiognomonie... » qu'il n'y a qu'un esprit pauvre qui puisse juger indigne et inconvenant « de réveiller, dans ces tristes jours de sentimentalité, l'esprit d'observation, afin de conduire à la connaissance de soi-même et de frayer les voies aux arts. » Convenir de tout cela comme vous le faites, et cependant exprimer de l'amertume contre la physiognomonie et les physiognomonistes, c'est ce que j'appelle « semer de mauvaises herbes parmi le bon grain. »

Pour écarter et prévenir tout malentendu, l'auteur fait la distinction de la physiognomonie et de la pathognomonie. La première « comprend l'art de trouver la nature de l'esprit et du cœur, dans la nature des parties extérieures du corps humain, et principalement du visage, à l'exclusion de tous les signes passagers de l'émotion de l'âme ; » par la seconde il entend « toute la séméiotique des passions ou la connaissance des signes naturels de toutes les affections et émo-

tions de l'âme dans toutes leurs gradations et tous leurs mélanges. »

J'approuve cette distinction, et puis aussi souscrire aux deux définitions.

Mais il s'agit maintenant de savoir s'il y a une physiognomonie ? s'il y a une pathognomonie ? Quant à cette dernière, l'auteur dit fort bien : « Personne encore ne l'a contesté. Que serait, sans elle, tout l'art scénique ? Les langues de tous les temps et de toutes les nations abondent d'observations pathognomoniques, et sont en partie entremêlées avec elles d'une manière inséparable. »

Mais la physiognomonie ? J'ai beau relire mille fois la dissertation, je ne puis découvrir si l'auteur en admet ou non l'existence. Tantôt il dit avec beaucoup de justesse : « Personne ne contestera que dans ce monde, où tout est allié par le rapport de cause à effet, où rien ne se fait par miracle, où chaque partie est le miroir de l'ensemble, nous sommes souvent à même de juger du lointain par le prochain, de l'invisible par le visible, du passé et de l'avenir par le présent. Ainsi la forme de chaque contrée, la configuration de ses collines et de ses rochers exprime en caractères naturels l'histoire de cette terre ; oui ! chaque caillou arrondi que l'Océan rejette raconterait celle d'une âme qui serait attachée à lui comme la nôtre l'est à notre cerveau. Par conséquent, l'homme intérieur sera bien aussi empreint sur l'homme extérieur ? On trouvera sur la figure, de laquelle nous parlons ici principalement, des signes et des traces de nos pensées, de nos penchants, de nos facultés ! Quelle évidence dans les signes que le climat et les occupations usuelles impriment au corps ! Et que sont le climat et les occupations usuelles à côté de l'âme qui vit et opère dans chaque fibre ! Personne ne doute de cette traduction irrécusable et lisible de toute chose, imprimée à toute chose ? » C'est de tout autre plutôt que de l'auteur de ce passage si vrai, si bien exprimé, que j'aurais attendu cette observation qui vient immédiatement après : « Mais, s'écrie le physiognomoniste, quoi ! l'âme de Newton siégerait dans la tête d'un nègre ? l'âme d'un ange dans un corps abominable ?

« Torrent impuissant de déclamation juvénile ! »

Je signale le passage suivant : « Les talents, et en général les dons intellectuels, n'ont point de signes dans les parties solides de la tête. »

Je n'ai jamais rien vu de plus contradictoire à soi-même et à la nature.

« Si l'on tirait un pois dans la mer Méditerranée, un œil plus perçant que le nôtre, mais toujours infiniment plus faible que l'œil de celui qui voit tout, pourrait en épier l'effet sur les côtes de la Chine. » Voilà les propres paroles de notre auteur !

Et cependant toute cette force totale et vivante, « l'âme qui se meut et opère dans chaque fibre, » n'aurait aucune influence sur les parties solides, ces limites de la sphère d'activité; sur les parties solides, qui d'abord étaient molles et sur lesquelles opérait chaque muscle en émotion ; sur les parties solides, qui ne se ressemblent dans aucun corps humain, et qui diffèrent tout aussi bien que les caractères et les talents, qui diffèrent tout aussi bien que les parties molles du visage humain ? C'est sur ces parties solides que la force entière et totale de l'âme n'exercerait aucune influence déterminée ? et elle n'en serait point déterminée à son tour ?

Mais afin qu'on ne vienne pas encore, au lieu de donner des faits et des arguments fondés sur l'expérience, nous accuser en déclamant « d'un torrent impuissant de déclamation juvénile, » opposons l'expérience aux déclamations et les faits aux jeux d'esprit.

Mais un mot auparavant, pour écarter préalablement une ambiguïté dans le point de débat, ambiguïté qui ne peut reposer que sur une méprise à laquelle bien certainement je ne me serais pas attendu de la part d'une tête aussi mathématicienne : « Et pourquoi pas ? demande l'auteur, pourquoi l'âme de Newton ne pourrait-elle pas siéger dans le corps d'un nègre ? l'âme d'un ange dans un corps abominable ? Es-tu, misérable, es-tu donc le juge des œuvres de Dieu ? »

Entendons-nous, nous ne parlons pas de ce que Dieu *pourrait* faire ; mais nous demandons ce que nous devons attendre de lui, d'après la connaissance que nous avons de lui et de ses créatures..... Nous demandons : Que fait-il, l'auteur de tout ordre ? Mais nous ne demandons pas : Ne *peut*-il pas planter l'âme de Newton dans le corps d'un nègre ? l'âme d'un ange dans un corps abominable ? La question physiognomonique est celle-ci : L'âme d'un

ange peut-elle opérer dans un corps abominable comme elle le peut dans un corps angélique ? La question est : Dans une tête de nègre déterminée de telle ou telle manière, Newton eût-il découvert sa théorie de la lumière ?

Voilà la question !...

Et maintenant, ami de la vérité, y répondrez-vous affirmativement, vous qui venez de parler d'un monde où « tout se lie par le rapport de cause à effet, » et où « rien ne se fait par miracle ? »

Je serais alors un misérable juge des œuvres de Dieu, si je prétendais que la chose ne fût possible par aucun miracle. Mais il n'est nullement question ici de miracles, il s'agit seulement de causes et d'effets naturels.

Maintenant que nous avons solidement établi le point de contestation, permettez-moi de vous juger par votre propre bouche !... « Il n'est guère probable que *Judas* fût le Juif sale, hideux, mendiant, que *Holbein* le fait être. Ce n'est pas là l'air d'un homme rampant qui se joint à des réunions pieuses, qui trahit par un baiser et va se pendre ensuite. Selon mon expérience, Judas a dû se distinguer par un sourire toujours prêt et un regard dévotieux... » Quelle vérité ! quelle finesse !... Mais si je vous répondais maintenant : « Misérable, es-tu donc le juge des œuvres de Dieu ? » — Si je vous retournais ce jugement si subtil, si judicieux : « Dis-moi d'abord pourquoi l'homme vertueux traîne souvent pendant toute sa vie un corps souffrant et maladif ? Ne pouvait-il pas convenir à Dieu que l'homme vertueux eût une figure comme le Juif mendiant de Holbein, ou une figure comme vous lui en donnez une à la place de celle-ci ? » Serait-ce là raisonner dignement, sagement, virilement ? Quelle différence immense n'y a-t-il pas entre vertu souffrante et vertu hideuse ! Serait-ce logique que d'admettre une vertu hideuse parce qu'il y a de la vertu souffrante ? La souffrance ne fait-elle pas partie essentielle de la vertu ? Demander : Pourquoi faut-il que l'homme vertueux souffre ? c'est demander : Pourquoi Dieu veut-il des gens vertueux ?... Donc, est-ce une égale inconséquence que l'homme vertueux souffre, et que l'homme vertueux ait l'air d'un fourbe ? La vertu sans résistance, sans sacrifice, sans abnégation de soi-même, n'est pas vertu. Ainsi, à bien examiner, c'est une absurdité que de demander : Pourquoi faut-il que l'homme vertueux souffre ? C'est dans la nature de la chose. Mais il n'est pas dans la nature de la chose, il n'est pas dans le rapport de cause à effet, que l'homme vertueux ait l'air d'un fourbe, et le sage celui d'un sot. Et comment, mon cher, avez-vous pu oublier ici ce que vous dites ensuite si bien, si humainement : « Il n'y a point de charme qui, sans la vertu, puisse avoir de durée, et la laideur la plus prononcée peut s'entourer par elle d'attraits auxquels personne ne pourra résister. L'auteur connaît des femmes qui rempliraient de courage les plus laides. »

Il n'est pas question de l'infirmité constante d'un homme vertueux, aussi peu que de savoir « si un homme de génie peut devenir un sot. » Mais il s'agit de savoir si l'homme vertueux, en tant que tel, peut avoir l'air d'un homme vicieux en tant que tel, ou si le sot peut avoir comme sot l'air qu'a le sage comme sage. Qui pourra jamais convenir que dans ce Juif sale, hideux, mendiant de Holbein, sous ce front, etc., une âme de saint Jean pût habiter sans miracle et y opérer librement comme dans tout autre corps ? Assurément ce n'est pas vous ! Personne moins que vous ! Et consentiriez-vous jamais à entrer dans de nouvelles recherches philosophiques avec celui qui, après avoir affirmé cette hypothèse insensée, vous renverrait avec cette réponse dévotieuse : « Es-tu, misérable, le juge des œuvres de Dieu ? »

Faut-il encore une syllabe de plus ? Certainement non ! Mais où sont restés les expériences, les faits ? — Eh bien donc, si Judas ne vous suffit pas, en voici quelques autres encore choisis parmi un nombre immense, bien que tout ce qui précède en soit rempli, et que tout ce qui suit doive l'être également.

Voici donc d'abord douze profils faits au hasard de figures de sots, sans yeux et sans traits marqués. Y a-t-il un seul de mes lecteurs qui puisse chercher ou trouver de la sagesse dans des profils de cette sorte ? Auquel de ces profils, s'ils étaient devant lui vivants, voudrait-il s'adresser pour lui demander conseil ? Chacun ne dira-t-il pas à l'égard de chacun d'eux, qu'un peintre se prostituerait s'il donnait un pareil profil à un Solon ou un Salomon ? Un observateur plus sévère distinguera même les sots nés et incorrigibles de ceux qui le sont probablement devenus à la suite de

maladies ou d'autres accidents. Le n° 1 pourrait avoir été sage; mais les nos 3, 4, 7, 8, 9 et 10 ont-ils jamais pu avoir ou pourront-ils jamais acquérir quelque grain de sagesse? Ne serait-ce pas de l'affectation de la part d'un philosophe que de dire ici : « Je n'en sais rien! Pauvre mortel, que sais-tu? Dieu n'a-t-il pas pu s'aviser de faire écrire par un semblable profil les théories de la lumière? »

Quatre profils arbitraires et qui ne sont pas dessinés d'après nature. On apercevra dans le 13 et le 14 une intelligence supérieure, quoique de différente espèce; dans le 15 et le 16, l'extrême faiblesse d'esprit, d'une manière plus prononcée dans le 16. On sera forcé d'apercevoir tout cela, et on pourra aussi peu résister à cette impression qu'à une voix de Dieu. L'homme le plus inexpérimenté comme le plus riche d'expérience jugera ici aussitôt d'après un certain instinct. Son esprit de vérité décidera aussitôt, cet esprit, ce sentiment commun à tous les hommes, leur don le plus noble, j'oserais dire la parole de Dieu, qui pour tous les hommes, à leur su ou à leur insu, prononce des oracles; ce je ne sais quoi, nommez-le comme il vous plaira, d'invincible, qui prévient tous les raisonnements, qui motive ses jugements! sur quoi? sur des gestes, des mines, des regards, des mouvements; mais nullement sur un simple contour, immobile et inanimé!

---

17. Il suffit déjà de la simple conformation de cette tête, de ce front penché en avant, pour reconnaître évidemment un sot, incapable d'aucune instruction. Il en est de même de ce nez qui descend sur une bouche complétement brute, et qui annonce l'absence de toute affection, de toute jouissance intellectuelle; le reste, l'œil, le menton, et jusqu'à la barbe, n'en disent rien de mieux.

18. Nous ne présumons certainement pas dans ce profil cette sagesse calme, cet esprit posé qui sait écouter, attendre et considérer sans précipitation. Ce front en saillie, ce nez fortement arqué (nous ne dirons rien ici de la bouche ouverte), ce grand menton proéminent, qui se prête en quelque sorte à la main, comme la poignée, l'anse, le manche d'un instrument; le contour de l'œil; tout nous défend de douter un instant que nous n'ayons devant nous un caractère prompt, vif, empressé, précipité, et tout cela nous ne le discernons pas dans le mouvement, mais dans les parties solides, et dans le repos des parties mobiles.

19. Ici, nonobstant toute la vivacité, toute la précipitation, combien il y a plus de circonspection! combien moins de feu que dans le numéro précédent! combien l'audace est moins puissante! Autant celui-ci est inférieur en courage, autant il est supérieur en sagesse. Confrontons seulement l'œil avec l'œil, le nez avec le nez, et surtout le menton avec le menton. Représentons-nous seulement ces deux figures en silhouettes, vides de tout trait intérieur et demandons-nous, demandons à tout le monde, laquelle des deux est réfléchie et sage, laquelle impétueuse et remplie d'audace. La réponse qu'on nous fera sera décisive. La voix du peuple sera la voix de Dieu.

20. On peut attendre de ce contour de front, à l'examiner jusqu'à l'œil, un esprit qui délibère avec précaution, avec calme, avec sagesse, un esprit d'investigation, de la bonté d'âme, de l'obligeance, mais certainement on ne lui demandera pas d'élan audacieux, d'essor poétique, de prouesses de héros.

21. Cette caricature juvénile, presque puérile, d'une figure d'ailleurs si imposante, si sérieuse, et dont l'original n'a certainement rien de juvénile, annoncera cependant, devra annoncer à ceux mêmes qui ne seraient que des demi-connaisseurs de l'homme, une douce bonté de la part de laquelle on ne saurait avoir à redouter la moindre dureté, aucune sévérité amère, aucune ambition oppressive, aucune opiniâtreté inflexible, enfin nul recours à la violence pour le maintien de son droit. Tout est conformé pour une bonté douce, indulgente, mais cependant grave et sage.

22. Si ce n'est pas là la figure d'un homme extrêmement actif, s'il n'y a pas là désir de se produire, s'il ne réside pas là de la noblesse naturelle, de la liberté, de la générosité, c'est-à-dire si l'on me montre un nez qui ressemble à celui-ci et qui ne se distingue pas par ces caractères; si un tel front n'est

pas fait pour saisir promptement les objets et pour en contenir beaucoup, pour voir avec plus de lucidité que de profondeur, pour acquérir des connaissances par l'expérience naturelle plutôt que par le raisonnement abstrait : loin de moi alors toute physiognomonie ! Je ne dis rien ici de la teinte spirituelle et de l'aménité de cette bouche.

23. Tout ce profil, mais surtout la partie supérieure montre, non-seulement à moi, mais à tout observateur, une tête philosophique. Il n'a pas et ne peut avoir de courage, d'héroïsme, c'est-à-dire de cet héroïsme qui se signale par de brillants exploits. Le contour resserré du nez ne le comporte pas, pas plus que cet enfoncement sous le front, cet œil, cette bouche. Je suis aussi convaincu qu'on peut l'être d'une chose, que dans une tête de cette forme, de ces contours, habitent ensemble une délicatesse de sentiment qui est facilement opprimée, blessée, irritée, et un esprit philosophique profond.

24. Une patience infatigable, un caractère ferme, immobile, difficile à guider ou à tromper, de l'obstination à poursuivre tout projet une fois adopté, de la capacité sans génie, de la prudence sans profondeur d'esprit, de l'activité sans hardiesse spéculative, de la fidélité sans tendresse, de la bonté sans chaleur : quelque borné que l'on soit en fait de connaissance de l'homme, on trouvera assurément tous ces caractères dans la figure qui est devant nous.

25. Voici le caractère de la grandeur ! Bien qu'il soit vrai que le dessin de toute figure grande n'est à la fin qu'une caricature, on y retrouve cependant au moins la forme principale. Considérez le front, le crâne, le nez et l'œil, ou chaque partie isolément, comme vous voudrez, tout vous fera certainement reconnaître un homme de vigueur et de pénétration.

26. Cette figure a-t-elle besoin d'un commentaire pour l'œil qui voit par lui-même, et non à travers les lunettes d'un esprit de contradiction ? Cet œil, ce nez, cette bouche, ne sont-ce pas autant de lettres de crédit en faveur de la circonspection, de la prudence, de la fermeté ? Une telle figure n'annonce-t-elle pas un homme qui marcherait à pas de géant dans la carrière politique ?

27. Maintenant, *Bodmer*, où trouverez-vous entre un million de sots cet œil, ce front ? Cependant ils sont dans cette faible copie mille fois au-dessous de l'original.

Celui qui pour la ressemblance se rapproche de ce portrait a certainement de l'imagination, du goût pour la nature, pour la beauté ou pour l'utile, et le don d'agir et de s'énoncer avec une force à la fois facile et douce, rapide et sans bruit. Le nez est vraiment sage, et sur les lèvres siége une gaîté naïve, un enjouement attique.

Et afin de nous arrêter à de simples silhouettes, que notre auteur, chose incompréhensible, passe presque entièrement sous silence, comme s'il ne s'en trouvait pas une seule ligne dans nos essais, osera-t-il bien en présence d'un homme quelconque, ou même dans la solitude de son cabinet, osera-t-il articuler, à la vue d'une foule de silhouettes, cette pensée qu'il ajoute sous mille démonstrations et contre toute démonstration, comme contre ses propres principes, à savoir : que les talents et les dons du génie n'ont point de signes dans les parties solides de la tête ? Cela veut dire en d'autres termes : C'est arbitrairement et sans nulle cause extérieure qu'un tel a l'os frontal fortement anguleux, que tel autre l'a obtus ; c'est par hasard (dans ce monde où rien ne se fait par hasard). Un front carré et un front rond, un front plat et un front voûté peuvent loger sans distinction les mêmes facultés intellectuelles. Que répondre à cela ? Rien, si ce n'est : « Voyez, voyez, et puis prononcez ! »

28. Une chose des plus certaines pour tout homme du monde de quelque expérience, et qui n'aurait même pas la prétention de rien comprendre aux profils physiognomoniques, une chose des plus certaines pour lui, c'est que le simple contour de cette figure trahit un homme d'un caractère doux, qui pense et sent avec délicatesse, et ne possède pas à un haut degré le talent et la force nécessaires pour percer dans le monde. Cette position de front indique en partie une imagination claire, en partie un esprit producteur peu élastique et rapide.

29. De la circonspection, de la réflexion, de l'ordre dans les affaires, de la dextérité, une fidélité froide, voilà certainement les qualités naturelles exprimées dans cette figure, et qu'on est en droit de lui demander ; mais ce qu'on

ne demandera certainement pas, ce qui n'est pas naturel à ce contour de front, c'est ce haut élan poétique, ce sont ces profondes investigations métaphysiques; moi-même je ne tranchérai pas la question; je veux m'en rapporter à l'expérience : montrez-moi un tel front avec l'une ou l'autre de ces deux facultés.

30. 31. Deux silhouettes dont je ne connais pas les originaux, mais ce ne sont certainement pas des hommes ordinaires. C'est ce que me dit non-seulement la forme principale, mais ce que disent surtout, dans le profil de femme, le nez ferme, mâle, et dans le profil d'homme, la position et le contour du front et l'originalité de la partie inférieure du visage. J'ai vu peu de figures réunir tant de force avec tant de bonté, tant d'audace avec tant de douceur.

32. Encore une figure à laquelle un observateur sans prévention ne pourra refuser de grandeur, mais dont la grandeur sera vingt fois plus manifeste au physiognomoniste qu'à l'homme du monde. Un homme sot de nature, rude, sans force de caractère, sans intelligence, ne saurait avoir cet air. Je ne dirai pas trop en écrivant sous cette silhouette : vigueur et courage héroïque, associés au jugement le plus subtil et au sentiment poétique le plus délicat.

33. La silhouette d'un homme qui, comme l'original, se distingue entre mille, surtout par l'occiput, et à qui personne ne contestera une grande capacité, une grande richesse d'idées, une pensée et une expression très faciles. La position et la portion supérieure du contour indiquent plus de réflexion que la partie inférieure, où (nous parlons de la silhouette) semble siéger de la petitesse. On cherchera vainement ici la facilité à céder et à adopter l'opinion d'autrui.

Qu'on prenne le contour depuis la région au-dessus de l'os orbitaire du frontal marqué par la lettre *A*, jusqu'à la place *E*, derrière la tête, et l'on pourra déjà déterminer, d'une manière assez sûre, le caractère principal du génie. Ce dont cette tête en général est capable ou non, le physiognomoniste ordinaire le reconnaîtra déjà dans la section très significative du profil *A*—*E*, le physiognomoniste supérieur dans le fragment moins important *A*—*B*, et de plus pénétrants le reconnaîtront dans *D*—*E*.

34. « Tout dépend des yeux, du regard, du sourire de la bouche, du mouvement des muscles; tout le reste ne signifie rien. » Combien de milliers de fois n'a-t-on pas répété cette idée! et combien de milliers de fois la répétera-t-on encore, précisément par la raison qu'elle contient beaucoup de vrai, et du vrai que nous sommes loin de vouloir contester. Il n'est point d'erreur qui puisse se maintenir ou se perpétuer à moins d'être entourée de beaucoup de vérité. Une fausse pièce d'or ne peut avoir cours si elle n'a pas l'apparence d'une bonne pièce, et si à côté du cuivre elle n'a pas beaucoup d'or. Ce qu'il y a de vrai dans la proposition précitée, c'est : « que le regard fait beaucoup, que les mouvements de la bouche sont de la signification la plus grande et la plus variée; enfin, qu'un seul mouvement des muscles peut exprimer infiniment de choses. » Il faudrait être entièrement privé de sens pour contester ce fait. Mais cette vérité n'en détruit pas d'autres, comme en général les vérités ne se contredisent jamais. Nous avons vu par les exemples les plus variés que cela n'est pas exclusivement vrai, et ce portrait extrêmement faible et griffonné d'un sage nous le démontre, à ce qu'il me semble, plus clairement encore. Ici tout repose et dort; point de regard de l'œil, point de mouvement des lèvres. Cependant qui osera dire en voyant cette figure : « Cette figure muette ne parle pas? » qui osera dire : « Hors l'œil vivant et son regard, hors le mouvement des muscles, il n'y a pas de signification décisive? » N'y a-t-il point de sagesse au-dessus de ces sourcils, considérés même isolément? Ne semble-t-il point se cacher sous leur ombre un esprit profond qui commande le respect? Et l'on s'attendrait à voir ce front voûté revêtir aussi-bien un esprit ordinaire qu'une intelligence supérieure. Cet œil fermé ne dirait rien? ce contour de nez, rien? rien, cette ligne centrale de la bouche? rien, ce muscle prolongé du nez à la bouche? rien, cette proportion sûre et cette harmonie de toutes les parties, de tous les traits isolés? Où est l'homme assez borné pour répondre négativement en présence de cette figure?

35. 36. Nous ajoutons maintenant encore deux silhouettes de la même tête : 36 est la plus vraie par le bas; 35 l'est par le haut ; et indiquerait du moins beaucoup plus à l'observateur que les deux précédentes, bien qu'elle ne renferme qu'une seule de ces mille lignes de contour de la figure, bien qu'on puisse à peine rien imaginer de plus inanimé.

Depuis le sommet de la tête jusqu'au cou, devant et derrière, tout parle, tout dit une seule et même chose; tout trahit une sagesse profonde, secrète, une sagesse à la fois subtile et solide. Tout indique un homme qui, sur cent mille, n'a pas son égal; je dirais même sur un million; un homme qui forme ses projets avec calme, avec tranquillité, et qui, pour les mettre à exécution, sait attendre, ne se laissera jamais séduire, ni seulement diriger, mais qui conduira, étant toujours lui-même à la tête pour marcher au but; l'homme de lumières enfin, de vigueur et d'action qui, aussitôt par sa seule présence, et tout silencieux qu'il soit, anime et émeut ceux qui l'entourent. Il y a là plus que le moi. Cet arc du front, ce frontal orbitaire fortement prononcé, proéminent; ces sourcils en forme de toit, cette cavité au-dessus de l'œil, cette forme saillante de la pupille, ces lèvres fortement serrées, ce menton proéminent, ces élévations et ces enfoncements de l'occiput: tout enfin révèle une seule chose et la révèle à chaque œil humain.

Vous comprenez donc, honnête adversaire, je le sais, vous sentez donc dans ce moment qu'indépendamment du mouvement des muscles, du feu des yeux, de la couleur du visage, des gestes et de l'attitude, qu'indépendamment de la parole et de l'action, il y a une physiognomonie des parties solides, des contours extrêmes, une physiognomonie des talents, qui pourrait lire même sur les figures endormies, sur les figures mortes, lire tout sur la figure quand même par quelque accident l'esprit aurait perdu sa vigueur et sa santé. Mon pénétrant adversaire! que je voudrais pouvoir réfuter votre opinion par vous-même! Je n'aurais qu'à montrer à mes lecteurs votre figure en sommeil, qu'à toucher d'un seul doigt le contour de votre front, depuis le point le plus élevé jusqu'à l'extrémité du frontal orbitaire. Je n'ai pas le plaisir de vous connaître, je n'ai jamais vu ni votre portrait ni votre silhouette; mais je n'en suis pas moins parfaitement sûr qu'il me suffirait de la simple silhouette de votre profil, ou seulement des trois quarts de votre figure, pour pénétrer de nouveau, et sans nul autre indice, mes lecteurs attentifs, de cette vérité : qu'on reconnaît avec certitude le talent et le génie dans les parties solides de la figure.

Il sera démontré dans les figures physiognomoniques, qu'il nous suffit du simple contour d'un crâne pour déterminer mathématiquement le degré de son intelligence, ou au moins le rapport de sa capacité et ses talents avec d'autres têtes, et on exposera en même temps comment il faut procéder pour arriver à cette détermination mathématique. Si j'étais mathématicien, rien ne me serait plus facile que de tracer une table de proportion pour les capacités de tous les crânes qui se trouvent dans les mêmes circonstances. Je ne saurais encore le faire en ce moment, mais je suis certain qu'un mathématicien le saurait. Il est des personnes auxquelles ce que je vais dire, semblera une idée d'insensé; c'est cependant le fruit de l'expérience et de l'amour de la vérité. Je dis, « que si l'on forme un angle droit par le zénith et la pointe horizontale extrême d'un front en profil, et que si l'on compare la ligne horizontale et la perpendiculaire, ainsi que le rapport des deux lignes avec leur diagonale, on trouvera, en général du moins, la capacité du front dans la proportion de ces lignes. » L'on pourrait faire d'ailleurs des expériences beaucoup plus exactes, plus déterminées et plus persuasives. J'espère que bientôt il n'y aura plus de sage ni de sot qui révoque en doute que « les talents se montrent dans les parties solides de la tête. »

Cher ami de la vérité, que puis-je faire autre chose que des expériences? que dire si ce n'est vous prier, dans l'intérêt inoffensif de la vérité, dans l'intérêt que m'inspire la voix de Dieu, la parole de Dieu révélée dans la configuration humaine, vous prier, dis-

je, de faire des expériences! Des in-folio de mots spirituels ne contrebalanceront pas une seule page, pas une seule ligne d'expériences exactes. Faites donc des expériences, et dédaignez avec un mépris inflexible toute cette philosophie postiche, illusoire, qui ne veut pas faire d'expériences, et ferme les yeux à celles qui sont faites, pour s'écrier d'une voix rieuse et ironique : « Cela ne se peut pas! » Et cela est pourtant!

Faites donc des expériences, et aussi sûr que j'écris ces lignes, aussi sûr que vous les lisez, vous trouverez : « que le front de tout homme sot de nature et connu comme tel de vous, s'écarte essentiellement dans tous ses contours du front d'un homme de génie que vous connaissez également comme tel. Faites donc des expériences et vous trouverez toujours que ce front est le front d'un sot, celui-là dont la ligne fondamentale est des deux tiers plus courte que sa hauteur. A mesure qu'elle sera plus courte encore proportionnellement à sa hauteur perpendiculaire, l'homme sera plus sot. Mais au contraire plus la ligne horizontale sera longue, plus elle sera de forme égale avec la diagonale, plus l'individu pourra être intelligent. Plus les rayons d'un quadrant dont on applique l'angle droit sur l'angle frontal droit, plus ces rayons, dis-je, espacés, par exemple, de dix degrés, se racourcissent d'une manière nuisible et soudaine, en proportion inégale, plus l'individu est sot; il sera d'autant plus intelligent au contraire qu'il y aura plus de rapport proportionnel. La faculté intellectuelle différera essentiellement selon que l'arc du front, et surtout le rayon horizontal, en dépassant l'arc du quadrant, se prolonge avec lui en ligne parallèle ou non parallèle.

La petite table (*voy.* les planches) peut en quelque sorte rendre mes pensées visibles à l'œil. Une forme de front comme 39 sera beaucoup plus un indice de faculté intellectuelle qu'une forme comme 38, et celle-ci beaucoup plus que la 37. Cette dernière, c'est-à-dire, celle qui en approche le plus, est sans contredit celle d'un sot de nature.

Et la preuve la plus certaine, la plus simple, preuve que nous avons journellement sous les yeux, c'est la forme du crâne qui dans les enfants change avec l'accroissement ou le développement de leurs facultés intellectuelles. Ces dernières resteront stationnaires aussi souvent que la forme du front, pour la plupart penché en avant, ne subira point d'altération.

Moi je sais que tout cela n'est point pure *déclamation*, mot inventé par la mode dans notre siècle, ennemi de toute investigation sérieuse, et à l'aide duquel on croit terrasser toute vérité qui n'a pas le bonheur de plaire; je le crois, parce que j'ai fait des expériences. C'est sur elles que se basent mes jugements physiognomoniques.

Tout ce qu'on avance contre ces expériences, tant que les objections n'ont pas elles-mêmes les résultats d'expériences plus exactes, je le regarde comme une vaine déclamation qui ne mérite pas de réponse. Ce nom est bien dû à des mots ronflants et sans vérité; mais rejeter sans expérience propre, sous le titre de déclamation, la vérité d'autrui énoncée avec chaleur et avec joie, qui de vous, enfants de la vérité, serait capable d'un semblable abus? Nous ne parlons pas ici de choses indifférentes, bien qu'il ne soit nulle vérité au monde, quelque peu signifiante qu'elle paraisse, qui soit indifférente; nous parlons de la vérité la plus digne de l'homme, de la tête humaine, de ce que la terre a de plus grave et de plus important! Nous parlons de la détermination des facultés lumineuses, la détermination la plus importante qui soit possible sur la terre!... Nous parlons enfin de la sagesse et de la vérité cachée de Dieu lui-même, laquelle vérité peut être révélée à nous et à nos semblables. Jouer l'indifférence et la froideur en présence d'un tel sujet, ce serait, pour moi du moins, l'affectation la plus maladroite et la plus indigne. Si ce que je dis est une vérité pour moi, et tout autre qui voudra faire des expériences après les miennes sera forcé de convenir que cela ne peut être autrement, il faut que ce soit pour moi une vérité importante. Il ne me reste donc rien à te répéter, toi qui aimes la vérité en mathématicien, si ce n'est mon ancienne prière : « Mesure, mesure une douzaine ou une demi-douzaine de têtes que tu connais d'ailleurs comme de grands génies naturels ou comme de grands sots naturels,

mesure-les à ma manière ou comme tu l'entendras. Je ne puis pas anticiper ici sur moi-même dans le but d'éclaircir ce point, car ces éclaircissements demanderaient un ouvrage à part; mais je n'ai pu me dispenser de donner au moins quelque avertissement. Celui à qui la vérité importe, la découvrira et se réjouira du πάντα γεωμετροῦντος Θεοῦ.

« A des silhouettes choisies de têtes pensantes, dit notre auteur, il faut ajouter des silhouettes également choisies de têtes peu pensantes et sottes (nous l'avons fait et le ferons plus souvent), mais il ne faut pas opposer à des savants d'une éducation distinguée des villageois imbécilles. » Et pourquoi pas? suis-je porté à lui demander; par quel moyen, si ce n'est par toute sorte d'opposition, peut-on arriver à la conviction propre et à une connaissance solide des choses?

« Des savants d'une éducation distinguée! » Mais quels soins d'éducation voûtent donc le crâne du nègre tout aussi-bien que celui de l'astronome habile à compter les astres? Ne parlons-nous pas des parties solides? Que leur importe l'éducation? Ce sont des sots de nature, des génies de nature, des sots qui le sont éternellement, et des géants d'intelligence qui le restent en tout temps, les accidents exceptés, voilà ceux que, selon moi, il faut comparer; ce sont ceux que nous avons mis à côté les uns des autres. En effet, c'était les premiers que nous avions à choisir; car toute tête pensante est en quelque sorte une tête choisie; les imbéciles de village, au contraire, et les têtes non pensantes, il ne faudrait pas les choisir d'abord. Par-là déjà, la proportion serait inégale. Mais mettons cela de côté : choisissez-les, apportez-les-nous, mettez visages contre visages, contours contre contours, et n'oubliez pas, du reste, ce que nous avons déjà dit dix et vingt fois; distinguez-les bien, considérez leurs parties solides, celles que la nature leur a données, et considérez également leurs parties mobiles, celles que le hasard, ou la maladie, ou le sort, ou un amour malheureux leur a imprimées; distinguez bien comment ils étaient formés avant d'être sots; distinguez bien enfin, les sots de nature de ceux qui le sont devenus.

« Bedlam, dit notre auteur, est habité par des gens qui nous inspireraient du respect s'ils ne regardaient pas fixement la terre comme pétrifiés, ou s'ils ne souriaient pas aux étoiles, relevant leurs yeux jusqu'à les mettre en ligne parallèle avec le ciel, ou s'ils n'écoutaient pas le chant des anges, ou bien s'ils ne croisaient pas subitement les bras comme saisis de frissons. » Ainsi donc, ajouterai-je, vous en convenez, Bedlam est habité par des gens dont la configuration solide a quelque chose qui nous inspire du respect, c'est-à-dire par des gens qui ne sont pas sortis en fous des mains de la nature; qui sont devenus, par des accidents postérieurs, ce qu'ils n'étaient pas auparavant. Mais de pareils exemples, nous en donnerons nous-mêmes : nous en avons déjà donné. Mais est-ce bien de ces exemples qu'il faut conclure que la physionomie est trompeuse au dernier point? » Comment, « trompeuse au dernier point? » Lorsque leurs dispositions antérieures et les forces primitives de leur intelligence sont perceptibles encore aujourd'hui? Car autrement, comment posséderaient-ils quelque chose qui nous inspire du respect? « Trompeuse! » Lorsque cette manière d'être, appliquée sur eux, cette folie accidentelle est visible encore. Mon cher adversaire! il me semble parfois que vous ne faites que plaisanter. Si je me trompe, il faut que nous nous entendions singulièrement mal l'un l'autre. Montrez-moi donc, s'il vous plaît, des figures de fous naturels qui ressemblent à celles des gens d'esprit par nature! Montrez-moi donc un sot qui le soit de naissance, et non par suite d'un accident violent, et qui ait la figure de Newton ou bien la vôtre, qui ait enfin la simple forme d'une figure comme la vôtre!

Faudra-t-il continuer? Citons seulement quelques passages encore.

« Nos sens ne nous montrent que les surfaces; tout le reste n'est autre chose que les conséquences que nous en tirons. Mais sans

une détermination plus précise, il ne s'ensuit rien de fort consolant pour la physiognomonie, puisque toutes nos erreurs et notre ignorance totale de bien des choses proviennent précisément de ce que nous ne lisons que sur la surface. »

Il est vrai que notre nature nous permet uniquement de lire sur la surface des choses. Mais rendre suspecte cette coutume, qui nous est imposée par la nature, de lire sur la surface, laquelle surface doit d'ailleurs, dans un monde dépourvu de miracles, présenter un rapport déterminé avec l'intérieur dont elle est la limite...; rendre suspect cet unique moyen de pénétrer les choses, n'est-ce pas rendre suspecte toute science, toute étude, toute observation, toute connaissance? Rien, jusqu'aux analyses elles-mêmes, ne nous donne que des surfaces. Toute notre vérité doit être la vérité de la surface.

Nos erreurs ne proviennent pas de ce que nous lisons sur la surface, autrement il n'existerait pas de vérité pour nous; mais nos erreurs proviennent de ce que nous ne lisons pas du tout, ou, ce qui revient au même, de ce que nous ne lisons pas bien.

Car si « un pois tiré dans la Méditerranée produit dans la surface de cette mer un changement qui s'étend jusqu'à la côte chinoise, » la faute des conclusions erronées que nous en tirons ne provient pas de ce que nous lisons sur la surface seule, mais de ce que nous ne pouvons pas y lire.

« Nous ne pouvons lire que sur les surfaces, » dit notre auteur, « mais sans détermination plus précise; il ne s'ensuit rien de fort consolant pour la physiognomonie. » Mais cette détermination plus précise, nous nous efforçons de la donner sur toutes nos feuilles, et nous désirerions que des observations sagaces nous réfutassent, mais en opposant des faits aux faits.

« Lorsque l'intérieur est exprimé sur l'extérieur, » continue notre auteur, et il paraît en accorder la possibilité. Mais dès qu'il l'accorde, cela ne veut-il pas dire que la surface est le caractère lisible de l'intérieur, et alors n'y a-t-il pas une physiognomonie des parties solides?

« Mais si l'intérieur, » continue-t-il, « est empreint sur l'extérieur, l'est-il à cet effet que nos yeux le voient? »

Puis-je croire mes yeux, en lisant ces paroles d'un philosophe?...

Ce que nous voyons, nous le voyons, qu'il soit là pour être vu ou non. La question sera toujours : Voyons-nous? Mais cette dissertation même, et d'autres écrits imprimés et inédits de l'auteur, prouvent que nous voyons, que l'auteur voit quand il veut voir. Mais, quoi qu'il en soit, je ne sais pas ce que deviendrait toute notre philosophie, si, à chaque nouvelle lumière acquise sur une question, ou à la découverte de chaque nouveau rapport de cette question, on demandait : « Est-ce là pour nous éclairer? »

Comment, en vérité, l'esprit foudroyant de notre auteur accueillerait-il un homme qui voudrait rendre l'astronomie suspecte ou ridicule en demandant : « Les étoiles, en supposant même qu'elles nous rendraient visible la sagesse invisible de Dieu, seraient-elles là pour être vues de nous? »

« Mais ne se peut-il pas que des traces et des effets que nous ne cherchons pas couvrent et mettent en confusion ceux que nous cherchons? » Mais les traces que nous cherchons sont pourtant visibles, reconnaissables; elles sont pourtant les fins des causes, c'est-à-dire des effets, et par conséquent des expressions physiognomoniques. Le philosophe, d'ailleurs, est observateur, observateur de ce qui est là; qu'il le cherche ou non, peu importe. Il voit et doit voir tout ce qui se présente à son œil; et, ce qui se présente à son œil, est pour lui comme le miroir de quelque chose qui ne se présente pas; ce qu'il voit ne peut avoir de confusion pour lui que lorsqu'il ne le voit pas bien. Mais si cette conclusion était vraie, « il se peut que des traces et des effets que nous ne cherchons pas couvrent ou mettent en confusion ceux que nous cherchons; donc nous ne devons point chercher de traces ni d'effets; » c'en serait fait de toutes nos connaissances, et je ne pense pas que notre auteur veuille, pour en arriver à la physiognomonie, ou pour arriver par elle à moi, fouetter jusqu'au sang toutes les connaissances? Sans doute il y a possibilité, il y a même facilité de se tromper; cela doit nous

apprendre la prudence, nous apprendre à bien voir ce qui est là, à ne voir ni vouloir voir que ce qui est là. Mais chercher à nous détourner, sous un prétexte quelconque, d'observer et de voir, se moquer tout de bon de ses efforts par des plaisanteries soit grossières, soit fines, ce serait le plus ridicule de tous les fanatismes, et, dans la bouche d'un philosophe *archi-antifanatique*, le faux esprit le plus absurde et le plus intolérable. Mais notre adversaire ne peut parler ainsi sérieusement.

« Si nos corps, » dit notre auteur, « se développaient dans la plus pure atmosphère, modifiés seulement par le mouvement des âmes qui habitent en eux et sans être troublés par aucune influence extérieure; les passions dominantes et le talent particulier, j'en conviens, produiraient alors, à raison des différents degrés et des différents mélanges, différentes formes de figures; de même que différents sels, quand ils ne sont pas troublés, se contractent en diverses formes. Mais notre corps appartient-il à l'âme seule, ou n'est-il pas un membre commun à plusieurs séries qui se croisent en lui, et qui chacune lui imposent des lois que chacune il a à satisfaire? De même toute substance pierreuse, dans son état le plus pur, a sa forme particulière; mais les anomalies qu'en produit l'alliance avec d'autres substances, les accidents auxquels elle est exposée, ont pour résultat que souvent le plus exercé se trompe, en voulant les distinguer par la vue. »

Quelle comparaison! comment mettre en parallèle des sels et des pierres avec un corps organique qui reçoit sa vie d'en dedans; un grain de sel qui se dissout momentanément dans la millième partie d'une goutte d'eau, avec un crâne, qui durant des siècles résiste à toutes les attaques de la température et à des millions d'impressions extérieures? O philosophie! ne rougis-tu pas de cette comparaison inconcevable? Ne parlons pas des organisations humaines; ni des crânes humains, ni des animaux, ne parlons que des plantes qui, privées de la résistance extérieure, privées des ressorts qui se trouvent dans l'homme, sont exposées à des millions de pressions en tout sens de la lumière et de l'air. Laquelle se transforme par-là? laquelle devient méconnaissable pour le connaisseur? Les accidents les plus violents peuvent à peine les rendre méconnaissables tant qu'elles conservent leur organisme.

« C'est ainsi que votre corps se trouve au milieu, entre l'âme et le monde restant, miroir des effets produits par l'une et par l'autre (fort bien dit!), racontant non-seulement nos penchants et nos facultés (il les raconte par conséquent, et qui songe à dire qu'il ne raconte que cela?), mais aussi les coups de fouet de la destinée, le climat, la nourriture, les maladies et mille misères et mille accidents auxquels ne vous exposent pas toujours vos propres résolutions, mais souvent le hasard, souvent le devoir. »

Qui nie cela? qui peut le nier? mais l'un détruit-il l'autre? voilà la question et elle n'est pas ailleurs. Notre auteur nous dit lui-même : « Le corps est le miroir des effets de cette double action, c'est-à-dire qu'il ne l'est pas exclusivement des coups de fouet de la destinée; et pourquoi ne le serait-il pas tout aussi-bien de l'énergie ou du défaut d'énergie intérieure de l'âme? Sur quoi disputons-nous? N'est-ce pas (en supposant que l'auteur ne plaisante pas), n'est-ce pas au moins une mauvaise querelle qu'il nous cherche, quand il place l'une contre l'autre les causes qui agissent sur le corps, tout en faisant de ce dernier le miroir de l'une et de l'autre? D'ailleurs, homme sage, observateur pénétrant, oserez-vous me soutenir oralement, de vous à moi, que les coups de fouet de la destinée transforment communément un front sage et voûté en rond, en un front cylindrique; un front allongé, en un front cave; un menton pointu, en un menton rentrant? Qui croira et soutiendra sérieusement que *Charles XII*, *Henri IV*, *Charles V*, ces hommes qui assurément ont été en butte aux coups de la destinée, ont eu par-là de nouvelles formes de visage (nous parlons des parties solides, nous ne parlons pas des coups de sabre); des formes de visage, dis-je, annonçant des caractères autres que ceux qu'ils avaient avant ces malheurs? Où enverrait-on celui qui soutiendrait que le vigoureux os nasal de *Charles XII* courait le danger de se perdre à *Bender*, ou

celui de *Henri IV*, devant *Ravaillac*, de perdre sa convexité, et que l'un et l'autre auraient pu s'humilier jusqu'à devenir un modeste petit nez de jeune fille? La nature, mes lecteurs, la nature opère de l'intérieur sur les os; les souffrances et les accidents extérieurs agissent sur les nerfs, la chair et la peau. Et quand l'accident attaque les os, qui est assez aveugle pour ne pas remarquer la puissance du mal physique? Ces coups du destin sont forts ou faibles : s'ils sont faibles, la nature est plus forte, elle gagne du terrain et les détruit; s'ils sont forts, ils sont visibles comme des sortes de coups de fouet, et par leur force et par leur évidence, et préviennent suffisamment le physiognomoniste, c'est-à-dire, le véritable observateur, car celui-là seul, et non le bel esprit qui passe les yeux fermés sur toutes les expériences, a le droit de décider. Est-ce que les défauts que je remarque dans une figure de cire sont toutes des fautes de l'artiste; n'en est-il pas aussi qui proviennent de l'attouchement de maladroits et curieux badauds, de la chaleur du soleil ou de celle d'une chambre trop chauffée? Non, cher ami de la vérité, puisque dans une figure de cire il n'y a rien de plus facile à remarquer que le premier travail de la main du maître, lors même qu'elle a été gâtée en quelque partie par l'attouchement d'une main malpropre, malavisée, ou par tout autre accident. Cet exemple même prouve contre vous. Si dans une figure de cire, où le travail fondamental du maître n'est pas solide, on peut distinguer facilement l'éventuel; combien ne doit-on pas être à même de faire cette distinction dans un corps organique dont la construction fondamentale est solide? Dans chaque statue (cette comparaison eût été peut-être plus frappante que celle de la figure de cire), un connaisseur médiocre remarque ce qu'une main médiocre a ôté, limé, poli ultérieurement; pourquoi ne le reconnaîtrait-on pas dans l'homme? Pourquoi la forme primitive de l'homme ne paraîtrait-elle pas à travers tous les accidents, comme la beauté et la grandeur d'une belle statue se reconnaissent encore dans ses ruines informes.

« L'âme remplit-elle le corps comme un fluide élastique qui prend toujours la forme du vase, de manière que si un nez aplati signifie la méchanceté, celui dont on aplatit le nez, devienne par-là méchant? »

On peut répondre à cette question par *oui* et par *non*. Celui qui nous l'adresse y gagnera peu.

Si je dis *oui*, l'âme remplit le corps comme un fluide élastique qui prend toujours la forme du vase; qu'y gagnera-t-on? S'ensuivrait-il, que par un coup qui aplatirait le nez, celui-ci perdrait autant d'élasticité intérieure qu'il en faudrait pour se faire ressortir lui-même?

Si je dis *non*, en ajoutant que toutes ces comparaisons ne peuvent servir d'explication que dans certaines circonstances, mais nullement pour en tirer des conséquences comme celles qu'on pourrait tirer de faits; qu'y gagnerait-on encore?

Mais qu'y aurait-il cependant à répondre à cette question toute simple, et qui n'a pas même la prétention d'être spirituelle?

« N'a-t-on point d'exemples que la mutilation du corps mutile aussi l'âme? Que la blessure, la compression du crâne ôte l'intelligence? Que la castration change un homme presque en femme? » Car vouloir répondre à de l'esprit par de la raison, dit un écrivain de beaucoup d'esprit, c'est vouloir arrêter une anguille par la queue.

Nous souscrivons avec plaisir à cette pensée : « qu'il est insensé de prétendre que la plus belle âme habite le plus beau corps, et l'âme la plus laide le corps le plus laid. » Nous nous sommes si bien expliqué à cet égard dans nos essais précédents, qu'il semble inconcevable qu'on puisse encore mettre à notre charge cette pensée ainsi jetée en avant. Nous disons seulement qu'il y a une proportion et une beauté de corps plus susceptibles des plus belles vertus, de grandes actions et de sentiments élevés que d'autres proportions ou formes moins favorisées et mauvaises. Nous disons seulement avec l'auteur : « La vertu embellit, le vice enlaidit. » Nous admettons de tout notre cœur que la probité peut siéger dans toutes

les formes, dans celles même qui s'écartent le plus de la beauté, comme nous admettons aussi que le vice peut habiter les formes les plus belles.

Mais nous ne sommes pas d'accord quand on dit : « Vos langues sont éminemment pauvres en observations physiognomoniques, s'il y avait quelque chose de vrai, en fait de physiognomonie, les anciens l'eussent sans doute consigné, comme le reste, dans les archives de la sagesse. Il est question du nez dans cent proverbes et locutions, mais toujours dans un sens pathognomonique » (outre le *froncement du nez*, je n'en connais ni quatre-vingt-dix-neuf, ni neuf, ni même trois autres), « comme signes d'actes passagers, mais jamais physiognomonique, comme signes de caractère et de dispositions permanentes. » Les anciens disaient cependant : *homo obesæ, obtusæ naris.*

Et s'ils ne le disaient pas, qu'est-ce que cela prouve si l'on peut démontrer *à posteriori* qu'il y a dans le nez expression physiognomonique?

Je ne suis pas assez savant, et si je l'étais, je ne penserais pas que cela valût la peine de recourir à Homère, à Suétone, Martial et cent autres, pour citer des preuves contraires. Ce qui est, est, que les anciens l'aient su ou non. On peut bien ainsi jeter de la poudre aux yeux des écoliers, mais non à ceux des sages, à ceux des hommes qui voient par eux-mêmes et qui savent que chaque siècle a sa part mesurée de découvertes, comme il a des gens empressés de se récrier contre toute découverte nouvelle dont les anciens n'ont rien dit.

« Je ne veux pas savoir, » dit notre auteur, « ce qu'un homme aurait pu devenir, mais je veux savoir ce qu'il est. » Mais moi je veux savoir l'un et l'autre, si je puis y parvenir. Bien des scélérats ressemblent à de précieux tableaux que le vernis a gâtés. Vous ne voulez plus regarder le tableau? Vous ne voulez pas écouter, pas même laisser décacheter la lettre du connaisseur qui vous mande : « Voilà comme est le tableau; il y a encore moyen de faire partir la couche de laque; car les couleurs de ce maître sont appliquées avec tant d'énergie et d'une telle qualité intrinsèque, qu'aucun vernis ne saurait assez pénétrer pour donner à craindre qu'en le dissolvant avec soin on n'efface en même temps les couleurs! » Eh bien! cela ne vous fait absolument rien?

Vous observez le moindre changement dans la position de l'étoile polaire? vous passez des journées à calculer dans combien de siècles elle se rapprochera le plus du pôle? et je ne prise pas votre travail.

Mais cela ne vous importe pas?

Il n'importe pas aux pères et aux mères, aux instituteurs, aux maîtres, aux amis, aux hommes d'état de savoir ce qu'un homme aurait pu devenir, ce qu'un homme deviendra? ce que deviendra telle ou telle jeune tête dirigée et élevée de telle ou telle manière?

Il y a des sots qui ressemblent à d'excellentes montres, auxquelles il ne manque rien que d'avoir le cadran bien placé.

La qualité intrinsèque de la montre ne vous regarde pas. Peu vous importe que l'habile horloger vous dise : « C'était ou bien c'est toujours un mouvement excellent, un chef-d'œuvre, cent fois meilleur que celui-là, richement garni de diamants, et qui, il est vrai, va à merveille pendant trois mois et puis s'arrête. Il n'y a qu'à nettoyer cette montre, à la remonter, à redresser ces petites dents courbées. » Cela ne vous fait donc rien? vous ne voulez pas savoir ce qu'elle pouvait devenir, ce qu'elle deviendra peut-être encore? vous ne voyez dans cette montre que ce qu'elle est? vous ne voulez pas entendre parler de ce riche capital qui s'y trouve enfoui et qui pour l'heure ne peut pas encore rapporter d'intérêt?

Vous vous contentez du faible intérêt de ce petit capital ou de tel autre beaucoup plus faible encore?

Vous ne vous soucieiez que du fruit de cette année, fruit peut-être arraché de force? vous ne vous soucieiez pas de la qualité fondamentale de l'arbre qui peut-être, avec quelques soins, produira des fruits au centuple, quoiqu'il n'en ait pas encore porté dans de telles ou de telles circonstances? Hélas! le souffle brûlant du sud a consumé les feuilles de cet arbre et l'ouragan a fait

tomber par milliers ses fruits à demi nus; et il vous importe peu de savoir si la tige est demeurée intacte?

Je me sens fatigué et fatiguant, d'autant plus qu'à chaque pas je crois me persuader davantage que la bonne humeur de notre auteur n'a voulu, parfois au moins, que se jouer de nous.

Je ne citerai plus que deux contradictions qui n'auraient pas dû lui échapper, et qui n'échapperont pas à tout lecteur attentif.

L'auteur dit fort bien d'un côté : « Les signes pathognomoniques souvent réitérés ne disparaissent pas toujours complétement, mais ils laissent des impressions physiognomoniques. De là provient le petit pli de sottise de celui qui s'étonne de tout et ne comprend rien; de là le petit pli d'imposture hypocrite, les fossettes dans les joues, le petit pli d'opiniâtreté, et Dieu sait combien d'autres petits plis encore. Les désordres pathognomoniques qui marchent de concert avec le vice deviennent en outre souvent plus sensibles et plus hideux par les maladies qui en sont la suite. De cette sorte l'expression pathognomonique d'amitié, de tendresse, de sincérité, de piété, et généralement de beauté morale, peut aux yeux du connaisseur vénérant le beau moral, se résoudre en un caractère purement physique. C'est là le fond de la physiognomonie de Gellert, la seule vraie (la seule vraie!) celle qui est d'une utilité infinie pour la vertu et peut s'exprimer en ce peu de mots : « La vertu embellit, le vice enlaidit. »

C'est donc la branche qui a de l'effet et non la tige? Le fruit a de la physionomie et l'arbre n'en a point? Le sourire de la suffisance peut ainsi surgir du sol le plus humble et l'air de la sottise du fond de la sagesse? Le petit pli d'imposteur n'est donc pas le résultat d'une force, ou d'une faiblesse interne quelconques? tout n'est qu'accroché, suspendu à un fil? L'auteur veut toujours arrêter notre attention aux chiffres de la montre, et ne parle pas de la faculté de la montre elle-même. Otez le cadran, l'aiguille marchera pourtant. Effacez ces petits plis trompeurs, comme la dissimulation adroite le peut parfois, la force intérieure restera la même. Ainsi, quelle contradiction! « Il y a un petit pli de sottise, mais il n'y a point de caractère de sottise! La goutte est visible, mais non la source, mais non l'Océan! »

Et puis, cette autre contradiction : « Il y a une pathognomonie; mais il est aussi inutile de l'écrire qu'il est inutile d'écrire un art d'aimer. Presque tout est dans les mouvements des muscles du visage et de ceux des yeux; tout homme qui existe dans ce monde, apprend à le trouver. Vouloir l'enseigner, c'est vouloir enseigner à compter le sable. » Cependant on n'a qu'à tourner la page pour voir le commencement d'une explication fort *instructive* et fort ingénieuse de ce qu'il y a de pathognomonique dans douze figures de Chodowiecki; et combien n'y a-t-il pas de choses physiognomoniques entremêlées à ces explications!

Et, maintenant, permettez-moi, mon digne adversaire, non plus adversaire, mais ami convaincu par la vérité et par l'amour de la vérité, permettez-moi d'extraire en entier quelques pensées et quelques remarques précieuses de votre dissertation, et des notes que vous y avez insérées relativement à plusieurs figures de Chodowiecki, que je n'ai pu citer que par fragments, ou que j'ai été obligé d'omettre jusqu'à présent. Permettez-moi de les recueillir et de les joindre, avec la reconnaissance que je vous dois, à ces essais. Je puis garantir que mes lecteurs les liront avec plaisir.

« Ce qui dans les figures permet fort souvent à nos jugements d'être exacts, ce sont des traces infaillibles, ni physiognomoniques, ni pathognomoniques, d'anciennes actions et qui accompagnent l'homme partout. La débauche, l'avarice, l'esprit mordant, etc, ont leur livrée particulière, par laquelle on les reconnaît aussi-bien que l'on reconnaît le soldat à son uniforme et le ramoneur à sa veste. Une seule particule dans le discours trahit une mauvaise éducation, et la forme de notre chapeau et la manière de

le poser indiquent l'esprit de notre société et le degré de notre fatuité..... (Et toute la structure de l'homme, me permettrai-je de vous le dire en vous interrompant, ne trahira rien de ses talents et de ses dispositions?) Souvent les fous furieux eux-mêmes ne seraient pas reconnaissables s'ils n'agissaient pas. L'habillement, le maintien, le salut à la première visite, et la conduite pendant le premier quart d'heure font souvent mieux connaître un homme que tout ce que disent les physiognomonistes, (ceux qui ne le sont guère, me permettrai-je d'ajouter); du linge propre et une mise simple couvrent jusqu'aux traits du visage. »

« Les figures des hommes les plus dangereux ne nous laissent souvent rien deviner. Tout est caché derrière un crêpe de mélancolie, à travers lequel on ne peut se rendre compte de rien. Celui qui n'a pas encore fait cette remarque ne connaît pas l'homme. Les méchants sont plus difficiles à deviner, en proportion de leur éducation, de leur ambition, et de l'importance de la société qu'ils ont fréquentée. »

« La timidité et la légèreté, avec la passion dominante des voluptés et de l'oisiveté, ne sont nullement » (par fois,) « marquées en raison du mal qu'elles font dans le monde. La fermeté, au contraire, résolue à défendre son droit contre qui que ce soit, et le sentiment de soi-même, et de sa propre valeur, ont souvent un air dangereux, surtout quand le sourire est banni de la bouche. »

« Quoi que la sensualité puisse objecter, avec ses sophismes peu tenables, ce jugement est certain : Il n'est point de beauté durable sans la vertu, et la laideur la plus frappante peut se donner, grâce à elle, des charmes auxquels personne n'est en état de résister. Il est vrai que ces sortes d'exemples, dans un sexe comme dans l'autre, sont rares, mais pas plus rares que ne le sont cette sincérité céleste, cette modestie sans humilité, cette bienveillance générale sans obséquiosité, avide de reconnaissance, cet amour de l'ordre sans petitesse, et cette propreté de mise sans recherche, qui répandent autour d'elles tant de charmes. » Combien cela est vrai et bien dit à la fois!

« Le vice, au contraire, peut, de la même manière, défigurer au plus haut degré, là où il trouve une matière flexible, surtout quand, avec une éducation grossière et l'absence totale de la connaissance de certains airs décents, ou faute de volonté d'en adopter, l'homme ne trouve pas une seule fois dans la journée, à une heure quelconque de l'acquittement d'un devoir, l'occasion de réparer les brèches de la passion. »

« Qui n'entendra pas avec plaisir une bouche que pas un seul pli de la figure n'accuse de mensonge, qu'elle prêche l'expérience et la sagesse, peu importe dans quelle sphère? La consolation précéderait le médecin qui posséderait un tel talisman, et partout la confiance volerait au-devant de lui. »

« Certain écrivain dit qu'une vieille femme vicieuse et laide est l'objet le plus hideux qui soit dans la nature. Mais en renversant cette idée on pourra dire également, que la mère de famille dont la figure porte tant de traces évidentes de bonté et de sévérité, en est un des plus dignes de respect. L'âge n'enlaidit jamais un visage auquel appartient une âme qui ose se montrer sans masque. Il ne fait qu'enlever le voile colorié sous lequel se cachaient la coquetterie, l'entêtement et la malignité. Là où la vieillesse est particulièrement laide, l'observateur froid aurait découvert déjà la laideur dans la jeune fille. Cela n'est pas si difficile, et si l'homme agissait seulement toujours d'après sa conviction, au lieu de se fier au hasard et de se flatter d'espérances, les mariages heureux seraient moins rares, et le lien qui doit unir les cœurs ne servirait pas aussi souvent, comme dit *Shakespear*, à étrangler toute paix temporelle. »

C'est parler absolument comme mon âme le pense. Oh! c'est à côté d'un pareil observateur que j'aurais dû écrire mes essais! Qui pourrait rendre de plus grands services à la physiognomonie que l'homme qui réunit au génie du mathématicien le génie plus rare de l'observateur.

XXXVIII. — Différents exercices physiognomoniques.

1. Voici une figure toute de réflexion et d'examen; c'est la figure d'un homme qui

sait écouter, qui ne parle pas beaucoup, mais dont les paroles ont une valeur décisive. C'est un caractère solide, mais sans violence; il n'est pas étendu, mais il est fidèle : c'est une intelligence plus exacte et propre à voir les choses en entier, que pénétrante et apte aux développements. Ce n'est pas une figure belle, mais c'est une figure respectable pour tout homme respectable. C'est un homme sans mollesse efféminée et sans impétuosité. Il réfléchit avant de donner conseil; mais on ne le détournera pas facilement de ses projets. Les sourcils et surtout l'oreille excessivement mauvaise, contrastent fort avec la précision et l'énergie de tout le contours, particulièrement avec celles du nez et de la bouche.

2. Il y a dans ce profil quelque chose de difficile à déterminer et qui annonce un esprit fort subtil. Cette figure révèle moins de force intellectuelle, proprement dite, et bien moins encore de force physique. Elle montre, au contraire, de la propension à se laisser opprimer, mais non pas à opprimer les autres; vous y trouverez aussi une tranquillité d'esprit, une circonspection qui pourraient l'une et l'autre dégénérer promptement en inquiétude, une éloquence moins hardie que douce et insinuante; de la gravité jointe à une extrême prudence et à une bonté empressée : voilà ce que je remarque dans cette figure, qui d'ailleurs reste bien au-dessous de son original.

3. Prompt, rapide, attaquant son objet avec fermeté, le retournant avec célérité, laissant la lenteur et l'incertitude, aimant l'ordre et l'application, difficile à tromper, entreprenant, facilement excité à de grandes démarches, plus influent que soumis à une influence étrangère : voilà les caractères de cette figure, si tout ne me trompe.

4. Dans une copie même mauvaise, on ne peut méconnaître l'esprit de douceur, de circonspection et de paix, l'esprit penseur et porté à l'examen. Analyser avec facilité, jouir tranquillement, sentir avec calme, et parler avec intégrité quand il n'y a pas quelque sorte de prépondérance matérielle qui l'empêche; voilà, ce me semble, les principaux traits de cette figure, bien qu'elle soit fort au-dessous de l'original.

5. Un homme à peu près du même caractère, si ce n'est qu'il a l'empreinte du dernier siècle; non moins subtil et fidèle, mais plus craintif. Le nez décide fort en faveur d'un esprit d'examen plein de finesse.

6 7. Deux profils de sots : celui du haut porte le caractère distinctif de la faiblesse dans sa partie inférieure; celui du bas le porte dans sa partie supérieure et dans les plis à angles, bien marqués, de sa bouche étroitement serrée.

8. Un portrait qui captive notre attention par la noblesse et la finesse de son contour. Beaucoup de force intellectuelle dans les dispositions, mais une force qui, dans l'état où nous voyons cette figure, paraît insensiblement affaiblie et éteinte. Je crois y apercevoir des traits marquant l'amour malheureux dans le cœur d'une personne qui sent ce qu'elle est, et nourrit encore en ce moment des restes d'un doux souvenir de l'objet aimé.

9. C'est complétement l'antipode de 8, entièrement incapable d'aucune culture raffinée. Toutes les fois que ces sortes de fronts se trouvent réunis à un tel nez, ils sont l'expression d'une faiblesse incorrigible et d'une complète nullité d'intelligence. Si ce front perpendiculaire rentrait seulement d'un cheveu de plus, je n'aurais pas osé prononcer ce jugement de condamnation.

10. Avant tout, nulle expression de force et intellectuelle; du commun, non de la sottise, dans le contour du nez; absence de force dans les régions environnantes de l'œil. Le muscle au bas du nez, et le pli autour de cette bouche, annoncent presque d'une manière décisive la faiblesse de l'intelligence.

11. Il n'y a rien dans cette figure que nous puissions regarder comme une expression certaine de force intellectuelle; il serait difficile cependant de déterminer les signes de cette faiblesse. La bouche et le regard, le nez et les sourcils (ces derniers moins, il est vrai) ne paraîtront à personne indiquer de la réflexion, de l'esprit d'examen ou de la vigueur.

12. Une sérénité candide, de l'aisance joviale, et de la finesse à remarquer le ridicule. La position du front demande un peu plus d'enfoncement à la racine du nez. Ce *minus* enlève un peu à cette figure de son caractère intelligent. L'œil et le nez en

particulier indiquent beaucoup de finesse d'esprit, un sens droit et ouvert.

12. *Sulzer*: Quelque défaut de pureté et de finesse dans le trait, quelque chose de maladif. Cependant le penseur réfléchi, avide de lumières, est encore visible dans le contour et dans les plis du front, dans les sourcils, dans le nez, surtout dans la partie inférieure, mais principalement dans la ligne centrale de la bouche, fermée si tranquillement, comme aussi dans l'angle que forment le bas du nez et la lèvre supérieure.

15. *Balthasar Becker*. Une figure sans aucune grâce, je dirais presque faite pour mettre Satan en fuite; osseuse et cependant lâche; rude, violente et cependant mollasse. Tels sont, surtout dans des portraits mieux faits, le front, les sourcils, les yeux, le nez, la bouche, le menton, le cou, la chevelure. Les yeux, et le nez surtout, annoncent une intelligence courageuse et puissamment destructive. Dans la bouche il y a facilité de parler et de décomposer les idées avec froideur, et de les détailler largement.

16. Quoique la partie postérieure de la pupille de l'œil soit trop pointue, ou, à proprement dire, ne soit pas dessinée, il y a cependant grande intensité dans le regard de l'âme. Il y a une attention vraie, juste, goûtant son objet, et jointe à une réflexion capable d'examen et de discernement. Le nez indique moins la prudence, l'esprit calculateur et faiseur de projets, que la finesse à l'affût de toute chose. La bouche annonce une humeur spirituelle et de la facilité de langage.

17. Un mélange de délicatesse féminine et de mâle fermeté, de légèreté et d'une manière d'être calme et posée, pleine d'harmonie, de noblesse, de simplicité et de tranquillité d'âme. Ce front élevé, sans rides, ouvert, couvre une mémoire puissante et aime ce qui est lucide, pur, droit. L'œil est sans nulle prétention. Ce nez virginal de liaison, avec une telle bouche et un tel menton, éloigne jusqu'au moindre doute qu'une pareille figure puisse agir sans noblesse, faussement et vilement.

18. Je ne dirai rien de cette silhouette, qui, toute imparfaite qu'elle est, est cependant facile à reconnaître. Les commentaires en sont dans les mains du monde, et se trouvent aussi dans cet ouvrage. C'est à eux de décider. Moi, je me tairai.

XXXIX. — Dissertation d'un défunt savant d'Oldenbourg, sur la physiognomonie (1) avec quelques notes intercalées de l'auteur.

Je suis aussi vivement persuadé que *Lavater*, de la confiance que mérite la physiognomonie et de la signification générale de tous les traits de notre configuration. Il est vrai que le contour de l'âme se forme dans les voussures de son voile, et son mouvement s'exprime dans les plis de son vêtement.

Il y a partout dans la nature enchaînement, harmonie, cause et effet; il y en a de même entre l'homme intérieur et l'homme extérieur. Nous nous formons d'après nos parents, d'après la terre qui nous porte, d'après le soleil qui nous échauffe, d'après la nourriture qui s'assimile avec notre substance, d'après les destinées de notre vie. Tout cela modifie, répare, cisèle dans l'esprit et le corps, et la trace du ciseau est visible; chaque saillie, chaque enfoncement du contour extérieur s'attache à l'individualité de l'homme intérieur, comme un linge humide s'attache à notre corps. Avec un nez quelque peu différent, César ne serait pas devenu ce César que nous connaissons.

Mais surtout, quand l'âme est en mouvement, elle brille à travers le corps, comme la lune à travers les fantômes d'*Ossian*. Les passions ont toujours et partout, dans toute la race humaine, la même expression. (Du levant au couchant, l'envie n'a pas l'air heureux de la générosité, et le mécontentement n'a pas l'air heureux de la patience. Par tout où elle est la même, la patience se reconnaît aux mêmes signes, ainsi de la colère, de l'envie, de toute autre passion.) Il est vrai que *Philoctète* gémit autrement qu'un valet qui vient d'être châtié; les anges de *Raphaël* sourient avec plus de noblesse que les anges roturiers de *Rembrand*; mais la douleur et la joie ont cependant toujours un jeu unique, elles ont leur jeu à elles, et elles travaillent d'après la même loi sur les mêmes muscles et les mêmes nerfs. Quelque innombrables que

(1) de *Sturz*.

soient les nuances avec lesquelles elles s'expriment, et plus une passion est réitérée (c'est-à-dire mise en mouvement), plus elle devient penchant, inclination favorite, plus les sillons qu'elle trace gagnent en profondeur.

Mais les dispositions, l'habileté, le degré et le mode de susceptibilité, le talent, la vocation et la capacité sont plus cachés (très vrai, mais aussi quand une fois on en a trouvé l'expression, combien il devient alors facile de les reconnaître dans tous les objets que nous rencontrons par la suite!). Il n'est pas difficile pour un bon observateur de découvrir l'homme colère, le voluptueux, le fier, le mécontent, le méchant, le bienfaisant, le compatissant (très vrai); mais le philosophe, le poète, l'artiste et leurs facultés variées, il ne les appréciera pas avec la même assurance; il osera plus rarement encore indiquer où règne l'indice de chaque qualité, si c'est dans le frontal que l'intelligence se révèle, si l'esprit est visible dans le menton, ou le génie poétique dans la bouche (pourtant j'espère, je crois, je sais que les dix premières années en fourniront les moyens; et le pénétrant rédacteur de ce traité, non-seulement n'aurait pas douté de cette possibilité de le faire, mais il l'aurait fait lui-même, s'il eût seulement voulu consacrer une journée à parcourir et à comparer une collection bien ordonnée de caractères remarquables, soit en nature, soit en portraits fidèles). Sans doute, continue notre auteur, nous avons un certain pressentiment à l'abord d'un homme remarquable, et nous sommes tous plus ou moins physiognomonistes empiriques; nous trouvons dans le regard, dans la mine, dans le sourire, dans le mécanisme du front, tantôt rusé, tantôt esprit, tantôt génie observateur; nous attendons et, d'après un pressentiment obscur, nous prédisons des facultés très déterminées de la configuration de chaque individu dont nous faisons la connaissance; et quand ce tact est réglé par la pratique et le commerce avec beaucoup de monde, nous parvenons souvent à un degré étonnant de facilité à expliquer l'étranger nouveau venu.

Est-ce sentiment? sens intérieur et inné qu'on ne saurait expliquer? ou bien est-ce comparaison? induction? conclusion tirée de caractères explorés à des caractères inconnus, et occasionnée par quelque similitude extérieure? Le sentiment est l'égide de gens exaltés ou sots, et bien qu'il s'accorde souvent avec la vérité, il n'est cependant ni indice, ni confirmation de la vérité. Mais l'induction est le jugement fondé sur l'expérience, et je ne voudrais point suivre d'autre voie pour étudier la physiognomonie.

Je vais avec empressement au-devant de tel étranger; tel autre, je l'évite avec une froide politesse, dans l'absence même de toute expression de passion qui m'attire ou qui me fasse reculer. Si je le regarde bien, je trouve toujours qu'il a quelque trait qui me rappelle une personne connue, estimable ou non; et l'enfant même, ce me semble, agit d'après la même loi lorsqu'il regarde, lorsqu'il caresse des étrangers, si ce n'est que, satisfait du moins des signes, il se contente de la couleur de l'habit, du ton de la voix, souvent même d'un mouvement sensible qui lui rappelle ses parents, sa nourrice ou des personnes qu'il connaît.

(On ne saurait contester que cela arrive fort souvent, et bien plus qu'on ne le pense communément. Cependant j'oserais soutenir et démontrer qu'il y a dans la nature et dans l'art une foule de traits, surtout de ceux qui ont rapport aux dernières extrémités de situations passionnées ou non, qui par eux-mêmes et sans aucune comparaison avec des expériences faites, sont parfaitement intelligibles pour l'observateur le moins exercé. Je crois qu'il est fondé dans la nature de l'homme, dans l'organisation de nos yeux et de nos oreilles, que certaines physionomies, comme certains sons nous attirent et que d'autres nous repoussent. Montrez à un enfant qui n'a pas encore eu occasion de voir beaucoup de monde, la gueule béante d'un lion ou d'un tigre, et le sourire d'un homme bon; il se détournera aussitôt de l'un, en tremblant, et abordera l'autre en souriant, non par suite d'une comparaison raisonnée, mais d'un sentiment naturel, inné, par la même raison qui le fait écouter avec plaisir une douce mélodie, et le fait frissonner au moment d'une forte détonation. Aussi peu qu'il y a dans ces cas de comparaison et de raisonnement de sa part, aussi peu y en a-t-il dans les cas où des physionomies

extrêmement sauvages se présentent à ses regards.)

Ainsi, continue notre auteur, ce n'est pas par un simple sentiment, mais bien par raisonnement, que j'attends de l'homme qui ressemble à *Turenne* de la sagacité, de la fermeté de résolution, et de la chaleur d'exécution. Si je rencontre trois hommes dont l'un possède les yeux de Turenne avec sa prudence, l'autre son nez avec son courage élevé, le troisième sa bouche avec son activité, je connais l'endroit où s'énonce chacune de ces qualités, et je suis autorisé à porter le même jugement toutes les fois que je retrouverai les mêmes traits.

Si depuis des milliers d'années, on avait étudié les configurations humaines, ordonné et apparié d'après leurs nuances les traits caractéristiques, éclairci par des dessins toutes les cavités, lignes et proportions remarquables, et ajouté son explication à chaque fragment, l'alphabet chinois de l'espèce humaine serait achevé et nous n'aurions qu'à le feuilleter, qu'à l'ouvrir pour expliquer une figure quelconque. Quand je me livre entièrement à la pensée que l'accomplissement de cette œuvre élémentaire n'est pas de toute impossibilité, je porte mes espérances encore plus loin que *Lavater;* je m'imagine alors une langue tellement riche, déterminée, parfaite, qu'il suffit d'une description littérale pour restaurer une configuration, qu'une peinture exacte de l'âme indiquera le contour du corps, qu'un *Plutarque* futur offrira au physiognomoniste le moyen d'établir la palingénésie des grands hommes, et qu'il sera facile de tracer un idéal pour toutes les vocations humaines. (Excellent! et, l'auteur dût-il plaisanter ou parler sérieusement, c'est ce que, sans rêverie, j'attends déjà avec une confiance entière du siècle prochain, et avec l'aide de Dieu, j'oserai en risquer quelques essais provisoires dans les *lignes physiognomoniques.*)

Nous placerons ces compositions idéales dans les cabinets de nos princes; et celui qui sollicitera une place qui ne convient pas à sa capacité, « sera bien obligé d'étouffer le moindre murmure, si son nez l'en exclut évidemment. (Riez, souriez, amis, et vous, ennemis de la vérité, cela viendra, il faut que cela vienne.) Peu à peu je me forme un monde tout nouveau, d'où l'erreur et la fraude sont à jamais bannis (seraient bannies, si la physiognomonie était une religion généralement professée, si tous les hommes étaient des observateurs exercés, si le besoin de la dissimulation n'inventait pas de nouveaux expédients, qui, pendant quelque temps du moins, pourraient de nouveau induire la physiognomonie en erreur).

Reste à savoir si nous en serions plus heureux. (Certainement plus heureux, bien que déjà cet exercice, cette lutte de la sincérité et de la vertu, avec la dissimulation et le vice, opère le plus puissant développement des facultés humaines, et, si j'ose m'exprimer ainsi, divinise la vertu humaine et l'élève au Ciel.)

La vérité, continue notre auteur, se trouve ici, comme toujours, dans le juste milieu. Nous ne voulons attendre de la physiognomonie ni trop peu, ni trop non plus. Car, il se presse encore vers moi des objections auxquelles je ne sais pas toujours répondre.

Y a-t-il en effet un si grand nombre d'individus qui se ressemblent? ou cette similitude apparente n'est-elle pas souvent l'effet d'une impression totale, sommaire, qui disparaît à un examen plus exact, surtout lorsqu'il s'agit d'un trait isolé mis en comparaison avec un autre trait isolé.

N'arrive-t-il jamais qu'un trait soit en contradiction directe avec un autre trait, qu'un nez craintif soit placé entre des yeux qui annoncent le courage?

Dans les parties plus solides ou capables de contours solides, je n'ai jamais rencontré de traits contradictoires, à l'exception des accidents violents; mais j'en ai trouvé bien souvent entre les parties solides et les mobiles, ou bien aussi entre la forme fondamentale des parties mobiles, et leur position accidentelle. La forme fondamentale serait, par exemple, celle que présenterait un cadavre qu'aucune maladie violente n'aurait défiguré.

Est-ce une vérité certaine, que la ressemblance extérieure marque toujours la ressemblance de l'âme? Dans les familles où règne la plus grave et la plus fréquente ressemblance, il y a souvent les personnes les plus diverses. J'ai connu des frères jumeaux qui se ressemblaient au point d'être con-

fondus, et cela sans partager l'un avec l'autre le moindre trait moral.

(Si ce fait est entièrement vrai, je renonce à la physiognomonie. A celui qui m'en persuaderait, je donnerais mon manuscrit de ces fragments avec cent dessins physiognomoniques. Je consens à ne pas être jugé moi-même. J'abandonne au digne auteur de cette dissertation le soin de choisir trois hommes qui examineront le fait avec plus d'exactitude. S'ils confirment ce qu'il avance, je veux avoir perdu; mais avant tout, qu'on me donne des silhouettes exactes de ces frères jumeaux. Aussi loin que va ma propre expérience, je n'ai aucune trace d'une semblable observation, et je l'affirme sur l'honneur.)

Et comment serions-nous à même d'expliquer les exceptions multipliées sous la foule desquelles la règle est presque étouffée? Je n'en citerai que quelques-unes que je dois à ma propre observation : *Samuel Johnson* a l'air d'un porte-faix; pas un regard dans son œil, pas un trait en sa bouche ne nous annonce le connaisseur pénétrant des hommes et des sciences.

(Dès qu'un homme de la sagacité de notre auteur me dit pareille chose, je dois justement poser la main sur les lèvres et dire : « Il l'a vu; moi, je ne l'ai pas vu! » Mais enfin pourquoi les dix années d'observation que je compte à présent ne m'ont-elles pas amené un seul exemple de cette espèce? Il m'est arrivé, surtout dans le commencement, d'attribuer beaucoup de raison à bien des gens qui n'en avaient pas, mais autant que je me souvienne et que je sache, je n'ai jamais déclaré sot un homme qui avait de l'esprit. Nous avons eu précédemment un dessin de Johnson. Eh bien! cette petite figure.... peut-on s'en imaginer une plus fine, d'une finesse plus froide, d'un esprit plus sensible. Quelle décision entreprenante! A ne voir que ces sourcils horizontalement posés, quelle expression d'intelligence profonde, subtile, pénétrante!)

La figure de *Hume* était un lieu commun. (C'est la tradition commune. Je ne puis rien objecter, si ce n'est que je présume que la mine qui forme en grande partie l'objet de l'observation et du jugement physiognomonique, a expulsé en quelque sorte la physionomie fondamentale.) Le contour et la coupure du front, par exemple, sur lesquels à peine une personne sur cent porte son attention. Voilà, à ce que je présume, d'où provient un jugement semblable.

Churchill ressemblait à un marchand de bœufs, *Goldsmith* à un imbécille, l'œil froid de *Strange* ne trahit point l'artiste. (Les plus grands artistes ont souvent les yeux les plus froids. Homme de génie et artiste sont deux choses différentes. La froideur est l'apanage de ces artistes qui ne sont qu'artistes.) *Wille*.... Ce feu actif n'annonce pas l'homme qui passe sa vie à faire des traits parallèles. (On peut avoir beaucoup de feu et cependant être froid. Les hommes les plus ardents sont les plus froids. C'est une de ces observations que j'ai reconnue la plus vraie. Elle semble se contredire, mais elle ne se contredit pas. Les hommes vifs, qui s'emportent promptement, qui sont courageusement résolus, assidus à leur travail, et qui écrivent hardiment, sont rarement chauds, ce sont au contraire, si nous exceptons leurs moments de vivacité, les âmes les plus froides. Le style de Wille et sa figure, pourvu que son portrait lui ressemble, portent parfaitement ce caractère.)

Boucher, le peintre des Grâces, avait l'air d'un lieutenant criminel endurci. (C'est exactement l'impression que me fit son portrait.) Mais alors, mon cher Monsieur *Sturz*, il faudrait aussi nous entendre sur ce « peintre des Grâces. » Je le trouve tout aussi peu dans ses œuvres que dans sa figure. Chose bizarre! les morceaux de Boucher étaient tous en désharmonie avec mon sentiment. C'est à peine si j'en pouvais regarder un seul *con amore;* et la même chose m'est arrivée dans la suite avec sa figure. Je sais maintenant, me dis-je, à la première vue de son portrait, pourquoi rien de Boucher ne peut te plaire.

J'ai vu (ce sont toujours les paroles de notre auteur), j'ai vu un homme condamné à la roue, pour avoir assassiné son bienfaiteur avec une méchanceté infernale, et qui avait néanmoins la figure gracieuse, ouverte, comme un des anges de *Guido*. Il n'est pas impossible de trouver aux bagnes des têtes de Régulus et des figures de vestales dans les maisons de correction. (Je

puis confirmer cela par ma propre expérience; ainsi loin de moi la pensée de le contester. Mais ces hommes vicieux, tout horribles que soient leurs actions pour la forme et l'effet extérieurs, et même si vous voulez, pour le fond intérieur, n'étaient cependant pas des hommes foncièrement mauvais.

Quel homme pur, noble, de forme élégante, irritable, n'a pas, en dépit de son âme angélique, pleine de délicatesse, ses moments diaboliques, où il ne lui faut que l'occasion pour commettre, en une heure, deux et trois forfaits énormes qui le représentent, ou plutôt semblent le représenter, aux yeux de tout le monde, comme le plus affreux des hommes? Il peut cependant être mille fois meilleur, être mille fois plus noble que cent personnes qui passent pour bonnes, et qui sont peut-être incapables de commettre un de ces crimes pour lesquels nous le condamnons si rigoureusement, et devons le condamner comme membre de la société.)

« Amenez-moi ces hommes, » répondra Lavater; « je les commenterai comme j'ai commenté *Socrate;* car un petit trait, souvent inaperçu dans le premier moment, expliquera peut-être ce qui vous a semblé si énigmatique. »

Mais alors n'y aura-t-il pas bien des choses dans le glossaire qui ne sont pas dans le texte? (Cela pourrait bien arriver; mais cela ne devrait pas arriver. Je conviendrai, d'ailleurs, qu'une bonne figure peut agir, parfois, comme une fourbe; mais, d'un côté, cette bonne figure, au moment où elle agira de la sorte, ne paraîtra plus aussi bonne, et, d'un autre côté, elle agira bien cent fois pour une.)

Nous devons partir d'un caractère connu pour juger un caractère inconnu? Mais est-ce si facile de connaître l'homme quand il marche dans les ténèbres, et se retranche derrière des contradictions, quandil est périodiquement l'opposé de ce qu'il était? Car combien n'est-il pas rare de trouver l'homme,

« *Qui*
« *Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.* »

(Oh! quelle vérité, quelle vérité importante, mais aussi quelle vérité effrayante pour le physiognomoniste!)

Si nous ne connaissions *Auguste* que par sa conduite envers *Cinna*, *Cicéron* que par son consulat, quels hommes faudrait-il admirer en eux! Quelle figure colossale qu'*Elisabeth* parmi les reines! Mais que la vieillesse coquette devient petite et méprisable! *Jacques II*, général vaillant et roi lâche! *Monk*, vengeur des rois et esclave de sa femme! *Algernoon*, *Sidney* et *Russel*, patriotes à l'instar des Romains, et vendus à la France! *Bacon*, père de la sagesse, et juge corruptible!.... Lorsqu'on fait des découvertes de ce genre, on a horreur de l'homme; et, amis et connaissances, on les rejette au loin comme des charbons ardents.

Si ces âmes de caméléon sont tour à tour méprisables et grandes, et ne changent cependant pas de configuration, que dit alors leur configuration? (Leur configuration indique ce qu'ils pourraient, ce qu'ils devraient être, et leur mine, au moment d'agir, annonce ce qu'ils sont. Leur figure indique leurs facultés, et leur mine l'application de ces facultés. Les expressions de leur dégradation sont parfois comme les taches du soleil. On ne les voit pas à l'œil nu.

Notre jugement à l'égard de l'homme ne se forme-t-il pas aussi par trop d'après le milieu à travers lequel nous voyons habituellement? (Oh! oui! oui! oui!) *Schmell-Gungus* voit tout à travers un verre terne; d'autres à travers un prisme; beaucoup de gens voient les vertus au miroir conique, et les vices au microscope solaire. (Comme c'est parfaitement exprimé!)

Swift eût certainement écrit une autre physiognomonie que *Lavater*. (Il y a encore ample moisson à faire; comme les physionomies nationales, les physionomies de famille de la race d'Adam, si variée, depuis les Esquimaux jusqu'aux Grecs.) En Europe, rien qu'en Allemagne, quelle variété, qui n'échappe à aucun observateur! Des têtes avec l'empreinte de la forme gouvernementale, qui toujours achève notre éducation; dans le républicain, fierté paisible de la loi; fierté de l'esclave, qui sent fièrement qu'il pourra à son tour répartir les coups qu'il a reçus; les Grecs, sous *Périclès*, et les Grecs sous *Hassan-Pacha;* les Anglais, sous *Henri VIII*, et les Anglais sous *Cromwel*; les fameux patriotes *Hamken*, *Pym* et *Vane* m'ont tou-

jours frappé par leur configuration, ainsi que *Haniock* et *Lord North*. Enfin les beautés les plus rares, d'après le goût des différentes nations !

Je ne puis exprimer combien je suis redevable à l'auteur de ce Traité plein d'esprit et de vigueur. Quelle bonté de sa part, de la part de celui que, sans le vouloir, il est vrai, j'ai offensé, et que je n'ai pas assez noblement défendu contre un jugement qui le concernait; quelle bonté, dis-je, de sa part, que de m'avoir fait adresser sa Dissertation pour m'en servir à mon gré ! C'est ainsi, dans ce ton, dans cet esprit, que je désirerais qu'on m'éclairât, qu'on me fît des objections, qu'on me reprît ! Ai-je besoin d'excuses pour avoir inséré ici cet écrit, ou bien la plupart de mes lecteurs ne diront-ils pas: « Y en aura-t-il d'autres en ce genre? »

XL. — Excellence de toutes les configurations humaines.

L'intitulé de cet essai est en quelque sorte le sujet et l'âme de tout le livre. Ce que j'en dirai par conséquent dans ce petit essai, sera autant que rien; cependant il pourra être beaucoup pour le lecteur réfléchi, pour l'homme !

Toute créature est indispensable dans l'immense univers de Dieu; mais toute créature ne sait pas qu'elle est indispensable sur la terre; l'homme seul peut se réjouir de son indispensabilité.

Aucun homme ne peut rendre un autre homme dispensable; aucun homme ne peut être remplacé par un autre homme.

Cette croyance à l'indispensabilité de tous les hommes hors de nous, et à l'impossibilité de les remplacer, cette croyance à notre propre indispensabilité et à l'impossibilité métaphysique de nous remplacer, est encore l'un des points excellents de la physiognomonie, qu'on ne veut pas reconnaître : fruit rempli de grains pour produire des cèdres magnifiques de tolérance et d'amour de l'humanité. Puissent-ils, ô postérité, croître pour ton salut; siècles futurs, puissiez-vous reposer sous leur ombrage !

L'homme le plus mauvais, le plus gâté, le plus corrompu, est cependant encore un homme indispensable dans l'univers de Dieu, et capable de recueillir des lumières plus ou moins certaines sur son individualité indispensable et irremplaçable.

Le monstre humain vivant, le plus affreux, est cependant encore plus noble que le meilleur animal, que l'animal le plus beau, le plus parfait. O homme! regarde ce qui est là, et non ce qui manque. L'humanité, malgré toutes les difformités, est encore l'humanité digne d'admiration.

Je voudrais te le répéter sept fois en un quart d'heure, tu es meilleur, plus beau, plus noble que tout autre de tes semblables. Eh bien! félicite-t-en, et adore non pas toi, mais celui qui créa d'un même argile un vase d'honneur et un vase de déshonneur; lui qui sans ton conseil, sans ta prière et sans ton mérite, t'a fait devenir ce que tu es.

Lui!.... car qu'as-tu, ô homme! que tu n'aies pas reçu? et si tu l'as reçu, pourquoi te vanter comme si tu ne l'avais pas reçu? L'œil a-t-il le droit de dire à la main : je n'ai pas besoin de toi? — Celui qui méprise le pauvre, porte une insulte au créateur de ce pauvre. Dieu a fait toute la race des hommes d'un seul et même sang.

Qui sent plus profondément, plus intimement ces vérités divines, que le vrai physiognomoniste, lequel n'est pas seulement littérateur, lecteur, critique, fabricant de livres, mais homme ?

Ah! sans doute, le physiognomoniste le plus humain, qui s'applique avec tant d'intérêt à la recherche de ce que la nature possède de bon, de beau et de noble, qui s'arrête avec tant de plaisir à l'idéal, qui exerce, nourrit, perfectionne journellement son goût pour ce qu'il a de meilleur, de plus sacré, de plus parfait dans l'humanité; sans doute lui aussi est souvent exposé au danger, du moins à la tentation de se détourner des hommes communs, journaliers, mauvais, créatures informes et vides, masques purement composés de grimaces, populace de l'humanité; il est exposé au danger et à la tentation d'oublier que ces créatures informes, ces masques, cette populace sont des hommes; que malgré toute sa supériorité imaginaire ou même réelle, malgré toute la noblesse de ses sentiments, la pureté de ses intentions, — et qui peut toujours s'en vanter? — malgré la fermeté et l'état sain de sa raison, malgré toute la

délicatesse de sa sensibilité, toute l'énergie de sa nature, et semblât-il toucher à l'idéal sublime de l'antique art grec, il est cependant, et probablement par sa propre faute morale, aux yeux d'êtres supérieurs, aux yeux des hommes, ses semblables, plus parfaits et plus justes que lui, aussi-bien une caricature que l'est à ses yeux le monstre moral ou physique, le plus ridicule ou le plus nuisible du globe.

Oui, sans doute, nous oublions cela fort souvent! donc il est nécessaire de nous en rappeler le souvenir, nécessaire pour l'auteur comme pour le lecteur de cet ouvrage. N'oubliez pas que les hommes les plus mauvais sont encore des hommes! Dans l'homme le plus abject, il reste encore du bien positif! Le dernier des hommes est aussi-bien et aussi certainement unique en son espèce que toi! il est indispensable comme toi!

Du haut en bas, à l'intérieur, à l'extérieur, il n'a rien qui soit exactement comme tu le peux avoir! Il est dans son ensemble, comme dans toutes ses parties innombrables, aussi individuel que toi-même!

Regarde-le, examine-le, comme s'il était seul! et alors tu découvriras en lui aussi des facultés et des supériorités, lesquelles, sans aucune comparaison avec d'autres, méritent déjà pour elles seules toute ton attention et toute ton admiration.

Et puis, compare-le avec d'autres! sa similitude, sa dissimilitude avec tant d'autres de tes semblables doués de raison! comme tu seras frappé d'étonnement! comme tu commenceras à apprécier l'unité, l'indispensable individualité de son existence!

Comme tu admireras l'harmonie de toutes les parties qui concourent à faire de lui un seul tout! comme tu admireras cette action relative de son individualité multipliée des millions de fois sur tant d'autres individualités! comme tu seras forcé d'admirer et d'adorer cette expression si simple et si variée à la fois de la toute-puissance inexplorable qui se manifeste dans l'humanité avec une si particulière magnificence!

Aucun homme ne cesse d'être homme, quelque bas qu'il semble tomber au-dessous de la dignité humaine. Tant qu'il ne devient pas brute, il reste capable de s'améliorer et de se perfectionner. La physionomie, même la plus mauvaise, est toujours une physionomie d'homme. Le caractère de l'humanité reste toujours l'honneur et l'ornement de l'homme.

Aussi peu qu'un animal peut devenir un homme, bien que dans certains actes d'adresse il égale l'homme ou le surpasse presque, aussi peu un homme ne devient un animal, bien que tel homme se permette des choses que nous ne pourrions voir sans horreur même dans les animaux dépourvus de raison.

Mais il n'est pas jusqu'à la faculté de se ravaler volontairement, en apparence du moins, au-dessous de la brute, qui ne soit la distinction et la prérogative de l'humanité; car cette faculté de tout imiter avec intelligence, volontairement et par choix, c'est l'homme seul qui la possède; aucun animal n'en est le maître, les physionomies animales ne sont capables d'aucune amélioration, d'aucun embellissement sensible. La plus mauvaise, la dernière physionomie d'homme peut encore se détériorer, mais elle peut aussi, du moins jusqu'à un certain degré, s'améliorer et s'ennoblir.

La corruptibilité et la perfectibilité de l'homme sont indicibles.

C'est par-là que la physionomie la plus mauvaise a droit à l'attention, au respect et aux espérances de tous les hommes de bien.

Nous le répétons donc: Dans toute physionomie humaine, quelque corrompue qu'elle soit, il y a encore humanité, c'est-à-dire, qu'on y reconnait encore l'image de la divinité.

J'ai vu les hommes les plus pervers; je les ai vus dans les moments les plus pervers de leurs vie; eh bien! toute leur perversité, leurs blasphèmes, leurs attaques contre l'innocence n'ont pu effacer dans leurs visages la lumière de Dieu, c'est-à-dire, l'esprit de l'humanité, les traits ineffaçables de perfectibilité extérieure et de perfectibilité intérieure. On aurait voulu écraser les malfaiteurs, mais en même temps embrasser l'homme dans chacun d'eux.

O physiognomonique! quelle garantie tu es pour moi de l'éternelle miséricorde de Dieu envers l'homme!

Ainsi donc, explorateur de la nature, explore ce qui est! homme, sois homme dans toutes tes investigations, ne compare pas de suite, ne compare pas seulement avec des créatures idéales, faites à volonté.

Partout où il y a faculté, il y a quelque chose d'admirable, quelque chose qui échappe à l'examen, et dans tous les hommes il y a faculté humaine, ou si tu aimes mieux, faculté divine. Où il y a humanité, il y a question de famille. Tu es un homme, et ce qui est humain à côté de toi est branche d'un même tronc, membre d'un seul corps; il est ce que tu es, plus digne encore d'attention que s'il était précisément ce que tu es, précisément aussi bon, aussi généreux que toi, parce qu'alors il ne serait plus cet individu isolé, indispensable, impossible à remplacer, cet être enfin qu'il est maintenant. O homme, réjouis-toi de ce qui se réjouit de son existence, et souffre ce que Dieu souffre.

XLI. — Quelque chose des tempéraments.

On s'attend apparemment à trouver dans cet ouvrage une dissertation détaillée sur les tempéraments, et à les voir caractérisés, d'une manière exacte; mais on se trompe. Ce qui peut se dire à ce sujet, *Haller* et *Zimmermann*, *Kampf* et *Oberreit*, et une foule d'écrivains avant et après eux, depuis *Aristote* jusqu'à *Lavater*, l'on dit en entier, bien et mal, avec et sans esprit, de sorte qu'il me semble qu'il ne m'en reste rien à dire. Je n'ai pas fait l'étude de ces auteurs, c'est-à-dire, je n'ai pas cherché à les comprendre entièrement; je n'ai pas comparé d'abord chacun d'eux avec lui-même, puis tous entre eux; je ne les ai pas comparés non plus avec la nature ou avec divers autres individus pris isolément. Mais tout ce que j'ai lu au sujet des tempéraments m'a fait conclure que ce champ, quelque cultivé qu'il paraisse, demande instamment une culture toute nouvelle. Moi-même, j'ai trop peu de connaissances en physiologie, trop peu de loisir, et surtout trop peu d'aptitude à cet examen physiologico-chimique, pour qu'on doive attendre de moi quelque chose de parfait et de bien médité.

Cependant quelque limitées que doivent être mes promesses à cet égard, j'oserai pourtant traiter le sujet en question, non sans l'espoir de pouvoir émettre quelques avis propres à éclaircir ou à faire éclaircir cette partie si importante de la connaissance de l'homme.

On caractérise ordinairement les quatre tempéraments, et puis on les applique entièrement à un seul et même individu. On occasionne par-là un autre extrême qui fait honte à la raison humaine. C'est la négation de la différence des tempéraments. Je trouve dans les écrits sur les tempéraments précisément les mêmes absurdités déshonorantes que dans quelques célèbres ouvrages français sur la génération et l'organisation, ouvrages qui sont une tache ineffaçable, je ne dirai pas, pour le sentiment religieux, mais pour la philosophie du pays et du siècle.

Il est incontestable que tout corps humain, que tout corps en général est composé d'une manière déterminée de différents éléments d'espèce égale et d'espèce inégale; qu'on pourrait trouver dans le grand laboratoire de Dieu, si j'ose m'exprimer ainsi, une formule de combinaison particulière, enfin une ordonnance particulière pour chaque individu, laquelle détermine le degré de sa vitalité, le mode de sa sensibilité, de sa susceptibilité, de son activité; que par conséquent tout corps a son tempérament individuel, ou son degré individuel d'*irritabilité*. Ces points sont aussi évidents que la diversité des figures. S'il est vrai que l'eau et la terre, le feu et l'air sont quatre éléments corporels, il est également incontestable que les principales qualités en sont l'humidité et la sécheresse, la chaleur et le froid. Il est encore incontestable qu'il en résulte quatre tempéraments principaux : le colérique où domine la chaleur, le flegmatique où domine l'humidité, le sanguin qui est sous l'empire de l'air, et le mélancolique qui est soumis à la terre; c'est-à-dire selon qu'il entre une plus grande portion d'un de ces quatre *éléments* dans la masse du sang et dans la sève des nerfs, et cela sous une forme extrêmement subtile et exerçant presque une action morale. Mais il me semble aussi hors du moindre doute, en premier lieu, que ces quatre éléments principaux sont susceptibles d'une quantité innombrable de changements, de transpositions et de combinaisons diverses, et que souvent on peut à peine découvrir l'élément prédominent, par la raison surtout que la force et l'attraction mutuelle de ces éléments peut facilement produire ou dégager une force nouvelle qui aura un caractère tout autre que celui de chacun d'eux pris isolément. Cette force nouvelle peut être si différente de toutes les forces primitives, et si extra-

ordinaire qu'on sent aussitôt qu'aucune des dénominations ordinaires ne lui convient. Et ce qui est encore plus important, quoiqu'on en tienne moins compte encore, c'est qu'il existe dans la nature beaucoup d'éléments, ou, si l'on veut les nommer autrement, beaucoup d'ingrédients corporels, que, dans les traités ordinaires sur les tempéraments, je ne trouve pas pris assez en considération, mais qui dans la nature jouent cependant un rôle distinctif, par exemple, l'*huile*, le *mercure*, l'*éther*, le *fluide électrique*, le *fluide magnétique*, (sans compter, si vous voulez, et réduisant à l'hypothèse l'*acidum pingue* de *Mayer*, la *matière gelée* de *Schmidt*, l'*air fixe* de *Blake* et l'*air nitreux* de l'abbé *Fontane*). Il existe peut-être encore cent autres de tels éléments, mais pour lesquels nous n'avons pas de nom : mais en supposant qu'il n'y en ait que trois ou quatre, je dis trois ou quatre seulement, combien de nouvelles classes principales de tempérament n'en doit-il pas résulter, et quelle infinité de mélanges subordonnés! Pourquoi n'y aurait-il pas aussi-bien un tempérament huileux qu'un tempérament aqueux, un éthéreux, aëreux, mercurial, terreux?

Voyez le principe phlogistique, ou l'élément de la tenacité de *Stahl*; que d'espèces différentes de combinaisons ou formes intégrantes singulièrement remarquables ce principe seul ne forme-t-il pas? Voyez la combinaison *huileuse*, la *résineuse*, la *gommeuse*, la *visqueuse*, la *lacteuse*, la *bilieuse*, la *beurreuse* ou *grasse*, la *caseuse*, la *savonneuse*, la *cérumineuse*, la *camphrée*, la *spongieuse*, la *phosphorique*, l' *hydrophorique*, la *sulfureuse*, la *fuligineuse*, la *carbonatée*, dont aucune ne peut être confondue avec l'autre, et qui ont chacune dans la nature comme dans l'art des propriétés bien distinctes. La combinaison ou forme métallique qu'on pourrait bien y ajouter, offre à elle seule quantité de différences importantes, et depuis long-temps il est parfaitement reconnu qu'il y a des parties ferrugineuses dans le sang de tous les hommes. A ne considérer que la terre, par exemple, combien de sels multipliés ne renferme-t-elle pas? donc en disant : *tempérament terreux*, ou *tempérament salé*, on dit fort peu de chose, puisque les sels diffèrent autant entre eux que le chaud et le froid. Il en est de même des deux espèces principales : le *sel acide* et l'*alcali* qu'on retrouve dans la subsistance ou dans les formations de tous les autres.

D'après tout ce qui précède, il me semble que pour la physiognomonie, comme en général pour la connaissance exacte du tempérament, même la médicale, nous pourrions suivre une voie plus simple, laquelle nous conduirait en quelque sorte par-dessus les distinctions ordinaires, et donnerait cependant carrière à plus de distinctions encore, et à des distinctions peut-être plus déterminatives.

Quoi qu'il en soit de la nature intérieure des corps, quoi qu'il en soit de la matière, de la composition des matières, de l'organisation, du mélange du sang, de la structure des nerfs, de la manière de vivre, de la nourriture, le résultat de tout cela est toujours un degré déterminé d'irritabilité relativement à un point donné. De même que l'élasticité de l'air diffère selon la température, et ne saurait être déterminée par décomposition intrinsèque, mais bien par son degré d'activité, de même, ce me semble, il est impossible d'opérer la décomposition intrinsèque des tempéraments, ou ce n'est guère possible. Le résultat de leurs éléments, et du mélange de ces éléments sera cependant toujours un seul, à savoir un certain degré d'irritabilité relativement à un point donné d'irritation.

On pourrait ainsi, à mon idée, déterminer avec beaucoup plus d'exactitude et bien plus facilement tous les tempéraments, au moyen d'un procédé en quelque sorte barométrique et thermométrique, qu'à la manière et par la division ordinaires, manière et division que l'on pourrait cependant laisser subsister sans doute s'il arrivait que, dans certaines combinaisons qu'on nomme aujourd'hui soit *mélancoliques*, soit *sanguines*, il ne pût jamais y avoir un degré déterminé d'irritabilité ou de non irritabilité; que, par exemple, dans la combinaison nommée aujourd'hui *mélancolique*, le degré d'irritabilité relativement à un objet donné ne montât jamais au *tempéré*, et que la *sanguine*, par exemple, ne descendît jamais au-dessous du *tempéré*.

On pourrait encore marquer l'irritabilité dans les tempéraments ordinaires d'après leur mode d'activité, considéré relativement à la *lenteur*, la *profondeur*, la *distance* et la

proximité. Ainsi le colérique est le plus irritable, dans toutes sortes de hauteurs, et il ne craint point le danger; le mélancolique, au contraire, d'une nature craintive, est surtout irritable dans toutes sortes de profondeurs, pourvu qu'il y trouve ou qu'il y présume un fond assuré; le sanguin est irritable dans toutes sortes de distances, jusqu'à se disperser dans l'infini; le flegmatique, qui n'est irritable ni à très grande distance, ni à une grande hauteur, ni à une grande profondeur, ne marche qu'approximativement; il ne se dirige que vers ce qu'il peut atteindre tranquillement, à son aise, et sans aller loin; son chemin est uni, son horizon petit, ou peu grand du moins; il fait difficilement un pas de plus qu'il ne faut; indifférent à tout ce qui ne le regarde pas, estimant peu ce qui ne saurait l'intéresser, il vit, on ne peut mieux, dans une philosophie vulgaire, économico-épicurienne. *Indolentia* est, à vrai dire, le bien suprême du flegmatique, comme il est celui d'*Épicure*.

Si les tempéraments du corps humain étaient déterminés comme l'air, nous exprimerions uniquement la chose essentielle, ce qui en rendrait la connaissance utile; enfin la *somme* du tempérament, nous l'exprimerions par le degré de son irritation.

Je ne pourrais pas dire, à l'égard d'une quantité innombrable de personnes que je verrais : « Elles ont tel ou tel des quatre tempéraments. » Mais, en examinant bien, on pourrait dire, d'un nombre immense de personnes, à quel ordre décimal de l'échelle elles appartiendraient, si, pour un objet déterminé, on adoptait une échelle de cent degrés de sensibilité. J'ajoute toujours : « Pour un objet déterminé, » par la raison que chaque tempérament, comme nous l'avons déjà fait remarquer en partie, ayant son irritabilité particulière en hauteur, en profondeur, etc., il faut nécessairement prendre un point déterminé, vis-à-vis duquel ils seraient forcés de se placer tous pour qu'il agît sur eux, de même que le thermomètre ne donne des indications positives qu'au lieu où il est constamment.

Il serait libre à chacun de choisir ce point à son gré.

Chacun pourrait se faire soi-même le thermomètre de tous les tempéraments qui agiraient sur lui.

Afin de mettre cette idée sous les yeux en quelque sorte de chacun, nous avons placé ci-contre les *adieux de Calas*, d'après *Chodowiecki*. *A*.

Le *tempérament le plus humide* est le moins irritable vis-à-vis de cette scène.

L'*aëreux* borne son irritation à d'impuissants pleurs.

L'*ardent* porte la sienne à une vengeance énergique.

Le *terreux* n'a point d'élasticité; il ne fait point de bruit, de mouvement; mais il est terrassé.

Le *flegmatique* est rond, uni, plein, et se tient assis.

Le *sanguin* est debout, il saute, il vole, les formes en sont oblonguement rondes et proportionnées.

Le *colérique* est plus anguleux, il se serre les mains, et trépigne d'impatience.

Le *mélancolique* est comprimé et tombant.

Dans l'évaluation des tempéraments, ou, comme je dirais plus volontiers, du degré de leur irritabilité relativement à un point donné, il faut avoir soin de distinguer deux choses : la tension momentanée et l'irritabilité, la physionomie et l'irritation du tempérament. Comment l'homme est-il susceptible d'être irrité? Comment est-il irrité actuellement? Quelle est l'étendue de sa sphère d'activité, de son empire en général? Et puis, où est sa résidence actuelle? Combien ce bras peut-il soulever? Et puis, combien soulève-t-il dans ce moment? On chercherait ainsi le capital du tempérament (comme nous nous sommes déjà exprimé ailleurs), dans le contour du corps en repos, et l'intérêt que donne ce capital, dans l'œil, les sourcils, la bouche en action et dans le teint actuel.

On trouvera que la *température* ou *l'irritabilité nerveuse* des existences organiques se termine en contours, qui se laissent déterminer; que le simple profil, par exemple, donne des lignes dont l'inflexion sert à faire reconnaître le degré d'irritabilité en hauteur, distance, profondeur, calme horizontal.

Tous les contours en profil d'une figure, et de l'homme entier, nous offrent des lignes caractéristiques, qu'on peut considérer au moins de deux manières : d'abord, suivant leur nature intrinsèque, puis suivant leur position. Leur nature intérieure est de deux

sortes : droite ou courbe ; leur nature extérieure est également de deux espèces : perpendiculaire ou couchée. Toutes deux ont leurs subdivisions multipliées qu'on peut cependant classer facilement, comme nous en donnerons un échantillon à l'égard du front. Si, à ces contours en profil, se joignaient encore quelques lignes fondamentales du front, superposées les unes sur les autres, je n'aurais aucune raison de douter que, de cette manière, on ne puisse déterminer la température de tout homme en général, c'est-à-dire le degré le plus élevé et le plus profond de son irritabilité, relativement à tout objet donné.

Le *pathos* du tempérament, le moment de son irritation actuelle, se montre dans le mouvement des muscles, mouvement qui, dans tout corps animal, se dirige d'après la nature et la forme de ce dernier. Il est vrai que toute tête humaine est capable de tous les mouvements quelconques des passions ; cependant chacun ne l'est que jusqu'à un certain degré. Mais comme ce degré est beaucoup plus difficile à trouver, et moins facile à déterminer que le contour du repos, et comme, en général, on ne peut pas aussi-bien en conclure du degré d'élasticité et d'irritabilité qu'on le peut des contours immobiles, il faudrait se contenter d'abord de la ligne centrale de la face, ou de la ligne fondamentale du front, parce qu'elle est, pour ainsi dire, la somme du corps, et que le profil ou la ligne fondamentale du front est une ligne sommaire de la tête. Maintenant on sait déjà que toute ligne s'éloigne de l'ardeur colérique à mesure qu'elle s'approche du cercle, ou plus encore de l'ovale ; et qu'elle se rapproche, au contraire, de cette ardeur, à mesure qu'elle est plus droite, plus oblique ou plus brisée.

1 est le flegme *non plus ultra*.

2 est sanguin ; 3, 4, 5, 6 sont des degrés inégaux du grand colérique.

7, 8, 9 représentent quelques lignes du mélancolique, renforcées caractéristiquement.

Je sais et avoue que ces idées sur les tempéraments sont excessivement incomplètes. Mais je n'ai pas voulu répéter ce qu'on a dit déjà mille fois à ce sujet. Je n'ajouterai qu'une seule observation ; j'espère qu'au moyen de la mesure du front, on trouvera des signes, des contours, des lignes et des caractères déterminés, pour toutes les classes principales des choses, qu'on trouvera des rapports de tous les contours du front humain, avec toutes les autres configurations qui pourront apparaître à l'œil humain ou s'approcher du sentiment de la sensation humaine.

Maintenant quelques points encore, qui manquent dans mes essais ; plusieurs questions, auxquelles je voudrais que l'expérience et la sagesse de quelques hommes de bien daignassent répondre :

1. L'homme peut-il et doit-il perdre ou subjuguer entièrement son tempérament ? En est-il autrement de notre tempérament que de nos sens et de nos membres ? Est-ce que toute faculté d'une créature ne serait pas bonne comme l'est toute créature de Dieu elle-même ? La religion nous demande-t-elle plus que de modérer l'excès d'une faculté, c'est-à-dire ce qui arrête et étouffe dans l'homme la vie d'autres facultés également bonnes ? Demande-t-elle plus que d'alterner les objets de nos passions ?

2. Comment le père de famille doit-il traiter et guider son fils colérique, la mère sanguine, sa fille mélancolique, l'ami flegmatique, son ami colérique ? en un mot, comment un tempérament doit-il traiter et guider un autre tempérament ?

3. Quels tempéraments conviennent à l'amitié ?

4. Lesquels peuvent être heureusement accouplés dans le mariage ?

5. Lesquels ne sont compatibles d'aucune manière ?

6. Que peut-on, que doit-on attendre de chaque tempérament ? Quelles sortes d'occupations ou de plaisirs doit-on assigner à chacun ? Quels amis ou quels ennemis doit-on souhaiter à chacun, et de quel levier doit-on se servir, soit pour le faire monter, soit pour le faire descendre hors de sa sphère ?

7. Peut-on citer une propriété dangereuse d'un tempérament qui ne soit pas rachetée par une qualité excellente du même tempérament ?

8. Comment se distinguent les traits d'un seul et même tempérament dans les différents âges et les différents sexes ?

XLII. — Quelques signes auxquels on reconnaît la force ou la faiblesse des corps.

On dit d'un corps humain qu'il est fort, quand il peut facilement transformer d'autres corps, et ne peut pas être facilement transformé par d'autres corps. Plus un corps produit sur les autres d'effet immédiat et moins il peut être déplacé lui-même, plus il est fort; moins il produit d'effet et moins il peut résister à l'action d'un autre corps, plus il est faible.

Il y a la force tranquille dont l'essence est l'immobilité, et la force vive dont l'essence est la mobilité. Celle-ci est à la fois extraordinairement immobile, et extraordinairement mobile. Elle est élastique. L'une est la force du rocher, l'autre, la force du ressort.

Il y a des Hercules qui, constitués d'os et de nerfs, sont serrés, fermes, compactes, et doués d'une force de colonne.

Il y a des héros qui ne sont pas des Hercules, et qui sans être d'une nature, d'une constitution aussi solide, aussi compacte, sans avoir cette corpulence, cette cohérence massive, quand on les irrite, quand on veut résister à leur action, agissent cependant contre la pression avec une force, et résistent à la résistance avec une vigueur élastique, dont les corps les plus fortement constitués, les plus nerveux sont à peine capables.

Un éléphant a dans les os une vigueur naturelle; irrité ou non, il porte des fardeaux énormes, et écrase tout sous ses pieds sans le moindre effort. Une guêpe irritée a une toute autre force. Ces deux sortes de force présupposent de la solidité dans les parties fondamentales, et de la solidité dans l'ensemble du corps.

Toute contexture relâchée est incompatible avec la force.

La force fondamentale d'un homme, de même que sa langue fondamentale, est donc facilement visible par la lâcheté ou la fermeté de sa contexture. L'élasticité d'un corps a aussi des signes frappants et qui ne permettent pas de confondre ce corps avec un corps non élastique. Quelle différence visible de force dans le pied d'un éléphant et dans celui d'un cerf, dans la patte d'une guêpe et dans celle d'une mouche!

Les indices d'une force tranquille, solide, sont :

Une configuration bien proportionnée, plutôt trop courte que trop longue;

un cou épais, des épaules larges, une figure qui, même en état de santé, est plutôt osseuse que charnue;

un front court, serré, même noueux, et surtout des *sinus frontales* bien évidents, mais non d'une proéminence excessive; aplatis au milieu, ou avec de fortes incisions, mais sans enfoncement plat;

des dents courtes, un peu larges et se joignant bien les unes aux autres; des lèvres serrées et rapprochées, de manière que la lèvre inférieure soit plutôt en avant qu'en arrière;

un menton large et bien proéminent;

l'*os occipitis* noueux et en saillie, une voix à basse-taille, un pas ferme et une assiette tranquille.

La force élastique, la vigueur vivante de l'état d'irritation doit être reconnue au plus fort de l'activité; les signes stables en doivent être recueillis, lorsqu'elle est retournée au repos. Le corps dont nous pourrons nous servir pour exemple aura, comme nous l'avons dit, peu de pouvoir; il agira et résistera avec la dernière faiblesse, mais il sera au dernier point susceptible d'être irrité, tendu, et d'acquérir de la vigueur. Eh bien! l'on trouvera que cette vigueur, qui se réveille par irritation, réside le plus souvent dans des êtres languissants, de taille longue, mais non d'une longueur exagérée, et en même temps plus osseux que charnus; dans des êtres d'un teint pâle, brunâtre, d'une mobilité prompte et jointe à une sorte de raideur; dans des êtres à la démarche rapide et ferme, au regard sévère et vif, aux lèvres coupées et closes légèrement, mais avec exactitude.

Les indices de la faiblesse sont :

Une longueur disproportionnée de la taille; beaucoup de chair et peu d'os; de l'extension, une allure chancelante, une peau mollasse; des contours de nez et de front fortement arrondis; un nez et un menton petits; de petites narines, un menton rentrant, un cou long, cylindrique; une mobilité rapide ou lente; rien de solide dans la démarche; un regard

mal assuré, des paupières à demi closes; une bouche ouverte, des dents larges; une mâchoire longue et tenant fortement à l'oreille; une chair d'une couleur blanchâtre; des dents jaunâtres ou verdâtres; une chevelure blonde, longue et douce; une voix claire, etc.

XLIII. — Séméiotique, ou un mot sur les signes auxquels on reconnaît la santé et la maladie.

Ce n'est pas à moi, mais à un médecin expérimenté d'écrire une séméotique physiognomonique et pathognomonique de l'état de santé et de l'état de maladie, et de désigner le caractère physiologique des corps qui seraient particulièrement disposés à telle ou telle maladie. Je suis d'une ignorance infinie à l'égard des maladies et de leurs signes. Cependant voici ce que le petit nombre des observations que j'ai faites me permet de soutenir avec quelque confiance; je crois, pour l'avoir reconnu souvent, qu'il n'est pas fort difficile de reconnaître d'avance par l'examen fréquent des parties solides et des contours du corps et de la figure, dans de nombreux malades, les caractères de la disposition des corps sains, des corps en parfait état de santé, pour les maladies les plus dangereuses.

De quelle importance ne serait pas une telle séméotique physiognomonique, une telle pronostication des maladies possibles ou probables, fondée sur la nature du corps et de sa structure! De quelle importance ne serait-elle pas surtout, si le médecin pouvait dire, avec une vraisemblance probable, à l'homme bien portant: « Vous devez, par votre nature, vous attendre à telle ou telle maladie; gardez-vous de telle ou telle chose. De même que le venin variolique sommeille dans votre corps et se réveille par telle ou telle cause; de même, l'hétisie; de même, la fièvre chaude, la fièvre froide sommeillent dans votre corps, et seront réveillées par telle ou telle cause. » Ce serait une hygiène physiognomonique!

Qu'on lise, dans l'excellent ouvrage de *Zimmermann*, « sur l'expérience, » de quelle manière caractéristique il décrit diverses situations de maladie et de passion. Chacun trouvera ici, avec plaisir, quelques passages qui renferment les observations séméiologiques les plus remarquables et qui justifieront le vœu que je viens d'exprimer. Le premier est tiré du 8e chapitre du 1er volume, pag. 401 et suiv. : « L'esprit d'observation cherche la physionomie des maladies. La physionomie s'étend, il est vrai, sur tout le corps, mai les maladies, leurs variations et leurs progrès ont surtout des signes dans les traits, la substance générale de visage, et dans celle de ses parties. Le malade a parfois l'air de la maladie. Dans les fièvres chaudes, dans les fièvres bilieuses, dans les fièvres d'hétisie, dans la jaunisse ordinaire et la noire, dans les maladies des vers (ainsi moi, dans mon ignorance, j'ai reconnu plusieurs fois la physionomie du ver solitaire), dans l'hysterie furieuse, le plus mauvais observateur reconnaîtra la physionomie de la maladie. Plus la figure s'écarte dans les fièvres chaudes de son expression naturelle, plus cette variation est dangereuse. Un homme qui, ayant ordinairement le regard doux et calme, me regarde avec des yeux égarés et avec une figure enluminée et sauvage, m'annonce de l'égarement. J'ai vu cependant déjà une figure pâle avoir un regard singulièrement égaré, et cela quand, par exemple, dans une affection de poitrine, la nature approchait d'une crise quand le malade était entièrement glacé et sans connaissance. Un regard incertain, des lèvres pendantes et blanches passent pour de mauvais signes dans les fièvres chaudes, parce qu'elles indiquent un grand affaiblissement. Une figure qui, dans les fièvres chaudes, maigrit subitement, est le signe d'un extrême danger. La gangrène est proche quand, dans une violente inflammation, le nez est pointu, le visage couleur de plomb et les lèvres bleuâtres. Il peut y avoir généralement quelque chose de formidable dans le visage; ce quelque chose ne se manifeste pas par d'autres signes, et est cependant fort significatif. Nous avons diverses choses à observer dans les yeux. *Boerhaave* regardait à la loupe les yeux de son malade, afin de voir si le sang entrait dans les petits vaissaux. *Hippocrate* regarde comme un mauvais indice que les yeux fixent la lumière, que les larmes coulent contre le gré du malade, que les yeux deviennent louches, ou qu'un seul se rapetisse, que le blanc de l'œil devienne rouge, que les petites veines se noircissent, qu'elles apparaissent trop, rentrent trop profondément (pag. 432). Les

mouvements des malades, leur position au lit appartiennent également aux signes particuliers des maladies. De cette espèce sont les mouvements de la main vers le front, la persistance maniaque du malade à chercher dans l'air, à gratter au mur, au bois de lit, au lit.

La position dans le lit est un indice très significatif de la nature intérieure de la maladie, et mérite aussi, comme symptôme, toute attention. Dans les maladies inflammatoires, plus la position est irrégulière, plus on est fondé à croire à l'angoisse intérieure et aussi au danger. *Hippocrate* nous a dépeint les attitudes des malades dans ces cas avec une vérité qui ne laisse rien à désirer. « La meilleure position dans les maladies est celle des jours de santé. » Ajoutons encore quelques autres observations de *Zimmermann*, de ce grand médecin et connaisseur de l'homme, que ne saurait atteindre la jalousie et l'ignorance. « *Swift* fut maigre tant que l'ambition et d'autres chagrins le tourmentaient; mais après qu'il eut entièrement perdu la raison, il redevint gras. »

Son tableau de l'envie et de ses effets sur le corps est parfait : « L'envie manifeste ses effets déjà dans les enfants. Ils en deviennent tout misérables et maigres, et ils tombent facilement dans une maladie de langueur. L'envie ôte l'appétit, le sommeil, et dispose aux mouvements fiévreux. Elle rend mélancolique, haletant, impatient, inquiet, et elle gêne la respiration. La bonne renommée d'autrui, dont elle cherche à se venger par un mépris et un dédain simulés, reste suspendue sur sa tête comme l'épée de Damoclès. Elle voudrait torturer les autres à toute heure, tandis qu'elle est elle-même torturée à toute heure. Le bouffon lui-même devient sombre, quand l'envie, ce véritable démon, commence à opérer en lui, et qu'il voit l'inutilité de ses efforts pour abaisser le mérite auquel il ne peut atteindre. Ses yeux roulent dans leur orbite, il baisse le front, il devient aigre, grondeur et a la bouche pendante. Néanmoins certains envieux arrivent à un âge avancé; réfugiés dans l'antre d'où ils exhalent leur venin, inspirés par d'innombrables furies, ils ont profité de toutes les occasions pour faire le mal; ils ont déversé leur salive infernale, autant qu'ils l'ont pu, sur toute action bonne, sur tout nom respectable; ils ont défendu la cause de tous les méchants; ils ont, pendant leur longue carrière, battu en brèche toutes les notions du juste et de l'injuste; ils ont fait saigner dans leurs entrailles l'innocence la plus pure et la vertu la plus avérée : voilà pourquoi ils se trouvent bien, lors même que leurs figures ressemblent à l'abîme et leurs têtes à des balais renversés.

Les écrivains connus, en fait de séméiotique, et souvent cités par les médecins, sont : *Aretæus*, *Lomnius*, *Æmilius*, *Campolongus*, *Wolf*, *Hofmann*, *Wedel*, *Schrader*, *Vater*.

J'ai connu aussi deux dissertations sur ce sujet : *De prosoposcopia medica*, par *Samuel Quelmalz*, *Leipzig*, 1748, et *De facie morborum indice, seu morborum æstimatione ex facie*, du célèbre *Stahl*, *Halle*, 1700.

Mais *Thomæ Fieni philosophi ac medici præstantissimi Semiotice sive de signis medicis*, *Lugduni*, 1664, est peut-être l'ouvrage le plus complet et le plus détaillé sur cette matière, et qui mérite le plus d'être lu. Cependant cet écrivain pénétrant n'a fait qu'effleurer la figure des corps, comme pronostic des maladies; il l'a prise en considération plus que les autres pour la diagnostique.

XLIV. — Des physionomies nationales.

A. — Quelques observations.

Il est de fait qu'il est des physionomies nationales, de même que des caractères nationaux. Celui qui en doute n'a jamais vu des hommes de nations différentes, ne s'est jamais représenté les extrémités des deux nations à côté l'une de l'autre. Qu'on s'imagine seulement à côté l'un de l'autre un Nègre et un Anglais, un Lapon et un Italien, un Français et un Fuoguesois, et que l'on compare leur configuration, leurs figures et le caractère de leur intelligence et de leur esprit. Il n'est rien de plus facile que de reconnaître généralement cette étonnante différence; mais il est, parfois, difficile de la déterminer scientifiquement.

On reconnaîtra peut-être plus facilement le caractère national d'une figure, en ne voyant pas d'abord une nation dans son ensemble, en n'allant pas chez elle, mais quand elle vient à nous en des personnes isolées. C'est

du moins ce qui me semble résulter de ma propre expérience. Les figures isolées nous ouvrent plutôt les yeux sur les traits caractéristiques de toute une nation que la nation entière, sur ce qu'il y a de national dans les figures isolées. Cependant tous les examens que j'ai faits de tous les étrangers que j'ai rencontrés, ne m'ont fourni que les observations suivantes, observations infiniment bornées :

Ce sont les Français que je sais le moins caractériser. Ils ne sont pas dessinés aussi largement que les Anglais, ni aussi petitement que les Allemands. Je les reconnais surtout aux dents et au rire; je reconnais l'Italien à son nez, à son œil petit, et à son menton saillant; l'Anglais à son front, à ses sourcils; le Hollandais à la rondeur de sa tête et à ses cheveux lisses; l'Allemand aux sillons et plis qui entourent ses yeux et accompagnent ses joues; le Russe à ses lèvres ramassées, à sa chevelure blanche ou noire. Ajoutons encore un mot sur les Anglais en particulier. Les Anglais ont les fronts les plus courts et les plus voûtés, mais voûtés seulement vers le haut; au bas, vers les sourcils, ils sont unis et plus en droite ligne. Ils ont fort rarement le nez en pointe, mais ils l'ont fréquemment rond, camus, moelleux. A l'exception des quakers et hernhuts, qui partout ont peu de lèvres, les Anglais ont de grandes lèvres, bien dessinées, contournées avec grâce, et le menton rond et plein; mais ils se distinguent surtout par leurs cils et leurs yeux, qui sont très ouverts, libres et justes. Leur figure est, en général, dessinée d'une manière grande; il leur manque généralement ce nombre infini de petits traits, plis et sillons qui distinguent particulièrement les figures allemandes. Leur teint est plus blanchâtre que celui des Allemands.

Toutes les femmes anglaises que j'ai vues, en nature et en portrait, semblent formées de moelle et de nerfs; elles ont la taille longue, elles sont languissantes, délicates, et infiniment éloignées de toute rudesse, de toute dureté et de toute ténacité.

Les Suisses, pris généralement, n'ont, à l'exception de leur regard cordial, point de caractère national physiognomonique commun. Ils diffèrent autant entre eux par la configuration que les nations les plus éloignées les unes des autres. Ainsi, le paysan suisse-français, et celui d'Appenzell, sont infiniment séparés sous tous les rapports. Mais il se pourrait qu'un œil étranger reconnût plus facilement que celui d'un indigène le caractère général de la nation, ce caractère qui la distingue d'autres nations françaises et allemandes.

Je trouve les différences les plus caractéristiques dans chaque canton de la Suisse. Le Zurichois, par exemple, est d'une taille moyenne, plutôt maigre que gras, et le plus souvent l'un ou l'autre. Il a rarement les yeux ardents, rarement le nez grand, ou d'une petitesse délicate; il est rare qu'il soit dessiné largement, ou qu'il le soit avec petitesse. Nous avons fort peu de beaux hommes, mais une jeunesse incomparable, quoiqu'elle se déforme bientôt. Le Bernois a la taille élevée, il est droit, d'un teint blanchâtre, délicat et résolu. On le reconnaît facilement au rang supérieur de ses dents blanches, bien alignées et assez en évidence. Le Bâlois a la forme du visage ronde, pleine, tendue; il est d'un blanc jaunâtre, et il a communément des lèvres déliées, qui ne ferment pas. Celui de Schaffhouse est plus osseux; il a rarement les yeux profonds, mais il les a souvent saillants; souvent il a les côtés du front divergeants au-dessus des tempes, les joues grasses et la bouche charnue, large et ouverte. Il est, en général, plus fortement membré que les Zurichois. Il est à peine un village, à ne prendre que le canton de Zurich, dont les habitants ne diffèrent extrêmement des habitants du village voisin, même sans égard à l'habillement, bien que ce dernier soit aussi physiognomonique.

Dans les environs de Waedenschweil et d'Oberried, on voit une foule de beaux hommes, à larges épaules, vigoureux et porteurs de faix. A Weiningen, à deux lieues de Zurich, vers l'orient, j'ai trouvé un grand nombre de bonnes figures d'hommes, qui se distinguaient surtout par leur propreté, par leur tenue posée, par leur modeste lenteur, ou par leur gravité.

A ne s'arrêter qu'au caractère physiognomonique de nos villageois, on pourrait déjà écrire un livre très instructif. Il y a des villages considérables, où les figures, à l'exception du nez, semblent avoir été élargies sous une planche, et où cette forme peu gracieuse

s'accorde, d'une manière frappante, avec le caractère des habitants. Qu'y aurait-il de plus instructif qu'une description physiognomonique le caractéristique de ces villages, de leur manière de vivre, leur nourriture, leurs occupations?

B. Extraits de quelques auteurs.

Je quitte maintenant la scène, et je cède la parole à d'autres. Ecoutons d'abord.

a Buffon : « En parcourant la surface de la terre et en commençant par le Nord, on trouve en Laponie et sur les côtes septentrionales de la Tartarie, une race d'hommes de petite stature, d'une figure bizarre, *dont la physionomie est aussi sauvage que les mœurs.* Ces hommes, qui paraissent avoir dégénéré de l'espèce humaine, ne laissent pas que d'être assez nombreux et d'occuper de très vastes contrées; les Lapons danois, suédois, moscovites et indépendants, les Jembliers, les Borandiens, les Samoïèdes, les Tartares septentrionaux, et peut-être les Ostiaques, dans l'ancien continent, les Groënlandais et les Sauvages au nord des Esquimaux, dans l'autre continent, semblent être tous de la même race qui s'est étendue et multipliée le long des côtes des mers septentrionales, dans des déserts et sous un climat inhabitable pour toutes les autres nations. Tous ces peuples ont le visage large et plat, le nez camus et écrasé, l'iris de l'œil jaune-brun et tirant sur le noir, les paupières retirées vers les tempes, les joues extrêmement élevées, la bouche très grande, le bas du visage étroit, les lèvres grosses et relevées, la voix grêle, la tête grosse, les cheveux noirs et lisses, la peau basanée; ils sont très petits, trapus, quoique maigres; la plupart n'ont que quatre pieds de hauteur, et les plus grands n'en ont que quatre et demi. Cette race est, comme l'on voit, bien différente des autres, il semble que ce soit une espèce particulière dont tous les individus ne sont que des avortons; car s'il y a des différences parmi ces peuples, elles ne tombent que sur le plus ou le moins de difformité; par exemple, les Borandiens sont encore plus petits que les Lapons; ils ont l'iris de l'œil de la même couleur, mais le blanc est d'un jaune plus rougeâtre; ils sont aussi plus basanés, et ils ont les jambes grosses, au lieu que les Lapons les ont menues. Les Samoïèdes sont plus trapus que les Lapons; ils ont la tête plus grosse, le nez plus large et le teint plus obscur, les jambes plus courtes, les genoux plus en dehors, les cheveux plus longs et moins de barbe. Les Groënlandais ont encore la peau plus basanée qu'aucun des autres, ils sont couleur d'olive foncée; on prétend même qu'il y en a parmi eux d'aussi noirs que les Ethiopiens. Chez tous ces peuples, les femmes sont aussi laides que les hommes, et leur ressemblent si fort qu'on ne les distingue pas d'abord; celles de Groënland sont de fort petite taille, mais elles ont le corps bien proportionné; elles ont aussi les cheveux plus noirs et la peau moins douce que les femmes samoïèdes, leurs mamelles sont molles et si longues qu'elles donnent à têter à leurs enfants par-dessus l'épaule; le bout de ces mamelles est noir comme du charbon, et la peau de leur corps est couleur olivâtre très foncée; quelques voyageurs disent qu'elles n'ont de poil que sur la tête et qu'elles ne sont pas sujettes à l'évacuation périodique qui est ordinaire à leur sexe; elles ont le visage large, les yeux petits, très noirs et très vifs, les pieds courts aussi-bien que les mains, et elles ressemblent pour le reste aux femmes samoïèdes. Les Sauvages qui sont au nord des Esquimaux, et même dans la partie septentrionale de l'île de Terre-Neuve, ressemblent à ces Groënlandais; ils sont, comme eux, de très petite stature, leur visage est large et plat; ils ont le nez camus, mais les yeux plus gros que les Lapons. *Non-seulement ces peuples se ressemblent par la laideur, la petitesse de la taille, la couleur des cheveux et des yeux, mais ils ont aussi tous à peu près les mêmes inclinations et les mêmes mœurs. Ils sont tous également grossiers, superstitieux, stupides.* Ils n'ont, pour ainsi dire, aucune idée de religion ni d'un Être-Suprême; la plupart sont idolâtres, et tous sont très superstitieux. Ils sont plus grossiers que sauvages, sans courage, sans respect pour soi-même: ce peuple abject n'a de mœurs qu'assez pour être méprisé. En examinant tous les peuples voisins de cette longue bande de terre qu'occupe la race laponne, on trouvera qu'ils n'ont aucun rapport avec cette race; il n'y a que les Ostiaques et les Tonguses qui leur ressemblent; ces peuples touchent aux Samoïèdes,

du côté du midi et du sud-est. Les Samoiëdes et les Borandiens ne ressemblent point aux Russes, les Lapons ne ressemblent en aucune façon aux Finnois, aux Goths, aux Danois, aux Norvégiens; les Groënlandais sont tout aussi différents des Sauvages du Canada; ces autres peuples sont grands, bien faits, et quoiqu'ils soient assez différents entre eux, ils le sont infiniment plus des Lapons. Mais les Ostiaques semblent être des Samoiëdes un peu moins laids et moins raccourcis que les autres, car ils sont petits et mal faits, ils vivent de poisson ou de viande crue, ils mangent la chair de toutes les espèces d'animaux sans aucun apprêt, ils boivent plus volontiers du sang que de l'eau; ils sont pour la plupart idolâtres et errants, comme les Lapons et les Samoiëdes; enfin ils me paraissent faire la nuance entre la race lapone et la race tartare. »

Tous les peuples tartares ont le haut du visage fort large et ridé, même dans leur jeunesse, le nez court et gros, les yeux petits et enfoncés, les joues fort élevées, le bas du visage étroit, le menton long et avancé, la mâchoire supérieure enfoncée, les dents longues et séparées, les sourcils gros qui leur couvrent les yeux, les paupières épaisses, la face plate, le teint basané et olivâtre, les cheveux noirs; ils sont de stature médiocre, mais très forts et très robustes; ils n'ont que peu de barbe, et elle est par petits épis comme celle des Chinois; ils ont les cuisses grosses et les jambes courtes; les plus laids de tous sont les Calmuques, dont l'aspect a quelque chose d'effroyable.

Les Petits-Tartares ou Tartares Nogais, qui habitent près de la mer Noire, sont beaucoup moins laids que les Calmuques, mais ils ont cependant le visage large, les yeux petits, et la forme du corps semblable à celle des Calmuques; et on peut croire que cette race de Petits-Tartares a perdu une partie de sa laideur, parce qu'ils se sont mêlés avec les Circassiens, les Moldaves et les autres peuples dont ils sont voisins. Les Tartares de la Sibérie ont le visage large comme les Calmuques, le nez court et gros, les yeux petits, et quoique leur langage soit différent de celui des Calmuques, ils ont tant de ressemblance qu'on doit les regarder comme étant de la même race. Les tartares Brastky sont, selon le père *Avril*, de la même race que les Calmuques. A mesure qu'on avance vers l'Orient, dans la Tartarie indépendante, les traits des Tartares se radoucissent un peu, mais les caractères essentiels de leur race restent toujours; et enfin les Tartares Mongoux, qui ont conquis la Chine, et qui de tous ces peuples étaient les plus policés, sont encore aujourd'hui ceux qui sont les moins laids et les moins malfaits; ils ont cependant, comme tous les autres, les yeux petits, le visage large et plat, peu de barbe, mais toujours noire ou rousse, le nez écrasé et court, le teint basané, mais moins olivâtre. Les peuples du Thibet et des autres provinces méridionales de la Tartarie, sont, aussi-bien que les Tartares voisins de la Chine, beaucoup moins laids que les autres. Il y a parmi les Tartares Kergissi et Tcheremissi, qui sont au nord d'Astracan, depuis le 50e jusqu'au 60e degré de latitude, un peuple entier dont les hommes et les femmes sont d'une beauté singulière: ce sont les Kabardinski. Ce sang tartare s'est mêlé d'un côté avec les Chinois, et de l'autre avec les Russes orientaux, et ce mélange n'a pas fait disparaître en entier les traits de cette race; car il y a, parmi les Moscovites, beaucoup de visages tartares; et quoique en général cette nation soit du même sang que les autres nations européennes, on y trouve cependant beaucoup d'individus qui ont la forme du corps carrée, les cuisses grosses et les jambes courtes comme les Tartares: mais les Chinois ne sont pas à beaucoup près aussi différents des Tartares que le sont les Moscovites; il n'est pas même sûr qu'ils soient d'une autre race; la seule chose qui pourrait le faire croire, c'est la différence totale du naturel, des mœurs et des coutumes de ces deux peuples. Les Tartares en général sont naturellement fiers, belliqueux, chasseurs; ils aiment la fatigue, l'indépendance; ils sont durs et grossiers jusqu'à la brutalité. Les Chinois ont des mœurs tout opposées; ce sont des peuples mous, pacifiques, indolents, superstitieux, soumis, dépendants jusqu'à l'es-

clavage, cérémonieux, complimenteurs jusqu'à la fadeur et à l'excès; mais si on les compare aux Tartares par les figures et les traits, on y trouvera des caractères d'une ressemblance non équivoque.

Les Chinois, selon *Jean Hugo*, ont les membres bien proportionnés, et sont gros et gras; ils ont le visage large et rond, les yeux petits, les sourcils grands, les paupières élevées, le nez petit et écrasé; ils n'ont que sept ou huit épis de barbe noire à chaque lèvre, et fort peu au menton.

Les habitants de la côte de la Nouvelle-Hollande, qui est à 16 degrés 15 minutes de latitude méridionale et au midi de l'île de Timor, sont peut-être les gens du monde les plus misérables, et ceux de tous les humains qui approchent le plus des brutes; ils sont grands, droits et menus; ils ont les membres longs et déliés, la tête grosse, le front rond, les sourcils épais; leurs paupières sont toujours à demi-fermées, ils prennent cette habitude dès leur enfance, pour garantir leurs yeux des moucherons qui les incommodent beaucoup, et comme ils n'ouvrent jamais les yeux, ils ne sauraient voir de loin, à moins qu'ils ne lèvent la tête, comme s'ils voulaient regarder quelque chose au-dessus d'eux. Ils ont le nez gros, les lèvres grosses et la bouche grande; ils s'arrachent apparemment les deux dents du devant de la mâchoire inférieure, car elles manquent à tous, tant aux hommes qu'aux femmes, aux jeunes et aux vieux; ils n'ont point de barbe : leur visage est long, d'un aspect très désagréable, sans un seul trait qui puisse plaire; leurs cheveux ne sont pas longs et lisses comme ceux de presque tous les Indiens, mais ils sont courts, noirs et crépus, comme ceux des Nègres de Guinée.

Les Mogols et les autres peuples de la presqu'île de l'Inde ressemblent assez aux Européens par la taille et par les traits, mais ils en diffèrent plus ou moins par la couleur. Les Mogols sont olivâtres, quoique en langue indienne, *mogol* veuille dire *blanc;* les femmes y sont extrêmement propres, et elles se baignent très souvent; elles sont de couleur olivâtre comme les hommes, et elles ont les jambes et les cuisses fort longues et le corps assez court, ce qui est le contraire des femmes européennes.

Si nous examinons les peuples qui habitent sous un climat plus tempéré, nous trouverons que les habitants des provinces septentrionales du Mogol et de la Perse, les Arméniens, les Turcs, les Géorgiens, les Mingréliens, les Circassiens, les Grecs et tous les peuples de l'Europe, sont les hommes les plus beaux, les plus blancs et les mieux faits de toute la terre, et que, quoiqu'il y ait fort loin de Cachemire en Espagne, ou de la Circassie à la France, il ne laisse pas d'y avoir une singulière ressemblance entre ces peuples si éloignés les uns des autres, mais situés à peu près à une égale distance de l'équateur. Les Cachemiriens, dit *Bernier,* sont renommés pour la beauté, ils sont aussi bien faits que le Européens, et ne tiennent en rien du visage tartare; ils n'ont point ce nez écaché et ces petits yeux de cochon qu'on trouve chez leurs voisins; les femmes surtout sont très belles, aussi la plupart des étrangers nouveau venus à la cour du Mogol, se fournissent de femmes cachemiriennes, afin d'avoir des enfants qui soient plus blancs que les Indiens, et qui puissent aussi passer pour vrais Mogols. Le sang de Georgie est encore plus beau que celui de Cachemire; on ne trouve pas un laid visage dans ce pays, et la nature a répandu sur la plupart des femmes des grâces qu'on ne voit pas ailleurs; elles sont grandes, bien faites, extrêmement déliées à la ceinture; elles ont le visage charmant. Les hommes sont aussi fort beaux; ils ont naturellement de l'esprit, et ils seraient capables des sciences et des arts; mais leur mauvaise éducation les rend très ignorants et très vicieux, et il n'y a peut-être aucun pays dans le monde où le libertinage et l'ivrognerie soient à un si haut point qu'en Géorgie. Mais avec tous leurs vices, les Géorgiens ne laissent pas d'être civils, humains, graves et modérés, ils ne se mettent que très rarement en colère, quoiqu'ils soient ennemis irréconciliables lorsqu'ils ont conçu de la haine contre quelqu'un.

Les Mingréliens sont aussi beaux et aussi bien faits que les Géorgiens ou les Circassiens,

et il semble que ces trois peuples ne fassent qu'une seule et même race d'hommes. « Il y a en Mingrélie, » dit *Chardin*, « des femmes merveilleusement bien faites, d'un air majestueux, de visage et de taille admirables, etc. »

Les Turcs sont des hommes robustes et assez bien faits; il est même assez rare de trouver parmi eux des bossus et des boiteux. Les femmes sont aussi ordinairement belles, bien faites et sans défauts; elles sont fort blanches, parce qu'elles sortent peu, et quand elles sortent, elles sont toujours voilées.

Les habitants de la Judée ressemblent aux autres Turcs; seulement ils sont plus bruns que ceux de Constantinople ou des côtes de la mer Noire, comme les Arabes sont aussi plus bruns que les Syriens, parce qu'ils sont plus méridionaux.

Il en est de même chez les Grecs; ceux de la partie septentrionale de la Grèce sont fort blancs, ceux des îles ou des provinces méridionales bruns.

Les Grecs, les Napolitains, les Siciliens, les habitants de Corse, de Sardaigne et les Espagnols, étant situés à peu près sous le même parallèle, sont assez semblables pour le teint; tous ces peuples sont plus basanés que les Français, les Anglais, les Allemands, les Polonais, les Moldaves, les Circassiens, et tous les autres habitants du nord de l'Europe jusqu'à la Laponie, où, comme nous l'avons dit au commencement, on trouve une autre espèce d'hommes. Lorsqu'on fait le voyage d'Espagne, on commence à s'apercevoir, dès Bayonne, de la différence de couleur; les femmes ont le teint un peu plus brun, elles ont aussi les yeux plus brillants.

Les Espagnols sont maigres et assez petits; ils ont la taille fine, la tête belle, les traits réguliers, les yeux beaux, les dents assez bien rangées, mais ils ont le teint jaune et basané; les petits enfants naissent fort blancs, et sont fort beaux, mais en grandissant leur teint change d'une manière surprenante; l'air les jaunit, le soleil les brûle, et il est aisé de reconnaître un Espagnol de toutes les autres nations européennes. On a remarqué que, dans quelques provinces d'Espagne, comme aux environs de la rivière de Bidossoa, les habitants ont les oreilles d'une grandeur démesurée. (Ces grandes oreilles entendent-elles mieux que les petites? Je connais un homme qui a les oreilles grandes et fortes, et qui cependant a l'ouïe très fine et beaucoup d'intelligence. D'ailleurs, c'est surtout dans les sots que j'ai remarqué des oreilles d'une grandeur particulière; les caractères très faibles, susceptibles, féminins, les ont ordinairement fines.)

Les hommes à cheveux noirs ou bruns commencent à être rares en Angleterre, en Flandre, en Hollande et dans les provinces septentrionales de l'Allemagne; on n'en trouve presque point en Danemarck, en Suède, en Pologne. Selon *M. Linnæus*, les Goths sont de haute taille; ils ont les cheveux lisses, blonds, argentés, et l'iris de l'œil bleuâtre. Les Finnois ont le corps musculeux et charnu, les cheveux blonds, jaunes et longs, l'iris de l'œil jaune foncé.

Il y a autant de variété dans la race des noirs que dans celle des blancs; les noirs ont, comme les blancs, leurs Tartares et leurs Circassiens; ceux de Guinée sont extrêmement laids et ont une odeur insupportable. Ceux de Sofala et de Mozambique sont blancs et n'ont aucune mauvaise odeur. Il est donc nécessaire de diviser les noirs en différentes races, et il me semble qu'on peut les réduire à deux principales, celle des Nègres et celle des Caffres. Ces deux espèces d'hommes noirs se ressemblent plus par la couleur que par les traits du visage; leurs cheveux, leur peau, l'odeur de leur corps, *leurs mœurs et leur naturel* sont aussi très différents.

En examinant les différents peuples qui composent chacune de ces races noires, on y verra autant de variétés que dans les races blanches, et on y trouvera toutes les nuances du brun au noir, comme nous avons trouvé dans les races blanches toutes les nuances du brun au blanc.

On préfère les nègres d'Angola à ceux du Cap-Vert pour la force du corps; mais les derniers n'ont pas une odeur aussi mauvaise à beaucoup près que les premiers, et ils ont aussi la peau plus belle et plus noire, le corps mieux fait, les traits du visage moins durs, le naturel plus doux et la taille plus avantageuse. Les Sénégalois sont de tous les Nègres les mieux faits, les plus aisés à discipliner et les plus propres au service domestique; les Nagos sont les plus humains, les Mondongos les plus cruels, les Mimes les plus résolus, les

plus capricieux et les plus sujets à se désespérer. (S'il en est ainsi, on n'aura qu'à examiner et à étudier toutes ces têtes, et à relever ce qui est commun à toutes celles qui ont le caractère indiqué.) Les Nègres de Guinée ont l'esprit extrêmement borné; il y en a même plusieurs qui paraissent être tout-à-fait stupides; on en voit qui ne peuvent jamais compter au delà de trois; d'eux-mêmes ils ne peuvent rien, ils n'ont point de mémoire et le passé leur est aussi inconnu que l'avenir. Mais quoique les Nègres aient peu d'esprit, ils ne laissent pas d'avoir beaucoup de sentiment. Ils ont un bon cœur et le germe de toutes les vertus. Les Hottentots ne sont pas de vrais Nègres, mais des hommes qui, dans la race des noirs, commencent à se rapprocher du blanc, comme les Maures dans la race blanche commencent à se rapprocher du noir; ces Hottentots sont au reste des espèces de Sauvages. Ils ont tous le nez fort plat et fort large; ils ne l'auraient cependant pas, si les mères ne se faisaient un devoir de leur aplatir le nez peu de temps après leur naissance. (Il n'est pas permis de dire d'une manière aussi absolue qu'ils n'auraient pas le nez plat sans cette circonstance. Il faut regarder la forme de la tête telle qu'elle est naturellement, comme la base de celle du nez. Il y a évidemment des formes de crâne dans lesquelles le nez est naturellement plat; il y en a d'autres où il serait impossible d'aplatir le nez extérieurement, à moins d'y mettre une violence extrême. D'ailleurs, cette habitude même qu'ont les Hottentots d'aplatir le nez est peut-être une preuve que cette forme du nez leur est plus naturelle que toute autre.) Ils ont aussi les lèvres fort grosses, surtout la supérieure, les dents fort blanches, les sourcils épais, la tête grosse, le corps maigre, les membres menus. Les Sauvages du Canada et de toute la profondeur des terres jusqu'aux Assiniboïls sont assez grands, robustes, forts et assez bien faits; ils ont tous les cheveux et les yeux noirs, les dents très blanches, le teint basané, peu de barbe, et point ou presque point de poil en aucune partie du corps; ils sont durs et infatigables à la marche, très légers à la course; ils supportent aussi aisément la faim que les plus grands excès de nourriture; ils sont hardis, courageux, fiers, graves et modérés; enfin, ils ressemblent si fort aux Tartares orientaux, par la couleur de la peau, des cheveux et des yeux, par le peu de barbe et de poil, et *aussi par le naturel et les mœurs*, qu'on les croirait issus de cette nation, si on ne les regardait pas comme séparés les uns des autres par une vaste mer; ils sont aussi sous la même latitude, ce qui prouve encore combien le climat influe sur la couleur et même sur la figure (et par conséquent aussi sur le caractère, l'esprit et les mœurs des hommes). »

b. Voici un des passages les plus remarquables d'une dissertation fort bien faite du professeur *Kant* de *Kœnigsberg*, qui se trouve dans le second volume du « Philosophe pour le monde, » par *Engel*, depuis la page 125-165 :

Page 131. « C'est sur la possibilité d'obtenir une lignée de famille permanente, en séparant soigneusement les naissances dégénérées des naissances heureuses, que reposait l'opinion de M. de *Maupertuis*, consistant à élever dans une province quelconque une race d'hommes naturellement noble, dans laquelle l'intelligence, la capacité et la probité seraient héréditaires. Proposition, à mon avis, praticable, mais que la nature s'est sagement gardée de réaliser, parce que précisément dans le mélange du mal et du bien résident les grands ressorts qui mettent en jeu les facultés endormies de l'homme, et l'obligent à développer tous ses talents et à se rapprocher de la perfection à laquelle il est destiné. Quand la nature, sans être dérangée (par des transplantations ou des combinaisons étrangères), peut opérer à travers un grand nombre de générations, elle finit toujours par produire une souche permanente qui fait reconnaître à jamais les peuplades. »

Page 133. « Je crois qu'on peut se borner à quatre races de l'espèce humaine pour en déduire au premier regard toutes les différences marquantes et continues. Ce sont : 1° la race des Blancs; 2° la race nègre; 3° la race des Huns (Mongole ou Kalmuque); 4° la race hindoustane. »

Page 141. « Les choses extérieures peuvent bien servir d'occasion, mais non de cause à la production de ce qui est nécessairement héréditaire ou de famille; aussi peu que le hasard ou des causes physico-mécaniques ne peuvent produire un corps organique, aussi

peu ces mêmes causes ajouteront à sa faculté génératrice, c'est-à-dire opéreront quelque chose qui se perpétue de soi-même, tout en étant une configuration particulière, un rapport particulier des parties. »

Page 143. « L'homme était destiné pour tous les climats et pour toutes les natures de sol. Il fallait conséquemment qu'il y eût en lui différents germes et dispositions naturelles qui pussent, selon l'occasion, être développés ou réprimés, afin qu'il convînt à sa place dans le monde et parût en quelque sorte né dans cette place ou créé pour elle dans la suite des générations. »

Page 144. « L'air et le soleil semblent les causes qui influent intimement sur la faculté génératrice et qui produisent un développement durable des germes et des dispositions, c'est-à-dire fondent une race; tandis que la nourriture particulière peut bien produire seulement une souche d'hommes dont le caractère se sera bientôt éteint par les transplantations: qui doit porter sur la faculté génératrice ne doit pas affecter la conservation de la vie, mais la source de la vie, c'est-à-dire les premiers principes de son organisation et de sa mobilité animale. L'homme transplanté sous la zone glaciale doit insensiblement dégénérer en taille, parce que sous cette zone, si le cœur conserve la même force, la circulation du sang se fait en moins de temps, le pouls redoublera de vitesse, et la chaleur du sang sera grande. *Cranz* trouve en effet les Groënlandais d'une taille beaucoup au-dessous de celle des Européens, mais en même temps leur corps d'une chaleur plus grande.

La disproportion même entre toute la hauteur du corps et la petitesse des jambes, chez les peuples du nord, est fort conforme à leur climat, ces parties du corps étant plus exposées au froid, en raison de la distance où elles sont du cœur. »

Page 146. « Par suite d'une disposition naturelle, les parties saillantes du visage, qui sont les moins susceptibles d'être couvertes et qui souffrent incessamment du froid, s'aplatiront successivement par suite d'une sollicitude de la nature, afin de mieux se conserver. L'élévation bouffie sous les yeux, les yeux à demi-clos et clignotants paraissent avoir été disposés comme pour se garantir, tant contre le froid desséchant de l'air, que contre l'éclat de la neige (dont les Esquimaux se défendent aussi par des lunettes à neige), quoiqu'ils puissent être considérés comme l'effet naturel du climat, et qu'on les rencontre aussi, mais en moins grand nombre, dans des contrées plus chaudes. Ainsi naissent insensiblement le menton imberbe, le nez écrasé, les lèvres minces, les yeux clignotants, le visage aplati, le teint brun-rougeâtre joint à la chevelure noire; en un mot, la configuration de la race Kalmuquienne, laquelle par une longue suite de générations s'enracine dans le même climat, au point de former une race durable, qui se conserve lors même qu'un tel peuple acquiert immédiatement après de nouveaux établissements dans des pays plus tempérés. »

Page 149. « Le brun-roux (effet de l'acide athmosphérique), paraît propre au climat froid, comme le brun-olive (effet de l'alcalin-bilieux des sèves), aux régions chaudes, sans qu'on prenne même en considération le naturel des Américains qui trahit une force vitale à demi éteinte, effet d'un climat froid. »

Page 150. « La croissance des parties spongieuses du corps a dû augmenter dans un climat chaud et humide; de là le gros nez retroussé et les grosses lèvres. La peau dut être huilée, non-seulement pour modérer les fortes évaporations, mais aussi pour empêcher l'absorption malfaisante des humidités fétides de l'air. La surabondance de petites parties ferrugineuses, que l'on trouve d'ailleurs dans le sang de tout homme, et qui chez les Nègres, par l'évaporation de l'acide phosphorique (dont ils exhalent l'odeur), retombe dans la substance cellulaire, occasionne la transparence noire à travers l'épiderme, et la forte quantité de fer que contient leur sang paraît également nécessaire pour prévenir l'affaiblissement de toutes les parties... Au reste, la chaleur humide est généralement favorable au puissant accroissement des animaux, et, en un mot, il en surgit le Nègre qui est bien approprié à son climat, c'est-à-dire fort, charnu, souple, mais grâce à la richesse de son pays natal, paresseux, mou et enfant. »

Page 161. « Il n'y a que la conformation primitive qui puisse dégénérer en caractère de race; mais celle-ci, quand une fois elle a pris racine, résiste à toute transformation par la raison même que le caractère de la

race est devenu prépondérant dans la faculté génératrice.

c. — *Extrait de l'histoire de l'art, par* Winkelmann.

En considérant la configuration de l'homme, notre œil nous persuade que dans la figure on peut toujours reconnaître le caractère national, comme on peut toujours y voir l'âme; car de même que la nature a séparé de grandes contrées et provinces par des montagnes et des fleuves, de même elle a su dans sa variété distinguer les habitants de ces pays par des traits particuliers, et par rapport aux pays très éloignés entre eux cette différence existe même dans d'autres parties du corps et dans la taille. Les animaux ne diffèrent pas plus dans leur espèce, d'après la nature des pays que les hommes, et quelques personnes ont voulu remarquer que les premiers ont les propriétés de la race humaine qui habite leurs pays. La forme du visage diffère autant que les langues et même que les dialectes. La diversité du langage provient de la diversité des instruments de la parole. Ainsi les nerfs de la langue sont nécessairement plus raides et moins agiles dans les pays froids que dans les chauds; et ce doit être pour cette raison qu'il manque des lettres aux Groënlandais et à différents peuples de l'Amérique. C'est pour cette raison que toutes les langues méridionales ont plus de mots monosyllabes et sont plus chargées de consonnes dont la liaison et la prononciation présentent des difficultés à d'autres nations, et leur sont même en partie impossibles. Un célèbre écrivain cherche même dans cette contexture et cette figuration diverse des instruments de la parole la différence des dialectes de la langue italienne. Ainsi, dit-il, les Lombards, nés d'Italiens dans des pays plus froids, ont la prononciation rude et brève; les Toscans et les Romains parlent d'un ton plus mesuré; les Napolitains, qui jouissent d'un ciel plus doux encore, font entendre davantage les voyelles et parlent à plus pleine bouche. Ceux qui apprennent à connaître beaucoup de nations les distinguent avec autant d'exactitude et de vérité d'après la conformation de la figure que d'après celle de la langue. Comme de tout temps l'homme a été le principal sujet de l'art et des artistes, ceux-ci ont donné dans tous les pays, à leurs figures, la conformation de leur nation, et ce rapport dans les temps modernes entre l'art et les hommes prouve que dans l'antiquité l'art s'est formé d'après la conformation des hommes. Les Allemands, les Hollandais et les Français sont reconnaissables dans leurs portraits comme les Chinois et les Tartares. *Rubens*, après un séjour de plusieurs années en Italie, a constamment dessiné ses figures comme s'il n'était jamais sorti de sa patrie.

Encore une citation de *Winkelmann* : La bouche relevée et gonflée que les Nègres ont de commun avec les singes de leur pays, est une croissance surabondante et une tumeur occasionée par la chaleur de leur climat, comme nos lèvres à nous se gonflent par la chaleur ou par l'usage de liquides trop salés, et à quelques hommes par suite d'un accès de colère. Les petits yeux communs, dans les pays reculés du nord et de l'est sont impliqués dans l'imperfection de la végétation qui est courte et petite. La nature opère ces formes plus généralement à mesure qu'elle se rapproche davantage de ses dernières extrémités et qu'elle lutte ou contre la chaleur ou contre le froid, produisant dans le premier cas une végétation outrée et prématurée, et dans le second une végétation qui n'arrive pas à sa maturité. Car si une fleur s'étiole dans une chaleur excessive; dans une pièce sans soleil elle reste sans couleur; les plantes dégénèrent même dans un endroit sombre et renfermé.

Mais la nature est plus régulière dans ses formations à mesure qu'elle s'avance insensiblement vers son centre, sous un ciel tempéré. Conséquemment, nos idées et celles des Grecs concernant la beauté, étant prises des formations les plus régulières, sont plus exactes que celles des peuples qui, pour me servir de la pensée d'un poète moderne, sont l'image à demi travestie de leur créateur.

d. — *Extrait des recherches philosophiques sur les Américains, par M. de* Paw.

Les Américains étaient surtout remarqua-

bles en ce que les sourcils manquaient à un grand nombre, et la barbe à tous. De ce seul défaut on ne peut inférer qu'ils étaient affaiblis dans l'organisation de la génération, puisque les Tartares et les Chinois ont à peu près ce même caractère; il s'en faut néanmoins de beaucoup que ces peuples ne soient et très féconds et très portés à l'amour; mais aussi n'est-il pas vrai que les Chinois et les Tartares soient absolument imberbes; il leur croît à la lèvre supérieure, vers les trente ans, une moustache en pinceau, et quelques épis en bas du menton. Pag. 37, tom. 1.

Outre les Esquimaux qui diffèrent par le port, la forme, les traits et les mœurs des autres Sauvages du nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Akansans que les Français nomment communément *les beaux hommes :* ils ont la taille relevée, les traits de la face bien dessinés sans le moindre vestige de barbe, les yeux bien fendus, l'iris bleuâtre, et la chevelure fine et blonde; tandis que les peuples qui les environnent sont d'une stature médiocre, ont la physionomie abjecte, les yeux noirs, et les cheveux couleur d'ébène, d'un poil extrêmement gros et rigide. Pag. 135.

Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée; mais quoique trapus, ils sont assez bien faits : il y en a, à la vérité, quantité qui sont monstrueux à force d'être petits; d'autres, qui sont sourds, imbéciles, aveugles, muets; et d'autres à qui il manque quelque membre en naissant. Ce sont apparemment les travaux excessifs auxquels la barbarie des Espagnols les assujettit, qui y produisent tant d'hommes défectueux : la tyrannie y a influé jusques sur le tempérament physique des esclaves. Ils ont le nez aquilin, le front étroit, la tête bien fournie de cheveux noirs, rudes, lisses, le teint roux-olivâtre, l'iris de l'œil noir, et le blanc un peu battu. Il ne leur croît jamais de barbe, car on ne peut donner ce nom à quelques poils bien courts et rares qui leur naissent par-ci par-là dans la vieillesse : les hommes et les femmes n'y ont point ce poil follet qu'ils devraient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté, ce qui les distingue de tous les peuples de la terre, et même des Tartares et des Chinois. C'est le caractère de leur dégénération, comme dans les Eunuques, pag. 144.

A juger du goût ou de la fureur des Américains pour se contrefaire et se défigurer, on croirait qu'ils ont été tous mécontents des proportions de leur corps et de leurs membres. On n'a pas découvert dans cette quatrième partie du monde un seul peuple qui n'eût adopté la coutume de changer, par artifice, ou la forme des lèvres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, et de lui faire prendre une figure extraordinaire et impertinente.

On y a vu des Sauvages à tête pyramidale ou conique, dont le sommet se terminait en pointe; d'autres à tête aplatie, avec un front large et le derrière écrasé : cette bizarrerie paraît avoir été la plus à la mode, au moins était-elle la plus commune. On a trouvé des Canadiens qui portaient la tête parfaitement sphérique : quoique la forme naturelle de la tête de l'homme approche le plus de la figure ronde; ces Sauvages, qu'on nomme, à cause de leur monstruosité, têtes de boule, n'en paraissent pas moins choquants, pour avoir trop arrondi cette partie, et violé le plan original de la nature, auquel on ne peut ni ôter, ni ajouter, sans qu'il en résulte un défaut essentiel, qui dépare toute la structure de l'animal.

Enfin, on a vu sur les bords du Maragnon des Américains à tête cubique ou carrée, c'est-à-dire, aplatie sur la face, sur le haut, sur l'occiput et les tempes, ce qui paraît être le complément de l'extravagance humaine.

Il est difficile de concevoir comment l'on peut guinder et plier en tant de façons diverses les os du crâne, sans endommager notablement le siége des sens, les organes de la raison, et sans occasioner ou la manie ou la stupidité, puisque l'on voit si souvent que de violentes blessures ou de fortes contusions, faites à la région des tempes, jettent plusieurs personnes dans la démence, et leur ôtent pour le reste de leurs jours la fonction de l'intellect; car il n'est pas vrai, comme on l'assure dans les anciennes relations, que tous les Indiens à tête plate ou pointue, étaient réellement imbéciles : il faudrait, en ce cas, qu'il y eût eu en Amérique des nations entières de frénétiques et de forcenés; ce qui est impossible même dans la supposition.

---

e. — Une observation de Lenz :

Il me paraît singulier que les Juifs portent sur eux, dans les quatre parties du monde, le caractère de l'Orient, leur patrie commune; je veux dire, la chevelure courte, noire, crépue et le teint brun. Leur langage précipité, cette allure vive et brève dans tout ce qu'ils font, me paraissent provenir de la même source. Je crois que les Juifs ont en général plus de fiel que les autres hommes. Je compte aussi, pour caractère national de la figure juive, le menton pointu, ainsi que les grosses lèvres à la ligne centrale fortement dessinée.

f. — Extrait d'une lettre de M. Fuesli *de Presbourg.*

Mes observations, m'écrit ce grand dessinateur et connaisseur de l'homme, en examinant les nations, ne se sont point arrêtées à la seule conformation de la figure; mais je suis encore entièrement persuadé, et des faits innombrables m'ont appris, que la forme générale du corps humain, sa tenue en général, la position basse ou élevée de la tête entre les épaules ou au-dessus des épaules, la démarche ferme ou mal assurée, vive ou traînante de l'homme, sont souvent des indices moins infaillibles peut-être de tel ou tel caractère que la figure humaine considérée seule et en elle-même. Je crois possible de caractériser l'homme depuis son état de repos le plus calme jusqu'au plus haut degré de sa colère, de sa crainte et de sa douleur, d'une manière tellement précise qu'on reconnaîtrait généralement le Hongrois, le Slavon, l'Illyrien et le Wallaque à la tenue du corps, au mouvement de la tête et aux gestes, et qu'on pourrait se faire aussi une idée sensible et persuasive de la nature réelle et, si on la prend en général, invariable du caractère de telle ou telle nation.

g. — Extrait d'une lettre de M. le professeur Camper *de* Franeker.

Il est, sinon impossible, du moins fort difficile de vous communiquer la substance essentielle des règles pratiques qui me servent à désigner avec une exactitude presque mathématique les nations les plus diverses et les différents âges, surtout si je voulais ajouter toutes mes observations concernant la beauté des antiques. J'ai trouvé ces règles par l'examen prolongé des crânes de diverses nations dont je possède déjà une nombreuse collection, ainsi que par une longue étude des antiques.

Il m'a fallu beaucoup de temps pour dessiner exactement le profil des têtes. J'ai scié des crânes de personnes récemment mortes, afin de pouvoir déterminer la ligne du visage et l'angle que cette dernière fait avec l'horizon. Cela m'a conduit à la découverte du maximum et du minimum de cet angle : je commençai à cet effet par un singe et m'élevai à travers tous les degrés intermédiaires, depuis le Nègre, l'Européen, etc., jusqu'aux figures des chefs-d'œuvre antiques, celle de *Méduse*, celle d'*Apollon* et celle de la *Vénus de Médicis*.

Mais cela se borne au profil. Il y a encore une autre diversité dans la largeur des joues, que j'ai trouvée être surtout considérable chez les Calmouks, et bien moindre chez les Nègres asiatiques. Les Chinois et les habitants des Moluques et d'autres îles de l'Asie me semblent avoir les joues larges, les mâchoires un peu en saillie, la mâchoire inférieure surtout fort élevée et formant presque un angle droit, tandis que chez nous elle forme un angle obtus et plus obtus encore chez les nègres de l'Afrique.

Je n'ai pas encore pu me procurer de tête véritablement africaine. Je n'en sais donc rien dire.

Je vous avouerai presque à ma honte que je n'ai pas encore su dessiner une figure juive, quoique les traits en soient bien distingués. Je n'ai pas trop réussi non plus avec les Italiens. Il est généralement vrai que la mâchoire supérieure et inférieure des Européens est moins large que le crâne, et que chez les Nègres elle est beaucoup plus large. Mais je ne suis pas encore parvenu à trouver la différence spécifique chez les peuples européens.

Mon sentiment physiognomonique m'a fait distinguer cent fois les nations parmi les soldats; cent fois, j'ai su distinguer, dans les hôpitaux, l'Ecossais, l'Irlandais et l'habitant de Londres, mais sans avoir jamais été capable de dessiner leurs traits distinctifs.

Le peuple de nos provinces est un amalgâme de presque toutes les nations du monde; mais dans les cantons éloignés et séquestrés, je trouve les figures plus plates et extrêmement élevées à partir des yeux.

h. — Extrait du manuscrit d'un savant de Darmstadt.

Tous les peuples qui habitent des contrées désertes, et qui en conséquence vivent pour la plupart de la culture du bétail et ne sont pas agglomérés dans un seul endroit, ne seraient jamais susceptibles du même degré de civilisation que les nations européennes, quand même ils ne vivraient pas toujours ainsi dispersés. Leurs facultés intellectuelles resteraient endormies, quand même on voudrait leur ôter la chaîne de l'esclavage. Voilà pourquoi les observations qu'on peut faire à leur égard sont toutes *pathognomoniques* (je suppose qu'on voulait écrire *physiognomoniques*), et l'on est obligé de s'arrêter aux limites de la réceptibilité de leurs facultés intellectuelles, parce qu'on n'a guère rien à dire sur leur action.

Les peuples qui ne portent ni cravates ni jarretières ne sont pas aussi misérables que nous le croyons : l'esclavage dans lequel ils vivent convient parfaitement à leur existence; ils sont beaucoup mieux nourris que le paysan chez nous, et n'ont à lutter ni contre les soucis de l'entretien, ni contre des fatigues accablantes. De même que les races de leurs chevaux surpassent les nôtres pour la taille et la vigueur, de même leurs campagnards surpassent ceux des nôtres qui sont propriétaires ou qui croient l'être. Leurs besoins sont simples, et ils ont tout l'esprit qu'il faut pour se procurer les moyens de les satisfaire presque tous par eux-mêmes. Un paysan russe ou un paysan polonais est, pour cette raison, charpentier, tailleur, cordonnier, maçon, couvreur, etc.; il faut voir les ouvrages de leurs mains, pour en concevoir la possibilité. De là provient leur habileté pour tous les arts et métiers, aussitôt qu'on leur en a fait comprendre les principes et les moyens de s'y prendre. Mais l'invention en grand n'est pas leur fait, parce que leur âme ressemble à une machine qui ne marche plus dès que le rouage de la nécessité et de la contrainte se trouve arrêté.

Parmi cette foule mélangée des nations qui respectent le sceptre russe, je laisse de côté les peuples de la vaste Sibérie, et ne me représente que le Russe proprement dit, qui touche au Finlandais, à l'Esthonien et au Livonien, puisque au commencement de l'Asie, son caractère, au premier abord, consiste dans une vigueur énorme et dans la solidité des nerfs. On reconnaît cette vigueur aussitôt, à la largeur de la poitrine et à l'énormité du cou, qu'on trouve droit comme celui de l'Hercule Farnèse, et cela sans aucune altération dans tout un vaisseau plein de matelots. La chevelure et la barbe sont noires, dures, épaisses, rudes, fortes; les yeux noirs comme la poix et enfoncés dans leur orbite; le front est court, serré vers le nez par une courbure; souvent la bouche se trouve être fine; mais habituellement elle est grossière, largement ouverte et fournie de grosses lèvres; quant aux femmes, les os solides de leurs joues, leurs tempes reculées et leurs nez obtus s'attachant à des fronts recourbés, fournissent peu de traits d'une beauté idéale. A un certain âge, les deux sexes sont portés à devenir bien gras. Leur force d'engendrement surmonte toute croyance.

Les Ukranéens dont se composent la plupart des régiments cosaques, habitent le centre; ils se distinguent des autres Russes presque autant que chez nous les Juifs des Européens. Ils ont la plupart des nez de milan; ils sont bien faits, d'une taille distinguée, adonnés à l'amour sensuel; d'ailleurs, paisibles et indulgents, habiles et dépourvus de fortes passions. Cela provient probablement de ce que depuis des milliers de siècles ils exercent l'agriculture, et habitent le pays le plus abondant et le plus fertile, sous un beau ciel tempéré, à peu près comme la France. On trouve généralement chez ce peuple, l'agilité, la souplesse et l'adresse du corps, jointes à un haut degré à une grande vigueur. Ils sont comme le mercure vis-à-vis du plomb, quand on les compare à nos gens du vulgaire, et l'on ne comprend guère comment nos ancêtres ont pu les traiter de stupides.

La même observation s'applique à la fois aux Turcs et aux Russes. C'est un amalgame du plus noble sang de l'Asie-Mineure avec les parties matérielles et grossières des races Tartares. Le Natolien est d'une nature toute spirituelle, qui se nourrit de contemplation. Il reste des journées entières, ou la vue attachée sur un seul point, ou jouant aux échecs et s'enveloppant dans le manteau de la taciturnité. Son œil est pur de désir, plein de sagacité et d'une ruse inoffensive, qui n'entreprend rien de grand; sa bouche est éloquente, sa barbe et sa chevelure, de même que son cou étroit, annoncent l'homme souple.

L'Anglais est droit dans sa démarche, et il se tient le plus souvent comme si une perche traversait son corps du sommet au talon. Ses nerfs sont vigoureux, et il est le meilleur coureur. Les muscles arrondis et sans plis de son visage me semblent le distinguer de toute autre nation. Il annonce rarement, à moins qu'il ne parle ou ne se meuve, le génie et cette adresse qu'il possède à un si haut degré. Son œil se tait et ne cherche pas à plaire. Son caractère est, comme sa chevelure et son habillement, simple en tout. Sans qu'il soit rusé ou sur ses gardes, il n'y a cependant qu'un sot qui puisse essayer de le tromper en quelque chose. Comme un bon chien, il ne se jette sur personne; mais excité, il est furieux. Comme il ne veut pas paraître meilleur qu'il est, il hait toutes les prétentions de ses voisins qui veulent étaler des qualités qu'ils ne possèdent pas. Jaloux de son existence privée, il s'inquiète peu de l'opinion publique, et tombe par-là dans la singularité. Son imagination est un feu de houille. Elle ne donne point d'éclat, et n'éclaire pas toute une place; mais elle produit une chaleur durable. De l'obstination dans les inventions et découvertes, et de la persévérance dans les principes ont enfin, dans le cours de nombreux siècles, formé et conservé au génie anglais ses lois de gouvernement, de commerce, de manufacture et de navigation. Son caractère est probe et fidèle à la parole donnée. Il ne donne jamais dans la débauche, en s'appuyant sur de faux principes, ni se fait jamais fort de la théorie du vice.

Le Français est sanguin par excellence et parmi toutes les nations. Il est léger, bon, prétentieux, mais revenant de bon cœur sur ses jactances, gai jusque dans la plus haute vieillesse, propre dans tous les temps aux jouissances de la vie, et par-là le meilleur homme de société. Sa démarche est dansante, sa langue sans accents, et son ouïe incurable. Son imagination poursuit les mêmes détails des objets avec la rapidité d'une montre à secondes; mais elle ne produit jamais de ces coups bruyants, forts et lents à la fois, qui annoncent à une nation quelque chose de nouveau. L'esprit est son héritage. Son visage est ouvert et annonce au premier abord mille choses agréables. — Il ne sait point se taire, soit des yeux, soit de la langue, soit des autres muscles de la figure. Sa loquacité et toute sa manière d'être est souvent étourdissante; mais ses défauts sont voilés sous le manteau de sa bonté naturelle. Autant sa configuration se distingue de celle de toute autre nation, autant il est difficile de l'exprimer par des paroles. On ne saurait trouver nulle part aussi peu de traits solides, profonds, et autant de mouvement. Le Français est tout jeu de mine, tout geste; aussi la première impression générale qu'il vous fait, vous trompe rarement, et vous l'annonce toujours tel qu'il est. Son imagination ne prend pas d'essor élevé, et le sublime dans tous les arts le contrarie; de là son aversion pour toute antique de la littérature et les arts, sa surdité pour la vraie musique et son aveuglement pour la haute beauté en peinture. Nous ajouterons ce dernier trait, qu'il s'étonne volontiers de tout et ne peut concevoir qu'il soit possible d'exister ailleurs qu'à *Paris*.

La figure de l'Italien est tout âme, sa langue tout exclamation, son mouvement tout gesticulation. Il est parfaitement fait, et son pays est la vraie résidence de la beauté. Le front court, le frontal orbitaire fortement dessiné, le caractère osseux du nez, le contour délicat de la bouche lui donnent un titre de parenté avec les formes de l'ancienne Grèce. Le feu de l'œil montre encore ici que le bienfaisant soleil produit des fruits *moraux* plus mûrs qu'au-delà des Alpes. Son imagination

est toujours éveillée, sympathisant toujours avec tout ce qui l'entoure, et de même que toute la création se réflechit dans le poème de l'Arioste, de même elle se réfléchit généralement dans le génie de la nation. La faculté qui a pu produire une telle œuvre est pour moi l'image du génie pris en général. Son chant aborde tout, tout chante par elle. Le sublime dans les arts est sa propriété. Le bas peuple seul peut passer pour perfide et rusé. La bonne partie de la nation est remplie des hommes les plus nobles et les meilleurs.

Le Hollandais est tranquille, inoffensif, borné, et il semble *ne rien vouloir*. Sa démarche et ses yeux ne disent rien pendant long-temps, et on peut passer toute une heure avec lui, avant qu'il lui échappe une opinion. Il a peu affaire à l'océan des passions, et les nations passeront devant ses yeux en tous les sens avec les drapeaux les plus bigarrés et enflés de tous les trente-deux vents : il restera tranquillement assis sur son siége. La possession et le repos, voilà ses dieux, et son âme s'occupe uniquement des arts qui contribuent à procurer ces biens de la vie.

Ce principe de se maintenir dans la jouissance assurée de ce qu'on a acquis, forme même l'esprit de ses lois politiques et commerciales. Il est tolérant pour tout ce qui divise l'homme dans le monde intellectuel, pourvu qu'on ne touche pas à sa profession et à la petite chapelle de sa secte. Le caractère de la fourmi paraît être à ce point l'emblême de cette nation qu'on peut par-là expliquer également d'où provient la philologie si vaine des Hollandais en toute sorte de littérature. Ce que l'imagination des hommes peut avoir jamais produit de création poétique d'une proportion petite ou grande, tout cela regarde fort peu ce peuple; il l'accepte, mais n'y ajoute rien. Nous entendons parler ici de l'habitant des provinces réunies, et non pas du Flamand dont le caractère jovial tient le milieu entre le Français et l'Italien, de sorte qu'il y aurait lieu à déterminer les faits marquants dans l'histoire de son art.

Un front élevé, des yeux à demi ouverts, un nez charnu, des muscles, des joues pendantes, une bouche large et ouverte, un menton large et des oreilles grandes et charnues me représenteraient parfaitement l'image du Hollandais.

L'Allemand rougit de ne pas tout savoir, et ne craint rien autant que d'être regardé comme un sot. Par simplicité il a souvent l'air d'un imbécile. Il n'est fier de rien autant que de son intelligence et de ses mœurs assurées. Il est incontestablement le meilleur soldat à la coupe moderne, et à coup sûr savant assez pour l'Europe tout entière. Au dire de tous les calendriers, il est inventeur; mais il l'est souvent avec si peu de bruit que les étrangers lui ravirent souvent sa gloire pour des siècles entiers sans qu'il s'en doutât. Sa figure ne parle pas de loin par l'effet comme une fresque, mais elle demande à être étudiée et examinée; sa bonhomie et sa bonté naturelle sont souvent ensevelies sous un air de morosité, et il faut toujours un trait pour faire sortir son visage de dessous le voile de la multiplicité. Il est difficile à mettre en mouvement, et, sans un verre de vieux vin, il ne parle pas facilement de lui-même. Le plus souvent il ne se doute pas de son propre prix, et il s'étonne de tout cœur à se voir considéré des autres comme étant quelque chose. La fidélité, l'amour du travail et la discrétion, voilà les trois colonnes qui soutiennent le sanctuaire de son caractère. L'esprit n'est pas son affaire, et à son défaut il se nourrit de sentiment. Le bien moral est la couleur dont il veut que toutes les œuvres de l'art portent la teinte. De là sa grande indulgence pour les pseudo-créations qui recouvrent ce masque. Son esprit épique et lyrique aime la marche solitaire, qui souvent lui inspire ces pensées grandes et gigantesques, mais ne lui présente que rarement les apparitions vives et lumineuses. Modéré dans l'usage des biens de cette vie, il a peu de penchant pour les plaisirs des sens et la débauche, ce qui fait qu'en retour il est raide et moins sociable que ses voisins.

C. — Physionomies locales.

Tout pays, toute province, toute ville, tout village a sa physionomie particulière et son caractère particulier, caractère évidemment approprié à cette physionomie. Qu'on dessine, par exemple, une ou deux douzaine de figures de paysans de plusieurs villages quelconques et qu'on les compare entre elles. Qu'on fasse de même pour plusieurs villes, aussi difficile qu'il sera d'exprimer et de déterminer en paroles le caractère commun de chacune de ces deux espèces de figures, autant il sera facile de reconnaître ce caractère. Le caractère d'une société en général n'est jamais difficile à trouver. Mais il est toujours difficile de trouver les traits particuliers qui fournissent le moyen de préciser exactement et par le dessin un tel caractère commun. La *généralité* se laisse peut-être découvrir par l'examen du tout, pourvu qu'il ne soit ni trop grand ni trop varié, ainsi que par la comparaison de ce tout avec d'autres touts voisins ou éloignés. La *particularité*, au contraire, c'est-à-dire les traits particuliers et caractéristiques, ces traits, dis-je, si l'on veut qu'ils soient clairs, perceptibles et propres à être enseignés, seront, comme nous avons dit tout à l'heure, beaucoup mieux et plutôt reconnus par l'examen et la comparaison de figures isolées. Quelques différentes que soient entre elles les figures les plus belles ou les plus laides d'une ville ou d'un village, les plus belles ont toujours quelque chose de local qui leur est commun avec les plus laides, *et vice versâ*. Mais il faut des sens délicats et beaucoup d'exercice pour découvrir facilement ce quelque chose. La forme de la figure en général, le caractère du profil, mais surtout la bouche et les dents, me paraissent jusqu'à présent les points les plus faciles à examiner et à comparer à cet effet.

D. — Un dernier mot sur les physionomies nationales.

L'histoire naturelle des figures nationales est possible et importante à la fois pour le philosophe et l'homme, pour celui qui pense et pour celui qui agit. C'est un des fondements les plus profonds, les plus inébranlables et éternels de la physiognomonie. Je le répète ici : nier la physionomie nationale et le caractère national, c'est nier le soleil qui est au ciel. Partout, je le sais, peuvent habiter la probité et la sagesse, sous chaque climat comme sous chaque extérieur national; je sais aussi que Dieu ne considère pas la personne ni le climat, mais que celui qui le respecte et l'honore lui est agréable, à quelque peuple ou à quelque climat qu'il appartienne. Mille exemples, je le sais, prouvent la vérité de ce mot de Juvénal :

« *Summos posse viros et magna exempla daturos*
» *Vervecum in patria crassoque sub aëre nasci :*

Mais il n'en reste pas moins vrai et évident que la liberté toute libre de Dieu, au moyen des causes médiatrices qui existent et opèrent dans chaque climat d'une manière déterminée quelconque, y forme en général des caractères tels qu'ils diffèrent d'autres caractères dans d'autres climats, et qu'apercevoir d'un seul regard ce concert aux mille voix de toutes les physionomies nationales, doit être pour lui comme pour tout être raisonnable un spectacle hautement intéressant. Cette diversité infinie, mais aboutissant cependant, sans doute, à un seul et même but, durera et doit nécessairement durer éternellement; de quelque manière que tout s'ennoblisse, se transforme et se divinise, chaque chose ne s'ennoblira, ne se transformera, ne se divinisera toujours que d'après sa nature particulière et les conditions particulières de son développement; jamais aucune espèce ne passera en une autre espèce, ni aucun individu en un autre individu. De même donc que pour les individus c'est une grâce divine et le gage d'une grâce éternelle que d'avoir reçu une physionomie plus intelligente et plus heureuse que d'autres individus, de même c'est un libre acte de grâce pour des nations entières que d'avoir reçu leur existence et leur développement sous un climat heureux, acte qui prépare à son auteur un culte éternel d'adoration et de reconnaissance. Cependant, les produits les plus bas de l'humanité ne doivent jamais désespérer; eux aussi sont les enfants du Père de tous; et l'aîné de tous les frères est leur frère à eux aussi; leur frère, qui parmi toutes les races, toutes les nations, toutes les peuplades, élit et élira les compagnons de son règne.

XLV. — Ressemblance des parents et des enfants.

LUCRÈCE :

« *Fit quoque ut interdum similes existere avorum*
» *Possint, et referant pro avorum sæpe figuras,*
» *Propterea, quia multi modi, primordia multis*
» *Mixta suo celant in corpore sæpe parentes,*
» *Quæ patribus patres tradunt à stirpe profecta,*
» *Inde venus varias producit scite figuras,*
» *Majorumque refert vultus, vocesque, comasque,*
» *Quandoquidem nihilo magis hæc de semine certo*
» *Fiunt, quam facies et corpora, membraque nobis.* »

A. La ressemblance des parents et des enfants nous frappe cent fois.

Les physionomies de famille sont aussi incontestables que les physionomies nationales; en douter, ce serait douter du soleil qui est au ciel; vouloir les expliquer entièrement, ce serait vouloir expliquer le secret irrésolvable de l'existence. Quelque frappante que soit d'ailleurs cette ressemblance entre les parents et leurs enfants, et quelque ordinaire qu'en soit l'observation; les rapports de la ressemblance des caractères et de celle des figures sont cependant loin d'être approfondis; et j'avoue que moi-même je n'en ai pas encore fait un examen sérieux et suivi. Voici le peu que j'en sais dire :

Lorsque le père est stupide au dernier point, et la mère intelligente, les enfants sont à coup sûr toujours extrêmement intelligents.

Lorsque le père est bon, très bon, les enfants ont, pour la plupart, de bonnes dispositions; ils ont au moins presque toujours beaucoup de bonté.

Les fils paraissent tenir de leur père, s'il est bon, plutôt leur caractère moral; et de leur mère, leur caractère intellectuel. Les filles héritent plutôt du caractère distingué de leur mère.

Si l'on veut bien reconnaître la ressemblance des enfants et des parents, il faut l'observer immédiatement, une ou deux heures seulement après leur naissance. On peut alors voir le plus facilement à qui l'enfant ressemble, quant à sa configuration fondamentale.

Cette première ressemblance véritable et fondamentale se perd ordinairement plus tard, et ne reparaît souvent qu'après beaucoup d'années, souvent même après la mort seulement.

Si les enfants gagnent visiblement et indubitablement en ressemblance avec leurs parents, à mesure qu'ils gagnent en âge, on peut être certain de la même progression, quant à la ressemblance des caractères. Quoique bien souvent le caractère des enfants paraisse être dissemblable avec celui de leurs parents, malgré la ressemblance physique qui existe entre eux, on trouvera cependant toujours que cette dissemblance dépend plutôt de la différence des circonstances extérieures, et que cette dernière doit être énorme pour ne pas être tôt ou tard vaincue par la ressemblance physique.

Je crois que c'est du père fortement dessiné que provient la solidité et l'espèce, je dis l'espèce (non la forme), des os et des muscles; et que c'est de la mère fortement dessinée que provient l'espèce des nerfs et la forme du visage, à moins que l'imagination et l'amour conjugal de la mère n'aient pris, pour ainsi dire, de fortes racines dans les traits du mari.

Il y a certaines formes de visage chez les enfants, qui paraissent encore être indécises, qui paraissent hésiter entre la ressemblance paternelle et la ressemblance maternelle. Dans ce cas, il est vrai, les circonstances extérieures, et surtout la prépondérance de l'amour du père ou de celui de la mère, et le commerce plus ou moins fréquent avec l'un ou avec l'autre, peuvent être d'une influence déterminante.

On remarque aussi parfois que des enfants ressemblent d'abord étonnamment à leur père, mais que long-temps après ils paraissent presque en tout point perdre cette ressemblance, pour se transformer en l'image de leur mère.

Je n'entreprendrai point d'expliquer la moindre chose des phénomènes extraordinaires de cette espèce; mais ce qui est permis à la philosophie la plus modeste, la seule chose, qu'à mon avis, elle puisse ou doive faire, c'est d'éclairer ces cas si extraordinaires et si rares par l'analogie des cas connus, bien que ces derniers ne soient pas moins difficiles à comprendre.

Nous avons la certitude que toutes les taches de mère et ces nombreux phénomènes

qui y sont analogues, proviennent, non du père, mais de l'imagination de la mère; nous savons même que les enfants ne ressemblent surtout de préférence à leur père, que lorsque la mère joint une imagination très vive à son affection ou à son respect pour son mari; c'est donc, comme nous avons déjà observé, la matière plutôt et la quantité de la force et de la vie qui paraît être due au père; tandis que la sensibilité, la qualité des nerfs, la forme et l'expression de la figure ont leur source dans la mère. Or, quand *dans un certain moment décisif*, l'imagination de la mère passe promptement de l'image du père à sa propre image, cette transition pourra être regardée comme la cause que les enfants ressemblent d'abord à leur père, et après à leur mère.

Il y a certaines formes de figure, certains traits du visage qui se transmettent fort long-temps, et d'autres qui s'effacent bientôt. Ce ne sont pas les figures les plus belles ou les plus laides, celles qui en générat sont regardées comme telles, qui passent le plus long-temps en héritage du père au fils; les figures médiocres ou insignifiantes ont tout aussi peu de durée dans les familles; mais les formes de figure, grandes ou petites, se maintiennent et se transplantent le plus facilement et le plus long-temps.

Les parents aux nez petits ont des enfants aux nez les plus grands et les plus distingués : l'inverse a rarement lieu. Si le père ou la mère a le nez, c'est-à-dire les os du nez, très forts, il est bien certain qu'au moins un des enfants en héritera, et un pareil nez ne sortira plus facilement de la famille, surtout lorsque c'est la lignée féminine qui en hérite. Il se pourra qu'il reste incognito pendant beaucoup d'années, mais tôt ou tard il se développera, et c'est surtout un ou deux jours après la mort que se produira de la manière la plus sensible sa ressemblance avec le nez original.

Lorsque la mère a les yeux excessivement vifs, on peut être à peu près certain que la plupart de ses enfants en hériteront; car l'imagination d'une mère ne se mire ni ne se perd en rien avec autant d'amour qu'en ses propres yeux. Aussi le sentiment physiognomonique s'attache bien plus gracieusement aux yeux qu'au nez et aux autres traits du visage. Quand une fois les femmes auront le courage d'étudier autant la physionomie de leurs nez et des traits de leur visage en général, il est probable que ces derniers alors se transmettront avec la même facilité.

Les fronts courts et voûtés se transmettent très facilement, mais ils ne durent pas fort long-temps. On peut en dire : *Quod citò fit, citò perit.*

Il est tout aussi constant et tout aussi inexplicable que certaines physionomies frappantes des personnes les plus fécondes s'éteignent sans postérité ressemblante, qu'il est constant et inexplicable que d'autres physionomies ne périssent jamais.

Il n'est pas moins remarquable qu'une physionomie paternelle ou maternelle, fortement dessinée, se perd quelquefois totalement dans les enfants, pour reparaître complétement dans les enfants des enfants.

Plus l'amour véritable vivra dans les cœurs des parents; plus ces cœurs seront remplis de douceur, d'une affection pure et fidèle; plus cet amour mutuel du père et de la mère se confondront naturellement et sans contrainte : plus les physionomies des enfants paraîtront être composées des traits de leurs parents; aussi un tel amour, une telle sympathie présupposent-ils un certain degré d'imagination susceptible de recevoir en soi les formes de l'objet aimé.

De tous les tempéraments, aucun ne se transmet aussi facilement que le sanguin, et avec lui la légèreté du caractère. Quand une fois la légèreté s'est implantée dans une famille, il ne faut pas peu d'efforts et de souffrances pour l'en extirper.

Le tempérament mélancolique du père se transmet facilement, par la crainte naturelle de la mère que son enfant n'en hérite. Remarquons bien que cela a lieu surtout lorsque, dans un moment décisif, la mère est subitement saisie de cette crainte; le tempérament dont il s'agit se transmettra plus difficilement si la crainte de la mère est continuelle et réfléchie. Ainsi les mères qui, pendant tout, ou presque tout le temps de leur grossesse ont eu peur de mettre au jour un enfant difforme ou couvert de taches de mères, parce qu'elles se souviennent d'avoir vu des objets hideux et répugnants, donnent la vie, pour la plupart, à des enfants les mieux faits et

sans aucune tache, précisément parce que leur crainte n'était pas véritable, parce qu'elle n'était que factice, parce qu'elle n'était pas l'effet fulminant d'une apparition soudaine, excitant en elles l'horreur et le dégoût.

Quand une fois le tempérament colérique est entré violemment et fortement dans une famille par le père et la mère, il pourra se passer des siècles entiers avant qu'il ne se tempère. Le flegme ne se transmet pas aussi facilement, lors même que père et mère sont flegmatiques; car, il y a certains moments de la vie où l'homme flegmatique agit avec toute sa force et toute son âme, précisément parce qu'il agit rarement, et ces mouvements peuvent et doivent nécessairement produire des effets durables. Mais rien ne paraît se transmettre aussi bien que l'activité et l'application, pourvu qu'elles aient leur source dans l'organisation des parents, et dans le besoin qu'ils ont d'agir et de se remuer; il se passera bien des années avant que s'éteigne la descendance d'un couple conjugal, actif et laborieux, travaillant non-seulement pour gagner sa vie, mais par besoin d'activité; car les mères les plus laborieuses sont en même temps les plus fécondes.

B. — Quelques remarques sur les idées de Buffon, Haller *et* Bonnet, *concernant la ressemblance des enfants avec leurs parents.*

a. On connaît bien la théorie, ou plutôt l'hypothèse de Buffon sur la naissance des corps humains.

Voici comment Haller l'a présentée, d'une manière abrégée, mais exacte :

Les deux sexes ont leur semence composée de molécules, toutes formées et mobiles, de la réunion desquelles naît le *fœtus*.

Ces molécules contiennent la ressemblance avec toutes les parties du père ou de la mère. La nature, cette artiste expérimentée, les a séparées des parties grossières et informes des sucs humains, et leur a donné l'empreinte de toutes les parties du corps du père et de la mère. De là provient la ressemblance des enfants avec leurs parents. Ceci nous explique le mélange qui existe dans les enfants des traits du père avec ceux de la mère, les taches des animaux, lorsqu'on accouple un mâle et une femelle de différentes couleurs, l'état intermédiaire des mulâtres entre les blancs et les nègres, ainsi que bien d'autres questions, que la théorie du développement a bien de la peine à résoudre.

Si nous demandons comment ces molécules peuvent recevoir la structure intérieure du corps paternel ou maternel, tandis qu'elles ne devraient être que les empreintes des vaisseaux creux; M. de Buffon nous répond : « Nous ne connaissons pas toutes les forces de la nature, qui, à l'exclusion des hommes, ses élèves, s'est réservé l'art de former des moules intérieurs et des empreintes intérieures qui rendent toute la densité du moule.

Haller, à ce qu'il me semble, a réfuté ce système d'une manière victorieuse dans la préface de son « *Histoire universelle de la nature;* » mais loin d'expliquer la ressemblance des parents et des enfants, il l'a plutôt niée, ou du moins il a paru la nier en s'étendant sur la dissemblance physiologique intérieure des corps humains, qu'il oppose principalement à Buffon. L'hypothèse de ce dernier révolte toute philosophie. C'est une création absurde, à laquelle Buffon peut difficilement croire lui-même. Elle a été suffisamment combattue dans les « *tous organiques* » de Bonnet, de qui, du reste, nous ne pouvons pas admettre toute la théorie. Nous verrons tout à l'heure comment, lui aussi, a esquivé la question de la ressemblance des parents et des enfants, en cherchant plutôt à amoindrir qu'à aplanir les difficultés qu'elle opposait à son système.

C. Bonnet, « *sur les corps organisés,* » Tom. I, ch. V, § 63, 66. *Question :* « Les germes de la même espèce de corps organiques sont-ils entièrement semblables ou individuellement différents les uns des autres ? Ne diffèrent-ils que d'après les organes qui caractérisent les sexes ? Ou bien y a-t-il entre eux une différence semblable à celle que nous observons parmi les substances individuelles d'une même espèce de plante ou d'animal ? »

Réponse. Si nous considérons la variété immense qui règne dans la nature, la dernière supposition paraît la plus fondée. Les différences que nous remarquons aux individus de la même espèce dépendent peut-

être plus de la première configuration du germe que du concours des sexes.

Sur la ressemblance des enfants avec leurs parents.

Je dois cependant avouer que j'ai été peu porté, jusqu'à ce moment, à vouloir expliquer, au moyen de l'hypothèse mentionnée plus haut, les traits de ressemblance que nous fait découvrir la comparaison des enfants avec leurs parents. Mais ces traits mêmes ne sont-ils pas fort équivoques?

Ne prenons-nous pas, continue notre philosophe, pour la cause d'un fait physique, ce qui est loin d'avoir produit ce fait? Le père est bossu, je suppose, l'enfant aussi est bossu; par conséquent, c'est ainsi qu'on conclut, l'enfant tient sa bosse de son père. Cela peut être vrai, comme il peut ne pas l'être. Les causes de ce fait peuvent être fort variées et fort nombreuses.

Il est moins difficile d'expliquer les maladies héréditaires. On comprend très bien que des humeurs corrompues modifient considérablement le caractère naturel du germe. Or, si les parties vicieuses du père ou de la mère le sont également dans l'esprit, cela provient nécessairement de l'uniformité de ces parties, qui les soumet aux mêmes maladies. Au reste, les difformités du corps ont souvent pour cause des maux héréditaires, ce qui amoindrit considérablement la difficulté dont il s'agissait tout à l'heure. Les humeurs destinées à se répandre dans certaines parties, étant mauvaises, il en résulte que ces dernières en sont plus ou moins affectées. La difformité plus ou moins grande de ces parties dépendra du degré auquel elles sont susceptibles de recevoir ces mauvaises impressions.

Réflexion. Bonnet n'a pu trouver dans son hypothèse la raison des ressemblances de famille. Mais suivons-le sur le terrain qui lui présente cependant quelque fondement naturel de ces ressemblances, celui des maladies héréditaires. S'il faut nécessairement que les humeurs viciées du père ou de la mère altèrent beaucoup le germe et amènent des modifications sensibles et analogues dans les mêmes parties dans lesquelles les parents sont affectés, modifications qui constituent des difformités plus ou moins grandes, selon la faculté du germe, soit de recevoir des impressions, soit d'y résister : pourquoi, dans ce cas, les humeurs saines des parents, laisseraient-elles, au contraire, le germe tel qu'il est, bien que ces humeurs soient destinées à le pénétrer et à en favoriser le développement, bien que la nature de leur mélange et de leur influence soit tout autant décidée en petit chez l'enfant qu'en grand chez le père ou la mère?—Puisque le père et la mère s'assimilent tous les aliments dont ils se nourrissent, puisque, d'après le résultat général, des observations les plus profondes, leurs liqueurs séminales ne sont autre chose qu'un extrait concentré et spiritueux de la surabondance de tous leurs sucs et de toutes les forces répandues dans leurs corps, pourquoi ces liqueurs non viciées n'influeront-elles pas tout autant sur la ressemblance des enfants avec les parents que les humeurs corrompues? Cette influence, j'en conviens, doit varier à l'infini, selon les circonstances infiniment variables dont elle est accompagnée, elle n'empêchera point que le germe ne conserve dans un degré éminent son caractère propre, caractère qui différera toujours essentiellement du père et de la mère, ou bien qu'il ne contracte qu'une légère affinité avec ces derniers, ce qui peut être l'effet de mille causes différentes. Ainsi donc, en considérant sommairement les ressemblances et les dissemblances de famille, il paraît que la nature, disposée comme elle l'est pour la propagation des espèces, a établi une sorte d'équilibre entre la force individuelle du germe primitif et la force assimilatrice des parents; équilibre tel, que ni la propriété originale et primitive du germe ne disparaisse totalement, ni la faculté d'assimilation des parents ne puisse prédominer, mais que les deux agissent réciproquement l'un sur l'autre, que les deux soient soumises à l'influence de mille circonstances qui peuvent hâter ou arrêter leur développement, afin de manifester davantage dans toute sa grandeur et sa magnificence, l'immense variété et la richesse admirable de la création animée et sa dépendance de celui qui est le principe et l'auteur de toutes choses (1).

(1) Passage communiqué par un ami.

Jusqu'ici ce que les observations multipliées que j'ai eu l'occasion de faire sur la ressemblance des enfants avec leurs pères, m'ont évidemment démontré, c'est que ni la théorie de *Bonnet* ni celle de *Buffon* ne suffisent pour expliquer, d'une manière satisfaisante, ce phénomène, qu'aucun hypothèse, aucun sophisme ne sauraient faire disparaître. On a beau diminuer les difficultés, il reste toujours une infinité de faits visibles aux yeux de tout le monde. Si le germe *préformé* gît dans la mère, ce germe peut-il déjà avoir une aptitude physionomique? peut-il d'avance ressembler au père futur, le premier ou le second que le hasard amène? sinon, d'où naît cette parfaite ressemblance? si l'on dit au contraire que le germe physionomique provient du père, comment se fait-il que tantôt l'enfant ressemble à la mère, tantôt au père, souvent à tous les deux, souvent même à aucun des deux?

Il me semble qu'il doit exister dans la mère un atome de germe, c'est-à-dire un tout susceptible d'organisation, et disposé à recevoir la forme humaine; mais cet atome ne peut être autre chose que la base du principe déterminant, de ce *je ne sais quoi* qui émane du père et de la mère pour devenir la *causa efficiens* de la vification. Ce germe préexistant, non encore déterminé d'abord, bien qu'analogue au tempérament et à la complexion de la mère; ce germe préadapté d'une manière générale à la forme humaine, reçoit une physionomie particulière, individuelle, personnelle, selon la constitution du père et de la mère, et selon la nature du moment de la réception; peut-être aussi selon celle de certains moments décisifs qui y succèdent. Une immense part d'influence reste toujours à la liberté naturelle de l'homme comme au mode de sa procréation. Nous pouvons détériorer nos sucs ou les améliorer, calmer nos émotions ou les exciter, réveiller réciproquement un amour plus ou moins violent, tendre ou amollir les facultés l'un de l'autre, etc. C'est par conséquent de tous ces motifs, et non d'une préformation physionomique antérieure à la génération, du moins pas exclusivement de cette dernière, il s'en faut bien, que dépend, et la nature des os, et celle des muscles et des nerfs, comme par suite celle du caractère. Bien qu'à tout prendre, le germe primitif, organique et impressionable ait toujours une individualité propre, disposée par sa nature à recevoir certaines impressions spiritueuses seulement, et à en repousser d'autres. Mais passons à un autre sujet.

XLVI. — Quelques observations sur des nouveaux-nés, des mourants et des morts.

J'ai observé plusieurs enfants, une heure à peu près après leur naissance qui s'était effectuée sans difficulté, et j'ai trouvé, dans leur profil, une ressemblance frappante, bien que rajeunie, avec celui de leurs pères. Cette ressemblance de l'enfant avec le père en peu de jours se perdit presque totalement. L'influence du plein air, de la nourriture, peut-être aussi de la position modifièrent tellement ses contours, qu'on croyait voir devant soi un tout autre homme.

J'ai vu des enfants, morts l'un à peu près six semaines, l'autre quatre ans après la naissance; et peut-être douze heures après leur mort, j'ai retrouvé complétement ce même profil que j'avais observé une heure après leur naissance, avec cette différence, seulement bien naturelle, que les profils morts étaient plus solides et plus tendus que les vivants; trois jours après, cette ressemblance s'était encore visiblement effacée.

J'ai vu morts, deux hommes, l'un de cinquante et l'autre de soixante-dix ans, qui dans leur vie ne paraissaient pas avoir la moindre ressemblance avec leurs fils, dont les figures semblaient même appartenir à un tout autre rang que ceux des pères. Le second jour après leur mort, le profil de l'un ressemblait au profil de son aîné, celui de l'autre au profil de son troisième fils, d'une manière tout aussi frappante que ces enfants dont nous venons de parler, avait ressemblé une heure après leur mort à leur profil vivant. De même qu'auparavant, une partie de cette ressemblance se perdit au troisième jour.

Les morts que j'ai vus m'ont tous ensemble donné lieu à cette observation, qu'à peu près seize, dix-huit ou vingt-quatre heures après leur mort, selon la maladie à laquelle ils avaient succombé, ils étaient d'un dessin plus beau qu'ils n'en eurent jamais de leur vie, d'un dessin bien plus précis, plus proportionné, plus symétrique, plus homogène, plus noble, que dis-je, plus sublime!

N'y aurait-il pas, me disais-je alors, une physionomie fondamentale commune à tous les hommes? physionomie troublée, emportée par le flux et le reflux des événements et des passions; mais qui peu à peu se rétablit par le repos de la mort, comme l'eau troublée redevient limpide, lorsqu'elle reste sans être remuée.

Chez quelques mourants qui dans leur vie n'avaient eu rien moins qu'un caractère noble, grand ou sublime, j'ai remarqué à quelques heures, chez quelques-uns à peu de moments avant leur mort (l'un d'eux était en délire), j'ai remarqué, dis-je, un ennoblissement inexprimable de leur physionomie: l'homme était tout changé! cou, teint, grâce, contours, tout était nouveau, tout nous offrait un aspect d'aurore, de ciel, d'une noblesse, d'une grandeur indicibles. Le moins attentif était forcé de faire attention, le moins sensible de sentir! C'est *l'image de Dieu* que j'ai vu briller sous les débris de la pourriture, et je me retournai, me tus et adorai. Oui, tu existes, magnificence de Dieu, tu existes même dans les hommes les plus faibles, les plus corrompus!

XLVII. — Sur quelques parties isolées du corps humain.

A. *Du front.*

Voici mes propres observations sur le front de l'homme.

La forme, la hauteur, la voûte, la proportion, la position plus ou moins oblique ou droite de la partie osseuse du front annoncent les dispositions de l'homme, la mesure de ses facultés, sa façon de penser et de sentir; la peau du front, sa position, sa couleur, ses plis ou sa tension, marquent sa passion momentanée, l'état actuel de son esprit; la première indique par conséquent la mesure interne de nos facultés, la seconde l'application de ces facultés.

La partie solide et intérieure reste toujours telle qu'elle est, quand même la peau extérieure se ride. Les rides varient même selon la constitution interne des os du front. Certains os aplatis amènent certaines rides, les os voûtés amènent d'autres rides; de sorte que, considérées par elles-mêmes, les rides font juger de la forme du front, *et vice versâ.* Tel front n'est capable que de rides perpendiculaires, tel autre front n'en produit que des horizontales, un troisième n'en admet que des arquées, et un quatrième enfin ne forme que des rides mêlées et confuses. Les fronts en forme de coupe et sans angles, lorsqu'il arrive qu'ils se rident, produisent ordinairement les rides les plus simples et les plus unies.

Mais laissons là les rides. Ce que les physiognomonistes anciens et les modernes n'ont guère précisé, le véritable dessin, les contours et la position du front, sont ce qu'il y a de plus essentiel pour l'étude physiognomonique.

Vus de profil, les fronts peuvent se réduire à trois classes principales: ils sont ou penchés en arrière, ou perpendiculaires, ou proéminents. Chacune de ces classes a une quantité de subdivisions, qu'il est facile d'ailleurs de réduire en espèces.

En voici les principales (*a*):

1. Les fronts à lignes droites.
2. Les fronts dont les lignes, moitié droites, moitié courbes, se confondent.
3. Ceux dont les lignes, moitié droites, moitié courbes, se coupent.
4. Les fronts à lignes courbes, simples.
5. Les fronts à lignes courbes, doubles ou triples.

Ajoutons quelques observations particulières (*b*):

1. Plus le front est long, plus l'esprit embrasse d'objets, mais plus aussi il est dépourvu d'énergie.
2. Plus le front est serré, court, compacte, plus le caractère est concentré, solide et ferme.
3. Plus les contours sont arqués et dé-

nués d'angles, plus le caractère est doux et flexible; plus ceux-là sont droits, plus celui-ci est ferme et dur.

4. La perpendicularité complète du front depuis les cheveux jusqu'aux sourcils est le signe du manque total d'intelligence.

5. Une perpendicularité qui se voûte doucement par le haut, comme celle du n° 6, marque les meilleures dispositions pour la réflexion froide, silencieuse et profonde.

6. Les fronts proéminents, comme le 9, le 10, le 11 et le 12, sont imbéciles, peu mûrs, faibles et stupides.

7. Ceux qui sont penchés en arrière, comme le 1, le 2, le 3 et le 4, annoncent en général de l'imagination, de l'esprit et de la délicatesse.

8. Les fronts ronds et préominents par le haut, mais droits par le bas, et perpendiculaires dans l'ensemble, à peu près comme le n° 7, sont très intelligents, très vifs, très susceptibles, très violents, et froids comme la glace.

9. Les fronts à lignes droites et d'une position oblique, marquent également de la violence et de la vivacité d'esprit.

10. Les fronts arqués, comme le n° 5, semblent particulièrement appartenir à des femmes. Le 5 est *clairvoyant.* (Je n'aime pas à me servir du mot *penseur,* en parlant du sexe féminin; les femmes les plus raisonnables pensent peu, ou ne pensent guère : elles *voient* les images, elles savent les ranger à côté les unes des autres, mais elles ne savent guère manier les abstractions.) Le 8 est ennuyeusement bête; le 12 est le *nec plus ultrà* de la stupidité et de la faiblesse.

11. Une heureuse association de lignes droites et de lignes arquées, en même temps qu'une heureuse position du front, annonce la vraie sagesse. Par heureuse association des lignes, je comprends celle qui leur permet de se confondre insensiblement; par heureuse position, celle qui n'est ni trop perpendiculaire, ni trop penchée en arrière, à peu près comme dans le 2.

12. Je serais presque porté à établir comme axiome physiognomonique, que toute forme droite des lignes est à toute forme courbée, comme la force à la faiblesse, la raideur à la flexibilité, l'intelligence aux sens.

13. J'ai toujours remarqué que le frontal orbitaire en saillie est joint à une grande sagacité et à une aptitude particulière aux entreprises dont la prudence seule peut garantir le succès.

14. Mais aussi sans cet angle saillant il y a des têtes excellentes qui n'en ont que plus de solidité, lorsque le bas du front s'affaisse comme un mur perpendiculaire sur des sourcils horizontalement placés, et qu'il s'arrondit et se voûte insensiblement des deux côtés vers les tempes.

15. Des fronts perpendiculaires, posés en avant, sans être immédiatement assis sur la racine du nez, étroits, plissés, courts et lisses, sont la marque certaine de faibles moyens, de peu d'esprit, et surtout de peu d'imagination et de sensibilité.

16. Les fronts chargés de beaucoup de protubérances anguleuses et noueuses annoncent toujours une activité prompte, vive, bouillante, et en même temps opiniâtre jusqu'à la dureté.

17. Tout front qui, dans son profil, présente deux arcs proportionnés, dont l'inférieur avance, est constamment le signe d'un esprit clair et sain et d'une bonne complexion.

18. J'ai toujours reconnu un caractère grand et généreux à ceux dont le frontal orbitaire est arqué d'une manière précise, prononcée, de sorte qu'ils sont faciles à dessiner. Toutes les têtes idéales de l'antiquité sont arquées ainsi.

19. Les fronts carrés, mais dont les marges latérales sont très étendues, et le frontal orbitaire bien solide, annoncent les caractères les plus prudents et les plus sûrs.

20. Les rides perpendiculaires du front, quand elles lui sont analogues, marquent une forte application et beaucoup d'énergie; les rides horizontales, au contraire, qui sont coupées au milieu, soit vers le haut, soit vers le bas, accompagnent, en général, la négligence et la faiblesse.

21. De profondes incisions perpendiculaires dans les os du front, entre les sourcils, appartiennent toujours à des gens pleins d'aptitude, dont l'esprit est sain, le caractère noble et indépendant, pourvu cependant que cette marque ne soit pas contrebalancée par des traits positivement contradictoires.

22. La *vena frontalis,* ou l'*Y* bleuâtre au milieu d'un front ouvert, sans rides et bien

voûté, est toujours le signe de talents extraordinaires, et d'un caractère noble et enthousiaste.

23. Les signes les plus distinctifs d'un front parfaitement beau, et qui exprime autant d'intelligence que de noblesse sont :

(*a*) Une proportion frappante avec le reste de la figure, c'est-à-dire une longueur égale à celle du nez et à celle de la partie inférieure du visage.

(*b*) De la largeur, qui, par le haut, prend une forme ovale (comme chez la plupart des grands hommes de l'Angleterre), ou une forme carrée.

(*c*) De la pureté, exempte de toute espèce d'inégalités et de rides permanentes. Un tel front doit pourtant être susceptible de rides, mais seulement dans les moments d'une méditation, d'une affliction profondes, ou par un mouvement de juste indignation.

(*d*) Un pareil front doit reculer par le haut et s'avancer par le bas.

(*e*) Le frontal orbitaire doit être simple, horizontal, et, vu d'en haut, il doit présenter un arc régulier et pur.

(*f*) Il peut avoir au milieu une petite cavité perpendiculaire et transversale, mais visible seulement par un jour clair et venant d'en haut; aussi faut-il qu'elle partage le front en quatre cases presque égales.

(*g*) La couleur de la peau doit être plus claire que celle des autres parties du visage.

(*h*) Les contours doivent être partout tels, que si l'on ne voit qu'une section du front, à peu près le tiers, on ne sache jamais, s'il décrit une ligne droite ou courbe.

24. Garde-toi de te lier d'amitié avec des hommes dont les fronts sont courts, ridés, noueux, irréguliers, enfoncés d'un côté, échaucrés et se plissant toujours d'une différente manière.

25. Ne désespère jamais d'un homme, d'un ami, d'un ennemi, d'un enfant, d'un frère, d'un malfaiteur même dont le front est encore bien proportionné et couvert. Sois certain que dans ce cas il est encore susceptible de se corriger.

B. *Des yeux.*

Les yeux bleus annoncent, en général, plus de faiblesse, un caractère plus mou et plus efféminé que ne font les yeux bruns ou les noirs. Ce n'est pas qu'il n'y ait pas un nombre immense d'hommes vigoureux avec des yeux bleus, mais il y en a beaucoup plus encore d'un esprit mâle, énergique, profond, qui les ont bruns. Il serait intéressant d'examiner d'où il vient qu'en Chine et aux îles Philippines on trouve rarement des yeux bleus, pourquoi on n'en rencontre que chez les Européens, ou chez ceux qui sont nés dans ces pays de parents européens, ce qui est d'autant plus remarquable que les Chinois sont le peuple le plus mou, le plus voluptueux, le plus paisible et le plus paresseux de la terre entière.

Les gens d'un tempérament colérique ont des yeux de toutes sortes, mais plus souvent de couleur brune ou verdâtre que bleue. Les yeux verdâtres sont presque une marque distinctive de vivacité, de feu et de courage.

Je n'ai presque jamais rencontré des yeux bleu-clairs chez des gens mélancoliques; je n'en ai vu que rarement à des personnes d'un tempérament colérique. Ce sont les flegmatiques, conservant un grand fonds d'activité, qui en ont le plus fréquemment.

Les yeux constitués de manière à ce que l'arc inférieur de la paupière d'en haut forme un plein cintre, sont toujours la marque d'un bon naturel, de beaucoup de délicatesse, mais aussi d'un caractère timide, craintif et faible. Les yeux ouverts, non comprimés, et formant des angles allongés, aigus et pointus vers le nez, n'appartiennent, pour la plupart qu'à des hommes très intelligents et d'un esprit fort subtil.

Quand la paupière se dessine horizontalement au-dessus de la pupille, et qu'elle coupe diamétralement la prunelle, elle annonce toujours un homme très judicieux, très adroit et très fin; bien entendu que cette finesse, cette adresse n'exclut nullement la loyauté du caractère.

Les yeux largement ouverts, qui laissent paraître beaucoup de blanc sous la prunelle, « appartiennent aux hommes les plus timides et les plus flegmatiques, mais également aux hommes les plus courageux et les plus ardents. En plaçant les uns à côté des autres, on distinguera facilement la faiblesse et l'indécision d'une part, l'énergie et la détermination de l'autre. Les derniers sont dessinés

avec plus de précision et de hardiesse; ils sont moins échancrés, et ils ont des paupières partout plus épaisses, plus courtes, mais en même temps moins charnues.

(1) *Supplément extrait de Buffon :*

« Les couleurs les plus ordinaires dans les yeux sont l'orangé et le bleu, et le plus souvent ces couleurs se trouvent dans le même œil. Les yeux que l'on croit être noirs ne sont que d'un jaune-brun ou d'orange foncé; il ne faut, pour s'en assurer, que les regarder de près; car, lorsqu'on les voit à quelque distance, ou qu'ils sont tournés à contre-jour, ils paraissent noirs, parce que la couleur jaune-brun tranche si fort sur le blanc de l'œil, qu'on la juge noire par l'opposition du blanc. Les yeux qui sont d'un jaune moins brun, passent aussi pour des yeux noirs, mais on ne les trouve pas aussi beaux que les autres, parce que cette couleur tranche moins sur le blanc. Il y a aussi des yeux jaunes et jaunes-clairs : ceux-ci ne paraissent pas noirs, parce que ces couleurs ne sont pas assez foncées pour disparaître dans l'ombre. On voit très communément dans le même œil des nuances d'orangé, de jaune, de gris et de bleu : dès qu'il y a du bleu, quelque léger qu'il soit, il devient la couleur dominante. Cette couleur paraît par filets dans toute l'étendue de l'iris, et l'orangé est par flocons autour et à quelque petite distance de la prunelle, le bleu efface si fort cette couleur, que l'œil paraît tout bleu, et on ne s'aperçoit du mélange de l'orangé qu'en le regardant de près. Les plus beaux yeux sont ceux qui paraissent noirs ou bleus; la vivacité et le feu, qui font le principal caractère des yeux, éclatent davantage dans les couleurs foncées que dans les demi-teintes de couleur; les yeux noirs ont donc plus de force d'expression et plus de vivacité; mais il y a plus de douceur, et peut-être plus de finesse dans les yeux bleus; on voit dans les premiers un feu qui brille uniformément, parce que le fond, qui nous paraît de couleur uniforme, renvoie partout les mêmes reflets; mais on distingue des modifications dans la lumière qui anime les yeux bleus, parce qu'il y a plusieurs teintes de couleurs qui produisent des reflets différents.

Il y a des yeux qui se font remarquer sans avoir, pour ainsi dire, de couleur : ils paraissent être composés différemment des autres; l'iris n'a que des nuances de bleu ou de gris, si faibles, qu'elles sont presque blanches dans quelques endroits. Les nuances d'orangé qui s'y rencontrent sont si légères, qu'on les distingue à peine du gris et du blanc, malgré le contraste de ces couleurs; le noir de la prunelle est alors trop marqué, parce que la couleur de l'iris n'est pas assez foncée; on ne voit, pour ainsi dire, que la prunelle isolée au milieu de l'œil; ces yeux ne disent rien, et le regard en paraît fixe ou effaré.

Il y a aussi des yeux dont la couleur de l'iris tire sur le vert; cette couleur est plus rare que le bleu, le gris, le jaune-brun; il se trouve aussi des personnes dont les deux yeux ne sont pas de la même couleur : cette variété, qui se trouve dans la couleur des yeux, est particulière à l'espèce humaine, à celle du cheval et à celle du chien.

C'est surtout dans les yeux que se peignent les images de nos secrètes agitations, et qu'on peut les reconnaître : l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun organe; il semble y toucher, et participer à tous ses mouvements; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment : c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

2. Qu'on compare aussi, si l'on en a le loisir : *Georges Daumer: Dissertatio de Oculiloquio, Altorfi*, 1702.

3. *Winkelmann, de l'Art des Grecs*, 53 :

« La forme des yeux diffère dans les ouvrages de l'art comme dans ceux de la nature. Cette différence est telle dans les images des divinités et les têtes idéales, que c'est par les yeux surtout qu'on distingue les premières. *Jupiter, Apollon et Junon* les ont grands et arrondis; la coupe en est plus étroite dans sa longueur qu'à l'ordinaire,

afin que l'arc qui la couronne en reçoive plus de majesté. *Pallas* a également de grands yeux, mais elle a les paupières baissées, afin que son regard ait un air plus virginal. *Vénus*, au contraire, a les yeux petits; la paupière inférieure, tirée en haut, caractérise cette grâce et cette langueur, que les Grecs nomment ὑγρόν. Ce sont des yeux de cette nature qui distinguent *Vénus Uranie* de Junon. Ceux qui n'ont pas fait cette observation, ont pris Vénus Uranie pour une Junon, parce que toutes deux sont ceintes d'un diadème. Beaucoup d'artistes modernes paraissent avoir voulu surpasser les anciens en s'imaginant de rendre le Βοῶπις d'Homère, s'ils donnaient tant de saillie au globe de l'œil qu'il débordât son orbite. C'est avec de pareils yeux que s'offre la tête moderne de la prétendue *Cléopâtre* dans la villa Médicis; les yeux de cette tête ressemblent assez à ceux des pendus. Cependant, un sculpteur de nos jours paraît avoir pris pour modèle ces mêmes yeux dans la statue de la vierge *Marie*, placée dans l'église de *San Carlo al Corso*, à Rome. »

4. *Scipionis Claramontii Semiotica moralis, etc., cura Conringii, Lugdini*, 1704, 8 *lib. VI, cap.* 9, *de oculis eorumque aspectibus :*

« Aspectuum plurimæ sunt differentiæ :

1. *Ex projectione oculi et retractione.* Est ille ferventis cupiditatis aspectus, ut in ira et amore. Huic contrarius aspectus est *retractus*. Retrahitur enim vis, quæ in contrario aspectu emittitur, in modestis hominibus erga eos quos reverentur, in pudibundis adolescentibus adversus fœminas. Quandoque contrarii ejusmodi aspectus ex contrariis affectibus commiscentur. Verbi gratiâ, si quis ardenter amet, et etiam pudore magno detineatur, pudor retrahit aspectum, at concitat amor. In ea perturbatione aspectus quoque perturbatur et nutat; vel enim limis aspicit, si commoditas adsit, vel instar solis per raram aliqua ex parte nubem erumpentis instans interdum aspectus aperitur, interdum obducitur.

2. *Ex explicatione et contractione oculi. Explicatio* est quando oculus hilaritate enitescit; *contractio* autem quando tristitia quoddam ducit nubilum. *Contractionem* autem et *retractionem* differenter statuo. In *retractione* in profundum recedit repræsentatio ferme animi, in *contractione* cogitur in semetipsum animus.

3. *Ex recto aspectu*, aut *obliquo*. Aspectus *obliquus* ex cupiditate nascitur, cum vel pudore impeditur, vel pudorem prætendit. Femellæ hoc aspectu amatores plerumque irretiunt.

4. Ex *motu* et *quiete oculi*. Si huc illucque vertantur oculi, *mobiles* sunt; si in eodem obtutu perseverent, *fixi* dicuntur. Hic est motus ipse per se oculi; at ex palpebra, cum aperta ipsa manet, intenti et vigentes oculi, conniventes contra cum clauditur; cum alternat autem vices claudendo et aperiendo oculos, nutare dicuntur.

5. Ex *humiditate* et *siccitate* aspectus. *Anacreon* humidum oculum Veneri tribuit.

Aristoteles in physiognomia inquit : Quicumque habent oculos eminentes, fatui; referuntur ad apparentem decentiam, et asinos, lib. 6, cap. 11, pag. 411.

5. Ajoutons encore le passage suivant de Théophrastus Paracelsus, cet ingénieux fou et astrologue.

« Afin d'en venir à l'application de nos théories et de donner leur signification pratique aux signes que nous avons établis, remarquons les faits suivants : Les yeux noirs marquent en général la santé et la constance de caractère. Ils ne se rencontrent guère avec un esprit variable ou craintif, mais se trouvent souvent avec des caractères courageux, loyaux et honorables. Les yeux gris au contraire trahissent communément la fausseté et l'inconstance du cœur. Les yeux faibles sont à l'ordinaire l'indice d'un esprit à bon conseil, rusé et malin. Des yeux faux, capables de regarder des deux côtés à la fois, et de voir ce qui ce passe en haut avec ce qui arrive en bas, annoncent, à coup sûr, un homme faux, difficile à tromper, méfiant et peu digne de confiance, ennemi d'un travail fatigant, ami de l'oisiveté, du jeu, de l'usure et du brigandage. Les petits yeux ou ceux qui sont très enfoncés dans la tête marquent la hardiesse, la bravoure et l'intrépidité, la malice et la promptitude là où il s'agit de faire du mal, et la patience quand il s'agit de souffrir. Les grands yeux sont l'indice de l'avarice et de la voracité, surtout lorsqu'ils sont fortement avancés dans la

tête. Les yeux qui continuellement s'ouvrent et se ferment, sont la marque d'une vue faible et d'une âme craintive et soucieuse; ceux qui sont dans un perpétuel mouvement, annoncent un tempérament porté à l'amour, en même temps qu'un esprit circonspect et habile aux expédients; ceux enfin qui sont toujours baissés, indiquent un homme pudique et chaste. Les yeux rouges appartiennent à des hommes audacieux et robustes; les yeux luisants et lents à se mouvoir sont ceux d'un héros capable de grandes actions, d'un courage joyeux, téméraire et redouté de ses ennemis. » *Theophrasti Paracelsi opera. Strasb.*, 1616, *fol. tom. I, de natura rerum, LIX, p.* 912.

Il ne viendra à l'esprit de personne que je sois prêt à signer tous ces jugements. Je les trouve au contraire, pour la plupart, injustes ou du moins vagues. On pourrait dire tout-à-fait l'opposé des yeux petits et des grands, sans autre détermination.

C. *Des sourcils.*

Souvent les sourcils, à les considérer exclusivement, sont l'expression décisive du caractère de l'homme, comme par exemple les sourcils du *Tasse*, de *Léon Baptiste*, d'*Alberti*, de *Boileau*, de *Turenne*, de *Le Fèvre*, d'*Axel Ochsenstirn*, de *Clarke*, de *Newton*, etc.

Des sourcils arqués avec simplicité dénotent le caractère modeste d'une jeune vierge.

Les sourcils placés horizontalement et en ligne droite appartiennent au caractère mâle de l'homme.

Lorsqu'ils sont composés de lignes droites, et de lignes arquées, ils marquent à la fois l'esprit mâle et la bonté virginale.

Des sourcils sauvages et confus sont toujours le signe d'une ardeur violente; quand le poil est tendre, le feu est modéré.

Des sourcils condensés et compactes, dont les poils sont parallèles et, pour ainsi dire, tirés au cordeau, sont la marque décisive d'un esprit ferme, mâle et mûr, d'une prudence profonde et d'un sens loyal et arrêté.

Des sourcils qui se joignent, regardés par les Arabes comme une beauté, ont été considérés par les vieux physiognomonistes comme le signe d'un caractère sournois. Je ne saurais pour ma part, adopter ni l'une ni l'autre de ces deux opinions; car on trouve cette sorte de sourcils aux figures les plus honnêtes, les plus franches et les plus aimables. Il est vrai qu'ils prêtent à la physionomie un air sombre, et je suis porté à croire qu'ils indiquent jusqu'à un certain point le trouble de l'esprit et du cœur.

« Les sourcils affaissés, dit *Winkelmann*, donnent à la tête d'Antinoüs une teinte d'âpreté et de mélancolie. »

Jamais je n'ai rencontré un penseur profond, ni même un homme très ferme ou très sensé, avec des sourcils minces, élevés et partageant, pour ainsi dire, le front, en deux parties égales.

Les sourcils minces sont toujours un signe de flegme et de faiblesse. Ce n'est pas qu'un homme colère et vigoureux ne puisse avoir des sourcils faibles; mais cette modicité des sourcils est toujours une dépense, une diminution de force et de vigueur.

Les sourcils anguleux et fortement entrecoupés annoncent toujours l'ardeur et l'activité d'un esprit productif.

Plus les sourcils sont rapprochés des yeux, plus le caractère est sérieux, profond et ferme.

Plus ils sont éloignés des yeux, plus le caractère est léger et mobile.

Distants l'un de l'autre, ils annoncent un esprit facile, calme et ouvert.

Les sourcils blancs dénotent la faiblesse.

Les bruns obscurs témoignent la fermeté de l'âme.

Le mouvement des sourcils renferme une expression infinie. Il trahit surtout les passions odieuses et ignobles, telles que l'orgueil, la colère et le dédain. Un homme sourcilleux est un être méprisant et méprisable.

Voici une douzaine de formes ou de chiffres de sourcils, *c*. Toutes ces formes peuvent aller ensemble avec un esprit sensé. Elles le *peuvent*, dis-je, mais ce sera difficile pour le n° 10, moins difficile pour le 11, plus difficile au contraire pour le 9; extrêmement difficile pour le 6 et le plus difficile pour le 4. Le 1, le 2 et le 3 au contraire ne peuvent se comporter avec la sottise. Le 12 est propre à un esprit que rien ne saurait égarer.

Suppléments.

1. *Buffon.* « Après les yeux, les parties du visage qui contribuent le plus à marquer la physionomie, sont les sourcils; comme ils sont d'une nature différente des autres parties, ils sont plus apparents par ce contraste, et frappent plus qu'aucun autre trait; les sourcils sont une ombre dans le tableau, qui en relève les couleurs et les formes. Les cils des paupières font aussi leurs effets; lorsqu'ils sont longs et garnis, les yeux paraissent plus beaux et le regard plus doux. Il n'y a que l'homme et le singe qui aient des cils aux deux paupières, les autres animaux n'en ont point à la paupière inférieure; et dans l'homme même, il y en a beaucoup moins à la paupière inférieure qu'à la supérieure; le poil des sourcils devient quelquefois si long dans la vieillesse qu'on est obligé de le couper. Les sourcils n'ont que deux mouvements qui dépendent des muscles du front, l'un par lequel on les élève, et l'autre par lequel on les fronce et on les abaisse, en les approchant l'un de l'autre. »

2. *Le Brun.* Traité sur le caractère des passions. « Il y a des mouvements dans les sourcils, qui expriment tout le mouvement des passions. Ces deux mouvements ont un parfait rapport aux deux appétits dans la partie sensitive de l'âme, l'appétit concupiscible et l'appétit irascible. Celui qui tend en haut vers le cerveau exprime toutes les passions les plus farouches et les plus cruelles.

Il y a deux sortes d'élévation des sourcils, une où le sourcil s'élève par son milieu, et cette élévation exprime des mouvements agréables. Lorsque le sourcil s'élève par son milieu, la bouche s'élève par ses côtés; et à la tristesse elle s'élève par le milieu.

Lorsque le sourcil s'abaisse par le milieu, ce mouvement marque une douleur corporelle, et la bouche s'abaisse par les côtés.

Dans les ris, toutes les parties se suivent; car les sourcils qui s'abaissent vers le milieu du front, font que le nez, la bouche et les yeux suivent le même mouvement. »

D. *Quelques mots du nez.*

C'est avec raison que les anciens appelaient le nez *honestamentum faciei.*

Il me semble avoir été dit ailleurs : que je regarde le nez comme la *retombée* du cerveau. Ceux qui comprennent, ne fût-ce qu'à moitié, la théorie des voûtes gothiques, saisiront parfaitement ma comparaison. C'est sur le nez que paraît véritablement reposer toute la force de la voûte frontale qui, sans cela, retomberait misérablement sur les joues et la bouche.

Un beau nez ne fera jamais partie d'un visage difforme. On peut être laid de figure et avoir de jolis yeux, mais jamais on n'aura une figure laide avec un beau nez. Aussi ai-je trouvé mille beaux yeux contre un seul nez distingué par sa beauté, et là où j'ai rencontré ce dernier, j'ai toujours trouvé en même temps un caractère excellent et tout-à-fait extraordinaire. *Non cuique datum est habere nasum.* Un nez, pour être d'une parfaite beauté, doit remplir les conditions suivantes :

a, Sa longueur doit être égale à celle du front.

b. Il doit y avoir un léger enfoncement auprès de sa racine.

c. Vue par-devant, l'épine (*spina, dorsum nasi*) doit être large et presque parallèle des deux bords ; il faut pourtant que cette largeur soit un peu plus considérable au-delà du milieu.

d. Le bout ou la pomme du nez (*orbiculus*) ne devra être ni dur, ni charnu : le contour inférieur doit être dessiné avec pureté, et avec une remarquable précision, sans être trop pointu ni trop large.

e. Il faut que les ailes du nez (*pennæ*) se présentent distinctement de face et que les trous placés au-dessous d'elles, les narines, se raccourcissent agréablement.

f. Dans le profil, le bas du nez ne doit pas avoir plus d'un tiers de sa longueur.

g. Les narines doivent être un peu pointues par-devant, un peu arrondies par-derrière, et, en général, doucement courbées et partagées en deux parties égales par le profil de la lèvre supérieure.

h. Les côtés du nez ou de la voûte nasale doivent être des espèces de parois.

i. Il doit bien joindre en haut l'arc du frontal orbitaire, et, du côté de l'œil, avoir au moins un demi-pouce de largeur.

Un nez qui satisfait à toutes ces conditions vaut plus qu'un royaume. Il y a cependant quantité de gens excellents au nez difforme; mais les qualités qui les distinguent sont d'un genre particulier. Ainsi, j'ai bien vu les hommes les plus purs, les plus nobles et les plus intelligents, ayant en profil de petits nez échancrés. Pourvu que le reste de leur organisation fût heureusement constitué, ces personnes possédaient les plus estimables qualités; qualités cependant qui, en général, consistaient surtout dans une nature faite pour recevoir et pour goûter les sensations les plus délicates, pour écouter et pour apprendre des autres. Des nez courbés à l'endroit de la racine, appartiennent de préférence à des caractères impérieux, appelés à dominer, à produire de grandes choses, à agir enfin ou à détruire. Les nez en droite ligne sont comme une sorte de clef de voûte entre les deux autres espèces de nez. Ils supposent une âme faite pour agir et pour souffrir avec force et avec tranquillité.

Boerhaave, Socrate et *Lairesse* avaient les nez plus ou moins laids, et n'en étaient pas moins de grands hommes; mais leurs caractères étaient doux et patients.

J'ai toujours vu les nez à l'épine large, cette dernière fût-elle droite ou courbée, appartenir à des hommes tout-à-fait extraordinaires. Il est vrai aussi, que vous pouvez parcourir dix mille figures vivantes et mille portraits d'hommes célèbres avant de rencontrer un tel nez une seule fois.

Nous le retrouvons toutefois plus ou moins dans les portraits de *Raynal*, de *Fauste Socin*, de *Swift*, de *César Borgia*, de *Clepzecker*, d'*Antoine Pagi*, de *Jean-Charles d'Enkenberg* (personnage fameux par sa force samsonienne), de *Paul Sarpi*, de *Pierre de Médicis*, de *François Carrache*, de *Cassini*, de *Lucas de Leyde*, du *Titien*.

Il y a cependant aussi des nez qui, n'ayant pas l'épine large et étant même fort étroits à leurs racines, annoncent néanmoins une force extraordinaire. Mais cette force est plutôt élastique, plutôt momentanée que durable.

Les peuples tartares ont généralement le nez plat et enfoncé; les nègres d'Afrique l'ont épaté; les juifs, pour la plupart, aquilin; les Anglais ont rarement le nez pointu, mais ils l'ont presque toujours cartilagineux. Les Hollandais, s'il faut en juger d'après leurs portraits, ont rarement des nez beaux et expressifs. Les Italiens, au contraire, les ont grands et de la plus belle expression; les Français, portent, selon moi, dans le nez surtout le caractère de leur grandeur. Qu'on visite seulement, pour s'en convaincre, les galeries de portraits de *Pérault* et de *Morin*.

Les petites narines sont presque l'indice certain d'un esprit timide et incapable de grandes entreprises. Les ailes du nez bien dégagées et soufflant pour ainsi dire visiblement, sont le signe manifeste d'une grande délicatesse de sentiment, très portée d'ailleurs à dégénérer en sensualité et en volupté.

E. *De la bouche et des lèvres humaines.*

Tout ce que renferme l'esprit humain est placé dans la bouche humaine.

Dans son état de repos, comme dans la variété infinie de ses mouvements, elle contient un monde de caractères! Qui prétendrait égaler son éloquence, surtout celle de son silence?

Que ce membre est différent de toutes les parties du corps humain qu'on appelle membres! Impossible à détacher comme à fixer, il est à la fois plus simple et plus compliqué que tout le reste. L'homme qui connaîtrait, qui sentirait profondément et intimement la dignité de ce membre, ne prononcerait que des paroles divines, et ses paroles seraient bienfaisantes comme les actions du Seigneur.... Hélas! pourquoi ne puis-je que bégayer en tremblant, quand je voudrais parler de la magnificence et des merveilleuses qualités de la bouche, qui est à la fois le siége principal de la sagesse et de la folie, de la force et de la faiblesse, de la vertu et du vice, de la délicatesse et de la rudesse de l'esprit humain; le siége de tout amour et de toute haine, de la sincérité et de la fausseté, de l'humilité et de l'orgueil, de la vérité et de la dissimulation!

Ah! si j'étais plus homme que je ne le suis, ma bouche ne s'ouvrirait ni ne se fer-

merait que pour célébrer ta grandeur, ô mon Dieu!

Humanité, que tu es dénaturée, que tu es dégradée! Quand ce triste mystère de ta dégénération, ce mystère de ma jeunesse, de ces années d'une éducation incomplète et mal dirigée, quand me sera-t-il révélé? volonté du Tout-Puissant, quand te manifesteras-tu?... J'adore parce que je sens mon avilissement qui me rend indigne d'adorer! Mais j'en serai digne un jour, autant que l'homme peut le devenir, car celui qui m'a créé m'a donné une bouche pour l'adorer! O éternité! quelle sera mon extase quand sur la face de Jésus-Christ mes yeux contempleront la bouche de la divinité! quelle sera mon allégresse quand je sentirai en moi-même : « Et moi aussi, j'ai une bouche, image de celle que j'adore! Et je puis nommer celui qui me l'a donnée! Vie éternelle, ta pensée seule est la félicité! »

Peintres et sculpteurs! avec quelle instance vous supplierai-je d'étudier cet organe sacré de l'homme dans tous ses traits les plus délicats, dans toutes ses proportions et dans toute son harmonie!

Tirez d'abord en plâtre de nombreuses bouches caractéristiques d'hommes vivants ou morts, servez-vous pour cela du plâtre le plus fin, copiez ensuite tout d'après ces modèles, appliquez-vous et apprenez à les observer, à les étudier ; étudiez d'abord une seule bouche pendant des jours entiers, et vous en aurez étudié un nombre infini, quelque variées qu'elles puissent être! Mais pardonnez-moi, mon cœur est oppressé, j'ai si peu d'espoir. Je me rappelle que pendant trois ans et parmi dix à vingt ouvriers, que j'ai enseignés, dirigés, sermonnés sans cesse, pas un seul n'est parvenu, je ne dirai point, à sentir ce qui peut être senti, mais seulement à voir, à saisir et à reproduire ce qui est visible et palpable. Dites-moi, que puis-je espérer, sous de pareilles auspices?

Tout ce que je puis attendre, je l'attends des moules de plâtre caractéristiques qui sont si aisés à produire. Rassemblez-en un cabinet avant tout. Mais une réflexion m'arrive. Qui sait, si les effets des observations trop exactes et trop sévères ne s'étendraient pas trop loin; si la roue de l'humanité ne se tournerait pas alors avec trop de rapidité? Le monde ne le supporterait pas, et c'est pour cette raison peut-être que la Providence nous défend de voir, les yeux ouverts.

Je voudrais en pleurer, et j'ai presque les larmes aux yeux en traçant sur le papier ces plaintes de mon âme. Vous qui pressentez avec moi la dignité de l'homme, vous comprenez ma souffrance et vous y prenez part. Quant à vous, lecteurs plus faibles, mais bons et bienveillants, pardonnez-moi ces reproches, ces plaintes qui ne vous toucheront pas!

Distinguez à chaque bouche et séparément :

a. La lèvre supérieure proprement dite;

b. La lèvre inférieure proprement dite;

c. La ligne qui résulte de la jonction des deux lèvres lorsqu'elles sont doucement fermées et qu'elles peuvent être fermées sans contrainte;

d. Le centre de la lèvre supérieure;

e. Et celui de la lèvre inférieure;

f. Les bouts sur lesquels la ligne du milieu repose des deux côtés; et enfin

g. Les deux parties extrêmes qui terminent cette ligne et par lesquelles elle se dégage de chaque côté.

Sans ces distinctions, vous serez incapables de bien dessiner ou de bien juger une bouche quelconque.

Telles sont les lèvres, tel est le caractère.

Aux lèvres fermes répond un caractère ferme, aux lèvres molles et mobiles un caractère mobile.

De grandes lèvres, fortement prononcées, bien distinguées et proportionnées, dont la ligne moyenne, également et doucement serpentée des deux côtés, est facile à dessiner, ne sont guère compatibles avec la bassesse, ni avec la fausseté, la flatterie ou la méchanceté, mais bien avec le penchant de la volupté.

Une bouche resserrée, dont les lèvres ne paraissent guère et qui par conséquent res-

semble presque à une ligne, est un signe certain de sang-froid, d'activité, d'ordre, d'exactitude et de propreté : si elle remontait quelque peu aux deux coins, elle indiquerait en même temps de l'affectation, de la prétention et de la vanité, peut-être aussi un peu de malice, résultat ordinaire de la froide vanité.

Des lèvres charnues ont toujours à combattre la sensualité, la paresse et la gourmandise.

Celles qui sont rognées et sévèrement dessinées portent à l'inquiétude et à l'avarice.

Les lèvres qui ferment doucement et sans effort, et qui sont en même temps dessinées avec précision, sont la marque irrécusable d'un esprit réfléchi, prudent et ferme.

Une lèvre supérieure doucement suspendue sur l'inférieure et débordant cette dernière, est généralement reconnue comme un signe de bonté. Il existe néanmoins bien des gens qui peuvent prétendre à cette qualité, tout en ayant la lèvre inférieure devançant la supérieure. Mais leur bonté sera plutôt une froide et loyale bonhomie qu'une amitié vive et pleine de tendresse.

Une lèvre inférieure qui se creuse au milieu, est propre aux esprits enjoués. On n'a qu'à observer un homme gai au moment où une saillie plane sur ses lèvres; celle du bas se baissera un peu et se creusera au milieu.

Une bouche bien close, pourvu qu'elle ne soit pas pointue et affectée, annonce toujours du courage et de la fermeté, et dans les occasions où le courage est indispensable, on voit ordinairement se fermer les bouches habituellement ouvertes.

Une bouche ouverte est plaintive; une bouche fermée, résignée.

Il y aurait beaucoup à dire encore sur cette partie de la lèvre supérieure qui couvre la rangée supérieure des dents et ne fait que conduire à la lèvre proprement dite. Les physiognomonistes ont entièrement négligé jusqu'à ce jour cette section entre le nez et la lèvre rouge, qui ne porte pas de nom particulier dans l'anatomie, et qu'on pourrait appeler, je pense, *courtine* ou *pallium*.

Plus cette section est longue, plus la véritable lèvre supérieure est courte; plus celle-là est courte et concave, plus celle-ci est large et arquée : nouvelle preuve certaine de la conformité des différents traits et parties du visage humain entre eux. Un pallium creux est bien plus rare qu'un pallium plat et perpendiculaire. Les caractères qui admettent le premier ne sont pas plus fréquents.

F. *Des dents.*

Rien de plus certain, de plus frappant, de plus visible à chaque instant que la signification caractéristique des dents, soit qu'on les considère pour elles-mêmes, soit qu'on envisage la manière dont elles se présentent.

Voici les observations que j'ai faites à ce sujet :

Les dents petites et courtes, qui ont passé chez les anciens physiognomonistes pour le signe d'une constitution faible, je les ai trouvées plus d'une fois chez des adultes d'une force extraordinaire. Seulement, dans ce cas, ce sont rarement des dents tout-à-fait pures et blanches.

Les dents blanches, propres et bien alignées qui s'avancent aussitôt qu'on ouvre la bouche, sans pour cela déborder les lèvres, ni sans se montrer entièrement à découvert, marquent toujours, chez les hommes faits, de la bonté, de la politesse, de la loyauté et de la propreté.

Mais très souvent les caractères que nous venons de signaler se rencontrent avec des dents malpropres, inégales et même laides, ce qui cause une impression pénible.

Dans ce cas, il faut attribuer le mauvais état des dents soit à une maladie, soit à quelque mélange d'imperfection morale.

Celui qui n'a pas soin de ses dents, qui ne se donne pas même la peine de les entretenir, trahit déjà par cette seule négligence des sentiments qui ne font pas honneur à son caractère.

La forme des dents, leur position, leur propreté (en tant que cette dernière dépend de nous), sont, plus que nous ne le pensons peut-être, analogues à nos goûts.

Lorsqu'à la première ouverture de la bouche on aperçoit une partie considérable

de la gencive supérieure, on peut, en général, s'attendre à beaucoup de froideur et de flegme.

Il y aurait assez de matière pour remplir tout un volume in-quarto, à ne parler que des dents seules. Cependant les peintres les négligent, ou les omettent tout-à-fait dans leurs tableaux historiques.

On n'a qu'à observer particulièrement, pendant un jour, les dents de ceux que nous voyons, qu'à examiner de ce côté les imbéciles ou les hypocrites rassemblés dans un salon, et l'on verra que les dents, non-seulement dans leurs rapports avec les lèvres, mais considérées en elles-mêmes, sont extrêmement caractéristiques, et forment encore une partie de la physiognomonie qui résiste à toute dissimulation.

G. *Du menton.*

Une longue expérience m'a convaincu qu'un menton avancé annonce toujours quelque chose de positif, et un menton reculé quelque chose de négatif.

Souvent le caractère de la force ou de la faiblesse d'un homme réside uniquement dans le menton.

C'est presque exclusivement chez les hommes doués d'une raison froide que j'ai rencontré des incisions fortes au milieu du menton, pourvu qu'il n'y eût aucun trait contradictoire à celui-ci dans le reste du visage.

Un menton pointu passe généralement pour le signe de la ruse et de la finesse. Je connais pourtant des hommes fort honnêtes ayant cette forme de menton. Leur ruse est celle du dévouement le plus raffiné et le plus idéal.

Un menton mou, gras et double est, la plupart du temps, la marque et l'effet de la sensualité.

Un menton angulaire appartient presque toujours à un homme prudent, ferme et adroit; un menton plat annonce la froideur et la sécheresse du tempérament; un petit menton, la timidité; un menton rond pourvu d'une fossette, la bonté.

H. *Des joues.*

Les joues ne sont pas, à proprement dire, des parties véritables du visage : il faut les considérer comme le fond de ses organes sensitifs et animés. Le sentiment de l'homme s'y imprime et s'y manifeste sous tous les rapports.

Des joues charnues indiquent en général l'humidité du tempérament et la sensualité; quand elles sont maigres et rétrécies, il y a sécheresse d'humeurs et absence de jouissance; le chagrin les creuse, la rudesse et la bêtise leur impriment des sillons grossiers; la sagesse, l'expérience et la délicatesse d'esprit y laissent des traces dont les douces ondulations s'entrecroisent en tous sens.

L'aplatissement ou le relief des muscles, la manière dont ils sont enfoncés ou pliés, le plus ou moins d'apparence qu'ils ont, leur ondulation enfin, ou mieux celle des petites rides ou fentes déterminées par la nature spécifique des muscles, tous ces différents indices nous font juger du caractère physique, moral et intellectuel de l'homme. Le simple contour de la partie qui s'étend depuis l'aile du nez jusqu'au menton fournira au physiognomoniste un texte d'observations importantes. Il est indifférent, pour juger, que cette partie soit en repos ou en mouvement. Mais une agitation violente causée par les ris ou les pleurs, par le plaisir ou la douleur, par la pitié ou l'indignation, rendra surtout ce muscle propre à l'examen physiognomonique. Ce trait devient infiniment expressif, lorsqu'il est marqué par de légers contours, doucement coupés et nuancés; il reproduit les plus belles émotions, et, bien étudié, il vous inspirera le plus profond respect ou la plus tendre affection. Nos peintres le négligent, et l'air fade et commun qu'on aperçoit à sa place, n'est guère avantageux pour leurs portraits.

Certains enfoncements dans les joues, en forme plus ou moins triangulaire, sont la marque infaillible de l'envie ou de la jalousie.

Une joue naturellement gracieuse et qui, vers les yeux, est agitée par un léger tressaillement, témoigne d'un cœur sensible, généreux, incapable d'aucune bassesse. Méfiez-vous de celui qui ne sourit jamais agréablement! La grâce du sourire humain sert en quelque sorte de thermomètre pour la bonté du cœur et la noblesse du caractère.

I. *Des oreilles.*

J'avoue avec franchise que cette partie est encore assez neuve pour moi, et que je ne prendrai pas sur moi d'en porter un jugement certain.

Pourtant, suis-je entièrement convaincu que l'oreille, aussi-bien et peut-être plus que les autres parties du corps, a sa signification précise et qu'elle résiste à toute dissimulation. Tout examen physiognomonique doit être avant tout fondé sur des dessins exacts, qui devront être rapprochés et comparés les uns aux autres. J'engage à prêter surtout l'attention 1° à la forme totale et à la grandeur de l'oreille; 2° à ses contours intérieurs et extérieurs, à son enfoncement, et aux cavités qu'elle renferme; enfin 3° à sa position. Il s'agit de voir si elle est collée contre la tête ou si elle est détachée. En examinant l'oreille d'un homme intrépide et celle d'un poltron, l'oreille d'un philosophe et celle d'un sot, vous ne tarderez pas à apercevoir des caractères fort distinctifs et qui sont en rapport avec chaque individualité.

J. *Du cou.*

Cet entre-deux de la tête et de la poitrine et qui tient par conséquent de l'un et de l'autre, est expressif comme tout ce qui appartient au corps humain. Supposez d'un côté un cou long et effilé, de l'autre un cou épais et enfoncé, et voyez si à chacun d'eux il ne faut pas une tête différente. Combien n'y a-t-il pas de signification dans la mobilité ou la raideur du cou! Il y en a qui paraissent construits pour faire baisser la tête, d'autres pour la relever, les uns pour l'avancer, les autres pour la reculer, et ces mêmes distinctions ne s'appliquent-elles pas à vos facultés? En effet, l'homme a le dessus, ou il est à terre; il avance ou il recule. Certaines espèces de goîtres sont la marque infaillible de la sottise et de la stupidité; mais un cou en belle proportion est une recommandation de caractère.

K. *Des cheveux.*

La chevelure, bien qu'on ne puisse la compter parmi les membres du corps humain, en est du moins une partie inhérente.

Les cheveux offrent des indices nombreux du tempérament de l'homme, de sa vigueur, de sa façon de sentir, et aussi de ses facultés intellectuelles; ils n'admettent aucune dissimulation, et ils répondent à notre constitution, comme les plantes et les fruits au terrain qui les porte. Distinguez avec soin la longueur des cheveux, leur quantité et la manière dont ils sont plantés, ensuite leurs qualités, à savoir s'ils sont ronds, lisses ou frisés; leur couleur enfin. Les longs cheveux sont toujours faibles et appartiennent à un caractère de femme, surtout quand ils sont plats en même temps. C'est dans ce sens que Saint-Paul a dit « qu'*il n'est point honorable à l'homme de nourrir sa chevelure.* » Les cheveux vulgaires sont courts, plats et mal unis, ou bien encore ils tombent en boucles pointues et peu agréables à voir. Les nobles chevelures sont d'un jaune doré ou d'un blond tirant sur le brun, elles sont pourvues d'un doux éclat et se roulent avec facilité et agrément. Les cheveux noirs qui sont plats, défrisés, gros et épais, annoncent peu d'esprit, mais de l'application et l'amour de l'ordre. Les cheveux noirs et minces, sur une tête à moitié chauve et dont le front est bien élevé, m'ont souvent paru indiquer un jugement sain et net, mais non un esprit d'invention et de saillies : cette même espèce de cheveux étant plats et lisses, dénote des facultés intellectuelles d'une faiblesse extrême. Les cheveux blonds sont, en général, l'indice d'un tempérament délicat, sanguino-flegmatique. Les cheveux roux marquent, dit-on, l'extrême bonté ou l'extrême méchanceté. Je vois avec méfiance un contraste frappant entre la couleur de la chevelure et celle des sourcils.

XLVIII. De la femme.

A. *Réflexions générales.*

Je commencerai par avouer que j'aurai peu à dire sur cette moitié du genre humain : l'homme du monde le plus ordinaire en sait davantage. J'ai eu rarement l'occasion de connaître les femmes là où elles doivent être étudiées et connues, c'est-à-dire au spectacle, au bal ou au jeu. Dans ma pre-

mière jeunesse, je fuyais presque les femmes, et jamais je n'ai été amoureux.

J'aurais peut-être, pourrait-on penser, dû passer en entier ce chapitre et l'abandonner à un connaisseur.

Mais c'est une chose dangereuse que de céder un pareil chapitre. J'ai dû y regarder à deux fois. Un autre, quel qu'il soit, traiterait-il, comme je l'entends, cette importante matière; dirait-il précisément ce que j'ai à dire, quelque peu que ce puisse être?

Je frissonne à cette idée, qui souvent se présente à mon esprit, à l'idée de l'immense abus qu'on pourrait faire contre mon gré et contre mon intention, de la science physiognomonique à l'égard des femmes.

Souvent je me dis qu'il en est malheureusement de la physiognomonie comme de la philosophie, de la poésie, de la médecine, de tout enfin ce qui porte le nom d'art ou de science.

La demi-philosophie conduit à l'athéisme et la vraie philosophie au christianisme. Il en pourrait être de même pour la physiognomonie.

Ne désespérons pas cependant : toute connaissance humaine doit avoir ses priviléges. Elle doit être imparfaite avant d'être parfaite. C'est en tombant que nous apprenons à marcher. Mais la crainte de tomber nous ferait-elle renoncer à la faculté de marcher?

Voici, en attendant, ce que je sais de certain à l'égard des femmes :

Le vrai et pur sentiment physiognomonique, quant aux femmes, est le meilleur assaisonnement de la vie et un préservatif efficace contre l'avilissement, soit de nous-mêmes, soit des autres.

Je dis qu'il est le meilleur assaisonnement de la vie.

En effet, qu'est-ce qui sait le mieux adoucir la rudesse de l'homme, le soutenir et le relever dans un moment de faiblesse, le mieux calmer son emportement et ranimer son énergie, disperser, comme par enchantement, ses chagrins et sa mauvaise humeur, charmer les ennuis de la vie et sa monotone tristesse? N'est-ce pas la présence et le regard affectueux d'une femme; la noblesse et le charme répandus sur son visage, le doux serrement de sa main, l'aspect d'une larme prête à couler de son œil? Que faut-il de plus pour attendrir le plus endurci? L'esprit de Dieu peut-il agir sur nos cœurs avec plus d'efficacité et avec plus de douceur, qu'en aiguisant, qu'en purifiant en nous ce sentiment physiognomonique de l'éloquence féminine? Je puis à peine m'imaginer de plus grand, de plus paternel bienfait que ce sentiment, implanté dans nos cœurs par la providence divine. Rien n'assaisonne mieux les fadeurs de chaque jour, rien n'adoucit aussi bien, aussi promptement les amertumes infinies dont la vie est parsemée. Souvent, lorsque sous le poids d'un travail déchirant mon âme voulait se briser, quand mes yeux étaient inondés de larmes brûlantes, quand mon cœur était accablé, ma poitrine oppressée, parce que j'entendais répéter chaque jour : « Ta Providence, où est-elle donc maintenant? » quand on me rejetait à la figure ces pensées dont mon âme était pleine et que je voulais communiquer à mes semblables, quand je voyais mes actions les plus honnêtes et les plus simples couvertes de boue, l'impulsion la plus sacrée de la vérité honnie et taxée d'absurdité, dans ces moments d'ardeur et de sécheresse où, dans le monde visible qui m'entourait, je cherchais en vain une goutte de consolation; alors mes yeux se dessillaient tout à coup, comme par une influence divine, et j'étais frappé de l'aspect d'une eau jaillissante qui m'invitait à me soulager et à me rafraîchir. C'était la physionomie d'une femme exprimant la douceur et la tendresse, mais aussi le courage et la fermeté; c'était le saint visage d'une épouse chérie qui savait lire sur les traits de son époux et démêler dans leurs replis les plus cachés le moindre tremblement, la moindre souffrance, et qui dans ces instants semblait à mes yeux d'une beauté angélique, sans être douée d'aucun de ces avantages que le vulgaire croit inséparables de la beauté.

Pouvons-nous trouver une occupation plus noble et plus digne de l'homme que celle de cultiver notre sentiment physiognomonique vis-à-vis des femmes, en bien étudiant cette influence salutaire qu'elles exercent sur nous?

J'ai dit en second lieu, que ce sentiment physiognomonique est aussi le préservatif le plus efficace contre l'avilissement, soit de

nous-mêmes, soit des autres. Qui, mieux que ce sentiment, saurait découvrir la limite entre la chair et l'esprit? qui mieux saurait poursuivre la raison jusqu'au point où elle semble se séparer du cœur? qui mieux reconnaître l'imagination sous le masque du sentiment? qui mieux distinguer le désir de l'amour, l'amour de l'amitié? qui sentir plus profondément ce que l'innocence a de sacré, d'intime, de respectable; ce qu'il y a de divin dans la nature pure de la femme; ce qu'il y a de profane dans la coquetterie, dont l'audace fait baisser la vue de la pudeur? Combien de fois l'observateur physiognomonique de la femme détournera-t-il avec dédain son œil de celle qu'il adore le plus : ce silencieux orgueil, cette voix prétentieuse, mais extérieurement sans force; cette fadeur de son regard qui ne s'arrête pas sur la misère et la pauvreté; ce nez impérieux, ces lèvres relâchées par l'ineptie, détraquées par le mépris, teintes de bleu et de noir par le rire dédaigneux de l'envie, à moitié rongées par l'intrigue et la ruse? Tous ces traits et tant d'autres le garantiront contre le funeste appât de son sein effronté. Grâce à son sentiment physiognomonique, il éprouvera au fond de son âme toute l'humiliation qu'il y aurait pour lui à se laisser emporter par le charme d'une semblable figure de sirène. Ce n'est qu'un exemple entre mille.

Mais si, de l'autre côté, vous apercevez la beauté d'une femme noble et pure, dont l'âme innocente et candide, pleine d'affection et d'amabilité, faite pour charmer d'une manière irrésistible tous ceux qui l'approchent, et d'une sensibilité exquise et ouverte à toutes les impressions; si vous remarquez sur son front voûté une aptitude immense à recevoir l'instruction du sage, dans ses sourcils concentrés, mais non trop fortement tendus, un fonds caché et inépuisable de sagesse; dans le contour ou la coupe délicate de son nez, le goût le plus fin et le plus épuré; si vous voyez, à travers deux rangées de dents d'une éblouissante blancheur, une bonté infinie se répandre sur ses lèvres fraîches et gracieuses; si vous sentez, dans chaque souffle, chaque mouvement de sa bouche, l'humilité et la bienveillance, la douceur et le tendre intérêt; dans le son de sa voix, une noble sagesse; si dans chaque regard de ses yeux à demi baissés, et d'une modeste franchise, vous rencontrez une âme qui paraît fraternellement embrasser la vôtre; si vous la voyez supérieure à tous les tableaux et à toutes les descriptions; si vos sens ouverts s'enivrent de sa beauté d'une si parfaite expression, comme des rayons doux et dorés du soleil d'automne; votre sentiment physiognomonique tant vanté ne vous met-il pas en danger de vous égarer et de vous perdre?

Si votre œil est simple, tout votre corps sera serein, comme si vous étiez environné d'une éclatante lumière; et le sentiment physiognomonique, qu'est-ce, sinon cette simplicité de l'œil? Ce n'est pas qu'à son aide nous devions voir l'âme elle-même dégagée du corps; mais bien l'âme dans le corps. Plus la première parle à vos yeux, plus vous respecterez le second qui lui sert de vêtement. Comment, avec ce sentiment, ce sens que l'homme a reçu de Dieu, pourrait-il profaner ce sanctuaire divin? Le profaner! je veux dire : l'humilier, le dénaturer, le blesser, le détruire? Le sentiment physiognomonique n'est point fait pour celui à qui une bonne et grande physionomie n'inspire pas de respect et un amour incapable de l'outrager. Car le sentiment physiognomonique est une révélation de l'esprit. Ce sentiment est le plus sûr gardien de la chasteté, il élève à la fois votre âme et celle qui se sent respectée par vous. L'énergie commande le respect, le sentiment de l'amour fait naître l'amour même!

B. *Parallèle de l'homme et de la femme.*

En général, pour ne rien dire que ce qui est connu de tout le monde, les femmes sont infiniment plus pures, plus délicates, plus fines, plus irritables, plus sensibles, plus faciles à former et à conduire, plus faites pour souffrir que les hommes.

La matière première de leur substance paraît être plus molle, plus irritable, plus élastique que la nôtre.

Elles sont créées pour la douceur, la tendresse maternelle; tous leurs organes sont tendres, flexibles, faciles à blesser, sensuels et susceptibles.

Entre mille femmes on en trouve à peine

une qui ne porte cette croix d'ordre de son sexe, la mollesse, la rondeur et l'irritabilité.

Elles sont comme le reflet de l'homme, prises de l'homme, pour être soumises à l'homme, pour le consoler comme des anges, pour alléger ses peines; leur bonheur, c'est de créer des enfants et de les élever pour la foi, l'espérance et l'amour.

Cette délicatesse, cette mobilité sensible, ce léger tissu de leurs fibres et de leurs organes, cette nature flottante de leur être les rend si dociles, si impressionnables, si séductives, si promptes à céder au sexe plus entreprenant et plus fort, mais pourtant plus séduisantes encore par leurs charmes que les hommes par leur force. Ce n'est pas l'homme qui a été séduit le premier, mais c'est la femme; et ensuite l'homme a été séduit à son tour par la femme.

Mais si les femmes sont si faciles à séduire, elles sont aussi faciles à former pour la vertu la plus pure, la plus noble, la plus belle, la plus angélique! pour tout ce qui saurait nous plaire et mériter nos éloges.

Les femmes sont d'une délicatesse extrême pour tout ce qui tient à la propreté, à la beauté, à la symétrie, ne songeant presque qu'à ces qualités extérieures des choses, et se souvenant à peine de leur essence, de leur nature vivante et périssable. « La femme vit que le fruit de l'arbre était bon à manger et agréable à voir; elle trouva l'arbre gracieux parce qu'il donnait la science, et elle mangea de son fruit. » Les âmes des femmes ne pensent guère. La pensée est la force de l'homme. La femme sent de préférence. Sa force est le sentiment.

Souvent les femmes dominent d'une manière plus solide et plus absolue que les hommes; mais ce pouvoir, elles ne l'exercent pas par la violence, par l'emportement. Celles qui dominent ainsi ne sont plus des femmes, ce sont des monstres. L'empire des femmes est dû à un regard, à une larme, à un soupir.

Les femmes sont capables de la sensibilité la plus pure, de la tendresse la plus profonde, des sentiments les plus intimes, du dévouement le plus idéal.

Leur physionomie porte l'empreinte d'une sainteté, d'une inviolabilité que respecte tout homme d'honneur. Cette marque produit souvent des métamorphoses extraordinaires.

Elles ont les nerfs tellement irritables et l'esprit si peu fait pour penser, pour raisonner, pour discerner, elles sont si facilement entraînées par le torrent du sentiment, qu'une fois tournées vers l'enthousiasme, elles deviennent aisément fanatiques, et à tel point que rien ne saurait les ramener.

Leur amour, quelque intense et profond qu'il soit, est très inconstant. Leur haine, au contraire, est presque toujours implacable, et il n'y a que l'influence non interrompue d'un amour caressant qui puisse l'anéantir peu à peu.

Les hommes agissent de préférence sur les profondeurs, les femmes sur les hauteurs de l'édifice social.

L'homme aime à embrasser l'ensemble; la femme s'attache surtout aux détails, et s'amuse à décomposer les éléments des choses.

L'homme savoure du regard un ciel sombre et chargé d'orage, son âme est pleine de joie et d'élévation, quand le tonnerre gronde et que les nuages majestueux versent sur sa tête des torrents de pluie. La femme, au contraire, tremble à l'aspect de l'éclair et à l'approche de la foudre; elle se replie en frissonnant sur elle-même, ou se cache dans les bras de l'homme.

Dans l'arc-en-ciel où l'homme ne voit qu'un rayon de soleil, la femme contemple avec ravissement le jeu des sept couleurs. Elle fixe sur une même et seule place ce symbole de la paix, tandis que l'homme en poursuit les millions de rayons dans tout le demi-cercle où ils se mirent.

Où l'homme ne fait que sourire, la femme rit aux éclats; elle pleure où il est silencieux; elle se lamente où il pleure; où il se lamente, elle se désole, et pourtant elle a souvent plus de foi que l'homme.

Un homme sans religion est comme un malade qui veut se persuader qu'il est bien portant et qu'il peut se passer de médecin. Une femme sans religion est une créature furieuse et abominable; elle est révoltante quand elle veut jouer l'esprit fort, car elle est faite pour la dévotion et la piété. C'est aux femmes que le Seigneur ressuscité apparut d'abord, et il voulut réprimer leur zèle trop empressé en leur criant : « Ne me touchez pas. »

Les femmes sont promptement égarées par ce qui est neuf et extraordinaire.

Elles s'oublient facilement en présence de celui qu'elles aiment.

Elles sont susceptibles de la plus profonde mélancolie; et leurs jouissances les ravissent souvent jusqu'à l'extase.

Le sentiment de l'homme a sa source dans l'imagination, celui des femmes dans le cœur.

Leur franchise est plus franche que celle des hommes, leur réserve plus réservée.

En général, elles sont plus patientes, plus indulgentes, plus croyantes, plus bienfaisantes et plus pudiques que les hommes.

Elles ne servent point de fondement aux constructions de l'existence. Ce rôle appartient aux hommes. Et les femmes, si j'ose m'exprimer ainsi, sont comme l'or, l'argent, le diamant, le bois, la paille, le foin qui se mettent sur les fondements. La femme est le levain de l'homme; elle est l'huile ajoutée au vinaigre de la virilité. La femme est la seconde page de la feuille de l'humanité.

L'homme seul n'est homme qu'à demi, ou n'est du moins que la moitié d'un être humain; c'est un roi sans royaume. La femme ne vit et ne va que par l'homme; je parle de celle qui suit sa véritable destination. Mais en retour, l'homme n'est que par la femme ce qu'il peut être et ce qu'il doit être. « C'est pourquoi l'homme ne doit pas rester seul. Il quittera son père et sa mère pour suivre sa femme, et les deux ne forment qu'une même chair. »

Ajoutons encore quelques mots physiognomoniques sur les rapports entre les deux sexes :

L'homme est plus solide, la femme plus molle.

L'homme est plus droit, la femme plus souple.

L'homme marche d'un pas ferme, la femme d'un pas doux et léger.

L'homme contemple et observe, la femme regarde et sent.

L'homme est grave, la femme légère.

L'homme est plus grand et plus large, la femme plus petite et plus effilée.

L'homme est plus dur et plus rude, la femme plus lisse et plus tendre.

L'homme est brun, la femme blanche.

L'homme est plus ridé, la femme plus unie.

L'homme a les cheveux plus courts et plus forts, la femme les a plus longs et plus fins.

L'homme a les sourcils plus épais, la femme les a plus clairs.

Les lignes de l'homme sont proéminentes, celles de la femme plus restreintes.

Elles sont droites chez l'homme, arquées chez la femme.

Le profil de l'homme est plus rarement perpendiculaire que celui de la femme.

L'homme est plus angulaire, la femme plus arrondie.

XLIX. — Des physionomies de la jeunesse.

Zimmermann. Biographie de Haller.

« Les premières années de la jeunesse contiennent l'histoire naturelle de l'homme; elles développent les facultés de l'âme; elles découvrent les premiers éléments de notre future conduite et les vrais traits de notre tempérament. L'âge mûr dispose l'âme la plus honnête à la dissimulation, ou du moins à une certaine modification de nos idées qui est enseignée par l'expérience et la connaissance des choses.

» L'âge efface jusqu'aux traits caractéristiques des passions, qu'au moyen d'un art particulier, appelé la physiognomonie, nous découvrons sur la figure de l'homme. La jeunesse au contraire offre les indices les plus infaillibles des passions humaines.

» L'homme ne peut donc changer à son gré, tant qu'il conserve ses dispositions primitives. Il est marqué d'un coloris qui n'en saurait imposer. L'adolescent est l'ouvrage de la nature. L'homme fait est modelé par l'art. »

Mon cher *Zimmermann!* il y a beaucoup de vrai, mais il y a aussi beaucoup de faux, beaucoup de vague du moins, dans ce passage.

Il me semble bien voir dans la figure du jeune homme la pâte ou la masse qui sert

de base à sa constitution, mais je n'y démêle point aussi vite la forme de l'homme futur.

Il y a les passions et les facultés de la jeunesse, il y a celles de l'âge mûr. Ces dernières, bien que renfermées dans les autres, sont souvent en contradiction avec elles. Le développement seul de l'homme peut faire ressortir les traits qui les caractérisent. L'homme fait n'est, après tout, que l'adolescent vu par le microscope; ainsi je lis toujours plus dans la figure de l'homme fait que dans celle de l'adolescent. Il est vrai que la dissimulation peut cacher les dispositions morales; mais elle ne change point la forme. Le développement des facultés et des passions donne à la première ébauche, qui est la physionomie de l'enfant, un dessin plus solide, une ombre plus faite, un coloris plus rassis, dessin, ombre et coloris de la virilité. Il y a des physionomies de jeunes gens qui montrent ce qu'ils seront, et ce qu'ils ne seront pas. Je ne crains pas même de dire que toutes le montrent; mais ce n'est qu'aux vrais observateurs et connaisseurs de l'homme. Sans doute, lorsque la forme de la tête est belle, saillante, bien proportionnée, d'une structure solide, bien dessinée et pas trop faiblement coloriée, ce qui a lieu fort rarement, elle ne peut guère supposer un homme ordinaire. Je le sais, et je sais encore que, lorsque la forme de la tête est irrégulière, surtout lorsqu'elle est oblique ou tendue, si les contours en sont trop lâches ou trop durs, on ne peut guère s'attendre à de grandes choses. Mais combien de modifications ne subit pas le visage de la jeunesse, et jusqu'à son système osseux!

On parle tant de la franchise, de la candeur, de la simplicité et de la naïveté des physionomies de l'enfance et de la jeunesse. Je le veux bien; mais, pour ma part, je ne suis pas assez heureux, je l'avoue, pour lire dans les jeunes visages avec autant de certitude que je sais lire, tant peu soit-il, dans les physionomies de l'âge viril. Plus je vis avec les enfants, plus je trouve difficile d'exprimer sur leur caractère une opinion sûre et arrêtée. Ce n'est pas que je ne rencontre fréquemment des physionomies d'enfants et de jeunes gens d'une expression fort certaine et au dernier point frappante; mais rarement ces physionomies fondamentales sont assez déterminées pour qu'on puisse y découvrir les caractères futurs des hommes forts. La figure du jeune âge la plus belle et la plus frappante peut souvent être dérangée dans son essence par un accident, une frayeur, une chute ou un mauvais traitement des parents, et cela sans que la désharmonie atteigne la forme entière de cette figure. L'ensemble en reste et flatte toujours; le front est ferme comme il l'était tout à l'heure; l'œil également profond et pénétrant; la bouche tout aussi légèrement ouverte, libre et mobile; mais le regard, d'ordinaire si serein, n'est plus sans mélange; la bouche a contracté une petite obliquité, à peine perceptible, il est vrai, et ne paraissant que rarement et en palpitant. Mais il n'en faut pas davantage pour dégrader et rendre presque méconnaissable cette jeune physionomie de si belle espérance!

La simplicité est le fond, le sol de la variété, comme l'innocence est le fond et le sol de tous les vices.

Simplicité du visage de l'adolescent, ou plutôt de l'enfant! celui qui voit tout peut seul distinguer en toi les traces des passions encore dormantes, les plis légers de l'adolescence, les plis plus prononcés de l'âge mûr et enfin les plis relâchés de la vieillesse. La figure de mon enfance, qu'elle était différente de celle que je porte aujourd'hui! quelle différence dans la forme et l'expression! quel changement, hélas!

O mi præteritos referat si Jupiter annos!

Mais comme la corruption suit l'innocence, de même la vertu suit la corruption, et à la vertu d'ici-bas succède la bonté éternelle.

Le vase dit-il aussi au potier qui l'a formé: « Pourquoi m'as-tu fait ainsi? »

Celui qui m'a créé, me destina, non pas à être enfant, mais à devenir homme. Pourquoi donc rappeler par ma rêverie une jeunesse passée dans l'insouciance! Je suis maintenant là où je suis, et veux oublier ce qui est derrière moi, et ne pas pleurer de n'être plus enfant, en voyant des enfants revêtus du charme indicible de leur âge! Soyons homme et concilions l'énergie mâle de l'âge mûr avec la simplicité de l'enfance! C'est là l'objet le plus élevé de mes désirs, et veuille Dieu que ce soit le terme glorieux de mes efforts!

L. Choses diverses.

A. *Explications de certaines dénominations.*

a. Une figure régulière et bien faite est,

1° Celle dont toutes les parties sont d'une frappante symétrie ;

2° Celle dont les parties principales, telles que les yeux, le nez et la bouche, ne sont ni petites, ni gonflées, ni trop en évidence ;

3° Celle dans laquelle ces mêmes parties, considérées dans leur ensemble et à une distance modique, paraissent avoir une position presque horizontale et parallèle.

b. Un beau visage est celui qui, en dehors de cette proportion, de cette position convenable de ses parties essentielles, présente à l'observateur une telle harmonie, une telle âme et une telle unité que rien dans ce visage ne lui paraisse être superflu, rien défectueux, rien mal proportionné, rien ajouté après coup, ni pour ainsi dire rapporté; mais que ces différentes parties lui semblent découler d'une partie unique, pour se fondre en un tout également unique.

c. Une figure agréable n'exige pas absolument une symétrie et une harmonie complètes, mais rien cependant ne doit lui manquer, rien n'y être de trop ; l'agrément de la figure siége surtout dans les yeux et sur les lèvres, qui sont libres de toute expression d'orgueil et de dédain, qui ne trahissent aucun sentiment impérieux et ne respirent que le bien-être, la légèreté et la bienveillance.

g. La figure sera gracieuse quand cette bienveillance, cette légèreté sans aucune prétention, se réuniront à la délicatesse, à la douce mobilité des traits et à une extrême propreté.

h. Une figure charmante ne doit pas être seulement belle, seulement agréable ou gracieuse ; elle doit avoir quelque chose de tout cela, et nous révéler cette triple distinction dans ses mouvements rapides et expressifs.

i. Une figure insouciante ne paraît pas soupçonneuse et n'inspire elle-même aucun soupçon. Elle est au-dessus d'une figure aimable ; car elle s'insinue dans nos cœurs sans les efforts pour plaire qui caractérisent l'amabilité.

k. Parmi les figures aimables, il faut compter encore la figure attrayante, la figure avenante, et la figure irrésistible.

l. Bien au-dessous de cette sorte de figures sont placées la figure amusante, celle qui nous enchaîne par son doux et silencieux bavardage, et même la figure fine et délicate.

m. Nous chérissons surtout la figure pure et innocente, celle où n'apparaît encore aucun trait oblique, aucun muscle dénaturé, ni dans l'état du repos, ni dans le mouvement.

n. Nous nous sentons élevés par l'aspect d'une figure à la fois innocente et pleine d'âme, c'est-à-dire remplie de l'intérêt que nous-mêmes lui inspirons, et exprimant une vigueur faite pour nous captiver à notre tour.

o. Lorsque, dans une figure pure, l'esprit de l'ordre s'associe à la vigueur, elle mérite, selon moi, le nom de figure attique.

p. Une figure est spirituellement belle, quand nous trouvons non-seulement plaisir à la regarder, mais qu'en même temps nous sommes sûrs de n'entendre de sa bouche aucun mot irréfléchi, indiscret, brusque ou grossier; celle enfin dont le premier abord sait doucement exciter toutes nos facultés.

q. Une figure noble nous met à l'abri de toute crainte d'une indiscrétion de sa part ; nous sentons sans la moindre envie la supériorité d'une telle figure, parce qu'elle a beaucoup moins la conscience de son élévation, que celle du plaisir qu'elle nous cause.

r. Une grande figure contient peu de petits traits accessoires ; mais ses principales parties sont fort prononcées et dépourvues de rides ; elle est faite pour nous élever, pour nous frapper, même en sommeil, en copie ou en caricature (comme par exemple la figure de *Philippe de Comines*).

s. Une figure, pour être sublime, doit être impossible à peindre ou à décrire. Il faut que nous puissions uniquement sentir ce qui la distingue des autres figures. Il faut non-seulement qu'elle sache nous toucher, mais encore qu'elle nous élève. Il faut qu'en sa présence nous nous sentions plus grands et plus petits à la fois qu'en présence des autres hommes. Celui qui, en dépit de ce sentiment, est capable de la mépriser ou de l'offenser, celui-là est capable d'injurier le Saint-Esprit lui-même.

B. *Pensées diverses.*

1. Tout est bien, mais on peut abuser de tout et on en abuse.

Le sentiment physiognomonique en lui-même est aussi bon que divin ; il est, comme le sentiment moral, le cachet de notre dignité humaine; il est peut-être le sentiment moral lui-même. Opprimer un sentiment aussi respectable, l'étouffer dans notre âme chaque fois qu'il s'y réveille, ce n'est pas autre chose que pécher envers soi-même, et lutter contre le bon génie. Reconnaissons néanmoins qu'il faut à ce sentiment des bornes comme il en faut à tout bon sentiment, à tout effet même salutaire, afin qu'ils ne soient pas un obstacle à d'autres bons sentiments, à d'autres effets salutaires.

2. Chaque homme est un génie dans un monde quelconque, soit grand, soit petit. Il a une certaine sphère dans laquelle il peut agir d'une manière inimitable. Plus son règne est petit, plus sa force est concentrée, plus son gouvernement est inimitable. Ainsi l'abeille est, à sa place seulement, le plus grand génie mathématicien.

Il serait facile de classer d'une manière générale le génie de chaque homme, quelque borné qu'il puisse être, et quelque rétrécie que puisse être la sphère de son action. Il faudrait, à cet effet, le découvrir, l'aborder au moment du plus haut degré de son activité.

3. La divinité ne saurait nous approcher de plus près dans le monde visible et dans ce que nous appelons la nature, qu'en se peignant sur le visage d'un grand et noble homme. Un chrétien dira avec vérité : « Qui me voit, voit le père. » Rien n'est plus propre à donner à l'homme la certitude de l'existence de Dieu que la présence d'un homme de bien, de même qu'une silhouette nous rend l'existence d'un homme plus certaine et plus présente.

4. Un grand visage fait naître de grands visages; il éveille dans les hommes qui l'entourent toute la grandeur qui dort en eux (1). Approchez avec respect et avec simplicité de tout grand visage. Une force en jaillira, qui vous soutiendra vous-même et vous élèvera. Un grand visage en repos agit plus sur les autres qu'un visage ordinaire dans le moment de sa passion la plus vive. Son action est générale, bien qu'elle soit inégale. « Quoiqu'ils ne le connussent pas, ces deux heureux, leur âme fut en feu lorsqu'il leur parla sur la route et leur manifesta les écrits. — Aussi pas un seul des acheteurs ni des vendeurs qu'il venait de chasser n'avait osé lui résister. »

Il s'en explique également, comme certaines personnes, rien que par l'effet de leur présence, ont su ramener tout d'un coup au devoir et à la soumission une foule turbulente et qui tenait la force en ses mains. N'est-ce pas grâce à cette force supérieure, naturelle, inhérente, innée, et par conséquent plus puissante que toute force d'emprunt; à cette force qui est un langage pour tous les yeux, comme le tonnerre de Dieu en est un pour toutes les oreilles?

5. La plus grande sagesse n'est pas seulement de connaître un caractère en général, de recevoir une impression générale de sa physionomie, elle n'est pas seulement de reconnaître tel ou tel trait particulier; elle consiste à découvrir la nature individuelle de chaque caractère et la capacité de chaque intelligence, à savoir déterminer la sphère qui leur est assignée et qu'ils ne sauraient transgresser; à prédire les sentiments, les actions, les jugements qu'on peut attendre d'un homme ; afin que nous ne prodiguions aucune force à son égard, en mettant exclusivement en mouvement celles qui doivent et peuvent opérer sur son individualité. Si jamais la précipitation et l'étourderie ont fait faillir quelqu'un sous ce rapport, ce quelqu'un, c'est moi-même. Il m'a fallu quatre ou cinq années de pratique physiognomonique pour me guérir de cette précipitation et de cette prodigalité. La bonté du cœur nous dit de donner, de nous fier, de nous livrer. Le regard physiognomonique nous enseigne le moment où il faut donner, la manière dont il faut donner, la personne à laquelle il faut donner; il nous enseigne par conséquent la véritable bonté, puisqu'il nous apprend à secourir là où le secours est nécessaire, où il sera accepté, où

(1) Quand une fois une nation possède ses *Spencer*, ses *Shakespeare* et ses *Milton*, elle peut être certaine d'avoir aussi ses *Steele*, ses *Pope* et ses *Addison*.

il profitera. Ah! puissé-je crier à temps et avec assez de force à tous ces cœurs bons et nobles : « Ne jetez pas vos dons, ne les semez pas sur l'eau ou le rocher; ne parlez qu'à celui qui vous écoute; n'ouvrez votre cœur qu'à des cœurs; ne philosophez que devant les philosophes. » Tenir en frein sa force, c'est montrer plus de force que si on la laisse agir d'une manière effrénée. Garder un bien, c'est souvent une plus grande preuve de bonté que de l'accorder à autrui. Ce dont on ne jouira pas, on vous le jettera à la face, ou on le foulera aux pieds; et alors personne ne le tient, ni vous ni aucun autre.

6. Faites du bien aux gens de bien; ne résistez pas aux figures irrésistibles. Donnez à la figure qui vous supplie; la providence, Dieu lui-même vous le recommande; refuser une figure suppliante, c'est refuser Dieu. Le ciel ne peut rien vous demander, si ce n'est par l'intermédiaire d'une figure sereine, ouverte, innocente. Vous ne sauriez rendre un hommage plus vrai, plus immédiat à Dieu qu'en témoignant de la bienveillance, qu'en accordant des bienfaits à un visage plein de l'esprit divin; vous ne sauriez commettre un crime plus impie, plus immédiat envers la majesté divine, qu'en méprisant, en raillant, en renvoyant un tel visage. Dieu ne peut plus véritablement agir sur les hommes que par le moyen des hommes. Qui rejette les hommes de Dieu, rejette Dieu; qui réjouit les hommes de Dieu, réjouit Dieu. Reconnaître le rayon divin dans le visage de l'homme, c'est la prérogative, c'est la dignité humaine; sentir et reconnaître dans le visage humain la mesure qu'elle contient d'esprit divin, c'est le sommet de la sagesse; savoir épier et découvrir ce rayon de divinité au milieu des nuages du visage le plus corrompu, savoir déterrer cette étincelle du ciel des décombres et de la poussière d'une physionomie détruite et dégénérée, c'est le sommet de toute bonté.

7. Ami de l'homme, quand la physiognomonie sera devenue pour toi ce qu'elle est pour moi, ce qu'elle devient pour moi de plus en plus, à mesure que j'en reconnais la vérité; si elle rendait ton œil attentif au peu qu'il y a de noble, à ce qu'il y a de noble dans chaque chose ignoble, de divin dans chaque chose humaine, d'immortel dans tout ce qui est mortel! alors, cher lecteur, n'en parle pas beaucoup, mais exerce ton sentiment physiognomonique, car tu ne persuaderas que qui aura été persuadé d abord par son propre sentiment.

Quand Dieu t'enverra un noble pauvre, sur le visage duquel brille l'humilité et la patience, la foi et l'amour, ne te réjouiras-tu pas bien autrement que l'homme insensible, de ces mots divins : « Ce que tu feras pour un de mes frères, tu le feras pour moi-même? »

Quand ton regard rencontrera un jeune homme ou un enfant délaissé, ah! ne penseras-tu pas que leur front porte la marque divine de sa destination, qui est de chercher et de trouver la vérité? Leur regard n'est-il pas le siége de la sagesse non encore développée?

Essayons, autant que cela est possible, d'éclaircir et de prouver par des exemples ce que nous avons dit jusqu'ici. De meilleurs dessins que ceux-ci, des dessins plus purement physiognomoniques paraisseut être réservés au siècle futur; il y aura cependant assez de choses utiles et instructives à voir même dans ceux qui sont sous nos yeux; il y aura assez de matière pour exercer notre sentiment physiognomonique.

1. On dit que les nez pointus et voûtés marquent l'esprit, et les nez camus le manque d'esprit; il serait nécessaire d'indiquer la manière dont les nez doivent être voûtés pour être spirituels.

Je ne sais pas ce qu'on pensera de cette silhouette, je ue connais d'aucune façon le caractère de l'original; mais je suis convaincu qu'un pareil nez dénote la prudence, quand même il ne serait pas regardé comme la suite de ce front féminin qui porte évidemment tous les caractères de la prudence. Le calme et la bonne foi du caractère sont frappants dans la bouche et le menton.

2. On peut avec assurance appeler spirituel un nez voûté et pointu comme celui-ci. Pourtant l'esprit qui y siége est modéré et dompté par la sévère intelligence du front, la grave religion de l'œil et le flegme du menton.

3. Si je ne voyais de cette figure rien que le nez, j'y reconnaîtrais non-seulement la douce bonté, le silencieux calme du caractère

et toutes les vertus d'une bonne mère de famille, mais encore un esprit délicat et prudent.

4. Combien cette chevelure est en harmonie avec toute la figure ! quelle expression irrécusable d'un caractère doux, modeste, studieux, ami du repos et de l'ordre. Rien de hardi, d'entreprenant ou d'impérieux dans ces traits. On croirait y reconnaître un maître d'école plein de bonhomie et de piété.

5. Voici une chevelure bien plus voluptueuse et s'accordant parfaitement avec cette figure sanguine, pleine de tempérament, productive, clairvoyante, vive et énergique !

6. Chevelure plus vigoureuse encore, plus colérique et abondante, tout aussi homogène avec cette figure plus grande dans toutes ses parties que la chevelure précédente avec la sienne.

7. La même remarque s'applique à ce numéro. Par la seule chevelure vous reconnaîtrez l'homme entier. Il vous est aussi impossible d'avoir de la confiance en cette barbe et en le jet de son poil, qu'il vous est impossible d'en avoir en ces yeux, en ce nez et en ce front. De la chevelure, comme de tout l'ensemble de cette figure, vous n'attendez que de la sécheresse et un entêtement obstiné.

8. Ici, quelle concision, quelle vigueur dans ces cheveux courts qui paraissent si bien convenir à cette bouche décidée, et en général à cette figure de *Holbein*, carrée, énergique, ferme, robuste et productrice.

Avant de passer aux nombreux exercices et notes physiognomoniques qui serviront de supplément à ce qui précède, nous jugeons également utile et convenable de faire connaître à nos lecteurs un extrait de l'intéressant ouvrage de *Jean-Baptiste Porta, Napolitain, sur la physionomie humaine considérée sous le rapport des différents caractères*. Afin de ne pas trop franchir les limites de notre travail nous avons cru devoir considérablement abréger les chapitres qui vont suivre. D'ailleurs, les réflexions générales sur les vices et les vertus de l'homme dont l'ouvrage de Porta abonde, et qu'on a transcrites avec le reste dans l'ancienne traduction de Lavater, nous ont paru plus propres à figurer dans un traité moral sur la nature humaine qu'à entrer dans le cadre de ces fragments physiognomoniques.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA FIGURE DE L'HOMME JUSTE ET DE CELLE DE L'HOMME INJUSTE.

(a) *Les justes.*

Ils ont le corps bien proportionné, les cheveux châtains, la voix grosse, creuse, sans modulation, ou bien tenant le milieu entre la voix mâle et le son aigu ; les yeux grands, à fleur de tête, brillants et humides ; les prunelles égales dans leur cercle, ou bien le cercle inférieur étroit et noir, l'iris couleur de feu, sans que le regard ait rien de rebutant ; le front large, étendu jusqu'aux tempes de côté et d'autre.

(b) *Les injustes.*

Le cercle de leurs prunelles est vert, l'iris noir, ou bien leurs yeux sont *pers* et un peu secs, ou fixes, un peu roux, grands, et regardant en dessous, ou très saillants et troubles ; ou bien encore leurs yeux sont à demi-fermés, d'une juste grandeur, brillants, avec un front uni et sec, ou riant avec un mouvement continu dans le front, les joues, les sourcils et les lèvres : ou bien enfin riants, ouverts, et d'un regard perfide et menaçant.

CHAPITRE II.

DE LA FIGURE DE L'HOMME DE BIEN.

(a) *Les hommes de bien.*

Ils ont le nez grand, bien en proportion du visage, et le partageant en deux parties bien égales, ou long, tombant un peu sur la bouche, ou médiocrement long, large et ouvert ; la face belle, la respiration tempérée, la poitrine large, les épaules grandes, les mamelles médiocres, les prunelles grandeur moyenne et mobiles, quoique le regard soit fixe et arrêté, les yeux grands et

un peu enfoncés, bien ouverts, humides et doux, ou bien tristes et remuant les sourcils, le front austère et abattu.

(b) *Les bien morigénés.*

Leur front tient le milieu entre le front tranquille et le soucieux; leurs oreilles sont convenablement grandes et carrées, leur face est médiocre, leur voix n'est ni haute, ni sourde, quelquefois un peu grêle; ils rient peu; leurs yeux sont concaves, bleus, grands, fixes et brillants, ou bien ils sont clairs, luisants, humides, comme l'eau; leurs pieds sont bien formés, articulés et nerveux, leurs ongles larges et un peu jaunes.

CHAPITRE III.

DE LA FIGURE DE L'HOMME MÉCHANT.

(a) *Le méchant.*

Son visage est difforme, ses oreilles étroites, sa bouche mince et longue; il a les dents canines aiguës et sortant en dehors, la parole prompte, surtout si la voix est grêle; ou bien il parle du nez, ou il articule difficilement. Son cou est courbé, il a le dos voûté, les doigts longs et desséchés, les jambes maigres, les pieds difformes et concaves en dessous, les yeux obliques, la prunelle noire et isolée, le blanc luisant et sec, d'un mouvement brusque et oscillant, un peu rouges aux angles : il est blême et sans embonpoint.

(b) *Les empoisonneurs.*

Ceux-ci ont les yeux à fleur de tête, secs, et les deux globes sont inégaux; les prunelles semblent agitées involontairement; ils sont de couleur sombre; les petites veines qui aboutissent au blanc sont gonflées et paraissent des taches de sang. Si les prunelles sont noires, le blanc de l'œil est pâle et livide.

(c) *Les perfides.*

Leurs lèvres inférieures sont déliées, et enflées autour des dents canines.

(d) *Les homicides.*

Leurs sourcils sont épais et se joignent au milieu du front; leurs yeux sont à fleur de tête, secs; les globes inégaux, les prunelles tremblantes et renversées vers le haut; le blanc est terne et pâle.

CHAPITRE IV.

DE LA FIGURE DE L'HOMME PROBE ET DE CELLE DU FRIPON.

(a) *L'homme probe.*

Ses yeux sont d'une grandeur moyenne; ils tirent sur la couleur bleue ou noire, ils sont grands, et le blanc en est tranquille et brillant; leur regard est assuré, il est grave; ses sourcils sont un peu resserrés, son front est uni et un peu rabattu sur les yeux.

(b) *L'infidèle et le fripon.*

Sa tête est fort petite, son visage est mal conformé, le front est rude, rempli de rides et de plis; les yeux enfoncés, petits, secs, d'une couleur indécise; les prunelles sont remuantes, le regard est errant et mal assuré; les épaules sont élevées, le dos plat, les mains étroites et les doigts grêles.

CHAPITRE V.

DE LA FIGURE DE L'HOMME PRUDENT ET DE CELLE DE L'HOMME IMPRUDENT.

(a) *Les prudents; leur figure est dans les proportions moyennes.*

Leur stature est petite, leur tête un peu grosse, leur crâne large, tel que celui de Périclès, les cheveux d'une couleur indécise, le front carré, le visage de médiocre grandeur, un peu en embonpoint, les lèvres supérieures un peu éminentes, le cou un peu penché du côté droit, les clavicules médiocrement séparées, l'épine du dos tenant le milieu entre le courbe et le convexe, la poitrine et les épaules larges, le ventre moyen, les mains et les doigts longs, et ne gesticulant point, lorsqu'ils parlent; leurs yeux sont grands, brillants, humides, ou le blanc est un peu pâle, mêlé de quelques veines rouges, lorsque les prunelles sont noires; le cercle des prunelles est quelquefois étroit et noir, l'iris brillant et plein de feu, sans que le

regard soit dur et offensant. Le cercle est quelquefois aussi de couleur d'émail, et l'iris d'un bleu plus sombre dans des yeux humides; le front est uni, large, tranquille; s'ils resserrent les sourcils, leur front prend un caractère sérieux et réfléchi. Ils ont la parole facile et posée, le son de voix agréable, et tenant le milieu entre le grave et l'aigu.

(b) *Les imprudents comparés aux ânes.*

L'imprudent a le front haut et convexe; sa respiration est courte comme celle d'un homme qui a long-temps couru; il a les doigts courts et gros, la démarche précipitée, lorsqu'il rencontre un objet, comme il est sans prévoyance, il est surpris; il a peur, il se recule en se raccourcissant, il porte toujours en marchant la tête haute et le nez en l'air, il a la peau sèche et d'une couleur qui indique la chaleur du sang; ses yeux sont petits, proéminents, enflammés, ou d'une teinte obscure, rouge sur les bords, ou un peu rouges, grands, le regard en dessous, inquiet et errant, les sourcils élevés.

(c) *De ceux qui sont dépourvus de sagesse comparés aux ânes.*

Leur face est charnue, ils ont les lèvres grosses, la langue embarrassée, le cou droit, l'épine du dos élevée, ils penchent le corps du côté gauche.

CHAPITRE VI.

DE LA FIGURE DE L'INGÉNIEUX ET DE L'HOMME D'ESPRIT.

(a) *Les ingénieux tiennent de la médiocrité; tiré d'Aristote, écrivant à Alexandre.*

Ils ont la chair molle, humide, tenant le milieu entre la peau douce et la peau sèche; ils ne sont ni petits ni grands, leur teint est blanc et coloré, leur maintien est doux, leurs cheveux plats, leurs yeux grands et un peu ronds, leur tête médiocre et bien proportionnée; leur cou est grand, leurs membres sont bien disposés, ils ont peu de chairs aux jambes et aux genoux, leur voix est claire, ils ont les mains longues, et les doigts de même; ils rient peu, pleurent rarement, ne sont point railleurs, et leur aspect inspire la joie et la tranquillité.

(b) *Les ingénieux, tirés d'Aristote, de Polémon et d'Adamantius.*

Leur chair est un peu humide et molle; ni maigre ni fort grasse; ils ont le cou, les épaules et la face un peu grêles. Adamantius dit qu'ils ont la face ni charnue ni osseuse, les épaules bien assemblées, et le tronc bien proportionné. Selon lui, ils ne sont point charnus autour des côtes; la couleur de leur peau et d'un blanc un peu animé et pur. Polémon dit qu'elle est un peu roussâtre. Adamantius et lui disent qu'ils ont les cheveux légèrement bouclés; Polémon ajoute qu'ils ont les yeux brillants, d'une grandeur médiocre et le corps fort droit. Nous ajouterons, les cheveux ni trop souples, ni trop durs, la face modérément grasse, la couleur d'un blanc animé, la peau douce, les dents mêlées, larges, étroites et détachées, la langue déliée, la voix forte et un peu sourde, les côtes maigres, les mains grêles et molles, les jointures des mains et des pieds très fortes, les doigts mous, longs et distants l'un de l'autre, les cuisses médiocrement charnues, les yeux obscurs, humides et d'une belle grandeur, les sourcils bien arqués et pas trop épais, le dos maigre. Ma figure, dit Porta, est toute semblable; soit dit sans amour-propre; j'ai le front large, les cheveux ni durs, ni trop noirs, ni droits, ni crépus, les oreilles bien façonnées, la face maigre, et de moyenne grandeur, les sourcils comme je viens de les dépeindre, les yeux brillants, grands et fins, le cou et les épaules grêles et bien assemblés; les jambes et les côtes dépourvues de chair, le ventre médiocre, la chair colorée, la taille droite et bien proportionnée, les talons très forts, les jointures des pieds et des mains très fortes et bien déliées, les doigts flexibles, longs et distants des uns des autres. La voix agréable et dans un juste *medium*.

CHAPITRE VII.

DE LA FIGURE DE L'HOMME STUPIDE.

(a) *Les stupides.*

Polémon et Adamantius disent qu'ils ont les clavicules mal dénouées, de gros vaisseaux autour du cou, le derrière de la tête

très rond ; l'on se rappelle que nous avons dit que, quand l'éminence de la partie postérieure de la tête était ronde, c'était un signe que l'homme n'avait point d'entendement. Le traducteur de nos auteurs grecs les a mal entendus lorsqu'il leur fait dire que l'homme stupide a la cavité des cuisses ronde, ou le derrière de la tête concave, et ensuite que ce sont les boîtes des os que les auteurs ont entendues; car je ne sais ce que l'emboîtement des os peut faire à l'entendement; il ne peut être question ici que des os de la cuisse, car il n'y a pas d'emboîtement d'os dans la tête; et dans le fait, on ne trouve rien de semblable dans Polémon et Adamantius. Selon ceux-ci, les imbéciles ont les omoplates resserrées; leur front est grand, charnu, rond; leur œil est terne, stupide ou languissant comme celui des chèvres; leurs mâchoires sont grandes, charnues et pesantes; leurs jambes sont grosses, charnues et rondes; la courbure des côtes, au-dessous des vertèbres, est couverte de graisse. Il faut croire qu'il y a erreur dans l'interprétation du texte d'Aristote, lorsqu'on lui fait dire qu'ils ont les jambes longues; car il a lui-même observé que les bras longs, qui sont en proportion avec les jambes, sont un signe de bon naturel; les jambes trop courtes indiquent un naturel imparfait et grossier. Polémon et Adamantius donnent aux imbéciles des jointures petites, le cou très court, et les extrémités imparfaites; ils ont la face charnue, assez grande, leurs mouvements sont gauches, mal appropriés à ce qu'ils veulent faire; leurs forces sont toujours mal calculées; ils semblent les employer sans dessein et sans volonté.

(b) *Les hommes dépourvus de sens, comparés aux ânes.*

Ils ont la tête fort petite, le devant de la tête fort cave, le front grand et très élevé, le bout du nez gros, la face et les joues charnues et longues, les mamelles grandes et charnues, l'espace entre les clavicules et le sternum très court, et celui entre le sternum et le nombril extrêmement grand, les bras charnus, les ongles étroits et crochus, le mouvement des yeux très lent.

(c) *Les gens rudes et grossiers, comparés aux pourceaux et aux ours.*

Ceux-ci ont la tête plus grande qu'il ne convient, la couleur des cheveux d'un blond argentin, le front étroit et charnu, les oreilles rondes et sans contours, petites et droites, le nez mal proportionné, et allongé de travers sur la face, la bouche béante, les lèvres grosses et rondes, ou la lèvre inférieure sortant en dehors, le cou gros et gras, quelquefois raide et immobile, et toujours la nuque chargée de chair, les épaules voûtées, les côtes et la poitrine charnues, les mains grandes et dures, le ventre couvert d'une peau épaisse et rude, les doigts trop longs et très menus, les ongles recouverts par une chair dure, les jambes et les talons très gros.

(c) *Les insensés.*

Ils ont les narines bouchées, la respiration difficile et bruyante : les yeux toujours occupés à se fermer et à s'ouvrir; quand ils se ferment, ils tendent vers le haut; ouverts, ils sont fixes et larmoyants; ils semblent rouler autour de leur orbite, ou bien ils sont obscurs, couverts et toujours en mouvement.

(d) *Les fous comparés aux oiseaux et aux singes.*

Leur front est large et grand, leurs oreilles sont grandes et droites; leur coloris est ardent, leurs joues resserrées leur donnent un visage triste, la lèvre supérieure est plus grosse, et tombe sur l'autre, leurs yeux se portent naturellement du côté droit, leurs prunelles sont larges, leur cou est long, raide, penché en avant, ou d'un côté; leurs mains sont courtes, leurs épaules velues; le son de leur voix est aigu, et imite le cri de l'oie, ou le son de la trompette.

(e) *De ceux qui sont dépourvus d'esprit.*

Ils ont la bouche béante, le globe de l'œil et la prunelle hors de la tête, les sourcils pesants et fort épais, ou bien les yeux de forme concave, fluide, et la vue faible.

CHAPITRE VIII.

DE LA FIGURE DE L'HOMME QUI A DE LA MÉMOIRE, ET DE LA FIGURE DE CELUI QUI N'EN A POINT.

(a) *De celui qui a de la mémoire.*

Il a les parties supérieures de la tête fort petites, parce qu'il s'en élève peu de vapeurs à cause de la sécheresse du cerveau; ces parties sont d'une belle proportion, elles sont charnues et non grasses, mais bien couvertes de chair, car la graisse est le partage de la stupidité. J'ajouterai que l'homme doué d'une belle mémoire a les oreilles grandes.

(b) *De celui qui oublie facilement.*

Les signes sont tout-à-fait opposés, car il a les parties supérieures de la tête fort grandes. Aristote, dans son livre de la mémoire, dit que ces hommes sont comme les nains qui ne se ressouviennent de rien; parce qu'ils ont une grande pesanteur dans la partie sensitive ou le *sensorium*, le jeu des facultés intellectuelles n'y a pas de tenue dans le principe, et rien ne saurait s'y graver profondément.

CHAPITRE IX.

DE LA FIGURE DE L'HOMME HARDI.

(a) *Les hommes hardis comparés aux taureaux.*

Ils ont le visage austère, le front *nébuleux*, les sourcils un peu longs, le nez tombant sur la bouche, celle-ci très grande, les dents longues, écartées, aiguës et fortes, le cou très raccourci, les bras si longs qu'ils touchent presque aux genoux, la poitrine large; les épaules vastes, les yeux vifs, fiers ou de couleur de sang, fort agités, avec des paupières presque immobiles, ou bien ouverts, secs, brillants, ou enfin très saillants et troubles.

(b) *Les téméraires.*

Leur bouche est grande, leurs yeux brillants, leur regard oblique, et les sourcils sont aussi placés obliquement. Ils ont le front rude, les paupières dures, quelquefois les yeux s'ouvrent et se ferment par un mouvement précipité; ils sont alors humides et luisants, sous un front très uni; leurs doigts sont gros et courts.

(c) *Les superbes.*

Leurs sourcils sont arqués outre mesure, souvent ils s'élèvent encore, ce qui donne à leur regard un air hautain; ils ont le ventre gros et large, leur démarche est lente, ils s'arrêtent souvent et promènent leur vue de tous côtés; leurs yeux sont secs et voilés.

CHAPITRE X.

DE LA FIGURE DU TIMIDE.

Les hommes timides comparés aux femmes, aux cerfs, aux lièvres et aux cailles.

Ils ont le poil mou, le corps incliné, le mollet resserré dans la partie supérieure vers le jarret, le visage pâle, les yeux imbéciles, de même que les extrémités, les jambes grêles, les mains longues et charnues; leur visage paraît contraint dans tous ses mouvements; ils paraissent honteux, lâches et faciles à étonner. Adamantius et Polémon disent que le jeu de leurs muscles est tout disloqué, comme si c'étaient des pièces de rapport; leur couleur varie à chaque instant, ils ont le teint tantôt pâle, tantôt animé; leur cou est long; leur poitrine et leur respiration sont faibles et ils ont la voix aiguë; nous ajouterons qu'il n'y a point d'éminence sur leur tête ronde, qu'ils ont les cheveux droits ou crépus; la couleur de la peau noire ou blafarde, le front grand, la face charnue ou cartilagineuse, les lèvres déliées et la bouche petite, le corps et la poitrine maigres et sans poil, les épaules inarticulées, les bras courts, forçant la tête d'aller trouver les genoux, les jambes grasses, les cuisses molles et sans ressort, les doigts ramassés, les yeux décolorés, ou fort noirs, ou presque blancs. Xénophon décrit ainsi les chiens timides; ils ont le corps et le museau petits, le nez aquilin, la vue courte, la chair dure, toute ridée, sans poil, les membres mal proportionnés, la démarche molle, et ils n'ont point d'odorat.

CHAPITRE XI.

DE LA FIGURE DE L'HOMME IMPUDIQUE.

(a) *Les impudiques comparés aux femmes.*

Polémon et Adamantius leur donnent les yeux humides et le regard insolent. Ils marchent les genoux ployants, et se heurtant l'un l'autre. Ils semblent marcher, les jambes et les pieds tournés en dedans. Leur cou tremble comme s'il n'était pas bien posé sur les épaules; leurs lèvres sont serrées, et, comme le lièvre, ils les remuent perpétuellement; il semble que dans l'habitude du corps ils aient tous les membres tremblants; leurs regards sont errants et indécis parfois, et quelquefois aussi impudents et fixes, comme nous venons de le dire. Leur voix imite le cri du cygne ou le son de la trompette; ils resserrent leurs joues d'une manière ridicule; ils sont un peu chevelus, et leur coiffure est ajustée avec soin. Ils ont la respiration haute et bruyante. Le mouvement de leurs mains est languissant, et leur maintien désagréable.

Polémon l'Africain reprochait à P. Gallus d'être délicat en toutes choses; que ses habits lui couvraient les bras et les mains; qu'il était parfumé d'essences, consultait son miroir, se rasait les sourcils et s'arrachait la barbe; qu'il marchait comme une femme, les cuisses un peu écartées, et que dans les festins on le voyait avec son jeune amant, vêtu comme lui, les bras et les mains couverts; qu'il s'y adonnait au vin, et ne négligeait pas l'amour contre nature.

(b) *Les efféminés.*

Ils ont le front triste et abattu, le nez mal proportionné et un peu de travers, la bouche petite, le menton rond et sans poil, les clavicules mal séparées; ils marchent en dedans, se remuent du corps, des épaules et de chaque membre. Ils ont les yeux petits, languissants, rougeâtres est souvent fermés.

CHAPITRE XII.

DE LA FIGURE DU FORT.

(a) *Les hommes forts comparés aux dogues, aux lions et aux taureaux.*

Ils ont le corps droit et les extrémités fortes et grandes; le ventre grand, resserré; la poitrine large et charnue; les côtes et toutes les articulations robustes. Les épaules sont larges et carrées, proportionnées, les reins forts, le cou ferme et se remuant avec noblesse, le mollet d'un beau dessin, les jambes robustes, les pieds bien articulés, la couleur de la peau terne et rougeâtre; ils ont les yeux humides, la prunelle grande, et le regard terrible, les sourcils peu étendus, la voix forte et menaçant, la respiration toujours égale. Tels sont les signes décrits par Adamantius et Polémon; nous y ajouterons nos propres observations: les hommes forts ont la tête un peu plus grande que moyenne, comme le lion; le derrière de cette tête étendu vers le chignon, et uni avec le cou qui est robuste, les cheveux blonds, les oreilles grandes et carrées, le front d'une belle et grande forme, ni uni ni ridé, mais droit et maigre, le nez bien proportionné, et prenant sa racine du front, la bouche grande, les lèvres déliées, et s'unissant également l'une sur l'autre, un peu tombantes vers le coin, la voix grosse et sonore, la respiration forte et prompte, le cou gros et plutôt court que long; ils ont les bras longs, les coudes bien articulés, les épaules robustes, les reins forts, les hanches fort grosses, les parties naturelles fortement prononcées, les fesses musculeuses, le dos large, la poitrine couverte de poil, les jambes articulées et robustes, les pieds et les talons de même, les sourcils arqués, s'élevant souvent, les yeux brillants et regardant avec lenteur, ou bien luisants et gonflés, les sourcils rudes et les cils très droits, ou tirant sur le vert, ou d'un jaune oranger, bleus d'iris, ou rouges et mobiles. *Oppien* décrit ainsi les chiens robustes, doués d'une grande hardiesse: « Ils ont, dit-il, le corps vaste, le museau camus, une peau effrayante sur les yeux, les yeux étincelants et de couleur tannée, extrêmement brillants,

la peau hérissée de poil, les formes robustes et le dos large. »

(b) *La figure de l'homme fort, décrite par Végèce.*

C'est ainsi que *Végèce* choisit le jeune soldat que l'on destine à la milice. « Il faut, dit-il, qu'il ait les yeux éveillés, le cou droit, la poitrine large, les épaules musculeuses, les bras longs, les doigts nerveux, le ventre médiocre, les jambes un peu menues, le mollet et les pieds peu charnus, et ramassés par la vigueur des muscles.

En l'année 1555, il vint à Naples un Espagnol, nommé *Pierre*, qui dans ma propre maison donna les preuves de sa force. Un homme fort gros et charnu était assis sur son épaule droite, un autre sur la gauche, il en portait un au bout de chacun de ses bras, deux sur la pointe de chaque pied, plusieurs encore tenaient ceux-ci embrassés, et il marchait ainsi chargé, sans avoir l'air d'éprouver aucun embarras. Ensuite, posant à terre ceux qu'il tenait, il ouvrait ses mains, les faisait poser dessus; et les élevait au-dessus de sa tête; nous lui liâmes ensuite chaque main avec des cordes, les bras étendus; des hommes de chaque côté tiraient les cordes de leurs deux mains, les pieds bandés contre terre; et lui tout à coup, joignant les mains en croix sur sa poitrine, en fit tomber plusieurs. Frappant de son front un clou à large tête, il le faisait entrer jusqu'à moitié dans la muraille, quoiqu'il se fût blessé. En étendant le bras, il fermait la main, et dix hommes ensemble ne pouvaient ni la lui faire ouvrir ni lui faire ployer le bras. Il avait une fois été attaqué par deux voleurs dans une vaste campagne, il les saisit au collet, et leur heurta la tête l'un contre l'autre avec une si grande violence, qu'il leur fit sauter la cervelle, puis il les jeta loin de lui.

J'eus la curiosité de le voir nu, et il voulut bien me donner cette satisfaction; il était extrêmement carré, très droit; sa tête était d'une grandeur médiocre, soutenue d'un cou très robuste; ses cheveux étaient durs et blonds, ses yeux de couleur tannée, d'une grandeur moyenne, sa bouche grande, sa voix forte et sonore, il chantait aussi fort bien. Il avait le nez rond, droit et bien proportionné; sa respiration était égale et forte, ses épaules, ses omoplates et ses bras extrêmement nerveux; sa peau était si dure et si compacte que, quand il étendait les bras et fermait la main, je ne pouvais venir à bout de le pincer. Il avait les pieds et les mains fort grands, bien articulés, et les doigts agiles. Ses jambes étaient musculeuses; il avait le mollet resserré, la poitrine large, le ventre peu nourri, les os des hanches fort élevés; sa figure était assez agréable, mais ses yeux étaient farouches et menaçants. »

(c) *Les hommes courageux comparés aux lions.*

Leurs cheveux ne sont ni droits, ni crépus, et avancent en pointe au-dessus du nez; ils sont ordinairement blonds. Leurs sourcils sont arqués et s'élèvent souvent; leur menton est pointu, leur cou fort, leur dos large et robuste; leurs mains, grandes et nerveuses, sont de couleur tannée; leurs yeux sont brillants, et leur regard est souvent oblique; quelquefois aussi on leur voit des yeux ardents, marqués de sang, ou très bleus et humides.

(d) *Les hommes virils.*

Ils ont les sourcils tout tortus, les omoplates larges et distantes l'une de l'autre, les os des hanches ressortants, le menton carré, les clavicules un peu resserrées, la barbe épaisse. La femme barbue participe en quelque chose de la virilité.

(e) *Les hommes belliqueux.*

Ils ont la bouche grande et la voix sonore.

CHAPITRE XIII.

DE LA FIGURE DE L'ORGUEILLEUX.

Les glorieux, comparés aux chevaux.

Adamantius compare le naturel superbe et glorieux à celui du cheval. « Il bondit, rassemble ses pas, et marche avec orgueil, » dit Virgile dans ses Géorgiques, en parlant du coursier.

C'est ainsi que s'exprime Ovide :

« Soit qu'il ait dans un champ remporté la victoire, au cirque, à la joute, aux com-

bats, le superbe coursier semble fier de sa gloire; il lève la tête, étale aux yeux des spectateurs la souplesse de ses formes; ses yeux pleins de feu semblent partager l'allégresse du héros qui le monte. Il fait retentir la terre sous ses pas, il se plaît au bruit des instruments de guerre, et pour lui comme pour son maître le triomphe a des charmes. »

Les glorieux ont les sourcils arqués, et les élèvent souvent; ils marchent lentement, s'arrêtent, et regardent autour d'eux comme s'ils cherchaient quelqu'un qui les admire; leur cou est droit, élancé; leurs yeux sont troubles et agités, ou ils sont grands, clairs et luisants; leurs doigts sont longs et grêles.

CHAPITRE XIV.

DE LA FIGURE DU PUSILLANIME.

(a) *La figure du pusillanime, tirée d'Aristote, et que Polémon et Adamantius donnent à l'homme avide de richesses, comparé aux chats et aux singes.*

Cet homme a la face petite, les membres délicats, les jointures fines et déliées, les yeux petits, le corps maigre, le front circulaire, la parole forte et véhémente, la poitrine étroite comme celle de l'imbécile, les côtes menues et les espaces creux et vides. Il marche promptement; s'il est surpris, il a peur, et son visage paraît s'allonger; il a les yeux grands et les paupières très mobiles.

(b) *Les gens plaintifs, comparés aux oiseaux.*

La plainte, la défiance et l'humilité accompagnent la pusillanimité; l'homme plaintif commence son discours d'un son de voix fort et plein, et finit par un son aigu; il a la gorge rude, et les vertèbres du cou très éminentes.

CHAPITRE XV.

DE LA FIGURE DES HOMMES MAGNANIMES.

Les hommes magnanimes comparés aux lions et aux aigles.

On remarque qu'ils ont la tête d'une grandeur moyenne, un peu étroite des côtés. Les cheveux tombent du front sur la racine du nez, et ils sont d'un blond rougeâtre; le front est carré, d'une belle longueur; le nez couché à la naissance du front, séparant bien le visage en deux, ou rond et plat par le bout; la bouche grande, les lèvres déliées, tombant l'une sur l'autre, et un peu tombantes aux angles; la voix grosse, creuse et sans flexibilité; la parole ferme, la démarche lente; le cou ni trop gros, ni trop délié; les reins larges; leurs épaules sont un peu courbées, et ils les remuent en marchant. Ils ont les yeux de couleur jaune, ni émincés, ni concaves, ou noirs et bordés d'une couleur ressemblant au feu; et soit que leurs prunelles soient noires, dans un globe humide, soit que l'iris paraisse entouré de cette couleur sémillante comme le feu, leurs regards n'ont rien de désagréable ni de farouche.

CHAPITRE XVI.

DE LA FIGURE DE L'AVARE.

(a) *L'avare.*

Polémon et Adamantius ont donné à l'avare proprement dit la même figure qu'au pusillanime.

(b) *Celui qui cherche le lucre avec passion.*

Il a le visage et les yeux petits, les membres grêles, la démarche prompte, le dos courbé, le teint un peu rougeâtre, le bas du dos courbé, les épaules resserrées vers la poitrine, l'habitude du corps comme disloquée; sa voix est aiguë, faible et larmoyante.

(c) *Ceux qui sont éhontés dans l'excès de l'avarice.*

Ils ont les yeux fixes et petits, et ils resserrent toujours leur front entre les sourcils; leur nez très étroit, et leurs yeux sont extrêmement rapprochés.

(d) *Les chiches.*

Ils ont les épaules encore plus resserrées que les autres, la démarche prompte; s'ils rencontrent quelqu'un, ils sont saisis de crainte, comme s'ils voyaient des larrons dans tous ceux qu'ils aperçoivent. Leur figure s'allonge, leur corps semble diminuer de

hauteur. Ils ont les doigts resserrés, les yeux fort petits, de même que les prunelles, et tirant sur la couleur grise ou verdâtre.

(e) *Les avares.*

L'avare a le cou recourbé en avant, le bas de l'épine dorsale courbé de même, les épaules excessivement resserrées contre la poitrine, le corps brisé, les yeux couverts, humides et de moyenne grandeur.

(f) *Les tenaces ou taquins.*

Ils ont les sourcils courbés, tombant sur les yeux, et regardant comme en cachette, ou comme on dit vulgairement, *sous cape.*

CHAPITRE XVII.

DE LA FIGURE DU LIBÉRAL.

(a) *L'homme libéral.*

Ses cheveux descendent sur un front carré comme celui du lion; il a la nuque du cou velue; les épaules dégagées; les doigts un peu renversés en arrière; les bras longs touchant presqu'aux genoux.

(b) *Les hommes généreux comparés aux lions.*

Ils ont le dos gros et robuste; les pieds bien conformés, grands, nerveux, bien articulés, la voix creuse et sans flexibilité.

CHAPITRE XVIII.

DE LA FIGURE DE L'HOMME COLÈRE.

(b) *Les hommes sujets à la colère comparés aux lions, aux taureaux, aux chiens, aux ours et aux sangliers.*

Le sanglier est courageux, colère et même furibond : il a une grande quantité de sang dans la fibre; Aristote lui attribue une colère soudaine; Adamantius dit qu'il est toujours en fureur. L'homme emporté a le corps droit, les côtes épaisses; il est courageux. Polémon ne dit pas, comme le traducteur d'Aristote, qu'il est bon et gai, mais qu'il a le corps bien proportionné; il est un peu roux; il a les omoplates distantes, grandes et larges, les extrémités robustes; toutes les masses autour de la poitrine et des aines sont amples et vigoureuses; il a, selon Polémon, la barbe épaisse, un toupet de cheveux qui descend sur son front. Le même auteur ajoute d'autres signes recueillis d'après Aristote : il dit qu'il a les épaules larges, la face ronde, les sourcils renversés, les narines creuses. D'autres auteurs prétendent qu'il a le front circulaire et bridé, bas dans le milieu, les sourcils tortus et larges; les veines des tempes enflées; le nez pointu; la couleur de la chair ressemblant à du miel; les dents droites et fort aiguës; la voix grosse et enrouée, ou aiguë et forte, ou bien commençant par un son aigu; le cou gros et plein; les veines gonflées; la poitrine enflammée; la gorge rude; la vertèbre éminente; les yeux couleur de sang, variés de différentes couleurs, selon l'agitation de ses esprits : ils sont rudes, fixes, ou bien un peu roux, grands, regardant en dessous. Il remue les doigts en parlant, il se sert de la main gauche comme de la main droite; sa démarche est inégale et précipitée.

(b) *Ceux qui s'emportent et s'apaisent fort tard.*

Ils ont la tête petite; le visage mal fait; le dos voûté, plat et épais; les sourcis ployés vers le nez; les narines ouvertes; la respiration forte et précipitée; le corps et la poitrine maigres; la parole un peu traînante; les yeux secs et couleur de sang : leur regard est de travers, ou bien les yeux sont petits, éminents; le front et les sourcils resserrés; ou bien enfin, ils ont les yeux de couleur pâle, secs et un peu rouges.

(c) *L'homme colère de Plutarque.*

Celui-ci doit avoir les yeux farouches; la bouche entr'ouverte, écumante, d'un rouge ardent; il pousse des cris horribles; il a l'air effrayé de lui-même; il n'a que des gestes forcés, il frappe des mains, s'agite, parle promptement, barbouille ses mots; il fait horreur.

(d) *Le même, dépeint par Lactance.*

Ses yeux sont ardents, ses lèvres tremblantes, sa langue épaisse, ses dents craquent; tantôt son visage est couvert de rougeur, et tantôt il devient blême et verdâtre.

CHAPITRE XIX.

DE L'HOMME LOURD ET STUPIDE EN TANT QU'IL EST OPPOSÉ A L'HOMME EMPORTÉ.

L'homme lourd et stupide.

Il a les cheveux droits; le front petit; les sourcils ployés vers le nez; la face grande; les oreilles petites; les lèvres grosses; la bouche beaucoup fendue; les dents serrées; la voix bêlante ou rude, aigüe et criarde; la parole prompte; le cou gros et gras; le ventre charnu, gros et pendant; les yeux couleur d'eau, ou semblables aux chèvres, luisants et transparents.

CHAPITRE XX.

DE LA FIGURE DE L'HOMME DOUX ET TRAITABLE.

(a) *Les hommes doux d'Aristote, d'Adamantius et de Polémon.*

Ils montrent de la force dans tous leurs membres, leur chair est épaisse et humide; elle est molle, en outre; leur stature est d'une hauteur moyenne et bien proportionnée; ils sont un peu courbés, leurs cheveux sont droits; ils ont le regard fixe et arrêté; le mouvement des yeux est lent, la voix est forte et douce.

(b) *L'homme doux tient du naturel des femmes, de celui des cerfs et des lièvres.*

Il a les cheveux plats et doux, d'un blond doré; les sourcils bien étendus; la voix forte, mais douce, la parole basse; les yeux noirs ou de couleur un peu tannée.

CHAPITRE XXI.

DE LA FIGURE DE L'INTEMPÉRANT.

(a) *De l'intempérant.*

Il a la bouche enfoncée; les lombes aigus; le ventre large, mou et pendant; les talons grêles; les yeux voilés, caligineux, tendant en haut lorsqu'ils se ferment; fixes et fluides, ou bien encore riants et humides, grands et un peu rouges.

(b) *Les luxurieux comparés aux singes, cerfs, boucs, coqs, panthères, etc.*

Nos trois auteurs grecs ont ainsi tracé la figure de l'homme luxurieux :

La peau est blanche, son corps velu; il a les cheveux droits, épais et noirs; les tempes couvertes d'un poil velu et raide; l'œil gros et lourd. Selon Polémon, il a les jambes grêles et nerveuses, et comme chez les oiseaux, elles sont fournies de poils. Son ventre est large, ses yeux gros, sa barbe serrée près du nez, et la lèvre supérieure concave, comme il paraît que l'avait Socrate; les yeux gros et lascifs; les veines des bras très gonflées; les jambes menues. Il dit encore, que l'homme luxurieux a les yeux enfoncés, luisants, plus chargés de volupté que larmoyants; qu'il remue perpétuellement les paupières : il ajoute, qu'à la conformation des sourcils, des yeux et des paupières, correspondent toutes les autres parties du corps du luxurieux, parce que c'est principalement dans ces traits supérieurs que se peint la passion qui le domine.

On peut regarder comme efféminés, luxurieux et sales, ceux qui ont les jambes grosses du côté de la cheville, comme ceux qui ont les doigts des pieds pendus à la manière des oiseaux, ou les pieds étroits et concaves, faisant la nacelle. Il faut observer aussi qu'ils ont peu de cheveux, qu'ils sont souvent chauves, que les cils leur tombent, qu'ils ont les oreilles fort petites, le nez creux en dedans, rond à sa racine, le bout plus que rond, même camard; le ventre et la poitrine velus; les mamelles pendantes; la poitrine large et maigre; les mains velues; les os des hanches grêles; les lombes, les cuisses et les jambes velues; les doigts des pieds conjoints, les ongles ronds; les joues fort rétrécies, avec un visage riant : quelquefois ils sont boiteux; ils ont les yeux luisants; le cercle inférieur de la prunelle est verdâtre, l'iris noir, ou les yeux bien secs et rudes avec le cercle inférieur bleu-clair, et l'iris bleu-foncé, ou obscurs et remuants, ou grands et tressaillants, ou un peu rouges, grands et renversés vers le haut.

(c) *Les hommes méchamment lubriques.*

Leurs prunelles sont inégales et semblent tournoyer dans leur orbite.

(d) *Les libertins agréables.*

Leur menton est médiocrement fendu, leurs reins tiennent le milieu entre le courbe et le convexe; leurs yeux se rapprochent du côté du nez, ils sont errants et se mouillent naturellement.

(e) *Les amoureux.*

Leur visage est moyen; ils ont les joues et les tempes un peu grasses; ils soupirent, et des larmes leur échappent malgré eux; si on les observe, ils tremblent et rougissent; ils ont les yeux à fleur de tête, grands, bien ouverts et brillants, ou bien ils ne clignent point, ils sont humides, regardent paisiblement, ou ils sont fixes et jettent des regards à la dérobée.

(f) *Les hommes sans amour.*

Ils ont les yeux noirs et humides.

(g) *Les gourmands comparés aux loups et aux pourceaux.*

Chez eux, la distance du nombril au sternum est plus longue que celle du sternum à la gorge. Leur visage est couleur de miel; la bouche très fendue; les dents aiguës, fortes, longues, sortant en dehors; le nœud de la gorge très proéminent; la parole haute et en même temps débile; le cou gras; les côtes grêles et vides; les mains étroites, sèches et mal conformées; les yeux voilés, un peu rouges; les paupières inférieures gonflées; le regard errant; les prunelles tressaillantes ou fixes.

(h) *Les biberons.*

Ils ont la face petite et de couleur de safran; les joues charnues et d'un rouge vif; la respiration forte et prompte; la gorge rude, et ses vertèbres proéminentes; les mamelles pendantes; la poitrine large et maigre; les paupières inférieures gonflées; les yeux rouges, humides, tressaillants, grands et luisants, ou renversés en haut, un peu rouges et grands.

(i) *Les gourmands et biberons.*

Leurs yeux sont extraordinairement gros et gonflés, couleur de sang, ou renversés en haut.

(k) *Les endormis, sommeillants, c'est-à-dire à peu près apathiques.*

Aristote et Polémon disent que ces hommes ont les parties supérieures fort grandes, et l'aspect *endormi*. Ils sont naturellement chauds, leur chair est d'une bonne constitution. Nous ajouterons qu'ils ont la tête plus grosse qu'il ne faut, les vésicules des yeux très éminentes; que, sur leurs bras, les veines sont si peu apparentes, qu'à peine on les aperçoit. Au Livre du sommeil et de la veille, Aristote fait cette observation, que les conduits étroits par lesquels les esprits passent dans le cerveau, se bouchent facilement, parce qu'ils sont très oblitérés. Or, tant que l'esprit ne trouve point de facilités, il demeure dans ces vaisseaux. Aussi Ovide, parlant du sommeil, lui a donné des yeux gonflés :

« A peine le sommeil, étendu sur la couche moëlleuse, peut-il entr'ouvrir son œil appesanti, sa paupière retombe, et de son menton frappant sa poitrine, etc. »

(l) *Les lâches et paresseux.*

Ils ont le front grand; la couleur du miel; le museau fort gros; la face grande et charnue; les joues grosses; l'aspect troublé, ou plutôt étonné; la parole brève; la langue pesante; le corps couvert d'un poil épais; les yeux grands et lentement mobiles.

CHAPITRE XXII.

DE L'HOMME SANS SOUCI ET DE L'INSENSIBLE.

(a) *L'homme sans souci.*

Il a le front sans rides.

(b) *L'insensible et presque stupide.*

Ses yeux sont fixes, pâles et renversés.

CHAPITRE XXIII.

DE LA FIGURE DU TEMPÉRANT.

Les hommes tempérants.

Ils ont les cheveux un peu clairs et passablement épais; la respiration tranquille; le front paisible et non nébuleux, mais pensif; ils ont la bouche moyenne, ni grosse, ni

plate; le cou penché du côté droit; les espaces égaux entre les parties naturelles et le nombril, entre le nombril et le sternum, et entre le sternum et la gorge; les angles des yeux petits; les prunelles médiocres; les yeux grands et luisants; le cercle inférieur des prunelles noir, l'iris couleur de feu et des yeux humides; le blanc mêlé d'un peu de calcul couleur de sang, et des yeux noirs, ou bien des couleurs mêlées de noir et de feu, de manière qu'ils paraissent noirs.

CHAPITRE XXIV.

DE LA FIGURE DE L'IMPUDENT.

Les impudents comparés aux corbeaux et aux chiens.

Les impudents ont l'œil ouvert et luisant, les paupières rouges et gonflées, les omoplates élevées en haut. Leur figure n'est pas droite, mais un peu penchée; ils ont les mouvements brusques; leur corps est un peu rouge, leur coloris ardent, leur face ronde, leur poitrine élevée. Adamantius et Polémon disent qu'ils ont le nez gros, le regard effronté, fixant hardiment les yeux des autres, et que ceux qui ont la tête pointue sont impudents : Nous ajouterons qu'ils ont la tête élevée en son sommet, les cheveux roux, les poils des sourcils longs, le nez courbé au sortir du front, la face un peu longue et plate; ils rient grossièrement ou en toussant, ou avec une difficulté de respiration. Leurs mollets vont en grossissant, leur poitrine est sans poil, leurs orteils et leurs ongles sont crochus, leur démarche est prompte, leurs yeux grands, de couleur de sang, et le tour livide, ou bien fort éminents, ou quelquefois ils sont secs, resplendissants, et d'une lumière très pure, ou enfin ils sont fixes, un peu rouges, grands, regardant en dessous; ils élèvent parfois les sourcils, et soupirent fréquemment.

CHAPITRE XXV.

DE LA FIGURE DE L'HOMME MODESTE.

Les modestes.

Ils sont lents dans leurs paroles et dans leurs mouvements; leur voix est forte, leur respiration tranquille; leurs yeux sont gais, non pas luisants, mais noirs, ni très ouverts, ni bien clos, se mouvant lentement. Adamantius et Polémon disent qu'ils ont les yeux de couleur tannée, non pas luisants, mais humides, se remuant d'un mouvement lent et mesuré. Nous ajouterons qu'ils ont le corps penché, les oreilles rouges, les yeux obscurs et humides, de juste grandeur et luisants; leur front est très uni.

CHAPITRE XXVI.

DE LA FIGURE DE L'HOMME TRISTE ET DE CELLE DU RENFROGNÉ, RUSTIQUE ET DUR EN SOCIÉTÉ.

(a) *L'homme triste.*

Adamantius et Polémon disent qu'il a le front ridé, la face grêle et abattue comme les yeux; car la pesanteur de l'œil indique la tristesse : dans la figure de l'*humble*, les yeux sont tranquilles et posés dans leur mouvement. L'homme triste, disent nos deux auteurs, a le jeu et le regard des *hommes pensifs*, et les paupières étendues. Nous ajouterons que l'homme triste a les cheveux bruns, le front sérieux, les sourcils rejoints, les vertèbres de la gorge ressortantes, la voix débile et larmoyante, la respiration élevée, difficile et précipitée.

(b) *Les renfrognés.*

Ils ont les cheveux blonds, presque blancs; la voix claire, la respiration forte, pénible et précipitée; les narines très ouvertes; les yeux fiers, de couleur de safran, grands et remuants, brillants comme ceux qui expriment le courroux, et les paupières aussi ouvertes que dans cette passion, ou bien les yeux sont fermés sous un front et des paupières rudes, ou bien tristes et secs; le regard est fixe avec des paupières droites.

CHAPITRE XXVII.

DE LA FIGURE DE L'HOMME REVÈCHE.

(a) *Les revêches.*

Ces hommes ont la couleur noire; Polémon dit, pâle, Adamantius, un peu pâle, et ils ne parlent point de leur maigreur. Ils n'ont presque point de barbe, et leur face est ridée. (Adamantius ne parle point du

front.) Leurs cheveux sont droits et noirs. Ces deux auteurs ajoutent qu'ils ont le regard dur et sévère; ils ont la parole véhémente et la respiration forte et pénible; ils remuent souvent les mains et les frottent l'une contre l'autre; ils marchent en jetant leurs pieds en avant; ils ont le corps et la poitrine maigres.

(b) *Les soupçonneux.*

Ils ont la voix douce, faible et pleurante, le nœud de la gorge proéminent; les yeux luisants et de couleur tannée, le regard agité, ainsi que trouble et incertain.

(c) *L'homme livré à l'ennui.*

Sa parole est paisible et mesurée, ses prunelles sont inégales; il semble qu'il y ait sur son front un nuage de diverses couleurs, rompues et mélangées; ses yeux sont tristes et secs.

CHAPITRE XXVIII.

DE LA FIGURE DE L'HOMME ENJOUÉ.

Les hommes enjoués.

Je leur donne le front charnu, tranquille et doux; mais Polémon et Adamantius disent qu'ils ont le front plat et la face charnue. Je leur vois le tour des yeux abattu, de sorte que leur visage semble un peu endormi; leur regard ne me paraît ni fixe ni arrêté. Polémon dit qu'ils ont les yeux humides, luisants, et le regard attentif. Adamantius dit au contraire qu'ils ne regardent point attentivement. Leurs mouvements sont tardifs; les mœurs qui se peignent sur leur visage ne se ressentent d'aucun trouble; elles semblent paisibles et bonnes. Nos auteurs ajoutent que leur voix est douce et agréable, nous dirons qu'ils ont le front gai, le visage aimable, la courbure des reins un peu ronde et longue.

CHAPITRE XXIX.

DE LA FIGURE DE L'ARROGANT.

(a) *Les arrogants.*

Ils ont la gorge rude, ils rient haut, ils se raillent les uns les autres.

(b) *Les vanteurs d'eux-mêmes.*

Ils ont le cou gros et long, les orteils longs et grêles.

(c) *Ceux qui sont vains et occupés de grandes choses.*

Leur lèvre inférieure sort en dehors; leur voix aiguë approche du cri de cygne, ou du son de la trompette; ils ont la gorge rude, les vertèbres proéminentes, le bas du dos au-dessus des reins velu : leurs yeux, en se fermant, se renversent en haut, ils sont fixes et un peu fluides.

CHAPITRE XXX.

DE LA FIGURE DU DISSIMULÉ.

Les dissimulés comparés aux singes.

Les parties autour de leur face sont grasses, celles qui entourent leurs yeux ridées, leur visage est endormi. De plus, Adamantius et Polémon, disent qu'ils ont un air de beauté, la voix basse, la démarche bien dégagée, les mouvements certains : nous ajouterons qu'ils ont les sourcils ployés vers les tempes, qu'ils marchent, tantôt lentement, tantôt vite; leurs yeux sont luisants, concaves et petits.

CHAPITRE XXXI.

DE LA FIGURE DU MENTEUR.

Les menteurs.

Ils ont la face charnue, le nez large au milieu, déclinant vers la racine; une sorte de rire moqueur sur la bouche, ou bien le rire en effet railleur et ironique. Leur parole est prompte, et leur voix grêle, ou bien ils parlent du nez. Ils ont les sourcils penchés de haut en bas, et regardent comme à la dérobée. Ils ont les yeux riants et gaillards, du calcul blême et jaune, autour des prunelles, et des yeux de différentes couleurs.

CHAPITRE XXXII.

DE LA FIGURE DE L'HOMME VRAI.

Les hommes vrais.

Les hommes vrais ont la face médiocre; les tempes et les joues bien fournies; le son de

leur voix tient le milieu entre la grosse et l'aiguë.

CHAPITRE XXXIII.

DE LA FIGURE DU FLATTEUR, ETC.

(a) *Les serviables et faciles.*

Leurs yeux, en se fermant, sont droits et d'une juste grandeur, luisants, humides, sous un front uni; ils ne clignent point, et regardent paisiblement.

(b) *Les flatteurs.*

On leur voit la face petite, le front serein, point ridé. En marchant, ils détournent le corps de côté et d'autre, et se penchent; leurs yeux sont petits et variés.

(c) *Les opiniâtres.*

Ils ont la tête assez longue, le front élevé, les narines ouvertes, le cou ferme et immobile, ou gros et long.

(d) *Les processifs.*

Leur front est doux, et leur face plane.

(e) *Les imposteurs.*

Leur face est charnue, et leur langue légère.

CHAPITRE XXXIV.

DE LA FIGURE DE L'ENVIEUX.

Les envieux.

Ælian met au nombre des animaux envieux le hérisson terrestre; car aussitôt qu'il est pris, il lâche son urine, en arrose son dos, et rend inutile ce que le chasseur désire de sa dépouille. Les anciens ont ainsi parlé du lézard, du loup-cervier et de la grenouille venimeuse. Mais il me semble que ce sont des contes; et si le hérisson rend ainsi son urine, c'est un effet de la peur. Le chien paraît plus que tout autre envieux.

Les envieux ont les parties gauches plus grandes que les droites, leurs sourcils tombent du côté des tempes, ils ont la face plane, les oreilles un peu longues et étroites, les joues grêles ou grosses, éloignées des yeux, la couleur de la face un peu livide, la bouche cave, les dents longues, aiguës, séparées et fortes, la voix basse, la parole aiguë et débile, le bas du dos fort court, les épaules resserrées vers la poitrine, le corps tout brisé, les bras très courts, les yeux caves et petits. Ovide s'exprime ainsi, en parlant de l'envieux.

« Sa démarche est lente, il est pâle et desséché, son regard est oblique, et sa dent d'ébène. Jamais sa bouche ne sourit, si ce n'est lorsqu'il contemple la peine ou la douleur des autres. »

CHAPITRE XXXV.

DE LA FIGURE DE L'IMPIE OU DU MALVEILLANT.

(a) *L'impie ou le malveillant.*

Il a les tempes caves, les sourcils rejoints et fort épais, la bouche fendue, les dents longues, aiguës, claires et fortes, les yeux concaves et petits, ou grands et remuants, luisants comme ceux des hommes en colère, ouverts, et les paupières très ouvertes aussi, ou renversés en haut et pâles, ou cachés par la paupière inférieure, et humbles ou tressaillants, enflés tout autour.

(b) *Les malveillants.*

Leurs bras sont fort courts, ils ne parviennent pas jusqu'aux genoux : ils sont embarrassés dans les épaules, de manière qu'ils contraignent la tête d'aller au-devant des mains; ils marchent d'un pas ferme et court.

CHAPITRE XXXVI.

DE LA FIGURE DE L'HOMME COMPATISSANT AINSI QUE DES GENS FACHÉS.

(a) *L'homme compatissant.*

Il est d'une belle figure, sa peau est blanche, la cavité de ses yeux est bien remplie, ses narines sont ouvertes en haut; il a les larmes faciles, aime beaucoup les femmes, est porté à l'amour et engendre des femelles, il n'oublie pas facilement; il est ingénieux et rusé; il a les sourcils bien étendus, les yeux riants, humides, les paupières abattues, le front large et ouvert, ou bien parfois il est triste, et il a les sourcils resserrés et le front abattu et sévère.

(b) *Les gens fâchés.*

Leur voix est grosse au commencement de leurs discours, et sur la fin elle devient très aiguë, leurs dents sont inégales, étroites, épaisses et séparées.

CHAPITRE XXXVII, XXXVIII et XXXIX.

DE LA FIGURE DE L'HOMME INJURIEUX.

Les hommes injurieux comparés aux chiens.

Ceux-ci ont la lèvre d'en haut élevée; leur figure marque de la précipitation, de la fierté, même de la témérité. Nous ajouterons qu'ils ont le cou droit, la nuque raide, les vertèbres ressortantes; leur face est longue, leur démarche est lente; ils s'arrêtent en marchant, et regardent autour d'eux, le blanc de l'œil est grenu, la couleur en est tannée.

CHAPITRE XL.

DE LA FIGURE DU JOUEUR ET DE CELLE DU CHASSEUR.

(a) *Les joueurs.*

Ils ont les cheveux épais, droits et noirs, la barbe épaisse, les tempes couvertes de poil hérissé; les cavités des yeux sont bien remplies, l'œil est luisant et clair, et selon Adamantius, cette figure est celle du joueur de dés, du danseur et du débauché. Nous ajouterons qu'ils ont les yeux renversés, grands et un peu rouges.

(b) *Les chasseurs comparés aux chiens.*

Je crois à propos de consigner ici les traits du chasseur de la bête fauve, dans la crainte qu'il ne m'échappe. Il a les lombes longs et ronds, les yeux regardant en haut, grands et un peu rouges.

CHAPITRE XLI.

DE LA FIGURE DU BABILLARD, ETC.

(a) *Les babillards comparés aux oiseaux et aux grenouilles.*

Les auteurs assignent le babil aux grenouilles, car elles criaillent continuellement, et répètent sans fin leur chant monotone. Les babillards ont les formes belles, ils sont velus autour du ventre. Polémon dit qu'ils ont les parties supérieures fort grandes, les oreilles grandes et droites; le nez droit ou large au milieu, déclinant vers le haut, les joues un peu longues, la couleur blafarde comme du miel; ils respirent en haletant comme ceux qui ont couru; ils ont le menton rond, la gorge rude, les mains tortues, les doigts longs et grêles, les côtes gonflées.

(b) *Les mêmes comparés aux oiseaux.*

Ils ont les joues longues, la bouche avancée en forme de bec, les côtes très éminentes, les yeux renversés en haut, grands et rouges.

(c) *Ceux qui ont la voix résonnante comparés aux oiseaux.*

Leur cou et long et grêle.

(d) *Les criards comparés aux chiens.*

Leur lèvre supérieure et leurs gencives sont éminentes.

(e) *Les éloquents.*

Leur voix et forte et sonore.

CHAPITRE XLII.

DE L'EXPÉDITIF ET DU TARDIF.

(a) *Les hommes actifs et bouillants.*

Ils ont le corps petit, la peau sèche; leur couleur est ardente, ou bien ils ont le corps grand, la chair humide, la couleur noire sanguine. Ils marchent vite, coupent court dans les détours qu'ils rencontrent; leur démarche est à petits pas, mais très prompte.

(b) *Les hommes tardifs ou lents.*

Ils sont petits, leur chair est humide; ils ont une couleur de peau qui indique l'humidité; ou ils ont le corps grand, la chair ferme, une couleur qui dénote une sécheresse; ou ils ont une médiocre stature, une chair et une couleur qui annoncent un bon tempérament. Ils marchent à pas longs et lents, ou longs et pressés, leurs yeux ont un mouvement lent.

(c) *Les hommes hâtifs et chauds.*

Leur corps et petit, leur tête l'est encore davantage; ils sont d'un blond ardent, la

couleur de leur peau est d'un jaune rougeâtre; leur langue est légère, leur démarche est prompte; ils ont les yeux luisants, *pers*, de couleur de sang, et leur regard est oblique.

(d) *Les circonspects en leurs actions.*

Ils ont la face maigre.

(e) *Les hommes soucieux.*

Leur corps est maigre, leurs yeux sont ouverts, obscurs et humides; ils ne clignent point, ils regardent tranquillement.

(f) *Les laborieux.*

Leur face est très grosse d'os et de cartilage.

CHAPITRE XLIII.

DE LA FIGURE DU FOU MÉCHANT.

(a) *Les fous méchants comparés aux ours.*

Ils ont les cheveux raides, quoique Polémon n'en parle point, la tête dure et pointue, Adamantius dit, étroite et aiguë, les oreilles de grandeur excessive et un peu lâche, la nuque ou le chignon et le cou même ronds, les talons aigus, le front dur et raide, les yeux voilés, petits, secs, concaves, mouillés, le regard fixe, les joues étroites et longues, le menton long, et je pense qu'il faudrait dire petit, par similitude avec le serpent; la bouche *babillarde*, longue, ouverte, de sorte qu'il semble que le visage soit fendu en deux parties; le corps un peu courbé, le ventre grand, le bras gros, les extrémités des pieds et des mains (Polémon dit les jointures) longues, fournies et dures, la couleur pâle, de sorte qu'ils semblent atteints de sommeil ou d'ivresse, le son de voix bêlant, petit, désagréable et sauvage.

(b) *Les brutaux comparés aux sauvages.*

Ils ont les cheveux épais, roux, les joues velues, le dos couvert de poils, les épaules élevées, les pieds courts et gras, les ongles crochus, étroits et longs, les doigts courts et gros, les yeux *pers*, de couleur de safran, les sourcils rassemblés et conjoints.

(c) *Les hommes de mauvais naturel.*

Ceux-ci ont le nez obliquement placé sur la face, le visage difforme, petit et couleur de safran; ils n'ont point de barbe, ils ont la parole lâche; les épaules exténuées, et leur sommet pointu; les yeux grands et hagards, brillants, toujours courroucés; les paupières ouvertes, autour des yeux de petites taches de couleur safranée, au-dedans de petits grains couleur de sang, luisant comme du feu, mêlés à d'autres grains blancs; des cercles d'un rouge sombre environnant la prunelle, ou bien des yeux luisants et perfides, et souvent une larme placée aux angles intérieurs; les cils rudes, les paupières droites, le regard farouche, et quelquefois de travers.

(d) *Les scélérats accomplis.*

Les prunelles sont inégales; elles semblent tourner dans leur orbite, ou bien les yeux sont tournés, et les prunelles se rapprochent sur les angles intérieurs; elles sont tachetées de noir et de rouge.

CHAPITRE XLIV.

DE LA FIGURE DE L'HOMME HÉROÏQUE.

Homère parle ainsi d'Hector, et fait dire au vieux Priam, son père:

« Il semble n'être pas formé du sang des faibles mortels, mais descendre de l'illustre race des dieux. »

Les Spartiates disaient des grands hommes de leur siècle, que c'étaient des hommes divins. Ils sont rares et peuvent se rencontrer même chez des peuples barbares.

Plutarque rapporte que Démétrius avait des formes si parfaites, qu'elles étaient en même temps les marques d'une âme belle et sévère, qu'elles exprimaient le calme et la gravité, et que jamais on n'a pu les rendre en peinture ni en sculpture. J'ai vu souvent des portraits du cardinal prince d'Est, notre souverain, mais ils étaient tous bien loin de la nature. Ses traits et son coloris étaient rendus à la vérité, mais l'expression n'y était pas. On ne lisait point au fond de son âme, et rien n'indiquait dignement sa magnificence, sa grandeur, son esprit élevé, ses vertus aimables et son caractère heureux. Sa tête

est d'une grandeur peut-être un peu plus forte que dans les proportions exactes, et cette belle tête contient une merveilleuse intelligence, une prunelle rare, et un esprit très vif. Son front carré tient le milieu entre le front tranquille et le *nébuleux*. On y lit facilement la force, le courage, la virilité, la justice et la sévérité. On voit sous ce front luire de grands yeux, clairs, brillants, élevés comme ceux de Socrate, de couleur bleue, d'une vue perçante, d'un regard modeste et superbe, et qui porte en lui tant de majesté, qu'on est contraint de baisser les yeux sur soi-même, si l'on s'avise de le regarder fixement. C'est dans ses yeux *augustes* que résident la force d'esprit, la paix de l'âme, la clémence, la tempérance, la douceur, les mœurs d'un souverain. Ses oreilles droites, bien découpées, carrées et d'une grandeur proportionnée, *d'ouïe subtile*, dénotent que dans son âme l'accès est fermé aux flatteurs, aux calomnies et aux discours licencieux. Ses lèvres délicates et agréablement colorées, sur une bouche un peu grande, qui rit peu, parle gravement, et jamais ne s'ouvre, pour dire des injures à personne; ces lèvres, dis-je, sont le siége du bon conseil, de la modestie, de la civilité. La couleur de ses cheveux est un peu blonde, sa peau est blanche, animée; elle dénote un bon tempérament, et par conséquent une trempe d'esprit si parfaite, que, s'il voulait être méchant, il ne le pourrait.

CHAPITRE XLV.

DES MARQUES OU TACHES NATURELLES, OU DES SIGNES SUR LE VISAGE; DE LEUR CORRESPONDANCE AVEC TELLE OU TELLE PARTIE DU CORPS.

Je crois qu'il n'est pas inutile de parler des taches naturelles qu'on remarque quelquefois sur le visage, et d'indiquer en quelles parties cachées du corps elles ont une correspondance. L'expérience m'avait démontré la fausseté de ces observations, je n'en parlerai pas. Les anciens en ont dit quelques mots, mais ils ont varié dans leurs écrits et ils se sont souvent contredits eux-mêmes.

Nous avons déjà fait cette observation qu'il y a une certaine proportion entre les parties de la face et celles de tout le corps, et que, comme elles ont mutuellement entre elles de la correspondance en qualité et en quantité, de même aussi elles en ont dans les signes ou *seings*.

Nous savons que le nez a souvent la même proportion que le membre viril; que ceux qui ont le nez long, rabattu, court et délié, ont les mêmes défauts ou les mêmes proportions dans les parties naturelles; et que les narines accompagnent également la forme des testicules. Dans les femmes, de même, la bouche et les lèvres sont le signe et la proportion des parties naturelles. La face correspond au bas du ventre et aux fesses; dans ceux qui l'ont charnue, grosse, petite et ridée, il arrive que les autres parties sont dans le même état. Le cou répond aux jambes et aux bras; les oreilles aux côtes; les yeux au fondement; de sorte que pour chaque partie du visage qui se trouve marquée d'un *seing*, la partie correspondante l'est de même. S'il y a une marque à la partie supérieure du cœur de l'homme, ou à la mamelle d'une femme, c'est une preuve certaine de méchanceté. C'est une marque de bonté, si la femme a le *seing* au genou droit; et au gauche, une marque de fécondité. Il faut de plus observer que les signes à la partie droite du corps sont regardés comme favorables, et qu'il en est tout le contraire pour ceux qui se trouvent à gauche.

LI. EXERCICES PHYSIOGNOMONIQUES.

Sur les tempéraments.

Voici quatre planches très caractéristiques pour les quatre tempéraments de l'homme.

Elles prouvent que les tempéraments sont reconnaissables dans de simples contours, sans couleur, sans vie et sans regard. Nous ne songeons pas du reste à exclure l'expression significative du regard humain relativement aux tempéraments.

9. Dans ce visage flegmatique, la transition du nez à la lèvre est fort peu flegmatique et fort peu homogène avec les autres parties du visage; la voussure de la paupière supérieure ne caractérise guère mieux le flegme du personnage. Les contours du flegmatique sont lâches, émoussés, pendants et

peu tendus; ceux des yeux en particulier sont voûtés. Entendons-nous bien : ce ne sont point là les signes exclusifs des flegmatiques. Tous ne portent pas ces caractères, mais ceux qui les portent sont, à coup sûr, des flegmatiques; la lèvre inférieure, qui est en saillie, est par-là même un signe toujours caractéristique de l'homme flegmatique, car elle provient évidemment de l'abondance et non du manque des humeurs; si elle était en même temps anguleuse et bien dessinée, elle marquerait le flegme *colérisé* pour ainsi dire, et comme une humeur effervescente; molle au contraire, émoussée, pendante et sans énergie, elle annonce le flegme tout pur. Le front, le nez, le menton et les cheveux de cette figure sont éminemment flegmatiques.

10. L'homme colère que voici pourrait bien avoir le sourcil plus épais, la pointe du nez plus anguleuse, et les lèvres plus fortement dessinées. Le caractère du colère réside surtout dans le caractère de l'œil, soit que le globe de l'œil s'avance, qu'il laisse apercevoir beaucoup de blanc au-dessous de la prunelle; ou que la paupière supérieure se retire au point qu'elle disparaisse à mesure que l'œil s'ouvre; soit que l'œil soit très enfoncé, et que les contours en soient bien déterminés, fermes et non arrondis. Ce front, ces sourcils, ce nez, ce menton, cette chevelure, sont excessivement colères, la partie supérieure du visage l'est pourtant plus que la partie inférieure.

11. Cette image du sanguin est parfaite, le nez pourrait cependant être un peu plus distant de la bouche, et l'œil me paraît trop colère. A cela près, l'œil, le front et le nez sont entièrement dans le vrai. La légèreté du sanguin plane sur ces lèvres; le bas du visage a peut-être trop de flegme.

12. Dans ce visage du mélancolique l'enfoncement au-dessus du nez pourrait être plus marqué; il lui manque également un certain enfoncement à l'endroit où la mâchoire inférieure se rapproche de l'oreille. J'ai remarqué dans un grand nombre de mélancoliques, que le nez s'abaisse vers les lèvres, et partout où ce signe se rencontre, on peut être certain que la mélancolie s'y trouve du moins de temps à autre; il en est de même des lèvres inférieures saillantes, et d'un menton petit, qui n'est ni trop émoussé, ni trop charnu.

Il y a des mélancoliques d'un tempérament très sanguin, des hommes d'une irritabilité extrême, d'un sentiment moral exquis, et qui pourtant se laissent entraîner au vice; ils le détestent, mais ils n'ont pas assez de force pour lui résister. La tristesse et l'abattement auxquels ils sont livrés sont peints dans leurs regards qui cherchent continuellement à se cacher, et dans certains petits plis qui se forment sur leur front, en sens opposé; et tandis que les mélancoliques proprement dits ont, pour la plupart, la bouche fermée, ceux dont il s'agit ont toujours les lèvres entr'ouvertes au milieu. J'ai souvent remarqué de petites narines chez les mélancoliques. Il est rare qu'ils aient les dents bien rangées ou bien blanches et propres.

13. Figure sanguino-flegmatique. L'œil est un peu colère, le nez très sanguin ainsi que la bouche, et la partie inférieure de la figure porte tous les caractères du flegme. Il y a dans ce nez beaucoup de prudence, presque plus que dans le front. Le visage en général exprime très naturellement l'amour de l'ordre et de l'exactitude réuni à une heureuse et intelligente activité.

14. Personne ne s'attend à trouver dans ce profil l'expression d'un caractère semblable à celui du n° 13. C'est un visage sanguin et productif; c'est un homme de tête et de goût (l'ordre peut bien s'allier à la mélancolie, le goût le peut rarement); c'est enfin un caractère actif et énergique, un esprit plein de facilité et d'adresse dans les affaires, capable de juger et de jouir.

15. Dans ce profil nous voyons dominer le flegme, d'après la manière ordinaire de distinguer les tempéraments. Il y a de plus une teinture de mélancolie; cette patience inébranlable ne saurait appartenir à un homme sanguin; aussi le front n'est-il nullement sanguin, bien qu'on ne puisse le qualifier de flegmatique ni de colère; l'œil annonce la pénétration d'un esprit profond qui sait examiner froidement et avec persévérance; le nez est le siége d'une intelligence fine et propre à l'analyse; la bouche exprime le calme et la prudence.

16. C'est le portrait d'un flegmatique bon

et noble, peu jovial, mais porté à la gaîté, d'un homme des plus généreux, des plus droits, des plus dévoués à tout ce qui est bien. De pareils fronts se sont pas créateurs, il est vrai, mais ils savent examiner avec calme. Ils ne se laissent pas facilement aller à l'enthousiasme, et ils ne s'exaltent que par moment, mais quand une fois ils ont reconnu et saisi une vérité, il serait difficile de la leur faire abandonner. Ils examinent lentement, pas à pas, mais ils ne se laissent guère déranger, et ils ont l'habitude d'aller jusqu'au bout.

17. Cette forme de figure appartient évidemment aux sanguino-colères. Elle est entreprenante, dominante, ferme; elle a de l'expression et de la grandeur, sans pourtant être véritablement grande. L'œil exprime la spéculation; le front, la fermeté; le nez, l'irritabilité; la bouche, la réflexion; tout l'ensemble enfin marque la violence du caractère.

18. La barbe sanguino-colère de cette figure offre un contraste évident avec le front dont le caractère est mélancolique; l'œil est coléro-mélancolique; le nez, sanguino-colère; c'est un homme qui aime mieux s'emparer de ce qu'il voit de ses yeux, et en faire un objet de ses réflexions, que se perdre dans les choses abstraites. Sa bouche annonce la résolution, et sa barbe une grande force d'exécution.

19. La qualification de coléro-mélancolique est loin d'être suffisante pour caractériser cette figure d'une sévérité inflexible, d'une dureté opiniâtre et inexorable, de cette figure qui paraît ignorer tout-à-fait, et vouloir ignorer les sentiments doux et affectueux; ce front est la base naturelle de la figure oblongue, c'est un terrain incapable de produire une chevelure doucement bouclée. L'œil perçant de cette figure sait apercevoir la moindre tache de la vôtre. Il découvre, comme s'il était armé d'un microscope, le moindre défaut de votre science ou de votre caractère. Ces sourcils, ce nez, cette bouche, n'expriment que cette seule et même parole:

« *Noli me tangere.* »

Sur la force et la faiblesse du corps humain.

20. C'est à la fois de la force et du feu: ce profil nous présente un homme impétueux; plein de courage et de mépris pour le danger, il respire la résolution d'une âme irritable et irritée. Ce n'est point cette force qui sait souffrir et supporter la peine; c'est celle qui écrase tout ce qui se trouve sur son chemin. Elle ne se cache pas, elle s'annonce; son calme est imposant. Craignez d'exciter le courroux qui s'annonce dans cette physionomie terrible et menaçante.

21. Cette force est d'une espèce bien différente, bien moins noble que la précédente; c'est la force de la ruse et de la finesse, celle qui sait résister plutôt que s'attaquer à autrui. Nulle force active dans ce nez, très peu de cette force dans le front, mais une extrême énergie de résistance dans le front, le nez et le menton; dans ce dernier surtout réside une vigueur inébranlable. La bouche un peu efféminée a quelque apparence de faiblesse et de froide fausseté.

22. Cette figure réunit la force à la méchanceté et à la faiblesse; le front et le menton surtout annoncent une grande force de résistance unie à une froide impassibilité. Ce n'est point un cou herculéen, et son contraste avec le front et le menton est frappant; le front aussi-bien que le nez unissent l'adresse à la brutalité, et ils paraissent rusés plutôt qu'intelligents. L'œil est faux et épiant, le regard n'en est ni ferme, ni vigoureux, ni héroïque.

23. L'*Hercule de Farnèse,* dont nous voyons ici la vingtième copie peut-être, nous offre l'image la plus parfaite d'une force invincible, inattaquable, d'une force qui sait tout soumettre, et qui en même temps est flexible et capable de calculer tous ses mouvements. Quelle harmonie, quelle unité, dans toute cette figure! Le souvenir calme des triomphes achevés paraît se confondre avec le pressentiment des victoires certaines de l'avenir, et la conscience d'une *invincibilité* durable.

24. C'est une force brutale, sauvage, rapace, méprisant tout danger. Elle dédaigne

de faire un mal sans importance, le coup en est mortel comme le regard ; elle n'opprime point, mais elle écrase. Le meurtre lui paraît une jouissance, la douleur une plaisanterie; la structure des os en annonce la vigueur; les yeux semblent chercher une victime; les sourcils expriment l'habitude de la cruauté; la bouche, le mépris et le dédain ; le nez, une fureur maligne; les cheveux et la barbe une force colère.

Sur les physionomies nationales.

A. *Figures suisses et zurichoises.*

25. De la sagesse et du calme, de la circonspection et de l'habileté, du reste, un tempérament flegmatico-mélancolique ; c'est une figure d'une remarquable unité, une figure, presque extraordinaire, presque supérieure, et qui pourtant n'est ni l'un ni l'autre; elle annonce la clarté d'esprit, mais non pas l'esprit d'invention ; une conception facile, mais non pas une imagination créatrice; une pensée active, mais non pas une ardeur progressive.

26. Voici la caricature d'un campagnard des plus nobles, des plus fermes, des plus intelligents et des plus sensibles ; la fermeté de l'original s'est trouvée transformée dans ce profil en opiniâtreté ; son œil juste et frappant a pris un regard fin et critique; sa bouche qui exprimait la force du caractère, annonce une dureté dédaigneuse. Pourtant le caractère général de ce portrait ne manque ni d'énergie, ni d'originalité, et il semble digne de notre examen. Il présente un homme qui serait porté facilement à des actions grandes et courageuses, et qu'on entraînerait difficilement dans une mauvaise route.

27. On reconnaît avec peine dans ce profil la même figure qni a servi d'original au précédent numéro. D'un côté l'exécution générale du dessin a été trop hardie, de l'autre elle est trop timide. Le front de ce profil en particulier marque plus d'intelligence, plus de docilité et plus d'application ; le nez a plus de bonhomie, toute la figure paraît tendre à un seul but. Il me sera permis d'ajouter que l'original de ces deux portraits est un des hommes les plus sincères, les plus réfléchis et les plus dignes d'affection de la classe paysanne, et spécialement de la nation suisse.

28. Ce profil présente encore un paysan d'une activité infatigable, d'une énergie pleine de prudence, de courage et de patience. Cette tête est formée pour entreprendre beaucoup de choses à la fois; cet œil est extrêmement réfléchi, ce nez plein d'une prudence pratique; la bouche est moins éloquente que persuasive, elle sait mieux conseiller qu'entraîner. Le menton et les plis des joues sont les signes d'une prompte activité.

29. C'est le profil d'un autre paysan de Zurich, d'un côté opposé. C'est un homme plutôt brutal que fort, plutôt parleur qu'éloquent, plutôt imitateur qu'inventeur, plutôt flatteur qu'arbitraire, plutôt laborieux qu'actif, plutôt avare que libéral, plutôt avide de jouissance que capable de jouir.

30. Cette figure est à la précédente comme un idéal à une caricature. Toutes les parties en sont plus régulières, plus nobles, plus modestes, plus réfléchies, plus inaltérables. Le front est infiniment plus pur, plus simple, plus pensif, l'œil beaucoup plus doux. Le nez exprime plus de patience que le précédent; mais à les regarder tous deux sans faire attention au reste de leurs profils, on ne saurait nier que le présent ne paraisse plus intelligent. En outre cette bouche et ce menton annoncent bien plus de point d'honneur que les précédents.

31. Encore un paysan, une de nos têtes les plus intelligentes et les plus sagaces (elle est connue par les lettres de *Meiner,* sur la Suisse, 1er volume): c'est un tempérament flegmatico-mélancolique; un caractère solide et profond ; une âme calme et pourtant pleine d'admiration pour tout ce qui s'appelle nature, vérité ou grandeur. Ce nez, considéré pour lui seul, paraît tout-à-fait dénué de caractère ; mais le front lui donne sa valeur ; sous ce vigoureux sourcil repose un œil perçant qui regarde avec fermeté et sans effort; le tout annonce un caractère silencieux, dévoué, actif, ferme, sage et inoffensif.

32. C'est un visage fidèle, croyant, innocent presque, d'ailleurs sage, clairvoyant, doux et modeste. Il appartient à un homme doué d'un sain jugement, à un paysan de Zurich

habitué à la fatigue et au travail. Tous les traits de cette figure sont dans une harmonie parfaite et manifestent un caractère droit, un cœur bon et fidèle.

33. Profil d'un jeune paysan de Zurich plein de simplicité et d'une innocence d'enfant. Devenu homme, il a conservé la droiture et la bonhomie de sa nature primitive; et l'éducation étendue qu'il a reçue n'a altéré en rien son caractère national. Le même rapport qu'il y a entre ce premier travail de son aiguille et ses gravures actuelles, existe également entre ce profil et son visage d'aujourd'hui, qui présente, avec plus de perfection seulement, l'indépendance et la franche fermeté de son caractère, la clarté de son esprit, son zèle assidu pour son art, le dégoût que lui inspire toute affectation, tout ce qui n'est pas compris de tout le monde, le même goût enfin, plus développé, il est vrai, mais toujours associé à une exquise simplicité.

34. Silhouette qui nous présente le visage d'un homme plein de sens et d'expérience dans les affaires. C'est une de ces figures pratiques dont toutes les parties jusqu'à la pointe du menton inférieur sont marquées du coin de la prudence. Il faut s'étonner, en effet, du grand nombre d'hommes prudents, actifs, habiles, ingénieux que nous possédons parmi nos incomparables gens de la campagne. Le creux qui résulterait d'une ligne joignant le bout du nez à celui du menton, ainsi que la concavité de la transition du front au nez, sont des traits caractéristiques d'un esprit pratique et prudent.

J'oserai introduire ici quelques visages de sots, que le sol de ma patrie a enfantés et dans lesquels je reconnais notre caractère national, avec toute la certitude possible, il est vrai, mais non pas avec clarté et de manière à pouvoir l'expliquer aux autres. Pourtant, même à travers ces physionomies exceptionnelles d'imbécillité, je vois briller, si j'ose le dire, la bonhomie nationale des Zurichois, et cette simplicité étrangère à tout calcul qui les caractérise.

35. Faiblesse d'esprit naturelle, sensible à tout le monde, mais aussi difficile à déterminer que le caractère national du profil. Si l'on ne tenait pas compte de la longueur du nez qui paraît être exagérée pour la position actuelle du profil, on ne pourrait pas dire que le nez ou la bouche, considérés en eux seuls, portassent l'empreinte de la sottise. Ces deux parties du visage me paraissent surtout être fort nationales. L'œil non plus n'est pas absolument stupide; mais il paraît régner dans l'ensemble de la physionomie une certaine inertie de faiblesse, je dirais une atonie complète, et rien qu'à regarder les rides du front, de la joue et des sourcils, peut-être aussi la forme des cheveux, on doit remarquer aussitôt l'imbécillité du personnage.

36. Ce sot aussi, quant au nez et à la bouche, n'a rien perdu de son caractère national. C'est un imbécile-né, incapable de toute éducation, de toute pensée naïve ou originale. Le sourcil au-dessus de cet œil raide et immobile, l'enfoncement qui existe entre le front et le nez, et surtout la bouche, le menton et le cou, sont des traits caractéristiques d'une incorrigible stupidité, que je reconnaîtrais d'ailleurs suffisamment par les seules rides de la joue.

37. Le profil du sot que nous avons sous les yeux offre, surtout dans la bouche, le caractère national. Le front et les sourcils sont décidément la caricature d'une folie dont les égarements pourraient se rencontrer parfois avec les extravagances du génie. Les yeux surtout, quelque éteints qu'ils puissent être, me paraissent indiquer ce rapprochement, et, en effet, que ce fou s'échauffe un peu, et parmi chaque dizaine d'absurdités qu'il aura débitées, il se sera toujours glissé une idée naïve et originale propre à faire sourire le plus grave, et fournissant même au penseur quelque matière importante.

Voyons encore quelques visages bourgeois.

38. C'est la figure vraiment caractéristique d'un citoyen bien né de Zurich, homme pratique consommé et heureux spéculateur. Elle est remplie de cette droiture, de cette bonhomie qui sont propres aux natifs de Zurich; son regard est droit et franc; elle exprime un esprit actif et sans précipitation, mobile et sans légèreté, consciencieux et sans minutie, résolu et sans témérité, courageux et sans audace; un jugement droit quoique

peu apte à l'analyse ; un caractère que la lenteur d'autrui impatiente, que la pesanteur contrarie, que la confusion rend de mauvaise humeur ; d'ailleurs droit et honnête, bon et indépendant ; plutôt brusque que rampant ; toujours prêt, toujours gai et allant au but avec courage.

39. Profil d'un visage zurichois tel qu'on en trouverait avec peine chez les autres nations. Cette physionomie ne saurait appartenir ni à un Anglais, ni à un Français, ni à un Italien, ni même à un Bâlois, ni à un Bernois. L'amour du travail, une bonté enfantine, une délicatesse exquise et une imagination hardie sont lisibles dans ces yeux dont la vue, quoique faible, semble frapper avec justesse, et dont le langage est si intelligible à ceux qui les voient parler.

40. Abstraction faite de la bonhomie qui perce à travers ce profil d'un autre Zurichois, j'y trouve peu de traces de sa nationalité. On y découvrirait plutôt le Suisse que l'habitant de Zurich. Cette tête annonce la fermeté, la fidélité, la résolution, l'assiduité au travail, autant que ces qualités peuvent exister chez un tempérament flegmatico-sanguin. Ce n'est point la tête d'un homme producteur, mais celle d'un imitateur consciencieux et fidèle ; ce n'est point l'œil d'un génie sublime et neuf, mais celui d'un observateur sévère ; ce n'est pas le nez d'un homme fait pour dominer, mais c'est la bouche de la loyauté et de la bonhomie.

41. Encore un profil de Zurichois, le profil d'un homme foncièrement honnête, laborieux, bon et dévoué, frère du précédent ; là il y a plus de ces traits nationaux du caractère zurichois ; ils me paraissent être frappants surtout dans le nez et dans la bouche ; nous avons, en général, fort peu de nez fortement courbés ou sensiblement retroussés. Notre caractère national, celui de la classe moyenne si heureuse et si aimée de tout le monde, se manifeste surtout dans la forme distinguée de nos nez. Cette bouche annonce l'amour du travail et la bonté du cœur.

42. Voici un nez plus fin que le précédent. Cette sorte de nez est fort rare, chez nous, comme partout. Je ne connais pas de nation qui se distingue par une forme de nez aussi doucement courbée. Tout le reste dans cette figure appartient toujours à ce caractère national des Zurichois. Tout respire une application silencieuse, une douce fidélité, une serviabilité pleine de discrétion, une bonté paisible et amie de l'ordre.

43. Un Zurichois noble et modeste, d'un tempérament à la fois mélancolique et flegmatique, et dont le profil offre encore beaucoup de ces traits caractéristiques qui distinguent le natif de Zurich de toutes les autres nations et même de tous ses confédérés. On y voit briller surtout cette solidité, ce calme du caractère, cette fidélité et cette froideur, cette fermeté et cette modestie, cet amour du travail et de la justice, toutes ces qualités enfin qui me paraissent former notre vrai caractère national.

44. Nous terminerons cette galerie de figures zurichoises par le profil d'un visage qui paraît descendre d'un père zurichois et d'une mère française. Quant à moi, je trouve que l'élément français prédomine d'une manière absolue dans ce visage. J'accorde que ce portrait ne soit que fort imparfait, qu'il n'ait presque aucune trace de l'esprit si distingué, si délicat, si cultivé de l'original. On conviendra toujours que la configuration toute française de cette figure a presque complétement absorbé tout ce qui pourrait rappeler l'origine de Zurich.

En effet, il ne fut pas donné à ma patrie de produire des figures aussi originales. Notre climat seul, sans l'aide d'une autre nation, ne saurait enfanter de pareils fronts qui exigent de pareils sourcils ; de pareils sourcils qui demandent de pareils nez ; de pareils nez qui demandent de pareils mentons.

45. Squelette d'un Français intelligent et qu'on pourrait prendre pour un Anglais, si l'on ne considérait pas attentivement le contour du front. Cette espèce de contour ne se trouve guère aux têtes anglaises ; aussi peu que ces rides qui, placées dans cette direction, paraissent être presque particulières aux Français.

Les yeux de ce profil sont pleins d'une prudence mûre et expérimentée, et d'une sagesse habituée à examiner avec calme.

46. La structure délicate du front, le fin regard de l'homme du monde, le beau nez surtout, la bouche un peu légère et maligne, et le menton où se peignent l'habitude et le désir des jouissances ; tous ces traits nous

montrent parfaitement le Français d'une classe élevée; l'aimable compagnon, l'esprit railleur et enjoué, le flexible courtisan, se manifestent dans toutes les parties de ce visage.

47. Voici un Français tout différent, plus ferme, et plus penseur que le précédent. La partie supérieure de son visage jusqu'au nez paraît presque appartenir à un Anglais; la partie inférieure, au contraire, renferme tous les traits sanguins du caractère national des Français. Un Anglais aurait, à coup sûr, les sourcils plus fermes, plus serrés, plus touffus. Du reste, j'aime beaucoup et j'estime une forme de visage comme la présente.

48 (*a*). *Guillaume Hondius*, graveur, natif de La Haye, d'après Van-Dyk. Comparez le Hollandais avec l'Espagnol (*b*); comparez l'humilité avec la fierté; l'industrie, le travail constant qui suit avec patience et avec douceur la route qu'il s'est tracée, avec cet esprit héroïque, plein de hardiesse, qui sent son énergie et sait la faire valoir. Dans ce contraste vous trouverez au Hollandais un front plus arrondi, et qui pourtant est loin d'être commun ou ignoble, comme le front de *Cartesius;* vous lui trouverez ensuite des sourcils plus ondulés, des yeux plus faibles et plus affaissés, toute la forme du visage plus ovale, plus flexible, plus ingénieuse.

48 (*b*). C'est *Louis de Varges*, peintre de Séville en Espagne. On lui voit toute la physionomie espagnole. Un front large et élevé, des sourcils énergiques, des yeux ouverts et éveillés, un nez large ou plutôt à épine large, une bouche qui annonce de la sécheresse, du courage, de l'opiniâtreté ou plutôt de la réserve.

Ces deux profils, il est vrai, n'ont pas conservé la solidité et la mâle énergie des originaux. Ce qui nous choque surtout, c'est la position oblique de la bouche *a*, et le mauvais dessin du nez *b*.

49 (*a* et *b*). Deux profils, dont l'un allemand et l'autre anglais. Vous n'aurez aucun effort à faire pour les distinguer l'un de l'autre. Quelle finesse dans le *b* ! quelle tête décidée! Celle du *a* paraît commune, sinon bornée, et un peu lourde, sinon grossière. Ce n'est en effet rien qu'une caricature; mais l'observateur ne tardera pas à découvrir le regard perçant de l'œil, et l'expression de finesse dans la bouche. Combien ces caractères sont-ils plus frappants dans le *b* ! Quelle noblesse sous ce voile de mélancolie, qui semble se répandre sur cette physionomie pensive. En approchant une règle du bout du nez et de celui du menton, vous remarquerez aussitôt cette ligne de prudence et de sagacité dont nous avons parlé plus haut.

50. Figure allemande, si jamais il en fut, concentrée sur un seul but visible et limité, pleine de patience flegmatique et de loyale observation, formée pour l'étude, pour l'imitation, pour l'achèvement du travail, modeste et serviable. On y remarque un certain goût artistique, mais on ne saurait y découvrir aucun sentiment profond de l'art, ni aucune force productrice.

51. C'est une figure italienne, à ne pas s'y méconnaître. On n'a qu'à regarder le front, les yeux, le nez, la bouche et le menton. Elle paraît formée pour la piété, l'éloquence et l'intuition. Ce n'est pas une profonde sagacité, ni une indépendance d'esprit sublime, ni une force productrice, ni un génie philosophe, mais une source inépuisable et féconde d'idées graves et sévères, une sollicitude vigilante et dévouée que je vois jaillir de ce visage.

52. Il est évident à chacun que ceci est une figure russe; du moins, si l'on demandait : « Est-ce un visage anglais, ou français, ou italien, ou allemand, ou russe? » on n'hésiterait pas à se déclarer pour le dernier. La partie supérieure reculante, les sourcils élevés, l'œil peu profond, le nez court et un peu retroussé, le volume de la partie inférieure du visage, tous ces traits révèlent le Russe. C'est d'ailleurs une figure honnête, fidèle, bonne et courageuse, qu'on ne peut s'empêcher d'aimer.

53 (*a*). Un Turc fort reconnaissable comme tel par la courbure et la position du front, par l'occiput, les sourcils et surtout par le nez. Son regard exprime la curiosité et l'intérêt qu'il prend à ce qui se passe autour de lui; sa bouche ouverte paraît réunir l'observation à la réflexion.

(*b*). Le second profil est celui d'un brave soldat russe, de *Nisja-Novogorod*, formé au service de la Prusse, comme il est facile de voir. Il a peu de traits nationaux, si l'on

ne veut pas tenir compte de ce qu'il y a de grossier, de charnu et de massif dans ses membres. Sa figure n'est pas bornée, il y a au contraire de la réflexion et de la bravoure, de la droiture et de la résolution; le sourcil seul paraît bizarre et caractéristique, comme en haut celui du Turc.

54. On reconnaît de prime abord que ce ne sont ni des figures allemandes, ni des françaises, ni des italiennes, ni des anglaises; mais il ne serait pas aussi facile de deviner dans ces quatre visages le caractère septentrional des peuples auxquels ils appartiennent. Soumis au sceptre étendu de l'empereur russe, ils s'occupent de la chasse et de la divination. L'œil affaissé, le nez petit et épais, la bouche un peu grande, surtout la lèvre supérieure si considérable, et la forme un peu large de la figure, du front, du visage proprement dit, paraissent être les traits principaux de leur caractère national, traits qui tous trahissent leur penchant à l'oisiveté, et leur sensualité grossière.

55. Ce que monsieur *Fuessli* dit de la tenue du corps, de la tournure de la tête et du maintien des différentes nations, au moment du repos le plus complet, est aussi certain et aussi fondé qu'il est certain et fondé que chaque nation possède un certain tempérament principal qui lui est particulier, et une certaine conformation physique que des extrêmes seuls peuvent dépasser. La manière de se tenir, le port de ce Slave, ce laisser aller plein de fermeté, cette nonchalance si convenable, ne se trouveront guère dans le maintien ni dans le port d'un Français, d'un Anglais, d'un Suisse ou d'un Turc.

56, (*a* et *b*). Un Baskir et une Géorgienne, deux têtes dont l'extrême différence doit frapper les yeux de tout homme, et je dirais presque, de tout animal. Le physiognomoniste peut les considérer sous beaucoup de rapports différents : du point de vue de l'humanité, de celui de la nationalité, et enfin de celui de la beauté.

C'est donc à un tel point que la forme humaine, que l'humanité enfin diffèrent de la forme humaine et de l'humanité! Il est très probable que ce Baskir (*a*) se trouve placé sur le degré le plus inférieur de l'échelle des physionomies humaines. On pourrait donc découvrir dans ce crâne, dans ce visage, les contours, les lignes et les angles de la plus basse humanité. Essayons de dire, d'une manière déterminée, ce qui rabaisse ainsi ce visage, et ce qui le rend si insupportable à voir : c'est (1) ce front pendant en avant, d'une forme peu naturelle, peu humaine, inégale et incapable de se coucher sur terre, ni de s'opposer à un autre front, ni de s'élever vers le ciel ouvert, en un mot, qui ne saurait ni contempler, ni refléter le ciel au-dessus de lui; (2) cet œil, petit et animal, et dont la paupière est, pour ainsi dire, invisible; (3) ce sourcil sauvage, immense, hérissé et se redressant vers le haut du visage; (4) cet enfoncement subit et profond de la racine du nez, et la petitesse de ce nez émoussé et si peu proportionné au front; (5) la petitesse mesquine de la lèvre inférieure; (6) cette lèvre supérieure, si énorme, si charnue, et si brusquement montante; et enfin (7) ce menton mesquin. Chacun de ces traits décide presque, à lui seul, la stupidité de cet être, et l'impossibilité qu'il y aurait à l'instruire ou à l'éclairer. Ce visage, tel que nous le voyons, ne paraît être susceptible ni de haine ni d'affection, parce qu'il paraît incapable de toute idée, de toute abstraction. Il lui serait possible, tout au plus, de s'irriter momentanément, et à la façon d'une bête; il ne saurait haïr. Car, la haine présuppose la reproduction volontaire de l'idée qu'on a des défauts de son ennemi. L'amour dont un pareil être est susceptible, n'est probablement que le défaut de colère.

La Géorgienne (*b*) démontre cette vérité, que les anciens artistes n'ont point devancé la nature, mais qu'ils n'ont fait que la suivre dans leurs créations. La forme de cette tête, considérée dans son ensemble, tient beaucoup de l'antique idéal. Elle s'en rapproche beaucoup quant à la simplicité, à la délicatesse et à l'harmonie des contours. Mais, cela dit, je ne saurais m'empêcher d'ajouter que cette figure est dépourvue d'intelligence et d'amour. Cette forme annonce, il est vrai, combien elle serait susceptible d'amour; mais, telle qu'elle s'offre ici à nos yeux, elle n'en a point. La beauté véritable, la beauté vivante jaillit de l'amour seul. On ne saurait répéter ni trop amicalement, ni trop

énergiquement, ni trop fréquemment cette précieuse vérité : toute faculté morale et vivante, tout sentiment de douce et joyeuse bienveillance produit et favorise la beauté physique, même dans la forme la plus laide, pourvu que cette forme n'exclue pas l'amour. Tout ce qui est susceptible d'amour est susceptible d'embellissement. Notre Géorgienne ne possède que l'apparence, mais elle n'a pas l'essence de la beauté. Je veux bien qu'il y ait dans son visage de l'innocence, et absence complète d'envie et de méchanceté; mais le front, et sa transition au nez, n'en est pas moins un *quiproquo*. Tout le reste des contours, à partir de la pointe du nez jusqu'au bout du menton, n'est que l'ombre vague et indéterminée d'une belle forme; il n'y a, par conséquent, ni charme, ni grandeur. L'œil est beau et grand si l'on veut; mais sa vivacité n'est point assez adoucie, pas assez virginale. Quoi qu'il en soit, le connaisseur découvrira bientôt, à travers ces défauts, que le peintre est resté au-dessous de l'original, et qu'il a, pour ainsi dire, engourdi sa copie. Cette espèce d'engourdissement, je le retrouve dans les plus beaux ouvrages de l'art antique. Pour la physionomie du Baskir, je trouve du moins de l'harmonie dans ses dissonances, si j'ose m'exprimer ainsi; celle de la Géorgienne, au contraire, est dissonante dans son harmonie; ou, pour parler plus clairement, je trouve que la figure de la Géorgienne n'est pas aussi homogène en elle-même que celle du Baskir. Mais comme elles se trouvent placées ici l'une à côté de l'autre, et que l'aspect de l'une nous inspire du dégoût et de l'horreur, nous nous hâtons de nous reposer sur l'autre, qui, à la vérité, réunit en elle beaucoup de beautés, mais dont nous sommes portés à nous dissimuler les défauts, parce que nous y trouvons une sorte de compensation.

Nous terminerons ces profils nationaux avec deux figures féminines, que l'on dit avoir appartenu aux Grecs.

57. Nous aurions donc devant nous ce qu'on appelle un véritable profil grec? Nous verrions donc ce célèbre passage d'un front droit à un nez également droit? Mais lequel de tous ceux qui ont le sentiment de la vérité et de la nature, peut le trouver vrai et naturel? Je m'engage à ne plus avoir sur mes lèvres ce mot de *nature*, si jamais on trouve un pareil profil dans la nature vivante, ou si la créature humaine à laquelle on le trouve jamais n'est pas stupide comme le bois. Ce n'est, en effet, pas autre chose que le masque d'une jeune fille, peut-être innocente, mais vide et insensible. L'œil est de marbre, ainsi que les sourcils, ainsi que tout le profil et même le creux entre la lèvre inférieure et le menton; toute la courbure du dernier est, malgré sa beauté apparente, froide comme la pierre, si elle n'est de pierre tout-à-fait.

58. Malheur au goût qui peut appeler gracieuse une figure pareille. Il ne faut pas croire pour cela que la majesté remplace le défaut de la grâce. Vraiment, je ne voudrais, ni pour ma mère, ni pour ma sœur, ni pour ma femme, ni pour mon amie, ni pour ma belle-sœur, ni pour ma belle-fille, ni pour celle que j'adorerais, d'une semblable figure, vrai visage de marbre, si froid, si vide, si insensible, et en même temps si prétentieux. Le précédent pourrait encore nous séduire par une apparence de timidité; pour être trompé par celui-ci, il faudrait se soumettre aveuglément à la plus insipide, à la plus vaniteuse prétention.

Sur les envies ou taches de mère, sur les monstres, les géants et les nains.

59, 60. Cette planche représente d'abord une jeune fille de six à sept ans, qu'on a fait voir dans plusieurs villes. Son corps était parsemé de poils de biche, et elle était surtout remarquable par les excroissances spongieuses qui couvraient son dos, et qui étaient également garnies de ce poil peu touffu et couleur de biche. On prétend que sa mère, durant sa grossesse, s'était querellée avec sa voisine, au sujet d'un cerf. Cette copie est dessinée d'après nature, et très ressemblante. L'explication de ce phénomène m'embarrasse au point que j'ose à peine me prononcer. Je craindrais de tomber dans un abîme, en m'avançant d'un seul pas.

Il est certain que ces excroissances sont réelles. Bien qu'elles n'eussent aucune ana-

logie avec la chair de biche, le père de l'enfant soutenait qu'elles avaient à peu près l'apparence d'un cerf écorché. Mais, ce qui est plus certain, c'est que le poil tenait de la couleur du cerf ou du daim, surtout par la manière dont il était planté ou couché. Remarquons, en outre, que les houpes sortant du front, des bras et des jambes, étaient d'une espèce différente des cheveux de la tête. Il existe donc la certitude de la ressemblance de ce poil avec celui du cerf, et il est incontestable que ce phénomène est des plus extraordinaires. J'y trouve un exemple irrécusable de l'influence de l'imagination sur la formation du fœtus.

Contentons-nous de constater ce qui est, et ne mettons aucune précipitation dans l'éclaircissement de ce mystère!

Si le phénomène que nous venons de rapporter est certain, et il est attesté par plusieurs centaines de témoins, comment alors nier qu'il est possible que l'imagination de la mère influe sur la physionomie de l'enfant? Je doute cependant très fort que tout cela puisse nous mener à la découverte d'une source féconde de traits de physionomie distingués par leur beauté ou par les bonnes qualités dont elles seraient l'expression, et en conséquence nous faire découvrir certaines causes primitives des dispositions ou du caractère des enfants; je doute qu'il y ait moyen de réaliser la proposition faite, si je ne me trompe, par *Mallebranche*, et qui consiste à rechercher de quelle manière les femmes enceintes auraient à se comporter, ce qu'elles auraient à faire ou à éviter pour exercer la meilleure influence possible sur l'esprit et le cœur de l'embryon. J'admettrais tout au plus la possibilité de trouver certaines règles relatives à la santé, à la constitution, et aux proportions physiques de l'enfant, des règles qui pourraient, jusqu'à un certain point, préparer et faciliter pour la suite son éducation morale; mais quant aux règles qui aideraient à la formation première du fétus, ou qui expliqueraient les causes des difformités produites pendant la grossesse de la mère, nous avons dit plus haut ce que nous en pensons.

Je ferai observer de plus que l'enfant en question avait une force extraordinaire, et une remarquable promptitude de perception; sa taille, la plénitude et l'abondance de ses chairs, sa stature, sa forme, sa complexion, ses gestes et son maintien, tout annonçait pour l'avenir une virago active et féconde.

61. C'est le profil d'une jeune fille de seize ans (nommée *Stoeberin*), dont la taille n'excédait guère la hauteur de deux pieds; sa physionomie n'est évidemment autre que celle d'une enfance consolidée; le front, encore un peu penché en avant, porte tout-à-fait l'empreinte des imperfections de l'enfance, et le creux à la racine du nez est le signe de quelque faiblesse. Mais le vrai âge de la personne est surtout visible dans la partie inférieure du visage. Une sorte de maturité semble s'être précipitée du haut dans le bas, et elle domine tout-à-fait depuis la lèvre inférieure jusqu'au cou. L'œil exercé du physiognomoniste démêlera bientôt ce qu'il y a d'enfantin et de mûr dans l'ensemble de cette figure; au reste, cette jeune fille était douée de bon sens, ou plutôt elle avait une vaste mémoire et une grande facilité de parole; ce qui est lisible surtout dans l'œil et sur la bouche. Le caractère de cette jeune jeune fille était d'ailleurs dépourvu de grâce et de délicatesse : aussi n'y en a-t-il nulle trace dans son portrait.

On ne s'attend guère à trouver un haut degré d'intelligence dans les géants ni dans les nains, ni dans les monstres en général. Cette opinion paraît être profondément inhérente à l'esprit de tous les hommes. Je pense qu'il se trouve plus d'exceptions quant aux hommes d'une grandeur de taille inaccoutumée, (pourvu qu'il y ait de la proportion), que dans les nains et les monstres. J'en connais pourtant parmi ces derniers auxquels on ne saurait refuser un esprit délicat, ni surtout la ruse et le savoir faire. Il est vrai qu'ils n'appartiennent pas aux plus difformes de leur espèce. Quand la tête d'un géant ou d'un homme d'une grandeur gigantesque est en bonne proportion avec le reste du corps dont l'ensemble forme une masse colossale, c'est, à l'ordinaire, la paresse, l'amour du confortable, l'intempérance et le penchant à la volupté qu'ils ont à combattre; ce qui, au reste, ne les empêche pas d'être sensés, très circonspects, très résolus et très téméraires dans les en-

treprises hasardées et demandant de la finesse. Mais quand la tête est trop petite et sensiblement en disproportion avec la masse du corps, on peut dire sans crainte d'être injuste : « *Homo longus rarò sapiens.* » Chez les nains on trouve ordinairement des désirs ou plutôt des besoins extrêmement bornés, mais très vifs, une ruse, une adresse, fort peu étendues, mais très fines, et rarement de la sagesse ou une véritable intelligence.

62. Le géant que voici est loin de paraître aussi stupide que les personnes qui le regardent ainsi, la bouche béante, et l'homme qui est à côté appartient plutôt aux êtres faibles, bornés et incapables de toute entreprise qu'aux imbéeiles proprement dits.

63. Visage extrêmement délicat, et qui paraît être formé pour la religion et le mepris du monde, ainsi que ponr le travail domestique, assidu et silencieux. Il ne semble pas qu'il ait eu la vocation de jouer aucun grand rôle ici-bas, si ee n'est celui d'un martyr embrassant Dieu. Les visages des mourants semblent porter des caractères immuables; sur ces lèvres est tracé le repos d'un être qui a long-temps souffert et une détermination de caractère, telle qu'un homme vivant n'en offre guère à l'observation; ces lèvres paraissent réfléchir sérieusement toutes les souffrances passées; le front exprime une coneeption claire et facile; le nez, quoique mal dessiné, et pour ainsi dire reporté dans les premiers moments après la naissance, est redevenu semblable à celui du père.

64. Deux profils d'époux qui se sont assimilés l'un à l'autre par une contemplation perpétuelle. L'hypoeondrie de l'un était eontagieuse, non-seulement pour les dispositions hypocondriaques, mais aussi pour la physionomie de l'autre; de la manière dont l'un fixait le regard, l'autre le fixait également; à tous deux la même habitude et la même façon de rider le front, de relever l'aile du nez; l'aigreur, des lèvres de l'un passa sur celles de l'autre. Du reste, il a bien fallu qu'une eertaine ressemblance de forme et d'organisation existât d'avanec, sans quoi il serait difficile d'accepter cette étonnante facilité de recevoir des impressions réciproques. Cette ressemblance est en effet très frappante, surtout dans les fronts. D'ailleurs, aucun de ces deux profils n'offre rien de remarquable, ni par sa conformation, ni par son expression. Le profil de l'homme, quant au nez surtout, marque plus d'intelligence que celui de la femme.

SUPPLÉMENT

EXTRAIT DE QUELQUES AUTEURS ANCIENS ET MODERNES, RELATIFS A LA PHYSIOGNOMONIE DU FRONT.

Avant de donner à nos lecteurs les exereiees physiognomoniques, servant de développement à ce qui a été dit plus haut sur le front humain, nous insérerons quelques opinions et jugements de différents physiognomonistes, relatifs à cette partie importante de la figure. La plupart de ces opinions sont vagues et en contradiction avec l'expérience de tous les jours. Les anciens qui se sont mêlés de notre science étaient en général des espèces d'astrologues et de divinateurs, assez ignorants pour mettre la métoposcopie et la chiromancie au niveau, si ee n'est au-dessus de la physiognomonie empirique proprement dite.

1. *Palais de la Fortune. Lyon*, 1562.

Le front grandement élevé en rondeur signifie l'homme libéral et joyeux, d'un bon intellect, traitable envers les autres, et orné de plusieurs grâces et vertus.

Le front plein et uni, et qui n'a point de rides, annonce un homme litigieux, vain, fallacieux et plus simple que sage.

Celui duquel le front est petit de toutes parts signifie un homme simple, prompt à courroux, eupide de choses belles, et curieux.

Celui qui est si rond aux angles des tempes que les os apparaissent, signifie un homme d'une bonne nature et d'un dur intellect, audacieux, désireux de choses belles, nettes et honorables.

Ceux auxquels le front est pointu environ les angles des tempes, tellement qu'il semble que les os en sortent, signifie l'homme vain et instable en toutes choses, débile, simple et tendre de capacité.

Ceux qui ont le front large changent

volontiers de courage, et, s'ils l'ont encore plus large, ils sont fous et de petite discrétion.

Ceux qui l'ont petit et étroit sont dévorateurs et indociles, souillards comme les truies.

Ceux qui l'ont assez long ont bon sens et sont dociles; mais ils ne sont aucunement véhéments.

2. *Physiognomonie naturelle. Lyon*, 1549.

« Le front estroit dénote un homme indocile, sale, goulu et gourmand : il est semblable au pourceau.

Ceux qui ont le front fort large et de grande estendue, sont d'esprit et d'entendement paresseux.

Ceux qui ont le front longuet sont de meilleure estime, apprenant aisément, doulx, affables et courtois.

Le front petit est signe d'estre efféminé. Le front courbé, hault et rond dénote l'homme estre sot et niaiz. Le front quarré, de modérée grandeur, accordant et convenant au corps et à la face, est signe de grande vertu, sagesse, et grand cœur et courage.

Ceux qui ont le front plat et d'une venue, attribuent beaucoup à leur honneur, sans l'avoir mérité.

Ceux qui ont le front comme estant couvert de la teste, sont arrogants et fiers, ne pouvant durer avec personne.

Ceux qui ont le front au milieu estreint et serré, se courroucent incontinent, et pour peu de chose.

Ceux qui ont le front ridé et plyé en la partie d'en haut, et aussi l'ont retiré et regreni, et mesmement au commencement du nez, sont pensifz.

Ceux qui ont la peau du front lâche et estendue et comme plaisante, sont gracieux, plaisants et courtois; néanmoins ils sont dangereux et nuisants; ils sont à comparer aux chiens flattants et amadouants.

Ceux qui ont le front aspre, de sorte qu'il y a des durtez comme petites montaignes, et des lieux creux comme fossez, ils sont fins, cauts et variables, s'ils ne sont fols ou insensez.

Ceux qui ont le front estendu et bendé sont nonchaillants et asseurez. »

3. *Guillelmus Cratalorus.*

« Frons quibus magna, segnes, comparantur bobus.

Frons quibus parva, mobiles.

Frons quibus lata, idonei ad movendam mentem : si valde lata, stulti, parva discretione et ingenio rigidi.

Frons quibus rotunda, iracundi, præsertim si promptuaria, et insensibiles : refer ad asinos.

Frons quibus parva et angusta, stolidi, indociles, inquinati, voraces : refer ad sues. Quibus oblonga, valent sensibus et dociles sunt, sed vehementes aliquantulum : refer ad canes. Frons quibus est quadrata, moderatæ magnitudinis, consona capiti; tales virtuosi, sapientes, magnanimi : refer ad leones.

Quibus est frons plana et continua sine rugis, inflexibiles sunt et insensibiles, contumeliosi et valdè irascibiles, id est, pertinaces intrà obstinati et litigiosi.

Qui mediam frontem simul cum supercilio contrahit, est vili lucro intentus.

Quibus est protentosa, adulatores sunt : referuntur ad passiones, et est frons protensa æqualis, quasi ultra tensa. Dicitur etiam collecta frons; id est, tensa et tranquilla, ut in canibus patet et hominibus blandientibus.

Quibus est obnubilosa, audaces et terribiles : referuntur ad tauros et leones.

Frons quasi cacumen quiddam habens et fossulas quasdam, callidi et perfidi indicium. Medius habitus frontis inter hos decenter congruit et bonus est.

Frons quibus tristis est, mœsti sunt, et referuntur ad passionem. Demissa et obscura, planctui promptos facit : refer ad pavones.

Frons magna semper cum grossitie carnis, et e contrà frons parva cum subtilitate.

Frons parva et subtilitas pellis denotat spiritus subtiles et mobiles; et e contrà. Spiritus autem est corpus subtile ex vaporibus sanguinis causatum. Estque spiritus lator virtutum animæ in membra spiritualia; atque ideo ubi est humorum grossities, ibi non potest esse homini ingenium.

Frons rugosa nimis, signum est inverecundi, et rugositas causatur ex nimia humiditate, licet aliquando etiam ex siccitate, et ista non occupat totam frontem, et declarat

iracundiam et irascibilitatem; retinet iram et odium absque causa, et sunt tales litigiosi. Habentes curtam frontem, tempora et maxillas compressas, amplis mandibulis strumas contrahunt. Quibus tensa est et lucida, adulatores sunt et dolosi.

Frons in longum rugosa, præsertim in radice nasi, arguit cogitationes melancholiæ.

Frons laxa, diffusa vel aspera, concava in medio cum tranquillitate cutis arridenti, versutos notat et avaros, ac fortasse plenos inscitia.

Frons valde distorta, secordem ac stupidum. Cui velut nebula in rivum frontis est; vel in medium tanquam obtricta, iracundus vocatur : refer tauro vel leoni.

Frons demissa et tristis animum lugubrem, iracundiam et tristitiam notat.

Frons alta, lata, longa, auget bona. Humilis frons virilis haud est.

Frons in temporibus quasi inflata grossitudine carnis, maxillis plenis carne, multum animum arguit, iracundiam, superbiam et ingenii grossitiem.

Curva frons eademque alta et rotunda, stoliditatis indicium est et impudentiæ. »

4. *Claramontius de conjectandis cujusque moribus et latitantibus animi affectibus, libri decem. Helmstadii*, 1665.

« Figura quadrata frontis signum est præstantis ingenii ac judicii; nascitur enim ex figura naturali capitis in anteriore, cujus parte judicium peragitur. Confert quoque ad prudentiam et ad agibilium cognitionem, disponit rectumque earum judicium. Multi homines præclaræ frontis ejusmodi figuram obtinuere.

Si figuræ capitis, non naturales vocatæ à Galieno, judicii et ingenii vitium semper importarent, frontes etiam à quadrata recedentes earumdem facultatum vitium indicarent. At cum necessarium non sint illæ figuræ argumentum ejusmodi vitii, neque etiam recessus à quadrata fronte est index certus judicii depravati, aut dispositionis ad cognitionem vitiatæ. Ex similitudine tamen animalium physiognomi conjiciunt, rotunditatem frontis à capillis ad oculos indicare stupiditatem, ea enim est figura asininæ frontis. Rotunditas autem à tempore ad tempus dicunt signum iræ.

Magna est frons humana, si etiam intra mediocritatem humanæ mensuræ contineatur, ejusmodique magnitudo ad distinctam et dilucidam cognitionem confert. Ratioque est, quoniam ad cognitionem ejusmodi sincerior sanguis exigitur; qualis non est sanguis calidior; quamobrem cognitio elaboratur in cerebro, etiam si principium ejus sit cor. Frons autem magna aut detecta efficit, ut confluentes in anteriorem cerebri partem humores et spiritus perfrigeratiores sint, adeoque etiam ad distinctionem et lucidiorem cognitionem conferant.

Quod si magnitudo frontis excedat, perfrigerantur plus justo spiritus iidem. Undè tardi ad cognoscendum, ad judicandum, segnesque ideo homines redduntur. Refert Aristoteles ad boves. At si frons parva, spiritus ob tegumentum capillorum, et humores in anteriore parte minus perfrigerantur quam par sit, calor autem celeritatem judicii facit, et ob agitationem sentiendi et judicandi puritatem intercipit atque refringit. Refert philosophus ad sues in physiognomicis. Mobiles vocat in Historia Animalium, et congruit assertio ob celeritatem judicii.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Qui frontem rugosam habent, cogitabundi; dum enim cogitamus, in rugas eam contrahimus; qui tristem, mœsti; qui nebulosam, audaces; qui austeram, severi. Demissa lamentabundum, exporrecta hilarem significat, undè illud Comici : « Exporrige frontem. » Cum rugæ in altitudinem frontis protenduntur, non in longitudinem, iracundum significant; in ira enim eo modo contrahitur et corrugatur frons. Polæmo in figura acerbi tribuit illi rugas.

Frons aspera denotat prius impudentiam. Quodsi adhuc major sit, indicat usque feritatem. Nam homini ob animæ ejus nobilitatem natura dedit, ut magis multo dominaretur corpori, quam animæ brutorum. Sensa itaque animi in ore effulgent, præsertim in oculis et in fronte. Quodsi ea fit cutis et subjectæ carnis durities, ut non præstent fulgori ejusmodi animi aditum; si quidem parum præstent, impudentiæ signum id est, cui frontem duram et calybeam tribui-

mus, unde illud : « Non os est tibi, vel duro durius est calybe. » Atsi nullum demum præstent aditum, ab humana, ut ita dicam, tenuitate, in belluinam crassitiem, terrenamque ferarumim puritatem, transiisse videtur. Polæmo et ipse fero homini frontem asperam assignavit. Conjungo autem ipse duritiem cum asperitate; quoniam durities cutis non videtur absolvi ab impuritate, adeoque ab inæqualitate ea, quæ cum duritie conjuncta facit asperitatem. Adamantius doloso homini tribuit, interdum furioso.

Frons inæqualis, quæ scilicet fossulas quasdam ac monticulos habet, argumentum præbet hominis impostoris ac fraudulenti. Ita Adamantius. Ratio vero ea est, quoniam ejusmodi inæqualitas non est ex osse frontis, sed ex musculorum toris procedere videtur, qui tori robur eorumdem musculorum significant. At musculi frontis id munus habent, ut varias figuras fronti pro arbitrio tribuant, nunc eam contrahendo, nunc explicando. Sed variare frontem pro arbitrio est versipellis hominis. Ut hoc signum cuidam imitatur instinctui, quod ferme singulare est insignis frontis. »

5. *M. de Pernetty.*

« La tête la mieux faite n'étant pas exactement sphérique, et sa rondeur convexe étant altérée par l'abaissement ou la dépression des tempes, la rondeur du front n'est pas exacte; il en résulte une forme qu'on a jugé à propos de nommer carrée; d'ailleurs, le front n'est pas exactement convexe depuis la racine du nez jusqu'aux cheveux. On appelle front rond, celui dont la forme approche le plus de la convexité, soit depuis le nez jusqu'à la racine des cheveux, soit d'une tempe à l'autre. Le front ouvert est celui dont la figure tient du carré long, avec une convexité qui fait partie de la circonférence un peu aplatie d'un grand cercle, proportionnellement avec la longueur du carré. C'est ce que l'on nomme aussi un front noble, lorsque les lignes ou sillons ne le déparent pas par leur multitude, par leur profondeur et par leur direction. Un front bien proportionné est celui qui fait la troisième partie de la hauteur de la face, et qui a le double en largeur, prise d'une tempe à l'autre; on l'appelle aussi un grand front : s'il a moins de hauteur ou moins de largeur, c'est un petit front. Le front grand, carré et ouvert annonce une personne d'esprit et de bon sens, d'une bonne conception, et capable de bons conseils; car il est tel qu'il doit être pour avoir la forme la mieux proportionnée et la plus capable de faciliter les fonctions de l'âme. On voit cette forme de front dans les antiques qui représentent Homère, Platon, et beaucoup d'autres personnages de ces temps éloignés. On la trouve aussi dans la plupart des portraits des modernes qui ont la réputation d'hommes de génie, Newton, Montesquieu et tant d'autres.

Galien appelle formes non naturelles du front celles qui diffèrent de la carrée. Si ce défaut de forme carrée marquait un vice dans l'esprit et le jugement, on en pourrait conclure ce vice généralement; mais on se tromperait, parce que cette forme carrée du front indique, à la vérité, les perfections dont nous avons parlé, cependant sans être absolument requise, et sans qu'elle exclue toutes les autres. Quelques physionomistes ont prétendu, malgré cela, que la convexité trop sensible du front, prise de la racine des cheveux jusqu'aux sourcils, est un signe de stupidité ou d'inéptie, et que cette convexité, considérée d'une tempe à l'autre, annonce une disposition à se mettre promptement en colère. Aristote les compare aux fronts des ânes.

Si la grandeur du front pèche par excès, l'espace que les esprits ont à parcourir est trop vaste; la froideur du cerveau en éteint le feu et l'activité; l'homme en devient d'une conception lente, qui se communique à tous ses jugements et à toutes ses actions : c'est le front des bœufs.

Le front pèche-t-il par excès de petitesse, le cours des esprits y est troublé et dans la confusion; le jugement n'attend pas la comparaison des idées; il est précipité, et sujet à être défectueux. De tels fronts se rapportent au front des cochons. Aristote dit qu'ils annoncent l'inconstance et l'indocilité.

On doit faire une différence du front étroit et resserré, d'avec le front petit. Celui-ci s'entend du front sur lequel les cheveux descendent trop, et lui ôtent sa proportion naturelle de hauteur, qui est la troisième partie de la face; le nez en occupe une, et l'espace

du nez au bout du menton fait l'autre. Le front étroit et resserré est tel, lorsque les cheveux avancent trop des tempes sur le front, et diminuent sa largeur requise; c'est celui des cochons. On attribue aux petits fronts la vivacité d'esprit, le babil, l'inconstance et le jugement trop précipité; mais on accuse le front étroit d'être l'indice de la folie, de l'indocilité, de la gourmandise, etc. Les anciens Romains regardaient la petitesse du front, quand elle n'était pas excessive, comme un trait de beauté. »

« *Insignem tenui fronte Lycorida*
Cyri torret amor. »

HOR.

Winckelmann a fait la même observation, qui certainement mérite d'être rapportée :

6. *Winckelmann.*

« Le front, pour qu'il soit beau, doit être court. Cette forme est tellement appropriée à toutes les têtes idéales et aux figures de jeunesse de l'art antique, qu'elle suffit pour faire distinguer un ouvrage ancien d'avec un ouvrage moderne. Au seul front élevé, j'ai reconnu plusieurs bustes modernes, placés fort haut, et que je ne pouvais examiner de plus près. Parmi nos artistes, on en trouve bien peu qui aient fait attention à ce genre de beauté. J'en connais même qui, dans des figures de jeunesse de l'un et de l'autre sexe, ont élevé le front naturellement court, et remonté la chevelure, afin de produire ce qu'ils appellent un front ouvert. Sur cet article, comme sur bien d'autres, *le Bernin* a cherché la beauté dans des procédés diamétralement opposés à ceux des anciens. *Baldinucci*, son panégyriste, nous apprend que cet artiste, ayant modelé la figure de Louis XIV dans sa jeunesse, avait relevé les cheveux du jeune roi par-dessus le front. Ce Florentin diffus, qui croit rapporter par-là une chose merveilleuse de la délicatesse du goût de son héros, ne fait que nous dévoiler son manque de tact et son peu de connaissance. On n'a qu'à faire l'expérience sur une personne qui a le front petit, en lui couvrant les cheveux du toupet avec les doigts, et en se figurant le front d'autant plus élevé; dès lors on sera frappé d'une certaine disconvenance de proportion, et on sentira combien un front élevé peut être préjudiciable à la beauté. C'est d'après cette maxime que les Circassiennes, pour faire paraître leur front plus petit, se peignent les cheveux du toupet en avant, de façon qu'ils descendent presque aux sourcils. Les commentateurs anciens sont d'avis qu'Horace, en chantant l'*insignem tenui fronte Lycorida*, a voulu parler d'un front court : *angusta et parva fronte, quod in pulchritudinis forma commendari solet.* Mais *Cruquius* n'a pas saisi le sens de ce passage, puisqu'il dit, dans la remarque dont il l'accompagne : « *Tenuis et rotunda frons index est libidinis et mobilitatis simplicitatisque, sine procaci petulantia dolisque meretricis.* » *François Junius* s'est également trompé sur le mot *tenuis*, qu'il explique par l'ἁπαλόν καὶ δροσῶδες μέτωπον du *Bathylle d'Anacréon*. Le *frons tenuis* d'Horace est le *frons brevis* que *Martial* exige d'un beau garçon. Il ne faut pas rendre non plus le *frons minima* de la *Circé* de *Pétrone*, par : « *un petit front*, » comme l'a fait le traducteur français, le front pouvant être à la fois large et bas. On peut croire, d'après *Arnobe*, que les femmes qui avaient le front élevé en couvraient le haut avec un bandeau, pour le faire paraître plus court. Pour donner au visage la forme ovale et le complément de la beauté, il faut que les cheveux qui couronnent le front fassent le tour des tempes en s'arrondissant, conformation qui se trouve à toutes les belles femmes. Cette forme de front est tellement appropriée à toutes les têtes idéales et aux figures de jeunesse de l'art antique, qu'on n'en rencontre point avec des angles enfoncés et sans cheveux au-dessus des tempes. »

Revenons maintenant à *M. de Pernetty*, qui, sans cette digression, nous aurait peut-être un peu fatigués.

« Si on doit croire quelques auteurs, on ne peut rien attendre que de petit et d'efféminé de ceux dont le front pèche par petitesse. *Fuchsius* ajoute qu'ils sont très prompts à se mettre en colère, inconstants, légers, bavards et freluquets, envieux, admirateurs de belles actions, et peu jaloux de les imiter, parce que, les ventricules du cerveau étant trop étroits, leurs idées s'y confondent, s'y troublent. Ils affectent de vous étourdir par des protestations d'amitié et de bienveillance,

sans que le cœur y ait beaucoup de part, et se perdent enfin dans leurs raisonnements, parce qu'ils n'en connaissent ni la chaîne, ni le but, et que la parole, chez eux, marche toujours avant la pensée.

Un front fortement sillonné et ridé, indique un homme pensif et soucieux; car, lorsque notre esprit est sérieusement occupé, nous fronçons les sourcils de souci et de tristesse.

Ceux qui l'ont nébuleux et rabaissé, méditent des actions lugubres, des traits d'audace; c'est pourquoi *Térence* fait dire, par un de ses acteurs, à un autre qui avait l'air soucieux : « Déridez votre front, *exporrige frontem.* »

Lorsque les rides ou sillons ont leur direction de bas en haut, ils annoncent une personne colère; car ces rides se forment dans les accès de cette passion. Les Latins appelaient cette sorte de front *frons rugosa.* Mais un front rude et dur, *frons aspera*, dont la peau sèche absorbe les rayons de la lumière, indique l'impudence et la férocité. Ce sont ces sortes de fronts que l'on appelle *fronts d'airain*, qui ne rougissent jamais, et qui sont enclins à l'inhumanité et à tant d'autres défauts.

Le front inégal semble composé de petites éminences, qui forment comme des hauteurs, mêlées de vallons et de petits creux; il est un indice du penchant à la tromperie et à l'imposture, surtout quand les hauteurs ne sont que l'effet de la contraction réitérée de la peau et des muscles qu'elle couvre, et non de la forme de l'os du crâne; car, il n'y a que les mouvements des muscles qui, étant un effet de la volonté, retirent, contractent ou étendent la peau. Or, tout le monde sait qu'il n'appartient qu'à un fripon, à un trompeur, à un fourbe, de masquer son front comme il veut, en lui imprimant les mouvements à sa volonté; alors, pour le démasquer, il faut considérer ses yeux, où les mouvements du cœur sont plus naturels.

Il y a donc différentes sortes de fronts, et ces différences sont très sensibles, même pour ceux qui les regardent sans y faire beaucoup d'attention; les uns préviennent en faveur de la personne, les autres à son désavantage. En effet, un front serein annonce la tranquillité de l'âme et la douceur du caractère. *Sénèque* a dit : « Il n'y a de vraiment sublime que la plus haute vertu, et rien de grand qui ne soit en même temps doux et tranquille. » La partie de l'atmosphère la plus voisine des astres n'est point sujette aux nuages, ni agitée par des tempêtes, comme sa partie inférieure, où les vents tumultueux jettent le trouble et la confusion : tout y est tranquille. De même un esprit, un génie élevé et sublime, est dans le repos; il a un air modeste et doux, un front serein et respectable.

Mais un front riant et ouvert est très souvent l'annonce d'un complaisant et d'un flatteur, quelquefois d'un homme disposé à vous tendre un piége. On voit ce *frontem exporrectam et blandam* dans les chiens, qui vous flattent pour avoir de vous un os à ronger; disposition bien opposée au front sévère et nébuleux, signe de soucis, de la dureté du caractère, quelquefois du courage, mais en même temps de la férocité, comme dans les fronts du lion, du taureau et du dogue.

La beauté du front ne consiste donc pas seulement dans sa grandeur, dans sa forme ronde ou carrée, mais dans ses proportions exactes avec les autres parties du visage, ainsi que dans sa majesté, dans sa sévérité, et dans les grâces qui les accompagnent. Nous sommes frappés du beau, nous l'admirons; nous sommes subjugués par le gracieux, nous l'aimons. Le premier est le *pulcher* des Latins, le second est leur *formosus* ou leur *pulchritudo cum venustate.*

Un front laid est celui qui pèche par quelque excès que ce soit, ou par les autres défauts dont nous avons parlé sous les noms de fronts austères, rudes, durs, nébuleux, etc., que les Latins exprimaient par : *frons gibbosa, frons aspera, rugosa, obnubilosa, tristis, obscura, obducta, feralis,* etc.

Un front ridé avant que l'âge y ait imprimé ses traces, indique un tempérament mélancolique qui a été livré aux soucis et aux inquiétudes des affaires, à une ambition qui n'a pas été satisfaite, à une étude suivie et constante. Mais le front sourcilleux, que les Latins appelaient *frons constricta*, *frons caperata*, marque ordinairement la sévérité et la critique amère, ainsi que l'envie. C'est pourquoi Pétrone disait, par allusion à *Ca-*

ton le Censeur : « *Quid me spectatis constrictâ » fronte Catonis?* » On peut donc dire en général : *Monstrum in fronte, monstrum in animo.*

Quant aux lignes ou sillons que l'on voit au front, et qui le traversent dans sa hauteur, dans sa largeur, ou dans d'autres directions, on saura que moins ces lignes sont nombreuses et profondes, plus elles désignent d'humidité dans le tempérament, comme on peut le voir dans les enfants, dans l'adolescence et dans le sexe féminin. Les lignes larges annoncent une chaleur douce, parce qu'elle est modérée par l'humidité, et montrent un naturel gai et joyeux, qui n'a pas éprouvé beaucoup de revers de fortune. Les lignes étroites semblent être réservées pour les femmes et pour les hommes efféminés. Il y a ordinairement cinq ou sept lignes, jamais moins de trois. Les droites et continues indiquent un bon tempérament, de la constance, de la fermeté et de la droiture. Celles qui sont discontinuées et tortues, sont l'indice du contraire, quand elles dévient beaucoup de la droite, et qu'elles sont coupées par d'autres en différents sens. Les lignes qui s'étendent en rameaux sont, dit-on, la marque de l'homme à projets, de l'homme irrésolu et inconstant. »

Je suis loin d'approuver ni ce que j'ai cité, ni ce que j'ai passé sous silence dans ces différents extraits. D'ailleurs, les observations de ces auteurs devraient être appuyées sur des dessins exacts, sans lesquels on dit toujours trop ou trop peu en physiognomonie.

SUITE DES EXERCICES PHYSIOGNOMONIQUES.

Sur le front.

65. Silhouettes de deux hommes sages et pleins de talent, qui, malgré la dissemblance de leurs contours, sont unis par la plus tendre amitié; ce qui prouve que l'égalité de sentiments peut exister à côté de l'inégalité des physionomies et des caractères : toutefois cette inégalité ne doit pas aller jusqu'à l'hétérogénéité. Le premier profil annonce plus de perspicacité que le second, et celui-ci plus de bonté et de calme intérieur que celui-là. A juger d'après les fronts de chacun, le premier conduira le second, et le second se laissera bien conduire par le premier, mais non pas séduire. L'un des deux est ferme et résolu, l'autre docile et porté à céder. L'un pourrait tomber dans la précipitation et s'égarer jusqu'à la colère, l'autre ne sera coupable que de trop d'obéissance et de générosité. Qu'on fasse attention à l'étonnante différence qu'il y a entre ces deux fronts et entre ce qu'ils expriment! qu'on remarque l'homogénéité qui règne entre ces fronts et le reste de chaque physionomie, entre les fronts et les nez surtout! Quelle matière de réflexion sur les proportions des parties du visage, et qu'il serait important d'établir un calcul sur tous ces angles et côtés, qu'on peut se figurer dans un visage animal, et surtout dans un visage humain. J. Blumenbach, qui en êtes l'anatomiste par excellence, et vous, Lichtenberg, premier des mathématiciens, à quelles précieuses découvertes, à quels importants éclaircissements vous pourriez arriver vous-mêmes et nous faire arriver!

66. 67. Deux silhouettes de femmes qu'il serait impossible au premier regard de ranger parmi celles de bas étage. L'une est une femme du monde; l'autre, une savante pleine de sagacité. Je suis convaincu qu'en partant de ces points de vue, chaque observateur, ne fût-il pas du premier rang, découvrira aisément les caractères respectifs de ces silhouettes, surtout si j'ajoute, que l'une d'elles est posée, l'autre agitée; que l'une voit en grand, l'autre en détail; que l'une décide promptement et l'autre avec calme, et après un mûr examen; que l'une a plus de dignité, l'autre plus de profondeur d'esprit; que l'une enfin est franche et communicative, l'autre, entêtée et pleine de réserve. Faut-il plus encore de détails caractéristiques pour les distinguer l'une de l'autre?

Ajoutons cependant une dernière observation : le front n° 67 appartiendra difficilement à un homme, plutôt celui du 66. Il est permis d'ailleurs à chaque observateur un peu exercé de distinguer tout front de femme de tout front masculin, rien que par le simple attouchement.

68. Ce profil représente un caractère sanguino-flegmatique, plein de nonchalance, de bonne humeur, d'esprit; d'ailleurs, bon, docile, un peu léger, plein de moyens,

aimant à s'instruire, prompt à entreprendre, mais lent à exécuter et n'aimant pas à achever ; il est rare que les fronts de cette espèce saisissent ou plutôt reflètent leur objet avec clarté et pureté, excepté pourtant ce qu'ils ont choisi de préférence pour quelque temps.

69. Voici un front plus solide, plus exact, plus ami de l'ordre, plus net, et tout flegmatico-sanguin qu'il est, plus ferme et plus entêté que le précédent. La suite de ce front, c'est-à-dire le nez (car tout vrai et intelligent physiognomoniste ne regarde que comme un *unum continuum*, la suite de la ligne du front, du moins dans toute son étendue osseuse et cartilagineuse), je dis donc, le nez possède à un plus haut degré le caractère de ce front solide et penseur ; cette plus grande fermeté se répand jusque sur les lèvres et se maintient en proportion dans le menton même, qui d'ailleurs a l'apparence du menton ingénu d'une jeune fille. Le front, à son tour, paraît indiquer plutôt la fermeté d'une jeune fille que celle d'un caractère viril.

70. Nous reconnaissons ici un esprit mûr et plus examinateur que dans le 69 ; seulement nous y voyons plus de flegme. Il serait fort difficile d'indiquer ce qui, dans ce profil, exprime particulièrement l'intelligence, si l'on faisait abstraction du front, tout mal dessiné qu'il est ; cependant, chaque connaisseur doit sentir que, nonobstant l'ouverture de la bouche, il a devant lui un visage intelligent et d'une grande finesse. Cette certitude deviendrait tout-à-fait mathématique pour celui qui se figurerait une ligne perpendiculaire descendant du sommet de la tête, et une ligne horizontale traversant le frontal orbitaire, et qui par conséquent serait à même d'apprécier la proportion des deux côtés de l'angle qui en résulterait.

71. Comme le front, ainsi le profil tout entier. Nulle part rien n'est sévère. Ce front ne peut être ni sagace, ni profond ; il est tout au plus clairvoyant, d'une conception facile et vaste ; ce n'est pas le front d'un génie, mais celui d'une homme d'une prompte fécondité ; c'est plutôt un esprit plaisant, qu'un examinateur froid et profond. On reconnaîtra dans l'ensemble de ces traits un certain penchant pour la négligence, mais dans la bouche une prompte éloquence.

72. Silhouette d'un homme flegmatico-mélancolique, beaucoup plus spirituel et homme de génie que le précédent, mais extravagant parfois, et s'égarant jusqu'aux dernières limites du raisonnable. Comme je ne connais ni l'un ni l'autre, mon jugement ne saurait être suspect. De tels fronts sont aussi rares chez les hommes que les caractères auxquels ils appartiennent. Ils présupposent toujours des yeux petits, enfoncés, à moitié couverts des paupières, des yeux au regard prompt et perçant, mais peu habitués à analyser leur objet. Des nez comme le présent se trouvent rarement avec des fronts perpendiculaires ; ils sont ouverts et sensuellement flairants, saisissant en entier leur objet, et sans l'avoir inquiètement analysé, d'ailleurs peu courageux, excepté dans les moments de colère. Une prudence calme et douce, repose entre la pointe du nez et le bout du menton. Ces caractères, lorsqu'ils sont excités, s'enflamment vivement, et l'éloquence de leur colère ressemble à un torrent de feu.

73. Si jamais mes observations m'ont induit en erreur au premier abord, c'était en jugeant des fronts de cette espèce. Je les croyais sagaces, tandis qu'ils n'étaient que pleins d'adresse, ou tout au plus d'une sagacité rétrécie et égoïste. Ne nous bornons pas seulement à constater, dans les fronts de cette nature, leur forme creuse au milieu et saillante au-dessus des os orbitaires. Ajoutons qu'un pareil front annonce peu d'aptitude aux abstractions, et remarquons en outre que ce creux produit par la descente du front à l'œil est le produit mathématiquement nécessaire de sa saillie prononcée. Le nez est plus que vulgaire, la partie inférieure du profil est grossière et fade et manque complétement de pénétration, de finesse et de douceur.

74. Profil faiblement exécuté d'un penseur du premier ordre, plein de profondeur et de mâle énergie, d'une tête métaphysique des plus distinguées, dont le caractère est loyal et dévoué, et le cœur d'une délicatesse exquise. Tous ces traits, il est vrai, sont exécutés d'une manière timide, indéterminée, et presque mesquine, et l'on présume plus qu'on ne la voit, la grandeur,

la noblesse, la hardiesse et la pénétration de l'original. L'homme est, pour ainsi dire, devenu enfant dans ce dessin ; mais le connaisseur, rien qu'à considérer la forme, les contours et la position de ce front, devinera un homme, qui entre mille ne trouve pas son égal ; un homme capable de joindre à l'intelligence la plus claire et la plus profonde, un goût exquis et une mâle vigueur; il doit reconnaître l'harmonie et l'homogénéité du front et du nez ; il doit sentir que ce front ne peut se continuer lui-même que par un pareil nez, que ce nez exige à peu près un menton aussi saillant que le présent, et par suite de cette saillie un creux aussi expressif entre la pointe du nez et celle du menton. Passons entièrement sous silence la faiblesse, le mauvais dessin et le peu de vérité de cet œil, placé sous un sourcil aussi expressif.

75. Encore un grand homme dessiné par une main timide, moins timide pourtant que dans le numéro précédent. Des visages énergiques demandent à être dessinés par des mains énergiques ; des visages délicats, par des mains délicates. Un profil plein de feu et d'ardeur peut se transformer en celui d'un imbécile prétentieux, lorsqu'il est tracé par un dessinateur lent et embarrassé. Ici, du moins, on découvre les efforts qu'a faits l'artiste pour atteindre son grand et inimitable modèle. Ce front tel qu'il est ici annonce encore une tête extraordinaire, ferme, originale, formée pour la jouissance contemplative de la beauté et de la grandeur intellectuelles et matérielles, faite pour haïr tout ce qui est confus, pour déterminer tout ce qui est flottant, pour ennoblir tout ce qui est trivial, pour écraser tout ce qui n'est qu'à moitié vrai, pour anéantir tout ce qui est petit et mesquin. Le front, aussi-bien que le nez et que tout le reste du visage, est affaibli par le dessin ; tout est d'ailleurs en proportion. Cet œil, dont le regard est si raide dans ce profil, est un des plus beaux, des plus vigoureux que l'Allemagne ait jamais produits ; il rappelle celui du faucon, dont le regard vous pénètre du sommet de votre tête jusqu'aux extrémités de vos pieds ; les lèvres sont pleines de vigueur et de puissance; les jugements, les arrêts qui paraissent en découler, sont d'une vérité tranchante, incisive, et d'une puissance tellement réelle et imposante qu'aucune puissance du monde ne semble pouvoir les effacer.

76. Le front de cette silhouette annonce un penseur silencieux et profond, incapable de légèreté ou de précipitation, continuant sa route d'un pas lent et sûr, susceptible d'ailleurs d'idées grandes et nobles, et dont l'esprit éloigné de toute minutie comme de tout pédantisme, aime à embrasser l'ensemble de son objet. Ce n'est pas le front d'un homme à audacieuses entreprises, c'est celui d'un homme fait pour réaliser avec autant d'assurance que de circonspection les projets qu'une mûre réflexion lui a fait concevoir, et dont il serait difficile de le détourner un instant. Les yeux qui appartiennent à un pareil front voient ce que mille autres laissent échapper ; ils ont mille jouissances qui sont perdues pour la masse. Ces contours expriment l'amour de l'ordre, de l'exactitude et de la propreté, et la haine du bruit et de la confusion ; sans prétendre à la volubilité et à l'éclat d'une éloquence entraînante, de pareils traits présagent une élocution, et un débit dont bien des orateurs pourraient être jaloux ; d'ailleurs les beautés sublimes de la vraie éloquence ne sauraient être étrangères à un front pareil à celui-ci, comme, en général, rien de grand, de médiocre ou de petit dans les œuvres du goût et de l'esprit ne saurait échapper à sa judicieuse appréciation.

77. On reconnaîtra sans peine dans l'ensemble de ce visage, et dans la forme de ce front en particulier, non de brillants talents, mais un esprit sain, mûr et pénétrant, un sens ferme et décidé, une activité infatigable, un esprit fort et entreprenant, plein de prudence dans les affaires, d'une éloquence naturelle et d'une résolution prompte et tenace, un caractère enfin d'une loyauté incorruptible et ennemi de la fausseté, de l'intrigue et des détours. Telles sont les qualités fondamentales de l'homme dont les traits se trouvent reproduits dans cette silhouette.

78. Il y a dans ce profil plus de talent et moins de force que dans le précédent ; plus de flegme et moins de résolution ; plus de délicatesse et moins de hardiesse ; on y découvre de plus une très grande facilité de conception et d'opération, de l'aptitude à

produire des œuvres de l'esprit, une riche mémoire, une raison juste et un goût solide.

79. Silhouette grossie d'un homme dont le caractère est des plus estimables. Si le don de penser est refusé à ce front, on y reconnaît du moins le besoin intime qu'éprouve cet esprit non-seulement de penser mais de donner à toutes ses idées la plus grande clarté et le plus de précision possible. Il y a d'ailleurs dans ces traits plus de foi que de raison, plus de hardiesse que d'intrépidité; ils paraissent au premier abord exprimer une crainte enfantine, ou du moins un courage peu actif. La plus grande homogénéité règne entre ce front et ce nez, entre ce nez et ce menton en saillie; la solidité de caractère que possède l'original, n'est que faiblement reproduite dans cette silhouette sans précision. L'observateur seul serait à même de l'y retrouver.

80. Voici un front qui avant tout annonce une mémoire des plus heureuses et des plus vastes. Il appartient à un des hommes les plus dévoués, les plus laborieux, les plus sains d'esprit que la terre puisse produire. Quel amour de l'ordre et de la propreté! quel attachement persévérant pour les vérités reconnues d'une prompte intelligence, et embrassées d'un cœur ardent! quelle constance dans la foi, quelle docilité dans l'étude, quelle patience dans l'observation! dans l'œil, quelle attention concentrée et pénétrante! dans le nez, pourrai-je le dire sans craindre de devenir ridicule? quelle droiture et quelle loyauté! dans la bouche, quelle scrupuleuse conscience et quelle circonspection! dans toute la lèvre supérieure, quelle modestie! et enfin dans le menton, quelle humilité exempte de toute bassesse!

81. Carcasse grossière du visage d'un grand homme; dans le front seul, tout œil ouvert et clairvoyant doit reconnaître un esprit ouvert et clairvoyant. C'est un front qui a déjà beaucoup pensé et beaucoup réfléchi. La forme du visage est celle d'une tête politique, d'un homme pratique, d'un ministre ferme, d'un loyal héros de cabinet, étranger à la ruse et à l'intrigue, et fait pour s'en passer. Les fronts de cette trempe ont une mémoire forte et vaste, ils voient avec facilité l'ensemble des choses, ils haïssent la petitesse, et ils sont dans leur élément, là où il s'agit d'importantes entreprises, exigeant du courage et de la prudence.

82. Voici un front français, élevé, riche, vigoureux, ferme et plein de mémoire. Il paraît manquer de la liberté et de la noble franchise du front précédent; il est plus colérique, et l'énergie qu'il révèle n'est pas exempte de dureté. Il semble doué, en outre, d'une imagination plus productrice.

83. Encore un front très élevé, et, à coup sûr, celui d'un penseur froid, d'un collecteur érudit, d'un éditeur laborieux, d'un critique profond, mais pas trop celui d'un esprit capable de productions originales.

84. C'est presque un front idéal de capacité et de mémoire. Les douces affections, l'indulgence, la résignation, la flexibilité lui paraissent être totalement refusées. Toutes les parties de ce visage, le front, le nez, la barbe et l'oreille ont une forme oblongue; cette sorte de configurations est comme prédestinée à l'érudition. L'ignorance et l'oubli sont pour elles des choses impossibles.

85. Voici un front plus animé, plus sillonné, plus ardent, plus long. Le précédent indiquant le flegme et la mélancolie, celui-ci annonce un tempérament colère. Tous les contours de ce visage sont plus arrondis, plus échancrés, plus ondulés que ceux du 84; ils révèlent un esprit plus entreprenant, plus énergique, plus courageux et plus agressif; toute la forme et chaque trait de cette figure sont plus hardis, plus sévères, plus brusques, plus violents; ils embrassent un vaste espace, ils puisent à une source profonde, et leur action s'étend à une distance lointaine.

86. Deux fronts, dont le plus grand annonce plus de mémoire et de talent, et le petit plus de bon sens; celui-là paraît d'ailleurs plus intelligent que celui-ci. Le nez de ce dernier est plus fin, plus noble, plus dévoué, toute sa figure plus concentrée et dirigée sur un seul et même point; l'autre est également bon, loyal et dévoué, mais il semble moins concentré et moins attaché à son objet.

87. Qu'on remarque d'abord l'harmonie qui règne entre le front et le nez, tous deux penchés en avant. L'homme de tête n'est guère méconnaissable dans ce profil; ces fronts ressemblent au front du génie, de

manière à être facilement confondus avec ces derniers par les observateurs superficiels. Sans la crainte d'être mal compris, je dirais : Voici la caricature d'un grand visage, voici un grand visage timidement dessiné, un grand visage mal monté, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, et dépourvu de ce feu, de cette libre activité qu'il devrait respirer. Je suis porté à croire que la maladresse seule du dessinateur lui a donné cet air méfiant, soupçonneux et abattu, et je ne doute pas que l'original ne possède du courage et de la résolution, de l'énergie, de l'originalité et de la pénétration, bien qu'il semble privé d'un goût distingué, d'une éloquence facile et élégante.

88. Si ce profil ressemble à son original, tout annonce en ce dernier un homme flegmatico-mélancolique, un penseur et un observateur profond, solide et pénétrant. Prétendriez-vous faire accroire la moindre chose à ce front, à ce sourcil, à cet œil, à ce nez, à cette bouche, je dirais presque à cette chevelure? Oseriez-vous leur faire accepter le faux pour le vrai, le demi pour l'entier, l'oblique pour le droit, l'obscur pour le clair. J'avoue, du reste, que ce front est moins poète et moins créateur que profond et clairvoyant; que ce nez est moins propre à persuader qu'à être convaincu par un examen réfléchi. Cette bouche se taira long-temps, il est vrai, et une fois ouverte, elle ne débitera pas beaucoup de paroles; mais elle prononcera, elle décidera, elle imposera silence.

89. Si jamais j'ai pu, avec confiance, compter un visage parmi les intelligents et les prudents, je puis y compter celui-ci. Le front, les yeux, le nez, la bouche, le menton, le tout enfin m'autorise à le faire. C'est là un homme qui ne parle pas facilement de ce qu'il n'a pas mûrement considéré et examiné; c'est là un homme fait pour écouter et pour rouler dans sa tête ce qu'il apprend au-dehors; c'est là un homme, si jamais il y en eût, capable de se souvenir exactement de tout ce qu'il a vu, de tout ce qu'il a entendu, de tout ce qu'il a lu ou écrit, en un mot, de tout ce qu'il a fait ou conseillé de faire à autrui. Si ce n'est pas là un homme de tête, il n'en existe pas; si ce n'est pas là un homme qui a suivi tout un cours d'expériences pour les méditer et en tirer profit, il n'y eut jamais d'homme semblable.

90. J'ose dire, avec la même assurance que tout à l'heure : Voici un homme de tête, si jamais il en fût; voici, si jamais il en fût, un front réfléchi, doué d'une intelligence mûre, d'une facilité remarquable de conception et de travail. Cet homme est apte à écouter, à se recueillir, à fixer son attention, et à remarquer promptement le côté faible d'un raisonnement quelconque. Aura-t-il, pour développer sur le papier ses grandes et nombreuses idées, la même patience que cette bouche, d'une éloquence si calme, paraît conserver en parlant? L'ensemble de cette figure de maître, pleine de force et de jugement, sera-t-il propre à analyser ses conceptions et à adapter ses raisonnements aux capacités médiocres? Ce penseur, si original et si droit, alliant la sensibilité à l'esprit, et habitué à agir comme il pense, ne sera-t-il pas nécessairement et fréquemment entraîné au mépris de tout ce qui n'est qu'à moitié vrai, qu'à moitié mûr, de tout ce qui est flottant et impropre? Je ne veux pas décider ces questions-là, en me bornant à cette simple demande : Quand tout cela serait, qui en voudrait à un pareil visage?

91. Voici un penseur de premier ordre, et cependant d'un caractère tout autre que le précédent. C'est un homme fait pour analyser, pour ordonner, pour séparer avec un soin extrême, pour peser froidement les choses, et pour les distinguer finement; mais propre d'ailleurs à des découvertes immédiates ou à de courageuses inventions, il trouvera peut-être, à force de chercher et de rechercher, mais il inventera difficilement. Le grand, le vrai inventeur, le génie immédiat a le coup-d'œil prompt, il voit vîte et en entier ce qu'il voit, ou bien il ne le voit nulle part; il aperçoit soudain, et comme par miracle, les combinaisons les moins recherchées, mais justes, au point de soutenir l'examen le plus profond de scrutateurs habitués aux longues et lentes recherches. L'un et l'autre, l'esprit de recherche, comme le génie d'invention, sont dignes de respect; l'un et l'autre sont indispensables. Mépriser l'un ou l'autre, n'est point d'un sage. La pensée laborieuse, l'attention interrompue, la persévérance imperturbable à marcher sur

la même route, sans en dévier ni de droite ni de gauche, de la largeur d'un pied seulement : toutes ces précieuses qualités me semblent briller dans l'ensemble de ce visage, surtout dans ce front, qui annonce une vaste mémoire, puis dans les sourcils et dans les yeux. Ces derniers, il est vrai, ne sont pas dessinés d'une manière assez caractéristique.

92. C'est la tête d'un mathématicien célèbre, et d'un homme fort sensé, en général, comme tout le monde, intelligent ou sot, physiognomoniste ou simple observateur, peut s'en convaincre en regardant uniquement le front de ce profil. Ce dernier me paraît tenir à peu près le milieu entre les deux précédents. Il n'a ni tout-à-fait la vivacité, la prompte conception et la résolution hardie du numéro 90, ni tout-à-fait la simplicité, la concentration, la pensée unique et fixée sur un seul point du numéro 91. Ce front aime la clarté, sans trop de développement ni trop de détails, surtout sans pédantisme. Les figures de ce genre envisagent à la fois le tout et ses parties. Si la partie supérieure du front reculait davantage, il serait plus poétique, plus hardi, mais moins solide et moins déterminé. Le don d'apprendre, et le talent d'enseigner paraissent avoir été donnés à cette figure en mesure égale ; c'est une de ces physionomies que le vulgaire appelle *heureuses*. On y méconnaîtra difficilement le calme et l'esprit enjoué, la sagesse et le sel, l'égalité d'humeur, jointe à la patience et à la fermeté de caractère.

93. Quelque célèbre et généralement vanté que soit le front de l'Apollon du Vatican; quelques justes que puissent être ses titres à la gloire; pour ma part, je n'y trouve point cette grandeur, cette perfection, qu'on a l'habitude de lui attribuer. On veut, à la vérité, que ce soit un front divin. Soit ! Mais toute chose divine, qui n'est pas en même temps humaine, je ne pourrai jamais l'accepter pour divine. Ne prononçons pas, du reste, sur l'original, d'après l imparfaite silhouette que nous avons sous les yeux ; dans cette silhouette, le front, et presque le nez aussi, sont fades et sans caractère ; ici l'on ne sait pas si c'est le front d'un homme ou celui d'une femme, un front humain ou un front divin ; ou plutôt on sait qu'il n'est rien de tout cela, parce qu'il ne peut rien être ; néanmoins l'ensemble de ce profil nous fait illusion, ce qui prouve que ce qui est véritablement grand, ne saurait se perdre tout-à-fait dans la copie même la plus imparfaite. La partie inférieure du profil a le plus de vérité et de grandeur, c'est-à-dire elle est vigoureuse et simple ; la belle proportion de l'ensemble conserve une telle majesté, qu'on croit, en effet, voir quelque chose de surhumain.

94. Un autre profil du même original, toujours fort imparfait, mais cependant supérieur au précédent, d'un caractère en tout plus mâle, plus apollonien, plus divin. Sans nous arrêter à la forme générale du visage, disons quelques mots sur le front et le nez. Ce dernier, abstraction faite de la narine, qui est un peu trop petite, a beaucoup plus d'expression, de dignité et de perfection que celui de la silhouette. Mais le passage du front au nez, quelque trompeur qu'il soit, et quoi qu'on en puisse dire de merveilleux, ne saurait nullement convenir à moi, c'est-à-dire à mon sentiment physiognomonique. Je réponds que la nature entière n'a rien à vous offrir de semblable. Pas un seul front, pas un seul nez dans toute la nature connue, et moins encore dans le règne des idéals ou des types primitifs, n'offre dans son contour le millième d'un pouce qui se dirige en ligne droite. Qu'un front comme celui-ci domine, qu'il subjugue des déesses, qu'il poursuive les ennemis, qu'il soit appelé un front royal en comparaison des fronts plus faibles que lui : ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas vrai, qu'il n'est pas humain, qu'il ne pense pas et ne peut pas penser ; or, un front qui ne pense pas n'est ni vrai ni beau, pas plus qu'un œil qui ne voit ni ne peut voir ne mérite d'être appelé un vrai et bel œil.

95. Le caractère italien de cette figure est frappant au premier aspect. Le nez est on ne peut plus national. J'oserais affirmer que dans toute l'Angleterre et dans toute la France on ne trouverait un tel front, ni un tel œil, parmi cent mille fronts et cent mille yeux. De pareils fronts ne sont pas producteurs ; ils sont le contraire des fronts apolloniens, c'est-à-dire fort peu poètes; mais ils sont rarement sots ou médiocres, pourvu qu'ils ne soient pas trop plats par le haut,

ni par-devant sillonnés de plis, tombant au milieu, même sans aucun mouvement de la peau; ce sont des fronts d'application, des fronts faits pour les travaux collectifs. Entendons-nous bien : je ne prétends pas que tous les fronts propres à l'application et aux travaux collectifs aient la coupe du présent front; je dis seulement que tous ceux qui ressemblent à ce dernier sont infatigables dans les grandes recherches de l'esprit, qu'ils sont patients, pénétrants, sans cependant être doués d'une grande force de contemplation; en revanche, ils possèdent une vigueur extrême pour les travaux collectifs de longue haleine, et une merveilleuse aptitude à observer de tous côtés, avec circonspection, les objets matériels, à y découvrir les plus minimes parties, à les nommer et les désigner avec la dernière correction. Cette patience laborieuse se trouve exprimée de même dans la bouche, dans le menton et dans la chevelure; l'œil est plein d'énergie, bien que l'impression en soit affaiblie par les nombreux plis dont il est entouré.

96. Le front est en parfaite harmonie avec le visage dont il fait partie. Le même esprit règne dans l'un et dans l'autre, ainsi que la même hardiesse, la même force et la même résolution! Le front que nous venons d'examiner est une sorte d'édition flegmatique de celui-ci qui est tout colère et qui vous tiendra tête dix fois de suite avant que vous le fléchissiez ou que vous le guidiez une seule fois. Tout ce qu'il entreprend, il l'entreprend avec le plein sentiment de sa force. Le premier conserve avarement ce qu'il possède, celui-ci s'empare audacieusement de ce qu'il ne possède pas. Il n'est pas habitué à faire beaucoup de cérémonies. Malgré ce qu'il y a de masqué dans le dessin de l'œil et dans celui du front, on reconnaît toujours dans cette physionomie l'artiste d'airain, qui sait ce qu'il veut et ce qu'il peut, dont le regard saisit aussitôt l'ensemble de ses images, et dont la main téméraire poursuit ce regard hardi avec la rapidité de l'aigle. C'est un caractère trop fier pour être vaniteux et trop opiniâtre pour devenir aussi grand que sa nature le lui permettrait.

97. Visage honnête, bon, inoffensif, mais rien moins que grand; cette tête annonce un esprit juste, mais non pas un penseur; pourtant le front n'est ni sot, ni confus, ni commun; et le nez, du moins par sa partie supérieure, touche presque à l'extraordinaire, à l'idéal; mais dans le passage de ce front sans mauvaise pensée à ce nez foncièrement honnête, s'il m'est permis de me servir de cette expression, il y a quelque chose de vide, de fade, quelque chose qui n'existe guère dans la nature, bien qu'il soit en harmonie avec l'œil, également honnête et faible, et avec la bouche dont le caractère répond entièrement à celui de l'œil. Cette chevelure est tout à fait maniérée pour cette figure, et il sera fort difficile, ou plutôt, j'ose le dire avec assurance, tout à fait impossible de trouver une pareille chevelure avec une conformation comme celle du présent profil.

98. Front d'enfant flegmatico-sanguin; le nez, la bouche et le menton y répondent tout-à-fait. Les cheveux sont trop sanguino-colères pour ce front. Vers le passage du front au nez, il y a de la faiblesse; la ligne droite qui forme ce passage, marque une infériorité d'esprit visible. Pas un seul trait du visage, considéré pour lui seul, n'est distingué; néanmoins, il y a je ne sais quoi dans cette figure qui, je ne dirai pas nous intéresse ou nous promet de grandes choses, mais qui nous empêche du moins de nous prononcer totalement contre elle.

99. C'est un front penseur, ou pour dire plus exactement, un front contemplateur; un prudent front de devin, ami de l'ordre, de la clarté, de la douceur et de la précision; cette imagination semble se perdre dans l'autre monde. Toute la figure respire une méditation silencieuse et profonde sur des sujets fort peu nombreux, mais grands et simples. Si le front était moins bien fait, la partie inférieure en courrait risque de s'égarer au-delà des bornes de la vérité et de la raison.

100. L'ensemble de ce profil vous fait illusion peut-être : cet œil ferme, ce nez mâle, cette bouche en assez grande harmonie avec le nez, ce menton, cette barbe, cette chevelure, tout enfin vous annonce de la vigueur, une mâle beauté, de la noblesse, et une intelligence supérieure; quant à moi, je ne puis me dissimuler ce qu'il y a d'embarrassé et de commun jusque dans le front de ce visage. Figurez-vous qu'il soit un peu plus petit,

ou un peu plus penché en arrière, et vous aurez un profil bien différent, bien supérieur à celui-ci! Ce front est bien moins intelligent que ce nez, bien que ce dernier soit loin d'occuper le premier rang parmi les nez intelligents.

Sur les yeux.

101. On n'a qu'à considérer l'étonnante différence qu'il y a entre les yeux des hommes et ceux des animaux pour déterminer par les seuls contours des yeux la différence des caractères. Je suis certain qu'il suffirait de s'établir une échelle progressive depuis l'œil du poisson et celui de l'écrevisse jusqu'à l'œil humain, pour composer une physiognomonie des animaux par le seul examen de leurs contours. Tant il y a d'importance dans la longueur, la rondeur, la voussure, et surtout dans le contour, la position et l'abaissement de l'angle de l'œil. L'œil du chien est à peu près au milieu entre l'œil humain et ceux des animaux les plus féroces; les poissons et les oiseaux ont les yeux ronds et sans angle; plus l'angle est pointu, plus il descend, et plus alors l'œil est rusé; plus l'angle et l'œil lui-même sont en ligne horizontale, plus l'œil est humain; moins le contour supérieur de l'œil est courbé, sans pour cela être horizontal, plus l'œil est flegmatique et stupide; le même rapport qui existe dans l'angle formé par l'œil et la bouche, en ce qui concerne ses côtés et son ouverture, le même rapport existe dans les degrés d'humanité ou de brutalité chez les êtres vivants. L'angle en question est infiniment plus droit dans ce profil de tigre que dans celui du bœuf.

102. Nous devons ici prévenir nos lecteurs que dans les dessins suivants nous examinerons les yeux de préférence, à la vérité, mais non pas d'une manière exclusive. On comprend la nécessité où nous nous trouverons parfois de donner quelques détails qui appartiendraient rigoureusement aux chapitres suivants.

Commençons par quelques visages de fous et d'aliénés. Nous appelons fou un aliéné de naissance, et aliéné un fou devenu tel dans sa vie.

(*a*) Si ce front est vrai, ce qui est arrivé a dû arriver nécessairement. Il a fallu que cette femme devînt une aliénée complète, bien que son œil ne porte guère l'indice de la folie.

(*b*) Grimace forcée d'un aliéné sans force aucune, mais qui fait tous ses efforts pour défigurer les traits de sa physionomie. Dans l'œil il n'y a ni attention, ni courage, ni petitesse, ni grandeur.

(*c*) Œil flegmatico-mélancolique d'un imbécile, qui s'est probablement rassasié et épuisé de jouissances sensuelles. Si les paupières étaient moins collées sur les yeux, si les angles étaient plus pointus, proportionnellement à la forme oblongue des yeux, ces derniers seraient beaucoup moins dépourvus d'intelligence.

(*d*) Profil d'un aliéné mélancolique doué de dispositions presque grandes. Je dis presque, à cause du front seulement. Car cette figure, à ne voir que le simple contour de l'œil, est faite pour des recherches consciencieuses et profondes. Ce qui fait l'aliéné, c'est ce regard éternellement fixé et concentré sur un seul et même point, et cet oubli total de tout le reste.

103. Parmi ces quatre profils, il n'y a pas un seul œil fort sensé, ni une seule bouche intelligente. Les nez du *b* et du *c* ont le plus d'esprit. Le dernier est presque incompatible avec la sotte bouche qui l'accompagne.

Les yeux, au contraire, de ce même *c* semblent offrir presque de l'homogénéité avec le front et le nez. Les yeux du *d* sont stupides comme la face entière. L'œil du *b* a le regard droit et juste, mais il ne l'a ni profond ni pénétrant. La bonhomie de cette figure et de ces yeux n'est absolument autre chose que de l'imbécillité.

104. (*a*) Ces yeux sans force ni courage expriment l'horreur mêlée de crainte et de dédain. Le mépris regarde ainsi à travers. Ce n'est pas là le regard du sage. De même que les bouts descendants de la bouche indiquent le mépris, ainsi les sillons qui montent le long du nez et qui paraissent provenir des sourcils, manifestent l'horreur et la fureur.

(*b*) Des yeux d'une bonté imbécile. Quand le blanc de l'œil est si fort en évidence, comme ici dans l'œil gauche, ce n'est guère un signe de sagesse, surtout avec une pareille bouche.

(*c*) Des yeux qui expriment la frayeur mêlée à une crainte pitoyable et mesquine.

(*d*) Des yeux qui peignent l'effroi et la fureur d'un caractère à la fois faible et colère.

105 Portrait de *Henri IV* en différentes situations. Plus il y a de grandeur dans un visage, moins cette grandeur se perd, même dans sa simple caricature. Le nez du moins, dont la forme ne se modifie guère, reste toujours. Les yeux de ces quatre portraits ont beaucoup d'expression.

(*a*) Ici les yeux ont presque un caractère de grandeur, surtout par l'épaisseur des paupières qui paraissent être, pour ainsi dire, coupées par le bas. La curiosité et l'attention de la surprise sont lisibles dans ce regard. Il y a dans la bouche un commencement de réflexion et de mépris.

(*b*) Ces yeux expriment plutôt l'épouvante que la fureur, causée par l'aspect inattendu d'un monstre. La bouche est presque faible et insignifiante.

(*c*) L'ensemble de ce portrait semble manifester un étonnement vague et sans objet. L'œil en lui-même n'est point celui d'un homme vulgaire ; il est clairvoyant, résolu, ardent ; seulement le contour inférieur de la paupière supérieure pourrait être plus vigoureux.

(*d*) Ce regard annonce un étonnement vague et indéterminé, mêlé de crainte et de mécontentement. Le bas de la figure indique de la lâcheté ; les yeux sont sans vigueur et presque fous. Le nez du *c* est le plus intelligent de tous.

106. Les yeux et les sourcils annoncent un tempérament sanguino-mélancolique ; le regard en est juste et frappant, et le courage qu'il exprime n'est pas simplement de l'étourderie ou de l'enjouement : ce n'est pas même un courage ordinaire, bien qu'il ne soit pas de la première force. Le sourcil gauche a plus d'expression encore que l'œil. Ce qui est fort significatif en outre, c'est la concavité entre le sourcil et la paupière supérieure : elle est indiquée par une ligne courbée. Le front a de la franchise ; le nez est au-dessus de la médiocrité ; la bouche respire de la gaîté, qui n'est pas dépourvue de prudence ; l'ensemble du profil révèle un caractère noble et généreux.

107. Des yeux fort caractéristiques, au regard perçant, imposant, observateur et facilement soupçonneux. Ils annoncent une application infatigable, une exactitude sans pareille, l'amour de l'ordre, du calme, du fini dans le travail, et la haine de toute hardiesse, de la légèreté, du génie affecté, de l'incorrection et de l'imperfection ; avec cela, de la bonne humeur, de la tendresse et du sel dans le discours.

108. Ces yeux, ces sourcils, ainsi que ce front, ce nez, cette bouche et cette chevelure, appartiennent à une tête forte, clairvoyante, puissante, opiniâtre ; à un homme des plus actifs et des plus positifs, aimant à achever sa tâche avec courage, et détestant l'incertitude, la lenteur et l'hésitation.

109. Œil d'artiste, bien inférieur à ceux du précédent profil ; tout, dans ce regard, annonce un tempérament coléro-sanguino-flegmatique. Celui qui le possède est incapable d'une production dénuée d'art, comme il est incapable d'une œuvre vraiment grande, sublime, et d'un goût parfait. Il a du sens pour ce qui s'appelle art et industrie ; il n'aimera pas les ébauches, mais il ne pourra jamais atteindre ces créations qui portent l'empreinte du génie.

110. Des yeux petits, sous un front élevé et riche en conceptions, mais qui est peu capable d'un développement clair ou d'une colorisation poétique. Les yeux de cette espèce rappellent ordinairement ceux du singe ; ils sont rusés et perçants, mais peu faits pour regarder avec grandeur ; ils aiment l'économie, et la prodigalité est le vice qu'ils connaissent le moins. De pareils visages ne sont ni attrayants, ni repoussants ; de temps à autre on aime à les avoir pour quelques instants autour de soi ; ils sont ordinairement portés à la religion. Ils voient bien de certains côtés seulement, et ils manquent totalement d'esprit et d'onction.

111. Carcasse de *Jean La Fontaine*, à qui, si j'ose m'exprimer ainsi, les yeux semblent dégoutter de volupté amoureuse. Ce sont là les vrais visages anacréontiques. De pareils yeux aiment à se baigner dans les flots limpides et attrayants de la sensualité, à errer sur les formes de la beauté, et à s'égarer dans les jouissances les plus folles, les plus raffinées de l'imagination. Ils enfantent tout naturellement des nez aussi sensuels, aussi luxuriants d'esprit que celui du présent profil.

112. J'ai entièrement oublié le nom de l'original; je ne connais en rien son caractère, et j'avouerai même que mon expérience est insuffisante pour me faire deviner le caractère de cet œil bizarre. J'ose pourtant, d'après mon simple sentiment physiognomonique, prononcer l'opinion suivante : Cet homme n'a certainement pas été un homme vulgaire, ou un homme médiocre; il n'a pas été non plus d'une humeur joyeuse, enjouée ou légère! Une prudence profonde, soucieuse, dégénérant facilement en anxiété, a dû lui être naturelle. Son esprit aimait un examen consciencieux et profond de son sujet, et son âme était ouverte aux sentiments de la religion, dont il observait scrupuleusement le culte extérieur.

113. Voici un véritable œil d'artiste, auquel rien n'échappe; il aime la vérité et la précision, la hardiesse et la force. Mais il ne sera jamais en état de s'élever jusqu'à la grandeur, jusqu'au goût sublime et à la parfaite élégance. Les yeux seuls marquent la limite de son pouvoir et de son vouloir; la bouche peut, selon les circonstances, montrer de la bonne humeur, ou bien du dépit et du mépris. Le nez est, comme l'œil, plein de bon sens et de droiture; l'ensemble du profil a un caractère ferme, et indique un esprit producteur.

114. Profil d'un de nos artistes les plus grands, les plus féconds, les plus inépuisables, et qui, quant à sa spécialité, n'a aucun rival, ni dans sa nation, ni dans les autres nations, ni dans son siècle, ni dans l'antiquité, ni dans le moyen-âge. Je n'ai jamais eu le plaisir de voir l'original. J'avouerai même franchement que je n'aurais jamais deviné ce génie incomparable et extraordinaire ni dans ce portrait, ni dans le portrait suivant, si on me les avait présentés sans y ajouter le nom de l'original. Je suis convaincu, du reste, que jamais on ne réussira à tracer sur le papier les traits du génie, fût-ce un génie même qui voulût le tenter. *Chodowiecki*, cet auteur d'innombrables dessins et gravures, qui sont tous uniques dans leur espèce, doit avoir dans sa physionomie une certaine finesse et un caractère spirituel impossibles à être atteints par le crayon ou par le burin. Cependant ce profil, avec toute son imperfection, marque avec certitude et rien que par l'œil, par le sourcil, surtout à les considérer simultanément avec la bouche, un artiste prédestiné et formé par la nature à observer et à saisir un nombre immense de figures, de positions et de traits caractéristiques. Le front, le nez et le menton n'en disent pas autant que l'œil; mais, de l'autre côté, ils ne contredisent pas non plus l'expression de l'œil, quoique, dans ce profil du moins, ils paraissent limiter le regard de l'artiste.

115. Autre portrait du même original, plus achevé, quoique toujours imparfait. Quel regard réfléchi dans cet œil plein de pénétration! Quelle expression de patiente assiduité! Le peu que nous voyons du sourcil marque, à lui seul, et d'une manière décisive, le génie de l'artiste; la bouche surtout et le menton me paraissent être en parfaite harmonie avec les yeux, et annoncer un homme enjoué et observateur.

116. Je dirai, sans scrupule, que cet œil, avec ces sourcils, ce front, cette bouche, porte le caractère du génie. Il voit ce que pas un seul, parmi dix mille, n'est à même de voir, à savoir, les choses les moins remarquées, et pourtant les plus dignes de l'être; c'est là ce que j'appelle le regard du génie. Le front, en effet, n'est pas fort caractéristique, pas plus que le nez. La bouche, telle qu'elle est dessinée dans ce profil, est plus intelligente que ce front, plus enjouée, plus spirituelle et plus hardie par la parole; mais je trouve un accord parfait entre ce menton et cet œil.

117. Ne soyez pas contrariés de cette bouche, un peu mal dessinée, et de ce nez, fort peu distingué; et ne vous laissez pas entraîner par ces causes à passer sans respect devant ce grand visage, qui reçoit sa grandeur surtout de l'œil. C'est un visage anglais, à ne point s'y méprendre, un visage de génie du premier rang; tout un âge, une génération tout entière, sont concentrés dans ce regard, qui observe plus que dix mille observateurs réunis, et qui produit plus que dix mille têtes productrices prises ensemble. Silencieux et grand, plein de la conscience et du sentiment de sa force de réflexion et de son talent d'exécution, il offre ses productions à son siècle et aux siècles futurs, et il méprise le petit dédain de la jalousie.

LII. Essai sur l'étude de la physiognomonie, adressé a M. le comte de Thun, a Vienne.

Vous me permettrez, mon digne et cher comte, de vous faire part de mes idées concernant l'étude de la physiognomonie. Il me semble, en effet, que tous les traités de ce genre, lorsqu'ils s'adressent au public en masse, manquent de clarté, de précision, et de vigueur. Pour réunir toutes ces précieuses qualités il faut qu'un pareil ouvrage soit écrit pour une personne en particulier, pour une personne dont la consciencieuse attention et le scrupuleux examen vous soient acquis d'avance, pour une personne capable de juger chaque mot, d'en faire l'application immédiate et de s'apercevoir aussitôt de tout ce qui serait obscur, équivoque ou indéterminé. Ce que j'ai écrit jusqu'à ce jour sur la physiognomonie a moins d'importance que ce que je me propose de dire maintenant sur l'étude de la physiognomonie et sur la méthode à suivre dans cette étude. De ce traité dépendra le succès de mon entreprise entière. Aussi ne puis-je me dissimuler l'extrême difficulté que j'éprouve de m'expliquer d'une manière aussi claire, aussi déterminée et aussi complète qu'il le faut pour annoncer et pour répandre de plus en plus la véritable étude de la physiognomonie. Je sais d'avance qu'il ne suffira nullement d'avoir médité mon sujet le plus mûrement possible et assez pour en remplir plusieurs feuilles. Quand je croirai avoir dit tout ce que je veux dire en ce moment, il n'en restera pas moins plus d'une lacune à remplir; et tous les efforts que je ferai pour m'exprimer avec la dernière précision n'empêcheront pas que plus d'un de mes lecteurs ne trouve mes assertions vagues et indéterminées... Un volume entier ne serait pas assez pour rendre parfaitement complètes les instructions que je me propose de donner. Aussi ne serait-ce pas raisonnable de supposer que dans ces simples fragments je puisse épuiser tout-à-fait mon vaste sujet. Je ferai néanmoins tout ce que je pourrai faire à cet égard. D'ailleurs, je ne m'avise pas de vous donner des règles physiognomoniques, à vous, observateur plein de sagacité. Je veux seulement vous soumettre celles que je crois pouvoir établir avec vérité, et je vous le soumets à vous en particulier, parce que je connais votre sentiment, votre tact physiognomonique, parce que je sais que vous professez l'art et la science du dessin, et que votre esprit, votre génie d'invention vous suggérera un grand nombre de moyens propres à faciliter considérablement l'étude de la physiognomonie...

Pour que cette science devienne ce qu'elle pourra devenir, la première et la plus importante question à résoudre est celle-ci : Comment doit-on l'étudier? Le demi-savoir est ce qu'il y a de plus dangereux en physiognomonie, car il rend toujours au moins deux hommes malheureux, celui qui juge et celui qui est jugé. Un seul jugement faux peut mener loin; plus loin encore une règle fausse, une règle qui n'est pas le résultat des expériences les plus variées; et tout-à-fait hors des limites une instruction fausse et faite pour entraîner à de faux principes. J'ai, en considérant les immenses dangers de l'erreur, différé autant que possible d'écrire sur la manière dont il faut procéder pour devenir physiognomoniste. On ne saurait livrer au public avec trop de scrupules et de consciencieuse exactitude des observations physiognomoniques, et bien moins encore des règles qui enseignent le moyen de faire ces observations. Je ne pense pas que la logique elle-même ait un champ plus vaste que la physiognomonie. Soyons donc toujours sur nos gardes au sujet des procédés inexacts comme des fausses conclusions. Nous y tombons si facilement et ils nous conduisent si vite aux plus dangereuses erreurs, qu'on ne saurait trop avertir le physiognomoniste des fausses routes qui menacent de l'égarer, ni trop lui recommander de varier le plus possible ses moyens d'observer, ni trop détourner d'une pareille étude les têtes qui n'ont pas le don de la logique. Quel fléau pour l'humanité, quelle troupe dangereuse pour la société, que tous ces soi-disants physiognomonistes, sans intelligence ni sagesse, sans connaissances ni logique, sans patience pour observer et comparer, sans amour pour la vérité et pour l'humanité; mauvais plaisants, esprits superficiels et tranchant cavalièrement les questions les plus profondes; physiognomo-

nistes enfin sans vocation aucune. Ces paroles sont dures; mais loin de les rétracter, je les répète avec une double énergie. Avant toute autre chose le sens physiognomonique est absolument indispensable à notre étude; c'est la première condition, le point le plus essentiel, c'est pour ainsi dire l'œil naturel du physiognonomiste; sans lui toutes les règles et toutes les instructions seraient aussi inutiles que les lunettes le sont à l'aveugle. La sagesse, la méthode, l'analyse, la comparaison, la sensibilité, la raison, les principes, l'exercice, l'art du dessin, ne sont pas moins nécessaires. Sans tout cela le génie physiognomonique le plus heureux est sujet, sinon à s'égarer souvent, du moins à égarer les autres; ses impressions seront confuses et impossibles à communiquer. Pour ma part, en conséquence, avant de recommander ou de permettre à quelqu'un l'étude de la physiognomonie, il faudrait que j'eusse la parfaite conviction de son sentiment physiognomonique de son intelligence, de sa sagesse, de sa pénétration, de sa capacité, ou du moins de ses notions en fait de dessin. On a besoin du sentiment physiognomonique pour sentir et pour lire le langage caractéristique de la nature; d'intelligence, de sagesse et de pénétration, pour analyser ses sentiments et ses impressions, pour les élever à des observations et pour les exprimer d'une manière générale et abstraite; de l'art du dessin, pour augmenter matériellement les caractères. Il est impossible, sans ces différentes qualités, d'aller loin en physiognomonie. Je ne veux point répéter ici ce qui a été déjà dit relativement aux qualités du physiognomoniste et aux difficultés qu'il lui faut surmonter; je m'empresserai plutôt de vous soumettre quelques règles, comme j'ai dit tout à l'heure, fort incomplètes, mais propres néanmoins, j'en ai l'expérience, à aider considérablement le physiognomoniste qui s'applique à nos études.

Si vous vous sentez une vocation naturelle à cette étude, c'est ainsi que je parlerais au jeune homme qui demanderait mon avis, si vous êtes différemment affecté par des physionomies différentes, si les unes vous attirent puissamment et promptement, si vous vous sentez puissamment et promptement repoussés par les autres; si vous vous intéressez à la connaissance de l'homme, si vous sentez le besoin d'arriver dans cette connaissance à des notions claires et précises... étudiez la physiognomonie.

Mais qu'est-ce qu'étudier la physiognomonie?

C'est exercer son sentiment physiognomonique, l'aiguiser, analyser ses impressions, les ramener à des observations qu'il est possible d'indiquer, de caractériser, de représenter.

C'est rechercher, déterminer et classifier les signes visibles des facultés invisibles.

C'est découvrir les causes de certains effets dans les changements de la face humaine, et les révéler dans le dessin par des traits et des modifications analogues.

C'est apprendre, jusqu'à la certitude, quelles natures particulières d'intelligence et quelles sortes de caractères sont compatibles ou non avec certaines formes et certains traits de visage.

C'est trouver les caractères généraux, lisibles et palpables des facultés intellectuelles, et en général des facultés morales de l'homme, et en faire avec facilité et avec confiance l'application immédiate à des cas donnés.

Si vous ne voulez pas vous appliquer à tout cela, dirai-je au prétendu ami de notre science, n'étudiez pas la physiognomonie. Se contenter d'apprendre moins que ce que j'ai dit, cela ne s'appelle pas étudier.

Avant toute chose recherchez avec une scrupuleuse exactitude ce qui est commun à tous les corps et à tous les visages humains, et ce qui les distingue en général de tous les autres corps et visages organiques. Plus les différences seront claires et entières dans votre esprit, plus la nature humaine sera digne à vos yeux, plus vous respecterez l'étude de l'homme, plus vous apprécierez le caractère distingué de l'humanité.

Puis étudiez en particulier les parties, les membres, la liaison, les rapports et les proportions du corps humain. Lisez à ce sujet, soit les encyclopédistes, soit *Durer;* mais ne vous fiez sans restriction à aucun livre, quel qu'en soit le nom. Examinez vous-même, mesurez vous-même, d'abord, mesurez vous seul; puis mesurez en présence d'un ami intelligent et doué d'un regard vif et sévère; ensuite faites vérifier vos résultats soit par lui, soit

par un autre, en votre présence et sans votre coopération.

En mesurant les proportions partielles, distinguez surtout deux choses, qui, à mon su, n'ont pas été distinguées jusqu'à ce jour, ce qui a été cause de tant de malheureux dessins, et l'occasion de tant de mauvais jugements sur les œuvres de Dieu, œuvres toujours régulières, malgré leur apparente irrégularité; deux choses, dont la distinction est une véritable clef de la physiognomonie, je veux dire: la proportion des lignes droites, et la proportion des lignes arquées. Si les parties du visage, si les membres sont symétriques par lignes droites et perpendiculaires, l'homme est beau, bien fait, intelligent, fort, ferme, noble, et il possède toutes ces qualités à un haut degré. Remarquez cependant que le défaut de cette symétrie peut bien être apparent, les proportions étant mesurées d'après des lignes droites, tandis que cette symétrie résultera parfaitement de l'application convenable de lignes arquées. Cela n'empêchera pas que l'homme ne possède également les susdites qualités. Remarquez, pourtant, que les proportions symétriques et rectilignes sont, par leur nature, plus avantageuses et plus inaltérables que les autres.

Quand vous serez parvenu à connaître, en général, les parties du corps humain, leurs rapports et leurs proportions, à les connaître de manière que vous puissiez découvrir au premier aspect les déviations, les superfluités, les défauts, les transpositions et les erreurs de tout dessin, quand vous serez sûr de vous-même, de votre œil, de votre aptitude à distinguer, à apprécier les différences les plus délicates; quand vous posséderez enfin ce grand, cet important tact physiognomonique, alors seulement commencez à observer et à examiner des caractères particuliers.

Commencez par des figures très distinguées par leur forme et leur caractère; par des hommes dont le caractère a au moins un seul côté déterminé, éprouvé et tout-à-fait prononcé.

Choisissez, par exemple, un penseur profond et extraordinaire; ou bien un imbécile de naissance; ou un homme d'une extrême délicatesse et d'une exquise sensibilité; ou bien un caractère de fer, dur, coriace, froid et insensible.

Etudiez ce caractère particulier comme si vous n'aviez que celui-là à étudier; considérez-le en entier; considérez-le dans toutes ses parties; décrivez-vous à vous-même, en termes explicites, toute sa configuration, ses traits, comme si vous vouliez les dicter à un peintre qui, sans le connaître, désirerait en faire le portrait. Faites-le poser, pendant votre description, assis ou debout, comme quelqu'un qui se ferait peindre. Dessinez-le d'abord avec des paroles, d'après nature. Commencez par la stature entière de l'original; passez ensuite à la proportion, c'est-à-dire à la proportion apparente, celle qu'on peut mesurer par des lignes droites, perpendiculaires et horizontales; puis au front, au nez, à la bouche, au menton, et attachez-vous surtout à la figure, à la couleur, à la position, à la grandeur et à la profondeur de l'œil, et ainsi de suite.

Cette description achevée, vous vous la lirez à vous-même en présence de la personne, lentement et en comparant chaque ligne, chaque mot à part avec l'original. Demandez-vous, de la manière la plus positive, si rien ne manque à votre description, si rien n'y est de trop, si ce qu'il y a est vrai, et si ce vrai est exprimé d'une manière suffisamment déterminée. Puis, d'après cette description, vous dessinerez le portrait de la personne en son absence. Si ce dessin ne reproduit pas avec ressemblance le caractère principal, soyez sûr alors d'avoir mal observé ou mal décrit, physiognomoniquement parlant. Pour être bien sûr de vous, en faisant cet exercice, il faut vous habituer à saisir et à vous imprimer fortement et promptement les traits essentiels de la figure que vous avez à étudier. Voici ma méthode à cet égard :

J'interroge d'abord la forme de la figure, vue par devant, et je me demande si elle est ronde, ovale, carrée, triangulaire, en un mot, je me demande quelle est la configuration générale qui lui appartient, sous quelle forme principale il faut la ranger?

D'après la forme du visage, je cherche la forme principale du profil que je fais entrer, à l'aide de mon imagination, dans la moitié d'une de ces configurations principales du

visage dont il a été question tout à l'heure. Puis je fixe la longueur perpendiculaire des trois divisions ordinaires d'un visage, en tenant compte de leur différence perpendiculaire; après, je détermine la position réciproque de ces trois parties du visage, du front, du nez et du menton, ce qui devient facile quand on se figure un fil à plomb traversant le point extrême de la lèvre supérieure au-dessous du nez et le point le plus profond de la racine du nez. Cette méthode réduit naturellement les proportions dont il s'agit actuellement à trois classes principales : proportion perpendiculaire, proportion saillante par le haut, et proportion reculante par le haut. Sans prendre des points aussi fixes, aussi faciles à déterminer, comme une espèce d'axe autour de laquelle toute la figure tourne, pour ainsi dire, il ne serait jamais possible de se rendre physiognomoniquement présent à l'imagination la véritable forme de la tête. Je ferai remarquer en passant aux jeunes peintres que, sans l'observation exacte de ces deux points fixes, ils dessineraient avec peine une forme de visage, toujours physiognomoniquement parlant. Lorsque je suis arrivé à bien fixer dans mon esprit les deux points en question, je me figure le front séparément; puis les sourcils séparément; puis l'espace entre les yeux; puis la transition au nez; puis le nez séparément; puis cet angle excessivement caractéristique que produisent le nez et une ligne qui passe de la pointe du nez à la lèvre supérieure proprement dite. Cet angle peut être des trois espèces, savoir, droit, obtus ou aigu, et j'examine lequel du côté supérieur ou du côté inférieur de cet angle est le plus long; ensuite je considère la bouche qui de profil ne peut à son tour avoir que trois formes principales : ou bien la lèvre supérieure dépassant la lèvre inférieure, ou bien l'inverse, ou bien les deux lèvres en ligne perpendiculaire. C'est ainsi que se mesure et se classe également le menton; on demande s'il est perpendiculaire, saillant ou reculant; sa partie inférieure reste-t-elle au-dessous de l'horizontale? est-elle horizontale? ou bien va-t-elle au-dessus de l'horizontale? J'examine surtout la courbure de la mâchoire que la chair ne laisse pas toujours apercevoir, et que je crois de la signification la plus caractéristique. Pour ce qui concerne l'œil, je mesure tout d'abord sa distance de la racine du nez; puis je considère sa grandeur, sa couleur, ensuite la courbure de la paupière supérieure et de la paupière inférieure. De cette manière, je puis en peu d'instants apprendre, pour ainsi dire, par cœur un visage quelconque. Cette étude se fait absolument comme si l'on voulait apprendre par cœur les passages d'un poème. On regarde à la fois le tout et ses principales parties. On s'imprime ensuite période par période. On essaie de les réciter en mettant le livre de côté, et, si l'on est arrêté, on regarde de nouveau le texte. C'est ainsi que j'apprends les figures par cœur. Sans cet exercice l'esprit d'observation ne s'aiguisera jamais; il n'arrivera jamais à cette sorte de souveraineté qui lui est indispensable pour l'étude physiognomonique.

Quand vous aurez parfaitement et totalement étudié un tel visage caractéristique, il faudra que pendant deux ou trois jours vous fassiez bien attention, des yeux et des oreilles, à tous les visages sans exception que vous rencontrerez sur votre chemin, et que, pour commencer, vous laissiez tranquillement passer tous ceux qui n'offrent pas de ressemblance frappante avec le visage que vous savez par cœur. Afin de découvrir aussitôt cette ressemblance, n'envisagez d'abord que le front, car à la similitude des fronts répond la similitude des autres traits de la figure. Tout le secret de l'observation et des découvertes physiognomoniques consiste à simplifier, à dépouiller dans son esprit, et à relever séparément les traits principaux et fondamentaux qu'on désire examiner. Ayant donc de cette manière rencontré un front semblable, et par conséquent, d'après notre présupposition, un visage semblable, vous aurez de nouveau à bien déterminer, à bien préciser ce second visage, à vous rendre compte surtout de ce qui manque à la ressemblance complète, et à vous assurer ensuite bien positivement si le caractère de la seconde personne correspond avec celui de la première, dans le point surtout où celle-ci se distingue particulièrement. Si vous trouvez entre les deux des ressemblances bien démontrées, je dis bien démontrées, vous pouvez avoir la certitude d'être sur la trace de leur caractère physiognomonique,

quant à ce côté extraordinaire ; à moins que vous ne trouviez une troisième personne qui ressemble aux deux premières, sans pourtant avoir de commun avec elles ce côté extraordinaire du caractère intérieur. Il ne vous sera pas aisé de faire une telle rencontre, chercheriez-vous des années entières ; mais si vous le faisiez, vous ne seriez plus autorisé à considérer les traits frappants et constituant la ressemblance des deux physionomies, comme les caractères de cette disposition morale, qui des personnages auxquels l'une et l'autre appartiennent fait des hommes extraordinaires. Pour être le moins possible sujet à l'erreur, vous devez bien fixer votre attention sur les moments décisifs où ces éléments distinctifs et extraordinaires des caractères sont en mouvement et en activité. Fixez bien à part la ligne qui, dans un pareil moment, résulte du mouvement des muscles, et examinez-la comparativement sur chacun des deux visages. S'il y a ressemblance physique entre les deux, vous pouvez baser vos conclusions sur la ressemblance morale des deux caractères. Si vous trouvez un trait tout-à-fait insolite dans le visage d'un homme extraordinaire, et que ce même trait existe dans celui d'un autre homme également extraordinaire, sans exister nulle autre part, ce trait fondamental sera pour vous la lettre capitale d'un caractère et la clef d'un nombre immense de nuances différentes.

Qu'une des règles les plus importantes de la méthode physiognomonique, soit donc celle-ci : Commencez par les caractères les plus extraordinaires. Etudiez, examinez avant toute autre chose les caractères les plus extrêmes, je veux dire les extrémités les plus lointaines de caractères opposés. Considérez d'un côté les traits les plus caractéristiques de la plus bienveillante bonté, et de l'autre côté ceux de la méchanceté la plus prononcée; d'un côté ceux du poète ardent et fécond, de l'autre ceux de l'homme froid et prosaïque; ici l'imbécile de naissance, là le sage de naissance.

Fréquentez à cet effet des hôpitaux d'aliénés, et là dessinez d'abord la forme fondamentale et les traits les plus frappants des visages les plus dénués d'esprit ; commencez par les traits qui sont communs à tous, et ajoutez-y ensuite les traits particuliers de chacun. Vous trouverez de cette manière facilement les caractères généraux; ce n'est qu'après que vous aurez à chercher les caractères individuels de chaque dessin. Décrivez et dessinez, dessinez et décrivez ensuite ; étudiez séparément chaque partie, chaque trait du visage ; couvrez tout le reste de la main, et puis seulement considérez les rapports et les proportions des parties. Demandez-vous bien en quel endroit réside le trait distinctif, caractéristique. Relevez un trait après l'autre, retranchez certains traits pour les restituer ensuite au tissu des muscles, et pour remarquer les rapports et le jeu de l'ensemble du visage.

Aussitôt après cherchez une réunion d'hommes sages, de penseurs sains et profonds, et procédez absolument de même.

Si vous n'avez pas le temps ou l'occasion de vous emparer de tout un visage, et de l'apprendre par cœur dans tout son ensemble; s'il vous manque le point de vue nécessaire à cet effet, alors, saisissez du moins deux lignes propres à vous en fournir le caractère total, ou bien la clef de ce caractère, à savoir la ligne moyenne de la bouche, principalement quand elle est fermée, et accessoirement quand elle est un peu ouverte, et puis la ligne que décrit la paupière supérieure sur la pupille. Comprendre ces deux lignes, c'est comprendre le visage humain. Je soutiens hardiment, qu'à leur moyen il est possible, facile même, de déchiffrer les caractères de l'esprit et du cœur de chaque individu. Facile, non pas pour moi, bien entendu, mais pour celui qui a plus de loisir et plus de talent d'observation que je n'en ai. Pour ma part, je puis lire dans ces deux traits tous les visages dont je crois connaître les caractères. Au reste, ces deux lignes, qui contiennent toute l'essence de la ressemblance, ont été négligées par les plus grands peintres de la nature. S'ils mettent de l'affectation quelque part, c'est précisément dans les deux linéaments en question; de sorte qu'on reconnaîtra aisément par ces traits si le maître est bon ou médiocre physiognomoniste. Mais comme ces deux lignes sont si mobiles ou si délicatement arquées qu'il faut un œil très exercé pour les saisir dans toute leur pureté; comme en outre il est indispensable, pour dessiner ainsi

dans son imagination les contours de ces lignes, (surtout de celle de l'œil), de fixer sévèrement le regard d'une personne et, pour ainsi dire, de s'y enfoncer tout-à-fait; j'aime mieux souvent me contenter d'un simple profil qu'il est plus facile de saisir à l'égard de l'œil qu'à l'égard de la bouche. Dans le cas où cet examen est insuffisant, j'ai soin de m'emparer, s'il est possible, des deux passages qui conduisent du front au nez et du nez à la bouche. Je dessine alors dans ma pensée ces deux fragments presque fixes et invariables du profil, afin de les pouvoir ensuite fixer définitivement dans le dessin.

L'examen sévère et la fréquente comparaison de ces deux traits mobiles et des autres deux traits immobiles vous apprendront qu'ils se trouvent, comme en général tous les traits du visage, dans les rapports les plus immédiats vis-à-vis les uns des autres, au point que l'un d'eux présuppose et amène toujours l'autre avec soi, et qu'on peut successivement parvenir à indiquer exactement l'un d'après la connaissance qu'on a de l'autre. Afin d'arriver à cette faculté infiniment importante, il faut pendant un certain temps ne dessiner que les contours des paupières supérieures et de la ligne moyenne de la bouche d'une même personne; il faudra faire ces deux lignes sur la même carte; et ainsi pour d'autres personnes, toujours les deux lignes sur la même carte, afin qu'on puisse les transposer dans la suite, les ranger et les classer avec plus de facilité. Quant aux deux derniers traits dont nous avons parlé, les silhouettes vous serviront admirablement dans ce genre d'exercice. Ces traits-là aussi, il faut les relever, les dessiner en grand nombre sur des cartes à part qu'on puisse ranger entre elles, et de plus il ne sera pas inutile d'en déterminer mathématiquement les proportions.

Mais ce ne sont pas seulement ces traits-là, ainsi continuerais-je à dire à mon physiognomoniste, ces traits principaux, caractéristiques, comme j'en ai puisé la ferme conviction dans mille observations, dans mille expériences décisives; ce ne sont pas eux seuls qu'il faudra étudier, décrire, dessiner, relever et comparer; mais tout, tous les traits, toutes les parties du visage humain sans en négliger aucune. Dans chacune repose le caractère entier de l'homme comme dans toutes œuvres de Dieu, fût-ce la moins importante, repose le caractère de la divinité. Dieu ne peut rien créer qui ne soit divin; un vrai sage, en tant qu'il est sage, ne prononcera pas une syllabe de plus, il ne mettra pas une virgule sans dessin. Offenser par le mépris une seule partie de la figure humaine, c'est offenser, c'est léser toute la figure. Celui qui a formé l'œil pour qu'il voie, celui-là a planté également l'oreille pour qu'elle entende; et ces membres différents, il ne les a pas rapetassées. Je ne puis le répéter assez souvent et d'une voix assez énergique : Dieu et la nature ne sauraient rien rapetasser! tel est l'œil, telle est l'oreille, tel le front, tel chaque petit poil de la barbe. Chaque particule a la nature et le caractère du tout. Chacune exprime la vérité, la vérité de l'ensemble (1); seulement, l'une parle plus haut, l'autre plus bas à nos oreilles; leur langage n'est pas pour nous également intelligible, mais toutes prononcent les mêmes paroles. C'est comme un concert de mille voix qui toutes font retentir la vérité. Et quelquefois il y a des moments où nous comprenons mieux la voix sourde que la voix éclatante. De même que dans l'Écriture sainte un passage, insignifiant d'apparence, sert de commentaire à un passage très important; de même un trait accessoire et peu considérable du visage est souvent la clef du visage entier et de ses traits principaux. Appliquons à notre sujet ce solennel témoignage de Saint-Paul : « Rien n'est vil en soi-même, si ce n'est pour celui qui le juge ainsi. » De même, il est vrai que le ciel et la terre périraient plutôt qu'un caractère, que le moindre point du visage ne perde sa force et sa signification.

Vous êtes indigne, cela veut dire, incapable d'étudier le visage humain, si vous excluez à dessein de votre observation la moindre partie, le point le plus minime de ce visage.

Modifions cependant cet arrêt : peut-être

(1) *Nulla enim corporis pars est, quamlibet minuta et exilis, quantumvis abjecta et ignobilis, quæ non aliquod argumentum insitæ naturæ, et quò animus inclinet, exhibeat.* LEMNIUS.

avez-vous un œil et pour ainsi dire un sens tout particulier pour tel ou tel trait, telle ou telle partie du visage; de même que certains talents, certaines qualités d'un homme nous font une impression toute particulières de même certains traits de sa figure nous frappent davantage.

Il est donc fort naturel qu'on s'examine soi-même sur une propension involontaire à être impressionné par certain trait plus vivement que par un autre; et par conséquent, qu'on envisage d'abord et qu'on étudie de préférence le trait plus accessible à notre disposition particulière, et plus à la portée de notre esprit; qu'on l'étudie enfin, comme si l'on n'avait que ce trait-là à étudier, et comme si dans ce seul trait résidait le caractère entier de la personne dont on a fait l'objet de ses recherches.

Celui qui veut étudier la physiognomonie doit faire une étude particulière des silhouettes; dédaigner les silhouettes, c'est dédaigner la physiognomonie; n'avoir pas d'œil, pas de sens pour les silhouettes, c'est n'en pas avoir pour les faces humaines. Mais assurément celui qui aura exercé et fortifié par la silhouette son sentiment physiognomonique, sera en état de lire dans les figures humaines et vivantes, comme dans un livre ouvert devant lui.

Exercez-vous donc à décrire chaque silhouette, et ajoutez-y par écrit, dans les termes les plus mesurés et les plus précis, ce que vous savez du caractère de l'original.

Quand vous aurez un nombre considérable de silhouettes exactement dessinées et dont les caractères vous seront connus; ne mettez pas d'abord ensemble celles qui paraissent avoir le même caractère intellectuel ou moral parce que la qualification ordinaire en est la même. Car, premièrement, la description la plus juste en termes ordinaires et non physiognomoniques est toujours vague; et secondement, pour le même motif, il y a des qualités, des défauts, des distinctions ou des crudités innombrables, intellectuelles et morales, que nous avons coutume de désigner sous un terme général et commun, mais qui sont intérieurement on ne peut plus différentes les unes des autres, et se révèlent par conséquent extérieurement sous les traits physionomiques les plus divers. Ainsi deux génies extraordinaires peuvent avoir les physionomies les plus opposées. On ne peut donc pas commencer par ranger les silhouettes sous les chefs donnés par les dénominations qui conviennent aux originaux; par exemple sous le nom de *génie*. « Cette tête est assurément une tête de génie, celle-là certainement aussi. Examinons donc ce que leurs silhouettes ont de commun entre elles? « Aucunement! car il se pourrait non-seulement qu'elles n'eussent absolument rien de commun, mais qu'elles fussent les plus dissemblables. Mais comment alors classer les silhouettes? » D'après la ressemblance des fronts, en premier lieu bien entendu : ces deux fronts, par exemple, ne se ressemblent pas d'une manière très frappante; pourtant les têtes auxquelles ils appartiennent ont une ressemblance intellectuelle très prononcée. En quoi consiste cette ressemblance? Ce front-ci est reculant de telle manière, arqué de telle manière; il entre dans tel angle; celui-là en approche beaucoup sous ces rapports. Leurs natures intellectuelles se rapprochent-elles de même?—Pour être aussi sûr que possible d'un pareil examen des fronts, il est bon de mesurer les grandes silhouettes à l'aide du compas transporteur, et de déterminer le rapport de la hauteur du sommet à la base jusqu'au sourcil, ainsi que la diagonale; mesurez bien, et avec une scrupuleuse sévérité, et vous trouverez ce que vous cherchez, vous trouverez cette vérité que la ressemblance des contours présuppose la ressemblance des facultés intellectuelles; vous trouverez que la même espèce de front implique la même manière de voir les choses en général, la même manière de concevoir et de sentir; vous trouverez que chaque visage et chaque front ont à l'instar de chaque contré leur température appropriée à leur hauteur polaire.

Pour faciliter ces observations, je conseillerai au physiognomoniste de se faire un alphabet à part pour les silhouettes du front, de sorte qu'il lui sera possible de désigner et de classer aussitôt et sous un caractère spécial, sous un nom générique, chaque front que le hasard lui fait rencontrer.

Qu'on examine également avec une attention toute particulière, quels caractères se distinguent le plus dans les silhouettes, et lesquels se distinguent le moins, afin de voir si les caractères actifs ne se prononcent pas de préférence aux caractères sensibles et passifs. Qu'on s'exerce aussi à dessiner d'abord sans instruments auxiliaires des silhouettes de figures vivantes; ensuite à y faire entrer l'œil, la bouche et les autres traits du visage, sans la présence de l'original; puis encore à dessiner la face placée d'après le profil *et vice versâ*, toujours sans l'aide de l'original.

Coupez des silhouettes de fantaisie et cherchez à y faire entrer des lignes et des traits d'une signification déterminée.

Simplifiez ces différents traits le plus que vous pourrez, dessinez-en chacun séparément sur une carte, de la manière la plus nette et la plus pure, afin de pouvoir les séparer et les classer ensuite avec facilité. Par ce moyen si insignifiant en apparence vous vous rendrez faciles les opérations les plus difficiles. Simplifier autant que possible les traits du visage et les rendre par suite de cette simplification au dernier degré transponibles, voilà deux points essentiels de votre étude et qui méritent toute votre attention et toute votre application.

Je considère la base du front comme la somme des innombrables contours du crâne, ou bien comme la somme de tous les rayons du crâne partant de son sommet.

J'avais présumé *à priori*, et il m'a été démontré par l'expérience que cette ligne fondamentale exprime toute la capacité et toute la perfectibilité de l'homme en santé, et que l'œil d'un parfait physiognomoniste pourrait du haut d'une fenêtre, lire dans ces contours les caractères de toute une foule se pressant dans la rue.

Afin donc de pouvoir, à la simple vue, faire ressortir peu à peu ce trait fondamental, il sera nécessaire de dessiner souvent le même front de face et de profil, de le dessiner d'après l'ombre et de le mesurer. Il est difficile, mais non pas impossible, de parvenir, à force de s'exercer, à un coup-d'œil tel qu'on puisse reconnaître dans le front, de profil ou de face, tous les contours fondamentaux du crâne.

Les hommes, s'ils ne sont pas endormis, sont très difficiles à observer; on a cent occasions de les voir, on en a rarement une seule de les observer sans indiscrétion offensante.

Mais combien les personnes endormies ne sont-elles pas instructives pour le physiognomoniste! Dessinez d'après elles des parties isolées, des traits isolés, des contours, et saisissez surtout par de grandes lignes principales les positions de ces personnes. Attachez-vous aux rapports qui existent entre leur corps, leur tête, leurs bras et leurs jambes; ces rapports sont extrêmement significatifs, surtout dans les enfants. Comparez la forme de la figure et la position du corps, vous leur trouverez une harmonie remarquable. Chaque figure est accompagnée d'une position particulière du corps et des bras.

Les morts et les plâtres moulés sur les morts ne sont pas moins remarquables. La précision des traits y est beaucoup plus grande que dans les vivants ou les dormants. Ce que la vie rend mobile, devient fixe par la mort; ce qui est indéterminé, devient déterminé. Tout se met dans son niveau et tous les traits entrent dans leurs vraies proportions, à moins que la mort ne fût précédée par des maladies ou des acidents d'une extrême violence.

Ce que je recommande surtout au physiognomoniste, c'est l'étude des plâtres vrais et invariables. Ce sont eux qu'on peut considérer long-temps, tranquillement et de tous les côtés. On peut leur donner le jour qu'on veut, on peut de tout côté les mesurer et en tirer des silhouettes, on peut les découper en tout sens, dessiner exactement chaque morceau et en déterminer les contours avec une exactitude presque mathématique. Par ce moyen le physiognomoniste fixe un regard sur les éléments solides, inaltérables, sur la vérité invariable d'une physionomie; et ce regard reste attaché à cette vérité et à cette

solidité fondamentale qui doivent être toujours le but principal et final de toutes ses observations.

Celui qui s'applique à comparer les masques de génies de naissance à ceux d'hommes très imbéciles, à les analyser les uns à côté des autres, à les dessiner et à les mesurer dans leur ensemble et dans leurs parties; celui-là finira par croire à la physiognomonie comme il croit à sa propre existence, et la connaissance qu'il acquerra successivement des autres hommes, égalera celle qu'il a de lui-même.

Dans le même but, je conseille au physiognomoniste de se faire une collection de crânes de personnages connus; je lui conseille de tirer des silhouettes de ces crânes, posés les uns à côté des autres sur une même planche horizontale, et ensuite aussi d'établir des triangles faits pour recevoir ces différents contours. J'ai dit, de personnages connus, parce qu'il faut qu'il apprenne avant d'enseigner. Il faut qu'il compare ce qui est connu avec ce qui est connu, un caractère extérieur incontestable avec un caractère intérieur également incontestable. Ce n'est qu'après avoir découvert les rapports qui existent entre ces deux caractères, qu'il lui sera permis de rechercher également et d'étudier des rapports et des caractères moins connus; celui qui de trop bonne heure se met à donner des conseils, se rendra de bonne heure ridicule et se découragera de bonne heure. Le soi-disant physiognomoniste est continuellement invité à résoudre des problèmes, et l'on veut que cette résolution se fasse sur-le-champ.

Demande insensée et prétention plus insensée encore que de vouloir y satisfaire aussitôt; avant de pouvoir donner, il faut soi-même avoir quelque chose. Je conseille donc à tout commençant de s'exercer en silence et de ne juger que devant ses amis; mais de ne pas répondre à ces curieux questionneurs qui tiennent fort peu à connaître la vérité et qui veulent uniquement s'informer de ce que vous savez. S'il vous importe de briller et de vous glorifier par vos jugements physiognomoniques, si votre respect pour la science des physionomies ne va pas plus loin que cela, sachez qu'alors vous n'irez jamais loin dans la connaissance de la vérité. Cherchez à vous assurer d'abord vous-même de la vérité, à vous en assurer comme il faut, et après seulement, révélez-la à un ami judicieux et sévère; gardez cette vérité jusqu'à ce que vous puissiez y ajouter d'autres vérités aussi claires que le jour et aussi certaines que votre existence; renvoyez-les tous, ces scrutateurs indiscrets, et ne rendez pas, par des jugements précipités, plus pénible encore qu'il ne l'est déjà, le chemin de la vérité où vous tendez.

Je pense qu'une collection de plâtres moulés sur des médailles de têtes antiques et de têtes modernes est un des auxiliaires les plus importants et les plus indispensables du physiognomoniste. Tous ces plâtres doivent être des profils petits et bien précis, faciles à ranger et à transposer. Si les physionomies des têtes ou médailles sont rarement vraies, les formes principales des profils le sont d'autant plus souvent; et ne seraient-elles pas vraies, elles n'en auraient pas moins une grande importance pour l'exercice du sentiment physiognomonique et pour la classification des figures.

La langue, l'expression, quelle importante étude pour le physiognomoniste!

Toutes les erreurs du monde, toutes ne poviennent que de la faiblesse du langage, que du défaut d'expressions précises et de signes caractéristiques. Il n'y a pas moyen de ne pas reconnaître une vérité, lorsqu'elle est exprimée d'une manière assez déterminée, qu'elle est suffisamment individualisée, simplifiée et éclairée. On peut parvenir à se convaincre d'une vérité comme de son existence, en la voyant et en la faisant voir sans confusion, sans brouillard et sans mélange. Etudiez donc avec une application toute particulière la langue en général, votre langue maternelle et celles des autres nations, surtout la langue française, si riche en dénominations physiognomoniques et caractéristiques. Dans toutes vos lectures, comme dans tout votre commerce social, écoutez et saisissez avidement chaque terme d'une signification spéciale et caractéristique, pour le faire entrer avec soin dans votre dictionnaire phy-

siognomonique. Par exemple, les dénominations des espèces différentes de l'amour, de la raison, de l'esprit, etc.

Un auxiliaire important et nécessaire à vos études, c'est un registre aussi complet que possible de tous les visages caractéristiques. Il faut, pour vous en former un tel, consulter tous les écrits relatifs à la connaissance de l'homme et bien souvent aussi votre propre génie. J'ai, pour ma part, recueilli déjà plus de quatre cents noms de visages de toute espèce, et ce nombre est loin de me suffire. Cherchez pour chaque visage que vous rencontrerez un nom général et caractéristique, sans cependant le lui attribuer sur-le-champ; écrivez sur votre cahier autant de nuances de qualifications que vous êtes à même d'en trouver. Mais avant d'y ajouter le dessin de la forme fondamentale du visage, et à côté de ce dessin sa description frappante et caractéristique, regardez-y à plusieurs fois et ne confondez pas entre elles ces différentes nuances d'une seule et même qualification.

Voici quelques classes principales de mon registre :

Manières d'être physiques, manières d'être morales, caractères moraux, caractères immoraux, sentiment, force, esprit, intelligence, goût, religion, imperfection, visages locaux, visages de qualité, visages fonctionnaires, visages professionistes, etc.

Ajoutons pour exemple une liste de qualifications se rapportant toutes au titre générique d'*esprit*.

Spirituel, abondant, chercheur d'esprit, raffiné, pataud, fin, doucereux, écrasant, fulminant, vaniteusement spirituel, sérieusement spirituel, sèchement spirituel, froidement spirituel, froidement et brutalement spirituel, spirituel à la façon de la populace, à la façon des matelots, à la façon des valets de bourreau, spirituel par éclair, farceur, drôle, humouriste, plaisant, étourdi, comique, burlesque, fripon, narquois, rieur, railleur, moqueur, bel esprit, etc.

Après avoir recherché dans des tableaux ou des dessins de votre main, ou d'une main étrangère, le caractère total d'un visage, et trouvé à ce caractère une dénomination aussi précise que possible, vous ferez bien de mettre sur le papier les contours caractéristiques du visage en question, ce qui pourra se faire souvent, au moyen de peu de lignes extrêmement simples, et même de points seulement. Cette simplification de vos opérations physiognomoniques, je ne cesserai pas de vous la recommander; la forme générale du visage, la proportion de ses parties constituantes et la courbure, ou même la position de ces parties, voilà les trois choses sur lesquelles vous devez constamment fixer votre esprit, et qui toutes les trois se laissent fort aisément indiquer par les signes les plus simples du monde.

Si vous ne réussissiez pas à trouver sur-le-champ, ou en peu de temps, et d'une manière positive, le caractère total d'une figure, cherchez-le alors par la voie de l'exclusion, en parcourant votre registre de noms, en laissant de côté tous ceux qui ne conviennent pas à votre figure, et en extrayant ceux qui la caractérisent, du moins approximativement : cela vous mènera peu à peu au nom véritable de la figure. Si, malgré tout, vous ne le pouviez rencontrer, vous auriez à regarder cette figure comme de haute importance, et à bien vous souvenir de tous ses traits et de toutes ses proportions, jusqu'au moment où vous auriez atteint l'objet de vos recherches. Plus une figure est énigmatique, plus il est important de la déchiffrer, et plus alors on y puise de lumières pour l'intelligence des autres figures.

Etudiez, dirai-je ensuite à mon physiognomoniste, étudiez les meilleurs portraits, les meilleurs tableaux d'histoire des meilleurs peintres et dessinateurs. Parmi les peintres de portraits, je révère *Mignard*, *Largillière*, *Rigaud*, *Kneller*, *Reynolds* et *van Dyk;* cependant les originaux de *Mignard* et de *Rigaud* surpassent, à mon avis, tous les *van Dyk*, qui, à vrai dire, manquent souvent d'illusion et d'exactitude. Ce peintre avait pour principe de considérer l'ensemble et l'esprit d'un visage plus que ses petits dé-

tails. Mais les autres peintres flamands, anglais et italiens, du nombre desquels j'excepte *Giboon, van der Banck, Mans, Poel* et quelques autres, dont les noms ne me sont pas présents, ont exagéré cette méthode; ils négligent les détails fins et délicats de la nature, en vertu de cette sentence, aussi arbitraire qu'orgueilleuse, « qu'il ne faut point servilement copier. » Faute impardonnable, et qui fait que le goût superficiel est souvent enchanté de cette grandeur de l'ensemble, tandis que le physiognomoniste cherche en vain à y puiser quelques lumières. La grandeur de l'ensemble? Comme si la nature ne cherchait, elle aussi, qu'à briller par l'ensemble de ses œuvres! Et c'est vous, messieurs, qui vous appelez les connaisseurs, les imitateurs, les disciples de la nature?

Etudiez surtout les meilleures créations de *Kupezky*, de *Kilian*, de *Lucas Kranach* et de *Holbein*. Quel profit bien plus grand n'en tirera pas le physiognomoniste, quand même ils manqueraient souvent de goût et de liberté. La vérité vaut toujours mieux que la beauté. J'aime mieux écrire avec vérité qu'avec éclat. Moi non plus, je n'aime pas la minutie; mais les meilleurs *Erasmes* de *Holbein* surpassent infiniment tous les *van Dyk*, tant pour la vérité que pour la naïveté. Dédaigner les petits détails, c'est dédaigner la nature. Où y a-t-il à la fois plus de détails et moins de minutie que dans ses ouvrages?

Les têtes de *Tenner* sont impayables pour le physiognomoniste, bien que sa manière, véritablement microscopique, de détailler les objets, ne sût pas embrasser en même temps l'esprit de l'ensemble.

Soutmann, malgré quelques excellentes têtes qu'il a faites, n'est pas le maître que je voudrais donner pour modèle au physiognomoniste.

La vigueur et la précision de *Blyhof* me paraissent plus recommandables.

Les portraits de *Morin* sont, sans contredit, ce qu'il y a de plus précieux pour le connaisseur, pour le peintre et pour le physiognomoniste.

Quant à *Rembrandt*, je n'ai vu de sa main que fort peu de têtes qui puissent être utiles au physiognomoniste.

Colla serait peut-être devenu un des plus grands peintres en portraits, si une mort prématurée ne l'avait point arraché à l'art; presque toutes ses têtes offrent un excellent texte à l'étude.

Les peintres et dessinateurs qui ont traité l'histoire visaient surtout à l'expression des passions, et très peu d'entre eux étaient physiognomonistes. Les suivants se distinguent néanmoins sous beaucoup de rapports; les plus mauvais, d'ailleurs, fournissent toujours de la matière à l'étude.

Dans le *Titien*, le physiognomoniste étudiera le sublime, la nature, la noblesse et l'ivresse de la volupté. Il existe, à Dusseldorf, un portrait de sa main, qui, pour le naturel et la grandeur, attend son pareil.

Dans *Michel Ange*, il étudiera les physionomies de l'orgueil, du dédain, du sérieux, du dépit et de la force concentrée.

Dans *Guide Reni*, les traits d'un amour calme, pur, céleste.

Dans *Rubens*, les linéaments de la fureur et de la force, de la douceur et des excès de passion. Il est dommage qu'il ne peignît pas plus de portraits. Son *Cardinal Ximenès*, à Dusseldorf, surpasse les meilleurs *van Dyk*.

Dans *van der Werck*, les traits et les visages, pleins de la plus pure, de la plus noble modestie et de la passion divine.

Dans *Lairesse*, plus encore dans *le Poussin*, et surtout dans *Raphaël*, la simplicité, la magnanimité, la grandeur tranquille, et un sublime inimitable. On ne peut assez étudier *Raphaël*, bien qu'il ne fasse qu'exercer le sentiment des configurations les plus extraordinaires, et des traits de visage les plus sublimes.

Dans *Hogarth*, que je serais porté à appeler le faux prophète de la beauté, à cause du peu de noblesse et de véritable beauté qui règne dans ses œuvres, le physiognomoniste trouvera une richesse immense de traits de la plus basse bassesse, de la grossièreté la plus dégoûtante, et, je dirais presque la plus canaille, du ridicule le plus ridicule, et des vices les plus inhumains.

Dans *Gerard Douw*, les caractères de la populace, les visages de fripons, et les traits qui expriment l'attention. Il existe de lui, à Dusseldorf, un charlatan de la place publique, dont la figure, ainsi que celles de ses auditeurs, fournissent un nombre considérable de lignes physiognomoniques.

Dans *Winkelboon*, l'expression la plus frappante de la moquerie.

Dans *Spranger*, toute sorte de passions violentes.

Dans *Callot*, toute sorte de physionomies de mendiants, de fripons et de bourreaux. Le plus bas de ce genre se trouve aussi dans *A. Bath.*

Dans *H. Golz* et *Albert Durer*, toute sorte de visages et de traits comiques, bas et communs, de bourgeois, de valets et de paysans.

Dans *M. Vos* et dans *Lucas de Leyde*, ainsi que dans *Sébastien Brand*, tout ce que nous venons de dire, et bien plus encore; surtout des traits et des visages pleins de force, de vérité, de noblesse et de grandeur apostolique.

Dans *Rembrandt*, toutes les passions de la lie du peuple.

Dans *Annibal Carache*, les traits du ridicule et des caricatures spirituelles et méchantes de toute espèce, ainsi que cet art, si nécessaire au physiognomoniste, d'exprimer beaucoup de caractère en peu de lignes.

Dans *Chodowiecki*, des traits innombrables d'innocence, de naïveté enfantine, le dévouement de la vie intérieure, les mères de famille, les jeunes filles, les valets fidèles, ainsi que les physionomies de tous les vices, les positions et les gestes de toutes les passions dans les cercles des bourgeois, des nobles, des militaires et des princes.

Dans *Schellenberg*, les traits de la plus comique petite bourgeoisie.

Dans *La Fage*, des traits et des positions d'allégresse, de volupté et d'ivresse.

Dans *Rugendas*, toutes les physionomies imaginables de la fureur, de la douleur, d'une joie triomphante et des orages de l'âme.

Dans *Bloëmart*, guères plus que certaines attitudes d'une tristesse silencieuse et résignée.

Dans les têtes de *Schlutter*, gravées à l'eau forte par *Rode*, tous les linéaments de la douleur noble et silencieuse d'une âme élevée.

Dans *Fuessli*, les traits gigantesques de la colère, de la terreur, de la fureur, de l'orgueil, de la force, et des passions violentes.

Dans *Mengs*, les linéaments du goût, de la noblesse, de l'harmonie et de la tranquillité d'âme.

Dans *West*, les traits d'une haute simplicité, du calme, de la naïveté et de l'innocence.

Dans *Lebrun*, les yeux, les sourcils et les bouches de toutes les passions.

Ajoutez vous-même, mon très cher comte, à tous les noms que nous venons d'énumérer, ceux des autres grands maîtres que le physiognomoniste pourrait et devrait étudier. Partout, dans leurs œuvres, il doit rechercher les traits et les physionomies caractéristiques du visage quels qu'ils soient, afin de les faire entrer dans son répertoire, sous les titres principaux ou spéciaux auxquels ils appartiennent. De cette façon, j'en suis convaincu, il verra, après très peu de temps, ce que personne ne voit, quoiqu'il soit donné à chacun de le voir, ce que personne ne sait, quoiqu'il soit donné à chacun de le savoir. Cependant, dix fois pour une, il ne puisera dans tous ces peintres que des connaissances pathognomoniques. Car, le plus petit nombre d'entre eux sont des physiognomonistes capables d'apprécier la configuration fondamentale du visage. Ceux qui le sont, ne le sont que rarement, et, pour ainsi dire, par hasard.

Vous me permettrez, mon cher comte, de m'arrêter ici, afin de ne pas trop fatiguer ceux de mes lecteurs qui ne désirent pas faire de la physiognomonie une étude particulière.

LIII. Liste de portraits remarquables et particulièrement propres a faciliter l'étude de la physiognomonie.

A.

Agrippa (Henri-Corneille).
Albe (*le duc d'*).
Albert Ier d'Autriche.
Albinus, *professeur de Leyde.*
Alexandre VIII.
Alphonse V, *roi d'Aragon.*
Algardi (Alexandre).
Alvarbazan.
Alzinatus (André).
Ambucus (Jean).
Amherst (Jeffry).
Anhalt (Georges, *prince d'*).
Anhold.
Aniclus (Thomas).

Anson.
Apollonius.
Arétin (Pierre).
Argoli (André).
Arbrissel (Robert d').
Arnauld (Antoine).
Arnheim (Jean, *baron d'*).
Arrularius.
Avila (Sanchez d').
Aurélien (Charles), fils de François.

B.

Balée (Jean).
Bandinelli.
Bankest, *l'amiral.*
Barberin (François), *le cardinal.*
Barbieri.
Barieelle (Jules-César).
Bastuis (Henri).
Bayle.
Beaulieu (Jacques).
Beeker (Balthazar).
Bellarmin.
Bembo (Pierre).
Bengel.
Benoît XIV.
Berghe (de).
Bernard, *duc de Saxe-Weymar.*
Bernini.
Bertholde V.
Beze.
Bidloo.
Boileau.
Borromée (saint Charles).
Bouillon (Claude de).
Bourbon (Antoine de).
Bourbon, *le connêtable.*
Bourdeille, *abbé de Brantôme.*
Bourgogne (Maximilien de).
Boyhorn.
Brachet (Théophile, *sieur de la Milletière.*)
Brahé (Tieho).
Brandi (Hyacinthe).
Breugel.
Bronk (van der).
Brutus.
Bruxelles (Philibert de).
Buchanan (Georges).
Bucholzer (Georges).
Budé (Guillaume).
Burman (Pierre).
Butler (Samuel).
Bucer (Martin).

C.

Cabrinus.
Cachiopin (Jacques de).
Caldera (Edouard).
Caligula.
Callon (Jacques)
Calvin.
Camerarius (Joachim).
Campian (Edmond).
Camus (Pierre le)
Canisius.
Capello (Vincent).
Carache (Annibal).
Carisius.
Casaubon (Isaac).
Casimir de Pologne.
Cassini.
Castaldi.
Caylus (Anne-Claude, *comte de*).
Célestini (Georges).
Celse.
César (Jules).
Champagne.
Charles Ier d'Angleterre.
Charles IV et V de Lorraine.
Charles-Quint.
Charles IX, Charles XII, Charles-Gustave, } rois de Suède.
Chemnitius (Martin).
Chiavone (André).
Cholet.
Chrétien II, *duc de Saxe.*
Christine II, de Nanteuil.
Cicéron.
Clarke.
Clauberg.
Clément VII.
Clément IX.
Coccejus.
Cochléus (Jean).
Coddé (Pierre.)
Colbert.
Coligni (*l'amiral de*).
Commines (Philippe de).
Cook (Jean).
Copernic.
Corneille (Pierre).
Cornelissen (Antoine).

Cospéan (Philippe).
Costa (Christophe).
Craton (Jean).
Cromwel (Olivier).
Crueiger (Gaspard).
Cuspinien.

D.

Démocrite.
Démosthène.
Descartes.
Dieu (Louis de).
Distelmayer (Lambert).
Doionus (Nicolas).
Dolet (Etienne).
Dominiquin (Dominico-Zampieri, dit le).
Dousa (Janus).
Douw (Gérard).
Drusius.
Dryden.
Dubois (*le cardinal*).
Durer (Albert).
Durnhofer.
Dyk (Jean van).

E.

Elisabeth, *reine d'Angleterre.*
Elneker (Nicolas).
Epinus (Jean).
Erasme.
Erie XIV, *roi de Suède.*
Eritius (François).
Etienne (Robert).
Evremont (Saint-).
Eyrer (Melchior).

F.

Fabricius (Jean-Louis).
Farnèse (Alexandre), *duc de Parme.*
Feltrius (François).
Ferdinand Ier et II, *empereurs.*
Fèvre (le).
Fielding.
Fischer (Jean).
Flaccius (Mathéus-Illyricus).
Fleury (*le cardinal de*).
Floris (François).
Florisz (Pierre).
Foix (Gaston de).
Fontaine (de La).
Forest (Pierre).
Forster (Jean).
Foster (Jacob).
François Ier, *roi de France.*
Frangipani (Corneille).
Frank (François).
Frédéric-Guillaume, *électeur de Brandebourg.*
Frédéric II, *roi de Prusse.*
Frédéric III et IV, *empereurs.*
Fregose.
Frey (Jacques), *graveur.*
Fridius.
Friess (*l'amiral*).
Fuentes (don Pédro de).
Fugger (Henri).

G.

Galien.
Gambold.
Gardie (Magne-Gabriel de la).
Gardin (Gabriel de).
Garnier.
Gassendi (Pierre).
Geader.
Giller (Jean).
Gentilefoi.
Gérard (André).
Géritau (Robert).
Germanicus.
Gesner (Albert).
Gesner (Conrad).
Gesner (Jean).
Gest (Cornelius van der).
Gevart (Gaspard).
Goclenius.
Goldoni.
Goltius (Henri).
Gonzague.
Grævius.
Graham (Jacques), *marquis de Montrose.*
Grégoire XIII.
Grotius (Hugues).
Grunbuelt (Arnold de).
Grynée.
Gustave-Adolphe, *roi de Suède.*
Guyon (madame).
Gusman (Philippe).

H.

Habis (Gaspard).
Hagedorn.
Hagenbusch, *savant Zuriquois.*
Haller (Bertholde).

Hamilton.
Harcourt.
Harder (Jean-Jacques).
Harnanus (Adrien-Junius).
Hebenstreit.
Heber (Paul).
Heidanus (Abraham).
Heinsius (Daniel).
Heller (Joachim).
Helmont (Jean-Baptiste van).
Helvétius, *auteur du livre de l'Esprit.*
Henninius (Maximilien).
Henri II, III et IV, *rois de France.*
Henri VIII, *roi d'Angleterre.*
Herwig.
Hesse (Philippe, *landgrave de*).
Hofmann (Jean).
Holbein.
Homère.
Hondius (Guillaume).
Horne (Jean de).
Hosennestel (Abraham).
Hospital (Michel de l').
Hottes.
Honbrake, *le graveur.*
Howard (Thomas Ier), *duc de Norfolk.*
Howard (Charles).
Hutten (Ulric de).
Hyperius (Gérard-André).

I et J.

Janin (Pierre).
Jansénius (Corneille).
Jean d'Autriche, fils de Charles V.
Jean, fils de Rodolphe II.
Jean III, *roi de Suède.*
Indagine (di).
Innocent X.
Johnson (Samuel).
Jordan (*le duc* Paul).
Junius (Adrien).
Junius (François).
Junius (Robert).
Junker (Jean).

K.

Karschin.
Kemnitz (Joachim).
Kilian.
Kircher (Athanase).
Kleinavius (Jean).
Kneller, *peintre.*
Knipperdolling.
Knox (Jean).
Konigsmarck (Jean-Christophe).
Krafft (Frédéric).
Kress de Kressenstein.
Kupezky, *peintre.*

L.

Laar (Pierre de).
Labadie.
Lactance (Lucius-Cœlius-Firmianus).
Ladislas VI, *roi de Pologne.*
Lake (Arthur).
Lancre (Christophe van der).
Lanfranc (Jean).
Langecius (Herman).
Lasko (Jean de).
Latome (Jean).
Lavater (Louis).
Laurentius (André).
Lautenbach.
Leibnitz.
Lenfant (Jacques).
Léon X.
Léopold Ier, *empereur.*
Leyde (Lucas de).
Linguet.
Liorus (Jean).
Lithoust.
Locke.
Longueval (Charles de).
Lonicerus (Jean).
Lorrain (François de).
Lotichius (Pierre).
Louis XIII et XIV, *rois de France.*
Loyola.
Lucius Verus.
Ludlow (Edmund),
Lulli (Raimond), surnommé *le docteur illuminé.*
Luther.
Lutma.

M.

Malherbe.
Mallebranche.
Mansfeld (Ernest de).
Manuce (Paul).
Maraldi.
Marbach (Jean).
Marillac (Louis de).
Marlborough.

Marlorat.
Marnix (Philippe de).
Marot (Clément).
Marthe (Scévole de Sainte).
Mathias I, *empereur*.
Mattheson, *musicien*.
Matthias (Thomas).
Mauritius (Magnus).
Maximilien I et II, *empereurs*.
Maximilien, *landgrave*.
Mazarin.
Meinuccius (Raphaël).
Melanchton.
Mendoza (François de).
Mercurialis (Jérôme).
Merian (Mathias).
Mettrie (la).
Meyr (Guillaume).
Michaelis (Sébastien).
Michel Ange.
Mignard.
Millichius (Jacques).
Milton.
Minigre (Jean).
Molière.
Molinos.
Mompel (Louis de).
Monami (Pierre).
Moncade (François de).
Montagne.
Montantes (Didier de).
Monatanusf.
Montecuculi (Raymond de).
Montesquieu.
Montmorency (Henri, duc de).
Moreuil.
Morgagni.
Mornay (Philippe de).
Mothe (François de la).
Moulin (Charles du).
Muntzer (Thomas).
Muret (Pierre).
Musculus (André).
Musschenbroeck.

N.

Nassau { (Adolphe). (Amélie). (Jean). (Guillaume-Louis).
Nerli (Frédéric), *le cardinal*.
Néron.
Newton.
Niger (Antonius).
Noort (Adam de).

O.

Oddo de Oddis.
Olendartus (Jean).
Orange { (Guillaume Ier). (Frédéric-Henri). (Marie).
Orléans (Louis de).
Ortelius (Abraham).
Ostermann (Pierre).
Osterwald.
Oximanus (Nicolas).

P.

Paauw (Adrien).
Paauw (Regnier).
Palamèdes Palamedessen.
Palatin (Jean-Casimir).
Paracelse (Théophraste).
Paréus (David).
Pascal.
Patin (Gui).
Paul V, *pape*.
Peier (Hartmann).
Peiresc (Fabrice, *seigneur de*),
Pelisse.
Pellicand (Conrad).
Pepin (Martin).
Perefixe (Hardouin de Beaumont de).
Perera (Emmanuel-Frocas).
Perkins (Guillaume).
Perrault (Claude).
Perruzzi (Balthazar).
Petit (Jean-Louis).
Petri (Rodolphe).
Pfauser (Sébastien).
Pfeffinger (Jean).
Philippe-le-Hardi, *roi de France*.
Philippe-le-Bon, *duc de Bourgogne*.
Piaenus.
Pierre Ier, *empereur de Russie*.
Pierre-le-Martyr.
Piscator (Jean).
Pithon (François).
Platon.
Pontorme (Jacques).
Pope.
Porta (Jean-Baptiste).
Portocarrero, *le cardinal*.

Postruis (Jean).
Ptolomée (Claude).
Pulmanius (Melchior).
Puteanus, ou du Puy (Eric).
Puttnam (Israël).

Q.

Quesnel.
Quesnoy.

R.

Rabelais.
Ramus, ou la Raméc (Pierre).
Rantzeau (Daniel et Henri).
Raphaël.
Raphelengius (François).
Razenstein.
Retz (*le cardinal de*).
Rhenferd (Jacques).
Riccardi (Thomas).
Richelieu (*le cardinal de*)
Rigaud (Hyacinthe).
Rodolphe II, *empereur*.
Romain (Jules).
Rombouts (Théodorc).
Rondclct (Guillaume).
Rose (Salvator).
Rossa, nommé maître Roux.
Ronsard.
Rouse (Gérard).
Rubens.
Rufus.
Ruysch.

S.

Sachs (Hanns).
Sachtleven (Corneille), *peintre*.
Sapianus (Pierre).
Sarcerius (Erasme).
Savavarole.
Savoic (François-Thomas de).
Savoie (Charles-Emmanuel de).
Saurin.
Sayra (*l'abbé*).
Sonnenfels.
Scaglia (César-Alexandre).
Scalichius (Georges).
Scarron (Paul).
Scheuchzer (Jacques).
Schmidt de Schwarszenhorn.
Schomberg (Frédéric-Arnaud de).
Schopflin (Daniel).
Schorer (Léonard).
Schramm (Gottlieb-Georges).
Schutt (Corneille).
Schuill.
Schwenckfeld (Gaspard de).
Scott (Thomas).
Scudéri (Madeleine de).
Seba (Albert), *le naturaliste*.
Sebizius (Melchior).
Seghers (Gérard).
Seide (François).
Septalius (Manfried).
Scrvien (Abel).
Seymour (Edouard).
Sixte V.
Skadey.
Sleidan (Jean).
Snell de Royen (Rodolphe).
Socrate.
Sophocle.
Sorbonne (Robert de).
Sortia.
Spanheim (Frédéric).
Spener (Philippe-Jacques).
Spinola.
Spinosa (Ambroise).
Staenglin (Zacharie).
Straward (Jcan),
Sturm von Sturmegg.
Swift.

T.

Tabourin (Thomas).
Tassis (Antoine de).
Thaulère (Jean).
Thou (Jacqucs-Auguste de).
Thoyras (Rapin de).
Tindall.
Tintoret (Jacques-Robusti).
Titien (le).
Titus Vespasianus.
Toletanus (Ferdinand).
Toulouse (Montchal de).
Trellcatius (Lucas).
Turneyser (Léonard).

U.

Uden (Lucas d').
Ulric (Jacques).
Ursinus (Zacharie).
Ursius (Honorius).

V.

Vagius (Paul).
Valette (Jean-Louis-Nogaret de la), *duc d'Epernon.*
Valeus (Jean).
Vatable (François),
Velius (Jules-César).
Verger (Pierre-Paul).
Vésale.
Vespasien.
Vespuce (Américc).
Viad (Théophile de).
Victa (François).
Vilani (François).
Villeroi (*le marquis de*).
Vitré (Antoine).
Vivès (Louis).
Vocco (Jean).
Volckamer (Jean-Georges).
Voltaire.
Voltaire (Daniel-Ricciarelli de),
Vopper (Léonard).
Vos (Simon de) *graveur.*
Vosterman (Lucas).
Vonct.
Vulkanius (Bonaventure).

W.

Warin (Jean).
Wasener (Jacob).
Weinlobius (Jean).
Weis (Léon), d'Augsbourg.
Werenfels (Samuel).
Wildens (Jean).
Willis (Richard).
Wolf (Chrétien de).
Wolfenbuttel (*le duc* Antoine-Ulric).
Wolfgangus (Lasius).
Wurtemberg (Eberhard, *duc de*).

Z.

Zanchius (Jérôme).
Zignagni (Charles).
Zinzendorf.
Zisca (Jean).
Zuingle.

LIV. De l'influence des physionomies les unes sur les autres.

De même que les gestes de nos amis et de ceux avec qui nous vivons en famille passent souvent dans nos propres gestes, de même nous adoptons peu à peu les mines de leurs visages. Nous nous assimilons en quelque sorte tout ce que nous affectionnons, et de deux choses l'une, ou c'est ce que nous aimons qui nous transforme à son gré, ou bien c'est au nôtre que nous le transformons autant que possible.

Tout ce qui est hors de nous, agit sur nous, et réciproquement nous-mêmes agissons sur tout ce qui nous entoure. Mais rien ne produit sur nous un effet aussi profond que ce que nous aimons, et parmi tous les objets de notre affection rien autant que le visage de l'homme; c'est précisément sa convenance avec notre visage, qui est cause de notre affection. Comment pourrait-il influer sur nous, comment nous attirer sans certains points d'attraction, résultat de la ressemblance ou du moins de l'homogénéité de ses formes et de ses traits, saisissables ou non, avec les nôtres?

Nous ne prétendons pas pénétrer ce mystère qu'on ne peut approfondir ni expliquer le *comment* incompréhensible de cette action réciproque des visages; mais le fait est certain : les visages s'attirent mutuellement et se repoussent mutuellement, et la ressemblance des traits entre deux individus qu'une affection réciproque fait sympathiser l'un avec l'autre, marche de pair avec leur développement et la communication réciproque de leurs sensations intimes et personnelles. Notre visage conserve, si j'ose m'exprimer ainsi, le reflet du doux visage que nous chérissons.

Souvent cette conformité du caractère, comme de la physionomie, ne repose que sur un seul point.

La conformité du système osseux suppose celle des nerfs et des muscles.

Pourtant la différence de l'éducation peut influer sur ces derniers de manière que les points d'attraction se perdent pour des yeux peu physiognomoniques; mais faites-les approcher l'une de l'autre, ces deux formes fon-

damentales et ressemblantes, elles se repousseront et elles s'attireront alternativement; puis bientôt après, les entraves étrangères étant écartées, la nature triomphera; elles se reconnaîtront l'une l'autre, et elles se réjouiront chacune de la chair de sa chair, et des os de ses os, et leur assimilation avancera à grands pas. Des visages même, dont les formes fondamentales diffèrent entre elles peuvent s'aimer, se communiquer, s'attirer, s'assimiler, et s'ils sont d'une nature plus tendre, plus susceptible, plus sensible, leur ressemblance peut devenir encore plus frappante que celle des autres.

D'ailleurs cette assimilation des visages par une attraction réciproque fondée sur l'affection est toujours le résultat de la nature intérieure, de l'organisation et par conséquent des caractères des individus. Elle s'appuie toujours sur une ressemblance préalable, souvent inperceptible, ressemblance qui, sans l'action de la sympathie, n'aurait peut-être jamais été animée, ni appelée à la lumière, ni même supposée.

Il serait d'une importance extrême de faire connaître au juste le caractère de ces physionomies qui se portent de préférence à cette assimilation mutuelle avec d'autres physionomies. On doit savoir, sans que je le dise, que certains visages attirent tout le monde, et que certains visages laissent tout le monde indifférent. Ceux qui repoussent universellement dégradent davantage les figures dégradées sur lesquelles ils exercent longtemps leur empire. S'ils sont indifférents, ils ne produisent aucune modification. S'ils attirent universellement, ils donnent et reçoivent, ou exclusivement, ou alternativement, ou simultanément. Dans le premier cas, ils ne produisent que de légers changements, dans le second, leur effet est plus grand, dans le troisième, il est le plus fort. Ils appartiennent alors à ces âmes dont *Hemsterhuys le cadet* dit, « qu'heureusement ou malheureusement elles joignent le tact le plus fin et le plus exquis à cette énorme élasticité interne qui les fait aimer et désirer avec fureur, et sentir avec excès, c'est-à-dire à ces âmes qui sont ou modifiées, ou placées de telle façon que leur force attractive trouve le moins d'obstacles dans sa tendance vers leur but. »

Il serait infiniment important d'étudier ces influences réciproques des physionomies et cette transmutation des esprits. J'ai trouvé que cette assimilation était surtout frappante, lorsque, sans intervention étrangère, un génie abondamment communicatif et un génie purement fait pour recevoir, vivaient long-temps ensemble par inclination ou par le seul besoin, l'un de donner et l'autre de recevoir. Le premier avait-il épuisé tout son fonds, le second reçu tout ce qu'il pouvait recevoir, alors l'assimilation de leurs physionomies avait aussi atteint, pour ainsi dire, le *punctum saturationis*.

Encore un mot pour toi, jeune homme mobile et sensible! Contiens-toi, attends avec circonspection et ne te jette pas précipitamment dans les bras d'un ami avant de l'avoir suffisamment éprouvé. Une faible lueur de sympathie et de conformité peut te séduire aisément. Sois en sûr, il existe quelqu'un pour toi; quelqu'un dont l'âme est la plus voisine de la tienne; attends-le patiemment; tu le trouveras tôt ou tard; et quand tu l'auras trouvé, il te soutiendra, t'élèvera; il te donnera ce que tu pourras recevoir et il t'ôtera ce que tu pourras donner. Le feu de ses regards animera les tiens, et sa voix plus douce retiendra ta voix impétueuse. Son affection pour toi se répandra sur ton visage, et on le reconnaîtra dans tes traits; tu seras ce qu'il est, et tu n'en resteras pas moins ce que tu es : l'amitié te fera découvrir en lui ce qui restera toujours caché à un œil indifférent. C'est cette faculté de voir et de sentir ce qu'il y a de divin en lui qui assimilera peu à peu ta physionomie à la sienne.

LV. Un mot de l'influence de l'imagination sur nos physionomies et sur les physionomies étrangères.

Je ne dirai, à la vérité, qu'un mot sur une matière qui pourrait fournir des volumes. Mais je ne puis passer sous silence une si grave question. Les choses insignifiantes que j'en aurai à dire serviront du moins à donner l'occasion à d'autres de réfléchir plus mûrement sur cet important sujet.

Notre imagination agit sur notre propre physionomie. Elle assimile en quelque sorte

nos traits à ceux de l'image chérie ou détestée qui plane devant notre esprit comme si elle était vivante, présente et appartenant à la sphère de notre activité immédiate. Un œil fin et exercé pourrait assurément découvrir dans la physionomie d'un amoureux des traits de l'objet aimé dont l'imagination de ce dernier est sans cesse remplie, et auquel absent il prête des couleurs et des charmes que présent il ne lui trouverait pas. Cette similitude est surtout remarquable dans des moments où il est loin de se douter qu'on l'observe. C'est ainsi qu'il ne sera pas difficile de démêler dans la physionomie farouche d'un homme occupé de sa vengeance, les traits de son ennemi que son imagination lui retrace. Notre visage paraît être le tableau des traits caractéristiques de tous les objets que nous chérissons ou que nous haïssons particulièrement. Un œil moins clairvoyant que celui d'un ange reconnaîtrait peut-être sur le visage de l'homme plongé dans une pieuse dévotion, l'image de la divinité. Livré tout entier au Christ qu'il adore, soupirant après son sauveur dont les traits célestes se révèlent avec une lumineuse clarté à son imagination, cet homme finit assurément par refléter dans ses propres traits les plus délicats le spectacle auguste qu'il contemple avec toute la ferveur de son culte. Souvent nous sommes plus touchés d'une représentation bien vive que de la réalité même. Nous nous attachons maintes fois plus aisément à l'image et nous nous identifions, pour ainsi dire, plus profondément avec elle qu'avec l'objet même de notre affection...

Mais notre imagination opère également sur les physionomies des autres. L'imagination de la mère influe sur l'enfant. Voilà pourquoi depuis long-temps on a soin dans l'intérêt de la beauté des enfants à venir, de se pénétrer de belles images. Mais il ne suffit pas, à mon avis, de s'entourer de beaux tableaux, de belles formes, etc. ; tout dépend de l'intérêt que ces formes nous inspirent à certains moments. Ce n'est pas autant l'imagination qui agit en ces circonstances, c'est l'âme, c'est notre esprit, dont l'imagination n'est que l'organe. Ici encore on peut appliquer cette vérité, que l'esprit seul vivifie. La chair et l'image de la chair, considérée uniquement comme telle, ne sont utiles à rien.

Un seul regard de l'amour, jaillissant du fond le plus sacré de l'âme, a certainement plus de force créatrice que les contemplations les plus longues et les plus réfléchies des plus belles configurations. Mais ces regards créateurs, si je puis les qualifier ainsi, il n'est pas plus possible de les provoquer par tous nos efforts extérieurs qu'il n'est possible d'embellir notre propre forme par une contemplation étudiée devant le miroir. Tout ce qui crée, tout ce qui a une action profonde dans les entrailles de l'humanité, a sa source en dedans de nous, ou descend d'en haut. Rien de ce genre ne se laisse préparer ni amener artificiellement quelles que soient la résolution, la science et l'étude raffinée de la personne qui tendrait à ce but. Ni les belles progénitures, ni les monstres, ne sont l'ouvrage de l'art ou de l'étude; mais ils résultent des influences subites des hasards imprévus, indépendants de notre volonté et soumis à la providence toute-puissante, à Dieu, l'ordonnateur de nos destinées.

Si toutefois il vous reste quelque espérance de coopérer à de parcils résultats, agissez moins sur le sens que sur le sentiment. C'est l'amour qu'il faut exciter, qu'il faut réveiller; c'est lui seul et sans votre secours qui cherchera et trouvera les éléments de nouvelles créations. Mais cet amour lui-même, ne doit-il pas exister, avant de pouvoir être excité et réveillé? et sommes-nous seulement maîtres du moment où il est possible de le réveiller? Aussi ne puis-je que plaindre les vains efforts de tous ceux qui, par des systèmes raffinés ou par des plans méthodiques, prétendent opérer de ces effets extraordinaires. A quoi servent toutes leurs précautions, toutes leurs combinaisons psycologiques, ayant en vue d'agir d'abord sur l'amour? Je serais presque porté à leur crier ces paroles du Cantique des cantiques : « Filles de Jérusalem, je vous adjure par les chevreuils et les biches de la campagne, ne troublez, ne réveillez pas l'amour jusqu'à ce qu'il veuille se réveiller de lui seul; mais le voici (ce génie créateur), il s'avance sautant sur les montagnes et bondissant sur les collines, à l'instar d'un jeune cerf. »

C'est, selon moi, des moments impré-

vus, rapides comme l'éclair, mais d'une action profonde et pénétrante que dépendent les configurations heureuses ou malheureuses. Toute création, quelle qu'elle soit, est momentanée. Le développement, la nourriture, les modifications, soit en bien, soit en mal, sont l'œuvre du temps, de l'art, du travail et de l'éducation. La force créatrice ne se laisse point acquérir par l'étude; une création ne saurait être préparée. Vous produirez des masques, peut-être; mais des êtres pleins de vie et de force, dont l'extérieur s'accorde avec l'intérieur, ces êtres, images de la divinité, doivent être créés et enfantés, et cela non de la volonté de la chair ni du vouloir de l'homme, mais de Dieu seul.

LVI. Effets de l'imagination sur la conformation physique de l'homme.

Les marques des enfants provenant des impressions soudaines que les mères ont éprouvées pendant leur grossesse, en d'autres termes, les envies, sont aussi incontestables qu'il est impossible de les expliquer. Des figures et des traits d'animaux, la couleur ou la forme d'un fruit, l'empreinte d'une main sur la même partie que la femme enceinte a touchée subitement, l'aversion de l'enfant pour le même objet qui en inspirait à la mère, la maladie des aphtes attachée pendant toute la vie à un enfant dont la mère a été frappée par l'aspect soudain d'une bête morte et en putréfaction; en un mot, toutes ces taches qui se trouvent sur le corps des enfants et proviennent de faits non imaginaires, mais réels, nous forcent d'admettre pour vrai un phénomène qu'il nous est impossible de comprendre. Par conséquent, il est décidé que l'imagination de la mère produit des effets sur le fœtus.

Parmi la foule d'exemples que je pourrais citer, j'en choisirai deux qui sont particulièrement remarquables.

Une femme en état de grossesse jouait aux cartes dans une société. En relevant son jeu, elle remarque que, pour faire un grand coup, il lui faut l'as de pique. La dernière carte qui lui rentre est en effet la carte désirée. Cet heureux hasard lui cause une joie immodérée et qui agit profondément sur son imagination. Le premier enfant dont elle accoucha dans la suite, porta dans la prunelle de l'œil, un pareil as de pique, sans que du reste sa vue n'en souffrît la moindre chose.

Le fait suivant, également authentique, est encore plus étonnant.

Une dame de qualité de la vallée du Rhin fut spectatrice, pendant sa grossesse, de l'exécution d'un criminel condamné à avoir la main coupée et ensuite la tête tranchée. Cette dame ayant vu le coup et la main abattue, détourna la tête de frayeur et courut à la maison sans voir la suite de l'exécution. Elle donna le jour à une fille qui n'avait qu'une main et qui vit encore. Aussitôt après sa naissance, la main droite arriva.

Les affections de la mère ne produisent pas seulement des effets physiques, ils ont encore, j'oserai le dire, des effets moraux. On m'a raconté l'histoire d'un médecin qui ne sortait pas de la chambre d'un malade sans y dérober quelque chose. Il oubliait ensuite ses vols, et sa femme avait l'habitude de lui vider le soir les poches pour en retirer des clefs, des tabatières, des étuis, des ciseaux, des dés à coudre, des lunettes, des boucles, des cuillères, etc., qu'elle renvoyait à leurs propriétaires. On m'a raconté la même chose d'un jeune homme qui, mendiant à l'âge de deux ans, avait été recueilli par une famille noble; il reçut une excellente éducation et montra en toute chose le meilleur caractère, mais jamais il ne put renoncer au vol. Les mères de ces deux voleurs bizarres avaient eu sans doute, pendant leur grossesse, des envies de vol insurmontables. Il est certain que ces sortes d'individus, que la société ne saurait tolérer, sont plutôt malheureux que méchants. Leurs actions sont, selon toute probabilité, aussi involontaires, aussi machinales, et peut-être aussi peu criminelles devant Dieu que les mouvements les plus ordinaires de nos doigts et mille actions insignifiantes que nous faisons, étant distraits ou absorbés par une pensée, sans qu'il nous en reste le moindre souvenir. Le but seul d'une action en peut déterminer la valeur morale, de même

que son effet sur la société est la seule mesure de sa valeur politique. Ce penchant pour le vol ne nuisait probablement pas plus au cœur de nos deux voleurs, que l'as de pique ne faisait de tort à la vue de l'enfant. Un pareil homme, j'en suis certain, n'a pas non plus une physionomie de voleur, ni ce regard avide, fourbe et sournois qui caractérise le voleur de profession. Je n'ai jamais rencontré de gens d'un caractère aussi bizarre, et je ne saurais juger par expérience de leur physionomie. Mais je répondrais d'avance qu'il doit exister dans leur visage une marque quelconque de cette originalité qui les distingue des autres hommes.

Peut-être faut-il rapporter parmi ces effets de l'imagination frappée subitement, les configurations bizarres, extraordinaires de grandeur ou de petitesse, de ces êtres que nous appelons des géants ou des nains.

Il est vrai que peu de ces monstres ainsi nommés viennent au monde avec les proportions extraordinaires qui les caractérisent dans la suite, et il faut supposer, bien qu'il ne nous soit pas donné d'expliquer ce mystère, que la nature de ces êtres attend un certain âge pour s'élargir ou se contracter soudainement.

L'imagination agit non-seulement, comme il est prouvé par des exemples, dans le présent et en présence des objets, mais encore dans l'absence, dans l'éloignement, et elle étend ses effets jusque dans l'avenir. Peut-être faut-il compter parmi les effets de cette sorte les apparitions des mourants et des morts. En supposant vrais une infinité de faits qui subsistent réellement, non-seulement de ceux qui se rapportent à l'apparition des morts, mais aussi de ces faits parfaitement analogues, relatifs à l'apparition de personnes vivantes qui se sont rendues visibles à des amis éloignés, en associant à tous ces faits les nombreuses anecdotes non moins authentiques de l'histoire des pressentiments, nous arriverons à cette hypothèse dont la probabilité n'est pas moindre que celle de tant d'hypothèses philosophiques, à savoir :

L'imagination, excitée par les langoureux désirs de l'amour, ou tendue par telle autre passion extrêmement vive, opère dans les lieux et les temps éloignés.

Un malade, un mourant, par exemple, soupire après son ami éloigné qui ignore sa maladie et qui ne pense pas à lui en ce moment; le mourant, emporté par la force et la vivacité de son désir, perce dans son imagination à travers les murs et les enceintes, et apparaît dans son état actuel, c'est-à-dire, il donne des signes de sa présence, semblables à ceux de la réalité. Y a-t-il dans un pareil cas apparition réelle et corporelle? Non! Le malade, le mourant languit dans son lit et il n'a pas été un seul instant absent. La présence réelle ne peut donc avoir eu lieu. Mais qu'est-ce alors qui produit cette apparition, qu'est-ce qui agit ainsi dans l'absence de l'un sur les sens ou sur l'imagination de l'autre? c'est l'imagination, l'imagination concentrée dans le foyer de sa passion! Le *comment* de la question est inexpliquable; mais les faits existent; les nier, ce serait insulter à toute vérité historique.

N'y aurait-il pas de ces instants, de ces situations de l'âme où l'imagination, d'une manière analogue et tout aussi incompréhensible, opérerait sur les enfants à naître. L'incompréhensibilité a quelque chose de révoltant pour nous; je le sens parfaitement. Mais la même chose existe dans les exemples que nous venons de citer et dans ceux que nous pourrions citer. L'expérience journalière nous montre des enfants bien constitués à leur naissance et prenant des vices de conformation seulement au bout de quelques années. N'est-il pas incompréhensible comment les germes de la monstruosité ont été, pour ainsi dire, apportés par l'imagination dans la semence que la mère a conçue, afin de se développer seulement après des années dans l'homme croissant?

Si une femme pouvait tenir un registre exact de ces énergiques incidents d'imagination qui, pendant sa grossesse, pénètrent son âme, elle reconnaîtrait peut-être d'avance les principales révolutions philosophiques, morales, intellectuelles et physionomiques par lesquelles son enfant aurait à passer dans la suite. L'imagination, agitée par le désir, l'amour ou la haine, jusque dans les en-

trailles de l'humanité, peut, avec la rapidité de l'éclair, créer ou anéantir, agrandir ou rétrécir, imprégner la sagesse ou la folie, la vie ou la mort au fœtus organique destiné à se développer seulement après un temps déterminé et sous des circonstances données. Toutes ces idées que je viens d'émettre d'une manière si rapide et si incomplète, ne sont que des hypothèses, en effet, et de simples pressentiments. Je ne les donne que pour tels. Mieux développées, elles nous conduiraient peut-être à éclaircir les mystères les plus cachés de la physiognomonie. *Sed manum de tabulâ!*

Suite des exercices physiognomoniques sur les yeux, etc.

118. La même figure, mesquinement exécutée : voulant l'adoucir, on l'a affaiblie. Le front est bien moins expressif, bien plus borné que celui du 117; et l'œil, étant plus ouvert ici, a beaucoup perdu de son regard de génie. Cependant, on n'a pu effacer le caractère entier de grandeur qui distinguait la figure du numéro précédent. Ce qui s'y trouve surtout de remarquable, ce sont le passage échancré du nez à la bouche et les plis dont il est accompagné. L'expression de ces plis est incroyable, et elle n'en est pas moins certaine. Le bout droit de la bouche est dessiné avec une gaucherie d'écolier; néanmoins, il y brille un esprit, et, si j'osais dire ainsi, une onction qui m'assure que l'original aurait été canonisé par la physiognomonie.

119. Des contours d'yeux, d'après Lebrun.

(*a*) Des yeux fades, vides et peu naturels, que les lignes du haut fassent partie des paupières, ou bien qu'elles représentent les sourcils.

(*b*) Ces yeux expriment l'effroi, mêlé de colère et dépourvu de vigueur. Quand les angles des yeux sont obtus à ce degré, il est impossible que les sourcils soient ainsi voûtés, ni que le nez soit aussi large et osseux.

(*c*) Expression de l'effroi et de la fureur; mais cette expression est toute générale, et loin d'être exacte.

120. (*a*) Des yeux incapables de jamais trahir une pensée. Ils ne donnent, ni ne reçoivent rien. C'est le premier échelon du regard humain, regard tout d'étonnement, sans intelligence.

(*b*) Fureur, convulsion et affectation de force.

(*c*) Dévotion stupide, mêlée de douleur.

121. (*a*) Œil d'un individu colérique, plein de courage, de résolution et de vigueur.

(*b*) Cet œil est moins courageux que le précédent, mais il est plus sage; moins résolu, mais plus réfléchi. L'angle est trop court pour la largeur considérable de l'œil dont la voussure inférieure ne répond ni à la voussure supérieure ni au sourcil.

122. (*a*) Plus de génie que dans le précédent; l'angle est encore trop obtus, et le contour de la paupière inférieure manque de vérité. Ce regard pénètre l'homme sur lequel il est fixé. C'est l'œil d'un observateur naturel de l'humanité, et d'un héros de naissance.

(*b*) Moins de génie. Le contour inférieur est toujours incertain et sans expression. C'est l'œil d'un sanguino-flegmatique; un peu langoureux, dominant plutôt l'ensemble d'un objet qu'en apercevant les détails; méprisant ce qui est petit, et traitant tout en grand.

123. Yeux et sourcils d'un homme colère, prudent, ferme et actif, incapable de trembler, et détestant l'irrésolution. Il réunit, si j'ose m'exprimer ainsi, la ruse de l'éléphant au courage du lion; la partie inférieure du visage surtout rappelle le roi des animaux. Le nez exprime à la fois du courage et de la prudence. L'œil est profond et pénétrant. Tous les plis dont il est entouré annoncent la prudence et la valeur. Les sourcils portent ces caractères plus que tout le reste du visage.

Exercices physiognomoniques sur le nez, la bouche et le menton.

124. Tous les nez retroussés n'indiquent pas la sottise; mais lorsqu'un nez l'est à ce point, quand les narines sont aussi petites que les oreilles, comme ici, écourtées par le haut, l'angle de bouche ainsi descendant, la paupière supérieure à peine visible, et les yeux si petits, et qu'avec tout cela le menton forme une portion si considérable du vi-

sage, alors on peut être certain qu'il y a à la fois sottise et bonhomie.

125. Avec un nez de cette forme, il se trouve toujours un menton pointu comme le présent; avec un nez pointu et un menton pointu, il y a rarement, on peut dire il n'y a jamais de grandes lèvres, mais il y a toujours des traits marqués du nez à la bouche. Ces traits sont parlants et pleins de malice dans le présent profil, qui appartient à Voltaire! La partie supérieure du nez est fort spirituelle; le bout du nez l'est beaucoup moins. On reconnaît dans la bouche un esprit infini, joint à une humeur ironique et un peu méchante; la vanité de l'original et son attachement à l'argent n'y sont pas moins visibles.

126. C'est le profil d'un homme d'une instruction riche et variée, et doué en même temps d'un esprit sagace et élégant. Il est né pour être homme de cabinet ou écrivain; son aptitude à examiner, à comparer, à bien sentir la vérité, est remarquable. C'est un vrai génie d'observation, peu créateur, mais appréciateur distingué de tout ce qui est créé, et surtout de ce qui, pour exister, a dû sortir d'une création. Il ne verra jamais du génie dans le travail mosaïque de l'esprit. Le front de ce profil manque de vérité, non dans sa forme fondamentale, mais par le défaut de bien des nuances significatives; en général, il est plus faible que celui de l'original. Les qualités que nous venons d'énumérer ont surtout leur siége dans le contour et dans la nature entière du nez; le bas de la figure révèle une prudence et un goût distingués, et une grande facilité pour l'étude.

127. Ce visage est fort caractéristique, non moins par les sourcils que par le nez, la bouche, et par sa forme entière. Les yeux ne le sont guère; mais ils sont aussi très mal dessinés. Des sourcils aussi déterminés et aussi caractéristiques demandent des yeux ayant les mêmes qualités. Tout le reste, plus que les yeux, montre un homme de cabinet, plein de prudence, de fermeté et de pénétration, beaucoup plus solide, plus carré, plus immobile, plus inflexible, et, si j'ose m'exprimer ainsi, plus osseux que le précédent. C'est moins un homme extraordinaire qu'un homme très fin, difficile à tromper, examinant et combinant tout avec sûreté et facilité. La forme de ce visage n'indique pas de grandeur, mais un esprit fort pratique et fort prudent dans les affaires. L'ensemble de la physionomie, et le front, le nez et la bouche en particulier, portent ce caractère.

128. Une des figures les plus originales, les plus fécondes, les plus spirituelles que j'aie jamais rencontrées. Ce n'est qu'un squelette, en effet; mais quel esprit il y règne, quelle vigueur, quelle vie, quelle pénétration! Je n'ai pas encore rencontré d'œil à paupières aussi larges, échancré, ouvert comme celui-ci, et si bien entouré; ni de nez aussi fini, aussi complet; ni de bouche si bien fermée, si bien échancrée, et composée de lèvres aussi parfaites; ni de menton fendu comme le présent, d'une telle harmonie, d'une telle unité, tout également hardi, spirituel et fécond. Le front est caché; mais on peut s'en figurer l'élévation, la position et la forme. Tout témoigne d'une imagination étonnante, inépuisable; tout porte l'empreinte d'un génie audacieux, d'un esprit entreprenant et résolu. Tout est fixe et précis, et cependant on ne peut mieux ondulé et nuancé; tout, jusqu'à la chevelure, par son épaisseur et son jet, porte le caractère d'un génie facile et producteur. Néanmoins, comme nous venons de dire, cette figure ressemble, par le dessin, à un vrai fil d'archal. Quel esprit mille fois plus parlant, plus varié dans l'original! Quelle activité et quelle énergie!

129. Figure de pierre; un vrai nez de plâtre, sans ondulation ni nuances: il règne dans ce visage une certaine grandeur, mais dépourvue d'élasticité; une certaine douceur, mais elle est sans affection; une certaine attention, mais elle n'exprime aucune sympathie. La nature ne produit rien de si froid. Cependant, malgré tout, il y a du Raphaël dans ce profil; l'artiste, désirant former un visage simple et grand à la fois, a évité tout petit trait, tout petit pli, et il a été vide sans être simple; désirant faire une figure pleine d'énergie, il en a fait une pleine de dureté. L'ensemble produit l'impression d'une sorte de stupéfaction, trahissant à la fois l'étonnement, la crainte et l'angoisse. La bouche et le menton sont ce qu'il y a de plus naturel, de plus féminin dans cette figure.

130. Tous les nez peuvent, si l'on veut,

se réduire sous trois classes principales :

(*a*) Ceux dont la partie inférieure, c'est-à-dire la narine avec le contour extrême du bas, peut être regardée comme horizontale; les nez de ce genre sont les plus beaux, les plus nobles, les plus spirituels, mais aussi les plus rares.

(*b*) Ceux dont le contour inférieur avec la narine se redressent; les nez de cette sorte sont ordinairement plus creux à l'endroit de leur racine que celui que nous avons sous les yeux. Ici la narine est inexacte; mais le contour extérieur est parfaitement noble.

(*c*). Ceux qui s'abaissent par devant; ils indiquent, pour la plupart, un penchant pour la mélancolie, du moins des dispositions ou des accès mélancoliques; il est rare qu'ils n'indiquent pas en même temps un esprit satirique et saillant.

(*d*) Les nez cartilagineux; ils sont bien nuancés, et ils annoncent la prudence, la détermination, l'énergie et un tempérament colère.

131. Quand le nez est long, c'est-à-dire proéminent, le menton l'est également. Du nez, on peut toujours déduire le menton, et *vice versâ*. Tant que nous ne sommes pas à même de fixer un trait d'après l'autre, et toutes les parties du visage d'après une seule, nous ne serons toujours pas sortis du vestibule de la physiognomonie; *c* et *d* sont, sans contredit, parmi ces quatre contours, ceux qui indiquent le plus de prudence; le front du *d* est au-dessus de celui du *c*; le profil *a* serait le plus intelligent de tous, si la partie inférieure en était moins tendue; *a* annonce le plus de profondeur, *c* le plus de goût, *d* le plus de prudence, et *b* peut-être le plus de talent. Le passage du front au nez, dans ce dernier, a pour moi quelque chose de forcé, de raide, de froid et de borné.

132. Trois nez, qui révèlent beaucoup de prudence, de sagacité et d'activité. Par quoi révèlent-ils ces qualités? Par les ondulations et les doux enfoncements de leurs contours. Le premier en est le plus prudent, le plus magnanime et le plus entreprenant; le second est plus doux, moins colère; le troisième est le moins noble, sans cependant être ignoble; mais il est plein de finesse, et il annonce combien il serait difficile de lui en imposer.

133. Physionomie grossière où résident beaucoup de traces d'une disposition sanguino-colère, avec fort peu d'esprit, de vigueur d'âme et de sentiments affectueux; la foi et l'espérance ne s'y trouvent pas davantage. Le nez et la bouche sont les traits caractéristiques et décisifs de cette figure. Il y a dans le premier une force de méchanceté qui n'est pas exclusivement physique ou animale. La manière dont s'ouvre la bouche, décèle la faiblesse intellectuelle de l'individu; la manière dont elle s'élargit, ses dispositions brutales.

134. A peine pourrait-on s'imaginer un nez plus sanguino-mélancolique que le nez artificiel de ce profil. On voit, sans que j'en fasse l'observation, combien ce nez est en harmonie avec le reste du visage, bien que ce qui reste du nez naturel soit si minime. Les ailes de tout nez courbé et descendant comme celui-ci doivent nécessairement monter vers les yeux. L'œil voluptueux et le nez sont parfaitement homogènes. Le front et l'œil sont également près de la sottise par légèreté et de la sottise par lourdeur d'esprit.

135. Cette copie d'un visage royal est à la fois très digne et très indigne de son original. On devine aisément le front couvert au-dessus d'un nez royal comme le présent. Le pli descendant du nez est une ride profonde très portée à trahir un mortel mépris.

Cet œil si grand avec ce nez osseux montre un feu et une fermeté auxquels il serait difficile de résister. La bouche tout mal exécutée qu'elle est, révèle une humeur spirituelle et maligne. Le menton ferait supposer une certaine petitesse qui sans doute n'a pas existé dans le caractère de l'original.

136. Deux contours de bouche imparfaitement dessinés et très différents de caractère. La bouche supérieure me paraît être celle d'un homme du monde et de cabinet, fin, prudent, plein de goût et d'éloquence; l'autre celle d'un caractère sec, ferme, résolu, difficile à mouvoir, impérieux et flegmatico-mélancolique.

137. Voici trois bouches dont les deux extrêmes appartiennent à la même classe, et annoncent à peu près le même caractère; elles sont toutes deux douces, modestes, paisibles, humbles et dociles; celle du milieu a plus de

force et de concentration ; elle est plus portée à l'estime qu'à l'affection ; elle annonce plus de réserve et plus d'obstination que les deux autres.

138. Aucune de ces quatre bouches n'est naturelle ; la seconde tout au plus a quelque vérité ; aussi est-ce elle seule qui annonce de l'intelligence et de la délicatesse d'esprit, de la tendresse, de la raison, de l'affection, de la noblesse, de la douceur et de l'ordre.

a a toute la brutalité grossière qui peut subsister avec un peu de finesse et de fourberie.

La partie supérieure du *b* annonce de la ruse, la partie inférieure, de la stupidité et de la rudesse. La lèvre supérieure du *d* n'est point sans bonté ; la lèvre inférieure est aussi faible aussi peu accentuée que possible.

139. Ce profil exprime une brutalité qui va jusqu'à l'infamie et une méchanceté qui se rit des mœurs. La force naturelle du front est devenue de la dureté opiniâtre ; l'amour s'est enfui loin de cette figure ; l'insensibilité y a pris la place du courage, la bassesse celle de l'héroïsme. Ah! par quelles souffrances faut-il que tu sois épuré d'abord avant de devenir ce à quoi la nature t'avait destiné ! Ce qui fait le plus de mal à voir dans cette tête, c'est cette expression de faiblesse et du sentiment de faiblesse à coté de toute la méchanceté qui réside dans ces traits soit en réalité soit par affectation.

140. Voici encore un masque de Henri IV et différentes situations. C'est là une figure d'homme dont la quarantième copie devait conserver quelque trace d'esprit et de grandeur.

Qui pourrait voir Henri IV *a* dormant ou *b* mort, sans sentir que ce ne sont pas là les traits d'un homme commun, mais qu'une force héroïque, pleine de calme et de fermeté, planait sur cette figure. C'est un oint du Seigneur que personne n'osera violer impunément.

En considérant le *c* qui représente ce grand roi en état d'ivresse ou de complète folie, en voyant languir et tomber les parties mobiles, comme les paupières et surtout les lèvres inférieures, nous ne pouvons cependant pas refuser notre admiration et notre respect aux parties immobiles de ce visage.

Le physiognomoniste s'inclinera toujours devant ce front et ce nez tout en ne pouvant considérer sans surprise et sans tristesse la décadence volontaire des parties musculeuses dont le contraste avec les parties solides doit frapper son attention.

La répugnance mêlée de dédain qu'exprime la bouche du *d*, est en vérité trop fade et trop peu vigoureuse pour cette figure pleine de distinction. Cependant, nous ne saurions y méconnaître quelques traces de grandeur.

Quelques exercices supplémentaires sur les femmes.

141. Ce profil représente une femme courageuse et ménagère ; son front est tout féminin, son nez marque la prudence domestique ; son œil est épiant, sa bouche pleine de bonté, mais en même temps d'une sévère économie. Toutes les rides de son visage annoncent un esprit concentré sur la sphère étroite de son activité domestique.

142. Caractère féminin, noble, joyeux, toujours candide, sanguin, amical, innocent, doux, loyal, modeste et gracieux. Les contours du nez expriment surtout cette dernière qualité.

143. Ce profil marque plus d'énergie que le précédent, plus de concentration, un esprit plus étendu, plus capable et plus avide de lumières ; de plus une raison exercée jointe à la bonté la plus empressée, la plus sincère et la plus amicale. Le front, les sourcils et les yeux, le nez et la bouche, enfin tous les traits de cette figure sont pleins d'harmonie et d'homogénéité.

144. Ce front est moins féminin que le précédent ; tout le reste l'est davantage. Le front et le nez ont un certain caractère mâle qui donne plus de valeur à la douceur, à la gaîté candide, à la nature noble et sanguine des autres traits du visage.

145. Quelle grandeur héroïque dans ce profil, bien qu'il ne soit qu'une caricature pour le dessin ; le front, si féminin de forme, est cependant aussi mâle qu'un front de femme peut l'être. Dans les sourcils, les yeux, le nez, la bouche et le menton, quel caractère fidèle, décidé, honnête, inséductible, et quelle expression de noblesse !

146. Femme bonne, maternelle, propre à gouverner la maison, et d'ailleurs un peu

originale... Elle n'a qu'à vouloir pour se faire valoir dans bien des circonstances; la partie inférieure de la figure a beaucoup de simplicité, de naïveté et de noblesse; le front est sanguin, l'œil sanguino-colère, le nez et la bouche sont sanguino-flegmatiques.

147. Dans ce visage il y a plus que vous ne supposez peut-être. Le front annonce un esprit fécond et plein de clarté; le nez a un haut degré, la délicatesse et le tact de la jeune fille; la bouche et le menton, une diction douce et éloquente; l'œil exprime de la piété religieuse et une philanthropie qui sait observer et examiner; le tout révèle un tempérament froid et sec.

148. Le front, l'œil, le nez et la bouche annoncent chacun à soi seul une femme spirituelle et distinguée. Si ce front ne savait pas concevoir avec facilité et rendre ses conceptions avec usure; si ce nez n'était pas fait pour produire des choses extraordinaires; si cet œil par moments ne faisait reluire le feu du génie, je renoncerais vraiment à toute connaissance et à toute étude physiognomoniques.

149. Si l'on faisait abstraction de la narine qui est un peu petite, ainsi que de la distance trop grande entre le sourcil et le contour du front, on ne saurait méconnaître dans ce visage heureux, inoffensif et tout de bonhomie, un caractère impérieux, royal, mâle et ferme, joint à la plus douce expression féminine.

LVII. Passages physiognomoniques tirés de différents écrivains et accompagnés des remarques de l'auteur.

A. *Quelques pensées physiognomoniques extraites d'une dissertation du* Musée allemand.

Je ne me propose pas de toucher au fond même de la dissertation, mais seulement d'en relever plusieurs pensées détachées, qui, n'étant en grande partie qu'accessoires, méritent néanmoins notre attention à cause des principes vrais, ou faux, ou indéterminés qu'elles me paraissent contenir.

1. « On dit : Les gens dont le nez est à la fois voûté et pointu sont spirituels; ceux qui ont le nez camus, manquent généralement d'esprit. »

Cette proposition demande à être mieux déterminée, ce qui n'est guère possible sans dessin. On parle de nez voûtés. Mais voûtés de quelle façon? est-ce en long, est-ce en large?

Des nez voûtés! et comment? cela est presque aussi vague que si l'on parlait de fronts voûtés. Tous les fronts sont voûtés; nombre de nez le sont aussi, ceux des gens les plus spirituels comme ceux des gens les plus stupides. Mais quel est le point extrême de cette voûte? ou commence-t-elle? jusqu'où va-t-elle? quelle en est la mesure ?

Il est vrai qu'un nez délicat, fin, d'un dessin sévère, anguleux, terminé en pointe et un peu pendant vers les lèvres, est un indice d'esprit, toutes les fois qu'il n'a pas à côté de lui quelque trait contradictoire et détruisant sa valeur. Mais l'écrivain n'est pas toujours vrai. Un nez camus ne marque pas toujours l'absence d'esprit. Certains nez camards ont cette signification sans doute, mais il y en a de forts spirituels; il est vrai que l'esprit qu'ils indiquent est d'un tout autre genre que celui des nez pointus.

2. « Un nez voûté (en supposant pour un moment qu'il soit l'indice de l'esprit, et que le nez camus soit l'indice du contraire) est-il le simple signe extérieur de l'esprit dont les causes internes nous sont inconnues, ou bien le nez est-il lui-même la cause de l'esprit? »

Je réponds qu'il est à la fois le signe, la cause et l'effet.

Il est le signe de l'esprit; car il l'annonce. Il en est l'expression involontaire.

Il en est la cause, en tant qu'il en limite la quantité et le degré.

Enfin, il en est la cause finale, ou l'effet: car il résulte d'un esprit dont la faculté active est telle que le nez n'a pu être ni plus petit ni plus grand, ni formé différemment. Il ne faut pas seulement considérer la forme en tant que forme, mais aussi la matière qui constitue la forme, puisqu'elle n'en peut admettre d'autres que celle qui est compatible avec sa nature et ses éléments. Cette matière est peut-être le principe primitif de la forme. C'est sur une quantité certaine de cette matière donnée par la nature que le germe im-

mortel, le Θεῖον dans l'homme a dû opérer, et il n'a pu opérer que d'une certaine façon à partir du moment de sa conception. C'est aussi depuis ce moment que le ressort déterminé de l'être spirituel a commencé à exercer son action, absolument comme un ressort d'acier ne commence à avoir d'effet que par la contrainte, les bornes et la résistance qui lui sont opposées.

Il est donc à la fois vrai et faux qu'au moins certains nez camus soient une barrière éternellement insurmontable pour l'esprit. Cela est faux ; car avant que le contour nasal fût arrêté, il y avait impossibilité que le nez reçût une forme différente dans le corps donné, dans la mesure fixée et d'après l'organisation déterminée dont il est le résultat. L'esprit, la vie, le moi dont le créateur avait d'avance arrêté les facultés, manquait nécessairement d'espace pour le pousser en avant sous une autre forme. Le nez n'est donc pas par lui-même cette barrière insurmontable.

Il est vrai cependant et même certain qu'à certains nez camus donnés il n'y aurait pas moyen d'infiltrer, pour ainsi dire, une mesure d'esprit plus grande que celle qu'ils peuvent contenir naturellement. Et en ce sens, on serait autorisé à dire, avec plus de subtilité pourtant que d'exactitude philosophique, qu'un pareil nez est une barrière insurmontable pour l'esprit.

3. « L'accord de notre extérieur avec nos qualités intérieures ne résulte point d'une combinaison extérieure de nos traits, mais de la connexion physique qui règne dans notre nature entière. C'est le même rapport qui existe entre la cause et l'effet. En d'autres termes : la physionomie humaine n'est pas seulement l'image de l'homme intérieur mais elle en est la cause efficiente. (J'aimerais mieux dire : la cause finale.) La configuration et l'arrangement des muscles déterminent la façon de penser et de sentir de l'homme. »

J'ajouterai, moi, que c'est l'esprit de l'homme qui détermine à son tour la configuration et l'arrangement de ses muscles.

4. « On dit qu'un front large et d'une grande étendue annonce la profondeur d'esprit. Evidemment oui ! Le muscle du front est l'instrument indispensable de la pensée. Etroit et rétréci, il ne pourrait pas rendre les mêmes services que s'il était étendu à l'instar d'un voile. »

Sans vouloir contredire l'auteur quant au principe, j'ajouterai seulement quelques observations, afin de mieux déterminer sa proposition. Plus il y a de cerveau, plus il y a d'esprit et de faculté intellectuelle. Cela est vrai, en général, si l'on veut. Les animaux les plus bornés sont ceux qui ont le moins de cervelle, et les plus intelligents sont ceux qui en ont le plus. L'homme, qui est plus raisonnable que tous les animaux, a en effet plus de cervelle qu'aucun d'entre eux. Il paraît donc résulter de cette vérité par une analogie fort juste, que les hommes plus sages doivent avoir plus de cervelle que les moins sages. Cependant, des observations très positives nous apprennent que cette dernière proposition, pour être d'une vérité applicable, demande également à être mieux déterminée, et qu'elle a besoin de grandes rectifications. Quand la matière et la forme des cerveaux sont en égalité, il est certain qu'une plus grande masse de cerveau est le siége, le signe, l'effet ou la cause de facultés plus nombreuses et plus profondes. Donc, *cæteris paribus*, une grande masse de cerveau et par conséquent un front grand et spacieux annoncent plus d'intelligence qu'un front moins grand. Mais de même que dans une petite chambre bien disposée on est souvent plus commodément logé que dans la plus vaste salle, de même il y a de petits fronts courts, très variés, qui, ayant ou paraissant avoir moins de cerveau que d'autres renferment néanmoins un esprit plus intelligent. Pour ma part, je connais une quantité de fronts très courts, obliques ou rectilignes (rectilignes du moins en comparaison avec d'autres fronts voûtés) ou même voûtés qui ont infiniment plus de sagesse, de jugement et de pénétration que les plus larges et les plus élevés ; et j'en ai souvent rencontré de ces derniers qui appartenaient à des hommes extrêmement faibles d'esprit. C'est pour cela que la proposition énoncée ci-dessus me paraît moins généralement vague que la suivante, à savoir : Les fronts courts, compactes et peu étendus annoncent de la sagesse et de l'intelligence. Pourtant cette seconde proposition encore, sans une détermination plus précise, serait toujours fort

loin d'être applicable à tous les cas. Mais ce qui est vrai, c'est que précisément les fronts grands et spacieux, lesquels, si je ne me trompe, *Galien* et *Huart* après lui donnent comme le siége des plus hautes facultés d'esprit, quand ils ont la forme d'un demi-cercle, dénoncent communément une stupidité considérable; plus la forme d'un front, je ne parle pas ici du crâne en entier, approche d'un demi-cercle, plus il est faible, énervé et incapable de penser. Je donne ce principe comme le résultat de nombreuses expériences. Plus un front a de lignes droites, par conséquent moins il est spacieux, car plus il est voûté, plus il sera étendu, plus il est droit, plus il sera rétréci; plus, dis-je, un front a de lignes droites, sans que pour cela il ait besoin d'être plat comme une planche, ce qui serait la marque d'une complète nullité d'intelligence; je répète donc: plus un front a de lignes droites, plus il indiquera de jugement, mais aussi moins il annoncera de sensibilité. Il y a néanmoins des fronts larges et de grande étendue qui, sans avoir de lignes droites, n'en sont pas moins excessivement propres à des pensées profondes; seulement ils se distinguent, en ce cas, par la forme particulière de leurs contours échancrés.

5. Ce que l'auteur dit des fanatiques a également besoin d'être mieux déterminé, avant de pouvoir être admis comme vrai.

« On dit que les fanatiques ont ordinairement des visages plats et perpendiculaires; je dirais plutôt des visages ovales, cylindriques et pointus par le haut, en ne parlant toutefois que de cette espèce de fanatiques qui le sont pendant toute leur vie. Les autres, c'est-à-dire ceux qui prennent les rêveries de leur imagination pour des sentiments réels, et leurs illusions pour les expériences des sens, ceux-là ont rarement des têtes cylindriques et pointues. Les têtes pointues, quand elles se livrent à leur enthousiasme fanatique, s'attachent à des mots et à des signes dont elles ne comprennent ni la signification ni la nature. Ce sont des fanatiques philosophes, des fanatiques sans poésie. Ceux au contraire qui sont fanatiques par exagération ou par sentiment ont rarement des physionomies plates et uniformes.

6. « Les gens opiniâtres ont de commun avec les fanatiques la perpendicularité du front. »

La perpendicularité indique toujours de la froideur, un esprit borné et dépourvu d'élasticité, et par conséquent une solidité qui peut devenir de la fermeté, de l'entêtement, de l'opiniâtreté et du fanatisme. Perpendicularité complète et nullité d'esprit signifient la même chose.

7. « A chaque disposition d'esprit répond une mine ou un certain mouvement des muscles du visage. Il s'ensuit qu'en observant les mines qui sont les plus naturelles et les plus faciles à un homme, on connaîtra les dispositions d'esprit correspondantes, qui lui sont aussi les plus naturelles et les plus faciles. Car les visages ont tous une conformation primitive telle que cette mine-ci devient plus facile aux uns, et celle-là aux autres. Un imbécile ne réussira jamais à prendre une mine spirituelle; s'il le pouvait, il serait spirituel; un homme loyal n'arrivera jamais à prendre la mine d'un fripon; s'il le pouvait, il deviendrait fripon. »

Tout cela est parfait, à l'exception de la dernière assertion. Aucun homme n'est tellement bon que, dans certaines circonstances, il ne puisse devenir fripon; du moins il n'y a aucune impossibilité physique à cet égard. Il est organisé de manière qu'il pourrait avoir quelquefois le désir de voler, et la tentation de commettre une friponnerie. La possibilité de la mine doit donc exister aussi-bien que la possibilité de la chose. Il doit donc lui être possible d'imiter cette mine de fripon quand il l'aura remarquée, sans que pour cela il devienne fripon. Mais il en est tout autrement, à mon avis, quant à la possibilité de prendre la mine d'un homme de bien. Il est beaucoup plus facile aux gens de bien de prendre les mines des méchants, qu'aux méchants de se donner celles des gens de bien. Tout comme il est évidemment plus facile de devenir méchant, quand on est bon, que de devenir bon quand on est méchant. L'esprit, le sentiment, le talent, le génie, la vertu et la religion se perdent plus aisément qu'ils ne s'acquièrent. Le meilleur des hommes peut descendre tant qu'il veut, mais aucun homme ne peut monter aussi haut qu'il le voudrait. Le sage peut, par une cause physique, et sans qu'il soit besoin de

miracle, tomber en démence, comme le vertueux, peut devenir un scélérat; mais, à moins d'un miracle, le né imbécile ne sera jamais un philosophe, et le scélérat perverti n'aura jamais un cœur noble et pur. Une peau d'albâtre peut se noircir et se rider; un nègre aura beau se laver, il ne sera jamais blanc. Je ne deviendrai pas non plus nègre, si simplement, *ad imitationem*, je noircis mon teint; de même, je ne serais pas un fripon, si la fantaisie me prenait d'emprunter une mine de fripon.

« 8. Le physiognomoniste n'aura qu'à examiner quelles mines sont les plus habituelles à un seul et même visage. Dès qu'il les aura trouvées, il connaîtra aussi les dispositions habituelles de l'individu. Ce n'est pas que faire de la physiognomonie soit une chose si facile. Il en résulte, au contraire, la nécessité, pour le physiognomoniste, de réunir beaucoup de talent et d'imagination. Il doit non-seulement faire attention à ce qu'il voit, mais encore à ce qu'il verrait dans tel et tel cas donné. »

A merveille! et j'ajouterai à cette vérité la réflexion suivante :

De même qu'un médecin est en état de pressentir, de prévoir et de prédire les mines et les contorsions, qui seront l'effet d'une maladie dont l'existence n'est plus un doute pour lui, de même le vrai physiognomoniste connaît la mine, l'expression et le jeu que permet ou ne permet pas chaque espèce de muscle, chaque structure de front; il connaît les mouvements qui sont plus ou moins faciles à un visage, et les plis qu'il peut ou doit prendre ou ne pas prendre dans tous les cas donnés.

9. « Lorsqu'un commençant dessine un visage, ce visage finit toujours par avoir une expression de stupidité; jamais vous n'y voyez de malice ou d'ironie spirituelle. (Remarque des plus importantes!) N'y aurait-il pas moyen de connaître par-là le caractère essentiel de la stupidité? (Sans aucun doute. Car, d'où vient ce phénomène? C'est que le commençant ne sait point mettre de rapports dans les traits qu'il dessine; ils les jette sur le papier sans aucune liaison.) Qu'est-ce donc qu'un visage stupide? Celui (entre autres) dont les parties sont formées et rangées d'une manière défectueuse. Comme ces parties sont les instruments indispensables de la pensée et du sentiment, l'une et l'autre opération sont nécessairement plus paresseuses.

10. » Outre les muscles, il y a une autre substance du corps humain qui intéresse le physiognomoniste; à savoir, le crâne, ou plutôt les os en général. La position des muscles en dépend également. Le muscle du front, par exemple, serait-il placé avec le même avantage pour l'opération de la pensée, si l'os du front sur lequel il s'étend n'avait pas la surface qu'il a, ou s'il n'était pas voûté tel qu'il l'est réellement. La figure du crâne détermine, par conséquent, la figure et la position des muscles, et celles-ci déterminent immédiatement la manière de penser et de sentir.

11. « Il en est de même pour les cheveux dont l'épaisseur et la position nous fournissent également des inductions physiognomoniques. D'où provient la chevelure crépue du nègre? C'est de l'épaisseur de sa peau, à laquelle, par suite d'une continuelle transpiration, s'attachent des particules toujours plus nombreuses, qui finissent par la condenser et la noircir au point qu'elle perde sa transparence : par conséquent, les cheveux n'y percent qu'avec peine; à peine ont-ils commencé à paraître, qu'ils se courbent déjà et qu'ils cessent de croître. Ils sont donc subordonnés à la forme du crâne et à la position des muscles. Ce qui permet au physiognomoniste d'en induire la position de ceux-ci, et ainsi de suite. »

Notre auteur me paraît être dans le bon chemin. Il est, à mon avis, le premier et le seul jusqu'ici qui connaisse et sente, en physiognomoniste, l'ensemble, l'harmonie et l'uniformité des différentes parties du corps humain. Ce qu'il dit des cheveux en particulier, est très fondé, et l'observateur le moins passable peut se convaincre, par des expériences journalières, qu'ils servent à eux seuls à indiquer d'abord la constitution du corps, et ensuite le caractère moral du visage. Des cheveux blancs, doux, purs et plats, sont toujours l'indice d'une organisation faible, délicate, prompte à s'irriter, ou plutôt à s'alarmer, et à céder aux moindres impressions. Des cheveux noirs et crépus ne se trouveront jamais sur une tête très fine,

d'une peau délicate et molleuse. Tels les cheveux, telle aussi la chair; telle la chair, tels les muscles; tels les muscles, tels les nerfs; tels les nerfs, tels les os; telle enfin une de ces parties, telles toutes, sans distinction, telle la faculté active et passive de l'esprit, telles sa susceptibilité et sa force productrice. Les cheveux courts, rudes, crépus et noirs, supposent toujours la moindre dose d'irritabilité; les cheveux blancs et délicats, au contraire, supposent une irritabilité presque sans ressort. Ceux-là marquent une grande force de pression, sans élasticité; ceux-ci une grande susceptibilité, sans résistance.

« Partout où il y a beaucoup de cheveux, il y a aussi beaucoup de graisse. Ainsi les parties du corps humain les plus garnies de poils, plus ou moins longs, sont la tête, les aisselles, etc. *Withof* (dans son *Magasin général*, tome IV) a remarqué qu'il se trouve dans ces endroits un très grand nombre de petits conduits de graisse. Partout où ils manquent, il ne saurait y avoir de poils.

» Il est certain que de l'élasticité des cheveux on pourrait conclure sur l'élasticité de caractère.

» Les cheveux sont des indicateurs naturels de l'humidité du corps, et par conséquent fort propres à servir d'hygromètres.

» Les habitants des climats froids ont plus communément des cheveux blancs; au contraire, dans les climats chauds, les cheveux noirs sont plus fréquents.

» *Livnel Waser* a observé que les habitants du détroit de l'Amérique ont des cheveux couleur de lait. Les cheveux verts y sont rares, et ils n'appartiennent qu'à ceux qui travaillent le cuivre. »

Dans les signalements des voleurs, on trouve rarement des cheveux blancs; mais souvent des cheveux brun foncé; quelquefois aussi tout à la fois des cheveux noirs et des sourcils blancs.

» Les femmes ont les cheveux plus longs que les hommes. Les hommes aux cheveux longs ont toujours un caractère plus efféminé que mâle. (Ces longs cheveux sont presque toujours blancs; je n'en ai jamais vu, du moins, de noirs ayant une certaine longueur.) Par conséquent, les cheveux longs ne sont pas un ornement dont l'homme puisse se vanter. Les cheveux noirs sont plus rudes que les blancs, de même que les cheveux des adultes sont plus rudes que ceux des jeunes gens. Les anciens regardaient les cheveux rudes comme la marque d'un naturel sauvage :

» *Hispida membra quidem et duræ per brachia setæ*
» *Promittunt atrocem animum.*

12. » Puisque tout dépend de la constitution des muscles, il faut chercher l'expression de chaque façon de penser et de sentir dans les muscles qui y correspondent. »

Sans doute il faut l'y chercher; mais, je dois ajouter qu'on l'y trouvera avec plus de difficulté que dans la forme du front; du moins, par cette dernière, il sera plus facile de déterminer cette expression.

13. « Le muscle du front est le principal instrument de la pensée abstraite. Aussi est-ce dans le front qu'on cherche l'expression de cette faculté. »

Probablement dans le voisinage des sourcils, dans les sourcils mêmes, ou dans l'endroit qui les sépare. Remarquez cette expression, dans le moment surtout où le penseur vous écoute, où il se prépare à vous répondre par une ingénieuse objection. C'est ce moment qu'il faut saisir, et vous y trouverez un nouveau signe physiognomonique des plus importants.

14. « Chez les gens qui ne s'occupent pas d'idées abstraites et dont toutes les facultés intellectuelles sont à la fois actives, ainsi, chez les gens d'esprit, les beaux-esprits et les génies féconds, tous les muscles doivent être avantageusement formés et disposés. Et voilà pourquoi on cherche en général l'expression de leur caractère dans l'ensemble de leur visage. »

On pourrait cependant trouver facilement cette expression encore dans le front seul. Le front d'un tel homme sera moins aigu, moins droit, moins perpendiculaire, moins sillonné, et la peau en sera moins tendue, plus douce et plus mobile.

15. « Combien n'a-t-il pas fallu de peine pour persuader aux hommes que la physiognomonie est du moins d'une utilité générale. (Et, à l'heure qu'il est, de prétendus esprits forts osent encore contester cette utilité! et jusqu'à quand durera leur obstina-

tion? Celui qui maudit le soleil dont les rayons le brûlent pendant la chaleur d'un jour d'été, rendu au frais, aurait-il le droit d'en contester la bienfaisance infinie?.....) Qu'il était affligeant jusqu'à ce jour, d'entendre prononcer les jugements les plus absurdes par des savants distingués, par des hommes faits pour reculer les bornes de l'esprit humain! Quand viendra le grand, l'heureux moment où la physiognomonie sera une partie (que ne dites-vous la partie principale, le centre) de l'histoire naturelle? le moment où la psycologie, la physiologie et la physiognomonie marcheront de pair pour nous éclairer d'un commun effort, et pour nous approcher de ce grand et noble but de l'humanité, son perfectionnement moral et intellectuel?

B. *Passages tirés de* Maxime de Tyr.

1. « L'âme humaine étant la plus rapprochée de Dieu par sa ressemblance avec la divinité, il ne serait pas raisonnable de supposer que Dieu ait voulu la revêtir d'un corps difforme. Il fallait que ce corps fût digne de cette âme immortelle, et apte à se mouvoir avec agilité et d'une manière convenable. Ce corps unique par son espèce parmi les corps vivants de la terre, se lève droit vers le ciel; il est magnifique et fier, et la plus belle symétrie règne dans toutes ses parties; sa grandeur n'a rien d'effrayant, sa force naturelle rien de formidable; la froideur de ses humeurs ne le fait pas ramper sur la terre, et sa chaleur intérieure ne le fait point sauter en l'air; un tissu trop lâche ne le force pas de nager; il n'est pas assez féroce pour dévorer la chair crue, ni assez brute pour manger l'herbe, et il est bâti d'une manière parfaitement conforme et convenable à toutes les fonctions qu'il doit exercer. Il est redoutable aux méchants, doux et aimable envers les bons; la nature le fait marcher, son intelligence le fait voler, son art le fait nager; il mange du froment; il cultive la terre et en consomme les fruits; il a une bonne couleur, des membres solides, un beau visage et une barbe élégante. C'est sous la forme de corps semblables que les Grecs ont adoré leurs dieux. »

Que n'ai-je assez d'éloquence, que n'ai-je assez d'autorité pour persuader assez fortement chacun de mes lecteurs de l'indicible admiration que m'inspire la nature merveilleuse du corps humain, des transports qu'elle cause à mon âme! que ne puis-je emprunter à toutes les langues de la terre les termes les plus énergiques pour fixer l'attention des hommes, non-seulement sur leurs semblables, mais sur eux-mêmes par l'intermédiaire de leurs semblables! Je mépriserais cet ouvrage plus que l'adversaire juré de notre science ne le méprisera, s'il ne devait point servir à avancer ce grand dessein. Sans ce désir, cette impulsion, je serais inexcusable de l'avoir entrepris. La vocation d'auteur n'existerait nulle part, si la mienne était trompeuse. Je ne saurais regarder le moindre trait, la plus petite inflexion d'un contour, sans y lire la sagesse et la grâce divine, sans passer chaque fois d'un doux rêve à la plus ravissante réalité, sans me féliciter d'être homme, homme moi aussi!

Dans chaque contour du corps humain, quelque petit qu'il soit, et à plus forte raison dans l'ensemble de ses contours; dans le moindre membre, et à plus forte raison dans toute la structure des membres, quelque vieux et délabré que soit l'édifice, je trouve partout la main de Dieu; j'en étudie la toute-puissante sagesse; j'admire son génie et sa poésie; alors un religieux frisson saisit mon âme en feu; je ne me sens ni le calme, ni la concentration nécessaires pour contempler cette divine révélation; je ne me sens ni assez pur ni assez chaste pour l'adorer, pour la révérer dignement, et je ne trouve pas même de paroles ni de signes pour rendre mon étonnement comme faible écho de ce que j'éprouve. Dieu incompréhensible et qui t'es pourtant révélé dans toutes tes œuvres! quel est donc ce voile qui couvre nos yeux et nous empêche de voir ce qui est devant nous en toute clarté, de reconnaître l'invisible dans le visible, de retrouver les autres en nous-mêmes, nous-mêmes dans les autres, et Dieu en nous tous?

2. « Imaginez-vous un ruisseau limpide, inondant la prairie. De belles fleurs sont cachées sous l'eau, vous ne les voyez briller qu'à travers sa surface. C'est l'emblème d'une belle âme plantée dans un beau corps. A travers cette enveloppe dont elle est couverte, on la voit briller et répandre son éclat

au-dehors. La bonne conformation d'un jeune corps est comme la fleur d'une âme vertueuse prête à se développer, et dont la mure beauté est le fruit de l'avenir. De même que les lueurs de l'aurore précèdent le lever du soleil et annoncent à nos yeux avides un magnifique spectacle, de même la beauté naissante de corps présage pour l'avenir la beauté plus parfaite d'une âme riche en vertus, et le philosophe, réjoui, s'abandonne avec confiance aux espérances que ce doux spectacle lui permet de concevoir. »

C. *Passages tirés de* Huart.

1. « Il y a des gens qui sont sensés, mais qui ne le paraissent pas; d'autres le paraissent (aux gens bornés), mais ils ne le sont pas; d'autres ne le sont pas, et ne le paraissent pas; d'autres enfin le sont, et le paraissent. »

Cette proposition est une pierre de touche extrêmement simple pour nombre de visages.

2. « Souvent le fils doit payer pour l'esprit de son père. »

3. « La raison précoce est l'indice de la folie future. »

4. « Sans grossesse il n'y a pas d'enfantement, quelque habile que soit la sage-femme.

» Ainsi ne demandez à aucun visage des fruits dont il n'a jamais reçu le germe. »

De quelle importance, de quelle utilité n'est pas la physiognomonie, si elle est une sage-femme habile, connaissant parfaitement la séméiotique de toute grossesse morale et intellectuelle, et prêtant secours à tous les esprits qui ont conçu, et à ceux-là seuls!

5. « La figure, la conformation extérieure de la tête est ce qu'elle doit être, lorsqu'elle est modelée sur la rondeur d'une boule creuse dont les côtés sont doucement aplatis, et qui s'avance en petites bosses à l'endroit du front et de l'occiput. Un front très plat et un occiput allant trop en pente ne sont pas les meilleurs indices d'esprit. »

Quand même on comprimerait par les côtés une pareille forme, le profil de toute la tête serait néanmoins plutôt circulaire qu'ovale; mais c'est seulement le nez y compris, que le profil de la tête doit décrire la forme d'un cercle. Sans le nez, il serait plutôt ovale. « Un front très plat, dit notre auteur, n'est pas le meilleur indice d'esprit. » En effet, si cette platitude ressemble à celle d'un front de bœuf, j'ai vu aux personnes les plus intelligentes des fronts plats comme une planche, mais seulement dans l'endroit qui surmonte et sépare les sourcils. Beaucoup dépend, dans le cas en question, de la position et de la courbure des contours.

6. « Aucun animal dépourvu de raison n'a une aussi grande quantité de cervelle que l'homme. En réunissant même la cervelle de deux bœufs d'une grandeur excessive, on n'aurait pas encore autant de cervelle qu'il y en a dans la tête d'un seul homme, quelque petit qu'il soit. »

7. « Les grosses oranges, à écorce épaisse, ont le moins de chair et de jus. Les têtes grosses et les plus chargées de chair et d'os, sont les plus pauvres en cervelle. Une masse de chair et de graisse gêne les opérations de l'esprit. »

8. « Les têtes des gens judicieux sont très délicates (souvent, mais pas toujours, à beaucoup près) et sensibles aux moindres impressions. »

Les gens judicieux, en spéculation, je le veux bien; mais les gens d'exécution doivent avoir le système osseux très robuste. Rien n'est plus rare ici-bas qu'un homme qui réunirait les deux qualités, à savoir : une extrême sensibilité pour s'apercevoir des pas les plus légers, pour éluder les difficultés les plus imperceptibles, et un courage d'airain contre les forces armées s'avançant avec fracas et engloutissant tout à l'instar d'un torrent. De pareils individus sont sensibles surtout par la délicatesse de leur chair, et robustes, non pas par la vigueur des os, mais par l'élasticité des nerfs.

9. « *Galien* dit qu'un gros ventre est le signe d'un esprit grossier. »

Je pourrais ajouter, avec tout autant, ou avec tout aussi peu de fondement, qu'un ventre mince annonce un esprit mince. Je ne fais pas grand cas de ces lieux communs qui, d'un seul trait, vous transforment l'homme le plus sensé en un imbécile. J'admets pour certain qu'un gros ventre n'est pas une marque positive d'esprit; il dénote plutôt d'une manière positive une sensualité toujours nuisible à l'intelligence; mais, néanmoins, je ne souscrirai jamais à la vérité gé-

nérale du principe de Galien, s'il n'est pas déterminé par des indices plus certains.

10. « *Aristote* croit que les plus petites têtes sont les plus sensées. »

J'appelle cela parler en l'air, sauf tout le respect que je dois à ce grand homme. Qu'on se figure une petite tête placée sur un grand corps, ou une grande tête placée sur un petit corps; —l'un et l'autre phénomène sont souvent la conséquence de ces accidents qui interrompent ou qui avancent la croissance, —aussitôt on sentira que, ni une grande, ni une petite tête, à elles seules, et sans une détermination plus précise, ne sauraient être la marque du jugement ou de l'imbécilité. De grosses têtes, avec des fronts courts et triangulaires, sont bornées, il est vrai; celles dont le crâne est surchargé de chair et de graisse, le sont également; mais aussi les petites têtes de cette espèce, surtout les rondes, sont d'une stupidité insupportable; et, ce qui les rend plus insupportables encore, c'est leur prétention à l'esprit.

11. « Il est bon qu'un petit corps soit accompagné d'une tête un peu plus grosse en proportion, et un grand corps d'une tête un peu plus petite. »

Je le veux bien, pourvu que ce ne soit qu'un peu. Mais, à coup sûr, il vaut bien mieux encore que les têtes soient, avec le reste des corps, en proportion telle, que ni la grosseur, ni la petitesse en soient très frappantes.

12. « La mémoire et l'imagination ressemblent autant à l'intelligence que le singe ressemble à l'homme. »

13. « Il importe peu, pour indiquer le génie, que la chair soit dure ou molle, si la nature de la cervelle ne répond pas à cette dureté ou à cette mollesse; car, l'expérience nous apprend que celle-ci est souvent d'une complexion fort différente de celle des autres parties du corps. Mais si les deux, la cervelle et la chair, sont d'accord en mollesse, ce sera un fort mauvais signe pour l'intelligence autant que pour l'imagination. »

14. « Les humeurs qui causent la mollesse des chairs, sont le flegme et le sang. Elles sont d'une nature aqueuse, et, d'après Galien, ce sont elles qui rendent les hommes stupides et imbéciles. Au contraire, les humeurs qui durcissent les chairs sont la bile et la mélancolie, et ce sont elles qui engendrent la sagesse et le jugement.

» C'est donc un signe très favorable que la nature rude et coriace des chairs. Leur mollesse, au contraire, dénote la faiblesse de la mémoire, unie à un esprit borné et à une imagination stérile. »

Il y a, si je puis m'exprimer ainsi, une mollesse *spirituelle* de la chair, qui annonce beaucoup plus d'esprit que sa rudesse. Je suis peu porté à établir, comme une marque d'intelligence, la complexion dure et coriace de la chair, pas plus qu'à faire passer les chairs mollasses pour un signe de stupidité. Ce que je voudrais, c'est qu'on distinguât entre mou et lâche, ou spongieux, ainsi qu'entre rude et ferme sans dureté. La chair spongieuse marque plus généralement la sottise que la chair ferme; je ne puis en disconvenir : *Quorum perdura caro est, ii tardo ingenio sunt; quorum autem mollis est, ingeniosi.* Aristot., lib. III. Quelle contradiction avec ce que nous venons de dire! Mais elle disparaît, si l'on traduit *perdura* par coriace et rude, et *mollis* par tendre, délicat, mais non spongieux.

15. « Pour savoir si la complexion de la cervelle répond à la complexion des chairs, il faut examiner les cheveux de la tête. Lorsqu'ils sont noirs, forts, rudes et épais, ils annoncent une heureuse imagination jointe à une raison saine. »

De grâce, ne parlons pas d'une manière aussi générale! Au moment même où j'écris ces lignes, je me rappelle un homme très faible d'esprit et de caractère, qui a précisément de tels cheveux. Rudesse est un mot fatal, qui jamais n'annonce rien de bon, n'importe comment on l'applique.

« Mais lorsque les cheveux sont tendres et blonds, ils indiquent tout au plus une bonne mémoire. »

Cela encore dit trop peu. Une telle chevelure témoigne d'une organisation délicate, tout aussi capable de recevoir les impressions des objets que d'en conserver les signes.

16. « Pour distinguer d'une manière plus précise encore, si les cheveux, étant de la première de ces deux espèces, marquent de préférence une raison saine ou une imagination heureuse, il faut, surtout en observant un enfant, examiner son rire. Car c'est

le rire qui révèle l'état et la force de l'imagination. »

Bien plus, il révèle la qualité de l'esprit et du cœur, le degré de l'amour et de la haine, de l'orgueil et de l'humilité, de la fidélité et de la perfidie.... Que n'ai-je des dessinateurs assez habiles, assez capables pour épier et pour rendre sévèrement les contours du rire! Une physiognomonie du rire serait un manuel des plus intéressants pour la connaissance de l'homme. Qui rit bien, est bon.

17. « *Héraclite* dit : «

» (Un œil sec est la marque d'un esprit plein de sagesse.)

18. « On trouvera peu de gens de beaucoup d'esprit qui aient une belle écriture. »

On dirait, avec plus de précision, une écriture très régulière, comme celle d'un maître d'école.

D. *Passages tirés d'un manuscrit de* Th.

« Il y a le même rapport entre le visage de l'homme et celui de la femme, qu'entre l'âge viril et la jeunesse.

» L'expérience nous démontre que la délicatesse ou la rudesse des contours correspond avec la douceur ou la vivacité du caractère : nouvelle preuve que la nature a donné à ses créatures des conformations analogues à leurs natures.

» Ces signes sont fort lisibles pour toute âme douée du sentiment. Aussi voit-on les enfants montrer toute leur aversion pour un homme fou, vindicatif ou traître, et courir, les bras ouverts, au-devant d'un homme d'un caractère doux et affable, même sans le connaître.

» Les détails qu'on peut donner à cet égard, sont tirés soit des couleurs, soit des linéaments, soit de la pantomime.

» Généralement parlant, le blanc nous est agréable; le noir, au contraire, nous paraît triste et terrible. La cause de cela est, d'un côté, le penchant que toutes les créatures ont pour la lumière, penchant qui, chez les animaux, dégénère au point qu'ils se précipitent même sur le feu; de l'autre côté, notre répugnance pour les ténèbres. Cette prédilection pour la lumière s'explique d'ailleurs très facilement. C'est elle qui nous fait connaître clairement les choses, qui procure des aliments à notre âme avide de savoir, qui nous fait découvrir les objets de nos besoins et éviter les dangers. Je n'ai qu'à indiquer toutes ces circonstances pour expliquer comment, dans notre penchant naturel pour la lumière, est fondée la prédilection que nous avons pour les couleurs claires. (Il y a donc une physiognomonie des couleurs.) Certaines couleurs sont agréables ou désagréables à certaines créatures. (Et pourquoi? c'est que les couleurs sont l'expression de ce qui a du rapport avec leur caractère, de ce qu'elles sont avec lui en harmonie ou en désharmonie. Les couleurs sont les effets de certaines qualités de l'objet d'où elles partent, et elles produisent à leur tour certains effets sur le sujet sur lequel elles réfléchissent. Donc elles ne sont pas seulement individuellement caractéristiques; mais elles le deviennent encore davantage par le plaisir ou la répugnance qu'elles causent. Voilà donc un nouveau champ qui s'ouvre à l'exploration de la nature; voilà un nouveau rayon de cette vérité, éclatante comme le soleil : tout est physionomie, tout dans l'univers!)

» Notre aversion naturelle (continue l'auteur de ce manuscrit) n'est pas moindre pour tout ce qui est seulement revêtu d'une couleur sombre. Les animaux, avertis par leur instinct naturel, ne mangent ni de la terre ni des plantes d'un vert foncé, toutes deux étant également nuisibles. C'est pour la même raison que le plus tendre enfant est épouvanté par l'air sombre d'un homme dont il n'est pas encore capable de démêler le caractère.

» Les parties de tout corps ont une signification tellement prononcée, qu'il suffit d'en voir l'ensemble dans un objet donné, pour juger aussitôt ce dernier, avec autant de promptitude que de justesse. Ainsi, pour ne citer que les extrémités les plus frappantes, tout le monde regardera à la première vue l'éléphant comme le plus intelligent, et le poisson comme le plus borné des animaux.

» Entrons maintenant dans quelques détails. Le haut du visage jusqu'à la racine du nez est le lieu du travail intérieur qui s'opère en nous, le siége de nos pensées et de nos résolutions; le bas du visage est le lieu de la manifestation extérieure de ces pensées et de ces résolutions.

» Un nez fort en saillie et une bouche

avancée (le dernier terme est trop absolu) annoncent l'éloquence, l'assurance, l'indiscrétion, l'insolence, l'imprudence, la friponnerie, et en général tous ces défauts qui supposent la hardiesse dans l'exécution. (Voilà un jugement qui est tout-à-fait dans le goût des anciens physiognomonistes. Il est aussi vague que tranchant.)

» Le nez est le siége du dédain. Un léger mouvement du nez exprime l'ironie. La lèvre supérieure, renversée, signifie l'effronterie, l'insolence, quelquefois la menace. Une lèvre inférieure avancée est la marque d'un homme fanfaron et stupide.

» Ce qui rend ces signes encore plus expressifs, c'est le port de la tête, soit qu'elle se lève peu à peu, soit qu'elle se retourne lentement. L'un de ces gestes est le signe du dédain, où le nez joue un grand rôle, l'autre est l'expression de la plus audacieuse témérité, expression à laquelle la lèvre inférieure concourt principalement.

» De l'autre côté, le bas du visage reculant indique la discrétion, la modestie, la gravité et la réserve ainsi que tous les défauts qui supposent la fausseté et l'obstination. (Cela n'est pas absolument vrai. Un menton pointu indique plus souvent la ruse qu'un menton reculant. Celui-ci n'est que rarement artificieux ou entreprenant.)

» La forme droite du nez annonce de la gravité, sa courbure et ses inflexions sont la marque d'un esprit généreux; une lèvre supérieure aplatie sur les dents (et qui ne ferme pas trop bien) dénote la timidité; une lèvre inférieure de la même espèce, la circonspection dans la parole.

» Le visage, considéré sous le rapport de sa largeur, est de deux espèces principales. La première est celle où les joues forment des surfaces presque égales, où le nez est en proéminence à l'instar d'une colline, où la bouche s'allongeant en droite ligne fait l'effet d'une coupure de sabre, et où les mâchoires ne forment qu'une ligne légèrement courbée; une pareille forme de visage est d'une largeur fort disproportionnée à sa longueur; elle est d'une expression lourde, grossière, stupide et bornée sous tous les rapports; l'entêtement et l'inflexibilité en sont les caractères principaux. La seconde de ces espèces de visages établies plus haut, est celle où le nez a un dos fortement prononcé, et où toutes les parties des deux côtés forment entre elles des angles aigus. Les os de la joue sont alors imperceptibles. Les lèvres reculent de côté et d'autre; la bouche aussi recule ou bien elle se concentre en une ouverture ovale : les mâchoires se terminent en pointe aiguë vers le menton. Les visages de cette sorte sont plus frais, plus actifs et plus rusés.

» Pour donner une idée claire de ce que je viens de dire, j'établirai une comparaison. Un vaisseau de commerce, construit pour le lourd transport des marchandises, a la quille émoussée et ses côtes forment une surface égale. C'est la première espèce de nos visages. La frégate au contraire, construite pour la vitesse, a la quille pointue et proéminente, et ses côtes forment des angles aigus. C'est la seconde espèce. De ces deux extrêmes, le premier serait pour moi l'image de l'égoïsme le plus bas, le second celle de la philanthropie la plus noble et la plus ardente.

» Je sais que les extrêmes sont rares dans la nature; mais ce sont eux pourtant qui, dans nos voyages sur des mers inconnues, doivent guider notre esprit et lui servir de fanaux. Les nuances et les transitions que la nature introduit dans tous ses ouvrages, sont alors mieux aperçues et se trouveront rapportées soit à l'une, soit à l'autre extrémité.

» En poursuivant, afin de la mieux examiner l'hypothèse des propositions que j'ai établie plus haut, je crois pouvoir l'appliquer à la nature entière. Un visage large se trouve ordinairement avec un cou raccourci, de larges épaules et un dos large. Les hommes de cette conformation sont ordinairement intéressés et d'un sentiment moral peu éveillé. Un visage long et étroit est accompagné d'un cou allongé, d'épaules minces ou affaissées et d'un dos étroit. Aux personnes ainsi constituées j'attribuerais plus d'équité et de désintéressement, et en général plus de vertus sociales.

» Les traits de l'homme, ainsi que son caractère sont grandement modifiés par l'éducation qu'il reçoit, par la situation où il se trouve placé, par la société qui l'entoure, et en général par les événements de sa vie. C'est là ce qui justifie la physiognomonie,

si elle n'entreprend ni de rendre compte de l'origine des traits, ni de prédire leur signification pour l'avenir ; c'est dans le visage pur, en faisant abstraction de toutes les altérations causées par des causes extérieures, qu'elle doit lire ce que tel homme pourra être. Elle ajoutera tout au plus les réflexions suivantes : Tel sera le pouvoir que conservera sur lui la raison, ou bien la sensualité ; cet homme-ci est trop raide pour prendre un nouveau pli, cet autre est assez mou pour se laisser manier et pour céder.

» Ces modifications expliquent en partie d'où il vient que tant de gens semblent nés pour leur situation, quand même le hasard et non leur propre choix les y aurait placés ; elles expliquent l'air imposant, sévère ou pédantesque d'un prince, d'un gentilhomme ou de l'inspecteur d'une maison de force ; l'air vil et abattu du sujet, du valet, de l'esclave ; l'air gêné, affecté et insipide d'une coquette. L'impression continue des circonstances sur notre caractère surpasse beaucoup l'impression de la nature (loin de là) ; il n'en est pas moins certain qu'on distingue facilement un homme naturellement vil et bas (il n'en existe pas de tels ; j'accorde seulement que les uns le deviennent par les circonstances plus facilement que les autres) de celui qui le malheur a réduit en servitude ; de même on ne confondra jamais le parvenu que sa fortune a élevé au-dessus de ses frères avec l'homme d'un esprit distingué, que la mère-nature a placé au-dessus du commun.

» Un âme basse en état de servitude décélera dans ses traits un vide marqué ; plus haut placée, elle exprimera la suffisance et l'orgueil despotique. Ces traits, dans l'un et l'autre cas, sont une bouche béante, une lèvre inférieure en saillie et un nez froncé. L'homme distingué, au contraire, domine par son regard qu'il promène au loin avec assurance, et la modération siége sur les lèvres bien jointes ; s'il est réduit à servir vous lisez son chagrin dans ses yeux baissés ; mais sa bouche reste fermée pour étouffer les plaintes humiliantes.

» Tandis que ces différentes causes donnent une empreinte permanente à la figure, les affections de l'âme, tant qu'elles durent, y laissent des traces passagères. Ces traces sont en effet plus profondes et par conséquent plus prononcées que les traits du visage en état de repos ; mais elles n'en sont pas moins à un haut degré déterminées par la nature primitive de ces traits ; de sorte qu'en comparant plusieurs visages qui subissent la même agitation, on apercevra aisément et clairement la différence des caractères et leur nature individuelle. Par exemple, la colère d'un homme déraisonnable n'est qu'un débattement ridicule, celle d'un égoïste plein d'amour-propre éclate en fureur ; celle d'un cœur noble et généreux se borne à réprimer et à faire rougir l'agresseur ; celle enfin d'une âme bienveillante est mêlée de tristesse et ramène l'offenseur au repentir.

» La tristesse d'un homme sans culture est bruyante, celle de l'homme épris de lui-même fastidieuse ; un cœur tendre nous communique son chagrin, en versant des larmes brûlantes ; un homme grave et posé le renferme en lui-même ; les muscles de ses joues se trouvent à peine retirés vers les yeux, et son front est peu ridé.

» L'amour d'un homme grossier est brusque et aride ; il est dégoûtant dans un individu qui est fou de lui-même ; chez un sot il s'annonce par les yeux étincelants, par le sourire forcé des joues qui se rident, et par la contorsion de la bouche ; l'amoureux d'un cœur tendre est langoureux, et sa bouche contractée lui donne un air de suppliant ; l'homme d'un esprit cultivé enfin est sérieux en amour ; il regarde fixement l'objet de sa flamme, son front est ouvert, et sa bouche prête à dire toute sa pensée.

» En un mot, les sensations d'un homme posé et bien né se manifestent avec moins de force ; celles des gens grossiers se déclarent en grimaces ; aussi ne sauraient-elles intéresser l'artiste, mais bien le physiognomoniste et le moraliste, qui s'en serviront pour mettre les jeunes gens en garde contre ces mouvements impétueux et ces manifestations aussi brusques qu'importunes de leurs sensations.

» Les sentiments des gens bienveillants sont communicatifs et touchants, et ils inspirent le respect ; ceux des méchants sont terribles, odieux ou bien ridicules.

» Des mouvements fréquents laissent des impressions si profondes qu'elles égalent

celles de la nature; dans un pareil cas on peut être certain que le cœur a une inclination particulière à les recevoir. Cette vérité explique l'intérêt qu'inspire une lecture touchante, et elle démontre combien il est utile de montrer à un jeune homme le spectacle de la misère humaine et de le faire approcher quelquefois du lit d'un mourant.

» Un commerce fréquent et une liaison étroite assimilent tellement les hommes que non-seulement leurs caractères se moulent les uns sur les autres, mais que leurs voix et leurs visages même finissent par se ressembler. Je connais un grand nombre d'exemples de ce genre.

» Chaque homme a son mouvement, son geste favori qui donnerait l'idée de tout son caractère, si on voulait, ou bien si on pouvait le peindre dans cette attitude. Une collection suffisante de tels portraits serait une véritable école de physiognomonie, c'est-à-dire une école préparatoire, et qui rendrait les fragments de *Lavater* mille fois plus utiles.

» La même chose aurait lieu si l'on copiait une suite de mouvements et de gestes appartenant à une même personne. Ces mouvements seraient très nombreux et très rapides chez un homme vif, ils seraient plus uniformes et plus rassis chez des gens froids et bien nés.

» Tandis que cette première collection d'individus dessinés d'après l'idéal donnerait une connaissance très étendue des hommes, c'est-à-dire une science variée des caractères, la dernière serait une histoire du cœur humain, et nous montrerait d'un côté, jusqu'à quel point le cœur de l'homme sans éducation est à la fois timide et fier, de l'autre, jusqu'à quel point on pourrait le former par les leçons de la raison et de l'expérience.

Quelle école pour un jeune homme que de voir comparativement Jésus-Christ, enseignant le peuple, demandant : Que cherchez-vous ? se courbant avec anxiété dans le jardin, pleurant le sort de Jérusalem, expirant enfin ! Partout il verrait le même homme Dieu, partout, malgré l'extrême différence des situations, il reconnaitrait les mêmes traits principaux de puissance miraculeuse, de raison et de douceur.

Quelle école pour l'élève que de comparer César, plaisantant avec les pirates qui l'avaient fait prisonnier, pleurant à l'aspect de la tête de Pompée, tombant sous les coups des assassins, et jetant sur Brutus un regard de reprochante tristesse : *Et tu Brute !*

Ou bien Balthazard, livré à la joie du festin au milieu de ses satellites, pâlissant à la vue des doigts qui tracent sur le mur son arrêt de condamnation.

La voix étant toujours proportionnée au sentiment dont elle subit l'influence, n'y aurait-il pas dans chaque homme un accent fondamental dans lequel se réunissent tous les accents dont il est capable, et ce ton fondamental ne serait-ce pas celui qu'il prend dans ses moments de repos et dans sa conversation ordinaire, de même que son visage dans l'état de repos contient le principe de tous les traits qu'il peut porter ?

Il faudrait qu'un musicien à l'oreille délicate pût rassembler, classer et caractériser tous ces accents, ce qui nous mettrait à même de désigner le ton naturel qui appartient à chaque visage, en tenant compte de toutes ces modifications de la voix qui proviennent de la constitution et de la nature des poumons; une grande stature, une poitrine plate et tant de maladies rendent nécessairement la voix plus faible.

Cette idée, plus facile à concevoir qu'à exécuter, m'a été inspirée par la réflexion sur la manière variée à l'infini dont j'entends tous les jours prononcer le *oui* et le *non*.

Autant il y a d'occasions de se servir d'un de ces mots, comme pour affirmer, pour décider, pour exprimer sa joie, son inquiétude, pour plaisanter ou pour railler, autant il y a d'accents différents dans la voix de celui qui les emploie. Et l'occasion fût-elle la même pour plusieurs personnes, chacune aura toujours sa manière particulière répondant à son caractère. L'une dira oui ou non, ou un mot semblable avec franchise, l'autre avec réserve; l'une avec gravité, l'autre avec légèreté; l'une avec affection, l'autre avec froideur; l'une avec mauvaise humeur, l'autre avec amabilité; l'une avec résolution, l'autre avec hésitation. Quelle différence n'y a-t-il pas dans les impressions que produit chacune de ces nuances; et quelle lumière ne donnent-elles pas à l'observateur sur les situations variées de l'âme humaine !

Comme il est démontré par l'expérience que dans certaines circonstances le penseur peut avoir l'air distrait, le courageux une mine embarrassée, le plus doux un air fâché, et le plus gai un air mécontent, ne pourrait-on pas, à l'aide de ces traits fortuits, établir un idéal pour chaque mouvement moral? ce serait un digne appendice à la science des physionomies, ce serait la porter au plus haut degré de perfection. »

E. *Passages tirés de* Nicolaï.

1. « Ce qu'il y a d'irrégulier et de dérangé dans la conformation peut aussi bien provenir de causes intérieures que de causes extérieures. Mais la régularité naît exclusivement de l'accord qui règne entre ces causes de double nature. Il en résulte que la physionomie découvre plutôt le bon que le mauvais côté du caractère. »

Oui ; mais il faut excepter les moments où nous sommes agités par les mauvaises passions.

2. « Le but de la physiognomonie n'est pas précisément de deviner des caractères individuels, mais plutôt de connaître le caractère humain en général. »

C'est-à-dire qu'elle s'attache à trouver des signes généraux des facultés et des sensations. Mais ces découvertes seraient fort peu profitables si le physiognomoniste ne savait pas les appliquer aux individus, puisque c'est toujours entre individus qu'ont lieu nos relations sociales.

3. « Si l'on dessinait d'année en année beaucoup de portraits d'une même personne que l'on connaîtrait parfaitement, la physiognomonie pourrait en tirer un parti immense. »

Ce qui serait facile à cet égard, ce qui serait seul possible peut-être, c'est de rassembler des silhouettes et des plâtres. Car le dessinateur serait rarement assez bon physiognomoniste pour remarquer toutes les petites nuances résultant des changements d'une seule et même figure.

4. « Pour juger la capacité du physiognomoniste, la principale question sera toujours celle-ci : » A quel point est-il susceptible des impressions des sens? sous quel point de vue envisage-t-il le monde? en un mot, que peut-il recevoir, que peut-il donner? »

5. « Cette vivacité d'imagination, cette perception rapide, ces qualités essentielles du physiognomoniste, sont peut-être toujours inséparables d'autres qualités morales et intellectuelles qui exigeront de son côté la plus grande circonspection, aussitôt qu'il voudra appliquer à la réalité les résultats de ses observations. »

Cela est vrai, en effet. Mais le danger de se tromper ne serait pas si grand s'il avait soin de déterminer par des signes précis ses impressions rapides, s'il était à même de caractériser au moyen de ces signes chaque faculté, chaque sentiment et chaque passion, enfin si la vivacité de son imagination ne lui servait qu'à mieux saisir les ressemblances et à les indiquer avec d'autant plus d'exactitude.

F. *Passages de* Winkelmann.

1. « Dans les profils des dieux et des déesses le front et le nez décrivaient presque une ligne droite. Les têtes de femmes célèbres sur les monnaies grecques portent toutes ce caractère ; et, dans ces sortes de représentations, il ne dépendait certainement pas de la volonté de l'artiste de suivre une conception idéale. On pourrait donc supposer que cette conformation était tout aussi propre aux anciens Grecs que les nez camus le sont aux Kalmoucks, et les petits yeux aux Chinois. Les grands yeux des têtes grecques sur les antiques et les médailles paraissent appuyer cette conjecture. »

Il n'est pas dit que cette conformation ait été générale ; d'innombrables médailles prouvent le contraire. Il y avait peut-être des temps et des contrées où elle était tout-à-fait commune ; mais quand même une telle forme de profil ne se serait présentée qu'une seule fois au génie de l'art, il ne lui en fallait pas davantage pour l'embrasser, la fixer et pour s'en pénétrer. Ce qui nous importe avant tout, c'est la signification de cette forme. Plus elle approche de la perpendiculaire, plus elle perd le caractère de sagesse et de grâce; plus elle se retire obliquement, plus elle perd de dignité et de grandeur. Plus le profil du nez et du front est en même temps droit et perpendiculaire, plus celui du haut de la tête approche de l'angle-droit qui fait fuir la beauté et la sa-

gesse à pas également rapides. Dans les copies ordinaires de ces antiques lignes de beauté si renommées, je découvre presque toujours l'expression d'une fadeur pesante et incapable de toute inspiration. Je dis, dans les copies, comme par exemple dans la *Sophonisbe* gravée d'après *Angélique Kaufmann*. Dans cette figure on a probablement négligé d'un côté le prolongement de la ligne du front sous la chevelure ; peut-être aussi n'a-t-on pas pu l'atteindre ; et de l'autre côté on a manqué également les douces et inimitables inflexions des lignes qui paraissent entièrement droites.

2. « La ligne qui, en fait de naturel, sépare l'*assez* du *trop* est infiniment petite. »

Elle échappe à tous les efforts et à tous les instruments de l'art; et pourtant elle est de la plus haute portée, comme tout ce que nous ne pouvons atteindre.

3. « Il fallait une aussi belle âme que celle de Raphaël, dans un aussi beau corps que le sien, pour sentir et découvrir le premier, dans les temps modernes, le vrai caractère des anciens artistes. »

4. « Ce qui est gêné est contraire à la nature; ce qui est violent, offense la décence et la bienséance. »

Lorsque vous remarquez de la gêne, craignez une passion secrète, profonde, procédant avec lenteur; la violence, au contraire, vous annonce une passion ouverte, et prête à frapper des coups mortels.

5. « Il n'y a point de remède contre l'insensibilité. »

6. « *Michel-Ange* est à *Raphaël* ce que *Thucydide* est à *Xénophon*. »

7. « Les formes droites et pleines constituent la grandeur, et les formes doucement fléchies la délicatesse. »

Tout ce qui est grand suppose une forme droite et pleine; mais les formes droites et pleines ne supposent pas toujours la grandeur; encore faut-il que ces formes soient dans une certaine position, dans une certaine proportion, vis-à-vis de l'horizontale, qui constitue notre point de vue.

« Ce qui prouve qu'un profil droit renferme un élément de la beauté, c'est le caractère du profil contraire. Plus l'inflexion du nez est forte, plus un profil s'écarte de la belle forme. Lorsqu'on remarque un si mauvais profil à un visage vu de côté, on peut s'épargner la peine de chercher la beauté dans la physionomie. »

Une telle physionomie pourra être la plus noble, la plus pure, la plus sage, la plus spirituelle, la plus affectueuse; elle pourra offrir mille beautés au physiognomoniste, qui reçoit volontiers, dans la vaste sphère de sa beauté à lui, toute bonté véritable, exprimée par les sens; mais la forme ne sera pas encore belle, et, à vrai dire, elle ne mériterait pas non plus ce nom pour les causes que nous venons d'indiquer.

8. « La grâce se forme et siége dans le maintien et les attitudes; elle se manifeste dans les gestes et dans les mouvements du corps. »

9. « Notre façon de penser est, en général, analogue à notre conformation. »

10. « On retrouve les coloris *du Guide* et *du Guerchin* sur leurs visages. »

11. « Rien n'est plus difficile que la démonstration d'une vérité évidente. »

Surtout en physiognomonie.

G. *Passages divers.*

1. Anecdote sur *Campanella*, tirée des recherches philosophiques sur le sublime et le beau, par *Burke*.

« Campanella n'avait pas seulement fait des observations très exactes sur les traits du visage humain, mais il possédait encore au suprême degré l'art de contrefaire les plus marquants. Avait-il envie de pénétrer le caractère des personnes avec lesquelles il était en relation, il en imitait, le plus exactement qu'il pouvait, la physionomie, les gestes et toute l'attitude; et ensuite il faisait soigneusement attention à la disposition d'esprit dans laquelle il se trouvait placé par ce changement. De cette manière, il était en état de pénétrer les sentiments et les pensées de ces personnes aussi parfaitement que s'il s'était transformé en elles. » (Au lieu de *parfaitement*, on eût dit, avec plus de vérité : *jusqu'à un certain point*.) « J'ai souvent fait une partie de cette expérience : c'est-à-dire qu'en imitant les traits et les gestes d'un homme colère ou doux, hardi ou timide, je sens en moi-même un penchant tout-à-fait involontaire à la passion dont je cherche à adopter les signes extérieurs. Bien plus, je suis convaincu que tout en s'effor-

çant de séparer la passion des traits qui lui sont propres, on ne parviendrait pas à la défaire de ces derniers. Ce même Campanella avait tellement le pouvoir de détacher son attention des maux physiques qu'il éprouvait, qu'il supportait même la question, sans souffrir de grandes douleurs. Au contraire, si, par une raison quelconque, le corps n'est pas disposé à imiter les gestes propres à une certaine passion, ou à recevoir l'impulsion qui en est le résultat ordinaire, cette passion ne se formerait pas non plus, quelque puissantes que soient les causes qui devraient l'exciter. C'est ainsi que l'opium, ou une liqueur forte, suspendra, pour quelque temps, et en dépit de toute résistance, l'action de la tristesse, de la crainte, de la colère, et cela uniquement parce que le corps est mis dans une disposition contraire à celle que ces passions font naître habituellement. »

2. « Qui pourra jamais dire en quoi l'organisation d'un imbécile diffère de celle d'un autre homme ? »

Le naturaliste, un *Buffon*, par exemple, ou quel que soit son nom, qui aura pu poser une pareille question, ne sera jamais satisfait d'aucune réponse, fût-elle la démonstration la plus formelle.

3. « Lorsqu'un corps est mourant, la meilleure diète, et la plus salutaire promenade, ne sauraient le rétablir. »

Il y a des physionomies qu'aucune sagesse, aucune force humaine, ne sauraient redresser. Mais, ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu.

4. « Lorsque le nez est rouge au-dedans, le dehors en est laid et défiguré. »

Le visage de l'hypocrite, dont le cœur est dévoré par le vice, a beau se couvrir d'une gravité solennelle ; il restera grossier, froid et vide comme auparavant, et il n'en sera que plus révoltant aux yeux du physiognomoniste.

5. « Otez cet arbre de son climat, de son sol, de son grand air doux et vivifiant, et plantez-le dans l'atmosphère étouffée d'une serre ; il est perdu, quand même il végéterait encore quelque temps dans un état maladif. Nourrissez cet animal étranger, si distingué de forme et de vigueur, hors de son élément, dans une ménagerie publique : il mourra, malgré vos aliments et votre boisson, ou bien il engraissera et dégénérera bientôt. »

Hélas, c'est là le triste sort de tant de physionomies !

6. « Le portrait est l'idéal d'un homme donné, et non de l'homme en général. »

Un portrait parfait est, à mon avis, ni plus ni moins que la forme pleine d'un homme, réduite en surface, telle qu'elle paraît en plein jour dans une chambre obscure, l'original étant placé dans une situation naturelle.

7. « D'où vient, demandais-je à un de mes amis, que les têtes fines et rusées ont ordinairement un œil, ou même les deux yeux fermés ? » « C'est par impuissance, » me répondit-il. « Avait-on jamais vu un homme fort qui fût fin en même temps ? Notre méfiance envers les autres provient du peu de confiance que nous avons en nous-mêmes. »

8. « Ce même homme, supérieur, selon moi, dans ses jugements sur l'esprit et sur les productions de l'esprit, à dix mille autres juges, m'a écrit quelques lettres précieuses sur la physiognomonie. Je lui demande la permission d'en citer un passage :

« Je place au rang des lois éternelles celle, que la première impression est la seule vraie (supposé que le jour et le point de vue soient les véritables). Pour soutenir cette proposition, il me suffit d'ajouter que j'ai la croyance du fait, et que je m'en rapporte à la croyance des autres. Un homme qui m'apparaît pour la première fois (et qui m'affecte) est pour moi, être sensible, ce que l'image du soleil peut être pour un aveugle-né, et qui recouvre la vue. »

9. « *Rousseau* a raison, quand il dit de *D**** : « Cet homme me déplaît, et cependant il ne m'a fait aucun mal. Avant qu'il en vienne là, je dois rompre avec lui. »

10. « La physiognomonie est aussi nécessaire à l'homme (et aussi naturelle) que le langage. »

H. *Passages tirés de la Bible.*

(a) *David.*

« Tu as mis devant toi nos iniquités, et devant la clarté de ta face nos fautes cachées. (*Psaume* LXXXIX, 8.) Vous, les plus brutaux d'entre le peuple, prenez garde à ceci ! Et vous, fous, quand serez-vous entendus ?

Celui qui a planté l'oreille, n'entendra-t-il point? Celui qui a formé l'œil, ne verra-t-il point? Celui qui reprend les nations, celui qui enseigne la science aux hommes, ne tancera-t-il point? (*Psaume* XCIII, 8, 9, 10.) »

(b) *Jésus-Christ.*

1. « Qui est celui d'entre vous qui, par son souci, puisse ajouter à sa taille une coudée? Pourquoi donc êtes-vous en souci du reste? Cherchez, premièrement, le royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront données par-dessus. (*Matth.*, VI, 27, 28, 33.) »

2. « L'œil est la lumière du corps : si donc ton œil est simple, tout ton corps sera éclairé; mais si ton œil est mauvais, ton corps sera ténébreux : si donc la lumière qui est en toi n'est que ténèbres, combien seront grandes ces ténèbres-là! (*Matth.*, VI, 22, 23.) »

3. « Il y a des eunuques qui sont ainsi nés du ventre de leur mère; il y a des eunuques qui ont été faits eunuques par des hommes; et il y a des eunuques qui se sont faits eunuques eux-mêmes pour le royaume des cieux. (*Marc*, XIX, 12.) »

4. « Ecoutez et entendez. Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme; car, ce qui entre dans la bouche n'entre point dans le cœur, mais au ventre, et sort dehors au retrait, purgeant toutes les viandes; mais ce qui sort de la bouche sort du dedans, et souille l'homme. (*Matth.*, XV, 10, 11. *Marc*, VII, 18, 23.) »

5. « Ce qui est haut devant les hommes, est abomination devant Dieu. (*Luc*, XVI, 15.) » « Vous paraissez justes par dehors aux hommes, mais au-dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité. (*Matth.*, XXIII; 28.) » « Insensés, celui qui a fait le dehors n'a-t-il pas fait aussi le dedans? (*Luc*, XI, 40.) »

6. « Vous jugez selon la chair; moi, je ne juge personne. (*Jean*, VIII, 15.) »

(c) *Saint Paul.*

1. « Un peu de levain fait lever toute la pâte. (*Gal.*, V, 9.) »

2. « Ce que l'homme aura semé, il le moissonnera aussi; c'est pourquoi celui qui sème à la chair moissonnera aussi de la chair la corruption; mais celui qui sème à l'esprit moissonnera de l'esprit la vie éternelle. (*Gal.*, VI, 7, 8.) »

3. « La folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes; car, mes frères, vous voyez votre vocation; que vous n'êtes pas beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles; mais Dieu a choisi les choses faibles de ce monde pour rendre confuses les fortes, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui. (1 *Cor.*, I, 25, 29.) »

4. « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit, qui est en vous, et que vous avez de Dieu? (1 *Cor.*, VI, 19.) Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira; car, le temple de Dieu est saint, et vous êtes ce temple. (III, 17.) Ne détruis point celui pour lequel le Christ est mort. (*Rom.*, XIV, 15.) »

5. « O homme, qui es-tu, toi qui contestes contre Dieu? La chose formée dira-t-elle à celui qui l'a formée : Pourquoi m'as-tu ainsi faite? Le potier de terre n'a-t-il pas la puissance de faire, d'une même masse de terre, un vaisseau à honneur, et un autre à déshonneur? (*Epître aux Romains*. chap. IX.) »

L'application de toutes ces vérités bibliques à la physionomie humaine, est à la fois intéressante et instructive.

(d) *Passages de la Bible pour servir de consolation à ceux dont la physionomie s'est détériorée par leur propre faute.*

« Le père des esprits de toute chair tient tes reins en sa puissance; il t'a enveloppé au ventre de ta mère. (*Psaume*, CXXXIX, 27.) Je suis l'Eternel, le Dieu de toute chair; y aura-t-il rien qui me soit difficile? (*Jérémie*, XXXII, 27.) Il fait ce qui lui plaît, tant dans l'armée des cieux que parmi les habitants de la terre; et il n'y a personne qui empêche sa main. (*Daniel*, IV, 35.) Sans doute, tu ne peux faire blanc ou noir un seul cheveu de ta tête. (*Matth.*, V, 36.) Mais, ce qui est aussi impossible que de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille, est pourtant possible à Dieu. (XIX, 24, 26.) Les jeunes gens se lassent et ne travaillent; même les jeunes gens d'élite trébuchent lourdement. Mais ceux qui s'attendent à l'Eternel, reprennent de nouvelles forces; les ailes

leur reviennent comme aux aigles; ils courront et ne se travailleront point; ils marcheront et ne se lasseront point. (*Isaïe*, XL, 30, 31.) Toute nature de bêtes sauvages et d'oiseaux, de reptiles et de poissons de mer, se dompte, et a été domptée par la nature humaine. (*Jacques*, III, 9.) Lui, qui peut faire naître, des pierres mêmes, des enfants à Abraham! (*Matth.*, III, 9.) Qui a fait la bouche de l'homme, ou qui a fait le muet, ou le sourd, ou le voyant, ou l'aveugle? n'est-ce pas moi? l'Eternel? (*Exode*, IV, 11.) Celui qui a formé le cœur de l'homme, et qui connaît ses œuvres, te lavera, et tu seras plus blanc que la neige. (*Psaume*, L, 9.) Il conduit les cœurs des rois et des sujets, comme des ruisseaux, partout où il veut.... Le Seigneur est ta force, et il donne à tes pieds la vitesse de la biche.... Il ôte le cœur de pierre, et met en place un cœur de chair.... Il ne coud point une pièce de drap neuf à un vieux vêtement, et ne met point le vin nouveau dans de vieux vaisseaux. (*Marc*, II, 21, 22.) Il émonde le sarment qui porte des fruits, afin qu'il porte plus de fruit. (*Jean*, XV, 2.) Il nettoie son Eglise, afin qu'il se la rende glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni autre chose semblable. (*Ephes.*, 5, 27.) Et celui qui vous nettoie est un homme qui fut semblable en toutes choses à ses frères, afin qu'il fût un souverain sacrificateur, miséricordieux et fidèle. Et, parce qu'il a souffert étant tenté, il est puissant aussi pour secourir ceux qui sont tentés. (*Hébr.*, II, 17, 18.)

I. *Passages tirés du traité sur les tempéraments, par* Kaempf.

1. « Ne serait-il pas de la physiognomonie comme du miroir d'une femme laide? » Et d'une belle femme, ajouterai-je.... Le sage consultera un miroir pareil, et s'efforcera de corriger ses défauts. Le sot se détournera après s'être contemplé, et restera ce qu'il était avant. » Si, après s'être considéré lui-même, et s'en être allé, il a aussitôt oublié quel il était, c'est une nouvelle preuve de sa folie. (*Jacques*, I, 24.) »

2. « Chaque tempérament, chaque caractère a son bon et son mauvais côté; celui-ci a des dispositions que celui-là n'a point. Tous ne possèdent pas une portion de bien égale. L'or a plus de valeur que la monnaie blanche; et cependant nous nous passons plutôt de celui-là que de celle-ci. La tulipe plaît par sa beauté; l'œillet excite et flatte l'odorat; l'absinthe, plante sans apparence, et désagréable par le goût et l'odeur, est plus salutaire que les deux premières. Et, de cette manière, chaque chose contribue pour sa part à la perfection du tout. »

« De même que le corps est composé de plusieurs membres, qui tous ont des opérations différentes, de même aussi plusieurs d'entre nous ne font qu'un seul corps, et chacun a reçu des dons différents. Si le pied disait : Je ne suis pas la main, ne serait-il pourtant pas du corps? Si tout le corps était l'œil, où serait l'ouïe? Et ainsi du reste. L'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai que faire de toi. Les membres que nous estimons les moins honorables au corps, nous les ornons avec plus de soin. Dieu a apporté ce tempérament dans notre corps, qu'il a donné plus d'honneur à ce qui en manquait, afin qu'il n'y ait point de division au corps, mais que les membres aient un soin mutuel les uns des autres. (1 *Cor.*, XII, 14-25.) »

L'œillet ne doit pas prétendre à être tulipe, ni le doigt à être œil. Que le faible ne veuille pas sortir de sa sphère pour s'élancer dans la sphère du fort Chacun a sa propre sphère, comme sa propre conformation. Vouloir sortir de sa sphère, c'est vouloir transplanter sa tête sur un autre corps.

3. « On assure que l'activité inhérente à notre nature ne permet pas que, dans l'espace révolu de moins d'une année, il reste je dirais presque une seule particule de votre ancien corps. Cependant malgré les changements les plus considérables que subit notre corps par les variations de l'air et des aliments, nous ne remarquons aucun changement dans notre caractère. La différence de l'air et de la manière de vivre ne dénature point le tempérament. »

Les fondements de notre caractère sont plus profonds que tout le reste, et, pour ainsi dire, indépendants de toute influence de hasard. Il paraît que nous sommes d'une tissure spirituelle, immortelle, dans laquelle est enlacé tout ce qu'il y a en nous de visible, de corruptible et de passager.

4. « Un statuaire peut tailler un morceau

de bois dans la forme qu'il lui plaît ; il en fera un Esope, ou un Antinoüs ; mais il ne changera jamais la nature inhérente du bois. » (*Mémoires pour servir à l'histoire de Brandebourg.*)

La sagesse la plus élevée et la plus utile dont la nature humaine soit capable, est de savoir reconnaître et distinguer la matière fondamentale de l'homme. Car la connaissance de cette matière est indispensable à celui qui désire la manier.

5. « Certaines gens ont naturellement quelque chose de si grand et de si noble dans le regard, qu'ils inspirent le respect dès le premier abord : ce n'est point une dure contrainte qui donne cet air de grandeur ; il est l'effet d'une force cachée, qui assure à ceux qui l'ont une supériorité décidée sur les autres. Quand la nature imprime sur le front de quelqu'un cet air de grandeur, elle le destine par-là même au commandement ; vous sentez en lui un pouvoir secret qui vous subjugue, et auquel vous devez céder, sans savoir pourquoi. Avec cet extérieur de majesté, on règne en souverain parmi les hommes. (*Oracle de Gratien, maxime* XLII.)

6. » Il n'y a que quatre espèces principales de regards, qui sont toutes très différentes les unes des autres, à savoir : le regard vif, l'endormi, le fixe et le vague. »

Pour mettre à l'épreuve les propositions générales, on n'a qu'à les appliquer à des cas particuliers. Pour déterminer avec facilité ce qu'il y a de vrai ou de faux, de précis ou de vague dans une assertion physiognomonique quelconque, il suffit d'en faire l'application immédiate à un visage connu, à celui d'un ami ou à celui d'un ennemi. Faisons-en l'essai sur l'assertion que je viens de citer et nous trouverons certainement nombre de regards qui ne se laisseront pas comprendre sous ces quatre dénominations principales : par exemple le regard lumineux, qui diffère prodigieusement du regard ardent, et qui n'est pas aussi fixe que le regard mélancolique, ni aussi vague que le regard sanguin. Il y a même un certain regard qui est à la fois très rapide et très fixe, et qui, si j'ose m'exprimer ainsi, fixe et en même temps perce son objet. Ou même il y a des regards à la fois calmes et actifs, sans être ni colères, ni flegmatiques. Je préférerais, pour ma part, une des divisions suivantes : les regards qui donnent et ceux qui prennent, et ceux qui à la fois donnent et prennent ; ou bien les regards intensifs et les extensifs, les attractifs, les répulsifs et les indifférents ; les regards tendus, les relâchés, les forcés ; les regards frappants et les peu frappants ; les tranquilles, les permanents et les paresseux ; les ouverts et les fermés ; les simples et les composés ; les droits et les confus ; les regards froids et les amoureux ; les mous et les fermes ; les hardis, les sincères, etc.

LVIII. Des figures idéales des anciens, de la beauté naturelle et de l'imitation.

L'art n'a jamais rien inventé ni rien achevé de plus noble, de plus sublime et de plus pur que les statues grecques des beaux siècles de l'antiquité. C'est là une vérité généralement reconnue, et que nous pouvons accepter comme telle. Mais dans quelle source les anciens ont-ils puisé cette beauté sublime, et, comme on dit, surhumaine ? La réponse à cette question est double : ou bien leurs conceptions idéales étaient plus élevées que les nôtres, leur imagination savait créer des êtres humains plus parfaits ; leurs ouvrages enfin étaient les produits originaux d'un génie plus noble et plus poétique ; ou bien la nature qui les entourait était plus parfaite que la nôtre, et plus capable de donner à leur imagination le ton nécessaire pour reproduire dignement des modèles aussi distingués. Ainsi donc, les uns regardent les chefs-d'œuvre des anciens Grecs comme autant de nouvelles créations, tandis que les autres les considèrent comme les imitations poétiques d'une plus belle nature.

Quant à moi, j'embrasse cette dernière opinion, car, je suis entièrement convaincu que c'est la mieux fondée. La question dont il s'agit est fort importante, et mériterait d'être développée et résolue par une plume plus savante que la mienne. Elle me paraît d'ailleurs susceptible de démonstration autant que quelque question que ce puisse être.

Qu'il me soit permis seulement de faire ici une réflexion, que je soumettrai à l'appréciation de tous les penseurs : l'homme ne

saurait, nulle part, rien créer en entier, et d'une manière absolue. C'est un privilége particulier, éternel, que l'Etre de tous les êtres s'est réservé à lui seul. Lui seul possède le pouvoir d'appeler les choses qui n'existent point, tout comme si elles existaient déjà. L'imitation appartient seule à l'homme; voilà son pouvoir, son étude, voilà sa sphère et sa vie tout entière, voilà sa nature et son art. Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, tout ce qu'il fait, il le fait par imitation; ses moindres productions, comme ses œuvres les plus élevées, ne sont que des copies, quand même elles auraient toute l'apparence d'œuvres originales, de travaux de sa façon, de productions de son esprit. Aucun homme ne se crée sa langue; car toute langue est imitation; aucun homme ne crée une écriture; car, toute écriture est imitation; aucun homme ne crée des images; car toute image est imitation.

L'enfant d'un Français apprend le français; l'enfant d'un Allemand apprend l'allemand. Chaque élève d'un peintre imite, avec plus ou moins de bonheur, la manière ou le style de son maître.

On pourrait prouver par induction, et de la manière la plus parfaite, la plus irrécusable, que chaque peintre a copié son maître, que chaque maître a copié la nature qui l'entourait, le siècle où il vivait, ou bien qu'il s'est copié lui-même. Il en est de même en sculpture, en littérature et en morale publique. Ce qu'on appelle la manière particulière, le caractère original d'un génie, qu'il excelle dans les arts, dans les sciences, ou qu'il se distingue par ses vertus publiques, n'est autre chose que l'imitation du héros qu'il s'est choisi pour modèle, imitation qui subit nécessairement l'influence de la situation particulière où il se trouve placé lui-même.

Les beaux ouvrages de l'art et de la littérature sont, par conséquent, toujours le cachet authentique et le gage certain, d'un côté, de prototypes encore plus beaux, d'une nature encore plus belle; et, de l'autre côté, d'un œil fait pour être frappé et transporté par ces beautés. Le génie, sans un monde sensible dont il soit affecté, ressemble à l'œil privé de lumière, à la femme séparée de l'homme. Le génie prend le ton de son siècle, tout comme il lui donne le sien. Il ne fait que lui rendre, après les avoir fondus et transformés, les matériaux qu'il en a reçus. Quels sont ces esprits sans profondeur, ces prétendus philosophes de profession, qui voudraient nous persuader que les artistes grecs n'aient point imité la nature, qu'ils n'aient point puisé leurs ouvrages dans le monde réel et matériel qui les environnait, et qui affectait immédiatement leurs sens, mais que ces œuvres soient leurs propres créations, les créations de leur imagination, plus heureuse que la nôtre, faites, pour ainsi dire, d'après les apparitions d'un monde supérieur? — Mais, dans ce cas, ces artistes surhumains, divins, capables de créer par eux-mêmes et sans le secours d'un monde réel en-dehors d'eux, ces hommes si favorisés, si extraordinaires, n'ont pu avoir eux-mêmes, je le suppose, une conformation ordinaire et commune? Car, il est bien certain qu'une caricature de Hogarth ne saurait jamais produire un Apollon. Supposition aussi absurde et ridicule que l'hypothèse dont elle est résultée. Parlons sérieusement : vous me demandez « d'où sont sorties ces apparitions idéales, ces beautés sans corps d'un monde spirituel? » D'où, si ce n'est du même lieu d'où sortent les rêves de tous les rêveurs, comme les œuvres de tous les gens éveillés? c'est-à-dire du monde qui entourait ces anciens artistes, des maîtres qui étaient venus avant eux, de leur propre organisation, affectée de telle ou telle façon par chacune de ces influences. « Mais, continuerez-vous à m'interroger, pourquoi ces apparitions leur sont-elles venues de préférence à nous autres modernes? » Uniquement, vous répondrai-je, parce qu'ils étaient entourés de formes plus belles que les nôtres, et que nous sommes bornés aux statues et aux simples images de ces formes; parce que les Grecs, plus heureux que nous, trouvaient à chaque pas et portaient sur eux-mêmes la beauté humaine leur servant de modèle, à l'instar de *Charles Maratte*, qui n'avait qu'à contempler sans cesse la beauté de sa fille, purifiée et agrandie par son amour paternel, pour donner naissance à ses célestes tableaux de la sainte Vierge. « Cette beauté nationale des Grecs, d'où vient-elle? » — Demandez à celui qui l'a créée, ou plutôt attribuez-la au climat, à leur manière de vivre, à leur heureuse éducation!

Il suffit d'avoir touché le seuil de la phi-

losophie pour connaître cette vérité sans contestation, « qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait passé par les sens. » Lieu commun, on ne peut plus rabattu, je le sais bien, mais qui n'en est pas moins d'une vérité éternelle. Tout idéal, quelque haut qu'il soit placé au-dessus de notre art, au-dessus de notre imagination et de notre conception, n'est cependant autre chose que la fusion de ce qui a été aperçu dans la réalité ! Toujours et à jamais l'art se règle sur la nature seule, et ne fait que reproduire les choses déjà vues ou entendues. Il n'est que l'écho, harmonieux ou non, de nos aperçus et des sensations qu'ils font naître en nous.

Loin de créer des beautés idéales sans le secours de la nature, je soutiens hardiment que l'art n'y réussit pas, même en suivant la nature comme modèle. Paradoxe effroyable, et qui ne manquera pas de révolter contre moi nos peintres, nos sculpteurs, et nos poètes. Cependant je proteste que ce n'est pas l'amour de la singularité qui me le fait avancer, comme nous le reprochent incessamment, et de tout temps, ceux qui n'ont rien de singulier à dire eux-mêmes, habitués qu'ils sont à répéter respectueusement, et à copier servilement tout ce qui a été dit ou écrit avant eux. Je suis certain de mon fait, et je suis convaincu de soutenir une vérité, en disant que c'est uniquement par convention qu'on déclare un tableau idéal, le tableau le plus idéal, plus beau que la nature. L'art est et restera toujours au-dessous d'elle.

Ce que nous appelons la beauté idéale chez les anciens, peut bien nous paraître idéal à nous. Mais pour eux ce n'était probablement qu'une imitation faible et peu satisfaisante de la nature.

De tout ce que je vois autour de moi, je conclus à ce que les anciens ont dû voir autour d'eux, et la nature d'aujourd'hui me fait juger de la nature d'autrefois. Un peu mieux, un peu plus mal, peu importe. La nature de l'homme, ainsi que ses principales formes, reste toujours la même. Eh bien! qu'aperçois-je en jetant autour de moi mes regards? J'aperçois que, de tous nos peintres, de tous nos sculpteurs, et de tous nos artistes, il n'en est pas un seul qui atteigne la nature, tant s'en faut qu'il l'embellisse. L'un fait mieux que l'autre, que beaucoup d'autres, il produit une œuvre plus belle que de coutume. Cela est possible, et cela m'explique pourquoi on parle sans cesse de beautés idéales; mais cette œuvre tant vantée dépasse-t-elle, que dis-je? atteint-elle seulement en beauté la nature réelle, c'est-à-dire la belle nature? Cette distinction est importante. Si on l'avait faite, on aurait échappé peut-être à une immense erreur. Pour avoir embelli la nature vicieuse, on s'est imaginé qu'on pouvait l'embellir encore lorsqu'elle brille déjà dans toute sa beauté. En effet, effacer çà et là une difformité, ajouter un trait énergique, adoucir une ligne trop dure, rétablir la proportion d'un membre, voilà ce que vous saviez faire, vous, peintres, et vous, sculpteurs. J'en conviens sans peine, et je voudrais seulement que vous ne le fissiez pas si souvent sans art et sans jugement. A force de règles et de manière, combien de visages n'avez-vous déjà pas dénaturés? des visages qui, malgré toutes vos règles factices, avec ces traits plus hardis, avec ces enfoncements et avec tous ces vices de conformation, auxquels vous vous empressez tant de porter remède, auraient été bien plus agréables, bien plus expressifs que toutes vos copies fardées et *enjolivées*.

Mais en supposant même que vous procédiez avec sagesse et intelligence, en supposant que vos corrections soient conformes à l'esprit de la physionomie à laquelle vous les apportez (entreprise bien difficile pourtant et qui demande une étude profonde et persévérante de l'homme), qu'en faut-il conclure? Est-ce peut-être que vous savez ajouter à la beauté de la belle nature? Erreur, messieurs! Vous n'êtes pas seulement en état d'embellir la nature inanimée, et, par conséquent, bien moins encore la nature vivante; vous ne rendrez jamais ni le luisant d'une belle armure, ni les grâces d'une chevelure blonde et flottante, et, par conséquent, bien moins encore le feu du regard animé ou la majesté de toute la tête. Il arrive fort souvent, en effet, que des productions de l'art semblent être au-dessus de celles de la nature. Mais c'est que nous n'avons pas sous les yeux ces dernières. Ainsi, bien des gens se sont extasiés devant les draperies de *Rigaud*, ou les armures de *Rembrandt*,

qu'ils ont trouvées, les unes et les autres, d'une beauté naturelle; tandis que ces deux maîtres trouvaient insupportables ces mêmes productions tant qu'elles étaient en présence des modèles.

N'existe-t-il pas, en effet, beaucoup de figures qu'on reconnaît inimitables et impossibles à atteindre, soit avec le burin, soit avec le crayon ou le pinceau? Je ne parle pas même de les dépasser. Eh bien! quelle sorte de figures est-ce? Les laides ou les belles? Les sottes ou les intelligentes? On réussira peut-être à faire un portrait plus beau que la figure, même belle, qui sert de modèle, et dès lors on dira qu'on a embelli la nature. Mais non, mon bien-aimé artiste, ce n'est jamais ce bel original que vous pourrez embellir: car ce beau portrait, que vous y substituerez peut-être, ne sera jamais que la copie imparfaite d'une belle nature, différente de celle que vous avez sous les yeux; ou ce sera, tout au plus, l'imitation d'un modèle plus beau que vous aurez eu présent à l'esprit. Ainsi, tout ce qui passe pour original n'est, au fond, que copie modifiée par les idées habituelles de l'artiste, c'est-à-dire par les sensations qu'il a éprouvées précédemment, et qu'il s'est rendues si familières, qu'il n'a plus besoin, pour les reproduire, des objets qui les avaient fait naître auparavant. Et il résulte, de tout ceci, que les productions des anciens n'étaient également que des copies, et très certainement des copies fort imparfaites de la nature ou d'autres chefs-d'œuvre, qui cependant, à leur tour, n'avaient pas atteint la perfection de la nature.

Chez les anciens, la nature était plus belle qu'elle ne l'est chez nous. C'est une vérité qu'on peut démontrer en tout sens, d'une manière invincible. Et les anciens artistes étaient tout aussi éloignés de saisir leur belle nature que nos artistes modernes les plus distingués sont éloignés de rendre notre nature moins parfaite.

J'ai dit qu'on ne saurait pas même rendre la belle nature dans son état de repos..... Donnez au plus habile dessinateur la simple silhouette d'une beauté très élevée; et quoi de plus simple que le seul contour extrême d'un profil? Dix fois il l'essaiera, et à peine une fois saisira-t-il cette ligne; et, lors même qu'il l'aura saisie, il se sera toujours écarté du modèle au moins de la largeur d'un cheveu. Mais cet écart est d'une extrême importance, quant à la beauté. Ce sont précisément ces minimes différences du plus au moins qui font le désespoir de l'artiste. Or, s'il ne peut pas même saisir complétement la ligne la plus simple de la beauté, que sera-ce de toute une surface, d'une surface ombrée, d'une figure arrondie, d'un coloris nuancé, d'une beauté vivante et animée?

Combien de maîtres ont déjà copié l'Apollon, la Vénus, et le torse d'Hercule. Qui, dans le nombre, les a jamais surpassés? Qui les a jamais égalés? Cependant, ce ne sont là que des statues immobiles. Quelle différence, en comparaison d'un visage animé qui n'a pas un instant de repos, qui est toujours en mouvement, toujours agité intérieurement et extérieurement! Comprend-on enfin que les Grecs n'ont jamais cru eux-mêmes leurs œuvres idéales, si hautement célèbres? Elles sont idéales pour nous, en vérité, pour nous dont la nature est amoindrie et dégradée; pour eux, c'étaient des copies, et non-seulement des copies, mais les caricatures de cette nature qui les environnait, des caricatures, si l'on comparait leurs prétendues créations, trait pour trait, aux originaux qui leur servaient de modèles.

Tous les contours de l'art, fussent-ils dessinés par une main d'ange, sont, par leur nature, fixes et immobiles, tandis que la nature vivante et animée est toujours en mouvement, toujours doucement agitée, toujours flottante, toujours consolante. Le dessin suppose un point fixe, pour ne pas dire un moment fixe; et, dans la nature, il n'y a pas de point fixe. Ainsi la meilleure copie n'est, par elle-même, qu'une suite de moments qui n'ont jamais coexisté dans la réalité; donc elle n'est jamais vraie, jamais naturelle; elle est tout au plus une approximation de la nature. Encore une fois, la silhouette exacte d'un visage humain est déjà physiquement impossible, et on prétendra créer un idéal! En faut-il davantage pour vous montrer, avec la dernière évidence, qu'*idéaliser* une œuvre n'est, au fond, que reproduire certaines sensations de beautés qui nous ont précédemment affectés, puis imiter ces beautés, et les fondre en une seule

forme, en un seul tout, que l'art nous fait paraître homogène.

Ainsi donc, la race des Grecs était plus belle, elle était meilleure que la nôtre; et, la génération humaine, de nos jours, est bien dégradée!

» Mais, ces mêmes Grecs, n'étaient-ils pas des païens aveugles? et nous, nous sommes des chrétiens éclairés par la foi : » Je serais curieux de voir l'imbécile qui pourrait me faire une pareille objection. Si on la faisait, ce serait, à coup sûr, par malice ou par plaisanterie. Je veux pourtant y répondre pour l'amour des gens simples, droits, et qui cherchent la vérité.

Le christianisme agit de la même manière que son divin auteur, le Christ. Il ne donne point des yeux à celui qui n'en a pas, mais il donne la vue aux yeux des aveugles. Il ne crée point les oreilles, mais il fait que les oreilles sourdes entendent. Il est l'esprit, la vie, la force de chaque corps, de chaque vase, conformément à leur organisation et au degré de susceptibilité qu'ils possèdent. Il embellit tout, selon les dispositions intérieures et individuelles de chaque sujet sur lequel il étend son action. Donc, les païens « aveugles, » en vertu de leurs dispositions, de leur organisation et de leur conformation, peuvent avoir reçu, de la volonté libre et impénétrable du Créateur, une forme beaucoup plus belle que la nôtre. D'ailleurs, j'avoue que plusieurs de ces facultés, les plus dignes de l'homme, dont le développement n'appartenait qu'au christianisme, n'ont jamais été développées chez les païens.

Mais, après tout, devons-nous tant nous récrier sur notre foi, sur ce christianisme, qui doit tout embellir? Distinguons entre le fard et la beauté. C'est l'intérieur, c'est le sentiment, c'est le bon emploi des facultés qui donne de la beauté et de la noblesse à la forme humaine. Et, ne faut-il pas avouer que beaucoup des païens de l'antiquité suivaient les lumières de leur raison avec bien plus d'intégrité que nous autres chrétiens du dix-huitième siècle ne suivons les lumières de notre religion? Ah! si les sublimes vérités du christianisme leur avaient été révélées, avec quel empressement ils les auraient accueillies! S'ils avaient connu Jésus-Christ, avec quels transports de reconnaissance et de joie ils lui auraient rendu hommage! Qu'on me pardonne cette digression. Quelque critique empesé me tancera peut-être, et me demandera, d'un ton sévère, « ce que fait à tout propos le nom de Jésus-Christ dans un essai sur la physionomie. « Ote-toi de mon soleil, » voilà ce que je lui répondrais.

Oui, le genre humain est dégénéré; tout le prouve, et je le dis à regret. Nous ne sommes plus que le rebut des temps passés; une génération corrompue, qui conserve à peine le vernis de la vertu. La religion n'est qu'un vain mot, le christianisme est un jeu. Encore ne sentons-nous pas notre dépravation; nous ne rougissons pas de notre difformité; nous voyons avec indifférence nos corps et nos traits dégradés par le vice. Cet endurcissement est le comble de la corruption, c'en est la plus forte preuve.

Quant à ceux qui ne veulent point entendre parler de religion, qu'ils écoutent une seule proposition. C'est de comparer deux effets constants, afin de pouvoir en comparer les causes entre elles. Qu'ils jugent entre la littérature allemande de nos jours et l'ancienne littérature grecque.

En vérité, je commence à m'impatienter, et je me reprocherais d'ajouter de nouvelles preuves en appui de l'opinion que nous défendons.

Résumons.... La haute beauté des œuvres antiques est un monument éternel d'une nature plus belle chez les anciens que chez les modernes. Cette nature, ils ne l'ont pas surpassée : ils ne l'ont pas même atteinte. L'artiste ne crée pas autrement ses ouvrages que chaque homme ne crée la langue qu'il parle; chaque peintre, chaque artiste n'est guidé, évidemment, que par la nature vivante qui l'entoure, ou par les chefs-d'œuvre qu'il prend pour modèles. Aussi est-il très facile d'expliquer le style et la manière de chacun. Ils portent la physionomie de son siècle, et souvent la sienne même. Ses œuvres idéales et ses caricatures sont un éloge exalté ou une critique outrée de son âge; et, en prenant un juste-milieu entre les deux, on pourrait facilement déterminer le caractère du peintre et celui de son siècle. Les objets qui l'entourent excitent son esprit et son imagination, les touchent, les nourrissent et les

forment. Il pourra dépasser le bel art, mais non la belle nature de son temps.

Cette matière, que je n'ai fait qu'effleurer, mériterait, à coup sûr, d'être approfondie et complétement développée. C'est une question qui entre profondément dans le cœur même de l'humanité. La poésie, l'éloquence, l'architecture, les beaux arts, que dis-je? la morale et la religion y gagneraient infiniment, si l'on parvenait à établir clairement la distinction de l'idéal et de la copie, de la création et de l'imitation. Qu'on me nomme quelque chose dans la nature humaine qui ne soit ou idéal, ou imitation, ou caricature?

LIX. Des mains.

Les mains des hommes sont aussi diverses et aussi dissemblables que leurs visages. C'est une vérité fondée sur l'expérience, et qui peut se passer de preuves.

De même qu'on ne rencontrera jamais deux visages parfaitement ressemblants, de même il est impossible de jamais trouver chez deux personnes différentes deux mains qui se ressemblent parfaitement.

La ressemblance des mains est en proportion de la ressemblance des figures.

Il n'existe pas moins de diversité dans les parties du corps que dans les caractères; et le même principe préside à la différence des uns et des autres.

D'après des expériences positives, cette diversité de caractère se montre très particulièrement dans les mains.

On se permet d'en douter, et cela prouve encore combien, en général, on a peu l'habitude d'observer.

Cette diversité des mains s'étend à l'infini, suivant leurs rapports, leurs proportions, leurs changements réels ou possibles. Leur volume, leurs os, leurs nerfs, leurs muscles, leur carnation, leur couleur, leurs contours, leur position, leur mobilité, leur tension, leur repos, leur proportion, leur longueur, leur rondeur : tout offre des distinctions sensibles et palpables.

Il est frappant que chaque main, dans son état naturel (c'est-à-dire en exceptant les accidents extraordinaires), est dans la plus parfaite analogie avec le reste du corps. Les os, les nerfs, les muscles, le sang et la peau de la main, sont évidemment la continuation des os, des nerfs, des muscles, du sang et de la peau des autres parties du corps.

C'est une vérité qu'un enfant peut concevoir, et qui ne devrait pas vous arrêter; cependant, je suis forcé de la développer; car, c'est sur elle que repose tout le mystère de la physiognomonie de la main, mystère dont on a tant l'air de s'étonner et de se moquer.

Une main ne convient qu'à ce corps auquel elle appartient, et non à un autre. Cela est fort aisé à vérifier : choisissez une main; comparez-la avec mille autres mains; et, dans ce grand nombre, il n'y en aura pas une seule qu'on puisse substituer à la première.

Mais, dira-t-on, les peintres et les sculpteurs composent pourtant des formes homogènes, auxquels ils rapportent des parties détachées de différents côtés, ou dans l'idéal, ou dans la réalité.

Votre objection prouve précisément le contraire de ce qu'elle est destinée à prouver.

D'abord, il me semble qu'il y a beaucoup à rabattre à cette prétendue homogénéité. Qui en sera le juge? Je pense que, si quelqu'un a ce droit, ce doit être le physiognomoniste, lui qui, si souvent, a intimement senti, analysé et décomposé l'harmonie des différentes parties du corps. Eh bien! ce même physiognomoniste regrette souvent, dans les œuvres de l'art, l'absence de cette homogénéité, tandis qu'il y remarque avec peine les associations les plus hétérogènes. Mais il est des productions, bien certainement, auxquelles on ne saurait refuser le mérite de l'homogénéité. Dans ces productions, il n'y a pas, en effet, de rapportage; mais elles sont loin, pour cela, d'être idéales. Ce sont des copies passables, faites d'après un original bien homogène, ou composées de pièces analogues, que l'artiste a dû, non pas rapporter en effet, mais toujours disposer, ajuster et déguiser avec assez d'art pour produire, au moins jusqu'à un certain point, un ensemble qui pût passer pour homogène.

Il reste toujours certain, et non-seulement certain, mais clair et évident, qu'il n'est pas

possible, dans les ouvrages de la nature, d'ajouter par exemple une main ou un doigt au tronc de la main, de manière à ce qu'ils puissent être regardé comme sa continuation. Un pareil rapportage n'échappera à personne. Je ne veux point examiner la question, si l'art, qui ne saurait être autre chose que l'imitateur de la nature, est plus intelligent que son modèle. L'art, dont les opérations essentielles consistent à tailler, à tronquer et à raccommoder; l'art, dis-je, a beau colorier et plâtrer ses copies; le plus qu'il pourra obtenir, c'est de nous laisser quelque illusion sur ce travail d'emprunt. La nature travaille intérieurement, l'art extérieurement. La nature agit sur tous les points; l'art borne son action à un seul. La nature embrasse l'ensemble tout à la fois; l'art est réduit à la surface, ou plutôt à quelque parcelle de la surface. S'il y a donc quelque chose de caractéristique dans les hommes, en d'autres termes, si les hommes ne se ressemblent pas parfaitement par la conformation et par le caractère, il s'ensuit que la main contribue pour sa part à les caractériser, et qu'elle est, aussi-bien que tout autre trait ou membre, un objet de la physiognomonie, et même un objet très important et très significatif, d'abord parce qu'elle ne peut pas dissimuler, et ensuite à cause de son excessive mobilité.

Je dis que la main ne peut pas dissimuler. En effet, l'hypocrite le plus raffiné, le fourbe le plus exercé, ne saurait altérer ni la forme, ni les contours, ni les proportions, ni les muscles de sa main, ou seulement d'une section de sa main; il ne peut la soustraire aux regards de l'observateur, qu'en la cachant tout-à-fait.

La mobilité de la main n'est pas moins favorable à l'observateur physiognomonique. Il n'y a pas dans tout le corps humain de membre plus mobile et plus articulé : plus de vingt jointures et emboîtures contribuent à la multiplicité de ses mouvements. Cette mobilité extrême révèle non-seulement le caractère physiognomonique de la main, et par conséquent du corps auquel elle se trouve si étroitement liée, mais encore le caractère du tempérament et en grande partie le caractère de l'esprit et du cœur.

La main parle, soit dans le mouvement, soit dans l'état de repos. Dans ce dernier état, elle indique les dispositions naturelles de l'homme, dans le premier, ses passions et ses actions.

Tel le corps entier, telle la main. Le mouvement de celle-ci est déterminé par le mouvement de celui-là.

Ainsi donc la main, ce trésor particulier de l'homme, cette marque de distinction, ce gage de sa noblesse et de son origine, est à son tour l'interprète du caractère humain et l'expression de l'humanité (1).

En parcourant les mains de *West* et de *Van-Dyk*, on fera à cet égard des découvertes vraiment extraordinaires.

Exercices physiognomoniques sur la main.

(a) *Neuf contours de mains.*

Une collection de mains moulées en cire ou en plâtre, avec une description exacte des personnes qui auraient fourni les modèles; quelle excellente école ne serait-ce pas pour le physiognomoniste; et combien il serait facile à un prince de la faire établir! Charles-Auguste de Weimar, et vous, Goëthe, ne donnerez-vous pas l'exemple d'une telle entreprise?

Voici une planche sur laquelle j'aurai peu à dire, parce que toutes les figures qu'elle représente ne sont autre chose que les copies d'autant de dessins, tirés du portefeuille d'un peintre habile.

7. Ce que j'en dirai sera plutôt un sentiment obscur que le résultat d'une recherche consciencieuse; car je ne pense pas en avoir seulement regardé plus de cinq ou six. Toutes ces mains, à l'exception de la 5e et de la 9e, sont des mains de femme; mais ces deux-là même sont d'une délicatesse qui n'appartient qu'à ce sexe.

Il n'y en a pas une dans le nombre, qui marque la brutalité, la violence ou l'impu-

(1) Quoy des mains? nous requérons, nous promettons, appelons, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doutons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, jurons, témoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, méprisons, deffiions, despitons, flattons, applaudissons, bénissons, humilions, moquons, réconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, resjouissons, complaignons, attristons, desconfortons, désespérons, estonnons, escrions, taisons : et quoy non ? d'une variation et multiplication à l'envy de la langue. (*Montaigne*, liv. II, ch. 12.)

dence. Toutes appartiennent à des personnes propres, délicates et distinguées.

Le 1 et le 3 rivalisent avec le 5 pour l'expression d'un cœur pur et noble.

Le 2 paraît plus féminin que le 1 et le 3; cependant il ne semble pas indiquer au même degré que ces derniers une habileté particulière pour les ouvrages de femme.

Le 4 exprime encore plus de délicatesse et moins d'habileté.

5. Je parierais presque que cette main est celle d'un dessinateur d'une extrême netteté, plein de goût, d'élégance et de distinction, mais dépourvu de génie.

6. Cette main ne marque ni grandeur ni petitesse, mais elle indique beaucoup de noblesse et de douceur.

7. Celle-ci paraît annoncer plus de grandeur et de noblesse.

8. Cette main appartient à une femme aussi bonne que tendre et communicative.

9. Ce pourra être la main d'un homme excellent, d'un homme fort poli et fort délicat, mais qui ne serait jamais capable de grandes entreprises.

Si j'avais le désir de dessiner une société d'êtres bons et compatissants, j'en emprunterais pour les mains au moins huit à cette planche.

(b) *Quatorze contours de mains.*

1. Ce dessin paraît être manqué; mais à coup sûr, ce n'est pas là la main d'un homme noble, délicat et sagement actif.

2. Ce n'est pas non plus la main d'un individu grossier; elle appartient au contraire à un homme qui unit le courage à la délicatesse.

3. Cette main annonce un artiste ou du moins un élève de l'art presque sublime. Le contour du pouce offre, à lui seul, ce caractère distingué.

4. Main bien plus commune que la précédente, mais qui pourrait encore être celle d'un artiste; seulement, ce serait un artiste moins délicat, moins élevé que celui dont nous venons de parler.

5. Main d'un homme éloquent, sensé, actif, plein de goût et de facilité.

6. C'est très probablement la main d'un homme flegmatico-sanguin, qui bien certainement manque d'ordre dans ses écritures comme dans son ménage.

7. C'est réellement une main noble et sublime.

8. Celle-ci l'est encore davantage, grâce à la forme effilée des doigts.

9. Contours et position annonçant un homme éloquent, actif et adroit.

10. Cette main est du même caractère.

11. L'homme dont la main a servi de modèle à la présente, n'est, à coup sûr, ni dur, ni coriace, ni envieux, ni roide, ni obstiné.

12. Voici la main d'un homme extrêmement noble, fin et rempli de talents, d'un homme de goût qui aime la propreté dans ses vêtements, et l'ordre dans son ménage.

13. C'est très probablement la main d'un homme très actif, très bon et très laborieux et jouissant d'une excellente santé.

14. La main d'un homme de beaucoup de finesse et de fermeté d'esprit; de la délicatesse sans élévation.

Notes et exercices.

Voici encore quelques exemples de mains.

1° Six silhouettes de mains d'hommes. J'avoue que je ne me sens pas encore la force de donner une caractéristique satisfaisante de mains humaines prises individuellement. Je n'ai jamais pu me procurer un assez grand nombre de dessins de mains exécutés avec exactitude. Vu l'extrême difficulté de ces dessins, je pense qu'après les plâtres, les silhouettes des mains sont encore ce qu'il y a de plus sûr et de plus facile pour le physiognomoniste. Une grande collection de silhouettes, en nous amenant tout naturellement et sans difficulté aucune à l'appréciation des différences si importantes et si prononcées qui existent entre les mains des hommes, doit nécessairement nous donner la conviction intime de cette vérité, que, proportionnellement parlant, les mains sont tout aussi diverses et tout aussi caractéristiques que les visages.

Voici donc six mains droites appartenant toutes à des hommes, et dont les différences résultent surtout de la comparaison des pouces et des contours extérieurs de ces derniers. Elles sont toutes parfaitement en rapport

avec la taille des personnes auxquelles elles appartiennent; et on y reconnaîtra non-seulement la grandeur des corps et de leurs parties isolées, mais aussi les caractères physiognomoniques des visages. Tels les contours des mains, tels les contours des visages. Si les uns sont délicats, les autres le sont également. Nous excepterons les effets produits par un travail excessif ou par des accidents violents, bien que le contour fondamental de la main n'en reçoive pas une altération plus sensible que la modification du crâne causée par les passions. Je me propose de démontrer plus bas ces rapports de la main et du visage d'une manière irrécusable; et qu'en sera-t-il prouvé? Il en sera prouvé, je l'espère, que tout dans l'homme est homogène; qu'à l'instar de Dieu, qui a laissé à toutes ses créatures quelque empreinte de son divin caractère, l'esprit humain se fait reconnaître dans tous les membres du corps humain; enfin que tout est un, que tout est la révélation d'un seul et même principe, et que la racine étant sacrée, toutes les branches le sont également.

J'établirai tout court, et avec une précision consciencieuse les caractères principaux de ces mains tels que je les connais.

1. Cette main annonce beaucoup de talent, et presque du génie. Elle appartient à un profond musicien, rond, ferme et sec, en actions comme en paroles. Sa taille est longue, flottante; son corps, sans contours précis, ne manque pas de chair; son caractère est un peu rude, d'ailleurs fidèle et intègre.

2. Beaucoup de talent pour la musique. La taille un peu plus courte que celle du 1; le corps moins complet et plus silencieux; les contours du visage plats, simples et gracieux.

3. C'est la main d'un jeune homme de beaucoup de talent, d'un goût délicat, d'une stature moyenne et arrondie, et d'une figure presque un peu enflée.

4. Main d'un jeune artiste de beaucoup d'avenir. C'est la plus belle main de toutes, à mon avis. La stature de la personne est oblongue, la figure un peu arrondie.

5. Encore la main d'un jeune artiste de beaucoup d'application, de précision et de concentration. La stature est moyenne. Tous les contours en sont pleins et arrondis, et, pour ainsi dire, moulés.

6. Voici la main d'un jeune homme fort distingué par ses talents, mais rusé et sans délicatesse, d'une petite taille et d'un visage anguleux.

2° Six mains de femmes. Les trois premiers dessins, le 7, le 8 et le 9, exécutés avec un crayon, d'après la chair, appartiennent à la même personne. Elle est grande, bien faite, d'une taille déliée; sa tête est oblongue comme sa stature, et arrondie par le haut, à l'instar des bras et des doigts. Quoique cette personne ne soit autre que ma femme, j'ose dire que ses mains, comme sa figure, indiquent la douceur et la réserve de son sexe, et, de plus, le goût de la propreté, de l'habileté pleine de modestie, et une absence totale de vives passions.

Les trois mains droites qui suivent appartiennent à trois autres femmes.

10—12. Qui n'aperçoit pas aussitôt la différence caractéristique entre ces trois mains et les trois précédentes? Qui ne voit pas qu'il réside dans celles-là bien moins de douceur, de finesse et de délicatesse. Toutes trois appartiennent à des personnes fort intelligentes; celle du milieu est la main d'une jeune fille de treize ans, pleine de talents distingués. Le 10 est plus dur, plus coriace, et cependant plus irritable que le 12. Cette différence entre les deux est frappante, aussi bien dans leurs doigts que dans leur personne et leur caractère. Le 11 annonce une extrême sensibilité, qui est tout-à-fait étrangère au 12.

3° Sept pouces.

La différence de ces pouces est tout aussi frappante pour l'observateur exercé que la différence de forme entre les visages des mêmes personnes auxquelles ces pouces appartiennent. Qu'on me permette de le répéter encore une fois : il est aussi certain qu'un de ces jours on reconnaîtra la forme de visage par le simple pouce, qu'il est facile déjà aujourd'hui à tout dessinateur exercé d'y trouver la longueur du visage.

Le 13 appartient à un homme plein de délicatesse, d'esprit et de bon sens, d'une taille moyenne et d'une chair molle et abondante.

Le 14 à un pianiste très distingué, d'une taille encore moins élancée que la précédente.

Le 15 à ma femme, que nous connaissons déjà.

Le 16 à un enfant fort intelligent, de 13 ans, qui n'est pas précisément beau, mais dont la taille est fort proportionnée, et dont les traits sont d'un dessin aussi sévère que les contours de son pouce.

Le 17 à mon propre petit garçon, qui est d'une taille moyenne, dont les contours sont sévères, dont le caractère est bon et vif, ferme et résolu.

Le 18 n'a qu'une jointure, et ne peut par conséquent pas se plier en arrière. Il appartient à un homme d'une taille oblongue et presque un peu raide, d'ailleurs d'un caractère vif, actif, impressionnable, et pourtant ferme au fond.

Le 19 forme peut-être, à l'exception de quelque ressemblance poétique, le contraste le plus prononcé avec le 13. Il appartient à un homme d'une taille courte, trop petite presque, mais bien faite. Sa tête a quelque chose de large et d'anguleux.

LX. De la physionomie de l'écriture.

« Dans la nature humaine, il n'existe ni contraste ni contradiction véritables. » Cette proposition ne pourrait-elle pas être posée en principes? du moins, ne peut-on pas espérer que la vérité en sera plus généralement reconnue à mesure qu'on avancera davantage dans la connaissance de la nature humaine?

Ce qui est bien certain, c'est qu'aucun membre du corps humain n'est en contradiction avec l'autre, qu'aucune de ces parties ne détruit l'autre, que chacune d'elles est étroitement liée à chacune; qu'elles sont subordonnées les unes aux autres, animées toutes d'un seul et même esprit; que toutes enfin ont la même nature, le même tempérament, bien que cette nature et ce tempérament puissent se produire. Chaque membre porte le caractère de l'ensemble du corps; la nature ne rapporte pas; c'est l'art qui coupe et qui ajoute des pièces. C'est précisément cette totalité, cette homogénéité qui rendent la nature inimitable. Elle crée, elle forme tout d'un seul jet. Du bras elle fait sortir la main, et cela au moment même où le bras est formé; des deux, et simultanément avec eux, elle produit les doigts. La vérité la plus palpable, et pourtant la moins sentie, cette vérité qui constitue le fondement de toute physiognomonie, et qui atteste la signification universelle dans toutes les parties du corps humain; vérité importante, et dont l'évidence, trop peu reconnue, semble être réservée aux siècles futurs, c'est que, d'*un seul membre bien portant, d'un seul contour exact, on peut déduire le corps humain tout entier, et par conséquent tout le caractère.* Ce principe me paraît vrai comme mon existence. Cette vérité restera vérité tant que la nature restera nature....

Sans développer davantage cette idée, ni sans la démontrer davantage, j'oserai faire un pas de plus, et établir, sans crainte d'être contredit, les propositions suivantes:

Tous les mouvements du corps humain se modifient d'après le tempérament et le caractère de l'homme; le mouvement du sage diffère du même mouvement de l'imbécile; la marche et le port du colérique diffèrent essentiellement de la marche et du port du flegmatique; ceux du sanguin, de ceux du mélancolique. C'est, je crois, *Sterne* ou *La Bruyère* qui l'a dit: « Le sage prend son chapeau de l'endroit où il l'a posé, d'une toute autre manière que le sot. »

Puis, de tous les mouvements du corps humain, il n'en est pas d'aussi variés que ceux de la main et des doigts.

De tous les mouvements de la main et des doigts, il n'en est point de plus divers que ceux que nous faisons en écrivant. Le mot le plus simple, et qui est si vite écrit, combien de points, combien de courbes différentes ne renferme-t-il pas?

Il est évident encore que chaque tableau, que chaque figure d'un tableau, et, aux yeux du connaisseur et de l'observateur, chaque trait porte le caractère du maître.

Chaque dessinateur et chaque peintre se reproduit plus ou moins dans ses ouvrages; Comparez *Raphaël* et *Chodowiecki*, *Lebrun* et *Callot*, *George Pens* et *Jean de Luycken*, *Wan-Dyk* et *Holbein;* et, parmi les graveurs, *Drevet* et *Honbracken*, *Wille* et *Van-Schuppen*, *Edelinck* et *Goltzius*, *Albert Durer* et *Lucas de Leyde;* en les rapprochant les uns des autres, vous serez aussitôt convaincu que chacun d'eux a un style à lui propre et s'ac-

cordant parfaitement avec son caractère personnel.

Comparez une estampe de *Wille* avec une estampe de *Schmidt*, et vous ne trouverez pas un seul trait dont le caractère soit parfaitement identique dans les deux.

Que cent peintres, que tous les écoliers d'un même maître dessinent la même figure, que toutes ces copies ressemblent, d'une manière frappante, à l'original; chacune d'elles n'en aura pas moins un caractère particulier, le caractère et la touche de son auteur.

Il suffit d'ouvrir les yeux pour se convaincre de la vérité de ce que nous avançons. Or, cette expression caractéristique des ouvrages de peinture et de dessin, pourquoi n'existerait-elle pas également bien dans ces dessins et ces figures que nous appelons écritures. La diversité des écritures n'est-elle pas généralement reconnue? Que dis-je, les tribunaux eux-mêmes, qui d'ailleurs font très peu de cas de la physiognomonie de l'homme, ne constatent-ils pas celle de l'écriture? Cela veut dire qu'ils supposent, comme très probable, qu'à l'exception de quelques individus fort rares, chaque homme a son écriture propre, individuelle, inimitable, ou qui du moins ne saurait être contrefaite que très rarement et très imparfaitement?

Et cette diversité incontestable des écritures ne serait point fondée sur la différence réelle des caractères humains?

On m'objectera que le même homme, qui pourtant n'a qu'un seul caractère, agit souvent, en apparence du moins, de mille manières différentes. Je réponds à cela que ces actions, si variées qu'elles soient, portent néanmoins toutes la même empreinte, la même couleur, la même valeur. L'homme le plus doux peut se laisser aller à l'emportement, mais son emportement n'appartient qu'à lui seul. Aucun autre homme, doux ou emporté, ne s'emporte précisément comme lui. Sa colère a la même empreinte, la même teinture que sa douceur. Son sang conservera la même mixtion, dans ses moments de fougue comme dans ses moments de calme; ou du moins il ne fermentera jamais au même degré que le sang irrité du colère. Il n'a ni les nerfs, ni la sensibilité, ni l'irritabilité qui constituent l'homme colère. Il en est sans doute de même de l'écriture. Comme un esprit doux peut s'emporter, la plus belle main peut mal écrire; mais cette même mauvaise écriture aura un caractère tout-à-fait différent du griffonnage de celui qui écrit toujours mal. La mauvaise écriture du premier conservera toujours quelque chose de sa belle écriture ordinaire, et l'écriture la plus soignée du dernier se ressentira toujours de son griffonnage ordinaire.

Quoi qu'il en soit, cette diversité de l'écriture d'un seul et même individu, loin d'infirmer ma thèse de l'expression caractéristique des écritures, ne fait que la confirmer. Car cette diversité même prouve que notre disposition d'esprit influe sur notre écriture. Avec la même encre, avec la même plume et sur le même papier, le même homme donnera un tout autre caractère à son écriture, quand il exhale sa colère sur le papier, que lorsqu'il console affectueusement son ami. Contestera-t-on ce fait que la forme d'une écriture nous laisse souvent juger si elle a été tracée avec calme ou avec agitation, à la hâte ou à tête reposée, par un homme solide ou léger, ferme ou inconstant, vif ou pesant? Presque toutes les mains de femmes ne sont-elles pas, en général, plus molles et plus vacillantes que les mains d'hommes?

Plus je compare les différentes écritures qui se présentent à ma vue, et plus j'acquiers la certitude qu'elles sont autant d'expressions, autant d'émanations du caractère de l'écrivain. Mon opinion obtient déjà quelque vraisemblance de ce fait, que chaque nation, chaque pays, chaque ville, prise en entier, et malgré son immense diversité intérieure, a son écriture particulière, dont le caractère général est aussi facile à reconnaître que la physionomie et le caractère des habitants. Tous ceux qui ont des correspondances étendues peuvent se convaincre de la justesse de cette observation. Avec un peu d'esprit d'observation, on jugera souvent, rien que par l'adresse d'une lettre, du caractère du correspondant. (Je ne parle ici que de l'écriture seule; d'ailleurs, le style de l'adresse, tout comme les titres des ouvrages, fournit souvent des indices bien positifs sur le genre d'esprit de l'auteur.)

Presque toutes les nations et toutes les villes ont des écritures nationales, comme

elles ont des physionomies nationales. Chacune retrace, jusqu'à un certain point, le caractère de la nation, et pourtant chacune diffère de l'autre. Il en est de même des écoliers d'un même maître d'écriture. Tous écriront d'une manière ressemblante, et cependant chacun d'eux y mêlera une teinture de son individualité, quelque décidé qu'il soit à imiter servilement son modèle.

LXI. Figures d'apôtres et têtes de Christ.

1. *Une vieille tête d'après van Dick.* (Voy. pl. 108.)

Je choisis cette tête que bien des personnes appelleraient belle, si elle était gravée avec moins de dureté, mais qui, telle qu'elle est ici, suppose toujours un artiste distingué. Disons un mot contre la manière italienne à tous ceux qui ont le sentiment du vrai en peinture. Cette manière théâtrale à la mode me rend insupportable presque tout peintre en portrait italien. J'admire, il est vrai, la hardiesse du dessin, l'essor vigoureux et la liberté du pinceau; mais tout cela n'est que prodigalité et démence, s'il manque au visage et à la physionomie l'expression de la simple vérité. On veut toujours, et avant tout, mettre de la passion dans la physionomie, et rendre cette passion bien évidente par la violence et la défiguration des traits naturels. Rarement, les peintres de cette école se sont dit que leurs figures, dans l'état de repos, paraîtraient incapables de cette passion qu'ils y mettent à toute force. La grande minorité des peintres sont physiognomonistes; je dis, la grande minorité, parce que je n'ose pas dire : « pas un seul ne l'est. » Mais j'ose dire que je n'en connais aucun qui le soit entièrement. Ils connaissent tout au plus les traits généraux de la passion, et ces traits, ils les singent dans leurs portraits, comme s'il ne s'agissait pour eux que de masques. Où est-il donc, le peintre, le seul peintre, qui ait étudié le visage humain dans l'état de repos, c'est-à-dire qui ait étudié l'esprit de la physionomie fondamentale de l'homme, et qui n'implante les passions que sur cette physionomie fondamentale, ou plutôt qui ne les y implante point, mais les en fasse sortir de manière à ce que tout le monde reconnaisse qu'elles sont sur leur propre sol et terrain. Notre évangéliste que voici ne porte pas la moindre trace de cette étude de l'artiste. Il tient son livre en main, *comme il faut.* (J'avoue que la main a plus de véritable physionomie que le visage entier.) Il regarde en haut *comme il faut*, sans savoir, du moins sans faire apercevoir où il regarde, ni pourquoi il regarde. Les sourcils échancrés, le contour de l'œil, aussi bien que sa position, tout cela est *comme il faut*, ou, ce qui est la même chose, sans le moindre naturel. Enfin, c'est un évangéliste *comme il faut*, c'est-à-dire, ce ne peut être un évangéliste, ni *Matthieu*, ni *Marc*, ni *Luc*, ni *Jean*, etc. Que cela nous suffise.

2. *Cinq têtes d'apôtres.* (Voy. pl. 109.)

Toutes les cinq ont le caractère d'apôtre; cependant, elles diffèrent toutes de caractère.

1. Le front et le nez indiquent un esprit fin et sagace, un caractère noble et sincère.

2. Physionomie libre, ouverte, courageuse. Voir le front, les sourcils, le nez, la forme entière du visage. L'œil est un peu petit pour cette forme. La chevelure et la barbe sont nobles et majestueuses. La lèvre supérieure est encore un peu petite. Le contour de l'os de la joue gauche est petit et sans vérité.

3. Physionomie plus grande que celle du 2, plus passionnée, mais moins noble. Les sourcils ont moins d'élévation : on est choqué par la hauteur démesurée de l'oreille, et le côté gauche de la barbe est beaucoup trop large.

4. Simplicité, humilité, cordialité, candeur, tels sont les traits marquants de cette physionomie qui semble vous avertir contre le vice. Peut-être y aperçoit-on également quelque défaut de courage et d'assurance en présence du danger.

5. C'est la tête la plus faible des cinq. Le nez annonce un cœur fidèle, un caractère juste et simple. L'œil et la bouche trahissent presque de la faiblesse.

3. *Cinq autres têtes d'apôtres.* (Voy. pl. 110.)

Elles sont, comme les précédentes, dessinées d'après *Spilsburg*. Elles portent toutes la même expression d'une âme sereine et paisible, d'un esprit simple, éloigné de toute intrigue et de toute complication. Il ne s'y retrouve aucune trace de l'énergie pressante de Raphaël. L'artiste a dû être certainement un homme doux et tranquille, délicat, simple et ennemi du faste. Il est aisé de reconnaître saint Jean au milieu : visage angélique, plein de bonté et d'innocence, et dont on pourrait abstraire la forme et les traits de la candeur inoffensive. Ce n'est point le fils du tonnerre, le prédicateur courroucé qui invoque le feu du ciel sur les impies et qui défend aux profanes de chasser les démons au nom de Jésus-Christ; c'est un contemplateur plein de douceur, de sagesse et d'indulgence; c'est le disciple qui repose sur le sein de son maître chéri. Le nez du 4 répond le moins au caractère apostolique, et la figure paraît la plus faible. Le 2 n'est pas sans fadeur, surtout dans la bouche; mais le front et les sourcils l'emportent sur tous les autres par la force de l'intelligence. Le n° 1 se distingue par son expression attentive et timide. Le 5 montre le plus de probité et de franchise, et il a moins de prétention que le 2. Si les yeux étaient dessinés avec plus de précision, et que les sourcils fussent un peu plus distants l'un de l'autre, la partie inférieure du visage ne perdrait pas cette expression de sagesse qui semble lui appartenir. Sur le visage n° 1 de la planche 111, je n'ai qu'une seule chose à dire : ce doit être une grande âme qui jette un tel regard sur la misère, regard plein de compassion et méditant déjà les moyens de secourir.

Le 2 représente le contour d'une Madone, d'une main inconnue. Il n'y a dans ces traits ni pureté, ni simplicité, ni assez d'innocence et de noblesse, ni aucune passion déterminée. La figure a de la petitesse, surtout l'endroit au-dessous du nez.

4. *Des têtes de Christ.*

Peut-être aucun mortel ne devrait-il se permettre de tracer le portrait du Christ. Aucun mortel assurément ne saurait le faire d'une manière digne du modèle.

Il est surprenant que les évangélistes, et même saint Jean, le disciple favori du Seigneur, ne nous disent rien de sa personne, ni des traits de son visage.

Néanmoins, je ne pense pas qu'il nous soit défendu de nous représenter son image. La nature même des choses et des circonstances, aussi-bien que le penchant inhérent de notre imagination, nous forcent de nous figurer Jésus-Christ sous une forme humaine quelconque, déterminée ou non déterminée.

Mais, tout impossible qu'il est de nous faire une idée digne, c'est-à-dire, une idée juste de sa figure, il nous est très facile pourtant de sentir combien tous les nombreux portraits que nous avons de lui manquent de noblesse et de vérité. Sans être en état de tracer sa parfaite image, nous pouvons dire avec certitude que, de toutes les têtes de Christ existantes, il n'en est aucune qui soit digne de son grand caractère (1).

Toutes celles que j'ai vues, du moins, sont, si ce n'est autant de blasphèmes flagrants, cependant des conceptions qui tiennent trop ou trop peu de l'humanité, sans avoir pour cela un caractère divin (2).

Un des caractères essentiels sans lequel un Christ n'est plus un Christ, y est toujours ou négligé, ou totalement oublié. Il y manque ou de l'homme ou du Dieu, de l'Israélite ou du Messie (3).

Et lorsque, ce qui est bien rare, ces quatre caractères se trouvent combinés avec plus

(1) « Carrache a représenté le Sauveur en jeune héros sans barbe, et afin de le faire paraître comme le plus beau des humains, il lui a donné un caractère idéal qu'il a abstrait des plus belles têtes de l'antiquité. C'est une figure héroïque sans barbe et du même genre que le Guerchin a donné à son Christ mort, dans un beau tableau du Palais Pamfili, sur la place de Ravenna, pour confondre les têtes du Seigneur de Michel-Ange, qui sont toutes d'un style ignoble et vulgaire. » (Winkelmann.)

(2) « Nos artistes ont encore besoin d'une iconologie religieuse, qui non-seulement les préserve contre des représentations ignobles, mais leur fournisse des images élevées et de dignes modèles. » (Herder.)

(3) Pourquoi parmi toutes les têtes antiques ne s'en trouve-t-il aucune dont un peintre ou un connaisseur de l'homme dirait : « Celle-ci pourrait ressembler à Jésus-Christ? » C'est parce que, sans compter beaucoup d'autres raisons, il y manque de l'humilité et de l'amour. L'Apollon n'a pas un étincelle de la physionomie du Christ, et c'est pourtant le dieu antique qui tient le plus de l'homme. Les têtes de Jupiter y sont plus étrangères encore. Enfin il n'existe pas une seule divinité en image dont on puisse dire : « *In unâ sede morantur majestas et amor.* »

ou moins de bonheur, ils ne le sont tout au plus que pour peu de moments et de circonstances. Il en est cent autres auxquels ce visage et ces traits ne sauraient convenir. Qu'on se demande, en considérant ces différentes têtes, non-seulement : « Cette tête convient-elle au moment présent? » mais avant tout : « Cette forme de visage répond-elle à tous les moments connus et caractéristiques de l'existence du Fils de Dieu, de celui qui était constamment et le fils de l'homme et le Messie? » non-seulement : « Ce visage exprime-t-il à peu près, dans le moment donné, tout ce qu'il doit exprimer? » mais encore : « Ce visage peut-il tout exprimer, peut-il faire et souffrir tout ce que nous savons que Jésus-Christ a fait et souffert? » L'expression de la physionomie momentanée nous fait souvent illusion et abuse notre jugement sur le caractère total; et cette impression passée, nous ne voyons plus rien. Sur le plus beau visage, il peut se glisser souvent une expression fâcheuse; comme sur le plus beau ciel, un léger nuage; et le contraire a également lieu. Le véritable peintre étudie le caractère principal et la forme fondamentale de son modèle. Exprimer tout à la fois dans la tête du Christ, l'énergie de l'action et celle de la souffrance, la force de renverser les ennemis de la foi et celle de prier : « Dieu, pardonne-leur! » le pouvoir de dire : « Loin de moi, Satan! » et : « Je suis venu pour chercher ceux qui étaient perdus, et les sauver; » rendre cette même et unique force par des lignes simples, rapprochées sans effort, et non rapportées grossièrement : *hoc opus, hic labor!* Il est possible de rencontrer quelques-unes de ces lignes; mais il est impossible de les saisir toutes et de les lier heureusement ensemble; car, lors même que le plus habile peintre aurait Jésus-Christ devant les yeux, on ne saurait s'imaginer qu'il en pût faire un digne portrait. Il sentirait ou ne sentirait pas la majesté inimitable de son modèle, et, dans l'un et l'autre cas, il ne saurait le copier fidèlement. Le même amour qui ouvrirait ses yeux, lierait ses mains; et, ses mains libres, avec des yeux fermés, que seraient-elles en état d'accomplir? Cependant, il n'en est pas moins important que nous tentions tous nos efforts, « *non ut dicatur quid,* » comme dit saint Augustin dans une autre circonstance, « *sed ne taceatur.* » La tête de la planche 112 est manquée tout-à-fait et dépourvue d'âme. Celle du n° 1 de la planche 113, au contraire, a de la force, de la noblesse, de la grandeur dans le front plus court, dans l'œil plus enfoncé et vigoureusement dessiné; dans le nez plus fin, plus ferme et plus simple. Il est malheureux que la bouche soit oblique. D'ailleurs, cette tête n'exprime pas suffisamment le caractère d'une tête d'Israélite, et encore moins celui d'une tête de Messie; le port en est presque théâtral.

Tête de Christ d'après van Dick (pl. 114).

L'ensemble a de l'élévation et presque du sublime. Quelle grandeur dans la souffrance! c'est l'expression d'un martyr; mais les détails sont pleins de fâcheuses incorrections. La lèvre supérieure, par exemple, est trop petite, la lèvre inférieure trop grande, les narines sont sans vigueur; la paupière supérieure est totalement manquée. Du reste, peu de têtes offrent, comme celle-ci, l'ensemble de ces quatre caractères : simplicité, force, vérité, piété.

Tête de Christ d'après Chodowicki (pl. 115, 1).

Beaucoup de noblesse, mais pas beaucoup d'énergie. Le front et le nez, si vous en exceptez la partie la plus inférieure et la narine, ont du calme et de la grandeur. L'œil a de la finesse, de la vérité, mais aussi de la faiblesse. Les sourcils ont du repos, mais ils n'annoncent rien de ce qui rend capable de grandes actions. La transition du nez à la bouche est aussi fade, aussi commune, aussi froide que possible. Il y a dans la bouche de la délicatesse et du goût; le menton est sans force, sans caractère; l'oreille est belle, mais n'est pas assez mâle; le contour du haut et du derrière de la tête est excellent. L'attitude et le regard, bien qu'il y ait de la réflexion dans ce dernier, sont d'un esprit oisif et curieux.

Dans la tête n° 2 de la même planche, le front est trop raide, le frontal orbitaire trop dur, le nez trop large du bas, la bouche trop molle, et l'attitude trop timide.

Les mêmes défauts se trouvent dans les profils 1 et 2 de la pl. 116; cependant ils ont un peu plus de vigueur. Dans le pre-

mier, le passage du nez à la bouche est d'une petitesse enfantine qui fait le plus fâcheux effet; le 2 est plus mâle, il y a plus de calme et de simplicité. La tête n° 3 est pleine de finesse et de noblesse, de générosité, d'intelligence. Partout où vous rencontrerez un homme doué d'une pareille physionomie, avec un tel front, un tel nez, de tels yeux, arrêtez-vous, et, en plongeant votre regard dans son âme, dites-lui : « Permettez-moi de vous suivre partout où vous irez! »

(Pl. 117 n° 1.) Copie de la tête du Christ de *Holzer* à Augsbourg, artiste méconnu, mais sublime, et presque l'égal de Raphaël. A ne voir que les plus mauvaises copies de ses ouvrages, on ne saurait lui refuser le plus haut rang parmi les mortels. Voyez cette faible imitation de son Christ qu'un Dieu lui a inspiré!

Le 2 de la même planche est un contour sans esprit, sans onction, sans un grain de noblesse.

La tête de Christ, dont la pl. 113, n° 2, nous présente le contour, est celle qu'on rencontre habituellement. Le premier original de cette tête, qui est répandue dans toutes les familles, doit certainement provenir d'une âme élevée, tant l'expression de cette copie, la millième peut-être, mais non la plus mauvaise, a conservé de douceur, de bonté, de candeur, de calme et de simplicité. Le repos inoffensif de l'innocence est répandu sur toute la figure; il existe dans la forme de l'ensemble, comme dans l'harmonie des différentes parties; il s'exprime merveilleusement dans le regard, mieux encore dans le nez, et le plus parfaitement dans la bouche. Si je rencontrais un homme avec une semblable physionomie, je crois que j'embrasserais ses genoux. Calme et humilité! tels sont les caractères inimitables d'une physionomie vraiment divine. Je m'incline devant l'ombre du maître qui a inventé, qui a créé cette image et s'est reposé dans son ombre. On entend sortir de cette bouche ces paroles de la vie éternelle : « Bienheureux les patients, les miséricordieux qui ont le cœur pur et l'âme pacifique! »

LXII. Traits et caractères physiognomoniques (1).

1. Le premier moment où un homme se présente à vous dans son véritable jour vous prévient-il en sa faveur? cette première impression ne vous blesse-t-elle en aucune façon, ne vous cause-t-elle aucune gêne, aucune contrainte? vous sentez-vous, au contraire, en présence de cet homme, immédiatement et de plus en plus serein et libre, de plus en plus animé, et même, sans qu'il vous parle, plus content de vous-même? soyez sûr, alors, que cet homme ne perdra jamais dans votre esprit; il y gagnera constamment, pourvu qu'aucun tiers ne vienne se placer entre vous deux. La nature vous a formés l'un pour l'autre; peu de mots vous suffiront pour que vous vous disiez beaucoup de choses. — Et, dans l'intérêt de votre science physiognomonique, je vous engage à étudier un tel homme avec beaucoup de soin, et à remarquer ses traits les plus expressifs.

2. L'homme qui se ressemble le plus et se ressemble le moins, c'est-à-dire, dont le caractère est à la fois le plus simple et le plus varié, le plus constant et le plus inégal; celui qui, malgré sa vivacité et sa grande activité, est toujours d'accord avec lui-même, et dont les traits les plus mobiles ne perdent jamais le caractère de fermeté qui distingue leur ensemble : qu'un tel homme soit sacré pour vous!

Mais partout où vous remarquerez le contraire, c'est-à-dire une contradiction frappante entre le caractère fondamental et les traits mobiles, soyez dix fois sur vos gardes; — il y a là de la folie, ou, du moins, un esprit à travers.

3. Ce sont des hommes très prudents, ou très froids, ou très stupides; jamais des hommes vraiment sages, vraiment vifs, vraiment sensibles et tendres, que ceux dont les traits ne s'altèrent jamais d'une manière marquée. Ceux qui sont très prudents ont les traits bien proportionnés, bien déterminés et fortement prononcés; ceux qui sont très

(1) Extrait d'un ouvrage posthume de Lavater, intitulé : *Phisiognomische Positionen.*

stupides, les ont plats, sans nuances, sans caractère, sans inflexion ni ondulation.

4. Celui dont la configuration, dont la bouche, la démarche, la main, sont de travers, c'est-à-dire, suivent des directions inégales et qui se croisent réciproquement, celui-là aura dans sa façon de penser, dans son caractère, dans sa manière d'agir, quelque chose de louche, d'inconséquent, de rétréci, de sophistique, de faux, de rusé, de contradictoire, de froid, de malin, de dur et d'insensible.

5. *Front.*

Lorsqu'un front noblement voûté se distingue entre les sourcils (surtout ces derniers étant marqués, serrés et réguliers) par le pli prononcé d'une ligne perpendiculaire, ou par deux parallèles du même genre; il appartient sans contestation aux fronts de première grandeur. De pareils fronts ne sont donnés qu'à des caractères sûrs, prudents et d'une maturité mâle. Chez une femme, un front ainsi conformé sera la marque infaillible de la sagesse, de l'honnêteté, d'une élévation d'âme où la fierté d'une reine s'unit à la plus douce modestie.

6. Tout front ayant, soit au milieu, soit plus bas, une cavité allongée et à peine perceptible, étant, par conséquent, lui-même allongé, annonce de la faiblesse; je dis, à peine perceptible, car si cette cavité était plus prononcée, tout serait changé.

7. Des fronts allongés, et dont la peau fortement tendue est dépourvue de plis, sur lesquels, même à l'occasion d'une joie extraordinaire, il ne se manifeste aucun pli doux et animé, sont froids, caustiques, soupçonneux, amères, opiniâtres, impatients, prétentieux, rampants et vindicatifs.

8. Moins on aperçoit, sur un front, de sinuosités, de voûtes, d'enfoncements, plus on y trouve de surfaces planes, ou de contours qui paraissent rectilignes, plus on peut être certain que c'est le front d'un homme commun, médiocre, pauvre d'idées et incapable d'invention.

9. Il y a des fronts bien voûtés, qui paraissent révéler de la grandeur et du génie, et qui cependant appartiennent presque à la sottise, ou du moins à la médiocrité. Leur affectation d'esprit se distingue au défaut, ou bien au désordre et à la confusion de leurs sourcils.

10. Des fronts longs, et ayant vers le haut certains nœuds plus ou moins sphériques, penchent rarement et fort peu en arrière. Ils portent invariablement ce triple caractère : des regards de génie avec un esprit fort peu capable d'analyser tranquillement son sujet; puis de l'opiniâtreté sans constance; et enfin une froideur polie : à ces trois caractères, ils joignent de la noblesse et de la délicatesse d'esprit.

11. *Plis de front.*

Des plis obliques au front, surtout, si par hasard ils sont ou paraissent parallèles, sont le signe infaillible d'un esprit pauvre, faux et soupçonneux.

12. Des plis de front parallèles, réguliers, pas trop profonds, ou des plis coupés parallèlement, vous ne les rencontrerez guère que chez des hommes judicieux, sages, honnêtes et d'un sens droit.

13. Des fronts dont la moitié supérieure est sillonnée de plis fort distincts, et surtout circulaires, et dont la moitié inférieure est plate et unie, sont la marque infaillible d'un esprit borné et presque incapable de la moindre abstraction.

14. Des plis de front qui, au moindre mouvement, s'abaissent fortement par le milieu, font déjà grandement soupçonner de la faiblesse d'esprit. Si les traits en sont permanents, fortement imprimés, et surtout inclinés très profondément, ne doutez plus alors que ce ne soit de la faiblesse et de la stupidité associées à la minutie et à l'avarice.

Remarquez cependant que les génies les plus riches en talents ont ordinairement au front une ligne qui s'incline sensiblement par le milieu, au-dessous de trois lignes parallèles et presque horizontales.

15. Des plis confus, profonds, et luttant, pour ainsi dire, les uns contre les autres, sont toujours la marque d'un caractère grossier, brouillon et intraitable.

S'il existe entre les sourcils une surface carrée ou un espace à peu près en forme de tube, entièrement dépourvu de rides, et ne se ridant jamais, quand même tout ce qui l'entoure serait sillonné rudement et dans

tous les sens, c'est le signe certain de la plus grande faiblesse et confusion d'esprit.

16. Tous ceux dont les fronts forment des plis aigus, confus et obliques, lorsque, la bouche à travers, l'œil louche et épiant, ils écoutent ce qui se dit près d'eux; tous ces individus-là peuvent avoir mainte bonne qualité; mais ils y joindront toujours de la rudesse, de la grossièreté, de l'ambition et un esprit vilement soupçonneux.

17. *Yeux.*

Des yeux fort grands, d'un bleu très clair et transparents, quand ils sont vus de profil, annoncent une conception facile et étendue; mais, en même temps, un caractère excessivement susceptible, intraitable, soupçonneux, jaloux et très susceptible de prévention. Ordinairement aussi, de pareils yeux appartiennent à des hommes d'un tempérament voluptueux et d'une curiosité peu éloignée de l'espionnage.

18. De petits yeux noirs, étincelants, sous des sourcils noirs et touffus, paraissant s'enfoncer lorsqu'ils sourient malignement, marquent presque toujours de la ruse, un esprit pénétrant, fin et chicaneur. Si de semblables yeux ne sont pas accompagnés d'une bouche moqueuse, ils indiquent une froide pénétration, du goût, de l'élégance, de l'exactitude, et plus de penchant à l'avarice qu'à la générosité.

19. Des yeux qui, vus de profil, paraissent presque parallèles avec le profil du nez, sans être pourtant à fleur de tête et sans ressortir de dessous les paupières, indiquent toujours une organisation faible; et, si des traits opposés et décisifs ne démentent pas cette indication, de l'imbécillité d'esprit.

20. Des yeux qui ne jettent point de plis du tout, ou qui jettent beaucoup de plis petits et allongés, toutes les fois qu'ils veulent exprimer de la joie ou de l'affection, n'appartiennent toujours qu'à des caractères petits, faibles et pusillanimes, ou bien à des individus totalement imbéciles.

21. Des yeux à angles longs, aigus, surtout si la direction en est horizontale, c'est-à-dire s'ils ne penchent pas en bas, et revêtus de paupières épaisses, paraissant couvrir à moitié la prunelle, sont l'indice du génie et d'un tempérament sanguin.

22. Des yeux grands, ouverts, clairs et transparents, étincelants avec une mobilité rapide sous des paupières parallèles, minces et d'un dessin sévère, réunissent très certainement ces cinq caractères : une prompte pénétration, de l'élégance et du goût, de l'irascibilité, de l'orgueil et un penchant extrême pour les femmes.

23. Des yeux à sourcils faibles, peu garnis et très minces, à cils longs et arqués, marquent en partie une constitution faible, en partie un esprit mou et un tempérament flegmatico-mélancolique.

24. Des yeux qui expriment à la fois le calme et la force, qui saisissent leur objet avec rapidité, et le pénètrent avec douceur, dont le regard serein et entremêlé de nuages, est languissant, fondant et lentement mobile; des yeux qui semblent entendre en voyant, et qui, si j'ose m'exprimer ainsi, attirent, savourent et revêtent leur objet de leur propre teinte et couleur; ces yeux, qui sont comme le foyer de la jouissance la plus voluptueuse et la plus spirituelle, ne sont jamais bien ronds, ni tout-à-fait ouverts, jamais très enfoncés, ni très saillants; ils ne forment jamais un angle obtus ou un angle pointu vers le bas.

25. De petits yeux bleus, enfoncés, fortement dessinés et sans éclat, sous un front osseux, presque perpendiculaire, s'enfonçant par le bas, arrondi et saillant par le haut, ne se trouvent que chez des hommes prudents et pénétrants, mais doués en général d'un caractère fier, soupçonneux, dur et froid.

26. Plus la peau des paupières supérieures est en saillie au-dessus de la prunelle, et paraît comme coupée pour ombrager cette dernière, tandis que par le haut elle se retire vers l'os de l'œil, plus vous devez vous attendre à trouver de l'esprit, des lumières et de l'élévation, un goût original, une délicatesse vraie, un dévouement sincère et constant.

27. Des yeux qui laissent voir la prunelle tout entière, et encore plus ou moins de blanc au-dessus et au-dessous de la prunelle, ou bien se trouvent dans un état de tension qui n'est pas naturel, ou bien ils appartiennent à des hommes inquiets, passionnés, à moitié fous; jamais à des hommes d'un esprit sain, pur, complet et digne de confiance.

28. Certains yeux largement ouverts, très saillants, dans une physionomie fade, sont la marque d'un entêtement sans fermeté et d'une sottise qui prétend passer pour sagesse; ils appartiennent à des hommes froids et dont la chaleur momentanée n'est due qu'à un effort de vanité.

29. *Sourcils.*

Un sourcil net, épais, formant une sorte d'auvent qui ombrage l'œil et dépourvu de toute prééminence sauvage, est toujours le signe certain d'un esprit sain, mûr et vigoureux, rarement d'un génie original et poétique, jamais d'une sensibilité, d'une spiritualité volatile, aérienne, amoureuse. Un pareil sourcil appartient ordinairement à des hommes d'état et de cabinet, à des gens de bon conseil, propres à concevoir un plan et à l'examiner, mais fort rarement à ces esprits du premier ordre, dont l'essor est rapide, élevé, téméraire.

30. Des sourcils horizontaux, épais, abondants et nettement dessinés, annoncent toujours de l'intelligence, un cœur froid et un esprit fécond en projets.

Jamais on ne rencontre des sourcils sauvages et confus chez des hommes d'un caractère doux, docile et souple.

Des sourcils courts, épais, coupés, ni longs, ni larges, et flottant haut au-dessus de l'œil, se trouvent le plus souvent chez des personnes douées d'une bonne mémoire, rusées, adroites et plus ou moins bigotes.

31. Des sourcils épais, forts, noirs, inclinés vers le bas, sur un front remarquablement osseux, qui ombragent des yeux grands et enfoncés, et paraissent peser sur eux, accompagnés d'ailleurs d'un pli dans la joue, long, continu, fortement marqué et exprimant, au plus léger mouvement, le mépris, l'arrogance et le froid dédain : recourez à eux, si vous désirez vous venger ou jouir du plaisir barbare de faire du mal à autrui; sinon, évitez-les autant qu'il vous sera possible, et cachez-leur bien le soin que vous prendrez de les fuir.

32. *Nez.*

Un nez qui penche considérablement vers la bouche n'appartient jamais à un homme vraiment bon, d'un caractère vraiment joyeux, grand ou noble. Celui qui a le nez ainsi conformé tient son esprit dirigé vers la terre; il est réservé, froid, insensible, peu communicatif; il a souvent l'esprit malin et l'humeur sombre, ou bien il est profondément hypocondriaque et mélancolique; s'il a en outre le nez courbé du haut, il est d'un penchant brutal pour la volupté.

33. Des nez un peu retroussés par-devant, et sensiblement enfoncés vers la racine, sous un front plus perpendiculaire que rentrant, dénotent un penchant naturel pour la volupté et la mollesse, et des dispositions à la jalousie et à l'entêtement; mais ces penchants et ces dispositions ne sont nullement incompatibles avec la finesse d'esprit, la probité, la bonhomie et même les talents distingués.

34. Des nez sans aucun caractère frappant, sans nuances, sans inflexions ni ondulations, enfin, sans linéaments marqués, peuvent se rencontrer, à la vérité, chez des hommes raisonnables, bons et même d'un noble caractère, mais jamais grands ni distingués.

35. Des nez marqués des deux côtés de plusieurs enfoncements que les plus légers mouvements mettent en évidence, et que le repos le plus absolu ne fait disparaître entièrement, annoncent un esprit lourd, incommode, souvent hypocondriaque, souvent méchant et trompeur.

36. Des nez qui se froncent facilement et à tout instant, n'appartiennent pas plus à des hommes véritablement bons, que les nez à peine capables de se froncer, quand même ils le voudraient, n'appartiennent à des hommes profondément méchants. Si les nez qui non-seulement se froncent avec facilité, mais qui même en conservent des traces profondes, se trouvent chez de bonnes gens, ces bonnes gens seront, à coup sûr, des demi-imbéciles.

37. Des nez retroussés, sous des fronts hauts, mais cependant saillants par le bas et intelligents, appartiennent à des hommes grossiers et colères; si la lèvre inférieure est fort avancée, ces hommes sont presque toujours d'une dureté insupportable et d'un despotisme effrayant.

38. Des nez retroussés de mille manières différentes peuvent appartenir à des hommes fort intelligents et remplis de talents; mais si un nez retroussé est très court, et de plus,

accompagné d'un long *pallium* (1); s'il est démesurément obtus, aucun autre trait du visage n'en saurait effacer la signification fatale.

39. *Joues.*

Le trait qui va de la narine à l'extrémité de la bouche, est toujours un des plus significatifs. Sa forme plus ou moins voûtée, sa longueur, sa distance de la bouche, sont autant d'indices du caractère entier de l'homme. Si ce trait est arqué et sans nuances ni ondulation, il est un signe infaillible de sottise.

La même chose a lieu lorsque l'extrémité de ce trait touche, sans intervalle, à l'extrémité de la lèvre supérieure; ou bien si elle s'en éloigne considérablement.

40. Si, sur la joue d'un homme qui sourit on voit se former trois lignes circulaires et parallèles, comptez sur un grand fonds de folie dans son caractère.

41. *Bouche.*

Toute bouche qui a deux fois la largeur complète de l'œil, est la bouche d'un imbécile; j'entends la largeur de l'œil, à partir de son extrémité vers le nez jusqu'à l'extrémité intérieure de l'orbite, les deux largeurs mesurées sur le même plan.

42. Si la lèvre inférieure, avec les dents, vue de profil, s'avance horizontalement de la moitié de la largeur de la bouche, comptez, suivant les autres indications de la physionomie, sur un de ces quatre caractères, ou sur tous les quatre réunis : bêtise, rudesse, malignité, avarice.

43. Refusez-vous à toute prévention contre un homme qui, soit qu'il se taise, soit qu'il parle, qu'il écoute ou qu'il interroge, qu'il réponde ou qu'il raconte, qu'il rie ou qu'il pleure, qu'il soit triste ou gai, conserve toujours une bouche gracieuse, ou, du moins, inoffensive, une bouche qui se maintient toujours dans les plus belles proportions et ne laisse jamais voir une fatale dent caustique. Mais celui dont les lèvres tremblent, surtout une moitié de la lèvre supérieure, et qui cherche à cacher ce tremblement, est prêt à lancer sur vous les traits acérés de son ironie, ironie profitable, si vous le voulez, mais qui ne laissera pas de vous blesser au fond de l'âme.

44. Toute disproportion entre la lèvre supérieure et la lèvre inférieure, est un indice de folie ou de méchanceté.

45. Celui qui porte le mépris sur ses lèvres n'a point d'amour dans son cœur. Si les extrémités des lèvres s'abaissent d'une manière visible et en sens oblique, c'est le caractère certain du mépris et de l'insensibilité, surtout si la lèvre inférieure est plus grosse et plus avancée que la lèvre supérieure.

46. L'enfoncement qui se trouve dans la lèvre inférieure d'un homme non dénué d'esprit, donne la mesure de son humeur, de sa malice spirituelle, de la froideur de son âme et de sa ruse éveillée et malfaisante.

47. Lorsque, dans un homme doué d'esprit et de vigueur, vous remarquerez tout près du centre de la ligne moyenne de sa bouche une ouverture qui, ne se fermant guère, ou ne se fermant point du tout, laisse voir une dent, même la bouche étant fermée, regardez-la comme le signe d'une sévérité froide et impassible, d'une méchanceté insultante et qui trouve plaisir à faire du mal.

48. Une bouche, pour ainsi dire, sans lèvres, dont la ligne moyenne est fortement dessinée, sous un pallium arqué de profil, ne se rencontre guère que chez des avares rusés, actifs, industrieux, froids, durs, polis à la vérité, mais atterrants dans leurs refus.

49. Une petite bouche mince, sous des narines de petite apparence et sous un front circulairement arqué, est toujours facile à effrayer, timide à l'excès, faible, vaine et d'une éloquence pénible. S il s'y joint de grands yeux saillants, troubles, un menton oblong, osseux, et surtout si la bouche se tient habituellement ouverte, vous pouvez être encore plus certain de la sottise d'une semblable tête; mais tous ces caractères ne sont-ils qu'à peu près tels que nous venons de les indiquer, ils pourront appartenir à des caractères pieux et dévoués aux devoirs domestiques.

50. *Menton.*

Si le menton d'un homme porte décidément une expression de prudence, soyez convaincu

(1) Nous avons ainsi appelé cette partie du visage qui se trouve entre la racine du nez et la lèvre supérieure.

que vous avez affaire à un homme d'une prudence accomplie. Pour qu'un menton porte décidément ce caractère, il faut qu'il soit un peu rentrant ou coupé au milieu; que sa partie inférieure soit un peu saillante; qu'il se distingue par différentes nuances, *entaillures*, et par des traits marqués; enfin, qu'au milieu de sa partie inférieure, il soit un peu enfoncé.

Un menton long, large, lourd, — je parle de la partie osseuse, n'appartient qu'à des hommes grossiers, durs, orgueilleux et violents.

51. *Front et bouche.*

Regardez plus au front qu'à tout le reste, si vous tenez à savoir ce qu'un homme est de sa nature, ou ce qu'il pourra devenir en raison de cette nature; observez de plus, à cet effet, sa bouche fermée, en état de repos.

La bouche ouverte marque le moment présent de son état habituel. Regardez comme un sanctuaire une bouche calme, sans tension, fermée sans aucune gêne, avec des lèvres bien proportionnées, sous un front caractéristique, penché en arrière, aux linéaments fins et délicats, à la peau douce et mobile et dépourvue de rudes sillons.

52. *Fou.*

Quiconque sourit sans sujet, avec une lèvre de travers; quiconque s'arrête souvent isolé, sans aucune direction, ni tendance; quiconque tient le corps raide quand il salue, n'inclinant que la tête en avant, est un fou.

53. *Caractères multiformes.*

Un front court, perpendiculaire, noueux du haut, fort et confusément sillonné, plat entre les sourcils; des yeux grands, clairs, gris-bleus; un petit nez; un long pallium; un teint pâle; des lèvres toujours agitées: tous ces traits, je les ai rencontrés chez des hommes sensés, d'une riche mémoire, actifs, exercés à tout, même à l'intrigue; tantôt doux et bons, tantôt durs et sévères, d'un esprit quelquefois très clairvoyant, quelquefois aussi très faux.

54. *Sophistes et fourbes.*

De petits yeux sans feu, mal dessinés, le regard toujours aux aguets, le teint du visage plombé, des cheveux noirs, courts et plats, un nez retroussé, une lèvre inférieure relevée, un front bien fait et intelligent, forment un ensemble de traits que vous ne trouverez guère que chez des sophistes infâmes, profondément méchants et pervers, tracassiers, fourbes, rusés, intrigants, soupçonneux, vils et intéressés; enfin, chez des gens abominables.

55. *Entêtement.*

Plus le front est élevé, plus le reste du visage paraît petit; plus le front en voûte est noueux, plus l'œil est enfoncé, plus l'enfoncement entre le front et le nez est imperceptible; plus la bouche est fermée et le menton large; plus enfin le profil oblong du visage est perpendiculaire: plus le caractère est entêté, raide et opiniâtre.

56. *Femmes.*

Une femme dédaigneuse et caustique n'est jamais propre à l'amitié; et aucune femme, quelles que soient sa ruse et sa prudence, ne parvient à cacher de pareilles dispositions. Vous n'avez qu'à observer de profil le mouvement des ailes du nez et de la lèvre supérieure, toutes les fois qu'il est question devant elle d'une de ses rivales ou de toute autre femme qui fait sensation, quand même elle ne serait pas sa rivale.

57. Des femmes avec des verrues brunes, velues, ou avec du poil fort au menton, surtout à la partie inférieure du menton ou au cou, sont d'ordinaire, il est vrai, actives, vigilantes, de bonnes ménagères, mais d'un tempérament excessivement sanguin et amoureuses jusqu'à la folie, jusqu'à la rage. Elles jasent beaucoup, et elles aiment surtout à ne jaser que d'un seul et même objet; elles sont fort importunes, et vous avez de la peine à vous débarrasser d'elles. Il faut les traiter avec ménagement, avec calme et même avec bonté; mais, grâce à une certaine dignité douce et froide, les tenir sans cesse à distance.

58. Si la démarche d'une femme est sinistre et décidément fatale, non-seulement

désagréable, mais impétueuse, de travers, sans dignité; si elle a coutume de s'avancer avec une précipitation dédaigneuse et en sens oblique, ne vous laissez éblouir ni par le charme de sa beauté, ni par les grâces de son esprit, ni par l'attrait de la confiance qu'elle paraîtrait vous témoigner. Sa bouche sera en harmonie avec sa démarche; et toute sa conduite sera dure et fausse comme sa bouche. Elle ne vous saura aucun gré de tout ce que vous ferez pour elle, et se vengera terriblement de la moindre chose que vous aurez négligée. Comparez sa démarche et les lignes de son front; puis encore sa démarche et les plis de sa bouche, vous serez étonné de l'accord qui régnera entre tous ces caractères.

59. Des femmes aux yeux roulants, à la peau doucement mobile, riche en plis, molle et presque pendante, au nez arqué, aux joues rougeâtres, à la bouche rarement tranquille, au menton inférieur bien prononcé, au front très arrondi, d'une peau douce et plissée, ne sont pas seulement éloquentes, d'une imagination féconde, d'une mémoire prodigieuse, et pleines d'ambition; elles sont encore d'une nature très portée à la galanterie; et, malgré toute leur prudence, elles s'oublient très facilement.

60. *Verrues.*

Vous ne verrez jamais de verrue large et brune au menton d'un homme vraiment sage, calme et noble; mais vous en rencontrerez souvent chez des imbéciles. Si, par hasard, il en existait au menton d'un homme d'esprit, soyez convaincu que cet homme a de fréquentes absences, des moments d'une incroyable faiblesse et de la plus complète stupidité.

61. Il y a chez des hommes aimables et très intelligents des verrues au front, qui ne sont ni brunes, ni larges; d'autres, entre les sourcils, qui n'ont rien de fâcheux ni de choquant; mais vous n'apercevrez jamais de verrue forte, brune, ni surtout velue, à la lèvre supérieure d'un homme qui ne manquera pas de quelque qualité essentielle, qui ne se distinguera pas, du moins par quelque défaut capital.

62. *Circonspection.*

Soyez circonspect avec tout homme qui parle bas et dont le style est tranchant; avec tout homme qui parle peu, mais écrit beaucoup; avec tout homme qui rit peu, mais sourit beaucoup, et dont le fréquent sourire est mêlé de quelque dédain ironique. Les hommes de cette espèce se distinguent par des fronts courts, des nez obtus, des lèvres très petites, ou bien des lèvres inférieures en saillie et de grands yeux qui ne vous regardent jamais directement, mais surtout par des mâchoires larges et grossières, et un menton relevé, ferme et gras en dessous.

63. *Hypocrisie et versatilité.*

La faiblesse et la vanité sont les sources de l'hypocrisie. Lorsque vous rencontrerez des traits décisifs de l'une et de l'autre, accompagnés d'un extérieur aimable et prévenant; des traits sans franchise, peu marqués, avec quelque grâce dans les mouvements, des traits à la fois froids et polis, attendez-vous, sinon à l'hypocrisie, du moins à cette versatilité qui n'en est pas fort éloignée.

64. *Sourire.*

Celui dont la physionomie gagne par le sourire, sans que le rire lui fasse du tort; celui qui, sans le vouloir, paraît sourire gracieusement et dont le silence même répand autour de lui une confiante sérénité; celui dont le sourire le plus spirituel comme le rire le plus franc ne trahit jamais de dédain ni de froide ironie; celui enfin qui sourit doucement à la joie de l'innocence, à l'éloge d'un mérite incontestable, ce sera l'homme dans la physionomie duquel régnera la plus parfaite harmonie, ainsi que l'expression la plus vraie d'un noble caractère.

65. *Caractères équivoques.*

Celui dont les traits et la couleur du visage changent subitement, qui cherche avec soin à cacher ce changement soudain et qui réussit à prendre aussitôt un air calme; celui surtout qui sait avec facilité tendre et détendre sa bouche et la tenir, pour ainsi dire, en bride au moment même où l'œil d'un observateur se dirige sur lui, celui-là est moins probe

que prudent; il est plus homme du monde que philosophe; plus diplomate que sage et modéré; il sera plutôt aimable compagnon qu'ami fidèle.

66. *Penseur.*

Il n'existe point de penseur véritable qu'on ne reconnaisse à l'intervalle des sourcils et au passage du front au nez; s'il manque en ces endroits-là certaines sinuosités, certain enfoncement, une expression déterminée de finesse ou d'énergie, vous chercherez en vain le penseur dans tout le visage, dans l'homme tout entier, dans toutes ses actions et les opérations de son esprit : j'ai dit, le penseur, c'est-à-dire l'homme qui a un besoin profond d'idées vraies, claires, précises, conséquentes et cohérentes les unes avec les autres.

67. *Caractères durs.*

En voici quelques indices :

a) Des fronts perpendiculaires, fort noueux, ou très hauts, ou très courts;

(*b*) De petits nez courts et très pointus, ou grossièrement arrondis, avec de larges narines;

(*c*) Des traits fortement gravés, longs et non interrompus dans les joues, à côté du nez et vers les lèvres;

(*d*) Des dents inférieures fort avancées sous des dents supérieures fort longues ou fort courtes.

68. *Traits et caractères à fuir.*

Fuyez de grands yeux dans de petits visages, accompagnés de petits nez et de petites tailles; les personnes de cette espèce, tout en riant, vous font sentir qu'elles ne sont pas gaies; et tout en témoignant leur joie de votre présence, elles ne sauraient cacher la malignité de leur sourire si peu sincère.

69. Les gens à grands corps massifs, avec de petits yeux, des joues rondes, remplies et pendantes, des lèvres bouffies, un menton en forme de sac; ces hommes qui, toujours occupés de leur propre corps, vont toujours mâchant, toussant, crachant, prisant, chiquant, se mouchant et même confiant sans façon au libre plancher tout ce dont ils se débarrassent; ce sont, dans le fond, des gens d'un caractère vain, quoique insignifiant, sans énergie, quoique ambitieux, faciles à conduire, malgré leur prétention à tout savoir, des hommes peu sûrs, légers, voluptueux, difficiles à satisfaire, avides de tout et ne jouissant de rien; — et qui jouit peu, donne peu.

70. Quelque prudent, quelque instruit, quelque sagace, quelque adroit, quelque habile et utile que soit un homme, s'il se mesure continuellement, ou s'il a toujours l'air de se mesurer lui-même; s'il affecte de la gravité pour couvrir ce qui lui manque intérieurement de vie et d'énergie; si, marchant d'un pas mesuré, n'oubliant pas un instant son cher *moi*, il semble comme fier de se porter lui-même, dans sa tête, dans son cou, sur ses épaules; tandis qu'au fond, il est d'un caractère léger, d'une humeur fourbe et maligne, dépouillant sitôt qu'il se trouve seul, toute gravité, toute dignité, c'est-à-dire toute affectation, sans jamais perdre de vue sa chère personne : gardez-vous bien de faire votre ami d'un homme pareil.

71. *Avertissement.*

Un homme, d'ordinaire brusque et grossier, est-il avec vous seul doux, calme, poli; affecte-t-il toujours le sourire et cherche-t-il à vous faire sourire vous-même, hâtez-vous de vous éloigner de lui, plantez-le là sans façon, puis retournez-vous bien vite et regardez-le avant qu'il ait le temps de rendre à ses traits cette douceur destinée à vous captiver; ce pli du front, ce pli de la joue, qui précèdent immédiatement ses artificieux efforts, et qui, dans un pareil moment, se prononcent presque toujours d'une manière très sensible, sont seuls vrais parmi tous les plis et traits de son visage; notez-les bien tous deux, et inscrivez-les dans votre alphabet physiognomonique, sous le titre de *traits avertissants*.

72. *Caractères disconvenants.*

Avez-vous un front osseux, long et élevé, ne vous liez jamais avec une tête qui aura presque la rondeur d'une boule; avez-vous une tête presque ronde comme une boule, ne vous liez jamais avec un front élevé, long et osseux. Deux têtes aussi disconvenantes ne doivent pas s'unir par le mariage.

73. *Caractères mâles.*

Des fronts presque sans sillons, ni perpendiculaires, ni trop rentrants, ni trop plats, non absolument ronds, mais de forme sphérique; des sourcils épais, nettement dessinés, bien fournis, limitant le front d'une manière frappante ; des yeux ouverts plus qu'à moitié, mais pas tout-à-fait; un enfoncement passable entre le front et le nez; un nez un peu recourbé et à large dos; des lèvres sensiblement rentrantes, ni ouvertes ni closes, ni très petites, ni précisément grandes, et en bonne proportion; enfin, un menton ni trop avancé ni trop reculant : l'ensemble de ces traits annonce décidément un esprit mûr, un caractère mâle, une fermeté active et prudente.

74. Celui qui porte sa tête en arrière et la relève, que cette tête soit grosse ou remarquablement petite; celui qui admire avec complaisance ses petits pieds, de manière à les faire remarquer; celui qui, agrandissant ses yeux déjà grands, les tourne à dessein de côté, comme s'il devait tout regarder par-dessus l'épaule ; celui qui vous écoute longtemps avec un silence orgueilleux, et vous répond ensuite sèchement, brièvement et d'un ton tranchant, qui termine cette réponse par un froid rire, et aussitôt que vous remuez les lèvres pour lui répliquer, vous coupe la parole d'un air sourcilleux et par un murmure qui semble vous ordonner le silence : celui-là, sur trois charmantes qualités, en possède quatre, moins une, savoir : de l'entêtement, de l'orgueil, de la dureté, avec tous leurs symptômes; et très probablement, il y joint encore le goût du mensonge, la fourberie et l'avarice.

LXIII. Sur les lignes d'animalité. (Voy. pl. 118, 119 et 120.)

On a fait des essais sans nombre pour former une série normale des différents degrés qui montent de l'espèce animale à l'espèce humaine, pour établir par induction la transition successive de la laideur brute à la beauté idéale, de la méchanceté satanique à la bonté divine, de l'animalité d'une grenouille, d'un singe, aux premiers principes de l'humanité dans un Samoyède, et de ces premiers rayons d'intelligence au génie transcendant des Kant et des Newton. On s'est efforcé ensuite de déterminer, en quelque sorte, physiognomoniquement et mathématiquement les lignes fondamentales absolument propres à chaque degré donné de cette immense échelle. Toutes ces tentatives n'ont pas été entièrement infructueuses. J'ajouterai quelques aperçus à ce sujet.

Il est incontestable que la forme du crâne et des os doit être la base essentielle de pareilles recherches. De cette forme dépendent les proportions, le développement, la conformation, et, en partie, les fonctions diverses des parties molles et flexibles. Mais ces mêmes parties molles et mobiles sont le miroir magique qui laisse apercevoir nos demi-vertus et nos demi-vices, les variations de notre fonds intérieur, l'usage enfin que nous faisons des biens que Dieu nous a donnés.

Plus, en général, l'angle du profil est aigu, soit celui dont les côtés vont depuis la dernière dent jusqu'à l'ouverture de l'oreille et à la protubérance extrême du front, soit celui dont les côtés partent de l'extrémité du nez pour joindre l'angle extérieur des yeux et le coin de la bouche, lequel coin est toujours là où commence la première dent molaire; plus, dis-je, cet angle est aigu, plus la créature tiendra de l'animal, moins elle sera susceptible d'efforts et capable de productions.

On peut donc appeler, avec raison, l'un et l'autre de ces angles, l'angle par excellence des linéaments du visage.

Ces angles ont, pour chaque espèce d'animaux et pour chaque race d'hommes, un dernier terme caractéristique de grandeur et un dernier terme caractéristique de petitesse, un *minimum* et un *maximum*. C'est le premier de ces angles, que *Camper* a pris pour base de son échelle qui va depuis le singe jusqu'à l'Apollon.

Je m'étais servi du second pour règle de mes observations, long-temps avant que l'idée analogue de Camper parvînt à ma connaissance.

D'après ce dernier système, tous les êtres

que nous comprenons sous le nom d'homme, avec toutes leurs anomalies, sont compris entre l'angle de soixante et celui de soixante-dix degrés; d'après l'autre système, entre l'angle de soixante-dix et celui de quatre-vingts degrés. Le Chinois a soixante-quinze degrés, le plus bel Européen en a quatre-vingts, et aucun crâne naturel, existant dans aucun siècle, ni grec, ni persan, ni égyptien, n'en a, ni n'en eut plus de quatre-vingts. Ce qui dépasse ce nombre, ne se trouve point dans la saine nature, mais peut bien se rencontrer quelquefois dans des têtes de monstres ou bien dans des têtes hydropiques, ou dans des œuvres de l'art chez les Romains, et d'une manière plus frappante encore, chez les dieux et les héros grecs, chez lesquels l'angle en question s'élève jusqu'à cent degrés : preuve évidente, selon moi, que les antiques, qu'on les trouve beaux ou laids, ne sont pas, du moins, ni naturellement beaux, ni humainement vrais; c'est un fait dont les plus zélés admirateurs de l'antique beauté sont forcés de convenir. Ce qui, au-dessous de soixante-dix degrés, se rapproche de l'angle des têtes de Nègres d'Angola et des têtes de Calmoucks, perd successivement toute trace de ressemblance humaine. La ligne du visage d'un orang-outang forme un angle de cinquante-huit degrés; celle du singe à queue, *simia synomolgos*, un angle de quarante-quatre. Si l'on réduit cet angle encore davantage, on obtient la tête d'un chien, d'une grenouille, d'un oiseau, d'une bécasse. La ligne du visage devient de plus en plus horizontale, le front se raccourcit par-là nécessairement, le nez se perd, l'œil s'arrondit et devient plus saillant, la bouche s'élargit, et à la fin, il ne reste plus de place pour les dents, ce qui paraît être la cause naturelle de l'absence des dents chez les oiseaux.

Pour se rendre cette idée plus sensible encore, on n'a qu'à jeter un regard sur ces trois planches qui contiennent la preuve de ma théorie d'évolution. La simple transition d'une tête de grenouille à celle de l'Apollon, qui, lorsqu'on ne compare que la figure n° 1 et la figure n° 24, semble presque impossible, du moins sans un effort extrême, sans un véritable *salto mortale*, se montre et se développe, en quelque sorte ici d'elle-même, et d'une manière si évidente, que notre étonnement provient moins du caractère extraordinaire que du caractère naturel du fait dont notre propre sentiment, sans un seul mot d'explication, nous fournit aussitôt le commentaire.

La 1re figure est tout-à-fait grenouille; c'est le représentant gonflé de la nature la plus ignoble et la plus bestiale; la 2e est bien encore complétement grenouille, mais d'une espèce plus modeste et moins repoussante; la 3e pourra bien être une grenouille plus avisée; la 4e tient encore de la grenouille, elle en conserve l'apparence; la 5e n'est déjà plus grenouille; la 6e l'est encore moins, l'œil rond a pris une forme oblongue; dans la 7e figure, il se montre quelque progrès, mais bien lent, vers une forme de nez et de menton; dans la 8e, ce progrès est toujours faible; cependant cet angle de la bouche et de l'œil ne saurait exister chez aucun animal du plus bas étage; le progrès vers une forme de profil devient plus sensible dans la 9e figure; la 10e a quelque chose de plus déterminé dans le contour des lèvres; c'est ici que commence le premier degré de la *non-animalité;* dans la 11e, il y a quelque approche plus marquée vers la forme d'un front et d'une bouche; avec la 12e figure commence le premier échelon de l'humanité; l'angle du visage, il est vrai, n'a guère plus de soixante degrés et s'élève excessivement peu au-dessus de l'animal; il est plus voisin de l'orang-outang que du Nègre; cependant le nez qui devient saillant, et les lèvres dont le contour se dessine avec une certaine précision, marquent déjà le commencement d'un visage humain; la 13e figure n'exprime qu'une humanité faible et bornée; l'œil et le front ne sont pas encore humains; la 14e offre un mélange de faiblesse et de bonté; dans la 15e se présentent tous les attributs de la nature humaine, et l'angle du visage a ses soixante-dix degrés; la 16e tête s'élève peu à peu à la raison; la 17e est déjà plus intelligente; mais l'œil, le front et le menton sont faibles; on remarque dans la 18e des traces de jugement; elles sont bien plus prononcées dans la 19e. Le progrès n'est pas visible dans la 20e; il n'y est point exprimé comme il le faudrait; c'est un visage insignifiant de solli-

citeur. La 21e tête est beaucoup plus intelligente; les trois dernières sont belles en général, mais le dessin en est manqué; la 22e est la plus agréable; un front aussi stupide et un œil aussi fixe que le front et l'œil de la 24e figure ne conviennent d'aucune façon au caractère de l'Hécatébole.

Je dépose la plume physiognomonique... Comment dire ce que j'éprouve en ce moment? Je ne sens rien de cet orgueil qu'une œuvre accomplie inspire à son auteur. Mon âme est pénétrée, au contraire, des nombreuses fautes et imperfections de mon travail. Je sais combien il reste à être fait, et si j'osais m'attribuer quelque mérite, ce serait celui d'avoir découvert peut-être et indiqué quelques chemins viables dans le vaste champ de la physiognomonie. J'ai glané sur leurs abords et remis fidèlement au monde le fruit de mes recherches. Je n'ai rien promis de plus et je serais trop satisfait d'avoir pu contribuer, par chacun de ces fragments, à agrandir la connaissance de l'homme et à répandre l'amour du prochain!

FIN.

BESANÇON, IMPRIMERIE DE CH. DEIS.

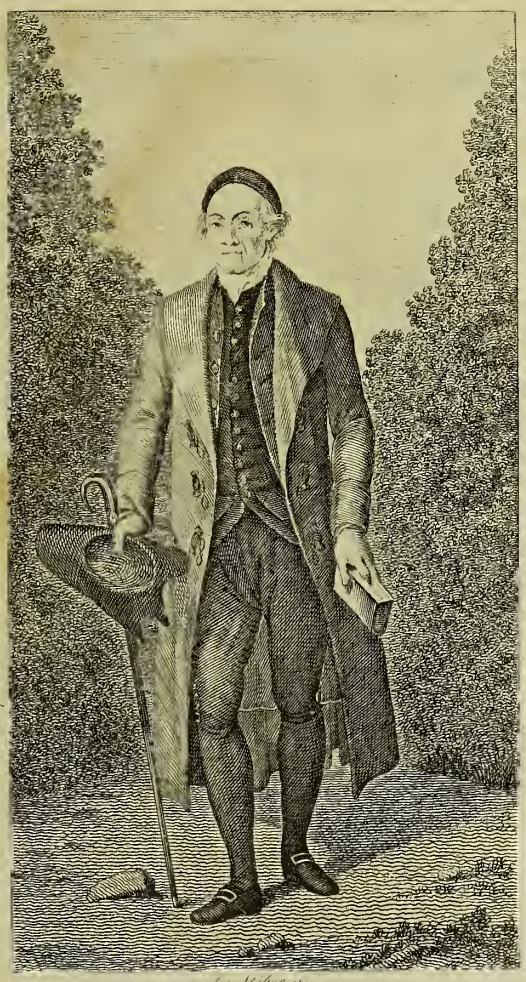
AVIS AU LECTEUR.

Le lecteur est prié de consulter, pour les notes et exercices physiognomoniques, la liste suivante dans laquelle le chiffre des planches est mis en regard de la pagination de leurs textes. La troisième colonne rapporte les numéros des figures tels qu'ils sont indiqués à la fois sur les planches et dans le corps de l'ouvrage.

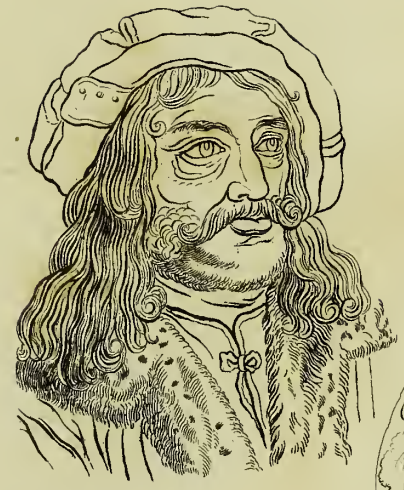
Page	Planche	Figure
16 — 17	2 — 4	1 — 11
17 — 18	4 — 11	12 — 54
30 — 31	12 — 15	1 — 28
47	16 — 19	1 — 14
56 — 57	20 — 24	1 — 17
57	24	1
62 — 63	25	2 — 9
63 — 65	26 — 31	1 — 38
75 — 77	32 — 35	1 — 12
80 — 82	36 — 37	1 — 12
85 — 90	38 — 41	1 — 44
91 — 92	42	1 — 5
92 — 93	43	1 — 14
94 — 95	44	1 — 8
95 — 97	45	1 — 9
98 — 99	46	1 — 8
99	47	1 — 3
100 — 103	48	1 — 17
(103 voy. pl.	46	1 — 6)
103 — 106	49 — 52	1 — 23
110 — 114	53 — 56	1 — 36
115	56	37 — 39
122 — 124	57 — 61	1 — 18
133	62	1 a.

Page	Planche	Figure
134	62	I 1 — 9
157	62	VIII (a) 1 — 6
157 — 158	62	VIII (b) 1 — 12
162	62	VIII (c) 1 — 12
176 — 177	63 — 64	1 — 8
193 — 197	64 — 69	9 — 34
197 — 201	69 — 74	35 — 56
201	74	57 — 58
201 — 203	75 — 77	59 — 64
209 — 216	77 — 85	65 — 100
216 — 218	86 — 91	101 — 117
241	92 — 94	118 — 123
241 — 244	94 — 100	124 — 140
244 — 245	100 — 103	141 — 149
268 — 269	104 — 106 *	(A) 1 — 9 ; (B) 1 — 10
		(B 2) 11 — 14
269 — 274	107	1 — 19
273	108	
273	109	1 — 5
274	110	1 — 5
274	111	1 — 2
275	112	
275	113	1
275	114	
275	115	1 — 2
275 — 276	116	
276	117	
(276 voy. pl.	113 ; 2)	
285 — 286	118 — 120	

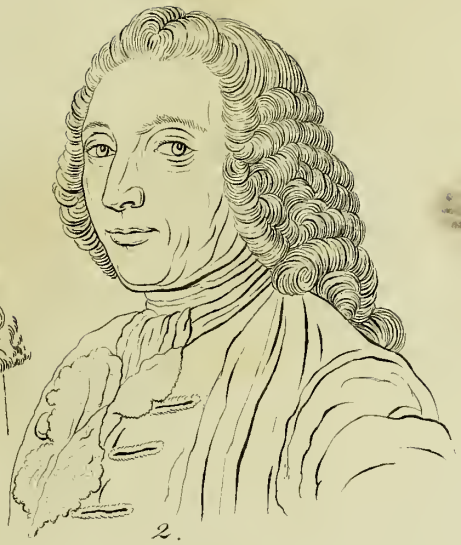
* La figure marquée de (B 2), de la planche 104, appartient à la planche 105.



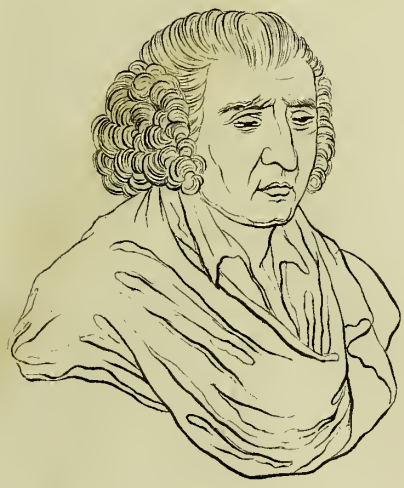
Lavater.



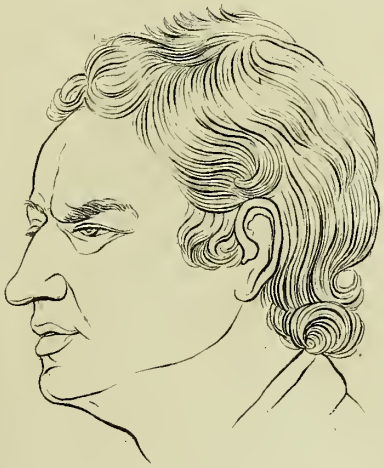
1.



2.



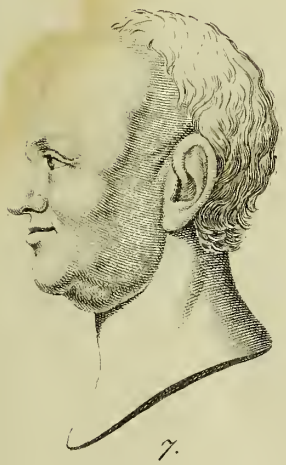
3.



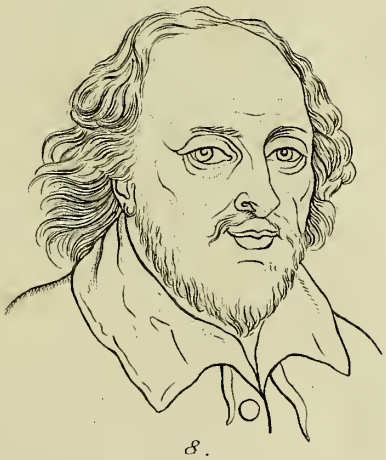
4.

5.

6.

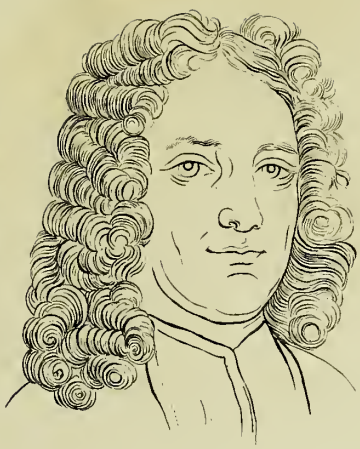


7.



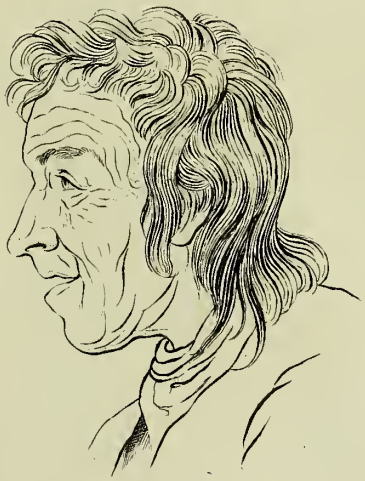
8.

9.

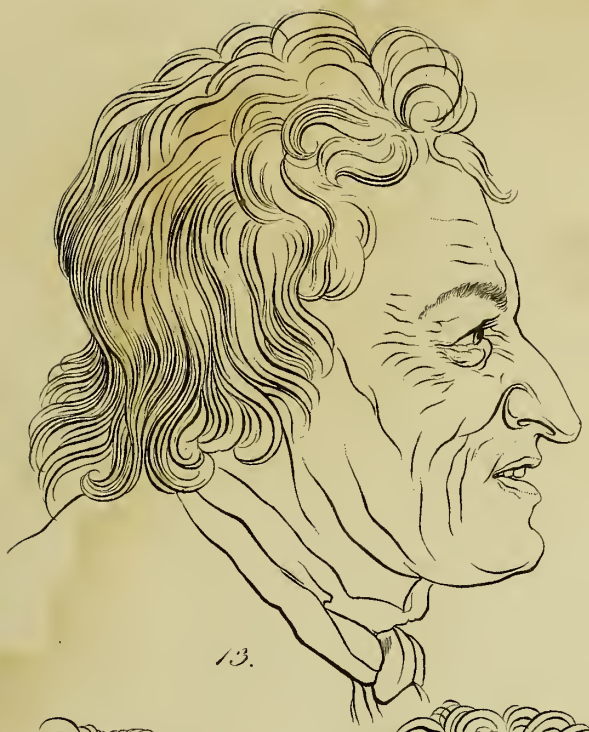


10.

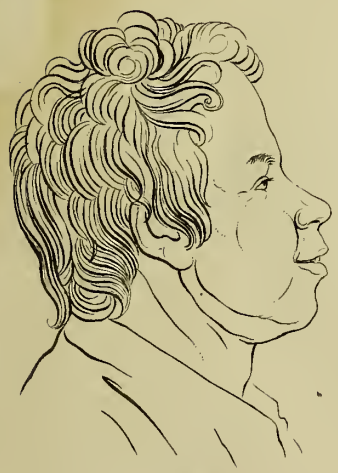
11.



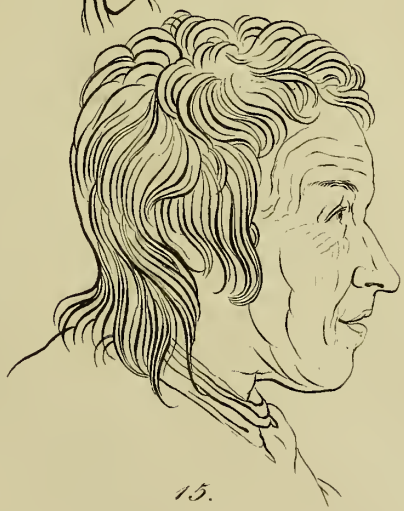
12.



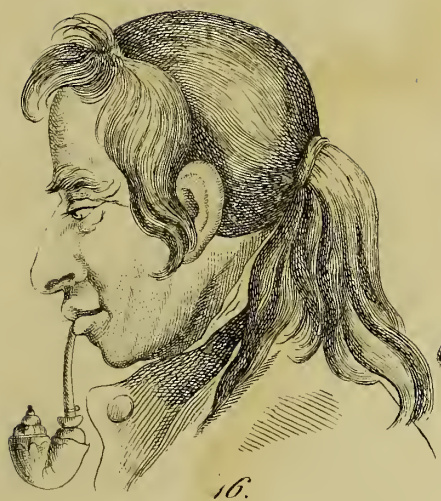
13.



14.

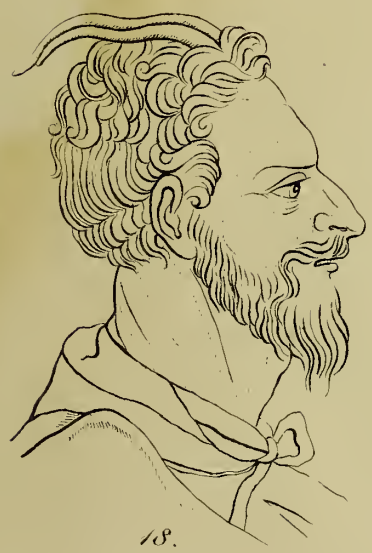


15.

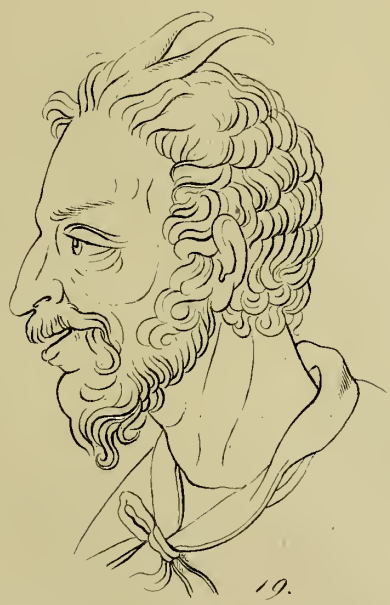


16.

17.



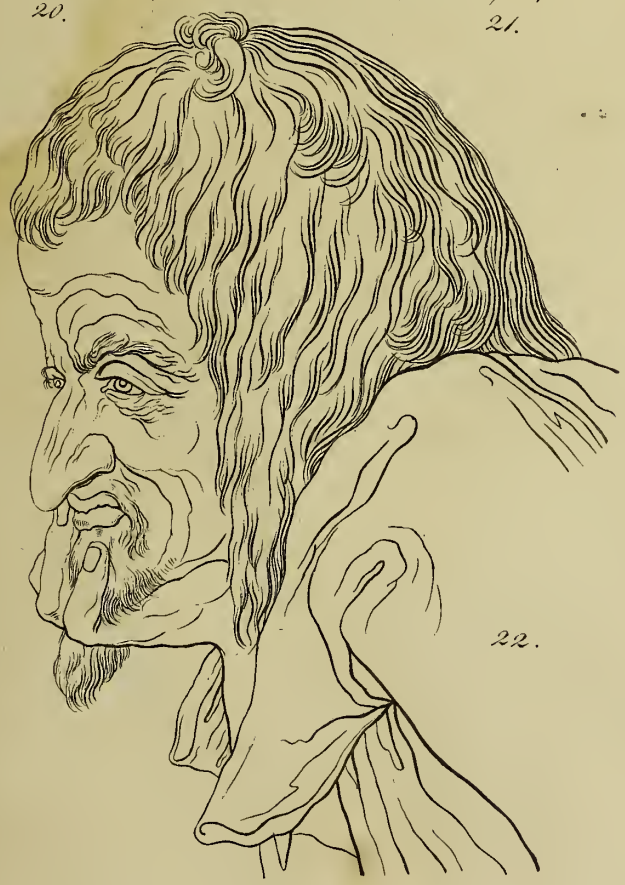
18.



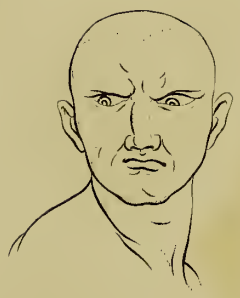
19.

20.

21.

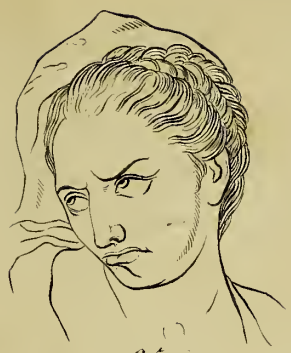


22.

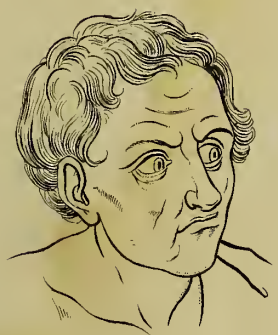


23.

24.



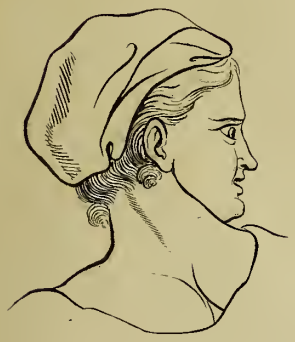
25.



26.

27.

28.

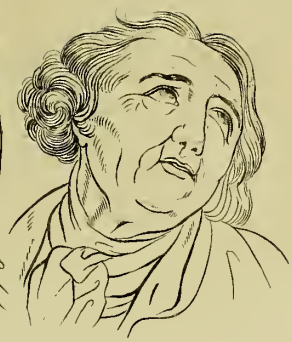


29.

30.

31.

32.



33.

34.

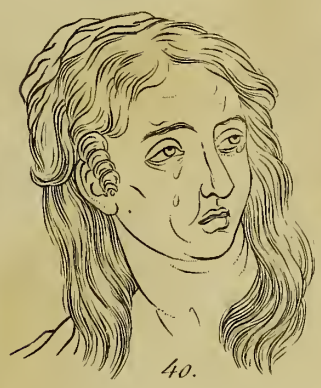
35.

36.

37.

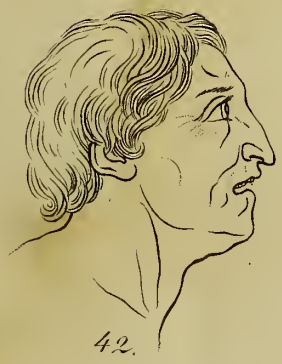
38.

39.



40.

41.



42.

43.

44.

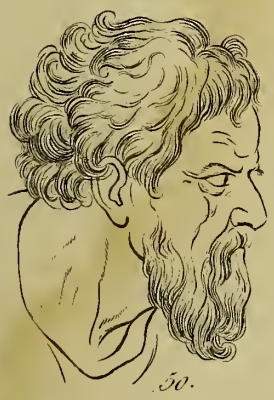
45.

46.

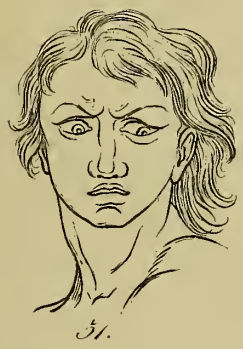
47.

48.

49.

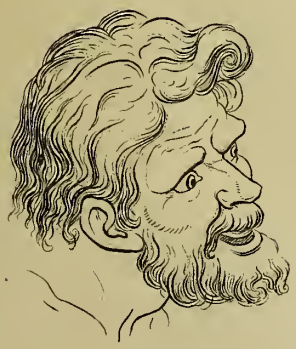


50.

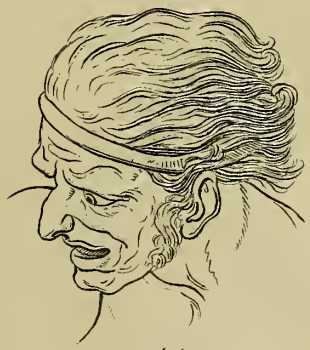


51.

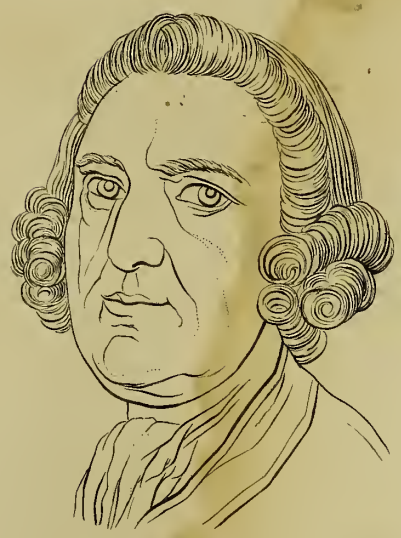
52.



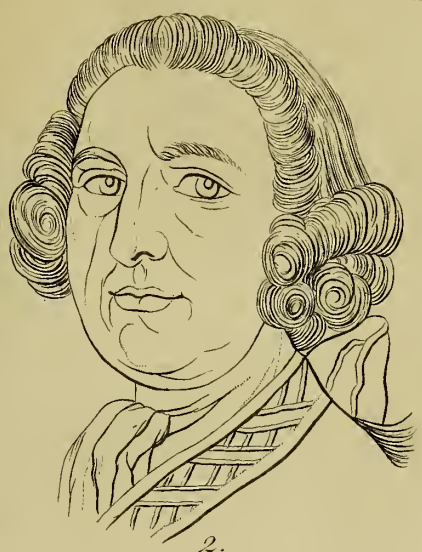
53.



54.



1.



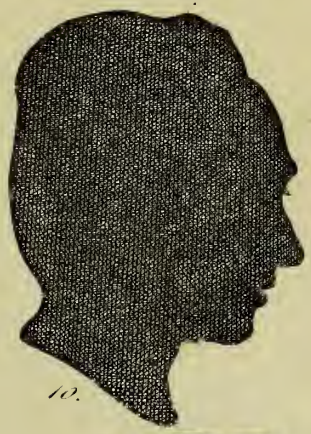
2.

3. 4. 5. 6.

7.

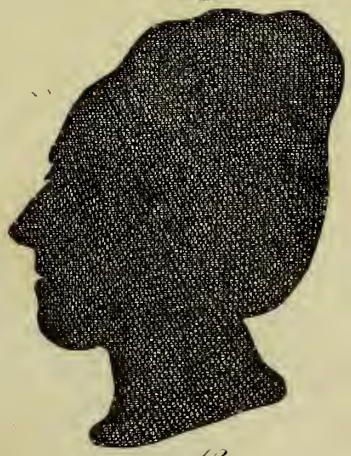
8.

9.

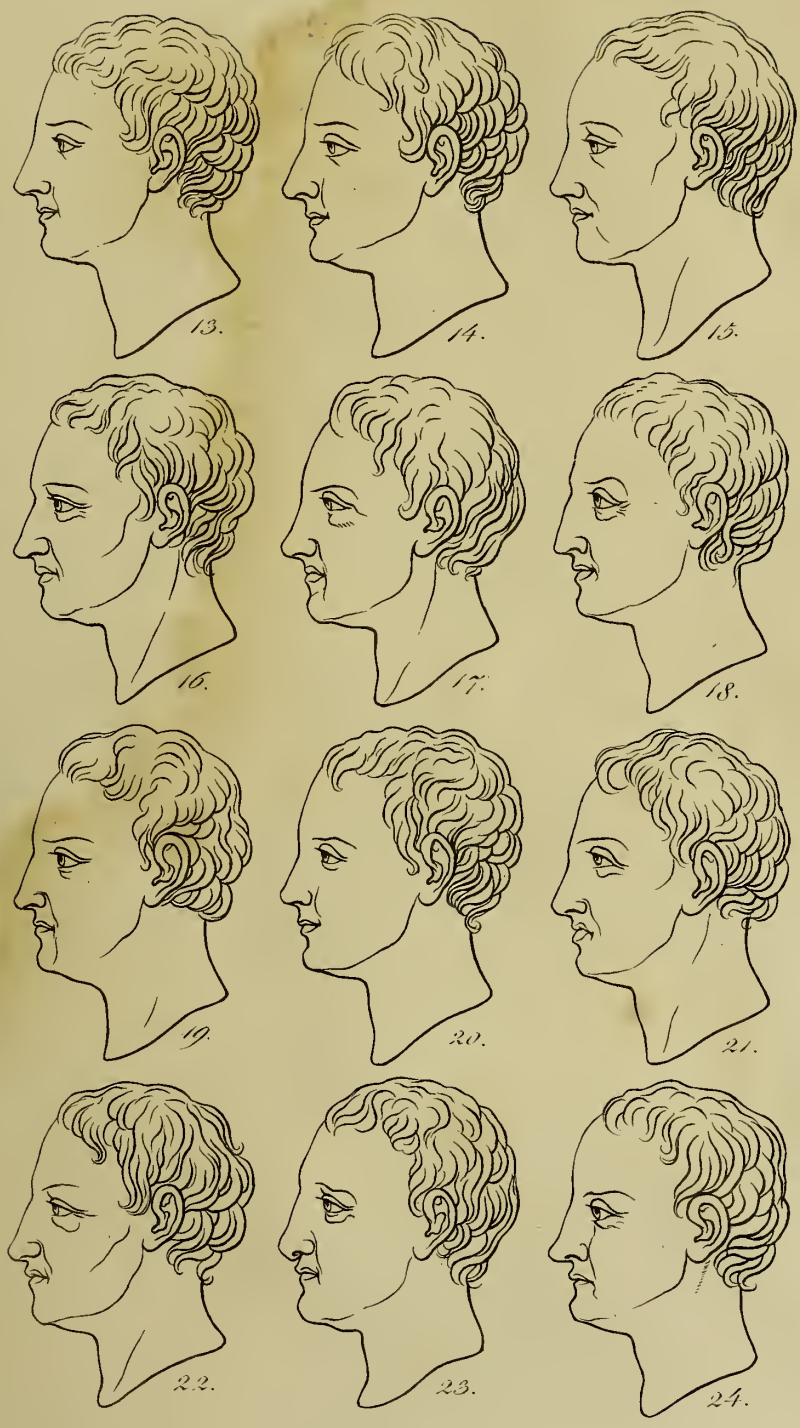


10.

11.



12.

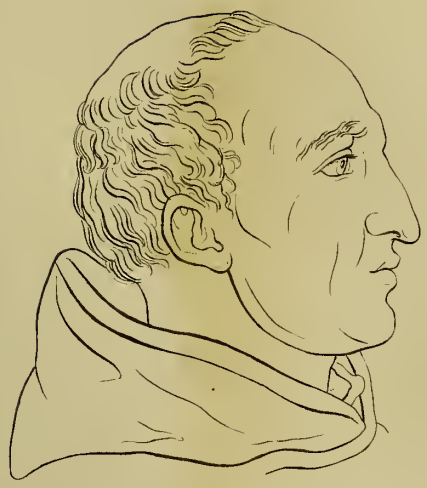

13.
14.
15.
16.
17.
18.
19.
20.
21.
22.
23.
24.

25.

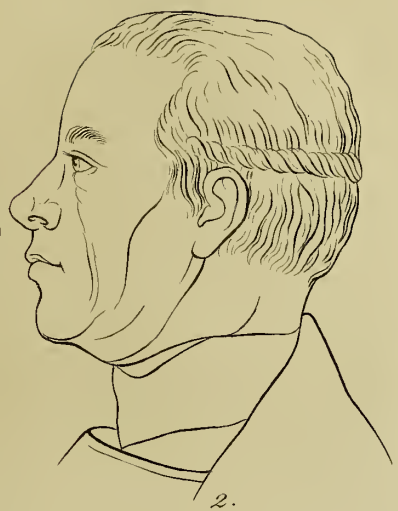
26.

27.

28.

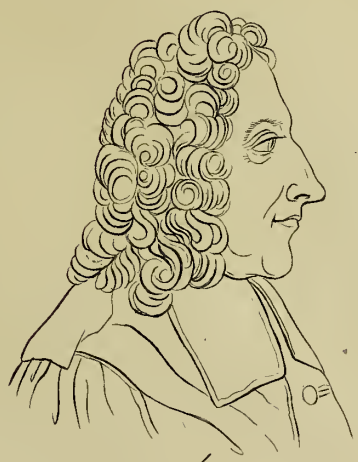


1.

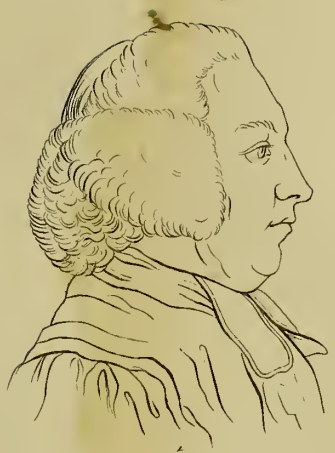


2.

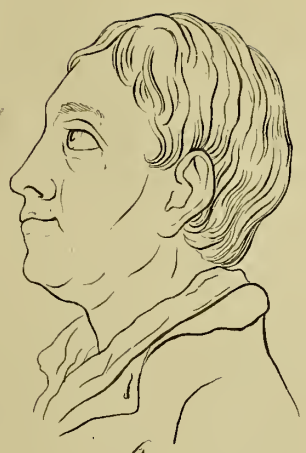
3.



4.

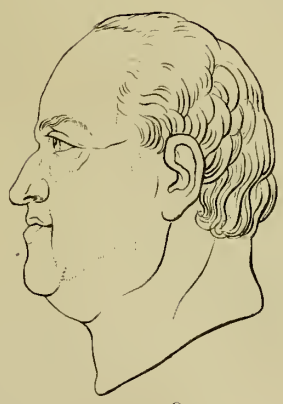


5.



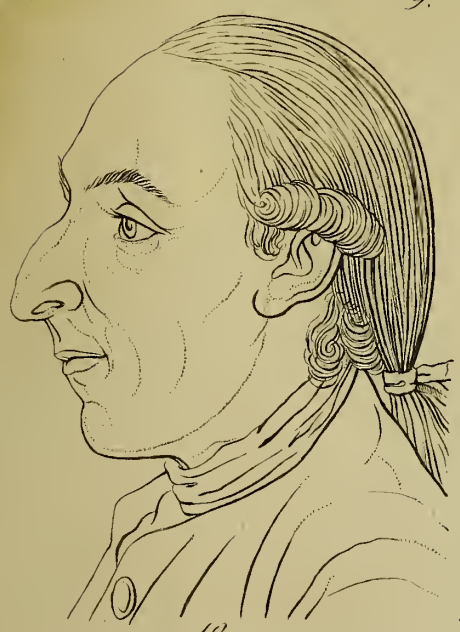
6.

7.



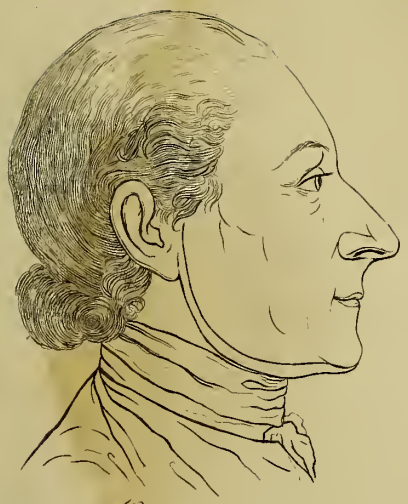
8.

9.

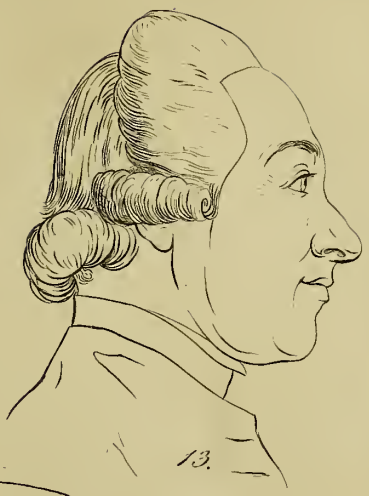


10.

11.



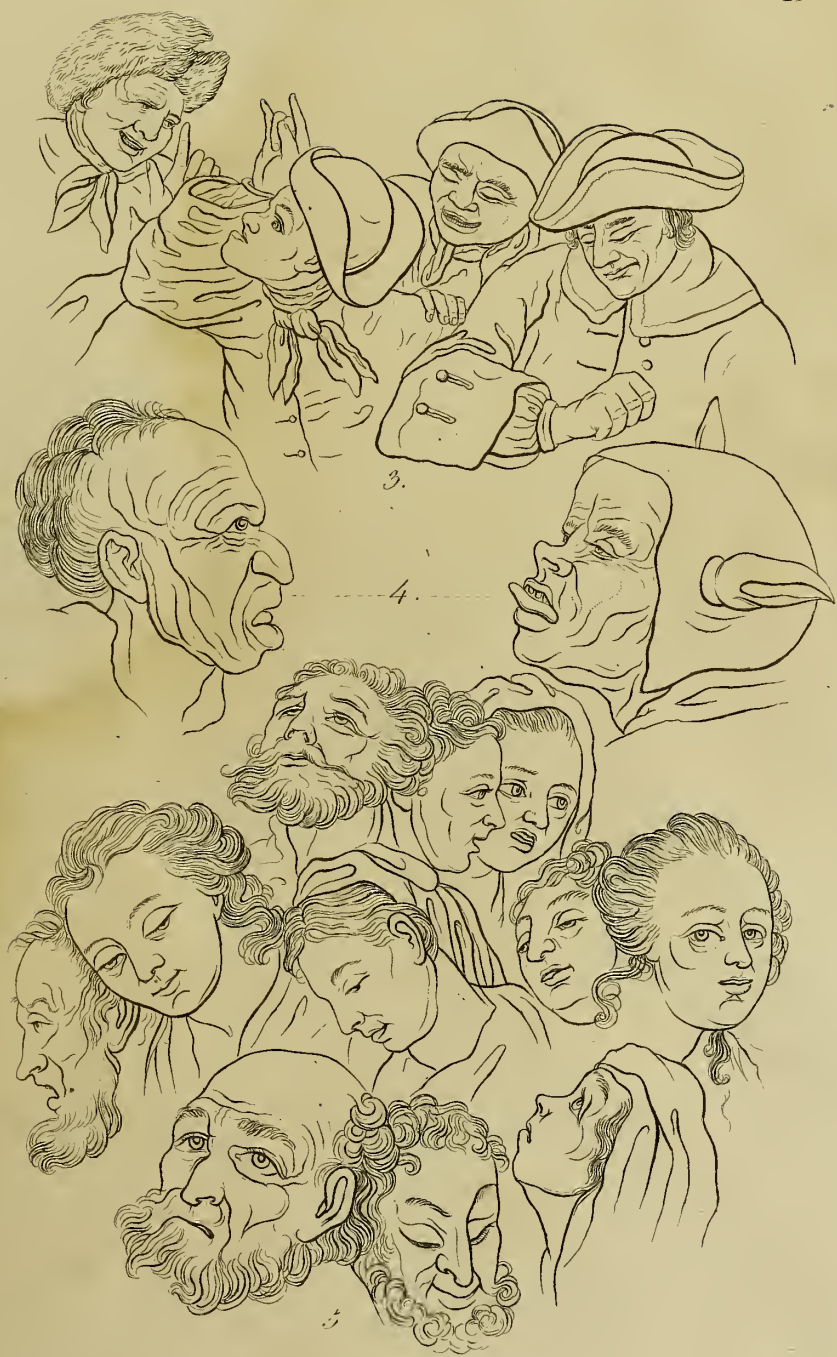
12.



13.

14.

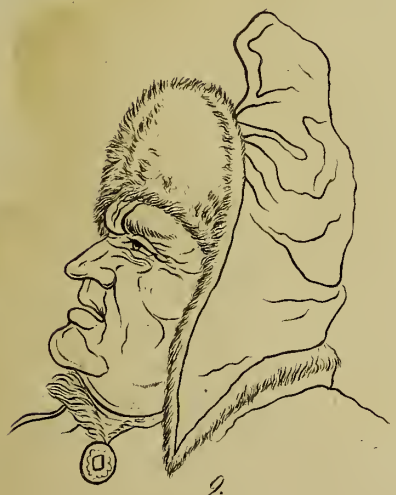
1. 2.


3.
4.
5.

6.

7.

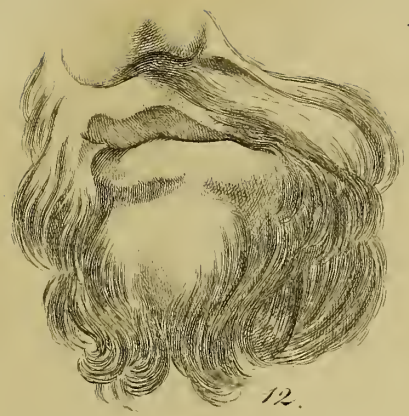
8.



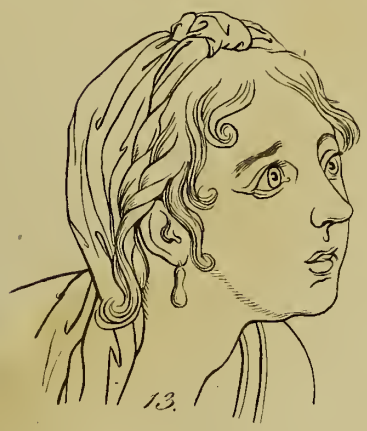
9.

10.

11.



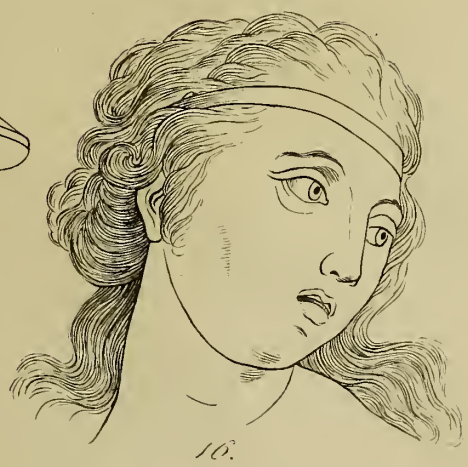
12.



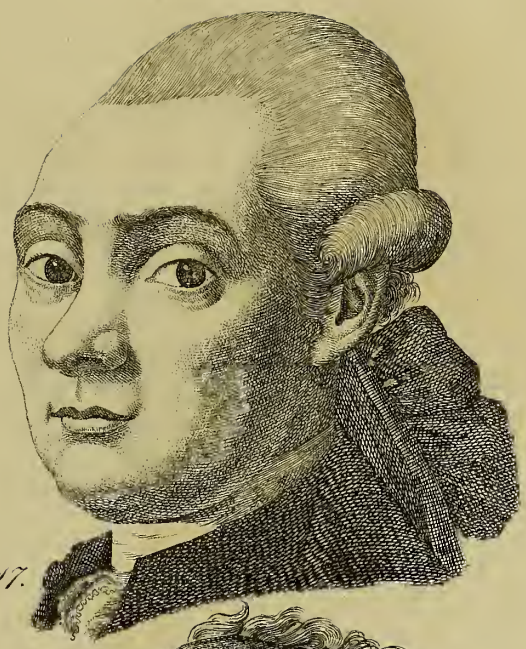
13.

14.

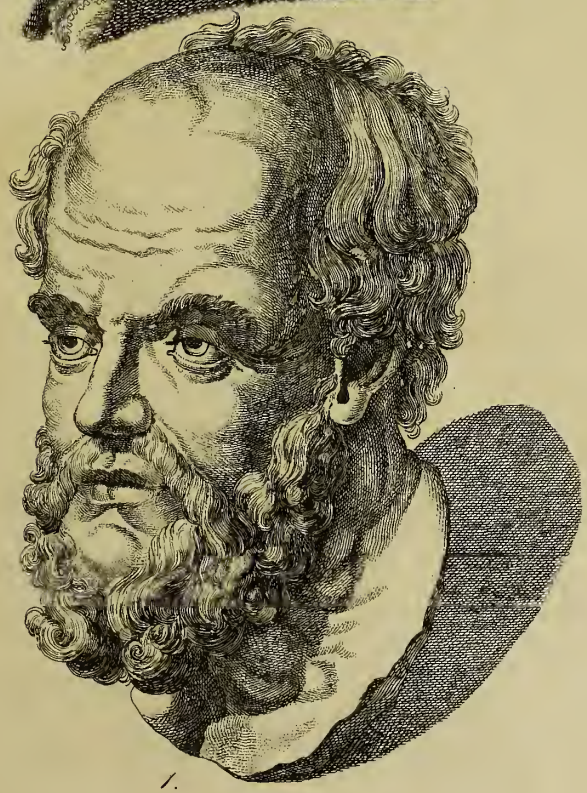
15.



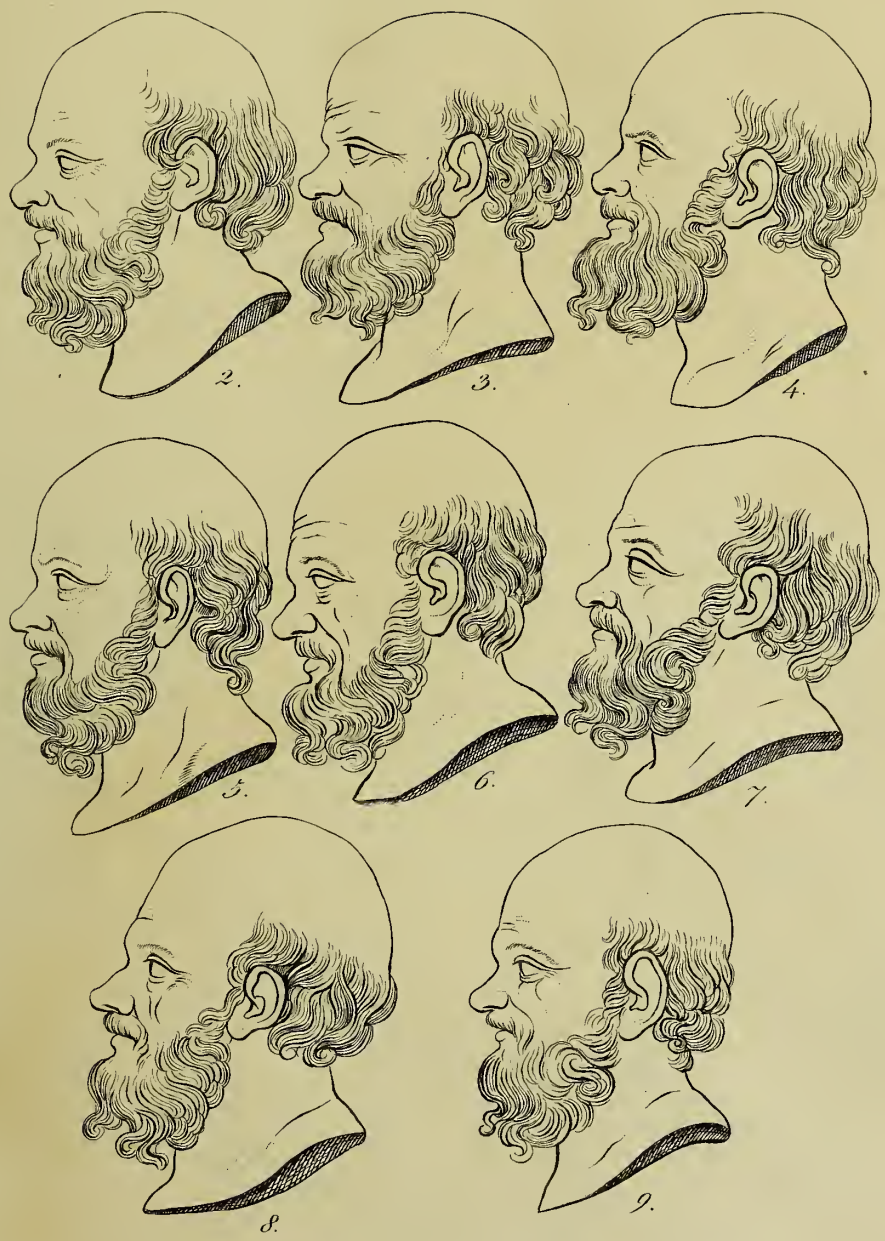
16.

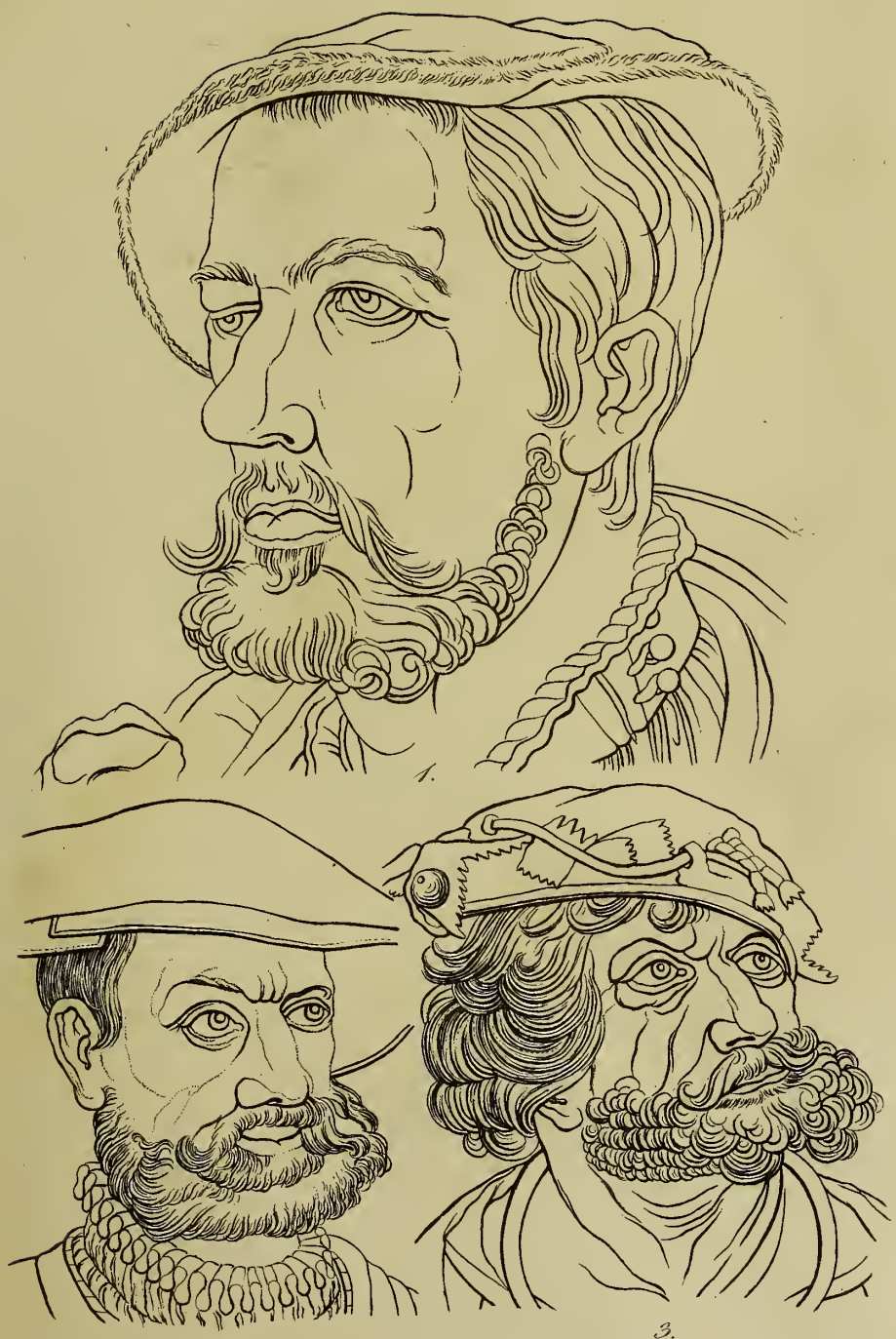


17.



1.

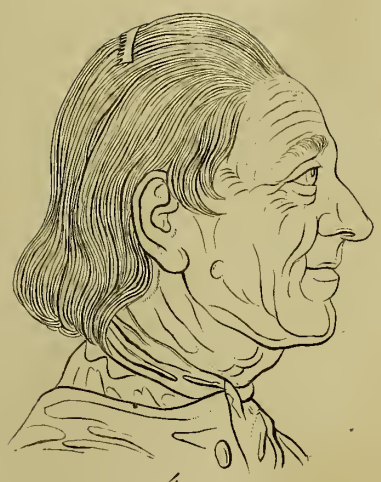

2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.
9.



1.

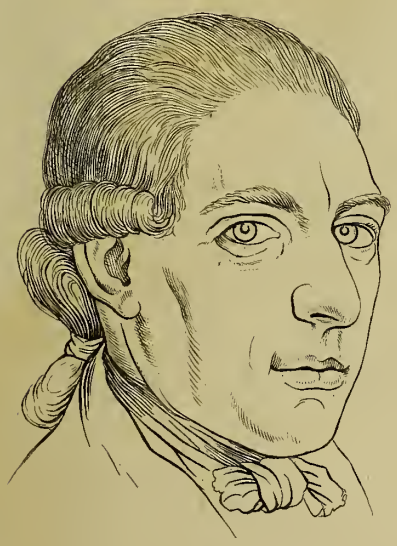
2.

3.



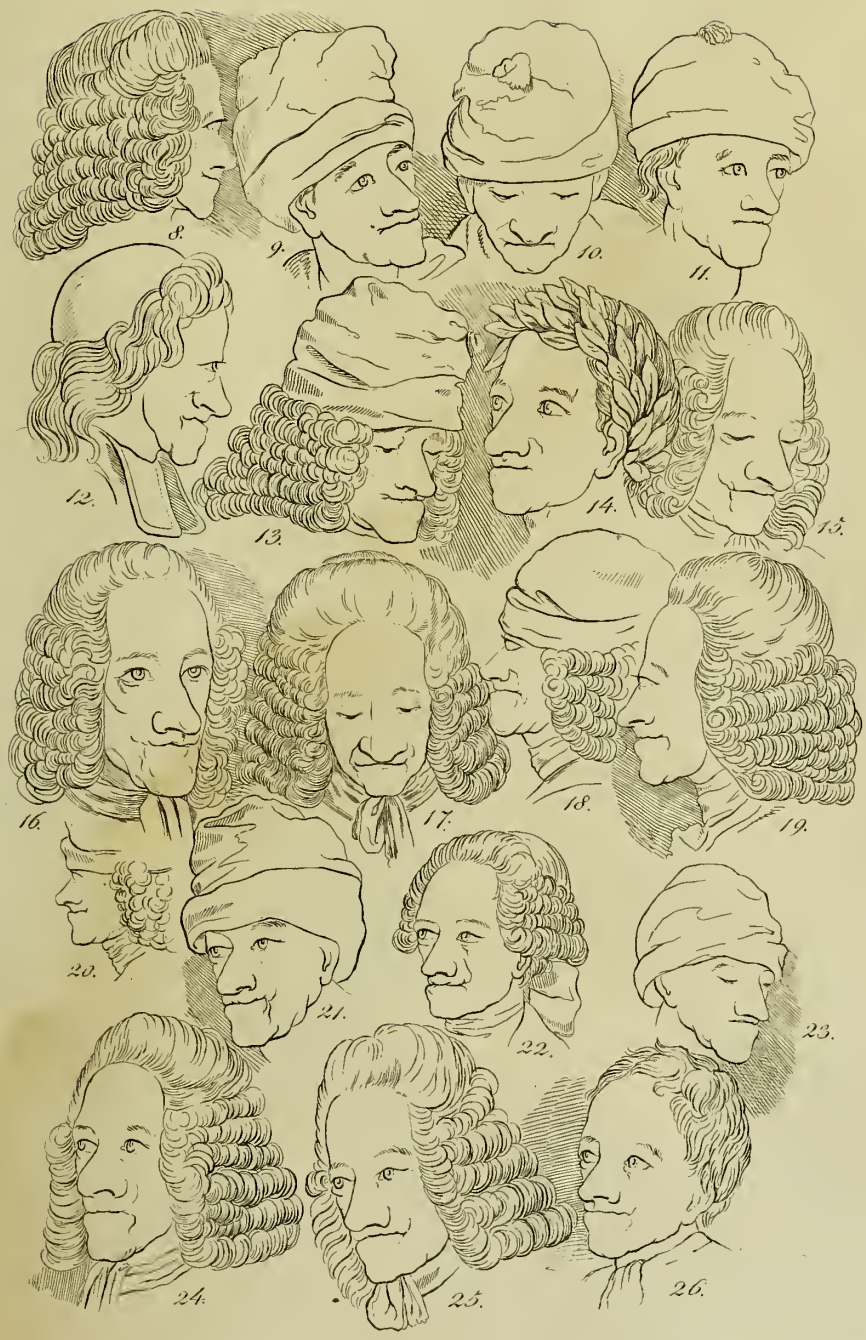
4.

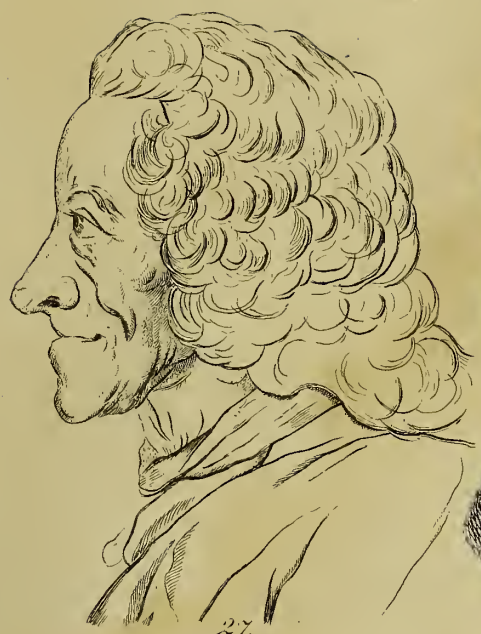
5.



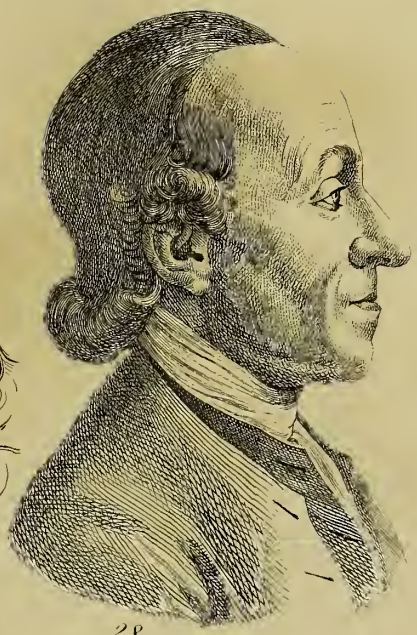
6.

7.


8.
9.
10.
11.
12.
13.
14.
15.
16.
17.
18.
19.
20.
21.
22.
23.
24.
25.
26.

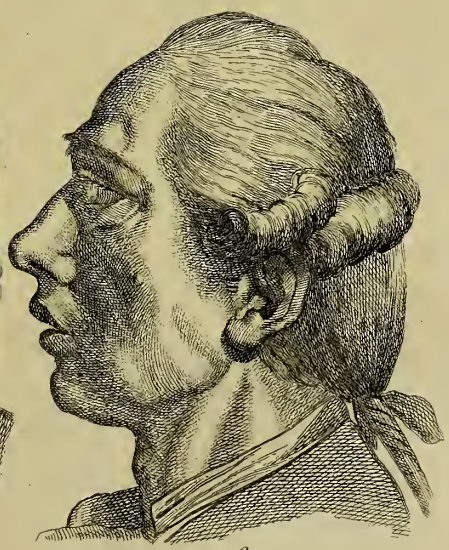


27.

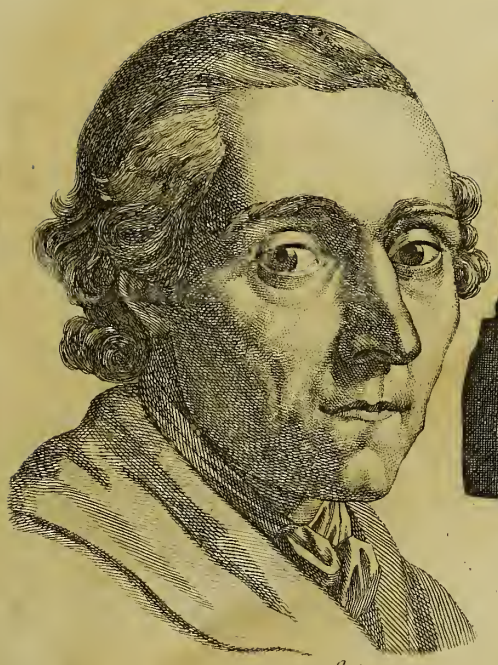


28.

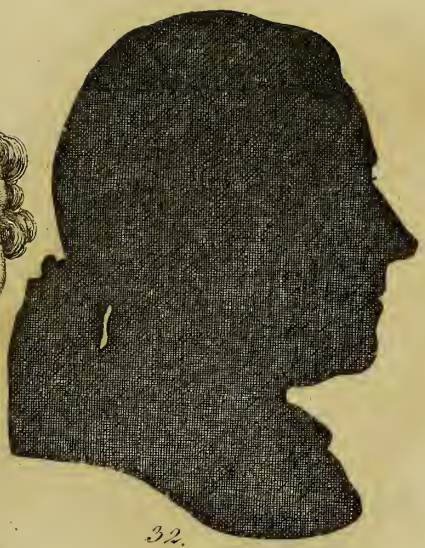
29.



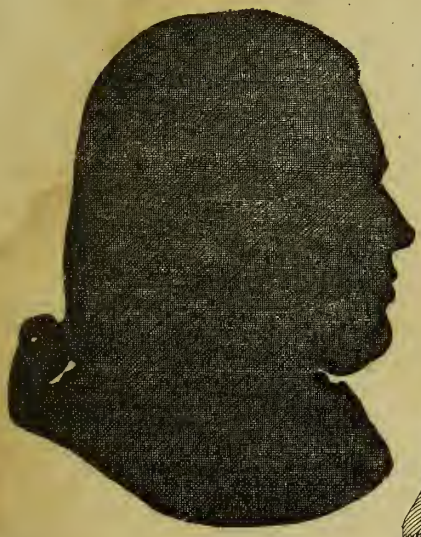
30.



31.



32.



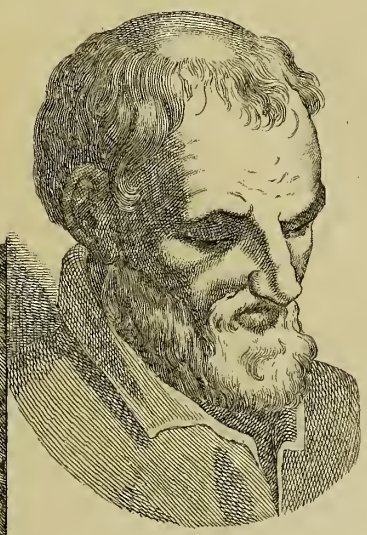
33.

34.

35.

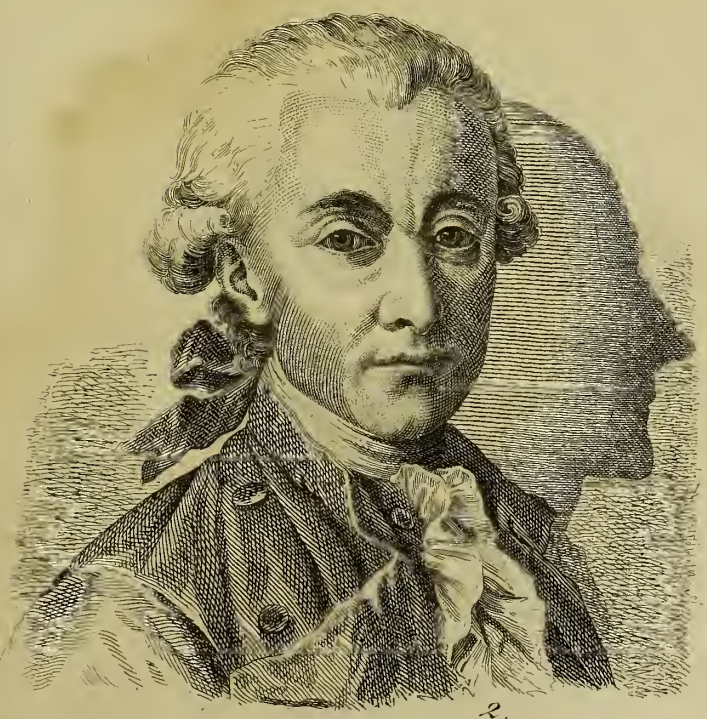
36.

37.

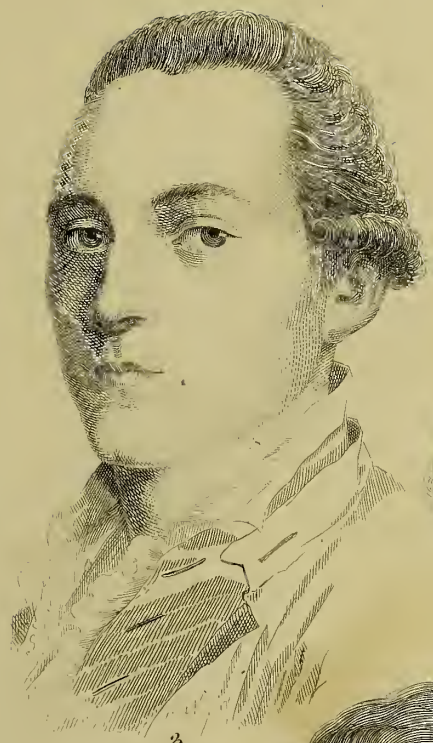


38.

1.



2.

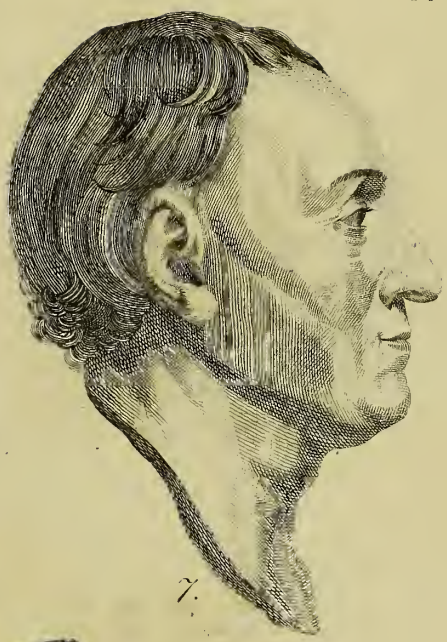


3.

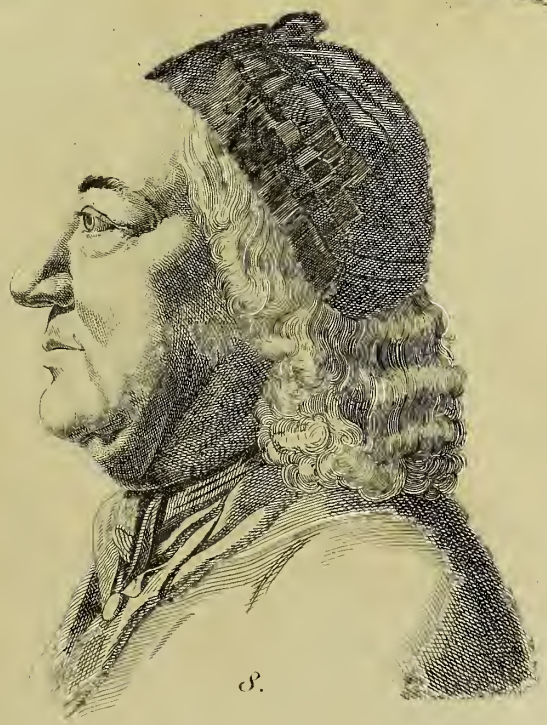
4.

5.

6.

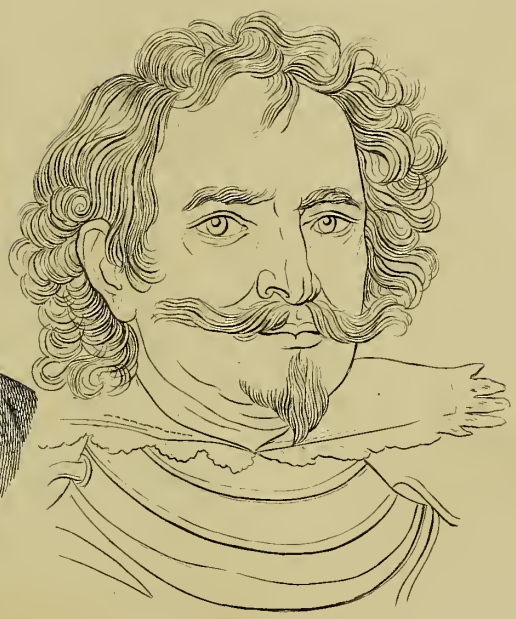


7.

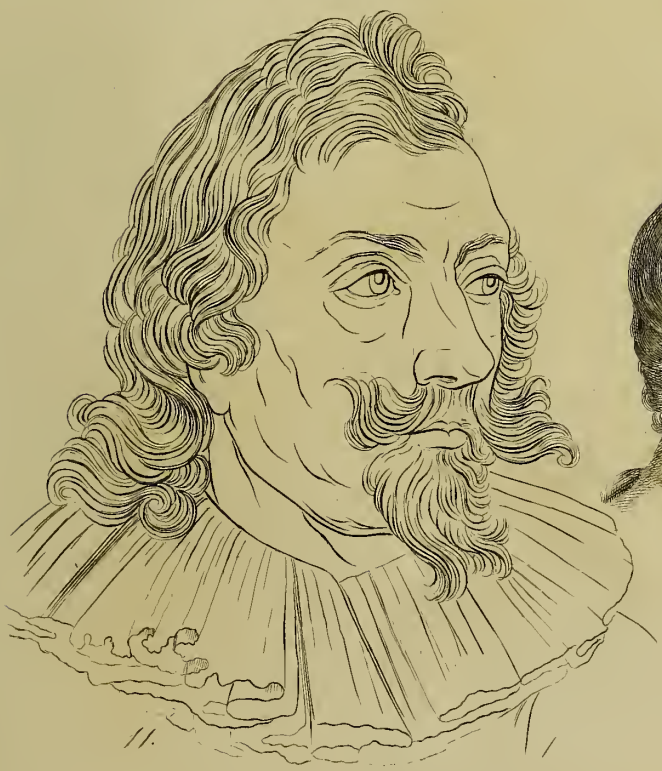


8.

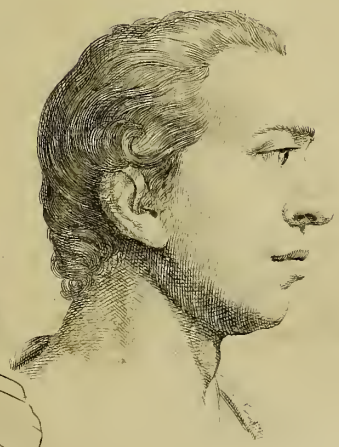
9.



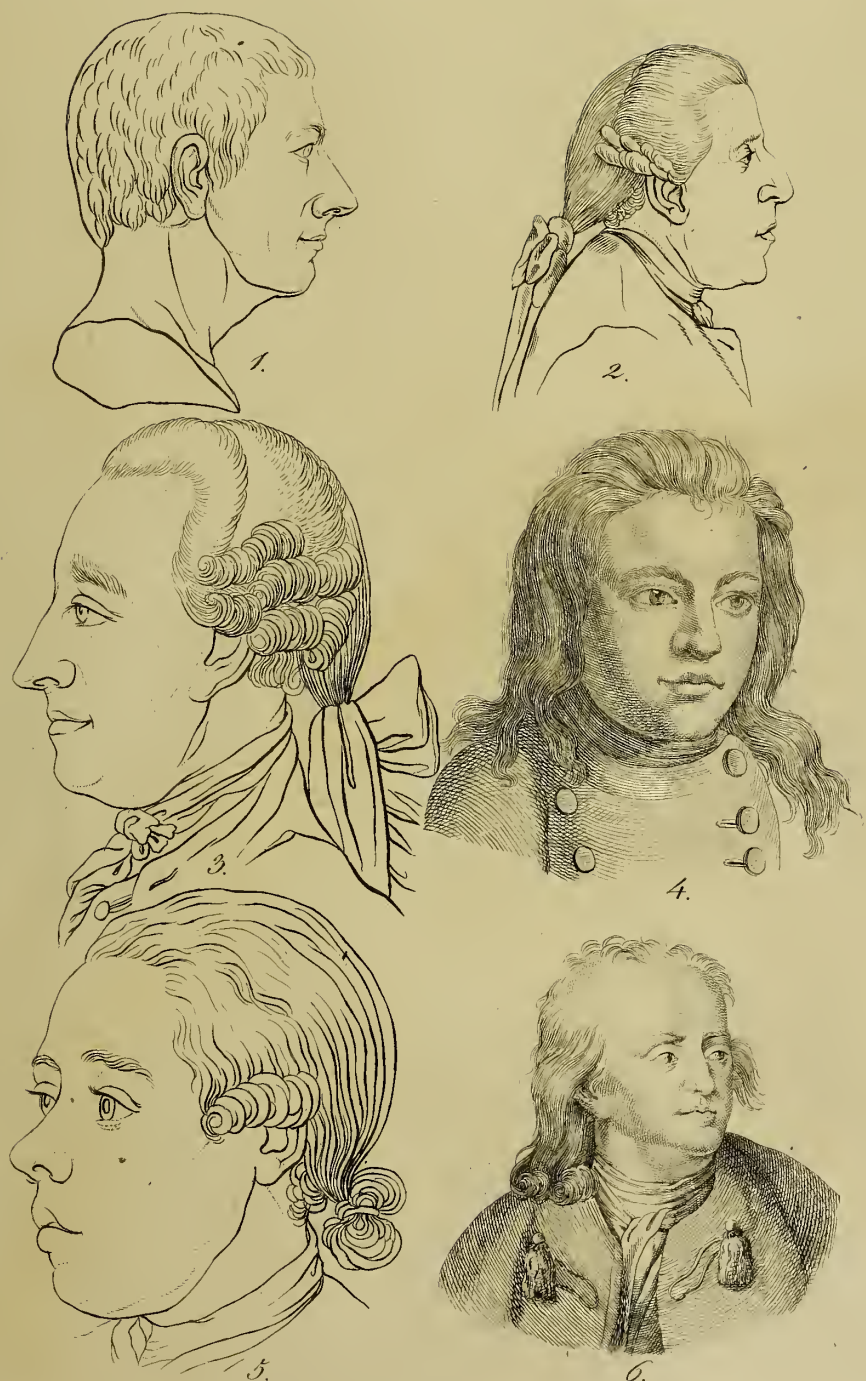
10.



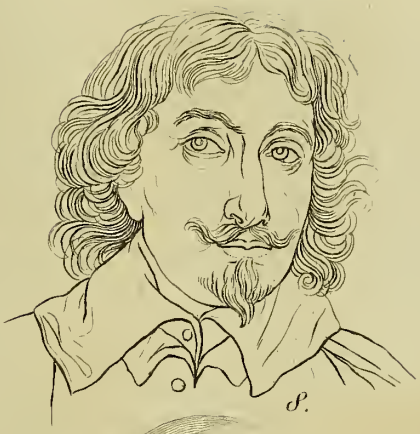
11.



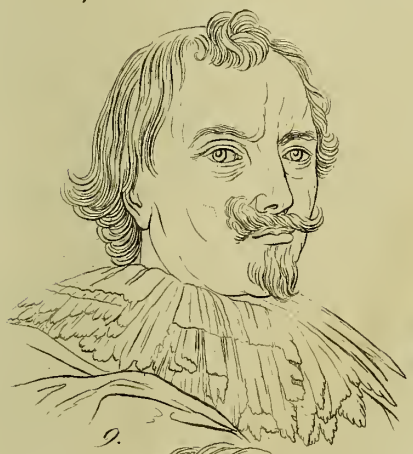
12.


1.
2.
3.
4.
5.
6.

7.

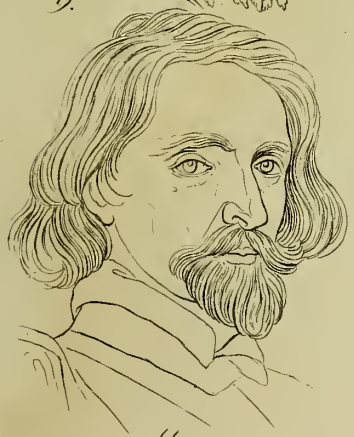


8.

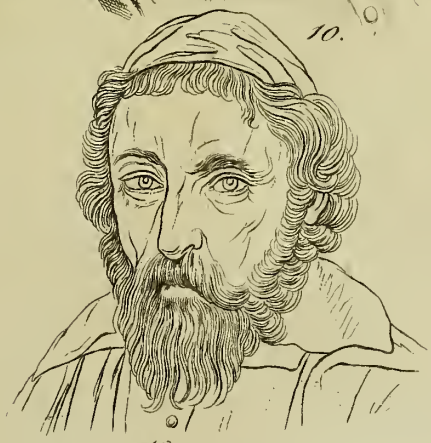


9.

10.



11.



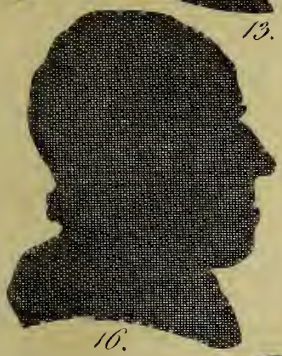
12.

1.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.
9.
10.
11.
12.

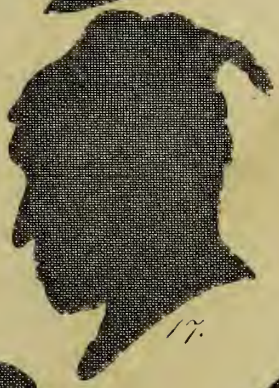
13.

14.

15.

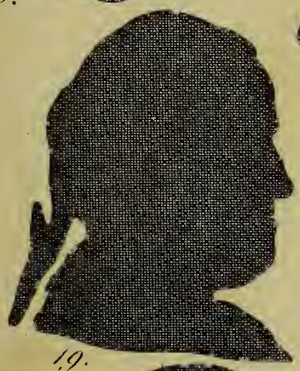


16.

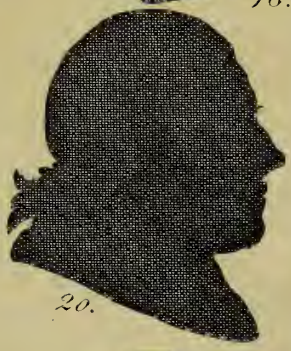


17.

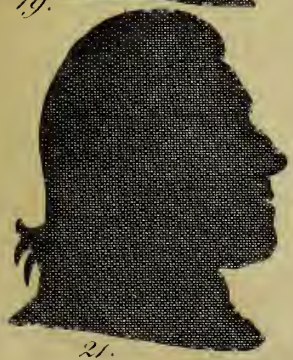
18.



19.

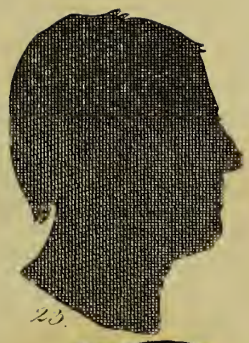


20.

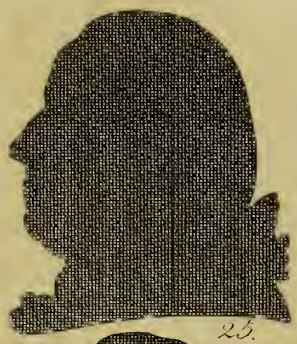


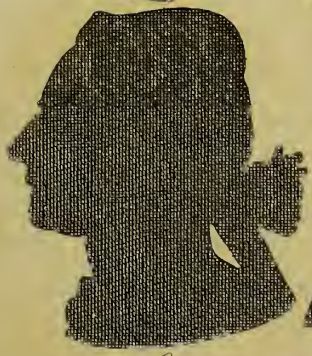
21.

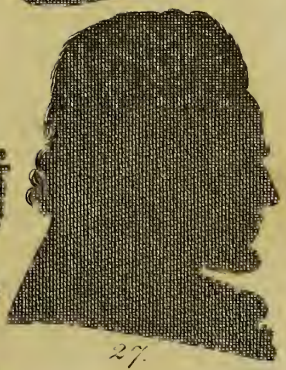
22.


23.

24.

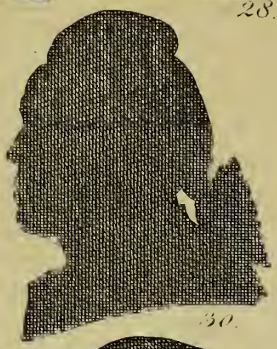

25.

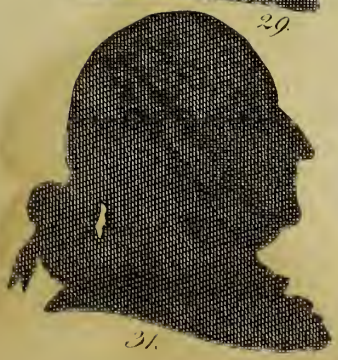

26.

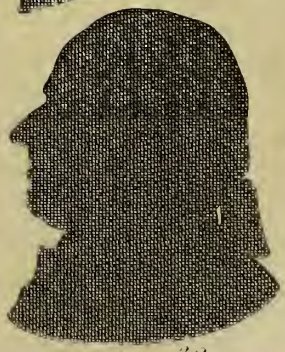

27.

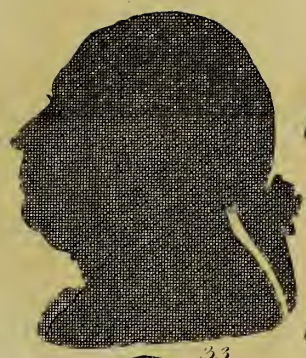
28.

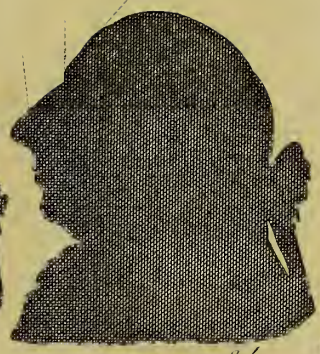
29.

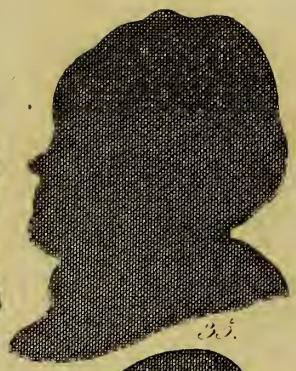

30.

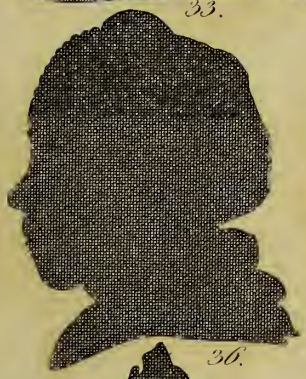

31.


32.

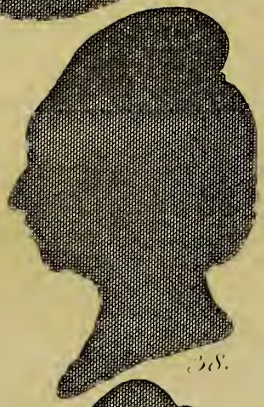

33.


34.


35.


36.

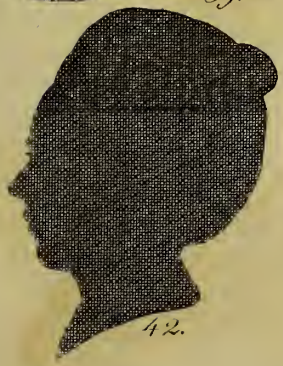
37.


38.

39.

40.

41.

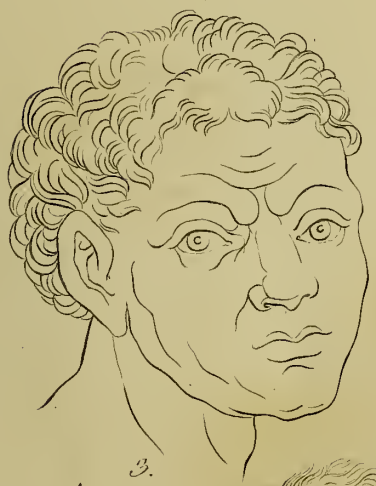

42.

43.

44.

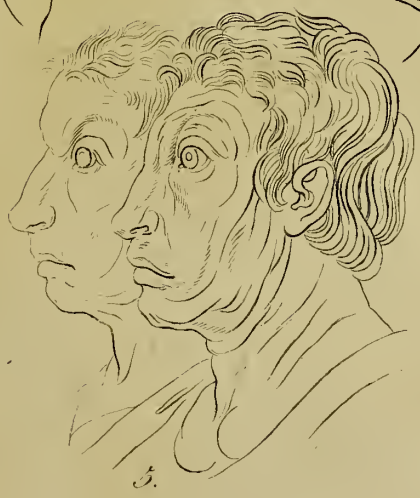
1.

2.

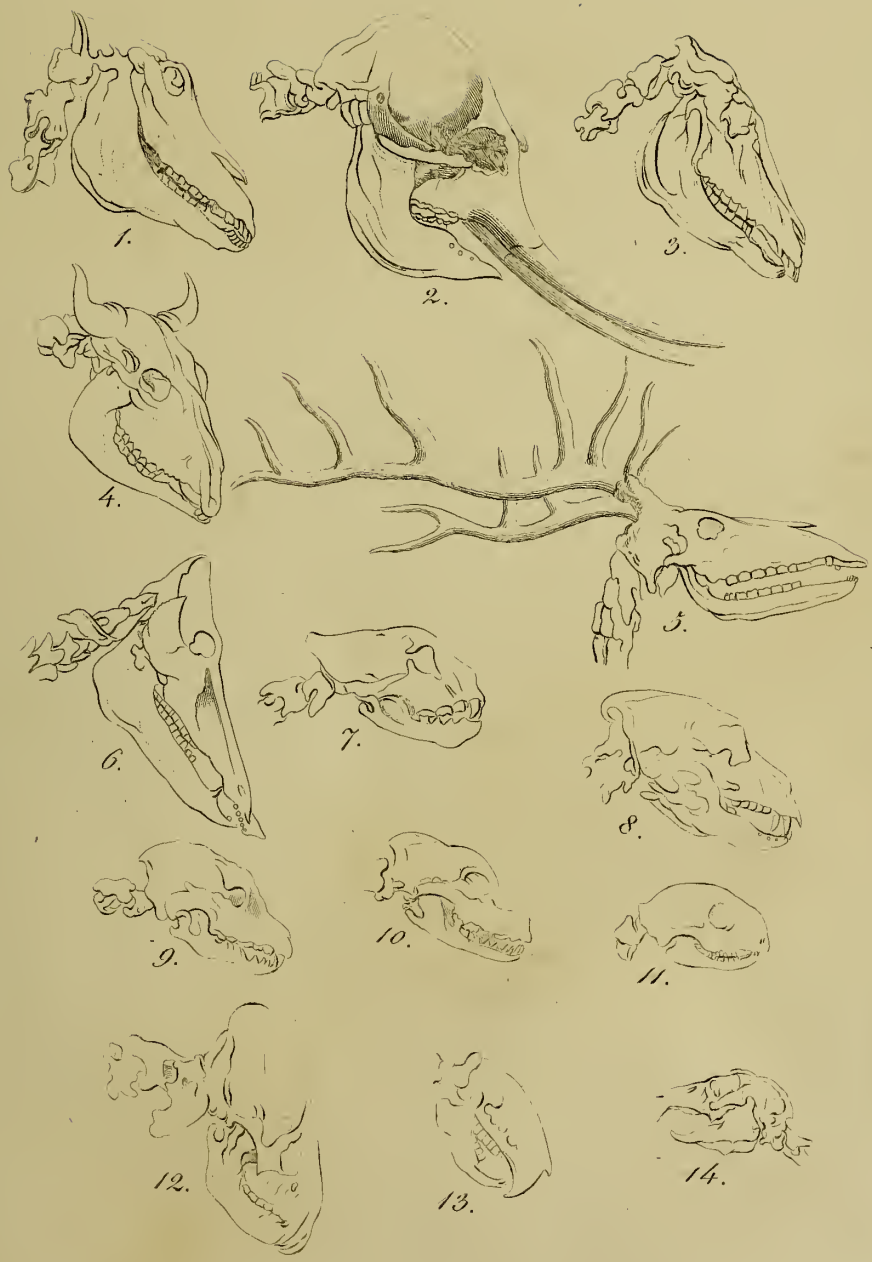


3.

4.



5.


1.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.
9.
10.
11.
12.
13.
14.

1.

2.

3.

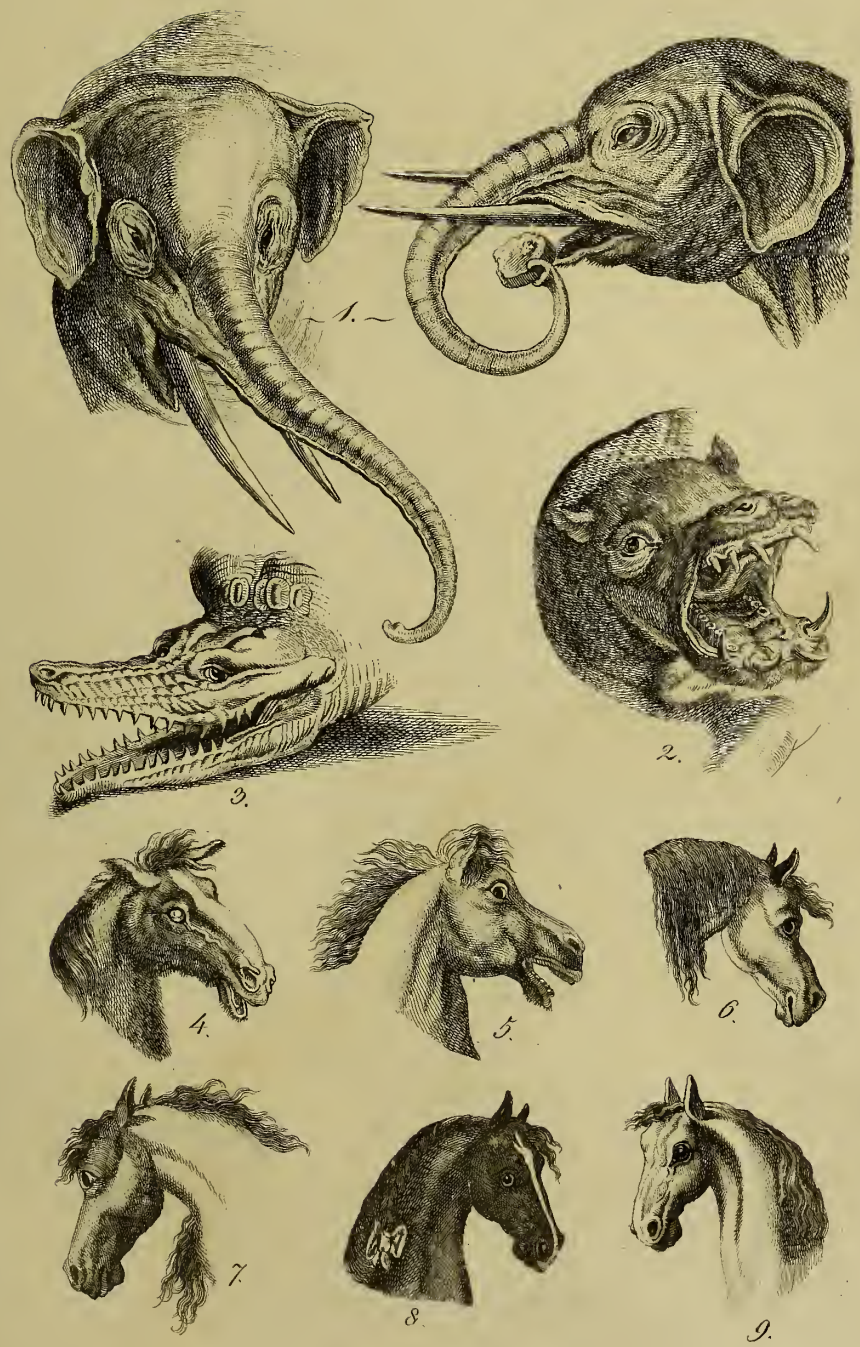
4.

5.

6.

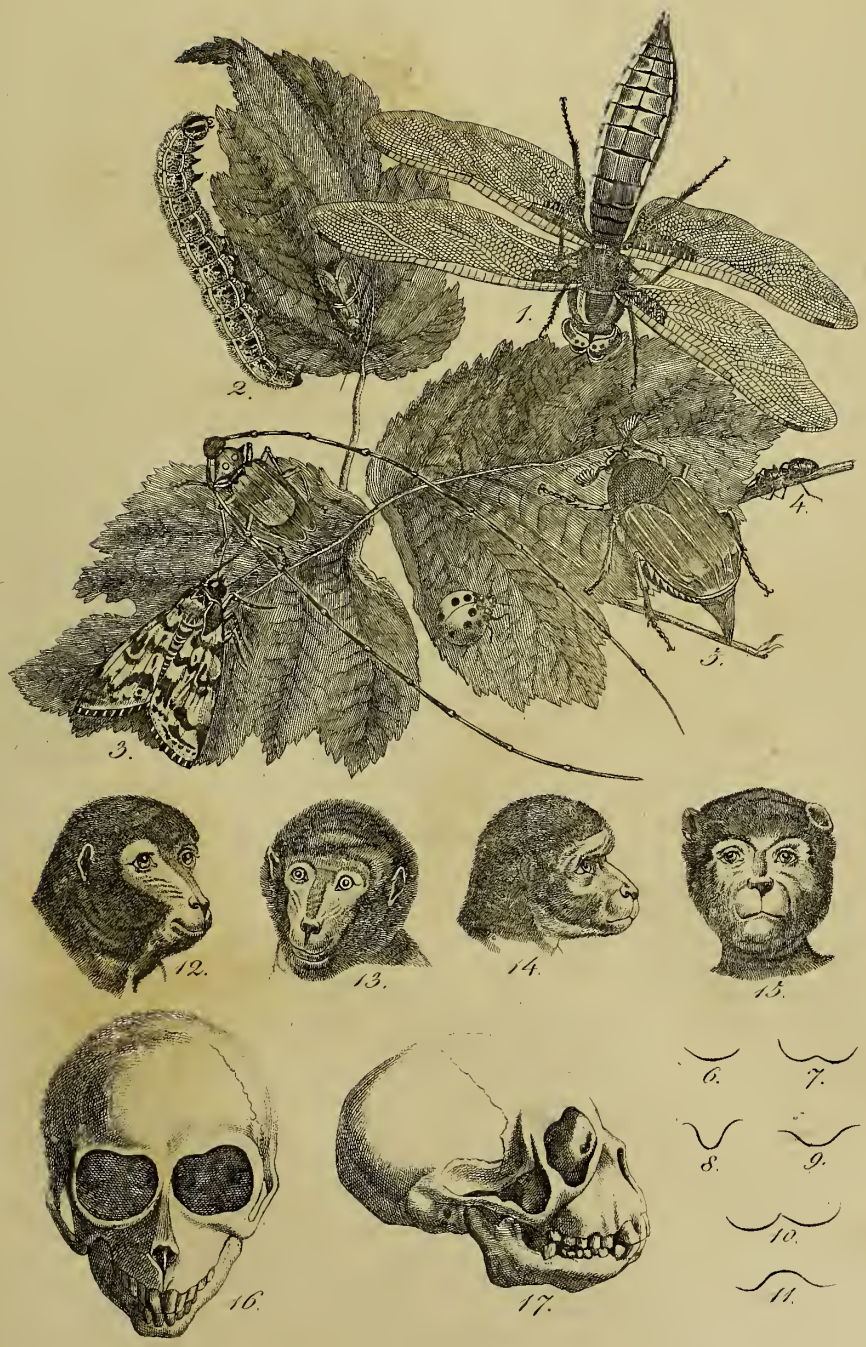
7.

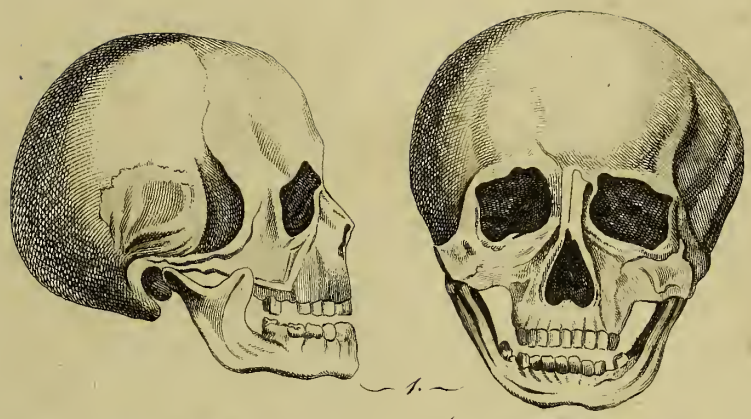
8.


1.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.
9.

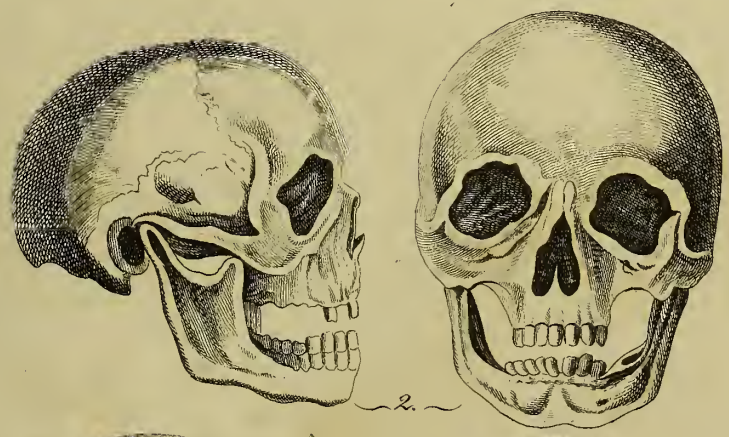
1.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.

1.
2.
3.

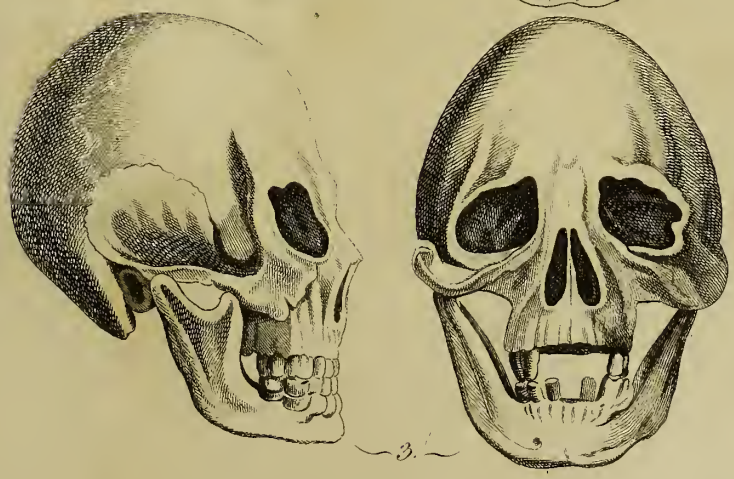

1.
2.
3.
4.
5.
12.
13.
14.
15.
16.
17.
6.
7.
8.
9.
10.
11.



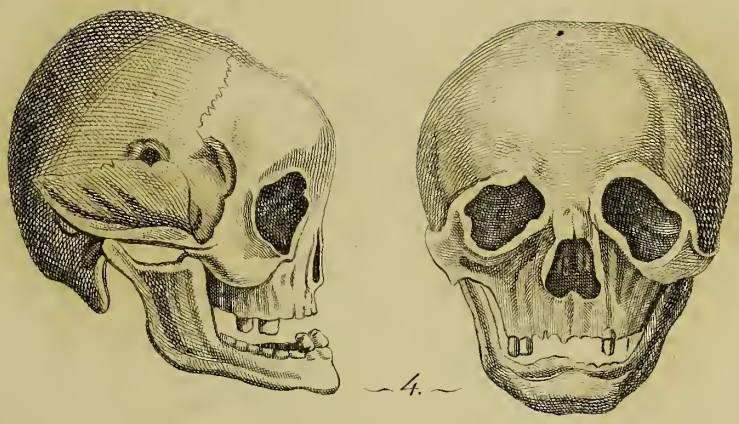
1.



2.



3.



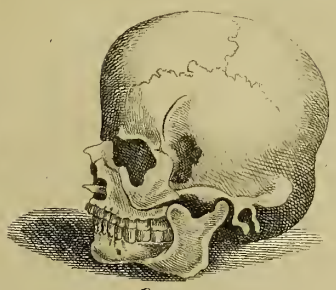
4.

5.

6.

7.

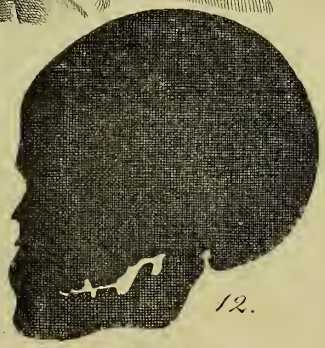
8.



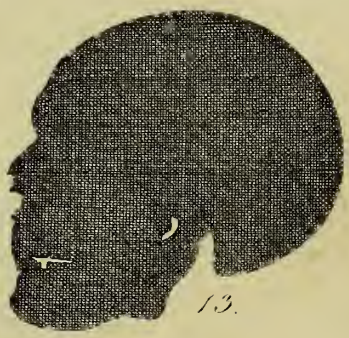
9.

10.

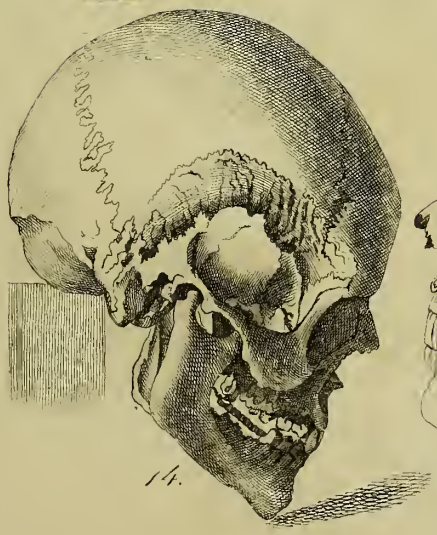
11.



12.



13.



14.

15.

16.

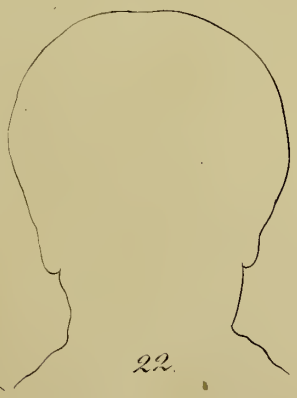
17.

18.

19.

20.

21.

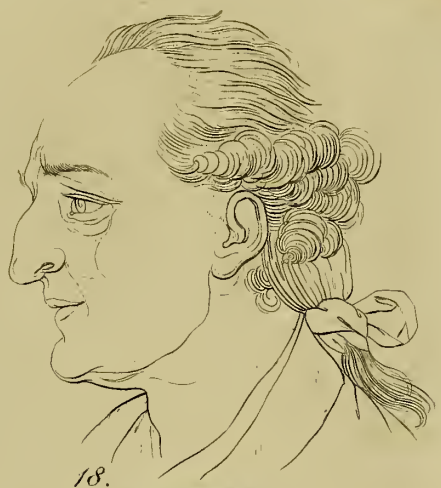


22.

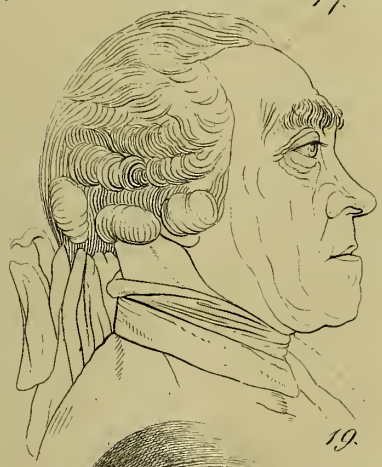
23.

1.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.
9.
10.
11.
12.
13.
14.
15.
16.

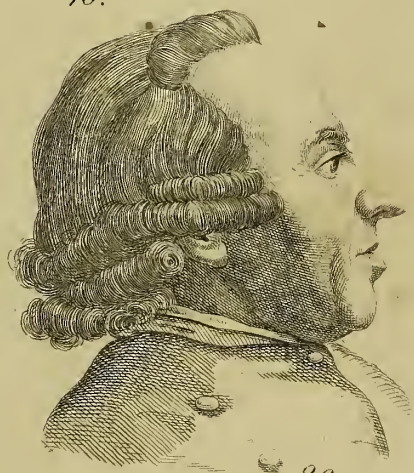
17.



18.



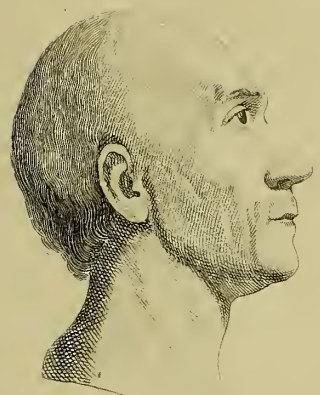
19.



20.

21.

22.

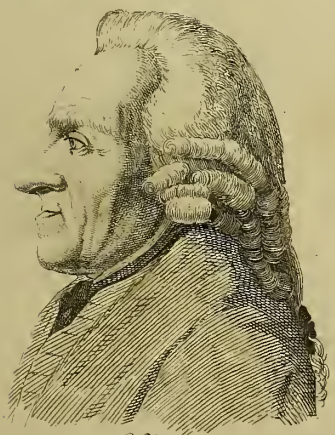


23.

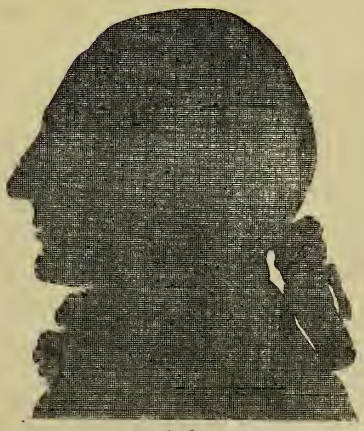
24.

25.

26.

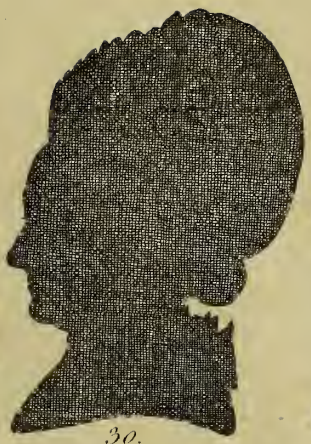


27.



28.

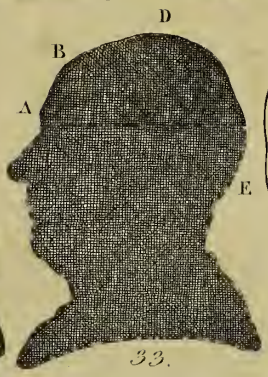
29.



30.

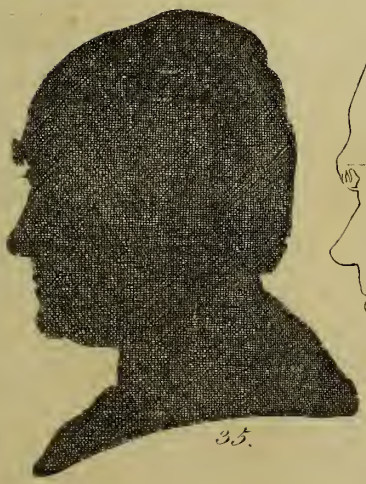
31.

32.

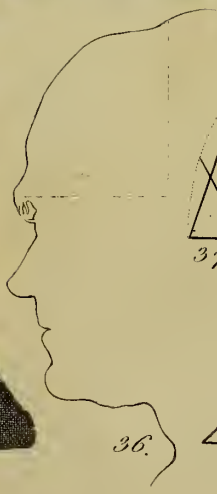


33.

34.



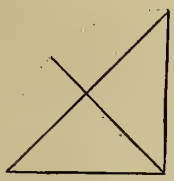
35.



36.

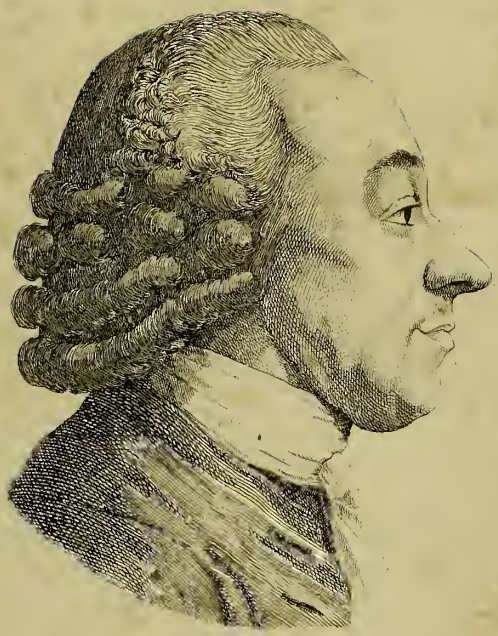
37.

38.



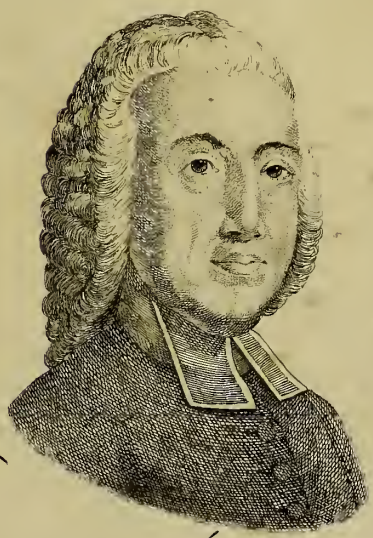
39.

1.



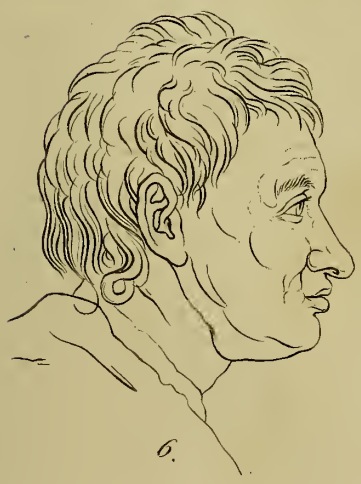
2.

3.

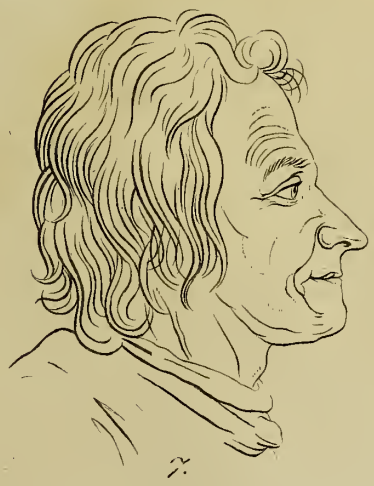


4.

5.

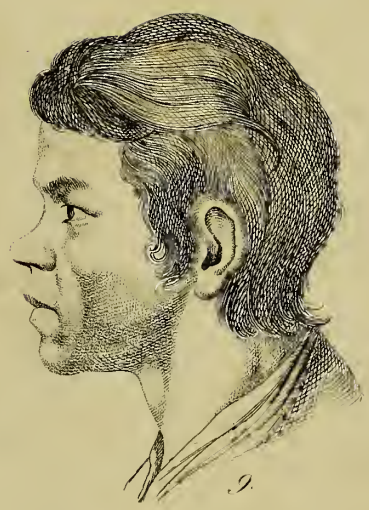


6.

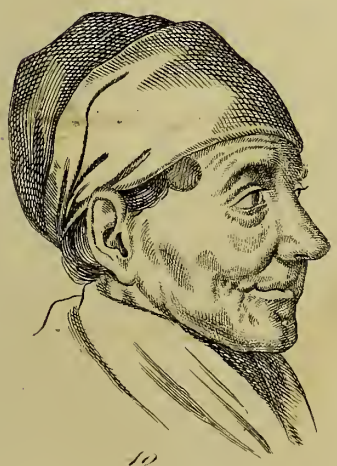


7.

8.

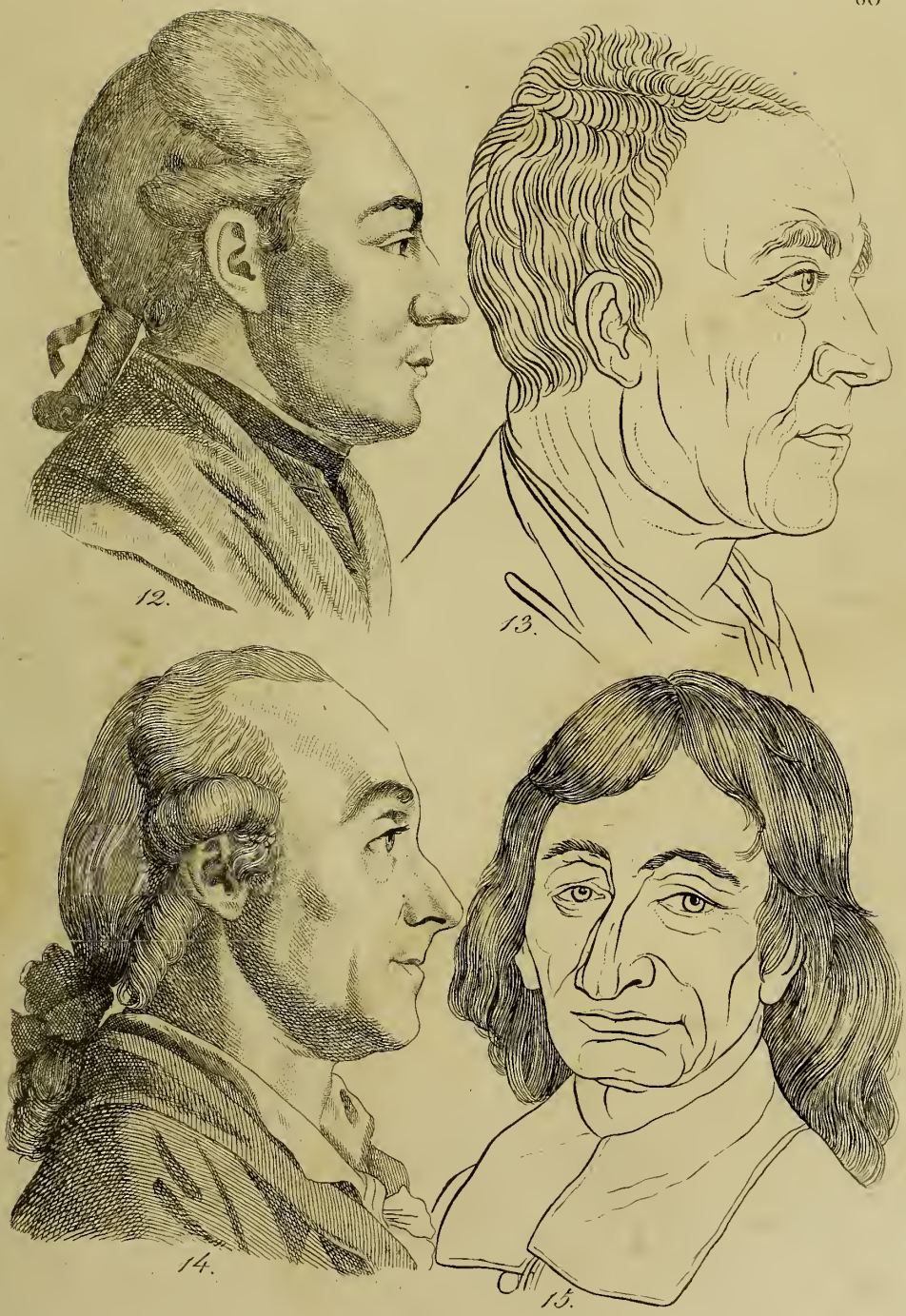


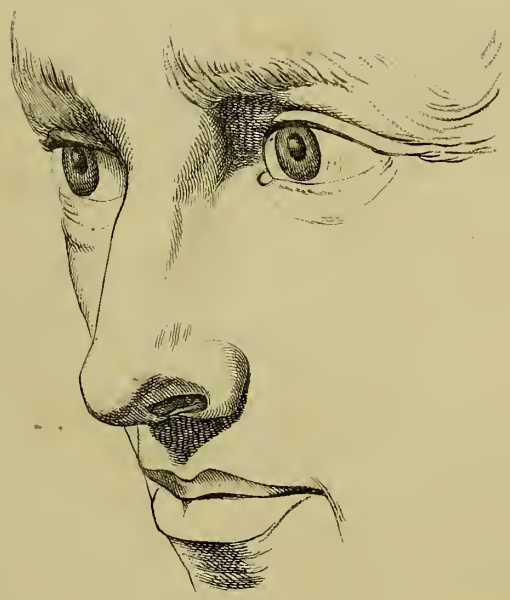
9.



10.

11.


12.
13.
14.
15.



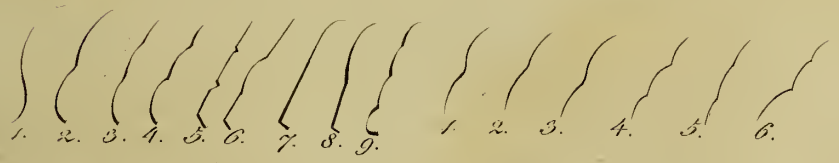
16.

17.

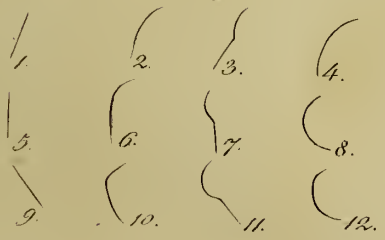
18.

I.

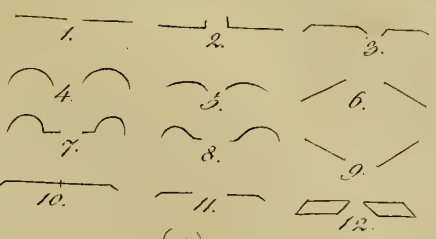
a.



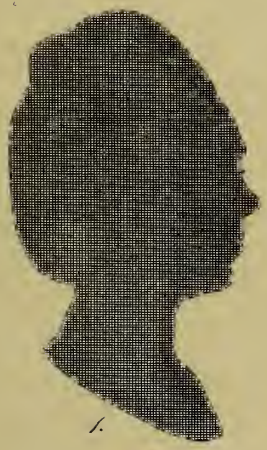
(a.)



(b.)



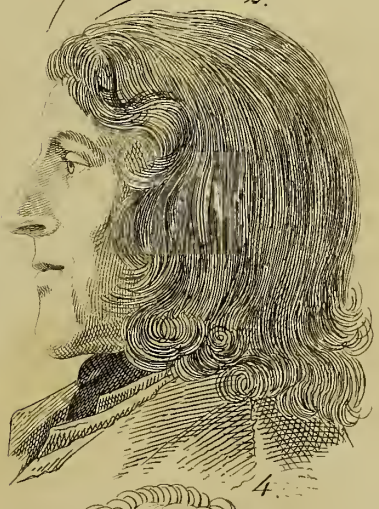
(c.)



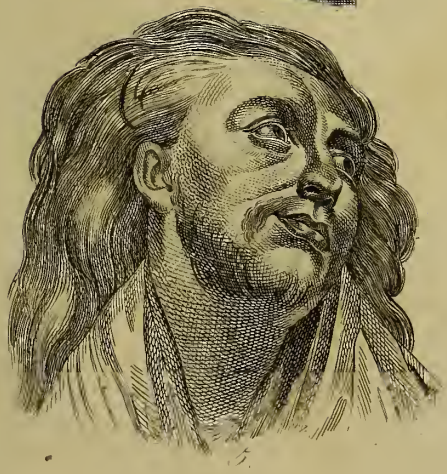
1.

2.

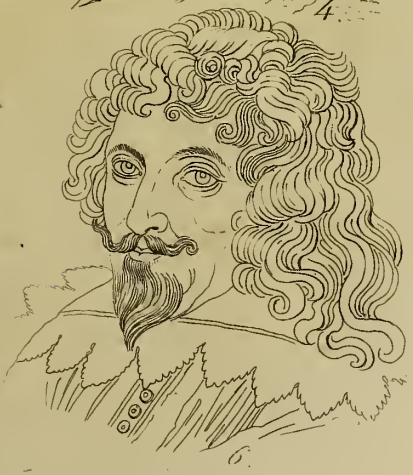
3.



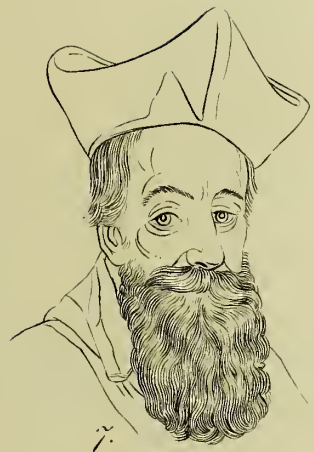
4.



5.

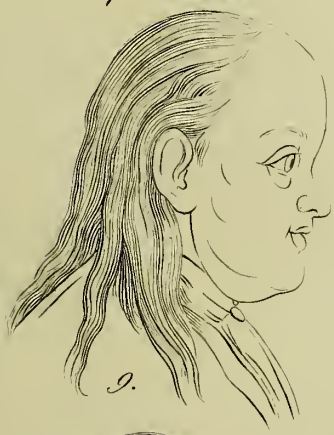


6.

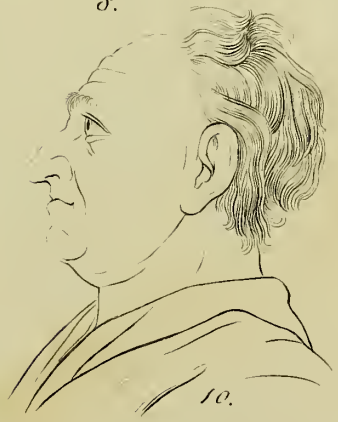


7.

8.

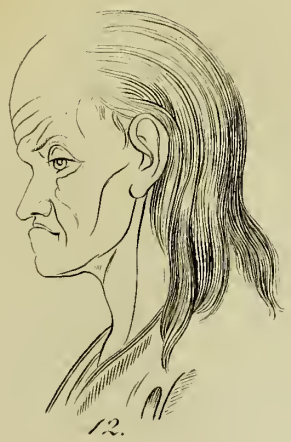


9.

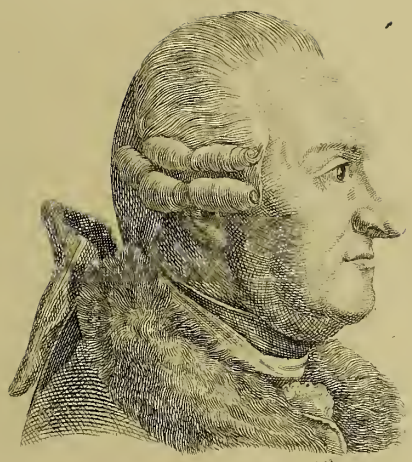


10.

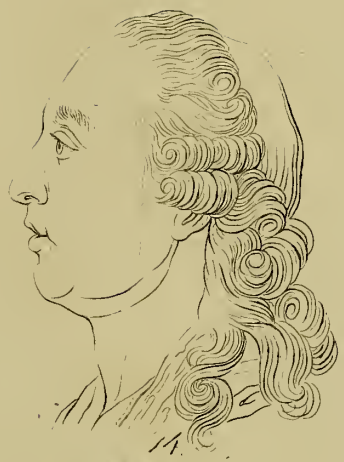
11.



12.

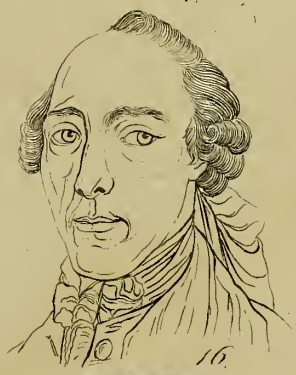


13.

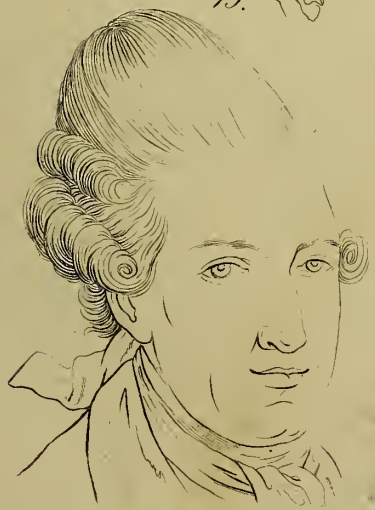


14.

15.

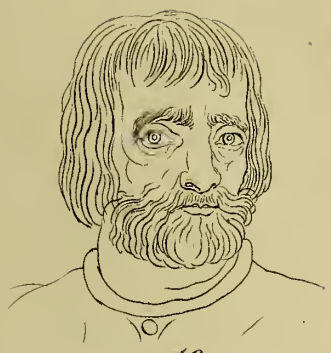


16.

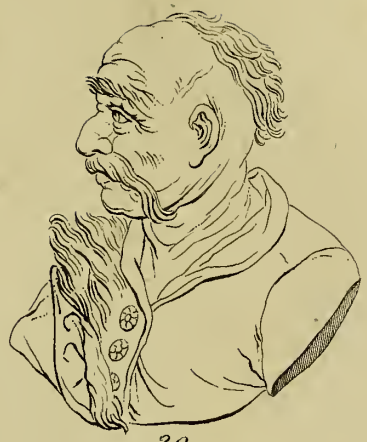


17.

18.



19.



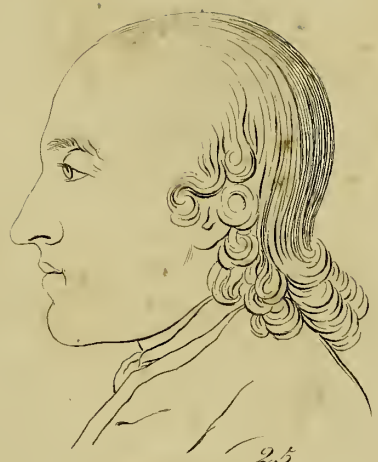
20.

21.

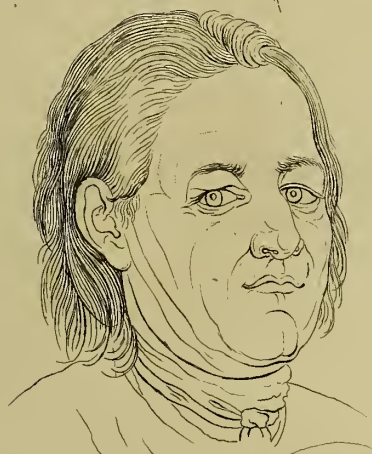
22.

23.

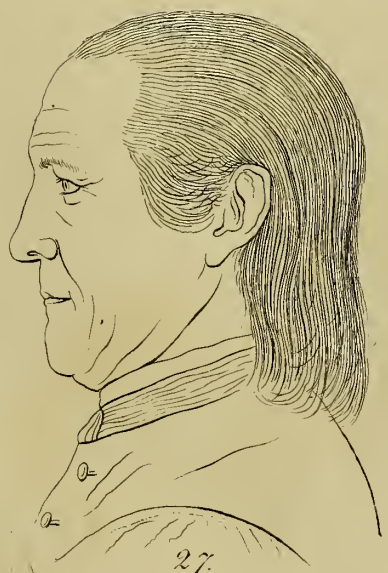
24.



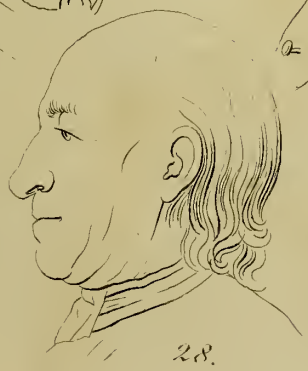
25.



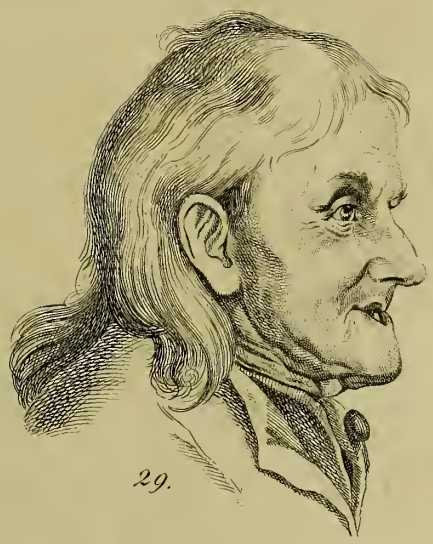
26.



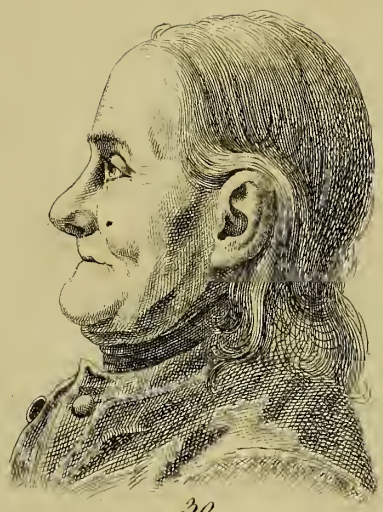
27.



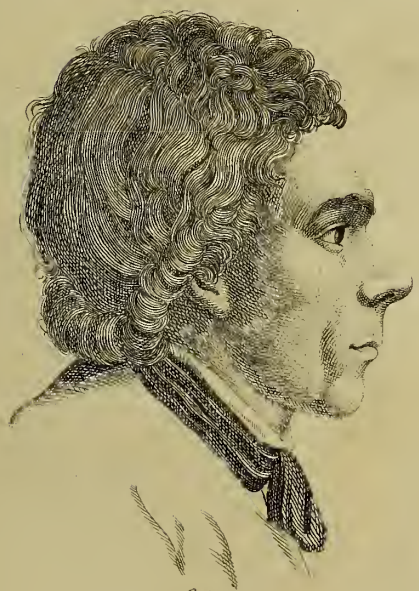
28.



29.



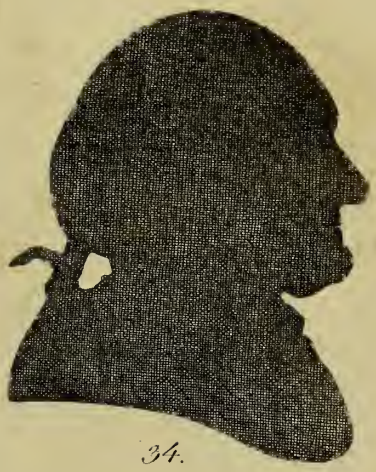
30.



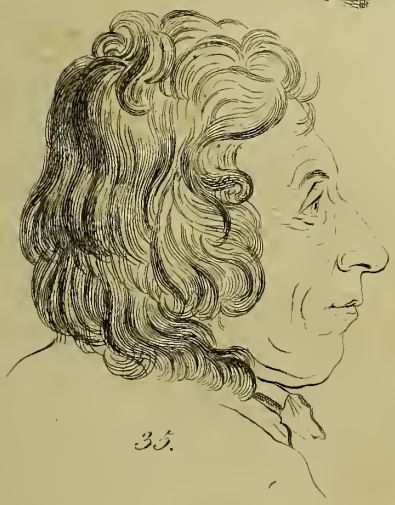
31.

32.

33.

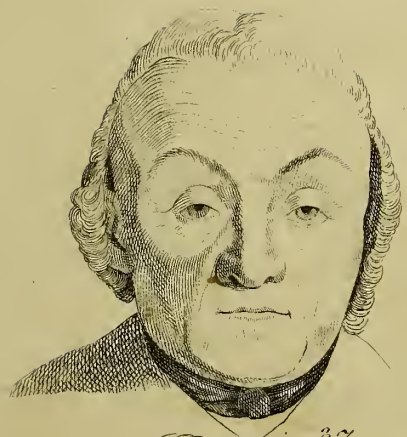


34.

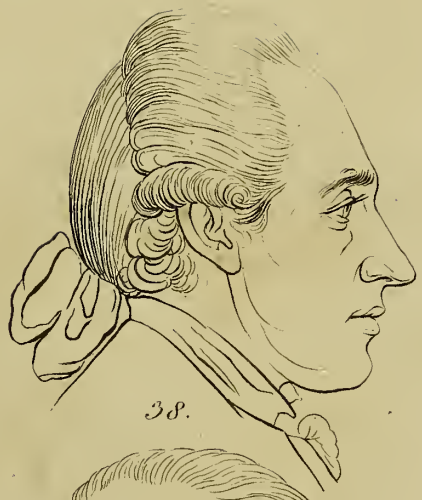


35.

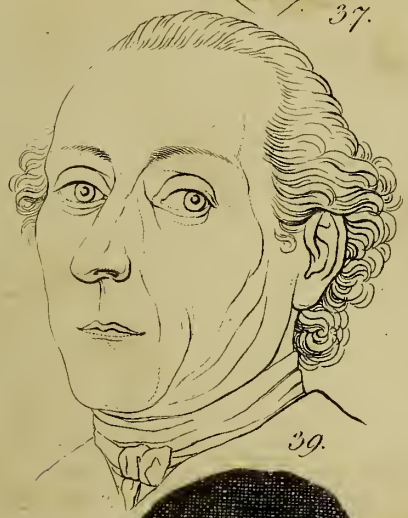
36.



37.



38.

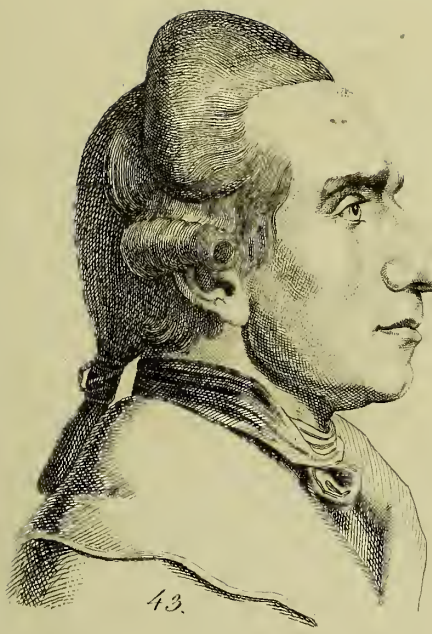


39.

40.

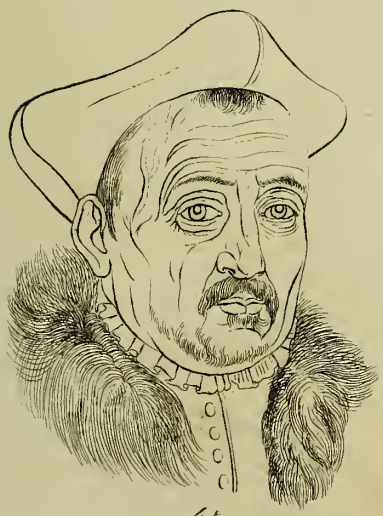
41.

42.

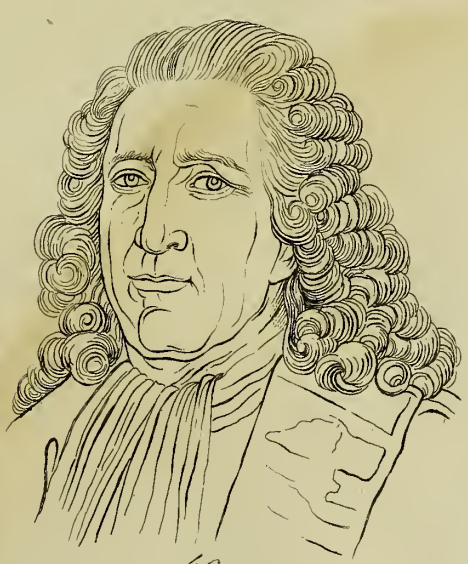


43.

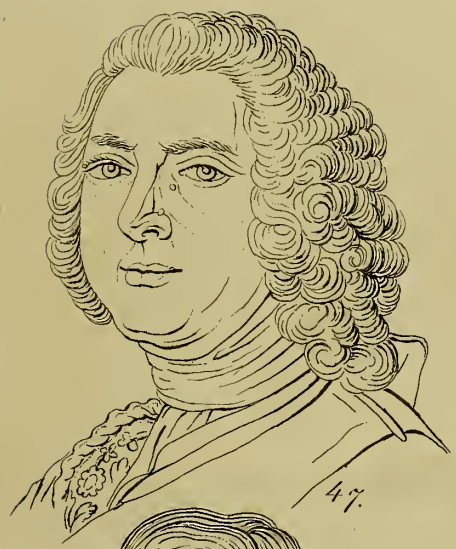
44.



45.



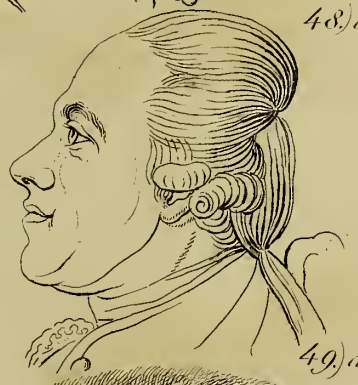
46.



47.

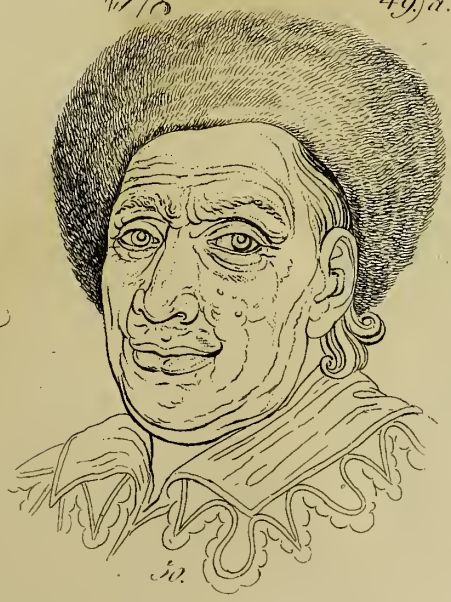
48.) a.

48.) b.

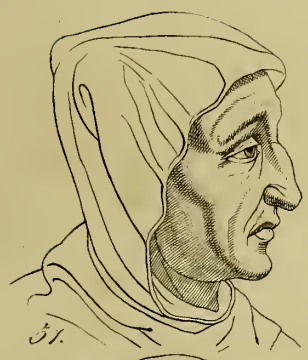


49.) a.

49.) b.

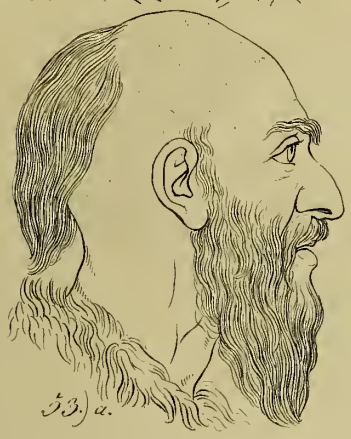


50.

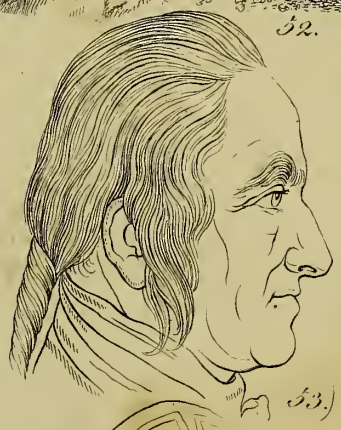


51.

52.

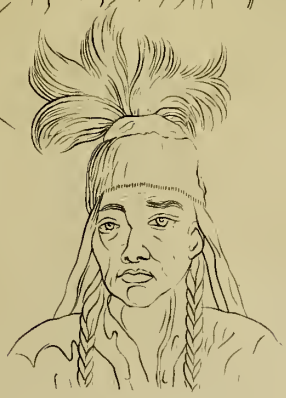


53.) a.



53.) b.

54.



55.

56.) a.

56.) b.

57.

58.

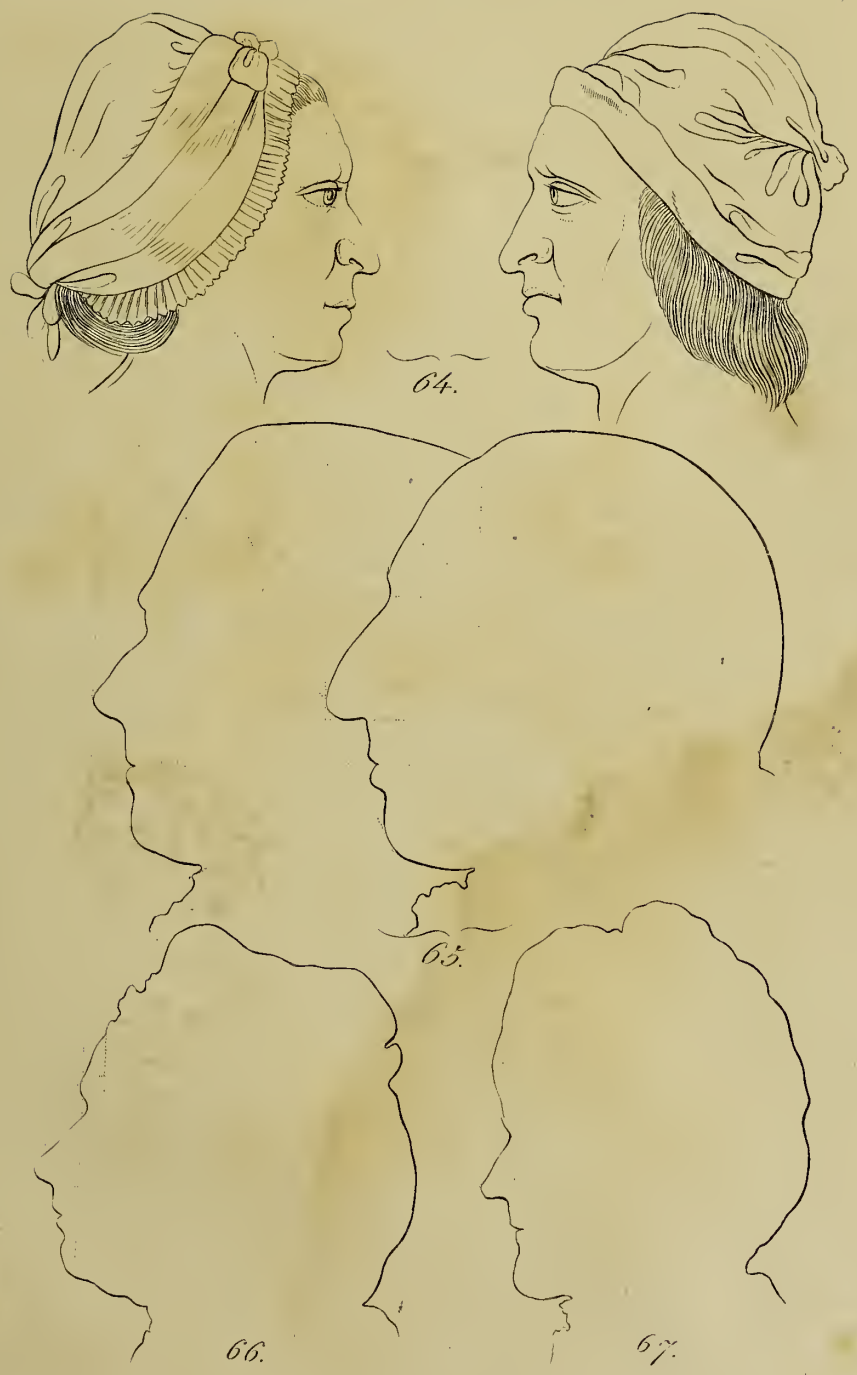
59.

60.

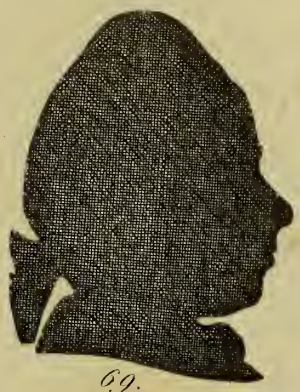
61.

62.

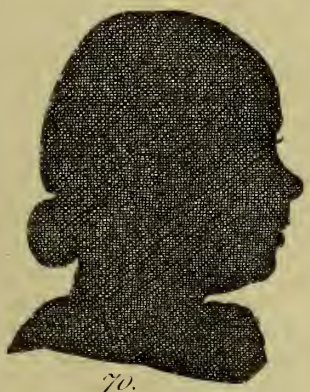
63.


64.
65.
66.
67.

68.

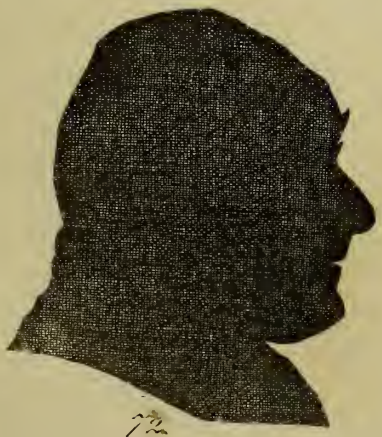


69.



70.

71.



72.

73.

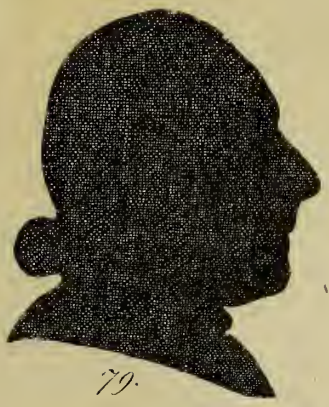
74.

75.

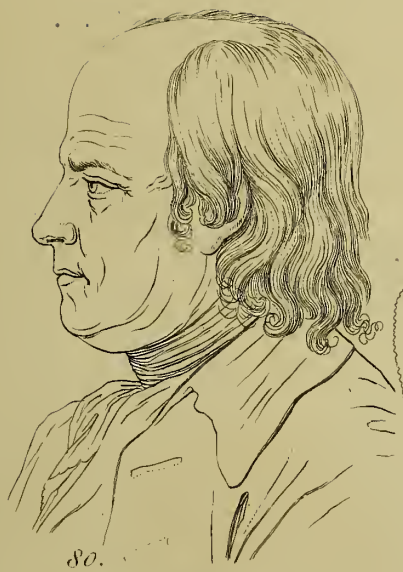
76.

77.

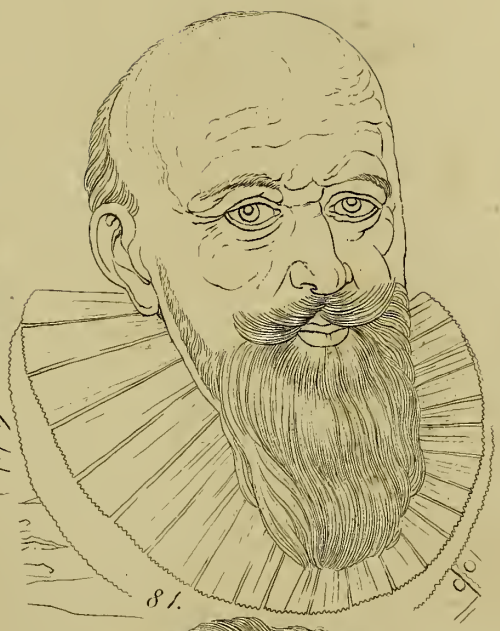
78.



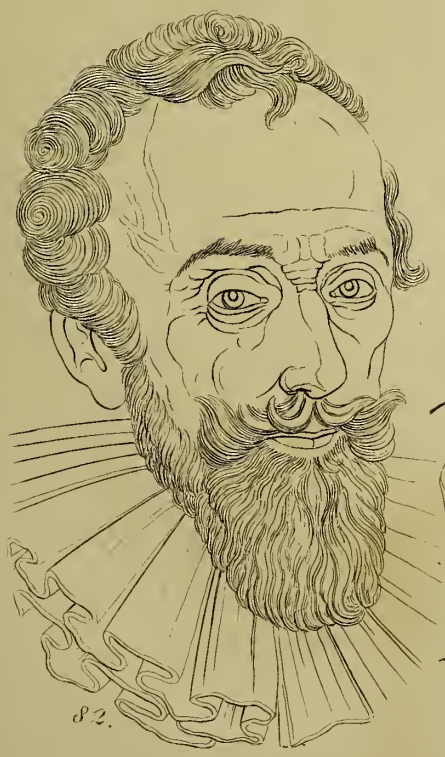
79.



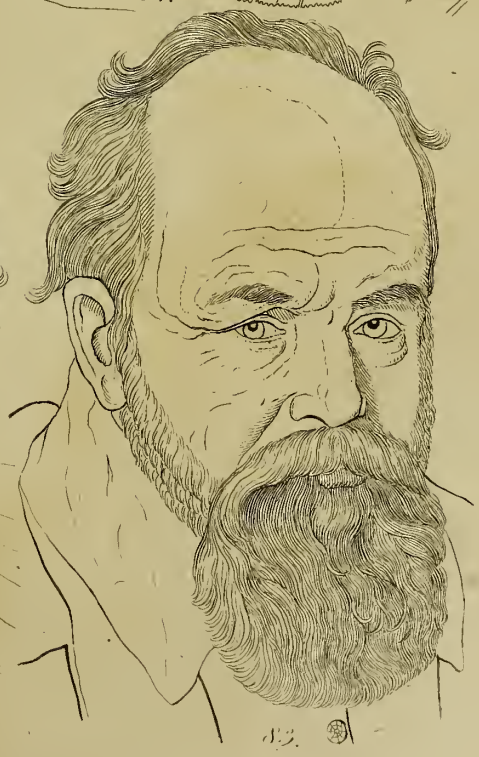
80.



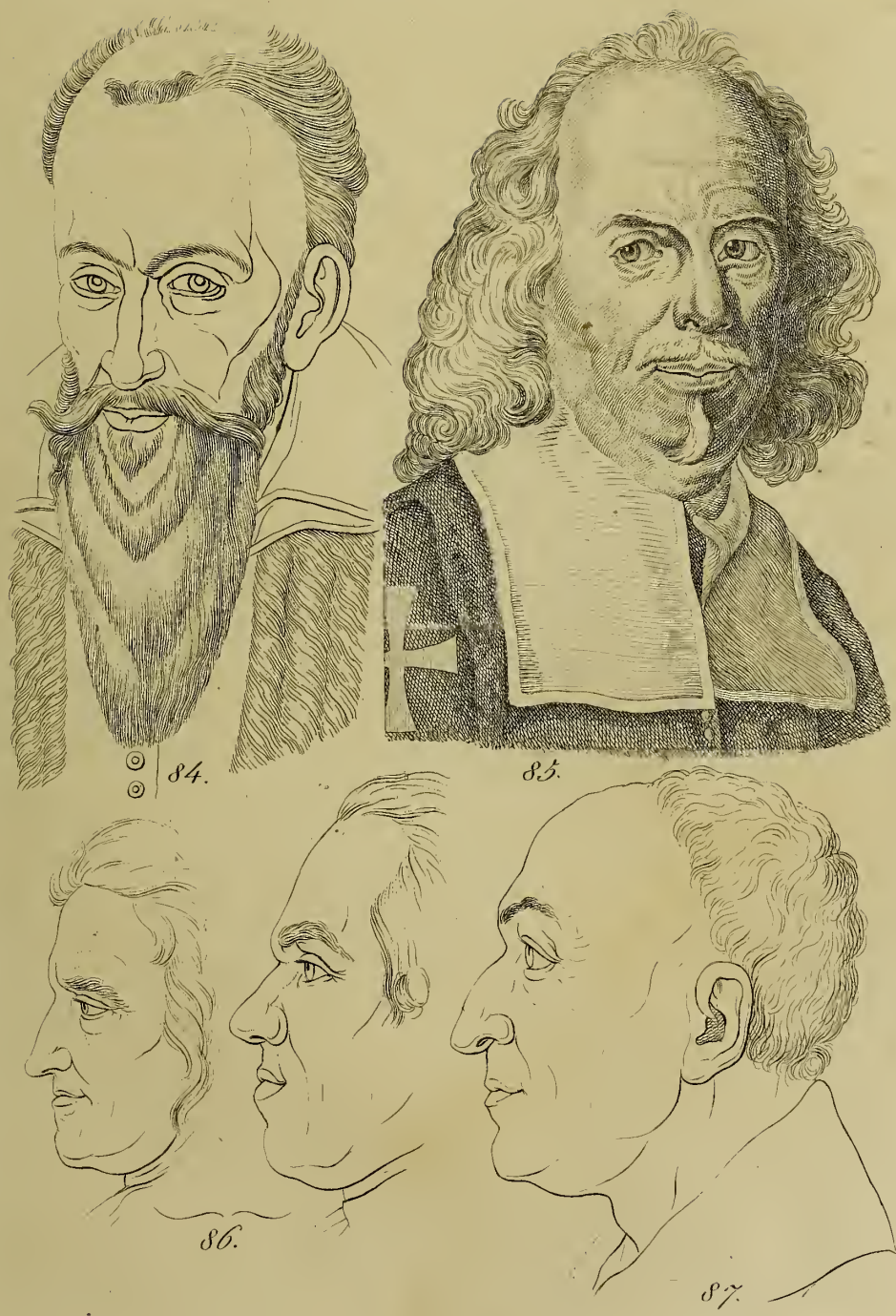
81.



82.



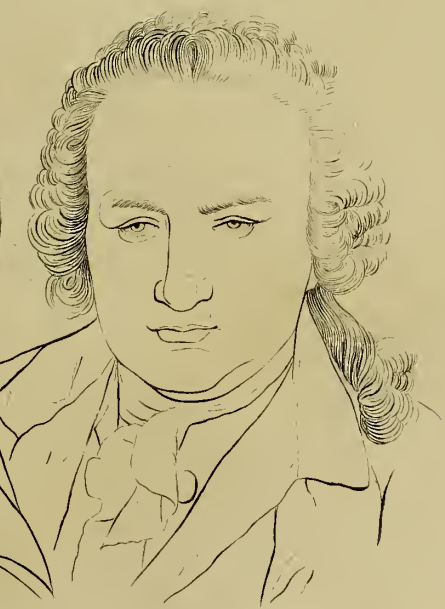
83.


84.
85.
86.
87.

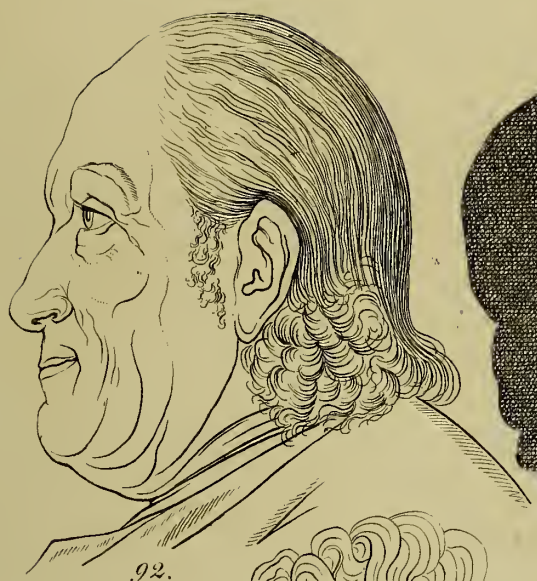
88.

89.

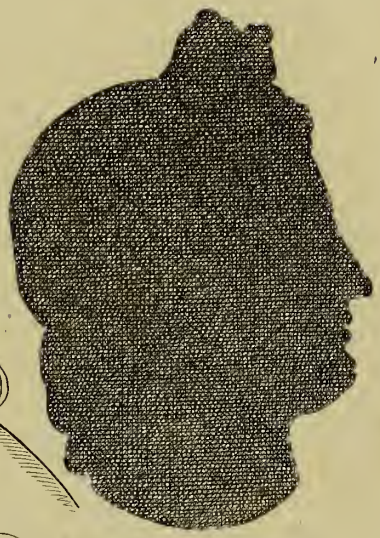
90.



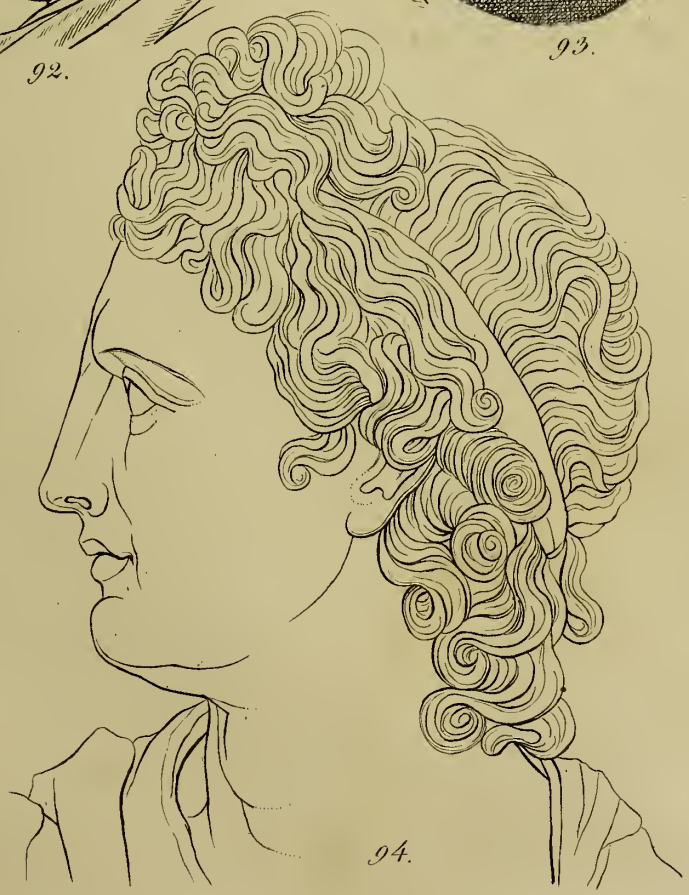
91.



92.

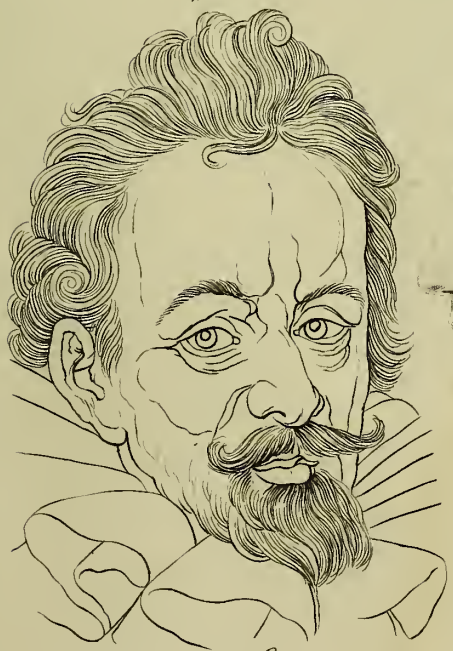


93.



94.

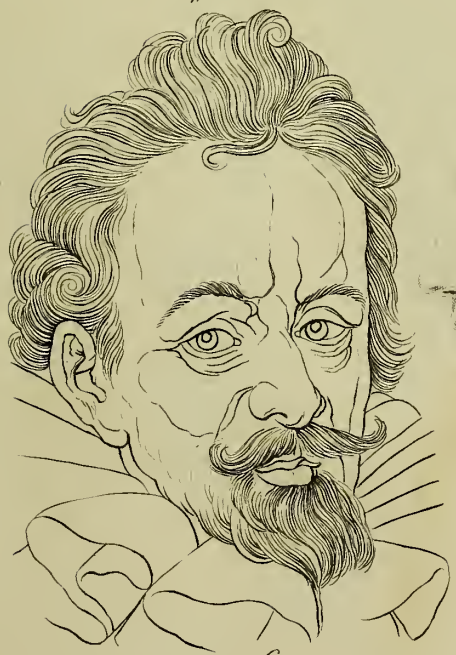
95.



96.

97.

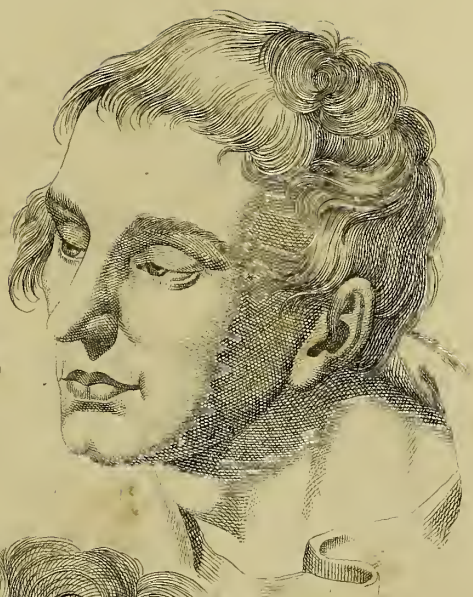
95.



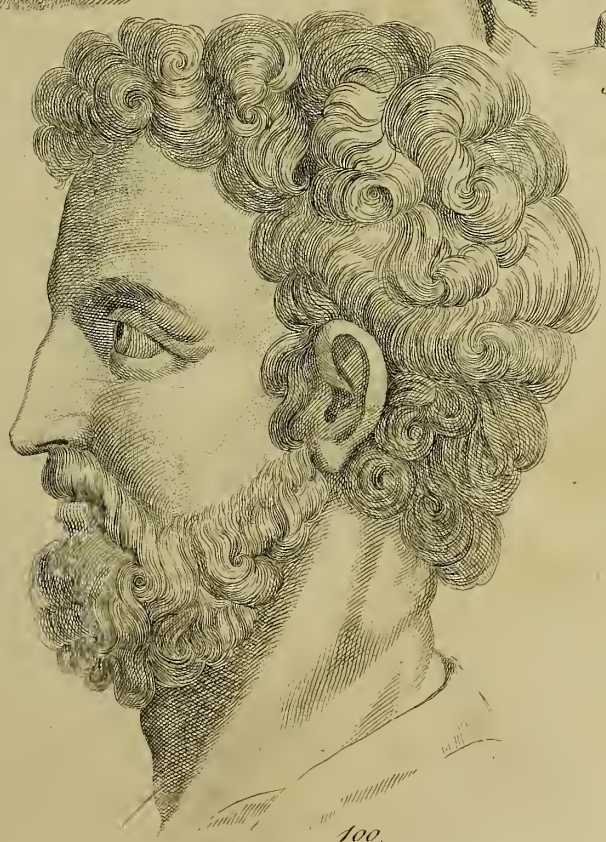
96.

97.

98.



99.

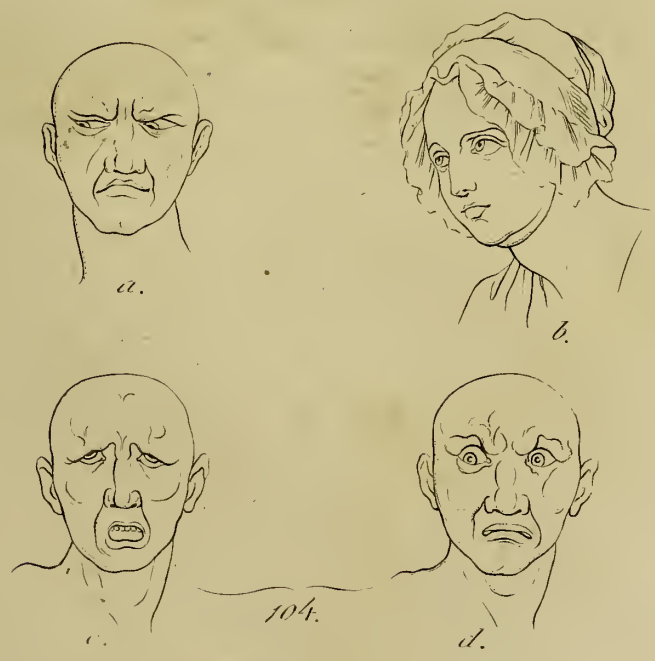


100.

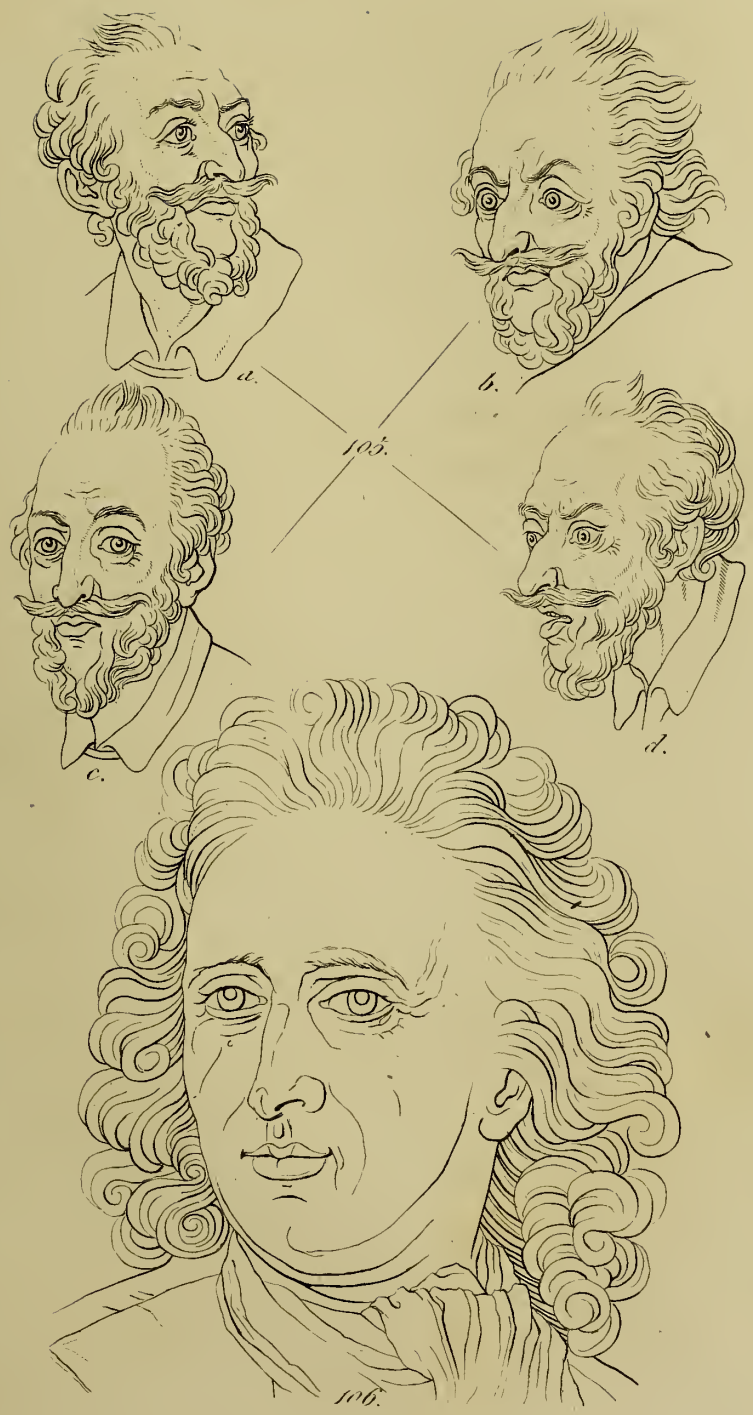
101.

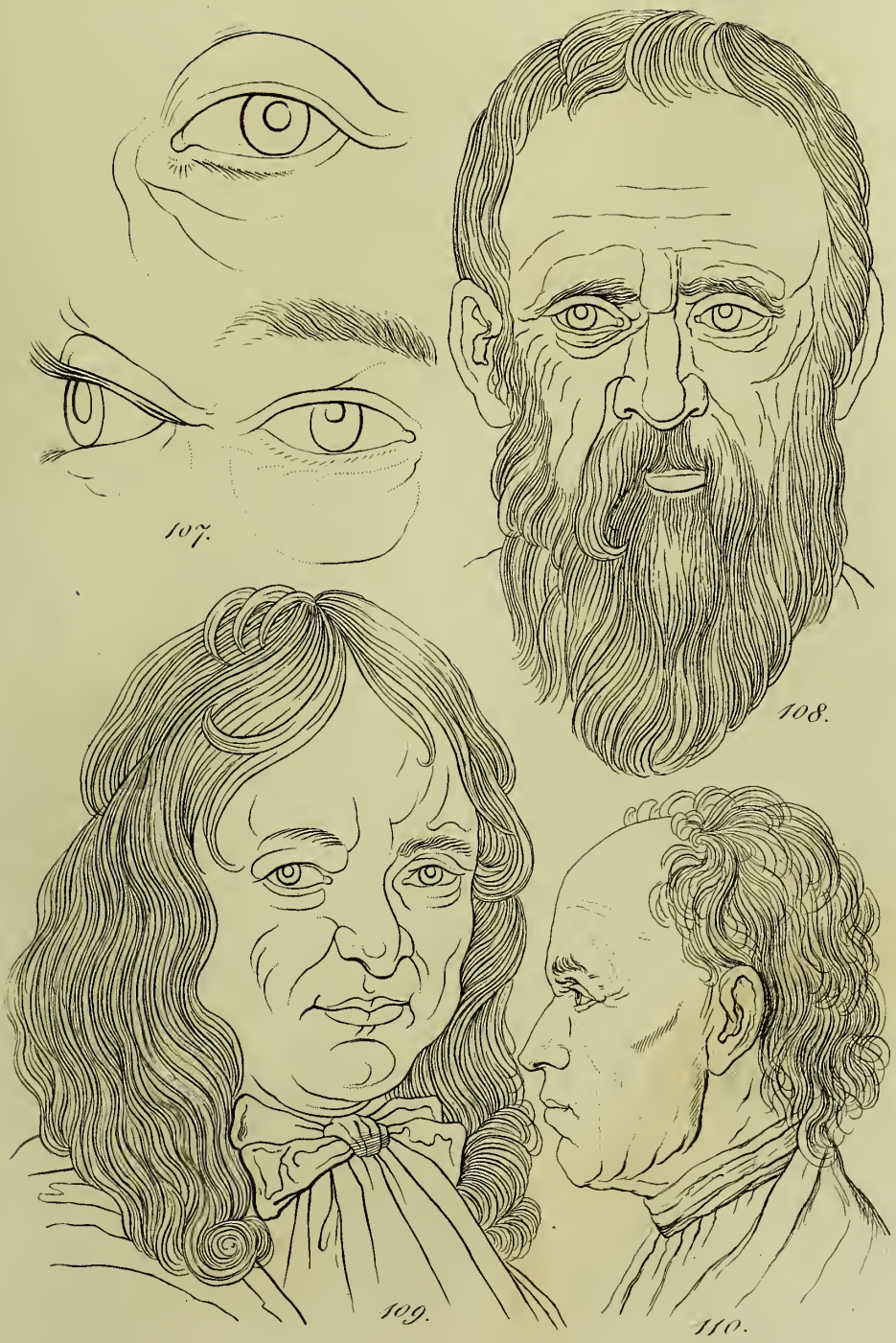
102.

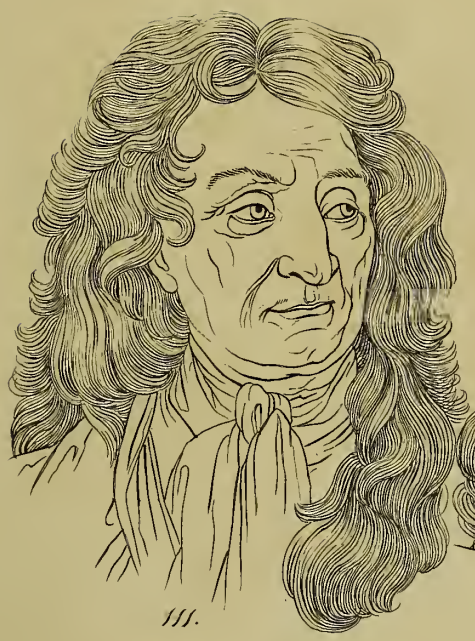
103.



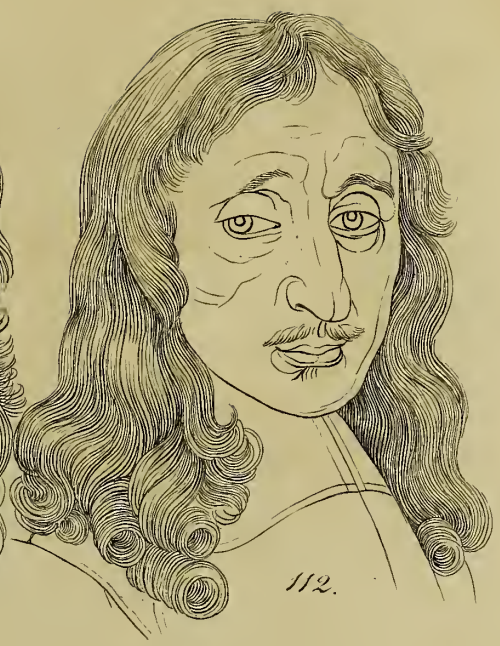
104.


a.
b.
105.
c.
d.
106.

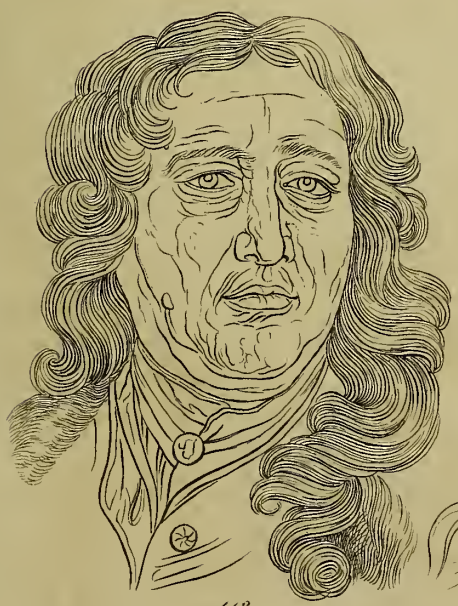

107.
108.
109.
110.



111.

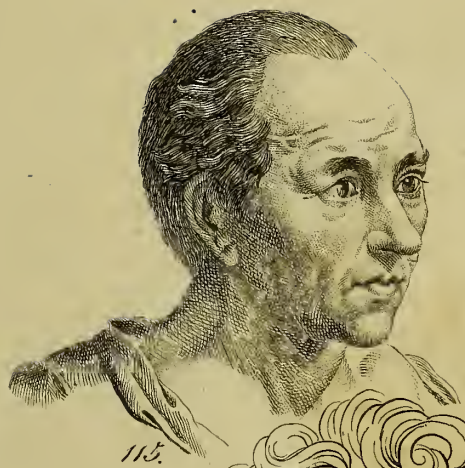


112.

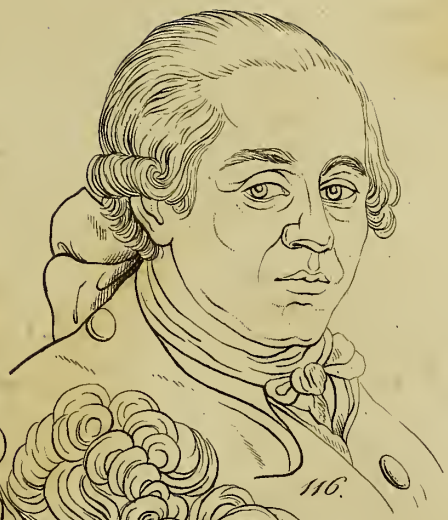


113.

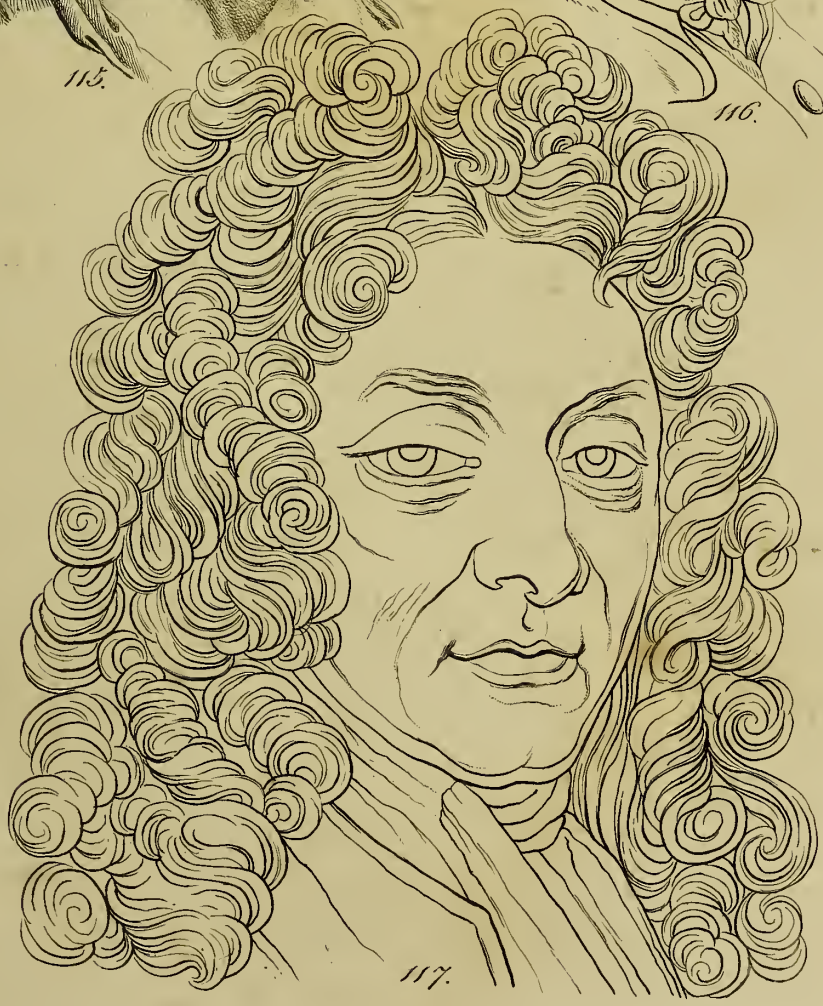
114.



115.

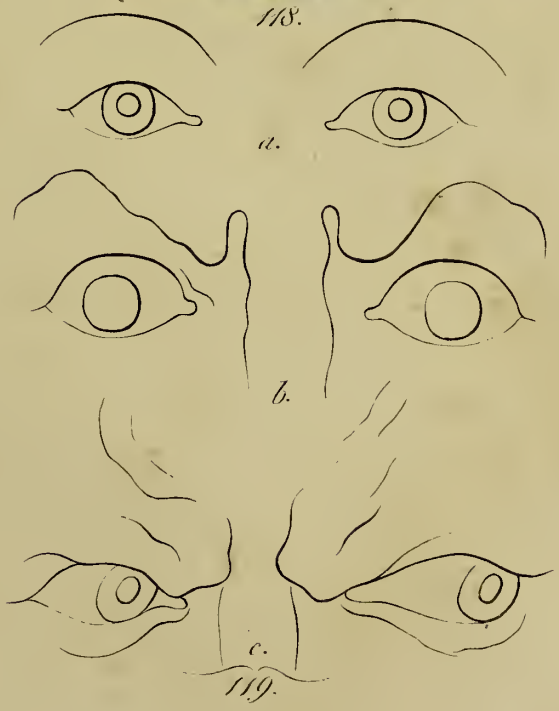


116.

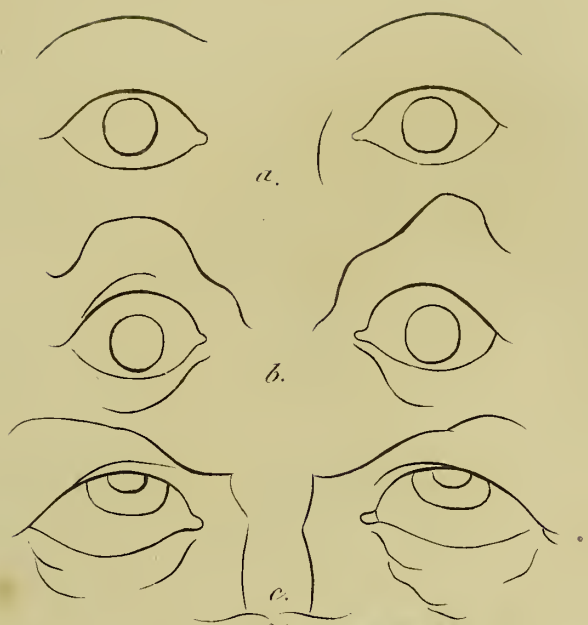


117.

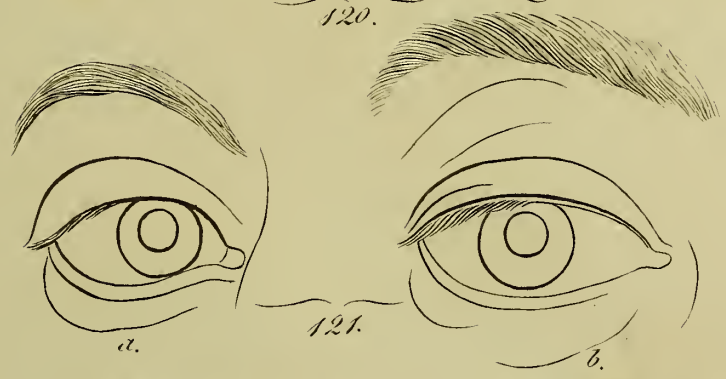
118.



119.



120.



121.

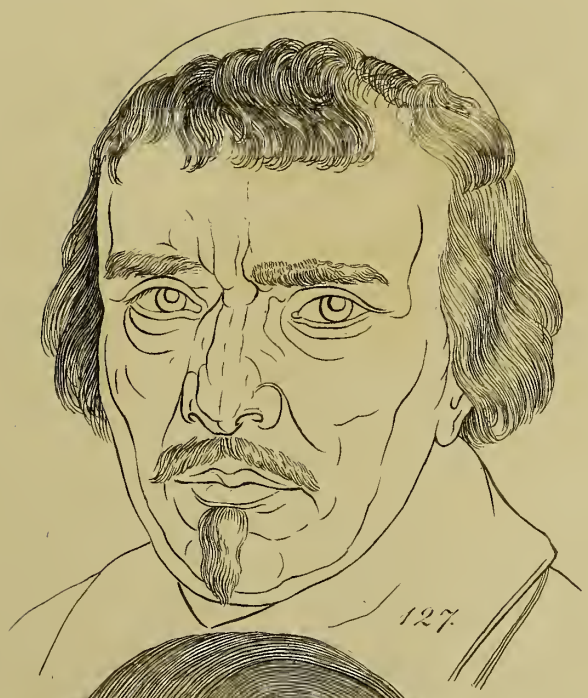
122.

123.

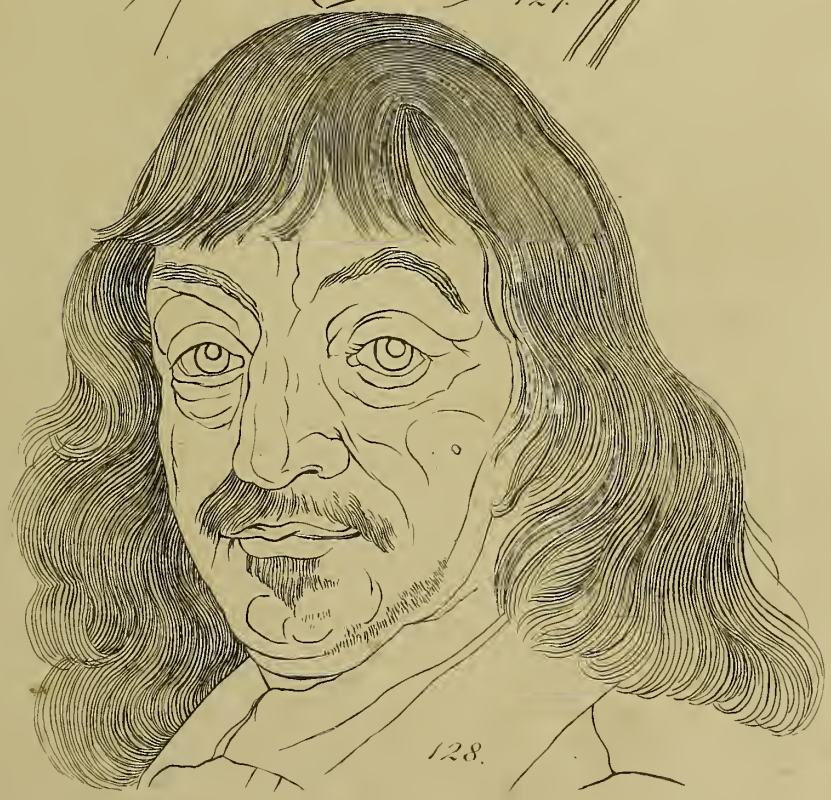
124.

125.

126.



127.



128.

129.

130.

a.

b.

c.

131.

131) d.

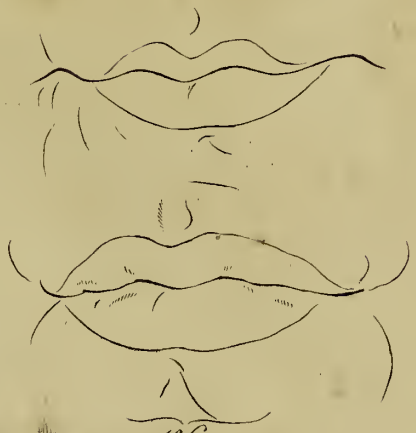
132.

132.

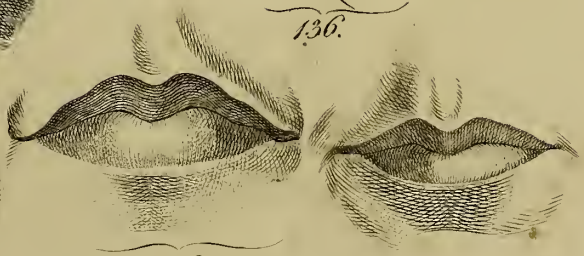
133.

134.

135.

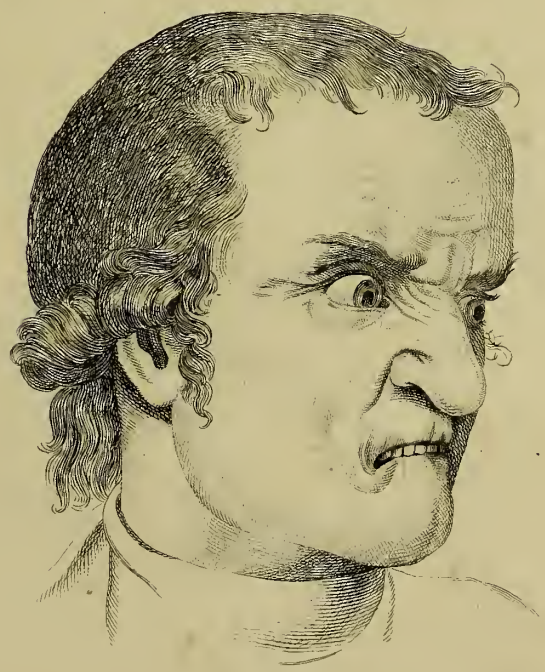


136.

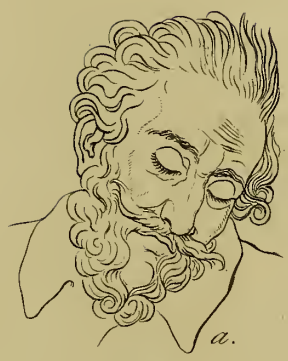


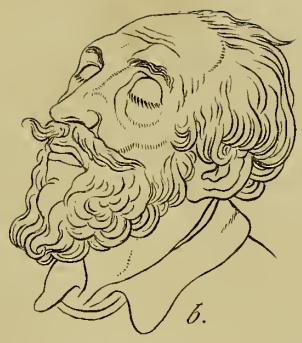
137.

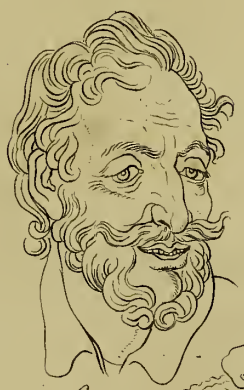
138.

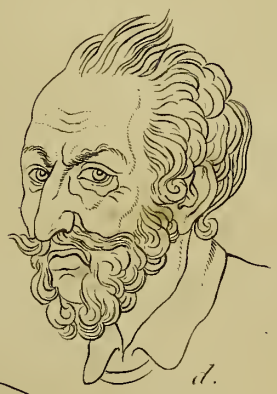


139.

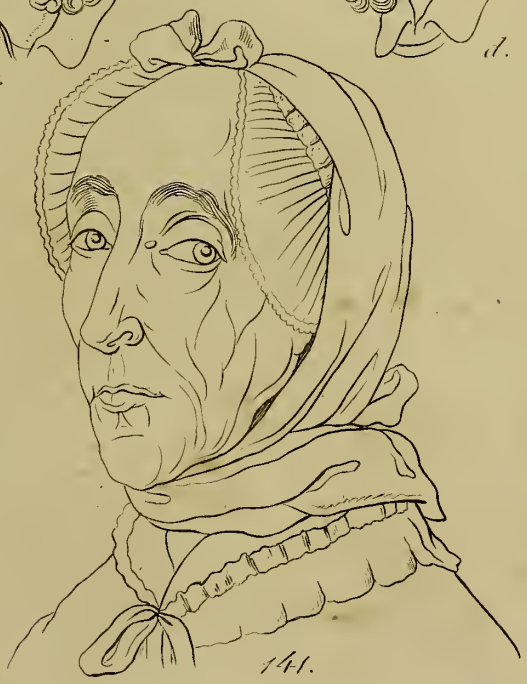








140.



141.

142.

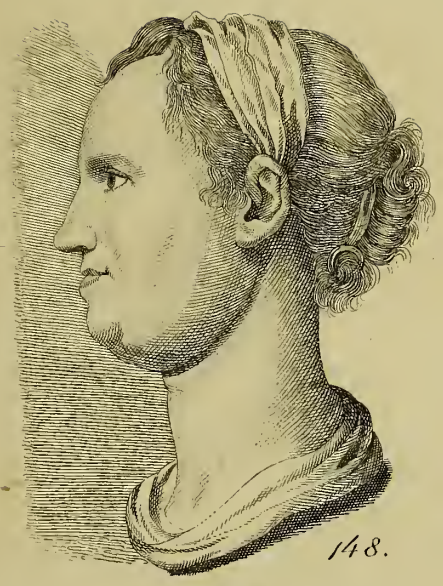
143.

144.

145.

146.

147.



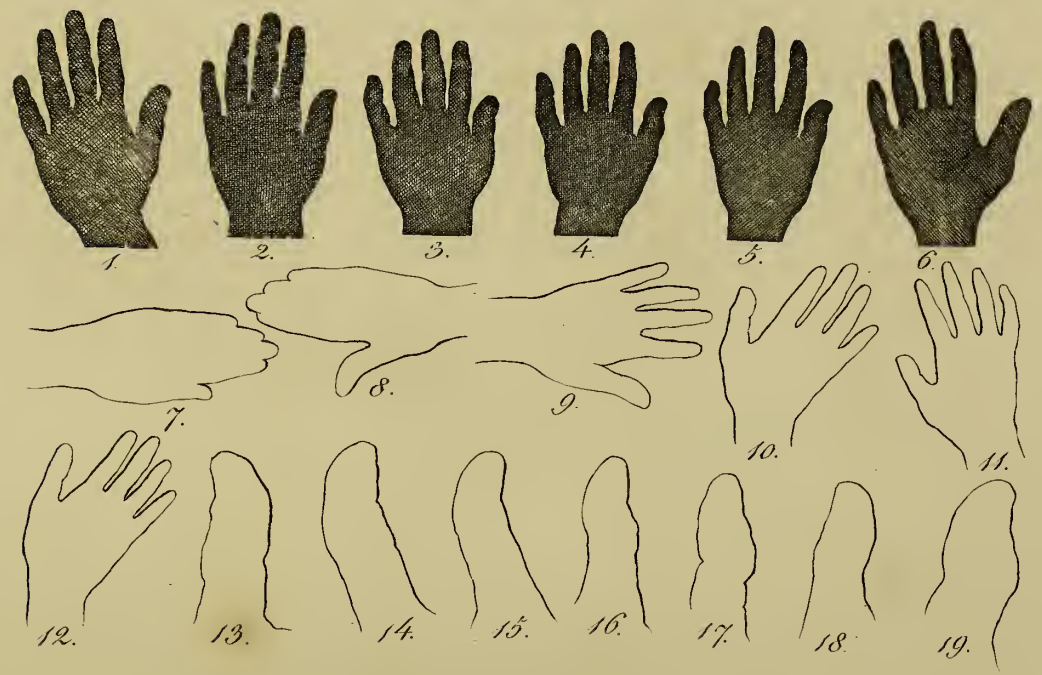
148.

149.

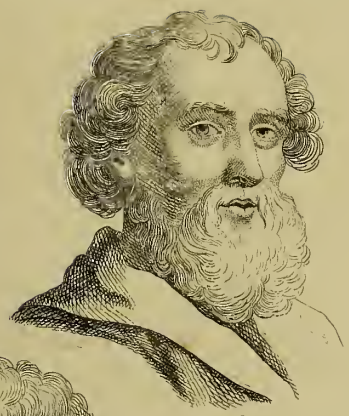
(A.)

(B.)

(B. 2.)


1.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.
9.
10.
11.
12.
13.
14.
15.
16.
17.
18.
19.

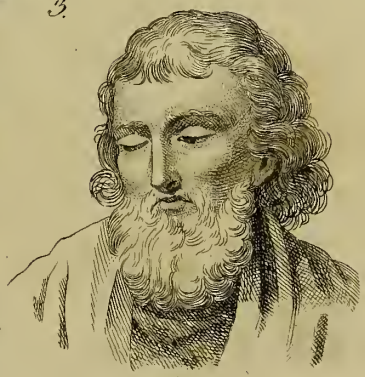
1.



2.

3.

4.

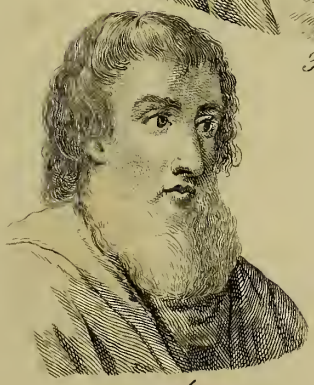


5.

1.

2.

3.

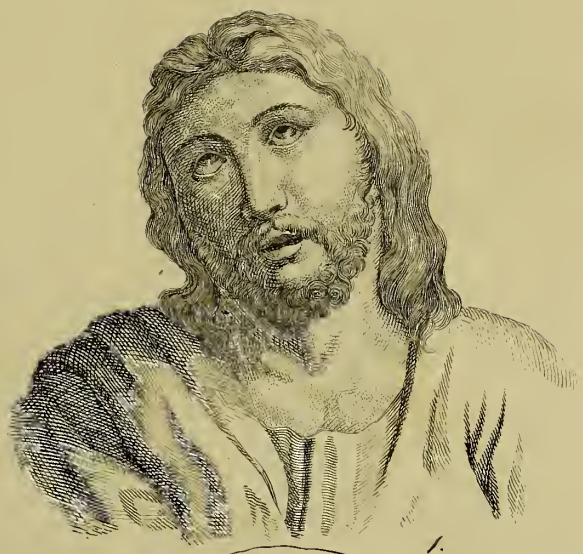


4.

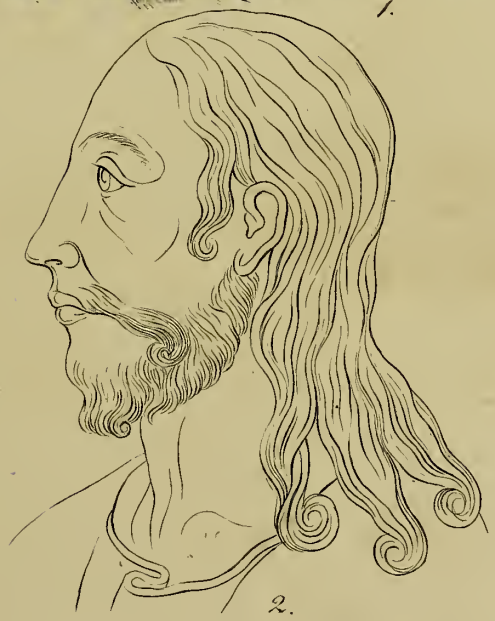
5.

1.

2.



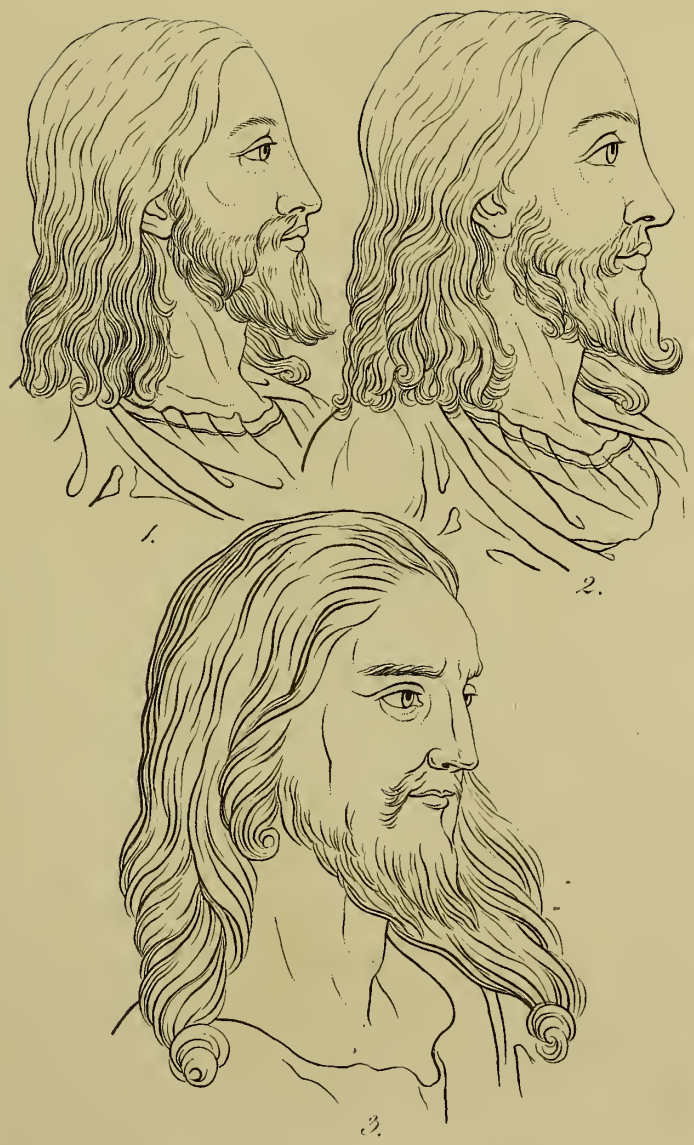
1.



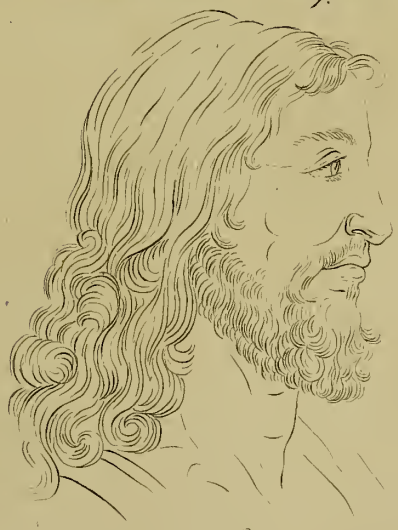
2.

1.

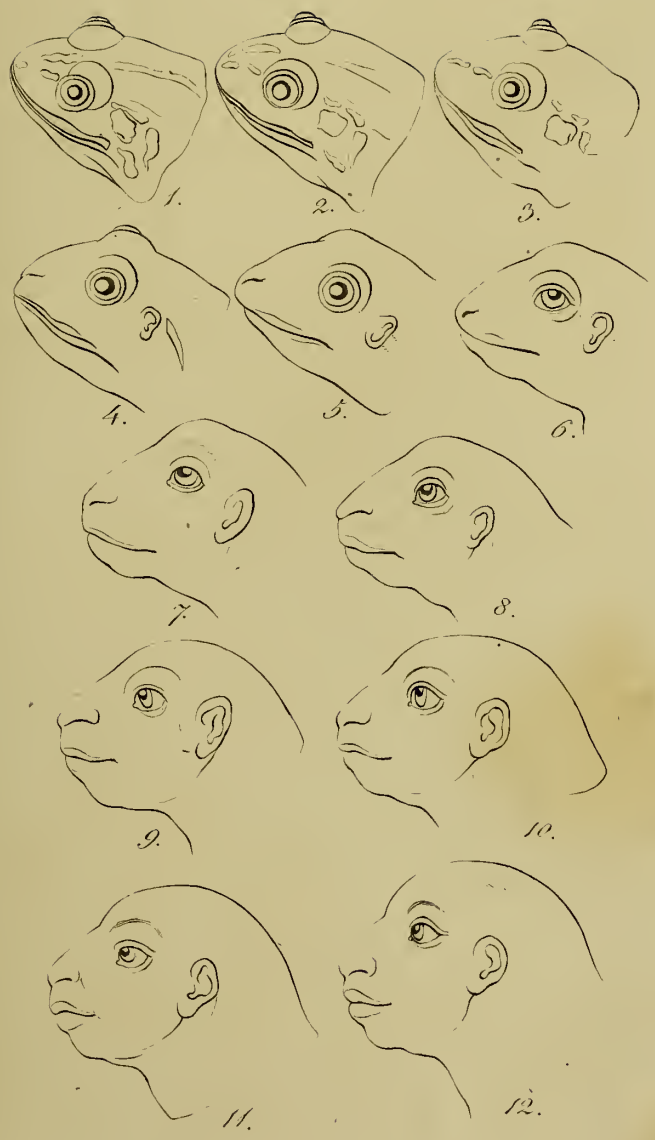
2.


1.
2.
3.

1.



2.


1.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.
9.
10.
11.
12.

13.
14.
15.
16.
17.
18.
19.

20.
21.
22.
23.
24.

Extrait du Catalogue.

NOUVEAUTÉS.

PRÉLUDES PHILOSOPHIQUES, par H. Bélières ; 1 vol. in-8.

ÉTUDES SUR LA LOI ÉLECTORALE du 19 avril 1831, par A. Cherbuliez, professeur de droit et d'économie politique à l'académie de Genève; 1 vol. in-8. 3 »

LE XIXe SIÈCLE, satyres par Eug. Nus et F. Fertiault; 1 vol. in-8. 2 »

SUPPLÉMENT A TOUTES LES GRAMMAIRES FRANÇAISES, par Trouillet, professeur ; 1 vol. in-18. 75

HISTOIRE NATURELLE à l'usage des demoiselles, par Saucerotte ; 2 vol. in-18, 40 grav., 2e édit. 6 »

MIE PRIGIONI, memorie de Silvio Pellico, avec des notes et un choix des leures poésies italiennes, éditi n soigneusement corrigée et augmentée d un ar[illegible] sur la vie de Silvio Pellico, [illegible] fesseur Moretti; 1 joli vol. in-12. 3 50

HISTOIRE NATURELLE des Insectes et des Mollusques, par Antelme, docteur en médecine, sous la direction de M. Geoffroy-Saint-Hilaire; 2 vol. in-12, ornés de 16 gravures. 6 »

MAGNIFIQUES ÉDITIONS.

Baron ALIBERT. *Traité complet des maladies de la peau*, ou Clinique de l'hôpital Saint-Louis; 1 vol. in-folio, papier superfin des Vosges, avec 63 planches coloriées avec le plus grand soin, seule édition complète. 20 »

PHYTOGRAPHIE MÉDICALE de J. Roques ou Histoire des plantes vénéneuses et des poisons tirés du règne végétal, mêlée de descrip[illegible]ns et d'épisodes qui en rendent la l[illegible]réable ; 3 beaux vol. in-8, avec un sup[illegible]las in-4° de 150 planches de figures de [illegible] naturelle, coloriées avec soin d'après nature. 80 »

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, en huit langues (texte latin, franç[illegible], version nouvelle; en grec, par [illegible]r; en allemand, en anglais, par Challonner; en italien, par Cesari; en espagnol, par Niéremberg; en portugais), précédée de l'Histoire littéraire de l'Imitation, etc.; 1 vol. contenant la matière [illegible] 8 vol. in-8. 45 »

VIRGILE (Œuvres complètes de), en six langues [illegible] latin d'après Heyne; traduc[illegible] vers français, par Delille et [illegible], allemand, par Voss; anglais, par Drydén et Warton; italien, par Caro et Arici; espagnol, par Velasco; vie de Virgile, etc.; 1 vol. grand in-8 de plus de 1,200 pages, Paris, 1838. 45 »

HORACE (Œuvres complètes d'), en six langues, latin, français, espagnol, italien, anglais et allemand; 1 beau vol. grand in-8. 45 »

GALERIE FRANÇAISE, ou Collection de portraits des hommes et des femmes qui ont illustré la France dans les 16e, 17e et 18e siècles, avec des notices et des *fac-simile*, précédée d'une introduction qui comprend les principaux événemens qui se sont passés depuis Mérovée jusqu'à Louis XII, par une société d'hommes de lettres et d'artistes ; Paris, Didot, 3 superbes vol. in-4°, papier cavalier vélin. Au lieu de 400 fr. 100 »

Il n'y a qu'un petit nombre de cet ouvrage.

ON TROUVE A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE :

Un grand assortiment des meilleurs ouvrages de Littérature, [illegible] Éducation et de Science, [illegible] langue française, anglaise, italienne, espagnole [illegible] allemande, etc.

Commission pour tous les Objets relatifs à la Librairie et la Papeterie.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 9.